ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS LIII

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS
BALDVINUS DE GAIFFIER

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
24, boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, rue Bonaparte

1935

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid., 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Comm. mart. hieron. = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum.* Bruxellis, 1932. (*Acta SS. Novembris*, t. II, pars posterior).

Mir. BVM. = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in Anal. Boll., t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. Delehaye. Bruxellis, 1902, (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

Coyl
Nish

SAINTE SOUSANIK

MARTYRE EN ARMÉNO-GEORGIE

(† 13 DÉCEMBRE 482-484)

La légende chrétienne n'a pas inventé de toutes pièces le type de la femme pieuse persécutée par son mari ou par ses proches. Le modèle en était fourni par la réalité, et une galerie de portraits authentiques aurait suffi à tous les besoins de l'édification. Autour de ce thème, qui prêtait aux développements romantiques, l'épopée populaire et l'hagiographie ont arrangé, à frais communs, des récits ou des complaintes, sur lesquelles tout le moyen âge occidental s'est attendri et dont la vogue a tenu jusqu'à nos jours.

Longtemps avant la plus ancienne de ces figures, l'Orient en connaissait une, qui a le mérite d'appartenir à l'histoire vraie et dont le souvenir est lié à des événements qui ont eu une répercussion profonde dans les destinées de l'Église arméno-géorgienne.

Elle s'appelait Šoušanik, diminutif arménien de Šoušan, « Suzanne », qui signifie « lys » [1]*, comme chacun sait; et si ce nom poétique n'est pas devenu célèbre dans l'hagiographie universelle, c'est que la légende, de même que la gloire, a ses caprices et ses ignorances inexpliquées.*

Ste Šoušanik est morte, jeune encore, semble-t-il, à Tzourtav, dans le Gougark' [2]*, province de la Géorgie arménienne, le 13 décembre (17 k'alotz) de l'une des années 482-484. Nous croyons réparer un injuste oubli en réunissant ici les documents rela-*

[1] La traduction latinisée de Šoušanik serait donc *Liliola*, nom d'une abbesse de Saint-Césaire d'Arles, morte en 574, un siècle environ après notre sainte. (Cf. *Act. SS.*, Aug. t. VI, p. 85).

[2] La localisation précise de Tzourtav est dépendante du problème historique. Voir en attendant *Mélanges Bidez* (Bruxelles, 1934), p. 666, note 1.

ifs à cette martyre, dont l'auréole mériterai t d'être remise en honneur.

Les témoignages authentiques qui la concernent se bornent à quelques allusions, entièrement certaines et incontestables, mais qu'on ne peut guère interpréter sans raconter tout au long les faits historiques dont le fond se retrouve sous les amplifications oratoires de nos textes hagiographiques. Le plus simple et le plus court sera donc de placer d'abord ces derniers sous les yeux du lecteur.

En voici la liste, réduite aux éléments significatifs.

1. Une Passion arménienne anonyme, dont il n'existe encore qu'une édition qu'il faut bien considérer comme provisoire, dans **Սոփերք Հայկական**, *t. IX (Venise, 1853), p. 11-47; republiée en partie par* L. ALISHAN, **Հայապատում**, *t. I (Venise, 1901), p. 407-415* (= BHO. *1107*).

2. Une Passion géorgienne, rédigée à la première personne par un soi-disant prêtre Jacques, chapelain de la sainte. Elle a été publiée une première fois par Sabinin dans son Paradis de la Géorgie (*Tiflis, 1882*), *p. 181-92. Cette édition est aujourd'hui entièrement périmée. M. S. R. Gorgadze en a procuré une meilleure, établie d'après quatre manuscrits* [1] *et qui suffit au moins à décourager tout espoir de remonter jamais à un texte plus satisfaisant. Nous citons la réimpression, parue à Tiflis en 1917 :* წამებაჲ წმიდისა შუშანიკისი, Passio sanctae Susanicae.

3. Un abrégé arménien, publié dans le même recueil que la Passion n° 1, et dans les mêmes conditions, l. c., p. 49-55 (= BHO. *1108*).

4. Un abrégé géorgien qui n'a rien de commun avec le récit du prêtre Jacques [2]. *Sans préjuger aucune des questions auxquelles il peut donner lieu, on reconnaît immédiatement qu'il*

[1] En fait, trois de ces manuscrits sont des copies datées du XVIII[e] siècle, qui ont été collationnées par acquit de conscience. L'éditeur a reproduit avec un soin scrupuleux le codex 95 du ci-devant Musée d'archéologie ecclésiastique de Tiflis, manuscrit sur parchemin, en écriture hiératique, qui passe pour avoir été copié au X[e] siècle (GORGADZE, p. 39).

[2] C'est ce qui a été fort bien vu par le regretté N. I. MARR, *Iz poězdki na Afona*, dans *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosvěščenija*, t. 332, 1899, fasc. II, p. 18.

dérive d'un original arménien, très voisin de l'abrégé mentionné ci-dessus [1]. *L'anniversaire de la sainte y est fixé au 21 août, qui était le jour concurrent de la date traditionnelle, 17 k'alotz, selon le calendrier vague arménien, entre les années 932-935. C'est à peu près à cette époque que paraît remonter la traduction géorgienne. Celle-ci est conservée dans plusieurs très anciens manuscrits et, notamment, dans le célèbre Passionnaire d'Iviron n° 57, X^e-XIe siècle, d'après lequel il a été fort négligemment imprimé par* A. KHAKHANOV, **Матеріалы по грузинской агіологіи, по рукописямъ X. вѣка (= Труды по востоковѣденію, B. XXXI,** *Moscou, 1910*), *p. 49-51* [2].

5. Une brève notice insérée dans le synaxaire arménien de Grégoire Dserentz au 17 k'alotz (25 décembre), après celles du prophète David et de l'apôtre Jacques frère du Seigneur. Nous citons la seconde édition (Constantinople, 1730), p. 248.

6. Dans la première édition du Synaxaire de « Têr Israël » [3], *la Passion de S^te Šoušanik est représentée au 20 k alotz (28 décembre) par un résumé, fort bref également, mais dont quelques leçons paraissent dénoter une source différente. Il y fait suite à trois longues notices (David, S. Joseph père nourricier du Sauveur et l'apôtre S. Jacques)* [4].

7. Enfin, il faut ranger parmi les récits hagiographiques, la biographie de S^te Šoušanik qui forme le ch. 67 du livre d'Oukhtanès sur la sécession des Ibères [5]. *Oukhtanès et son factum ont une importance décisive dans la présente recherche, mais ce n'est pas à raison de ce que l'auteur a trouvé à raconter lui-même sur la martyre, qu'il ne connaît que par la tradition littéraire.*

Telles sont, en bref, les pièces dont se compose le dossier

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 455-57.

[2] Cf. ibid., p. 17-20.

[3] T. II, p. 309.

[4] La notice de S^te Šoušanik n'a pas laissé de traces dans le nouveau « Têr Israël », bien que l'édition de Constantinople ait été consultée (cf. *Patrologia Orientalis*, t. XVIII, p. 116-17 ; les autres notices ont été remontées au 18 k'alotz, le 20 étant réservé aux apôtres SS. Pierre et Paul).

[5] **Ուխտանէս եպիսկոպոս. II. Պատմութիւն բաժանման վրաց ի Հայոց** (Vagharšapat, 1871), 127-29. Une traduction médiocrement fidèle de cet ouvrage a été publiée par BROSSET, *Deux historiens arméniens, Kiracos de Gantzac, XIIIe s., Oukhtanès d'Ourha, Xe s.* (Saint-Pétersbourg, 1870), p. 277-351.

hagiographique de S^te Šoušanik. Nous commencerons par en donner une simple traduction, en nous bornant autant que possible aux éclaircissements nécessaires à l'intelligence du texte [1]. P. P.

I. PASSIO ARMENIA.

Passio sanctae Susanicae [2], quae perempta est in Hiberia, a viro suo proconsule [3], Hiberorum principe, eratque sancti Vardani filia ac neptis Sahacanusae [4], filiae sancti Isaaci Parthi, Armeniorum patriarchae.

1. Stante regno Persarum, accidit ut Vasgen vitaxa vitaxae Asusae [5] filius, qui ad aulam [6] regiam se contulerat, christianam religionem eiuraret, persicis legibus oboediens sponte sua neque necessitate aut vi compulsus. Uxorem hic duxerat Vardani Mamiconensis strategi [7] Armeniorum filiam, neptem sancti Isaac Parthi, Armeniorum patriarchae, e filia Sahacanusae natam. Nomen ei Vardeni [8] a parentibus datum fuerat, postea vero Susanica blando cognomine vocata est. Haec religiosa Deumque timens a prima aetate (fuerat) ; et propter viri sui impudentes protervosque mores, fideles rogabat, ut orationes facerent ad Deum, si forte ille ad paenitentiam adduceretur. Ex quo autem ad aulam regiam profectus est, anxia erat et sollicita ne Christum negaret : quod et reapse fecit (homo) pessimus, qui negando Deum verum,

[1] Pour faciliter les comparaisons, nous avons divisé la Passion arménienne en paragraphes correspondant approximativement à ceux de la Passion géorgienne dans l'édition Gorgadze.

[2] *Շուշանիկ, Šušanik.* De quo nomine, superius, p. 5.

[3] *յանթիպատրէ, jantipaṭrê ;* correxit editor : *յանթիպատոսէ, jantipaṭosê.*

[4] *Սահականոյշ, Sahakanojš,* nomen femininum ductum a *Sahak,* Isaac. Erat quippe Sahacanusa filia S. Isaac Magni, quam uxorem duxerat Hmaïak, levir Asusae vitaxae.

[5] *Աշուշայ, Ašušaj,* sive cum otiosa epenthesi : *Արշուշայ, Aršušaj.*

[6] Ex veriloquio : *portam.*

[7] *Սպարապետ, sparapeṭ.*

[8] I.e. *rosa* vel *rosetum.*

ignem adoravit, Satanae se ascivit, atque mulierem Persam a rege petiit. Qui illi annuens suae uxoris matrem ei despondit eique commisit ut priorem suam coniugem liberosque suos ad magicae religionis leges converteret.

2. Itaque consilio pessimo in patriam suam revertebatur ; in quam ante praemisit qui adventum reditumque suum nuntiaret. Advenit igitur ad nobilem dominam Susanicam homo quidam mariti eius verbis ei salutem daturus. Dixit ista : « Numquid revera spiritu salvus esse potest ? » Hominemque per Deum vivum adiurabat. Dixit ille cum lacrimis : « Vir tuus veritatem eiuravit, ignis templa veneratus est legibusque Persarum se subiecit. » Nobilis femina humi corruens amare collacrimata est, virum suum Dei desertorem miserabatur ,filiorumque suorum infelicem sortem lamentabatur. Multosque post planctus et gemitus consurgens, ad ecclesiam adiit, liberosque suos secum adduxit : erant enim ei tres filii unaque filia. Et coram sacro altari prostrata sic oravit : « Domine Deus omnipotens, effector caeli et terrae atque creaturarum quae in iis sunt, tu per Filium tuum unigenitum, Verbum tuae benedictionis, hanc libertatis legem constituisti, ut (qui) a famulis tibi ministrantibus vivifico Evangelio signati essent, nova supernaque nativitate ex aqua et Spiritu [1] filii lucis ac filii diei fierent ac nominarentur, et a nocturna impuraque nativitate purgati [2], qua secundum carnem a viro et muliere editi erant, (tua) providentia fruerentur in nativitate lucifera quae est in Christo Iesu, essentque ovile unum unius pastoris [3] Iesu Christi. Iam vero meos equidem non existimo hos (liberos) secundum carnem ab impio patre genitos, mortales a mortali, ut de me nihil dicam. Domine, si eos dignos iudicas, qui in vera supernaque nativitate perseverent, quae est a Patre et Filio et Spiritu Sancto, atque in ulnis meis coram dominatione tua ad iustitiam educentur, serva eos incorruptos in fide recta operibusque bonis, ut sobrie et iuste et pie vivant in terra [4], neque creaturas colant, sed te creatorem, qui es benedictus in saecula. Amen.

[1] *Ioh.* 3, 5.
[2] 1 *Ioh.* 3, 6 ; cf. 1 *Thess.* 5, 5.
[3] *Ioh.* 10, 16.
[4] *Tit.* 2, 12.

Accedit enim vir apostata impietatisque plenus, qui me et liberos meos in perniciei voraginem agat. Nunc igitur, domine Iesu Christe, tibi me filiosque meos committo, qui es dominus et Deus (meus). Parata quippe sum cruciatus perferre et mori pro nomine sancto tuo, neque apostatae istius, impuri mariti mei, voluntatibus assentiri ; quoniam tu es Deus verus, tibique debetur adoratio et gloria in saecula. Amen. » Multas obsecrationes ad Dominum universorum cum lacrimis fudit beata mulier, ab aurora usque ad vesperam in illa ecclesia. Porro vespertinum officium celebravit clerus ecclesiae : omnes eius miseratione commoti erant, verbo tamen rem attingere verebantur. Tum illa consurgens in exiguam quamdam domunculam se recepit, quae erat ecclesiae vicina, et inter lacrimas et gemitus in orando Deum totam noctem traduxit, insomnis prorsus et incenata, prae amaritudine animae suae ; neque ex propinquis eius (quisquam) audebat eam libere alloqui.

3. Tunc temporis praesto non aderat in domo vitaxae episcopus ; sed presbyter ex familia nobilis dominae hoc sibi sumpsit ut eam in hoc extremo discrimine solaretur. Dixit (igitur) beatae : « Dei memento et in eo spem ponens recreare, qui dat conturbatis patientiam et vitam iis qui afflicto sunt corde [1]. Tu te ipsam solare in Christo : certa bonum certamen [2], in quo vivis et dimicas, ut cum solacio caduca relinquas et cum spe accedas ad Deum, qui omnia potest, etsi neminem habeas tuae sententiae participem nec qui de te sit benevole sollicitus. » Multisque praeterea verbis eam confirmabat et solabatur. Et familiaribus eius una cum illo eam adhortantibus ut cibum sumeret, illa verbis eorum obsecundans aliquantulum cibi potusque accepit. Et consurgens laudabat Dominum. Totam noctem orando, psallendo, libros (sanctos) legendo traduxerunt. Illa animum suum nonnihil tumultuantem, dubitantem et perturbatum spe divina sedavit. Et cum matutinum officium absolverent, Deo gratias egerunt. Et accedens aulae presbyter dixit ad nobilem dominam : « Quid animo constituisti ? Aut quid tibi agendum est, cum futurum sit ut tibi bellum ab apostata indicetur, propter

[1] Cf. *Psalm.* 33, 19.
[2] 1 *Tim.* 6, 12.

coniugium filiae tuae quam more Persarum[1] matrimonio sibi iungere paratus est, et propter filios (tuos), quos a Deo vero aversurus est ut eos filios tenebrarum efficiat, sui similes, et propter omnia malorum genera, quae ex magorum suasione et instinctu maligni affectare paratus est in odium veritatis atque studio perfidiae et impietatis? Nihil enim nequitiae non completurus est. » Respondit mulier et dixit : « Immo isti adeo animum mihi angunt timores ac sollicitudines de filiis ac filiabus[2] meis. Novi enim viri mei impietatem : quapropter luctu contabesco et cum lacrimis me discerpo. Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis fontem lacrimarum, atque diversorium in solitudine[3], ut lugeam vulnera et morbum insanabilem viri mei impii, qui a Deo vero defecit. Angitur mihi animus cogitanti liberos meos in aliam formam commutatos et de scientia Dei ad eius ignorationem translatos, de luce ad tenebras. Quis non lamentetur accepto nuntio talis cladis qualem audivi? Qui hanc cladem audientes eius narrationem ferant, in qua nihil est admixtum solatii? Qui cernentes aspectum patiantur viri impii, qui Deum negaverit? Quae vox poterit tantorum flagitiorum atrocitatem atque periculum enarrare? Quae mors nuntiari potest quae hoc modo animum et corpus perdat in gehennam[4]? Quis mortuus propinquis suis in terra non aliquid solacii relinquat? Quid est usquam quo luctum depellam et aliquantulum solacii animae meae afferam? Quantae sunt angustiae meae, aliae aliis graviorem gemendi causam portendentes! Callidus sit et sapiens, qui exitum reperire possit iis quae mihi obventura sunt. Dicitote homines : « Domine, cur procul constitisti, et famulam tuam deseruisti, obiectam molestiis et angoribus et temporum casibus[5]? » Nullum enim uspiam est solacium praeter Deum. Non superiores, non propinqui, non amici, non mancipia, non ancillae, non hospites, non inquilini, non peregrini, non longinqui, non vicini, non e terrestribus quis-

[1] Intellegitur hic nefarium istud *khwêtuk-dasth*, de quo, congruenter certissimis testibus, A. V. Williams Jackson, in *Grundriss der iranischen Philologie*, t. II, p. 681-82.

[2] Corrigendumne : *filia ?* Cf. c. 2, supra, p. 9.

[3] *Ier.* 9, 1-2.

[4] *Matth.* 10, 28.

[5] Cf. *Psalm.* 10, 1.

quam. Pereas, o fides ! Praecisa et consumpta est spes omnis in terra et in genere humano. Sed Deum omnipotentem respicio, qui me liberat. Det mihi pennas sicut columbae, ut gratia Spiritus sancti (quasi) alis avolans perveniam et conquiescam in solitudine [1], et a superna providentia accepto robore, aliquantulum recreer a tumultuante maerore et desperatione. Utcumque autem ei placuerit, pro sua sapientia et benignitate in homines, me tradere parata sum et carceribus et vinculis et omnibus saevitiis, quibus me cruciaturus est apostata. Quippe Deo vivam et moriar pro nomine eius neque deseram morem traditum a patribus meis Armeniae illuminatoribus, neque percellar ab adversariis meis, qui se accingunt contra animam meam et contra veritatem traditae institutionis, quae est Patris et Filii et Spiritus Sancti confessio, adoratio et laudatio. Domini (munita) praesidio et gratia, immobilis, inconcussa firmaque manebo ; et cum apostata illo neque conveniam neque foedabor. Sed in morum sanctitate et iustitia, verecundam et oboedientem (me servabo) cum multa patientia, ad gloriam et laudem domini nostri et servatoris Iesu Christi, qui vult omnes homines vivere et ad notitiam veritatis pervenire [2]. » Atque multis praeterea verbis miserabatur infelicissimos gremii sui natos, virique sui pessimi saevitiam, qui adveniebat veritati bellum illaturus laqueumque dispositurus ut filios filiasque [3] suas ad Persicas leges adductos scelerata (fidei) eiuratione et sordium contagione in perniciei voraginem ageret. Ipsa vero in Domino spe posita se consolabatur ac recogitabat quae in psalmorum canticis narrata sunt : « Renuit consolari anima mea ; memor fui Dei et laetata sum [4]. » Hoc modo se ipsam adhortata, ilico maestitiam in gaudium convertit ; et omne praesidium (suum) in Deo constituit.

4. Interea vitaxa eiurata fide domum suam, in Hiberorum terram, pervenit. Arcessitumque suum episcopum et presbyteros blanda oratione allocutus est, munera iis promisit copiamque bonorum pristina etiam maiorem. « Nolite, inquit,

[1] *Psalm.* 54, 7-8.
[2] 1 *Tim.* 2, 4.
[3] Cf. supra, p. 11, annot. 2.
[4] *Psalm.* 76, 3.

dominationem meam aversari aut suspectam habere. » Et ad nobilem feminam internuntios misit, ut mutato proposito suo in eius voluntatem concederet adeoque terrena gloria frueretur splendidiore etiam quam antea.

5. Venit ad eam cum illis et vitaxae frater cui nomen erat Tzitzicius [1]. Omnes igitur lacrimis perfusi apostatae mandata effari verebantur. Tandem post multas lamentationes et gemitus, cum episcopus et Tzitzicius vitaxae dicta vix profari coepissent, illa gravissimis verbis episcopum interfata est : « Tune quoque me convenire iubes cum viro pessimo Deumque aspernato, et eius modi rerum factus es suasor malus ac doli particeps? Heu ! me miseram, quae boni consilii auctorem non inveni. Novistis hominis pessimi perfidiam, quibus me fraudibus allecturus sit in perniciei voraginem. Nolite accipere (dona) eius qui perfide (vobis) insidiatur. Equidem non decipior sapientia illa quae me ad iustitiam perduxit. Audi consilium apostolicum, prophetica oracula commemorans : « Egredimini de medio eorum et separamini, dicit Dominus, et ad impurum ne accedatis [2]. Qui enim ad meretricem accedit, unum (cum ea) corpus est ; qui autem ad Dominum accedit, unus spiritus est [3]. Et ubi est Spiritus Domini, ibi libertas [4] a peccatis. Et quandoquidem hanc libertatem possidemus, o mei superiores et amici, quis me ab eo separabit [5] qui me servaturus est ab igne sempiterno et ab apostatae illius consortione? Detur mihi ut Deum vivum colam cum omni sanctitate et iustitia atque omnia mala perferam quae Dei aspernator iste mihi illaturus est. » Dixit episcopus : « Vere quidem haec a te dicta sunt. Attamen hoc animo reputa : si in furorem et invidiam agetur, mala malis addet adversus praesules populumque. Immo potius surge eumque conveni : fortasse paulisper restinguetur furor huius impii. » Similia quoque precabatur vitaxae frater ; omnesque instabant ac beatam vehementer urgebant ; (quae) eorum

[1] Graecanicum hoc pro Ղոջիկ, *Ğoğik* ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 50, annot. 2.

[2] 2 *Cor.* 6, 17 ; cf. *Ierem.* 51, 45 ; *Is.* 52, 11.

[3] 1 *Cor.* 6, 16-17.

[4] 2 *Cor.* 3, 17.

[5] Cf. *Rom.* 8, 35.

voluntati consensit et dixit : « Faciam quae vultis ; scio tamen illum pessima quaeque mihi illaturum esse. Vos autem in vestras quisque domos recedetis meque solam relinquetis. (Verum) sola non sum ; adest enim mihi Dominus meus in quo. speravi ; quia Dominus est praesidium meum nec timebo quid faciat mihi perversus [1] ille. » Et consurgens eos secuta est Cum ad aedes (suas) advenisset, adduci non potuit ut ingrederetur cubiculum suum sed in domuncula quadam se conclusit, et stans in oratione ad Dominum Deum dixit : « Domine Deus, in te speravi [2] ; miserere mei, miserere, qui praesidium es praesidio destitutis et formidantibus securitas, spes desperantium et lugentium solatium, afflictorum laetitia, vexatorum levamen, oppressorum vindiciae et ultor, aegrotantium salus, maestorum gaudium, fugatorum sedes, confractorum restitutor, periclitantium tranquillitas, pauperum inter insectationes dignitas, miserorum donatio, laborantium requies, excruciatorum firmator, captivorum liberator, orphanorum pater, genus genere carentium, qui tibi confidunt et in te spem posuerunt. Da mihi robur, patientiam et constantiam, cum instigante maligno in me saeviet apostatae indignatio, adeoque in sanctitate, integritate ac vera fide perseverem, quae est in Patre et Filio et Spiritu Sancto. Tu enim ipse novisti, Domine, me, a prima aetate, peccatum odisse atque detestatam esse legemque tuam dilexisse. Recordare servos tuos, parentes meos, e quorum genere orta sum, qui te verum Deum amaverunt atque eorum intercessione (exoratus) auxiliare mihi in bello quod mihi imminet ; in quo nemo mihi adiutor est, non pater, non frater neque alius quispiam e propinquis, qui erga me sit benigne affectus. Tu vero, Domine Deus, meus pater et rector, ancillam tuam ne excludas a sollicitudine et misericordia tua. Da mihi virtutem ut curriculum meum absolvam et in angustiis patres meos imiter atque in eorum sortis et requietis partem veniam. Nunc igitur in te spem reposui ; qui sanctam Rhipsimen a regis furore servasti istumque pudore affecisti, me quoque, indignam ancillam tuam, serva ab apostatae furore : tua enim est victoria, (qua) vincam. Tibi sit gloria

[1] *Psalm.* 55, 11 ; 111, 6 ; *Hebr.* 13, 6.
[2] *Psalm.* 7, 2.

nunc et in saecula. Amen. » Absoluta oratione, mansit ibidem in domuncula, tribus diebus, subtracto sibi cibo et potu. Spiritali autem cibo exsaturabatur, perpetuo psalmorum cantu et oratione, die ac nocte.

6. Tertio autem die, cum ad cenam accederent, (vitaxa) fratrem suum Tzitzicium misit qui nobilem dominam ad cenam vocaret. Renuit illa, donec eorum plurimis precibus blandisque verbis (exorata), abiit lacrimans et sollicita. Erat autem ei parvum Evangelium, quod eius proavi fuerat, sancti Isaac[1]. Illud secum habebat et ex eo clam Deum precabatur. Neque manducavit aut bibit e diabolica illius cena, sed tacite lacrimabatur memoria recogitans bona divinitus promissa spiritalesque delicias, quae sunt in Christo Iesu. Et consurgens abiit in locum suum. Quod indigne ferens vitaxa furore exarsit. Et cum omnes ad sua se quisque recepissent, iterum misit qui illam ad se vocaret. Verum illa ire noluit. (Tum) ipse consurgens efferato animo abiit eamque a servis ad eum locum rapi iussit. Quae precabatur dicens : « Domine Iesu, auxiliare mihi. » Coepit ille fustibus eam saevissime verberare, neque furorem suum restinguere potuit. Tum eius frater rei certior factus advenit, neque illius potuit furorem temperare ; quin immo eum quoque (vitaxa) foras cum ignominia expulit ; neque (sanctam) efferate et inhumaniter verberibus onerare desiit, donec ab acceptis plagis nullus locus sanus in ea remansit. Iacebat illa velut mortua. Vitaxa autem vehementiore furore accensus Deo et sanctae patribus maledicebat. Post plurima verbera, cum tandem fessus deficeret, iussit beatam inde domum suam trahi, mortuam illam credens.

7. Sub auroram consurgens abiit ut beatam inviseret. Quam cum vivam cerneret, custodes constituit qui prohiberent ne quis ad eam accederet virorum aut mulierum, ut quae in his suppliciis moritura esset. Cibum ei dari iussit panem hordeaceum et aquam [2]. Beata nihil territa est, sed Deum laudabat, quod digna esset habita, quae pro eius nomine tormenta pateretur et quod a consensione cum apostata servata esset, quam ille consectabatur. Quae autem

[1] Quo principe consilii, libri sacri primum in armenium sermonem conversi Plura suo loco in commentatione historica.

[2] Idem iisdem verbis, infra locis non minus quattuor iteratur.

evenerant ad Dei gloriam perfecta esse confidebat. Ipse vero (vitaxa) ad regionis negotia divertit. Deinde advenit palatii sacerdos, qui custodes rogavit ut beatam videret. Quae assurgere non poterat, prae totius corporis tumore gravi et sanguine quo concreta erat. Et collacrimatus est sacerdos. (Cui) dixit beata domina : « Noli me deflere : nullus enim homo sine certamine et doloribus apud Deum iustus habebitur. Neque Servatoris gratia inclementer desertos relinquet eos quotquot in eo confidunt. His cruciatibus a pessimi mariti foedo thalamo expiata sum. Equidem saevitiis gaudeo quibus affecta sum, nam his cruciatibus patrum meorum felicem hereditatem assecuta sum, quae est in Christo Iesu ; cui propter haec omnia gratias egi et agam semper. » Beatam rogavit (sacerdos) ut cibum sumeret : quod illa, etsi volebat, non tamen potuit prae verberum atrocitate. Et cum aliquantulum (cibi) gustasset, in oratione diu noctuque perseverabat, eo loco ubi eam incluserant. Victus autem eius erat paululum panis hordeacei et aquae [1]. Eodem illo tempore, periculum [2] alicunde subortum est. Itaque (vitaxa) filios suos in castella quaedam traduci iussit ad Cyrum fluvium. Ex pueris autem <unus> interfectus est [3] ; et luctus magnus vitaxae fuit ac regioni. Beata quidem domina Deum laudabat dicens : « Etsi corpore mortuus est (filius meus), at spiritu e laqueis ereptus est patris sui apostatae. Christo gloria (sit) in omnibus ». Limitis praefectus [4] et summi principes Hiberorum ad vitaxam convenerunt ut illum de filii (morte) consolarentur luctumque ab eo depellerent. Ille ad nobilem dominam nuntium misit, ut e carcere egressa in aedes episcopi se conferret, quae vicinae erant ecclesiae, et in domo quadam cum custodibus maneret, donec limitis praefectus et principes ad sua quisque regrederentur. Quae gaudens mandato paruit. Illuc cum se contulisset, monastica veste (induta), ascetico ritu se exercuit magis etiam quam antea, patientia, ieiuniis,

[1] Cf. annot. proximam.

[2] Verbum e verbo : *timor*, ut plerumque alias, de incursu hostili.

[3] Verbum e verbo : *a pueris insidiae factae sunt*. Ex insequenti sententia manifestum est unum e sanctae filiis casu quodam interiisse, ut videtur, in traiciendo flumine.

[4] *մարզպան*, *marzpan*, quem more nostro dixeris : *marchionem*.

et orationibus, vigiliis et lacrimis ; omni demum genere operum lucis se exercebat, ita ut omnes beatae mulieris heroicos labores admirarentur. Etenim caritate Dei adeo aestuabat, ut nihil eam ab ascetico labore relaxaret. Quippe omni bono opere ornatus erat beatae animus : sanctus, purus, integer, a peccato abhorrens, iustus, sincerus, rectus, sanctimoniae amans, humilis, mansuetus, docilis, oboediens, modestus, tranquillus, misericors, pauperum hospitumque amans, ieiunio et orationi deditus, strenuus, lacrimarum, laboris operisque cupidus, meritorum plenus, lectioni assiduus, auscultando paratus, odii expers, non invidiosus, non superbus, non iracundus, non avarus, non gloriae avidus, sed Dei amans, intellegens, sapiens, prudens, iustus, religiosus, ab omni opere malo remotus, vocatione caelesti digna sentiens et evangelio Christi digne vitam agens. Cum autem proceres ad suam quisque domum rediissent, vitaxa ad beatam dominam nuntium misit blandis verbis ut, revocata ab istius modi consilio, suae voluntati obtemperaret ; simul dona ei promisit et ampliorem quam antea honorem et dignitatem. Verum illa animum inducere non potuit ut amplius cum eo habitaret qui Deum eiuraverat ; mundum suum muliebrem vestesque suas pretiosas ad vitaxam remitti iussit et hoc ei responsum dedit : « Quae pars est fidelis cum infideli ? Aut quae societas lucis ad tenebras [1] ? Et quae coniunctio templi Dei cum moecho, (mei inquam), quae tormentis quibus me pro tua saevitia affecisti a pristina consortione expiata sum ? Christo equidem sum addicta : <ab eo me non separabunt [2] > neque honores, neque dignitates, neque munera, neque ullae ex rebus humanis, neque deliciae aut lautitiae. Equidem his suppliciis e terra transferar et apud magnum regem collocabor ; atque luce illa superna (mihi) compensabitur modicam quam nunc fero insectationem [3], gratia et misericordia Domini mei et Servatoris Iesu Christi. Sic igitur in consilio (colendae) iustitiae diligenter manebo et perseverabo neque sedebo in cathedra pestilentiae [4]. Quod facturus

[1] 2 *Cor.* 6, 15, 14.

[2] Supplendum ex *Rom.* 8, 35.

[3] Verbum e verbo : *fluxum*, **qհուսմմն**, quasi Armenius noster in fonte hiberico pro გამოდევნა, *insectatio*, legisset გამოდენა.

[4] *Psalm.* 1, 1.

es facito : ego vero mori parata sum, potius quam patrum meorum morem transgrediar. »

8. Itaque supellectilem eius et ornatum (ad vitaxam) detulerunt, cui narraverunt quae dixisset beata. Homo pessimus in maiorem furorem actus, tormenta se admoturum esse minatus est beatae ancillae Christi. Neque irae temperavit, sed consurgens ipse profectus est, assumptisque secum multis e satellitibus suis, illam in ecclesia repperit. Nec mora : accedens eam fustibus valide cecidit crinibusque arreptam ex ecclesia foras traxit. Nemo ausus est (ei) manum inferre ovemque Christi huic lupo eripere. Unus tamen ex sacerdotibus : « Quid tam inhumane desaevis? » inquit. In quem ille furorem suum effudit eumque truci cum vehementia verberare coepit. Omnis populi coetus, edito clamore, una flebat, viri pariter ac mulieres. Ille omnibus verbera intentabat, velut belua quaedam mala et efferata. Et beatam humi traxit per virgulta, per glaream et lapides. Deinde iussit eam in castellum abduci. Eius totum corpus excarnificatum erat ; locus enim salebrosus erat, et cruor ex illius (corpore) diffluens tractu sanguinis terram signabat intuentibus [1].

9. Ut in castellum pervenit, illam denuo crebris verberibus oneravit saevius etiam quam antea. Beata autem ancilla Christi nullam vocem protulit, sed Deo se commisit cum patientia, et in spe magna perstitit, nihilique fecit se (humi) tractam fuisse et fustibus contusam. Cum (autem) tractu illo panniculi, quibus corpus eius et caput operiebantur, dilacerata essent, ipsa (ut erat) capite nudato, discerptas sibi vestes circumposuit, Dominoque gratias egit de omnibus quae acciderant. (Interea) homo nequissimus nec pudore nec misericordia movebatur, sed instigante maligno assurgens, instar torrentis rapidi beatae praeclaros mores et sanctitatem se mersurum atque vastaturum esse arbitrabatur. Et ait : « Opitulentur tibi Christus atque preces illorum patrum tuorum, in quibus spem posueras. » Tum beatae pedes et manus ferreis vinculis constringi iussit, (eam)que in carcerem conici et eius collum catenis circumvinciri. Mandavit etiam ut in pariete paxillus ferreus infigeretur, ad quem illae ca-

[1] Pressius : *terram sanguine demonstrabat intuentibus.*

tenae annecterentur ; vincula et catenas obsignavit, et custodes destinavit, qui summa cum cura et vigilantia eam custodirent, ac nemini prorsus (ad eam) accessum darent. Cibum ei constituit panem hordeaceum et aquam [1]. Et ait : « Laetare nunc hos tibi cruciatus saevaque haec vincula te sortitam esse, quibus te excarnificabo usque ad mortem ! » Respondit nobilis femina et dixit : « Laeta equidem sum in his tormentis, quibus me affecisti, quia hereditate dignata sum sanctorum patrum meorum, quibus maledicis et Deo, a Deo ipse abalienatus et iustitiae (factus) hostis. Quantum enim meis doloribus addis, tanto mihi laetitiam auges, quae nunquam deficiet. Quippe brevis temporis molestiae immensum mihi comparant huius gloriae augmentum [2], quae in aeternum non vacillabit [3]. Tu autem iusto Dei iudicio poenas dabis in die vindiciarum. » Nihil responsi dedit homo pessimus, sed beatae dominae constantiam et patientiam admiratus est, eaque in vinculis relicta, ad terram suam profectus est.

10. Post tres dies advenit sacerdos palatinus ; qui data custodibus mercede ad beatam dominam ingressus est. Eam in vinculis conspexit, laetitia et alacritate perfusam, psalmosque sine intermissione canentem. Beatae vinculis os impressit, eamque felicem praedicavit, quae propter Deum eius modi molestiam toleraret [4]. Et dixit : « Beata es tu inter mulieres [5], (quae) revera stirpis bonae bonam subolem te praestitisti. Proinde vera praedicatione beatam te dicent fideles ; quippe quae spe in Deo collocata virum pessimum reppuleris, nomenque et animum hereditate possederis quae sanctae Rhipsimae similitudinem gerant : cum qua ab universorum Domino coronam accipies. » Dixit beata domina : « Equidem hisce gratulationibus et sanctorum coronis gaudiisque non sum digna, qui ad hominem pessimum non accesserint [6]. Quin immo cum pessimo illo viro habitavi liberosque genui qui ab isto pessimo corrumperentur et perderentur :

[1] Cf. supra, c. 7, p. 15.
[2] 2 *Cor.* 4, 17.
[3] Cf. *Psalm.* 124, 1.
[4] Rescriptum in margine ; in ipso versu : *tolerasset.*
[5] Cf. *Luc.* 1, 44.
[6] Cf. *Psalm.* 1, 1.

quamquam eos baptismi gratia caelo natos ipsa equidem in iustitia nutrivi et educavi, ut per Domini doctrinam et sapientiam eos Deo acceptos facerem. Sed illi, (utpote) semen nequam, digni non fuerunt qui bonae stirpes fierent. Verum nihili est quod cruciatibus ferreisque compedibus istis ab apostatae commercio lustrata sum : idque omnibus conspicuum est, in mea potestate fuisse ut a tormentis atque vinculis liberarer quibus me excruciant. Nunc igitur quae mihi promissa sunt spe non dubia praestolor, quia tergum meum verberibus et genas meas alapis obtuli, neque faciem meam ab ignominia averti [1]. Dominus mihi adiutor erit nec timebo quid faciat mihi homo [2]. Sic igitur me geram [3] cum modestia, religionis officia et regulas accurate servans, quamdiu anima erit in corpore meo ; quod utinam sanctorum coetibus consocier. » Sacerdos itaque propter sanctae dominae patientiam ingenti gaudio perfusus, rediit in monasterium suum ; et clam a custodibus [4] illi cottidie famulabatur. Porro vitaxa in Tzur [5] partibus peregrinabatur. Illius autem frater non aderat in finibus, quando sancta in cruciatus et in saevam custodiam iterum incidit. Quod cum audisset, vehementer contristatus est ; et abiens (illum) flagitavit ut (sanctae) vincula solverentur. Complures (interea) dies elapsi sunt ; et aegre tandem hoc unum ei persuasit, ut catenam solveret a collo (sanctae) ; verum huius pedes iuraverat iste se a vinculis non expediturum esse ante diem eius mortis. Hoc igitur modo inter vincula et saevitias, in fame, siti, angustiis, sex annos captivitatis transegit ; neque per sex (hosce) annos aliquid remisit ab asperitate observantiarum quibus se exercebat et affligebat, ieiuniis, precibus, vigiliis, lamentationibus, psalmorumque cantu perpetuo die ac nocte, et (haec quidem) corpore verberibus attrito et inter crudelia vincula. Pane hordeaceo cum aqua vescebatur, et in ieiunio sancti Paschatis per hebdomadam

[1] Cf. *Is.* 50, 6.

[2] *Psalm.* 55, 11 ; 117, 6 ; *Hebr.* 13, 6.

[3] *փոխեցայց*, *mutabor*, scilicet pro : ⴟⴰⵊⵓⵓ, *conversabor.*

[4] Verbum e verbo : *custodia* vel *carcere.*

[5] Graecanicum pro ⴠⴰⵔ, quod persicum nomen est faucium Darband ad mare Caspium ; cf. J. MARQUART (MARKWART), *Erânšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, p. 105.

nihil omnino gustabat, sed in sabbato et dominica e carne et sanguine vivifico delibabat, leguminumque aliquantulum comedebat.

11. Et cum fando audirent excellentiam eius virtutis, ad eam invisendam plurimi conveniebant, viri ac mulieres, religiosi (et) saeculares ; qui ab ea caste et probe vivendi rationem auscultabant. Multos etiam hortabatur ut relicto mundo et iis quae in mundo sunt, vitam sectarentur non perituram. Ex iis qui incerto erant animo, illius oratu multos visitavit Deus. Sterilibus prolem, daemoniacis sanitatem, aegrotis valetudinem, afflictis omnibus solatium : singulis pro cuiusque apud Deum negotio, precibus suis sanctis beneficiorum copiam largiebatur. Et quicumque ad eam accedebat, voti compos revertebatur gaudens, atque eius causa inclarescebat nomen Domini ubicumque sanctae fama audiebatur. Sic igitur factum est ut et mulier quaedam Persa, de genere [1] magorum, (quae) leprosa erat, neque a medicis curationem ullam obtinuerat, cum de fama sanctae inaudiisset, abiit et coram sancta domina procidens sanationem flagitavit. Dixit ei beata : « Si credideris Deo vero, et Persarum instituta deserueris, precibus invocabo Dominum, atque sanitatem accipies et Dei mei magnam potentiam cognosces. » Dixit mulier illa Persa : « Credo Deo christianorum. » Illam (sancta) baptizari iussit, et ilico eius lepra detersa est. Deo gloriam dedit, Deum laudavit, sanctissimam Trinitatem confessa est ; atque a Persarum institutis se removens Deo adhaesit, a quo sanitatem obtinuerat. Quod ipsamet magis et archimagis narrare solebat.

12. Haec omnia cum audiret vitaxa, obstupuit. Et post annos [2] quattuor e longinquo itinere reversus eo se contulit ubi nobilis femina erat. Et continuo gravissimis verberibus et suppliciis sanctam affecit. In custodes etiam invectus est dicens : « Nonne vos cavere iusseram ne quemquam apud eam admitteretis? » Atque eos fustuario necandos tradidit.

[1] Ex littera codicis : *nomine*, quasi commutasset Armenius hibericum ხახლი, *domus*, cum ხახელი, *nomen*.

[2] Sic littera codicis, nisi pro *աſաց* legendum est *աſանց mensium;* cf. supra, c. 2., p. 10.

Sanctam autem iussit artiori etiam captivitate in carcere constringi.

13. Neque his omnibus propositum suum assequi potuit homo nequissimus, quo modo sibi persuaserat. Tum ad dolos conversus, mulierem repperit veneficam, cuius opera conatus est ut (sanctam) a decora eius religione seiungeret. Operam suam ei non denegavit mulier, hisque daemoniacis fraudibus cum (sancta) per annum luctatus est vitaxa, nec quidpiam perficere potuit : quin immo in agone illo divini obsequii haec spectabilior erat.

14. Hoc igitur novo pudore affectus nihilo tamen magis ab inani suo consilio revocatus est, quamvis a fortissima (femina) tamquam tormentum a valido muro repelleretur. Eam eiusque liberos repudiavit regis Persarum gratiam (inde) captans, quo maiori honore haberetur a rege. De nobili domina haec etiam profitebatur : « Ipsa est filia Vardani, qui contra regem Persarum seditionem fecit. Itaque propter eius religionem eam ad mortem usque discerpam et cruciabo, quoniam adduci noluit ut deum regis coleret, sicut (noluit) eius pater eversor ille terrarum. »

15. Sed quid opus est amplius enarrare illius malefacta qui omnia scelerum genera explevit? Et re quidem vera per sex annos, quantumvis conatus est, nihil pervincere potuit, propter (illius) spem in Christo. Erat autem (sanctae) pro vestimento cilicium in ipsa cute, exterius autem paragauda antiochensis [1], pro cervicali pulvillus e corio cum scabello precatorio ; pedes eius nudati ; hordeaceus panis cibus eius erat et aqua potus [2]. In omni demum genere virtutum progrediebatur.

16. Septimum iam annum in verberibus, vinculis et captivitate ingressa erat beata, cum aegrotare coepit morbo intolerabilis acerbitatis, quem ex diris vexationibus contraxerat, quibus ab impio viro affecta erat. Advenit igitur (ad eam) Tzitzicius, vitaxae frater, adoravitque sacrum signum [3], quod erat ante nobilem dominam, et ad pedes ancillae sanctae Christi cum uxore sua se prostravit, ut ab ea sibi

[1] *պարեգաւտ անտիոքացի*.

[2] Cf. supra cc. 7, 9, 2, pp. 11, 15, 19, 20.

[3] I.e. sanctam crucem, quae falso credita est fuisse sancta Crux Meschithensis. Vide commentationem historicam.

benediceretur. Tum multis cum lamentis et lacrimis peccata sua confessus est ; et ab illa vehementi oratione prolixe admoneri se passus est, ut a pristinis sceleribus recedens malum detestaretur ac bonitatem iustitiamque diligeret. Et ad sua illum (sancta) dimisit.

17. Advenit quoque Samuel archiepiscopus [1] ; (advenit) et Iohannes episcopus cum sacerdotibus et diaconis, qui sanctae consolatores consortesque in aerumnis fuerant, ut eam ex magno labore ad portum, (qui) Christus (est), transmitterent. Similiter summi principes, viri ingenui, nobiles matronae aliique proceres regionis Hiberorum (convenerunt) ut beatam feliciter migrantem praesentes una deducerent. Rogaverunt omnes illi (ut sibi darentur) ferrea vincula, quasi reliquiae in sanctae memoriam. Illa autem dixit : « Hoc equidem non sum digna ; sed fiat voluntas Dei. Sic agite ut vobis placuerit. » Et omnibus benedixit in haec verba : « Benedictione spiritali dites vos faciat ditissimus Christus. » Episcopo domestico [2] gratias egit, tamquam nutricio et patri. Et cum hoc modo omnibus valedixisset et in Christo omnibus bene precata esset, rogavit eos ut adirent [3] ad locum ubi primum raptata fuerat, si (tamen) operae pretium (iis videretur).

18. [Cum igitur hunc in modum omnibus valedixisset et in Christo omnibus bene precata esset [4]] triumphale canticum ad sanctissimam Trinitatem in excelsis exorsa est cum universo populo, et cum gratulatione precabatur his verbis : « Gratias tibi ago, Christe, quod meam indignitatem dignam fecisti, quae in dominationis tuae gratia (vitam) finirem. Nunc vero credentes omnipotenti brachio tuo defende ; meosque dolores propitius accipe, oratu patrum meorum nominis tui amantium, ut in omnibus laudetur nomen tuum sanctum. Equidem gratiae tuae commendo spiritum meum. » Et cum

[1] Verbum e verbo : *caput episcoporum.*

[2] Codex armenius manifesto errore : *domui episcopi.* At cf. supra, cc. 3, 4, 5 ; pp. 10, 12, 13.

[3] Pro : գնալ, *ire,* lege : դնել, *deponere.* Locus mutilus componendus est cum recensione hiberica, ubi legitur sancta rogasse ut tumularetur eo loco unde abrepta fuerat a marito. Cf. infra c. 19.

[4] Haec videntur otiose repetita ex capite proximo.

haec dixisset sancta, tradidit spiritum ad Dei gloriam. Universi autem collacrimantes magna cum reverentia flere coeperunt Deique gratiam praedicabant.

19. Episcopus omnisque populus eius corpus sepelierunt, et piarum mulierum opera lotum suavibus unguentis ac ture honorifice conditum purisque linteis involutum deposuerunt eo loco, quem ipsa praeceperat. Per noctem integram Deo gratias persolverunt ad horam usque Missae. Deinde sacrificium obtulerunt, magnumque festum egerunt eo die quo sancta requievit, decimo septimo mensis kalots [1], singulis annis celebrandum ad gloriam Dei. Nec paucas sanationes operatus est Deus oratu sanctae illius dominae. Hoc fuit certamen martyrii sanctae Susanicae ; sic illa placuit Deo, sic Christi facta est amica et Spiritus Sancti familiaris et domestica, ad gloriam sanctissimae Trinitatis, in saecula saeculorum. Amen.

II. PASSIO HIBERICA.

Mensis octobris (die) XVII. Passio nobilis dominae Susanicae.

1. Iamvero certa cum veritate vobis referam obitum sanctae beataeque Susanicae.

Contigit anno octavo regis Persarum, ut ad aulam [2] regiam se conferret Varsken [3] vitaxa, Arsusae [4] filius. Quippe, is etiam primum christianus erat, christiano patre matreque natus et uxor illi fuit filia Vardani Armeniorum strategi [5], eadem ipsa de qua haec ad vos scribo, quae paterno nomine vocabatur Vardan [6], et blando cognomine Susanica, Deumque, sicuti diximus, reverita erat ab infantia sua ; (haec) mariti sui improbos mores perpetuo lugens, omnes rogabat ut pro illo

[1] Qui ab anno 482 ad 485 incidit in diem 13 decembris.

[2] Pressius : *ad portam ;* cf. supra, p. 8, annot. 6.

[3] ვარსჰენ, *Varsk'en* ; idem qui ab Armeniis dicitur Vazgen ; cf. Passionem armeniam, c. 1, p. 8.

[4] Ibid., p. 8, annot. 5.

[5] ხპაპეტი, *spaĭpeṭi*, ; cf. ibid., p. 8, annot. 7.

[6] Legendumne : *Vardeni ?* Cf. Passionem armeniam, l. c.

precarentur, si forte ab ista morum vesania Deus eum retraheret atque ad Christi sapientiam componeret. Verum infelicis huius ac ter miserandi Varskeni, quis enarrare possit extremam perniciem, qua a Christi beata spe defecerit? Aut quis eum non deploret, qui nec molestiam nec metum neque gladium neque carcerem Christi causa expertus sit? Quippe cum ad regem Persarum accessisset, nulla spe honoris accipiendi sed gratuito seipsum regis gratia sacrificavit eiurando Deum verum atque ignem adoravit, ut qui a Christo se prorsus seiunxisset. Porro miserandus ille homo, ut regi Persarum placeret, ab eo uxorem poposcit, his usus verbis : « Qui mihi natura sunt uxor et liberi, hos eo pacto sicut meipsum ad religionem tuam convertam. » Haec ille iactabat, cui tamen Susanica hanc potestatem non fecerat. Tum rex gaudio percitus iussit ei in matrimonium dari puellam e regio genere.

2. Itaque a Persarum rege discessit vitaxa. Ut autem ad fines Hiberiae pervenit, in terram Herethiae [1], in animum induxit nuntium mittere, ut viri optimates, cum eius filiis et domesticis, ei obviam venirent, quibus circumdatus veluti serpens [2] regionem ingrederetur. Praemisit igitur servum suum cum equo veredario [3]. Qui cum ad villam advenisset quae dicitur Tsurtav [4], ex itinere, ad dominam nostram Susanicam ingressus est eamque salutavit. Beata autem Susanica, quasi prophetans, dixit : « Si spiritu vivit ille, salvi sitis ille pariter et tu. Sin autem spiritu mortuus est, salutatio tua in te convertatur [5]. » Homo quidem ad eam verba facere non ausus est. Sancta autem Susanica coepit eum adiurare et percontationibus urgere. Tunc homo rei veritatem ei

[1] Provincia Hiberiae orientalis, inter extrema Caucasi promunturia et Cyrum fluvium, per quam tamen iter non erat ex Perside in Gogarenen. De quo plura suo loco in commentatione historica. Opinatus est v. d. C. Kekelidze Herethiae finibus olim conclusam fuisse proprii nominis Hiberiam. Cf. *Anal. Boll.*, t. L, p. 39, annot. 1.

[2] Hibericis verbis : ვითარცა გუელი, satis absurde, nisi forte legendum : ვითარცა ერთგული, *quasi amicus*, vel *sincerus animo*.

[3] Scilicet maioris celeritatis causa. Cf. in re non absimili, Menander Protector : *ἐστέλλετο τῇ ταχυτῆτι τῶν δημοσίων ἵππων ὀχούμενος ἀνὴρ ἀγγελιαφόρος...* *Excerpta de legationibus* ed. Car. DE BOOR, Pars I. Excerpta de legationibus Romanorum ad gentes, p. 179.

[4] Cf. supra, p. 5.

[5] Cf. *Matth.* 10, 13.

rettulit, et dixit : « Varsken a Deo vero defecit. » Quod cum audivisset beata Susanica, humi corruit, et (ad solum) caput allisit, atque cum acerbo fletu dixit : « Lamentatione dignus factus est miserandus Varsken, qui, eiurato Deo vero, ignis fana veneratus est et impiis se astipulavit. » Tunc consurgens ex aedibus suis egressa est, et cum Dei reverentia se contulit ad ecclesiam, secum ducens tres filios suos et unam filiam, quos ante altare constituit. Tum precari coepit his verbis : « Domine Deus, a te (mihi) dati sunt isti ; hos et tu custodi, qui per lavacrum sanctum gratia Spiritus Sancti illuminati sunt, ut essent ovile unum unius pastoris [1], Domini nostri Iesu Christi. » Post absolutas autem horas vespertinas, parvulum quoddam tuguriolum repperit ecclesiae vicinum, in quod ingressa est maeroris plena, in angulo consedit et acerbo fletu lacrimari coepit.

3. Porro vitaxae domesticus episcopus, qui nomen habebat Aphut, illic non aderat ; sed ad sancti cuiusdam hominis cellam consilii capiendi causa deverterat ; egomet ipse, dominae Susanicae presbyter, episcopum comitatus eram. Necopinus ad nos, in domum interiorem, advenit diaconus, qui rem omnem nobis narravit : quomodo vitaxa rediisset, et quae nobili dominae contigissent. Nos autem maestitia oppleti, planctu magno illacrimati sumus hanc peccatorum nostrorum correptionem. Ego vero, inde confestim digressus, ad villam contendi ubi erat beata Susanica. Quam ut conspexi maerore oppletam, et ipse cum ea collacrimatus sum. Et beatae Susanicae dixi : « Magnum agonem initura es, Domina. Christi fidem serva, ne forte inimicus instar cancri in te pabulum inveniat. » Sancta Susanica mihi dixit : « Presbyter, mea sponte ad magnum agonem parata sum. » Dixi ego : « Profecto ita est. Fortis esto, patientia utere et constantia. » Illa autem mihi dixit : « Mei unius hi dolores erunt. » Dixi illi : « Dolor tuus noster dolor est, et tuum gaudium gaudium nostrum ; non solum quia domina nostra fuisti, sed etiam quia nos omnes ut filios habuisti. » Et dixi beatae : « Secreto parumper mihi narra, quod tibi libuerit, ut cognoscam atque litteris mandem agonem tuum. » Dixit mihi : « Quid me in-

[1] *Ioh.* 10, 16.

terrogas [1]? » Respondi et dixi : « Firmane consistis? » Dixit mihi : « Ne mihi contingat ut in Varskeni facinoribus peccatisque communicem. » Respondi et dixi : « Saevo ille animo est : verberibus gravibusque tormentis te afficiet. » Illa autem mihi dixit : « Praestat mihi manibus eius occidi, quam ut cum illo coniuncta pereat anima mea. Audivi enim quod a Paulo apostolo dictum est : « Non servituti subiectus est frater aut sorer : discedat [2] ! » Dixi ego : « Ita est. »

4. Dum hunc sermonem habemus, advenit homo Persa ; qui ad beatam Susanicam ingressus, cum lacrimis dixit : « Haecine domus pacis, sic luctuosa facta est et laetitia in maerorem conversa ! » Erat autem ille (homo) Varskeno addictus et dolo sic loquebatur ut beatam irretiret. At sancta fraudulentum eius consilium intellexit et offirmata voluntate se communivit. Post tres dies advenit Varsken vitaxa ; cui Persa ille secreto dixit : « Quantum mihi perspectum est, uxor tua a te defecit ; equidem tibi auctor sum ne quid asperius illi dicas : irritabilis quippe est natura feminea. » Postridie autem, ut surrexit vitaxa, nos presbyteros arcessivit. Convenimus. Amice nos excepit nobisque dixit : « Nolite amplius me fugitare, neque me vituperetis [3]. » Nos autem ei respondimus dicentes : « Tu te ipse perdidisti, et nos quoque perditurus es. » Extemplo hanc ad nos orationem exorsus est : « Quomodo uxor mea sibi sumpsit ut rem eius modi contra me ageret ? Ite iam eique sic dicite : « Solium [4] meum deiecisti, torum meum cinere conspersisti, locum tuum deseruisti alioque digressa es. » <... [5]> Dixit autem beata Susanica : « Immo solium tuum ego extuli meque deieci. Pater tuus martyrum memorias erexit ecclesiasque aedificavit : tu patris tui opera concussisti eiusque benefacta in alienos usus convertisti. Pater tuus sanctos in domum suam excepit ; tu daemones introduxisti. Ille Deum caeli et terrae confessus est eique credidit ; tu Deum verum eiurasti, ignem

[1] *Ioh.* 18, 21.

[2] Cf. 1 *Cor.* 7, 15.

[3] Verbum e verbo : *vituperes.*

[4] In codice hiberico : *faciem* (meam), quod non obstante adnotatione editoris p. 28, parum probabile est. Pro ხატი, legendum videtur, ტახტი, *solium.*

[5] Hic videtur hiare lacuna in narratione.

adorasti, et quemadmodum a creatore tuo descivisti, ita pariter et me aspernatus es. Quantiscumque igitur me cruciatibus affeceris, operum tuorum particeps non ero. » Ista omnia vitaxae rettulimus, qui ad haec indignatione percitus irrugiit.

5. Deinde (vitaxa) Tzitzicium fratrem suum et Tzitzicii coniugem, fratriam suam, atque domus suae episcopum misit, quibus ait : « Haec illi dicite : Surge ; remigra in domicilium tuum, neque in ista sententia te offirmes ; sin minus, vi te abripiam. » Qui cum illuc se contulissent, ad nobilem dominam ingressi, hanc multa cum insinuatione allocuti sunt. Tunc sancta Susanica dixit illis : « Belle loquimini, o viri sapientes. Ne tamen vobis persuaseritis me istius etiamnum uxorem esse. Meum quidem consilium erat eum ad me reducere, ut Deum verum confiteretur. Nunc autem id agere me cogitis quod ne mihi contingat. Tu autem, Tzitzici, non amplius meus levir es, neque ego uxor sum fratris tui, neque uxor tua est fratria mea : quippe istius asseclae estis eiusque facinorum conscii. » Dixit ei Tzitzicius : « Res mihi perspecta est : satellites modo missurus est qui te vi abripiant. » Sancta autem Susanica dixit : « Si me vinctam pertrahant, gaudebo, quoniam sic ab eo seiuncta esse palam ostendar. » Quae cum dicentem eam audiissent, illacrimati sunt omnes. Tzitzicius autem surrexit et flens abiit foras. Dixit episcopo sancta Susanica : « Quomodo apud me excusare voluisti, quod iste Deum eiuraverit? » Porro Tzitzicius eam precatus est his verbis : « Soror nostra es tu[1] : hance principatus domum noli evertere. » Dixit ei sancta Susanica : « Scio me sororem (tuam) esse unaque (nos) fuisse educatos ; sed per me fieri non potest ut ille homicidium faciat, vosque omnes una rei sitis. » Cum autem eam multis precibus fatigarent, surrexit sancta beataque Susanica, assumpsit evangelium suum et flebiliter sic dixit : « Domine Deus, tu scis me ultro ad mortem proficisci. » Dixit et cum illis profecta est assumpsitque secum evangelium suum et sanctos martyrum libros. Ut autem ad aedes pervenit, non in suum gynaeceum[2] sed in exiguum

[1] Cf. *Gen.* 24, 60.

[2] Hiberus : გალიაქსა, *galiaksa ;* est autem *galikaki, cavea, clatri,* de quo glossemate frustra interpretes hariolabuntur. Obvia coniectura est hibericis litteris hic scriptum fuisse *γυναικεῖον,* quod cum tota sententia manifeste congruit.

cubiculum se recepit. Et arrectis ad caelum manibus sancta Susanica dixit : « Domine Deus, neque inter sacerdotes aliquis misericors inventus est ; neque laicus quispiam ex hoc populo eminuit ; sed omnes me occidendam tradiderunt inimico Dei Varskeno. »

6. Duobus post diebus advenit lupus iste ad aedes dixitque famulis suis : « Hodie ego et Tzitzicius eiusque uxor una epulabimur ; nemini autem alii fas sit ad nos accedere. » Sub vesperum Tzitzicii uxorem arcessiverunt, eamque secum epulari voluerunt, (eo consilio) ut sanctam quoque Susanicam introducerent. Ut igitur advenit hora convivii, Tzitzicius eiusque uxor ad sanctam Susanicam ingressi, (eam invitarunt) ut et ipsa cibum sumeret ; hos enim dies totos ieiuna transegerat. Et cum eam nimiis obsecrationibus fatigassent, aegre ad aedes eam perduxerunt ; at illa nihil prorsus gustavit. Porro Tzitzicii uxor illi vinum in calice vitreo porrexit eamque compellere voluit ut hoc saltem biberet. Dixit ei cum indignatione sancta Susanica : « Quandonam ad hunc usque diem factum est ut viri cum mulieribus epularentur ! » Et aversa manu scyphum ad illius faciem allisit, vinumque effusum est. Tum foedas contumelias in eam erupit Varsken, pedibus eam conculcavit arreptoque rutabulo caput illius percussit et contudit, alterum ei oculum sugillavit, ori eius pugnos sine miseratione impegit, crinibus eam traxit ; quasi belua efferata rugiebat et instar furentis vociferabatur. Tunc ad eam defendendam surrexit Tzitzicius illius frater, atque manus cum eo conseruit, nec sine plagis et sui ipsius [1] sugillatione eam, quasi ovem e (faucibus) lupi, ex illius manibus aegre tandem eripuit. Iacebat humi sancta Susanica velut mortua. Varsken autem illius gentem conviciis onerabat, eversamque ab ea suam domum dictitabat. Tunc iussit eam vinciri et compedibus constringi pedes eius. Cum autem eius furor aliquantulum resedisset, accedens Persa ille vehementer eum obsecravit ut a vinculis solveretur sancta Susanica. Tandem illius efflagitatu, iussit eam a vinculis solvi et in cubiculum quoddam abduci, in quo ab unico famulo arte custodiretur, et ne quis alius ad eam invisendam accederet, aut vir aut femina.

[1] Verbum e verbo : *sui capitis.*

7. Ut illuxit aurora, interrogavit famulum istum his verbis : « Quid de illius vulneribus? » Dixit autem iste : « Amplius haec curari non potest. » Tunc ipse ad eam ingressus eam inspexit et eius vibicum multitudinem miratus est. Itaque famulo praecepit his verbis : « Ne quis ad eam visendam ingrediatur. » Ipse autem venatum abiit. Equidem consurgens eo me contuli et dixi custodi : « Me tamen unum admitte ut eius vulnera inspiciam. » Ille autem mihi dixit : « Si hoc iste resciet, numquid me non interfecturus est? » Dixi ei : « O miserande, nonne ab illa educatus fuisti : pro qua vel si mortem oppetiveris, quid tanti est? » Tunc clam me introduxit. Ut autem ad eam ingressus, faciem eius dilaniatam tumefactamque conspexi, exclamavi et illacrimatus sum. Dixit mihi sancta Susanica : « Mea causa ne fleveris : haec enim nox mihi laetitiae principium fuit. » Dixi sanctae Susanicae : « Iube me cruorem vultus tui sordesque tuis oculis offusas abluere et unguentum ac medicamentum tibi adhibere, quo faxit Deus [1] ut cureris. » Et sancta Susanica mihi dixit : « Haec ne dixeris, o presbyter : quippe hice cruor peccatorum meorum lustratio est. » Tunc illam coegi aliquantulum sumere de cibis, quos sumministraverant ei Samuel episcopus et Iohannes : hi enim secreto curam illius agebant eique levamentum afferebant. Dixit mihi sancta Susanica : « Presbyter, nihil gustare possum, quoniam labia et dentes aliquot mihi comminuti sunt. » Tunc paululum vini accepi, panem intinxi, e quo aliquantulum delibavit. Ego autem discedere festinabam, cum dixit mihi sancta Susanica : « Presbyter, nonne tecum asportabis hunc eius ornatum, si forte illum repetat : non iam enim usui mihi futurus est in hac vita. » Dixi autem : « Ne festines ; hunc apud te serva. » Dum hac de re deliberamus, puer quidem superveniens dixit : « Adestne Iacobus? » Dixi ego : « Quid vis? » Dixit ille : « Te arcessit vitaxa. » Et admirans cur me hoc tempore arcesseret, ad eum adire properavi. Ille mihi dixit : « Nostine, presbyter, me ad bellum profecturum esse contra Hunnos? Itaque ornatum meum illi non relinquam, quando-

[1] Librarius, hic, oscitanter : ჰე ღამე, *ecce noctem*. Scilicet in archetypo vel apographo quopiam, contractis notis scriptum erat : ჰყავნ ღმერთმან, vel quid simile ; quod compendium deinde perperam resolutum fuit.

quidem non iam uxor mea est. Occurret sane aliquis qui illum disperdat. Abi igitur, istumque mihi refer totum quantus est. » Itaque abii et sanctae Susanicae rem narravi. Illa plurimum gavisa, Deo gratias egit et omnia mihi attulit. Haec ego vitaxae porrexi ; qui a me tradita inspexit, omnia reapse adesse comperit, et dixit : « Altera quaedam occurret quae his induatur. »

8. Ut autem advenerunt maiora ieiunia, beata Susanica propius sanctam ecclesiam abiit, parvamque cellam invenit, in qua se conclusit. Erat autem cellae fenestella, quam obturavit, atque in tenebris ieiunio, precationi et lacrimis vacavit. Porro vitaxae dixit aliquis eius familiaris : « In hoc sacro ieiunio, ne quid ei dixeris. » Sed ut advenit dies secundus hebdomadae paschalis, cum ab Hunnorum bello vitaxa rediisset, diabolus eius animum pudore stimulavit. Surrexit igitur, ad ecclesiam adiit et Aphut episcopo dixit : « Trade mihi uxorem meam : cur eam a me seiungis? » Et coepit ei conviciari Deoque furiose maledicere. Dixit ei presbyter aliquis : « Domine, cur sic agis, et haec maledicta contumeliasque episcopo et sanctae Susanicae irabundus ingeris? » Ille autem bacillo suo dorsum presbyteri contudit, qui ullum verbum facere iam non ausus est. Itaque sancta Susanica super glaream et inter dumos, ab ecclesia usque ad aedes tractu violento raptata fuit, quasi cadaver traheretur. Subinde in spinis prona sternebatur ; ille suis ipse pedibus eam in spinas proculcabat, quibus Susanicae tunicae et corpus minutatim dilaniabantur. Sic igitur eam ad aedes perduxerunt. Iussit eam vinciri atque plagis affici ; et insultans ei dicebat : « Heus tu, nihil ergo te iuvit ecclesia tua, neque adiutores tui christiani neque ille Dominus eorum. » Trecentas circiter ei plagas fustibus incusserunt, cum interea nullus ex eius ore questus aut gemitus ederetur. Tunc demum impio Varsken dixit sancta Susanica : « Infelix, qui tui non misertus es et a Deo descivisti, quid mei te misereatur? » Cum autem copiosum cruorem ex eius tenello corpore diffluentem videret, iussit eius collum catena innecti, et cubiculario cuidam mandavit ut sanctam Susanicam in arcem deduceret, atque in tenebricoso carcere includeret, in quo moreretur.

9. Diaconus quidam episcopi prope sanctam Susanicam

astabat eo tempore cum ex aedibus educeretur. Qui dicere illi voluit : « Firma consiste ! » cum oculos in eum coniecit vitaxa. Is igitur antequam plura dicere potuit quam hoc tantum : « Fir... » [1], conticuit, et velociter in fugam se proripuit. Tum eam abduxerunt. Ducebatur sancta Susanica nudis pedibus crinibusque passis, ut (mulier) ex ignobili vulgo, neque ullus ausus est eius caput velare, nam vitaxa equo insidens eius vestigiis instabat et in eam maledicta congerebat quam plurima. Sanctam comitata est turba ingens mulierum virorumque, infinito numero, qui [2] eam pone sequebantur, clamores attollebant, lacrimabantur, genas sibi lacerabant et fletu lamentabili sanctam Susanicam complorabant. Sancta autem Susanica populum respexit eique dixit : « Ne fleveritis, o fratres mei, sorores filiique mei ; sed in precibus mei mementote, etsi a vobis deinceps seiuncta ero ; nam ex arce vivam me egredientem non videbitis. » Vitaxa porro cum hunc tumultum vidisset lamentationemque virorum, mulierum, senum ac puerorum, (immisso) equo eos dispulit omnesque in fugam convertit. Ut igitur ad arcis pontem pervenerunt, dixit vitaxa sanctae Susanicae : « Tibi iam copia non erit tuis pedibus incedendi, nam viva inde non exitura es, donec [3] quattuor (baiuli) te efferent. » Arcem ingressi, cellulam quandam reppererunt septemtrioni subiectam, angustam atque tenebricosam. Illuc sanctam perduxerunt, et ibidem catenam alligarunt, qua innexum erat collum illius, eamque impius Varsken anulo suo obsignavit. Dixit sancta Susanica : « Me iuvat hic cruciari, ut illic conquiescam. » Vitaxa autem dixit ei : « Euge, euge ! conquiescas. » Tunc ei constituit custodes, quibus praecepit ut eam fame enecarent, his usus verbis : « Id edico vobis : si quis ad eam ingredietur, sive vir sive femina, vos ipsi videritis et uxores et filii et domus vestrae ; a me culpa procul erit, quidquid vobiscum agam. »

10. Tum ex arce egressus est. Tertia inde dominica, quendam e custodibus arcessitum interrogavit dicens : « Vivitne adhuc ista miseranda ? » Dixit autem ille : « Domine, a morte

[1] Hiberice : *mţk-*, prima syllaba verbi, *mţkitzed*, « *firmiter* ».
[2] Ex littera codicis : *quoniam*.
[3] Pressius : *nisi*.

propius abesse videtur quam a vita. Sola quippe inedia satis erit ad eam enecandam ; nam cibi nihil prorsus accipit. » Dixit ille : « Nihil tibi curae sit ; sine moriatur. » Ego vero custodem multis precibus obsecravi, eique vas quoddam pollicitus sum ex illius supellectili. Itaque is aegre sibi sumpsit ut me admitteret, et dixit mihi : « Cum nox aderit, veni tu solus. » Ut autem custos me introduxit, agnam Christi conspexi vinculis decore ornatam, quasi sponsam [1], et animo dolorem non ferente, vim lacrimarum profudi. Sancta autem Susanica mihi dixit : « Sortem hanc bonam defles, presbyter? » Dixit mihi custos : « Id si cognovissem, te neutiquam admisissem. » Coepi igitur eam alloqui et confirmare, quibus verbis Deus utendi mihi copiam fecit, et salute illi data confestim in domum meam regressus sum. Porro vitaxa ad Tzor [2] profectus erat. Neque Tzitzicius eius frater aderat quando sanctae Susanicae haec contigerunt. Ut igitur rediit Tzitzicius, eadem via post vitaxam properavit, quem in finibus Herethiae [3] assecutus multis precibus obsecravit, ut illam a vinculis solvi iuberet. Huius igitur importunitate fatigatus, praecepit uta vinculis tantum solveretur. Itaque Tzitzicius, ut rediit, catenam ab illius collo relaxavit ; sed compedes suas sancta Susanica (solvi) non passa est usque ad obitum suum. Nempe annos sex in arce transegit, religiosae observantiae decore florens, assiduitate ieiunii, vigiliis, statione, adoratione indefessa, (sacrorum) librorum lectione perpetua. Collustrabat oblectabatque totam arcem lyra illa spiritali.

11. Exinde gesta eius in tota Hiberia celebrari coepta sunt. Ad eam voti solvendi causa conveniebant viri ac mulieres, et pro sua cuique necessitate ad sanctam precationem beatae Susanicae concedebatur quod ei dabat misericors Deus, sterilibus proles, aegrotis sanitas, caecis lumen oculorum. Mulier quaedam Persa fuit, e genere magorum [4], quae lepris male affecta erat. Haec ad sanctam Susanicam venit ; quae

[1] *Apoc.* 21, 2.

[2] Cf. Passionem armeniam, supr., p. 20.

[3] Cf. superius, c. 2, p. 25, annot. 1.

[4] Verbum e verbo : *maga*, მოგჳ, i. e. mulier e classe sive ordine sacerdotali Persarum.

suasit ei ut magorum religionem deserens christiana fieret. Promptissime annuit mulier. Tum (sancta) mulierem edocuit his verbis : « Adi Hierosolyma, atque a lepris istis mundabere. » Illa magno animo consilium excepit, propter nomen domini nostri Iesu Christi itineri se commisit, atque ab infirmitate sua consanuit. Ut autem cum ingenti gaudio regressa illuc iterum advenit, ad sanctam Susanicam adiit, ut grates ei persolveret, et cum gaudio domum suam persanata repetiit.

12. Verum sancta Susanica, quasi pro ascetico [1] labore, magno cum studio librum Davidis assumpsit, et paucis diebus psalmos centum et quinquaginta didicit, quorum cantum diu noctuque regi caelesti grata oblatione cum lacrimis persolvebat. Porro sanctae Susanicae hic nuntius allatus est : « Filios tuos ad magorum religionem iste convertit. » Tunc cum multis lacrimis coepit adorare Deum, et terram capite feriens, ingemuit et dixit : « Gratias tibi ago, Domine Deus meus : isti enim non mei erant, sed a te mihi commissi. Utcumque tibi libuerit, Domine, fiat voluntas tua ; meque serva ab operibus inimici. » Adveni ego et sanctam Susanicam vidi lacrimis occaecatam et obstupefactam. Cum autem a sancto episcopo cibus ei allatus esset, eam aegre compuli ut aliquantulum ex eo gustaret, atque Deo gratias egi. Ad hoc usque tempus eius filii ad eam venire solebant, ut matrem suam inviserent. Sed postquam eos ille pervertit atque a Deo alienos fecit, non iam ausi sunt eam invisere ; immo vel eius nomen audire horrebant.

13. Deinde missis nuntiis ei dixit vitaxa : « Aut meae voluntati obtempera et ad aedes revertere, aut, nisi domum remigrabis, ad Tzur, sive ad Portam [2], asino te impositam relegabo. » Haec autem reposuit sancta Susanica : « Infelix et insipiens ! vel si me ad Portam aut ad Tzur relega-

[1] ჭიჭნაუხტიხა : glossema hactenus infelicibus coniecturis vexatum. In aliquot codicibus Veteris Testamenti legitur *Ezech.* 16, 13, ubi Septuaginta habent *ποικίλα*. Salvo meliore iudicio, suspicamur hic latere armenium *ճգնաւոր*, unde errore sive librarii sive interpretis factum sit monstrum : *ճիճնաւոր*.

[2] Liquido hic designatur castrum *Darband*, ab Armeniis dictum *կասբից դրունք* i.e. *Portae Caspiae* (MARQUART, *Erânšahr*, p. 101), et ab Arabibus plerumque باب الابواب *Porta portarum*, et quandoque alterutro ex his nominibus, sive *Porta*, sive *Portae* (cf. IACÛT, i.v.).

veris, quis scit annon boni aliquid illic sortitura sim aut mali fugitura? » Vitaxa haec verba recogitans secum interrogavit, quo modo illa dixisset : « Quis scit num boni aliquid sortitura sim? » Scilicet e principibus aliquis forsitan eam sibi uxorem duceret. Exinde igitur neminem amplius ad eam misit. Atqui sancta Susanica haec de saevis verberibus malisque tolerandis dixerat, quibus Deo acceptior fieret. Porro vitaxa proprium illius collactaneum elegit, qui eam ad suas aedes reduceret. Cum autem ei dixisset homo iste : « Mihi crede : ad aedes remigra, et noli vestram domum evertere » ; dixit ei sancta Susanica : « Dic impio isti : Tu me occidisti et negasti me ex ista arce vivis pedibus egressuram esse. Age vero, si tibi facultas est mortui suscitandi, primum suscita matrem tuam quae in Urdi [1] sepulta est. Quod si eam suscitare non potes, neque me hinc poteris educere, nisi per vim me traxeris. » Vitaxa, ut hoc verbum ei relatum est, dixit : « Haec tamen vere locutus sum. » Postero die ingressus quidam ad sanctam Susanicam ei dixit : « Praeclaris verbis ei respondisti ; hoc enim pacto decipere te volebat, et aliud quoddam malum consilium contra te meditabatur. » Dixit ei sancta Susanica : « Neque tu existimes dormitare Deum [2], qui sermonem in os hominis suggerit. Dixit enim ipse Dominus : Ego pro vobis respondebo [3]. »

14. Postquam autem septimum annum in isto carcere explevit, penitus enecta laboribus quos illic fortissime susceperat, gravi morbo correpta est, quem ei solebam occinere his verbis : « Ne quid nimis : opprimis quippe corpus tuum ; haec enim a te tolerare non poterit, neque iam ulli operi bono idoneum erit, prae tanta ieiunandi asperitate, et statione perpetua, et producto per solidas noctes labore, psalmodia et cantu. » Illa tamen corpori suo nullam prorsus vel minimam requietem indulgebat ; contabuit et quasi in favillam redacta est. Porro septem hisce annis per quinquagenos dies maioris ieiunii ante Pascha [4], neque interdiu neque noctu umquam

[1] Vide commentarium historicum.

[2] Cf. *Psalm.* 120, 4.

[3] Cf. *Luc.* 12, 12.

[4] Proprie : *absolutionem ;* de quo vocabulo, *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 142, annot. 8.

consedit, aut dormivit, aut cibi quidpiam sumpsit. Dominico tantum die, corpori sanguinique Christi Dei nostri communicabat ; deinde aliquantulum offae e maceratis herbis idque parce gustabat ; panem vero usque ad pascha non attingebat. Praeterea ex quo die captiva in arcem deducta fuit, caput suum in cervicale non reclinavit, sed capiti suo laterem supposuit. Ad decumbendum humi sibi sternebat vetustum quoddam sagulum, cui cervicalis loco paenulae cucullum imposuit, qui hominum oculos deluderet. Inter adorandum humi expandebat exiguum quoddam cilicium. Locus autem pulicibus et pediculis incredibiliter infestus erat. Aestatis tempore instar ignis ardens erat solis calor, venti torridi, aquae pestilentes. Ipsi loci huius indigenae variis morbis affecti erant : hydropici, luridi, cicatricosi, pustulosi, scabiosi, phrenetici, facie tumidi et brevem aetatem viventes. Ad senectutem in illis regionibus nullus pervenit. In eius modi igitur castello sex annis sancta inclusa fuit ; et in gravibus vinculis illis Deo laudes agebat.

15. Ineunte autem anno septimo, in carne sanctae ac ter beatae Susanicae subortum est ulcus. Ex perpetuitate laboris eius intumuerunt pedes ; variis locis (ex eius corpore) sanies erupit. Erant autem haec ulcera praegrandia, in quibus etiam vermis innatus est. Hunc manu sua apprehensum mihi ostendit, Deoque gratias egit et dixit : « Presbyter, id ne grave tibi videatur : illic enim vermis maior est, qui nec moritur [1]. » Ego vero cum vidissem hunc vermem, incredibilis acerbitatis dolore percitus vim lacrimarum profudi. Rursus (illa) mihi dixit cum indignatione : « Quare tristis es, presbyter? Melius est a vermibus mortalibus istis hic devorari in hac vita, quam ab illis immortalibus. » Respondi ego et dixi : « Parum exitialem reputas hanc vestem cilicinam : iam his quoque vermibus delectaris. » Illa mihi suppliciter dixit : « Nemini, me vivente, de hac veste cilicina loquaris ; nam brevi futurum est ut miserum corpus meum derelinquam. » Etenim interius cilicio vestita erat, quod nemo praeter me noverat, exterius autem, antiochensem paragaudam [2] induebat, qua hominum oculos (eluderet).

16. Cum autem audivisset Tzitzicius beatam dominam

[1] Cf. *Marc.* 9, 44.

[2] პალეკარტი, *palekarṭi ;* cf. Passionem armeniam, c. 15, supra, p. 22.

sanctam Susanicam morti proximam esse, profectus est, assumptis secum uxore, liberis, servis ancillisque suis et ad castellum advenit ut beatam Susanicam martyrem inviseret. Ut advenit, aegre sibi aditum pervicit, venerandam crucem adoravit, sanctam Susanicam salutavit, et prope eam assidens de infirmitatibus eius interrogavit. Sancta autem dixit : « Bene habeo sicut Deo placuit ; sed viam qua omnes discedunt et ipsa ingredior. » Tum Tzitzicius protinus assurgens pristina sua malefacta confiteri coepit et sanctam Susanicam obsecrans dixit : « Sponsa ancillaque Christi, Deum precare ut peccata mea plurima mihi dimittat. » Sancta autem Susanica dixit ei : « Modo tu ne iterum pueriliter egeris, ignoscet tibi Deus. » Tzitzicius dixit : « Eo consilio ad te veni, ut quidquid Deo displicet, ne amplius agam. » Dixit sancta Susanica : « Si te sic geres, hoc verbo immortalis facta ero [2] ; tuae autem aetatis dies multiplicabit Deus. » Deinde vero cum intellegeret Tzitzicius sanctam eo die e corpore exituram esse, dixit : « Benedic mihi, et uxori meae, famulae tuae, liberis meis, servis ancillisque meis. Et si quid in te peccavimus, utpote homines profani et mundi amantes, ignosce nobis, neque reminiscaris vecordiae meae. » Sancta autem Susanica dixit Tzitzicio eiusque uxori : « Eo res nostras inconsiderate deduxistis ut ex omnibus hominibus, quotquot impio profanoque marito meo morem gerunt, nullus inveniretur, qui mei misereretur et mecum doleret. » Illi autem dixerunt : « Nos saltem de te vehementer solliciti fuimus ; verum (nobis) neque audientia fuit nec fandi copia. » Tunc dixit sancta Susanica : « Ego et Varsken vitaxa illic diiudicabimur, ubi simulatio locum non habet, coram iudice illo iudicum et rege regum, ubi non est distinctio viri et mulieris, ubi ego et ille sincere causam orabimus, coram domino nostro Iesu Christo. Iustam ei vicem rependat Dominus [3], quod segetem meam ante tempus succidit, lumen meum exstinxit, florem meum arefecit, bonitatis meae gratiam offuscavit gloriamque depressit. Inter me et illum Deus diiudicet ; cui Deo nunc equidem gratias ago, quod per illius

[1] Cf. *Ios.* 23, 14 ; 3 *Reg.* 2, 2.

[2] Id est, si quid intellego : *mortem nihili facio.*

[3] Cf. 2 *Tim.* 4, 14.

saevitias refrigerium inveni, quod ab eo caesa et raptata requietem obtinui et propter eius amentiam et crudelitatem misericordiam spero per Iesum Christum dominum meum. » Haec omnia loquente illa, isti maestissime collacrimati sunt et dixerunt : « Dimitte nobis crimina nostra nobisque benedic, o martyr sancta et beata testis Christi Dei. » Dixit autem sancta Susanica : « Deus vobis ignoscat quidquid egistis. » Simul benedixit Tzitzicium eiusque uxorem, liberos, servos ancillasque universamque aulam et palatium eius. Praecepit iis ut in viis Dei incederent, et dixit : « Omnis haec vita quasi flos agrorum [1] fluxa est et instabilis. Qui severit metet, et qui pauperum gratia sparserit, colliget [2] ; qui se ipsum perdiderit [3], eum inveniet a quo gloria afficietur. » Tum iis valedixit eosque in pace dimisit.

17. Deinde, post Tzitzicium, advenit archiepiscopus Samuel et Iohannes episcopus huius amicus, qui eius confirmatores fuerant et cum familiaribus (suis) impigram ei navaverant operam, ministri, consortes et participes eius laborum. Qui eam cum gratiarum actione dimiserunt ad portum qui Christus est. Eundem in modum nobiles, optimates, et summi ordinis matronae, feminae nobiles et ignobiles e terra Hiberorum pariter convenerunt. Itidem, qui constanti animo laborum eius participes fuerant, beatam eam praedicantes, uti fidelem ancillam Christo commendabant. Et communi prece omnes eam obsecrabant, episcopi simul et optimates, ut vincula pedum suorum (sibi) asservanda assignaret, ad omnium benedictionem. Quamobrem dixit sancta Susanica : « Quod ad me attinet, hoc minime sum digna ; sed propter vestram in Deum caritatem, presbyter vestro desiderio hac de re satisfaciet. Ego vero quid possum? Sed omni bono vos compleat, qui plenissimus est Christus ; quippe qui pro me solliciti fueritis et doloribus, aerumnis cruciatibusque meis communicaveritis. Equidem, carissimi, ecce iamiam ingredior praeparatam mihi viam ad aeternitatem. Pro dolore meo Christus gaudium mihi largiatur, pro cruciatibus requietem ; (pro) verberibus, tractionibus opprobriisque meis, gloriam et honorem in caelis consequar sempiternum. » Tum illi

[1] *Psalm.* 102, 15.
[2] *Gal.* 6, 8.
[3] Cf. *Matth.* 10, 39.

vale dicto, lacrimis perfusi de illius triumpho Deo laudes persolverunt et castello egressi abierunt.

18. Advenit porro dies evocationis eius. Arcessivit episcopum domus suae Aphut ; cui pro misericordia eius gratias egit tamquam patri et nutricio. Meipsum peccatorem et pauperculum arcessivit ; ossium suorum reliquias (nobis) commisit iussitque eo loco deponi ubi primum raptata fuerat. Et dixit : « Si quid ego merita sum, quae e vinitoribus fui postremis (horae) undecimae [1], vos omnes benedicti eritis in aeternitatem temporum. » Et Deo gratias agens dixit : « Benedictus est Dominus Deus noster, quoniam in eo cum pace decumbam et obdormiscam [2]. » Atque animam suam Domino tradidit omnium miserenti.

19. Extemplo, summa cum festinatione, beatus episcopus Iohannes sindonem mundam [3] attulit, qua sanctas eius venerandasque exuvias involveret. Sic igitur nos, reliqui illi, corpus hoce prorsus tabefactum vermibusque arrosum sustulimus, et a vermibus terrenis sanieque detersum sindone illa involvimus. Et extemplo ambo episcopi Iohannes et Aphut, quasi fortes tauri iugales superni huius gregis [4], una cum (nostri) omnium coetu inter cantica spiritalia, cereis accensis et ture odorifero, ossa veneranda extulimus et in sancta ecclesia deposuimus. Condidimus porro sanctas, illustres venerandasque reliquias sanctae Susanicae in loco praeparato ; et hac nocte, more angelorum, noctem illuminavimus atque lyra Davidica omnipotenti Deo eiusque Filio, domino nostro Iesu Christo, laudes egimus, qui omnia potest in omnibus [5], qui viros feminasque donis suis munerat, et sua ipsius fortitudine victoriam largitur iis omnibus, qui eum sectantur corde sincero.

20. Cruciatuum sanctae Susanicae initium fuit mense apaniso [6], die mensis octavo, feria quarta ; secunda eius verberatio post consummationem paschalem feria secunda. Iterata illius cruciatio fuit mense vardoba [7], die undevicesimo ;

[1] *Matth.* 20, 6.
[2] *Psalm.* 4, 9.
[3] წმიდაჲ, quod hiberico usu valet *sanctus*.
[4] Codices : ფახახა, *pretii ;* at profecto legendum ფარახა.
[5] 1 *Cor.* 12, 6.
[6] I.e. *ianuario*.
[7] I.e. mense *rosalium*, sive *maio*.

obitus mense octobri, die decimo septimo [1], in commemoratione sanctorum et beatorum martyrum Cosmae et Damiani. Dies autem in quem sanctae Susanicae commemorationem indiximus erat feria quinta.

Ad gloriam laudemque Dei Patris et Filii et Spiritus Sancti, cui gloria debetur in saecula sempiterna [2]. Amen.

III. EPITOME ARMENIA.

Passio sanctae Susanicae, quae in Hiberia perempta est a marito suo Antipatre [3], Hiberorum principe.

1. Cum sancti quidam illustres eximiique inter summos principes, armeniae terrae curatores et acceptae lucis (evangelicae) auctores, progeniem suam deduxissent usque ad sanctum Isaac, filium Narsetis Magni, filii Athenogenis, filii Iusici, filii Verthanis, filii sancti Gregorii, is patres suos omnes insigni virtute adaequavit et in oratione quidem superavit. Etenim discipulos sibi ascivit sexaginta homines religiosos, excalceatos cilicioque indutos, qui eum quocumque comitabantur : cum quibus sine intermissione rem divinam et canonem assidue peragere solebat, quasi solitudinem incoleret, beatus sanctusque Isaac, et (ad meliora) proficiebat [4]. Ad eum perducta desiit filiorum illius suboles. Filiam tamen habuit nomine Sahakanois [5], quae in matrimonium data est Hamazaspo Mami-

[1] Cf. Passionem armeniam, supra, p. 42. Dies mensis kalotz XVII, ex kalendario vago Armeniorum, incidit in nostrum diem octobris 17, ab anno 708 ad 711.

[2] Iuvat hic referre, quae, incertum ex quo exemplo, hoc loco subdit Sabinin (cf. supra, p. 6) : *De passione et obitu sanctae Susanicae certior factus rex Abasgiae et Hiberiae Vachtang Gorgasal, clam coacto exercitu suo Vaskenum adortus est. Qui Vasken hoc tempore ad ripam Cyri fluvii commorabatur, (eo loco) ubi Anacertus amnis in Cyrum influit. Illum Vachtang caesum captumque patibulo suspendit, delevitque pessimum hunc tortorem. Rursus, in vetustis documentis, fertur rex Vachtang et inviolatum corpus beatae transtulisse et summo cum honore in ecclesia Tsurtavi condidisse. Deinde sancta Thamar regina, postquam illud Tsurtavo Tiphlisium per Cyrionem catholicum transtulit, magnifice et splendide exornavit thecam sanctae dominae Susanicae.*

[3] *Յ Ան թիպատրեայ*, cf. Passionem armeniam ; supra, p. 8, annot. 3.

[4] (*Is - proficiebat*) Haec libere descripta sunt ex historia Moysis Chorenensis, l. III, cap. 49, cf. edit. M. Abeghean et S. Iaruthiunean (Tiphlisii, 1913), p. 320.

[5] *Sahakanoſš*, ibid., annot. 4.

comiensi[1]. Ex ea (natus est) sanctus Vardanus, atque ex Vardano sancta Susanica, quae nupta est Antipatri Hiberorum praeposito. Is ex hominum timore et potissimum suapte voluntate, propter filiam suam, accessit ad Magorum religionem a Zoroastro conditam. Cui non acquiescens beata Susanica eum corripuit eique obiecit iustum Dei iudicium in eos qui talia agant. Neque illi acquievit sed maiore etiam indignatione exarsit propter (illatum sibi) ab uxore vituperium et detrectatam oboedientiam. Plurimis igitur suppliciis divexavit beatam Susanicam : quam verbis et plagis, fame et siti, varioque tormentorum et cruciatuum genere per sex annos vexavit. Hunc in modum beatam excarnificavit homo pessimus et aspernatus Deum omnemque fiduciam sperandae vitae, quae parata est sperantibus in Christo. Illa autem multa cum patientia (haec) ad gloriam Dei tolerabat. Nec ulla lingua enarrare potest quid tormentorum per singulos annos, menses, hebdomadas, dies et horas beata Susanica a marito suo propter nomen Domini pertulerit.

2. Ubi tandem advenit hora eius exitus et requietis atque migrationis ad Christum, ad quem anhelabat, misso nuntio advocavit archiepiscopum Samuelem eiusque socium Iohannem, qui eius confirmatores fuerant et cum (eorum) familiaribus strenuam ei operam navaverant. Qui cum advenissent, participata (eius) benedictione, eam dimiserunt ad portum, (qui est) Christus, in quo fatigati recreantur. Haud aliter summi principes optimatesque, primores matronae, nobiles et ignobiles e terra Hiberiae, eius pariter beatitudinis participes facti, eam sicut athletam fortissimum et confessorem Christo commendabant, Deoque laudes agebant. Et communi voto omnes episcopi ducesque militares (eam) rogabant ut eius compedes eulogiarum loco acciperent. Quod cum cognovisset, respondit nobilis domina : « Hoc equidem nequaquam digna sum ; sed propter vestram in Deum caritatem, fiat vobis utcumque vobis libuerit. Ego vero ecquam rationem ducam aerumnarum quas pertuli? Verum, qui dominus est et spes mea, Christus Deus, me excipiat, vobisque omnibus benedicat atque beneficiorum suorum munera, pro cuiusque laboribus retribuat. »

[1] Cf. Moyses Chorenensis, l. III, c. 51, l. c., p. 322.

3. Ferales suas reliquias iussit eo loco deponi, unde primum (eam) raptaverant, « si tamen, inquit, hoc qualicumque ex parte digna sum. » Et vale omnibus dicto, cum lacrimis triumphale canticum laudis Deo persolvit, (his verbis) : « Gloria tibi, Deus ; gloria tibi, sanctissima Trinitas, quae benedicta es in omnibus creaturis aspectabilibus et non aspectabilibus. Admitte me, pro tua benignitate, inter nominis sancti tui laudatores, in vita aeterna, ut adiungar et ego patribus meis sanctis qui te amaverunt et dominationi tuae placuerunt : quorum mortes apud divinitatem tuam gloriosae fuerunt [1]. Christe, spes (mea) et praesidium, qui virtutem mihi dedisti omnes aerumnas cruciatusque perferendi propter nomen tuum et spem meam in te immotam custodisti, dona me consortione ac societate amicorum tuorum in perpetua illa immortalique vita, quia tibi est imperium et principatus et gloria, in saecula saeculorum. » Et cum omnes « amen » dixissent, beata sancta Susanica animum suum tradidit, bona confessione, in Christo ; et cuncti laudes Deo egerunt, qui talem beatae patientiam dederat.

4. Extemplo subtilem linteum attulerunt et a corpore sanctae vermes saniemque eluerunt quos e captivitate ac tormentis contraxerat. Et ambo episcopi sanctae corpus acceperunt et involutum suffitumque illud detulerunt in sanctam ecclesiam, comitantibus sacris sacerdotibus, diaconis et populo, inter psalmos et cantica spiritalia, cum cereis accensis et ture odorifero, et honorifice in parato conditorio composuerunt. Beati autem episcopi Samuel et Iohannes cum omni populo per totam noctem, astante multitudine, Deum praedicaverunt angelica praedicatione et davidico psalterio. Sic igitur Deum in omnibus victorem cum gratiarum actione laudabant, qui diligentibus se triumphum decernit, pervicaces autem et profligatos addita ignominia condemnat. Obiit beata (et) sancta Susanica die decimo septimo mensis kalotz, cum laude ad laudem transmissa, in Christo Iesu domino nostro. Et in diem eius memorialem festum panegyricum institutum est, <quod> singulis annis frequentia populorum <celebratur> ad laudem sanctissimae Trinitatis.

5. Exstat et alia historia sanctae Susanicae, quae ex no-

[1] Cf. *Psalm.* 115, 15.

mine patris sui sancto Vardano, Vardani dicta erat. Quae historia rerum seriem singillatim persequitur : sex annorum cruciatus ab ea toleratos, caliginem Vazgen apostatae oculis offusam, sanctae orationem per horas viginti quattuor perpetuo productam et plurimas varii generis aerumnas quas pertulerit. Quae omnia si in « Martyrologio » quaesieris, invenies et quaesita obtinebis.

IV. EPITOME HIBERICA.

Mense Augusto XXI [1]. Passio sanctae Susanicae sancti Vardanis filiae, quae filia erat filiae sancti Isaac : quae sancta Susanica martyrium passa est in Hiberia a marito suo, qui proconsul [2] erat et Hiberiae praepositus.

1. Sancti et beati aliquot, primi inter beatos (iidemque) Armeniae terrae curatores, in ordine sacerdotali auctores illuminationis nostrae, sancte vivendo [3], progeniem (suam) deduxerunt usque ad sanctum Isaac, qui fuit filius magni Narsetis, filii Athenogenis, filii beati Iusici, filii magni Verthanis [4], filii Gregorii. Is omni virtute patrum suorum <ornatus> fuit et oratione etiam excellentior. Eum quippe comitabantur Spudaei sexaginta, homines ascetico labori et ieiunio dediti, cilicio induti, crucigeri [5], excalceati, qui eum semper sectabantur et cum eo canonem sine intermissione peragebant, sicut qui solitudinem incolunt. Et sanctus Isaac semper (ad meliora) proficiebat. In eo desiit suboles patrum huius beati. Unicam hic filiam genuit, quae dicta est Sahacanus [6], quae nupta fuit Hamazaspo Mamiconiorum domino. Ex ea natus est sanctus Vardan, et ex Vardano sancta Susanica, quae nuptui data est Antipatri Hiberorum principi : qui ex hominum timore, vel suapte in filiam suam libidine, ad Magorum religionem deflexit et Zoroastri [7] legem am-

[1] Cf. supra, p. 7.

[2] ანთიპატროსი, *antipatrosi ;* cf. epitomen armeniam.

[3] Hiberus : *qui sancte vivendo,* interrupta pendente sententia.

[4] ორთანესი, lege : ოჯრთანესი.

[5] ჯორჯ მოსილ, quod capiat qui potest ; legimus ჯოჯარით შემოსილ.

[6] *Sahacanouš ;* cf. supra, pp. 8, 40.

[7] Hiberus : ზრა და შტანი, alucinante sive librario sive editore.

plexus est. Cui non acquievit sancta Susanica : nempe solebat eum corripere eique obicere Deum iustasque poenas iis paratas qui male egerint. Ille autem maiore etiam indignatione exarsit propter illius obiurgationem, et propter illegitimum thalamum plurimis tormentis affecit beatam Susanicam ; quam verberibus, carcere, nuditate, siti, et vario cruciatuum genere per sex annos vexavit (homo) impius atque segregatus a Deo et ab omni spe christianorum. Verum beata Susanica omnia toleravit cum patientia et gratiarum actione ; neque linguae facultas est recensendi omnia quae beata illa mulier a marito suo fortiter toleravit.

2. Verum ut advenit tempus exitus sui, misso nuntio arcessivit hierarcham Samuelem et Iohannem, qui eam confortaverant eamque inter eius aerumnas consolati erant et strenuam (ei) cum familiaribus suis navarant operam. Illi igitur advenerunt atque cum benedictione et gratiarum actione eam dimiserunt ad portum universorum, Christum, qui propter nomen suum fatigatos recreat. Cum quibus advenerunt principes et matronae, nobiles atque ignobiles terrae Hiberiae ut illius beatitudinem participarent [1], tamquam fortis et inclutae Christi martyris. Omnes Dei gloriam praedicabant ; eamque suppliciter rogabant omnes episcopi et principes ut suas compedes illis daret ad curationem eorum qui nobilem dominam noverant. Illa autem respondit et dixit illis : « Nihil horum omnium merita sum ; sed propter vestram in Deum caritatem, agite sicut vobis libuerit. Verumtamen nihili prorsus facere possum dolores istos quibus affecta sum. Sed qui spes est omnium et Dominus Iesus Christus nos omnes pariter recipiat in regnum suum, vos autem benedicat et confirmet, vobisque laborum vestrorum mercedem retribuat. »

3. Iussit porro corporis sui reliquias eo loco deponi unde primum tractu violento raptata fuerat, « si tamen, » (inquit), « hoc vobis expedire videbitur. » Et valedixit omnibus cum lacrimis, atque gratia Dei confirmata dixit : « Gloria tibi, Trinitas sancta, cuius gloriam concelebrant omnes creaturae aspectabiles et non aspectabiles ; suscipe me inter dilectos tuos, ut festinem ad patres meos sanctos, quos dilexisti acceptosque fecisti coram dominatione tua ; quorum

[1] Hiberus : *participaret ;* cf. armeniam epitomen.

pretiosa est mors in conspectu tuo [1], Domine mi <Iesu> Christe et perfugium meum ; qui mihi in omnibus aerumnis doloribusque meis virtutem dedisti, qua ea perferrem propter nomen tuum, et spem meam in te immotam custodisti. Nunc vero fac me dilectorum tuorum consortem in regno tuo sempiterno ; tuum quippe est imperium et dominatio in aeternum [2]. » Et dixerunt omnes « amen ». Illa vero animum suum tradidit in confessione bona. Et omnes Deo laudes egerunt, qui tantam ei patientiam dederat.

4. Et confestim, accepto linteo mundo, a corpore sanctae vermiculos sordesque eluerunt quas in carcere toleraverat. Et ambo episcopi sanctae corpus sublatum transtulerunt, (comitante) multitudine populi, sacerdotum et diaconorum, cum turibulo, inter psalmos (et) cantica spiritalia, cum lucernis et ture odorifero, in sanctam ecclesiam, ubi eam condiderunt. Beati autem hierarchae illi Samuel et Iohannes cum universo coetu Dei laudes egerunt totamque noctem vigilando traduxerunt. Et constituerunt illius commemorationem in singulos annos (celebrandam) magnifice cum populi frequentia, ad gloriam Patris et Filii et Spiritus sancti, nunc et semper et in saecula saeculorum. Amen.

V. SYNAXARIUM ARMENIUM 1.

Kałotz XVII et decembris XXV. Hodie memoria sanctae Susannae, filiae sancti Vardani, quae in matrimonium data est Hiberorum vitaxae Vazgeno.

Nempe post obitum sanctorum Vardani et sociorum eius, abiit Vazgen in Persidem atque Christum eiuravit. At sancta Susanna hanc apostasiam ei exprobravit neque amplius cum eo convenire voluit, neque in victu neque in conubio. Verum homo impius plurimis verberibus, plagis et contumeliis eam vexavit ; et in eam adeo per sex annos desaeviit, ut ex vinculis dirisque verberibus vermiculi in ea pullularent. At sancta Susanna grato animo patienter haec omnia tolerabat. Interea vir infidelis maledicta in eam et in sanctum Vardanum sine intermissione ingerebat, eique insultans filiam eversoris terrae eam vocitabat. Die quodam Vazgen

[1] *Psalm.* 115, 15.

[2] Cf. *Psalm.* 144, 13.

sanctam Susannam verberare coepit eamque interficere voluit. Sed Tzitzicius, exsecrandi illius Vazgeni frater, eam fratri suo ereptam (alio) abstulit et semimortuam deposuit. Eius modi saevitiis per sex annos ille vexavit sanctam Varduhi — hoc enim primum ei nomen fuerat. Quae post sex annos cruciatuum, anno septimo, requievit in Christo. Eodem die congregati multi sacerdotes et episcopi, magno, ut decebat, cum honore sepelierunt sanctam Vardanuhi, quae et Susanna, ad gloriam Christi Dei nostri.

VI. SYNAXARIUM ARMENIUM 2.

Decembris XXVIII et kalotz XX. Hodie in Armenia ancilla Christi Susanica propter Christi confessionem vitam finivit. Haec filia erat sancti Vardani et neptis sancti Isaac Armeniae Maioris patriarchae ; atque in matrimonium tradita fuerat Vazgeno Hiberorum vitaxae, qui Meschitae regnabat. Porro post obitum sancti Vardani et sociorum eius, Vazgen sanctae Susannae maritus, ut regis Persarum gratiam sibi captaret, Christum eiuravit atque per sex annos sanctam Susannam ad apostasiam compellere voluit, inedia et nuditate eam in carcere et vinculis excrucians adeo ut totum eius corpus plagis vulneribusque compleretur ; illa vero actuosa cum fortitudine haec omnia tolerabat propter Christi amorem. Die quodam, iracundia vehementi exardescens, Vazgen, destinato consilio eam clava verberavit.

E cuius (manibus) cum semimortua a Tzitzicio leviro suo erepta (et) aliquo (translata) esset, sacris mysteriis communicavit, atque in confessione bona tradidit spiritum et cum honore in terra Hiberorum sepulta est. Intercedentibus sanctis apostolis tuis et praeclare victoribus martyribus, Christe Deus, confirma nos, ut cum caritate feramus iugum illud dulce et onus leve vitalium mandatorum tuorum, et persequendo luce signatos tramites eorum qui ad te vocati sunt, assequamur caelestem portum tuum. Atque miserere possessoris huius libri. Quoniam gloria tibi est in saecula. Amen.

VII. Uchtanis episcopi de Hiberorum ab Armenis discessione.

Cap. LXVII. De sancta Susanna.

Iam ad optatum tuum devenientes historiam attingamus quae est de victrice et sancta martyre Susanica. Cuius passionem referam, qua, propter divinam Christi maiestatem veraeque fidei confessionem, ei contigit ut a marito suo pessimo apostata martyrium pateretur. Linguam meam in eius laudes movebo ad explicandum quidquid scriptum vel non scriptum de illa resciscere potuimus.

Age vero in *Libro epistularum* [1] a sanctis patribus doctoribusque memoratam repperimus illius fortitudinem, venerandis patrum legibus obtemperationem, rectam veracemque confessionem, constantiam in fide, et liturgiam quam illic in Tsurtavi ecclesia instituerat. Quae omnia variis locis illic passim narrata leguntur [2] et praesertim in litteris quae scriptae sunt ad Cyrionem, primum a Verthane doctore, deinde ab Abraham catholico. Isti enim illum reprehendentes, ita loquuntur : « Tu sanctae Susannae liturgiam abrogasti, quam illa in Tsurtavi ecclesia ordinaverat et instituerat. »

Huius igitur, ut diximus, mentionem nec potuimus in has litteras inserere inter ipsam seriem sententiarum, neque alio loco proferre, ne fortassis aberrante oratione disiungeretur sententia earum quae praecedunt ac subsequuntur epistularum : quod et superius iam notatum est, sicubi in (orationis) serie aliquid scripsimus coniectura dignum, quod argumento huius (libri) explicare cogebamur. Nunc vero, si hoc a me fieri posset, infirmitatis meae mutarem fortitudinem [3] et aliam eamque maiorem vim atque robur assumerem, quibus adiuta infirmitas mea mihi facultatem adderet ad (narrandam) historiam sanctae martyris Susanicae. Linguam quoque meam mutarem ad praedicanda miracula quae post eius supplicium eius opera [4] Tsurtavi evenerunt. Et

[1] De quo data opera dicetur in commentario historico.

[2] Sic, vel invita grammatica, explicandus est contorticulus verborum nexus.

[3] *Is.* 40, 31.

[4] Verbum e verbo : *illi.*

ante suum obitum per duros labores ad agonem venerat, atque, corporea incorporeorum similitudinem referens, fame et siti se ipsam enecabat. Inter vigilias et perpetuum psalmorum cantum, noctu et interdiu non intermittebat laudare Deum ; non ut quae in carcerem ac vincula ab alio coniecta esset, sed quasi ultro et sponte in vincula se dedidisset. Sex enim annos vixit in vinculis et carcere, in castro quod dicitur Uphreth [1]. Quot enim suppliciis pessimus improbusque vita-xa eam atrocissima crudelique cum saevitia affecit ! Primum per plateas et vias eam raptavit, fustibus verberavit, faciem mentumque ei contudit, ita ut per complures dies prae oculorum tumore prorsus videre non posset. Dein eius vinculis, catenis ferreis et captivitati accesserunt insuper locorum fetor et carceris umor. Dicere praetermitto, quod in eius historia narratur, a pulicibus vermibusque allatam ei molestiam fuisse. Verum beatae martyri nihil esse videbantur haec tormenta propter spem praesentissimam, caritatem fidemque, quam in Deo posuerat. Quippe a maioribus illis suis pietatem duxerat radicis bonae bonus surculus : etenim arbor bona fructus bonos facit, et ex fructu arbor agnoscitur [2].

Porro tales tantasque vexationes perferens vel etiam suscipiens, (illas) nihil esse sentiebat, sed ei magis magisque semper animi accedebant ad laborem suum, in quo se multiformi cum virtute exercebat, inedia panis et siti aquae [3], vigiliis, lacrimis et perpetuo psalmorum cantu, die ac nocte. Secum habebat libellum ex quo preces suas rituales psalmosque persolvebat. Omnibus qui ad eam adibant omnem colendi Dei ritum praedicabat. Apostolicam virginem Nunen usque adeo imitata est, ut eius praeconium per totam Hiberiae terram spargeretur. Et qui eam invisebant, ab ea geminae pietatis praeconium discebant ; neque pauci aegroti infirmique ad eam adeuntes sanati sunt.

[1] De quo satis erit nunc antestari WAKHOUCHT, *Description géographique de la Géorgie*, éd. M. BROSSET (Saint-Pétersbourg, 1842), p. 144.

[2] *Matth.* 7, 17 ; 12, 33.

[3] Cf. *Amos* 8, 11.

LE TEXTE GREC DE
L'HYPOMNESTICUM DE THÉODORE SPOUDÉE
LE SUPPLICE, L'EXIL ET LA MORT DES VICTIMES ILLUSTRES DU MONOTHÉLISME

Alors que quelques épisodes de la vie de S. Maxime et de S. Martin venaient d'être fixés de façon à peu près définitive [1], *voici que le R. P. Peeters a eu la chance de mettre la main sur une Vie grecque du pape Martin* [2] : *le texte lui-même, le savant commentaire qui l'accompagne confirment mes conclusions sur la chronologie des dernières années vécues par les martyrs du monothélisme. Ce n'est point pour enregistrer cet accord, on le pense bien, que les* Analecta *m'ouvrent aimablement leurs pages, mais pour présenter à leurs lecteurs le texte grec d'un document relatif aux mêmes héros de la foi catholique,* l'Hypomnesticum.

Qui est l'auteur de l'Hypomnesticum? *J'avais naguère conjecturé que c'était Théodose de Gangres, le correspondant d'Anastase l'apocrisiaire. Le R. P. Peeters s'est montré plus sceptique et a soupçonné la fraude d'un pieux imposteur* [3]. *Aujourd'hui, je n'hésite guère à écrire que* l'Hypomnesticum *est dû à Théodore Spoudée* [4], *l'ami du pape Martin et le frère de Théodose de Gangres. Outre diverses raisons tirées du texte*

[1] *La Vie de S. Maxime le Confesseur et ses recensions* (*Anal. Boll.*, t. XLVI, 1928, p. 5-49).

[2] *Une Vie grecque du pape S. Martin I* (ibid., t. LI, 1933, p. 225-62).

[3] Art. cit., p. 242.

[4] Plus exactement peut-être « le Spoudée ». Sur les Spoudées, cf. PÉTRIDÈS, *Les Spoudaei de Jérusalem et de Constantinople*, dans *Échos d'Orient*, t. IV, 1900, p. 225-31 ; t. VII, 1904, p. 341-48. Une phrase du Mémorial (ci-dessous, p. 79, l. 7) me paraît renfermer une allusion précise à la qualité de notre auteur et de ses correspondants (*οἱ μεθ' ἡμᾶς Σπουδαῖοι*).

lui-même et de notes recueillies dans la collection latine qui seule, jusqu'à maintenant, semblait l'avoir sauvé de l'oubli (les Collectanea *d'Anastase le Bibliothécaire), il y a, en faveur de cette attribution, un argument à peu près décisif, si je ne me trompe absolument : le prologue grec du Mémorial, en effet, met la narration qui va suivre au compte d'un certain Théodore (ὡς Θεόδωρός τις μαθητεύσας τῇ θείᾳ δμηγύρει ταύτῃ συγγραφὴν ἐποιήσατο ἔχουσαν οὕτως) et une phrase du texte (p. 76, l. 6) unit l'un à l'autre les noms des deux frères, Théodose et Théodore.*

Ainsi donc Théodore Spoudée et Théodose de Gangres se trouvent être les auteurs d'une grosse partie des documents groupés dans les Collectanea *que traduisit Anastase le Bibliothécaire* [1]. *Il m'a paru nécessaire, pour remettre à sa place légitime* l'Hypomnesticum *découvert dans sa langue originale, de reprendre l'un après l'autre ces documents afin de les interroger sur leur origine, leur contenu, leur portée. Plus d'un point de cette histoire lamentable de la persécution de Constant II le Pogonat se trouvera, grâce à eux, vérifié ou solidement établi.*

De Théodore Spoudée et de Théodose de Gangres, nous ne savons rien de net avant l'arrivée du pape Martin à Constantinople. On notera seulement qu'ils étaient liés d'amitié avec l'apocrisiaire Anastase et les nobles byzantins, Euprépius et Théodore, deux frères, disciples dévoués de l'apocrisiaire [2], *arrêtés dès la fin de 647 ou le début de 648 et déportés en Chersonèse ; Théodore Spoudée restera en correspondance avec eux.*

Le 17 juin 653, le pape était arrêté pour être conduit à Constantinople ; il était à Messine le 1er juillet, quelques semaines plus tard à Naxos. De là, on atteignit la douane de l'Occident, à l'entrée des Dardanelles (Abydos) ; on y fit un arrêt afin de donner à un messager de confiance le temps de gagner quelques

[1] Je n'entends parler, on le devine, que des pièces suivantes : a) la lettre de Martin à Théodore Spoudée *Quoniam agnovi* (Jaffé 2078) ; b) du même au même *Noscere voluit* (Jaffé 2079) ; c) la *Commemoratio* aux Romains et aux Africains (Sirmond, p. 81-113 ; *P. L.*, t. CXXIX, 591-604 ; *P. G.*, t. XC, 173-78) ; d) l'*Hypomnesticum* (Sirmond, p. 251-72 ; *P. L.*, 681-90 ; *P. G.*, 193-202).

[2] Cf. *La Vie de S. Maxime*, p. 45, et ci-dessous, p. 59.

jours de mer sur le convoi, d'annoncer à Constantinople la prochaine arrivée de Martin et de soulever l'opinion contre lui. De quelle façon? Le captif qu'on amenait, était, colportait-on, un hérétique, un conspirateur, un traître [1].

Les deux frères furent témoins de l'arrivée du bateau, le 17 septembre : le cœur serré, ils virent le pape abandonné sur le pont, livré en spectacle à la foule, insulté par une populace préalablement ameutée contre lui [2]. *Le soir même, Martin était enfermé dans la prison de la* Prandiara. *La réclusion fort sévère, au commencement du moins, se fit ensuite moins rigoureuse; le pape ne vit personne, mais il put correspondre, nous allons en avoir la preuve, avec l'extérieur. Théodore Spoudée — par quelle voie, nous l'ignorons — lui fit tenir un billet.*

Impressionné, en effet, par tous les bruits qu'on répandait sur le compte du pape [3], *Théodore désirait savoir quel crédit leur accorder. Comment croire que Martin avait trahi la foi et l'État?*

C'est à cette double préoccupation que répond la lettre du prisonnier Quoniam agnovi. *En termes précis, Martin fait savoir que, lors de son enlèvement, il a prononcé l'anathème contre quiconque soutiendrait qu'il avait changé un iota à la foi; Calliopas avait, de son côté, protesté qu'il n'y avait d'autre foi que celle du pape* [4]. *Quant au second crime dont le charge*

[1] *Exinde igitur praemittentes ab Auido quendam, custodes qui retinebant eum nunciauerunt in Byzantio aduentum et captionem eius, proferentes aduersus eum plurima mala, haereticum et rebellem Deique aduersarium proclamantes, et subuertentem uniuersam terram Romanorum* (*Commemoratio*, SIRMOND, p. 85).

[2] *Morantibus nobis in litore, tota die eram incedens dolore plenus et amaritudine...* (loc. cit.).

[3] SIRMOND, p. 70-71 : *Postquam reuersus est in excubitu cum sudoribus quos nouit Deus, potui ei scribere ac innotescere omnia quae de ipso diffamabantur.* Ce *reuersus est* de la traduction latine est un non-sens. Je crois qu'Anastase avait devant les yeux *ἀνήγαγον*, qui pouvait s'entendre aussi bien « emmener » que « ramener » ; il a choisi la plus mauvaise traduction. (Cf. *Commemoratio*, p. 86, l. 7-8 : *duxeruntque in custodiam excubitorii; Vita* grecque, ch. 7 : *ἀνήγαγον ἐν τῇ φυλακῇ τοῦ ἐξκουβίτου*). Le début du nom de Théodore (THEOD.) ne figure à cet endroit, ni plus bas (devant la note *Susceptis*), contrairement à ce que laisserait supposer l'édition de Sirmond. Je dois cette précision à l'obligeance de D. Wilmart qui a bien voulu, à ma requête, jeter un regard sur le ms. des *Collectanea*, le Parisinus lat. 5095, f. 18 ss.

[4] SIRMOND, p. 71-72 ; cf. *Vita* grecque, ch. 3.

la voix publique, celui d'avoir nui à l'empire au profit des Sarrasins, c'est une pure invention ; autre calomnie encore de l'accuser d'avoir mal parlé de la Vierge Marie.

Le pape n'était donc ni hérétique, ni mauvais citoyen. Rassuré sur ces deux points, Théodore tenta d'atteindre, une seconde fois, le prisonnier, afin d'apprendre de lui pour quelles raisons, en définitive, et dans quelles circonstances, on l'avait expulsé du siège pontifical et traîné jusqu'à Constantinople [1].

La lettre Noscere voluit *allait satisfaire à sa curiosité. Cette lettre me paraît porter sa date, 47 jours après le départ de Naxos, vraisemblablement dans le courant d'octobre 653, sans qu'on puisse préciser davantage* [2].

Renseigné, autant qu'il pouvait le souhaiter, sur les vrais motifs des mesures prises contre le pape, Théodore Spoudée communiqua aux exilés de Chersonèse, Théodore et Euprépius, le texte des deux lettres que Martin lui avait adressées. Elles sont précédées, dans les Collectanea, *de quelques lignes d'explication* [3].

Au début de l'été 655, alors que le pape était en exil depuis une année, Théodore Spoudée rédigeait pour les fidèles de Rome et d'Afrique la chronique émouvante des avanies surve-

[1] SIRMOND, p. 73 : *Susceptis his, gratias egi Deo, comperiens fortitudinem propositi sanctissimi viri. Anxiabar autem, volens discere qualiter sublatus fuerit a sede sua, et non poteram. Quotquot enim super hoc veram responsionem interrogabam, nemo mihi dabat, sed aliter atque aliter. Vnde me necessitas compulit innotescere super hoc, et obsecrare illum, quo ab ipso discerem veritatem. Scribit ergo ad haec iterum sanctus.*

[2] SIRMOND, p. 80 : *Et ecce quadraginta et septem dies sunt hodie, ex quo non merui calida nec frigida aqua rigare me, et effluxi et refrigui totus, quoniam ventris fluor et in naui et in terra usque ad praesentem horam requiem mihi omnino non dedit.* La lettre est librement citée dans la *Vita* grecque (ch. 3-5). Sur les épisodes qu'elle contient, je ne puis mieux faire que de renvoyer aux pages du P. Peeters (art. cit., p. 232-37). Certain détail sera discuté dans un instant.

[3] SIRMOND, p. 70 : *Ex his quae a Theodoro Spudeo sanctae Sophiae scripta sunt sanctis Theodoro et Euprepio germanis fratribus et regiis pistorum principibus* (cf. infra, p. 71, l. 2-4) *constitutis in exilio Chersonis, super his quae inique gesta sunt ab aduersariis in sanctum et apostolicum, nouum re vera confessorem et martyrem Christi Dei nostri, Martinum papam Romanum, priusquam illuc in exilium mitteretur, cum vi raperetur propter verbum veritatis de apostolica sede.*

nues à Martin depuis son enlèvement de Rome jusqu'à son départ secret pour la Chersonèse; à quoi il ajoutait quelques lignes sur la misère du pape en terre d'exil [1]. *Il est inutile de reprendre le détail de ce document* [2], *mais notre attention doit se porter sur un point.*

Théodore commence par résumer à larges traits les deux lettres que le pape lui avait adressées de la prison de l'excubiteur [3]. *Toute la traversée jusqu'à l'Hellespont tient en une phrase ainsi rapportée par Anastase le Bibliothécaire :* et coniectus est in lembo, et nauigantibus, sicut scitis, euntibusque iuxta Auidum, in insulam quae vocatur Naxos, non concesserunt... (SIRMOND, *p. 84, l. 11-14*). *Les derniers mots de cette phrase devaient arrêter, voire même scandaliser les historiens. « Ce* iuxta Avidum, in insulam quae vocatur Naxos, *écrit le R. P. Peeters, est un non-sens géographique du plus gros calibre ». Ajoutons immédiatement que ce qui suit ne donne pas une meilleure idée de notre texte : nous apprenons, en effet, qu'à cet endroit (Naxos) on usa de mauvais traitements envers Martin et ceux qui le visitaient* (SIRMOND, *p. 84, l. 14-85, l. 15*)*; il y a plus que disconvenance, il y a contradiction totale entre ces lignes et la dernière partie de la lettre* Noscere voluit, *où le pape se souvient avec émotion des bons soins qui le réconfortèrent à Naxos.*

Telle est la difficulté. On en reportera, si l'on veut, une grosse part, à l'actif d'Anastase le Bibliothécaire · pour moi, le coupable doit être Théodore Spoudée lui-même. La part du feu, qu'on me pardonne l'expression, ainsi faite aussi large que possible, nous devons tenter d'expliquer la bévue dont l'auteur s'est rendu coupable. Serrons donc le texte d'un peu plus près afin de retrouver le fil du récit. Théodore, on l'a dit, résume les deux lettres du pape à lui adressées, et particulièrement la seconde. Il a hâte d'en venir aux épisodes qui marquèrent la dernière partie du périple ou qui eurent Constantinople pour

[1] C'est la *Commemoratio* (SIRMOND, p. 81 ss.). On ne lit pas en toutes lettres le nom de Théodore Spoudée, mais tout porte à croire que c'est lui qui se désigne, par exemple p. 82, l. 8 : *Haec in mente habens ego humilis et peccator famulus vester... plurimorum autem proprie contemplator factus.*

[2] Il suffit de renvoyer aux pages 235 ss. de l'article du P. Peeters.

[3] SIRMOND, p. 83, l. 8-84, l. 11.

théâtre, le reste étant connu ou supposé tel (sicut scitis, *p. 84, l. 12*); *c'est pourquoi il passe subitement de l'embarquement à l'arrêt d'Abydos* (coniectus est in lembo, et nauigantibus, sicut scitis, euntibusque iuxta Auidum). *A cet endroit de sa narration, il va ouvrir une parenthèse pour indiquer qu'à Naxos le pape fut bien traité* (in insulam quae vocatur Naxos), *mais aussitôt la parenthèse se ferme, nous devenons témoins de la dureté des marins à l'escale d'Abydos et de l'envoi d'un courrier à Constantinople pour qu'on y soit averti de la prochaine arrivée du prisonnier; après quoi, le récit reprend son cours normal. Je suppose donc, Théodore Spoudée dût-il être tenu pour responsable d'une fâcheuse lacune, de lire*: euntibusque iuxta Auidum (in insulam quae vocatur Naxos...) non concesserunt *etc. L'*Hypomnesticum *nous offrira d'autres parenthèses et combien plus déroutantes* [1]*!*

[1] La *Vita* grecque n'a rétabli l'ordre qu'en apparence seulement. L'hagiographe qui la composa s'est un peu perdu dans les documents qu'il mettait bout à bout et ajustait de son mieux depuis l'arrivée de Calliopas à Rome (ch. 3). Et en effet, il tirait parti, tout d'abord, des deux lettres du pape à Théodore Spoudée *Quoniam agnovi* et *Noscere voluit*. On lui doit d'avoir conservé le grec de plus d'un passage de ces lettres et de la *Commemoratio*, puis d'avoir définitivement levé l'énigme de l'*annum fecimus*, mauvaise traduction de *χρονοτριβήσαντες* (nous nous sommes arrêtés); notre reconnaissance ne peut aller plus loin.

Adaptant à son pâle récit les dernières lignes de la seconde lettre, il a risqué d'induire les historiens en erreur. Le pape écrivait (Sirmond, p. 80, l. 10-12): *Et ecce quadraginta et septem dies sunt hodie, ex quo non merui calida nec frigida aqua rigare me.* Notre homme traduit, ou mieux paraphrase: « après quoi, ils *naviguèrent* pendant quarante-sept autres jours », sans s'apercevoir qu'aussitôt après, il introduit un non-sens en parlant de la dysenterie qui travaille le prisonnier sur terre. Où donc sur terre, puisque, de Naxos à Constantinople, le pape ne fut pas autorisé à sortir du navire? La lettre du pape, remise dans son vrai contexte chronologique — c'est-à-dire écrite dans la prison de l'excubiteur, à la requête de Théodore Spoudée, quarante-sept jours après le départ de Naxos — se comprend parfaitement.

On pouvait croire du moins que les quarante-sept jours se passaient à naviguer. Mais soudain (ch. 6) l'hagiographe nous arrête à une escale reposante pour les matelots; le pape souffre horriblement des pieds et des entrailles, on lui apporte des provisions, ceux qui tentent de le réconforter sont accablés d'injures; on envoie quelqu'un à Constantinople. Où placer ces divers incidents? Nous le savons, à Abydos. Mais l'hagiographe, faute d'avoir omis un tout petit bout de phrase de la *Commemoratio* (*euntibusque iuxta Avidum*),nous fait bientôt partir d'Abydos, sans avoir averti que nous y étions arrivés; c'est

Nous n'avons pas à nous attarder au séjour du pape à Constantinople, pas davantage à reprendre le détail des interrogatoires qu'il dut subir [1] *un peu avant Noël, ensuite de quoi il fut soumis à la dégradation et mis aux fers dans la prison des condamnés à mort* [2]. *Ce que furent ses angoisses, ses souffrances durant une nouvelle captivité qui devait durer près de trois mois, on le devine. A la mi-mars 654, cent soixante-dix-huit jours après son arrivée à Constantinople, Martin apprenait de la bouche du greffier du tribunal qu'on avait décidé sa déportation ; le lieu de cette déportation ne devait être officiel qu'au moment de l'embarquement, lequel était fixé au surlendemain.*

La fin de la Commemoratio (*à partir des mots* Dictum est ergo, SIRMOND, *p. 102, l. 18*) *résume deux nouvelles lettres du pape, dont nous allons recueillir et expliquer plusieurs passages dans un instant, mais, auparavant, elle mentionne que le bruit se répandait que Martin serait emmené en Chersonèse ; de fait, on apprit qu'il avait été embarqué secrètement pour cette destination.*

Peut-on fixer la date du départ, suivre l'itinéraire du bateau ? Je le crois. Une première lettre écrite par le pape après le 15 juin 654 (Jaffé 2080) débute par ces mots [3] : Indicamus germanae caritati vestrae, domine frater, quia postquam egressi sumus ex eo quod IERON dicitur, a Constantinopoli nauigantes, sancta quinta feria Coenae Domini pertransiuimus Pharum. *Pour expliquer cette phrase, on a supposé que l'*Ieron *nommé par le pape était la sortie du Bosphore, que le*

que, pour la suite de sa rapsodie, depuis le ch. 6 jusqu'à la fin du ch. 11, il a puisé largement à la *Commemoratio* (à partir des mots *non concesserunt beato illi apostolico viro*, SIRMOND, p. 84, l. 11), sans bien prendre garde de souder entre eux les fragments qu'il reproduisait, résumait ou combinait à sa façon.

[1] La *Vita* grecque n'a retenu que quelques passages des interrogatoires, donnés tout au long par la *Commemoratio ;* elle donne une mention spéciale au patrice Troïle, l'un des plus acharnés accusateurs de Maxime, quelques années plus tard.

[2] La prison de Diomède, à l'angle occidental de la Grande muraille, entre le château des Sept-Tours et la Tour de marbre. L'*Hypomnesticum* nous apprend que Maxime et Anastase l'apocrisiaire y furent également internés avant leur départ pour la Lazique.

[3] SIRMOND, p. 105-106. Elle était peut-être adressée à Théodore Spoudée.

Pharos *était celui de Constantinople* [1], *ou même Varna. En ce cas, il faudrait admettre que la détention du pape dans la prison de Diomède ou dans la maison du greffier se prolongea pendant plusieurs semaines encore; nos textes disent le contraire. Et quand bien même le Phare serait* Timoea turris, *on ne comprendra jamais qu'il ait fallu naviguer de la mi-mars au jeudi saint, qui tombait cette année-là le 10 avril, avant d'entrer dans la mer Noire. Une autre explication s'impose donc, qui mette d'accord les documents et la géographie. Voici celle que je propose : l'*Ieron *indiqué par le pape, c'est Ἱερὸν στόμα ou* ad Stoma, *c'est-à-dire la bouche Saint-Georges du delta du Danube, où devait se trouver un phare bien connu des caboteurs du Pont-Euxin* [2]. *Dans cette hypothèse, dont la discussion est laissée à meilleure information, la chronologie doit être rétablie de la façon suivante: la captivité du pape à Constantinople dura 180 jours, du 17 septembre 653 au 16 ou 17 mars 654; quelques jours après, on apprit son départ; le 10 avril, il passait devant les bouches du Danube.*

Ce qui est, par contre, incontesté c'est le jour où le pape atteignit Cherson, le 15 mai. Dans la seconde quinzaine de juin, à ce qu'il semble, Martin écrivait à un ami très cher (Théodore Spoudée, croirais-je) pour lui dire la misère de son exil et demander des secours; une seconde lettre suivait, à la fin de l'automne, où se retrouvent les mêmes plaintes (Jaffé 2084, 2085). Ces deux lettres sont résumées dans le dernier paragraphe de la Commemoratio (SIRMOND, *p. 102, l.22-104, l. 8*).

Quatre pièces se lisent, dans les Collectanea, *à la suite de la* Commemoratio. *En premier lieu,* l'obit *du pape. Il est emprunté à l'*Hypomnesticum [3]. *Fut-il détaché de son contexte et introduit à cet endroit dans une seconde édition de la* Commemoratio? *Je supposerais assez volontiers que son insertion appartient à un âge postérieur, et de même celle de l'*obit *d'Anastase l'apocrisiaire, — tiré lui aussi de l'*Hypomnesticum [4] —,

[1] Vraisemblablement *Timoea turris*, aujourd'hui Rumeli Kavak, sur la rive européenne du Bosphore, à un kilomètre environ de la sortie du détroit.

[2] Ἱερὸν στόμα (Strabon VII, 3, 15) ; στόματι τῷ λεγομένῳ Ἱερῷ (Ptolémée III, 10, 2 ; cf. notes de l'édition MÜLLER, Didot, 1883, p. 458-59).

[3] Cf. ci-dessous, p. 73-74.

[4] Cf. ci-dessous, p. 70.

qui est reproduit à la fin de la lettre de celui-ci à Théodose de Gangres (SIRMOND, *p. 206*).

Avec les autres pièces, nous sommes sur un terrain mieux assuré. Il faut donc nommer, en second et troisième lieu, les deux lettres du pape à un ami très cher, résumées un peu plus haut dans la dernière partie de la Commemoratio *et jointes à celle-ci comme documents justificatifs, par Théodore Spoudée lui-même, selon toute vraisemblance. La première des deux lettres est précédée de ces mots :* Habet autem se praedicta epistola eiusdem sanctissimi et apostolici papae sic (SIRMOND, *p. 105*). *En tête de la seconde, on lit:* Exemplar alterius epistolae, *et à la fin:* En ergo quae scripta sunt a beatissimo Apostolico ad carissimum suum [1] (SIRMOND, *pp. 107, 111*).

La quatrième et dernière pièce [2] *n'est pas un document joint, mais un appel chaleureux aux Romains et aux Africains, destinataires de la* Commemoratio, *pour que se réchauffent leur zèle et leur charité, pour que s'ouvrent leurs yeux aux motifs profonds, quoique inavoués, de toutes les mesures de coërcition prises contre le pape. Une propagande habilement menée avait, en effet, représenté aux Romains et aux Africains que l'État se trouvait devant une équipe de conspirateurs qui attentaient à sa sécurité : c'est le grief qu'on avait exploité contre Martin dès avant son arrivée à Constantinople, le même qu'on avait répété avec insistance durant sa captivité et son procès. Qui aurait pu contredire cette rumeur à Rome ou en Afrique ?*

Théodore Spoudée se voit donc obligé d'avertir ses correspondants que la véritable raison des sévices exercés contre le pape, c'est qu'il a tenu tête à l'hérésie et défendu la foi catholique. C'est pour le même motif, poursuit-il, que d'autres souffrent aujourd'hui : Anastase le moine (l'apocrisiaire) et ses amis (Théodore et Euprépius) traînés d'un exil à l'autre, Maxime

[1] Cf. *Commemoratio* (SIRMOND, p. 102, l. 22-26) : *Veniens ergo illuc* (en Chersonèse) *post dies aliquot scripsit epistolam in Byzantium ad quendam sibi carissimum, ex illis videlicet, qui hunc propter Dominum et ob rectam fidem eius amabant.*

[2] SIRMOND, p. 111-13.

et son disciple. Dira-t-on que ce sont des rebelles? Bien davantage, s'il fallait d'autres arguments pour réduire à néant les détestables prétextes qu'on invoque, il n'y aurait qu'à regarder de quelle manière vient d'être assurée, à deux reprises, la succession au siège patriarcal. Quand il fut avéré, en effet, par le témoignage répété du pape, que Pyrrhus n'avait pas été contraint d'écrire son « libelle » [1]*, on l'installa patriarche (pour la seconde fois); son triomphe fut d'ailleurs de courte durée, bientôt rayé qu'il fut du livre des vivants; quant au nouveau prélat, son successeur, il professe la même théologie, il honore Pyrrhus et ceux qui le précédèrent des titres de « saint » et de « père ».*

Dans cette dernière phrase [2]*, Théodore nous livre la date de la* Commemoratio. *Pyrrhus, malgré une violente opposition qui lui reprochait son « libelle », réussit à occuper une seconde fois le trône patriarcal, du début de janvier à la fin de mai 654. Théodore, par ailleurs, présente l'installation du patriarche Pierre comme toute récente; il ne sait pas encore qu'un remplaçant a été donné à Martin (août 654), et celui-ci, dans sa seconde lettre (sept. 654), ne peut encore le soupçonner. Tous ces indices relevés, concluons que la* Commemoratio *a dû être rédigée et expédiée à la fin de l'automne 654.*

Nous venons de voir nommés les confesseurs de la foi, victimes de la persécution monothélite de Constant II, Anastase l'apocrisiaire et ses deux amis, Maxime et son disciple. C'est d'eux principalement que nous nous occuperons dans les pages qui suivent.

L'apocrisiaire fut le premier à être inquiété par la police impériale. Quand le Type *eut été affiché dans le narthex de Sainte-Sophie* [3]*, le patriarche Paul, devant la protestation de l'apocrisiaire, lança l'interdit sur la chapelle du palais de Placidie, résidence traditionnelle des représentants du Saint-*

[1] Cf. *Commemoratio*, p. 97-100 ; DUCHESNE, *L'Église au VIe siècle*, pp. 438, 451 ; PEETERS, art. cit., p. 241.

[2] SIRMOND, p. 112, l. 18-21 : *Similiter autem et nouus praesul, ut comperimus, Pyrrhum et praedecessores eius, beatos patres et sanctos vocauit.*

[3] Cf. *La Vie de S. Maxime*, p. 45 ; ci-dessous, le prologue de l'*Hypomnesticum*.

Siège à Constantinople, et fit exiler Anastase à Trébizonde. On était dans les années 647-648. Les deux amis d'Anastase, Théodore et Euprépius, qui tentaient de gagner Rome, se virent arrêter à Abydos puis exiler en Chersonèse. Ils restèrent en correspondance avec Théodore Spoudée qui leur adressa, dans l'hiver 653-654, les deux lettres du pape Martin [1].

Quelques années plus tard, en mai 655, l'apocrisiaire était transféré à Mesembria, sur la côte occidentale de la mer Noire. Ramené à Constantinople en 662, il y fut jugé, définitivement, en même temps que Maxime et le disciple de celui-ci, Anastase. L'apocrisiaire et Maxime furent livrés au bourreau pour subir l'amputation de la langue et de la main droite. Après quoi, les trois confesseurs se virent diriger vers le lieu de déportation qui leur était assigné, le pays des Lazes.

De cette terre lointaine l'apocrisiaire, fixant par des moyens de fortune un calame à son poignet odieusement mutilé, raconta à Théodose de Gangres les péripéties de sa vie d'exilé. Sa lettre est postérieure au mois d'août 665 [2]*; un an plus tard, il rendait son âme à Dieu.*

Le cadre littéraire et historique que j'ai essayé de tracer jusqu'à maintenant était indispensable pour comprendre la valeur et l'intérêt de l'Hypomnesticum. *Il est temps d'en arriver à son contenu.*

Le prologue. *Le copiste qui a transcrit le texte grec de* l'Hypomnesticum, *le donne précédé d'un court avant-propos* [3], *dans lequel se trouve résumée à larges traits et sans trop de souci de la chronologie ou des noms propres, l'histoire du monoénergisme et du monothélisme, depuis le pontificat de Serge (610) jusqu'à la mort de Constant II. De celui-ci, le petit-fils d'Héraclius, surnommé le Pogonat* [4], *il raconte qu'il fit afficher le* Type *au*

[1] Cf. ci-dessus, p. 52.

[2] Sirmond, p. 193-206. Le ms. 380 de la bibliothèque Synodale de Moscou a conservé le texte grec de la lettre d'Anastase correspondant aux mots *Quod eum venissemus — Thacyria iuxta Hiberiam* (Sirmond, p. 194, l. 16-196, l. 11). La date se tire de la phrase suivante (Sirmond, p. 202, l. 1-2) : *nobilis ille vir kalendis ianuariis octauae indictionis, quae modo praeteriit.*

[3] Le prologue latin de l'*Hypomnesticum* (Sirmond, p. 251) doit être de la fabrication d'Anastase le Bibliothécaire.

[4] Cf. Peeters, art. cit., p. 228.

narthex de Sainte-Sophie et qu'il fut assassiné en Sicile, alors qu'il prenait un bain [1].

Aussitôt après, nous sont présentés les héros du Mémorial. Martin, entouré de Maxime et d'Anastase, disciple de ce dernier, réunit un synode et anathématise le Type (*649*). *Irrité par cette condamnation, l'empereur exile Maxime à Bizya et Anastase à Perbera, puis les convoque à son tribunal; on les mutile* [2] *et on les déporte en Lazique. Constant écrit à l'exarque de Ravenne d'avoir à se saisir du pape et de l'amener à Constantinople. Martin est jugé, exilé en Chersonèse, ainsi qu'en fait foi le récit d'un certain Théodore dont la teneur va être reproduite.*

Ch. 1. La mutilation infligée à Anastase l'apocrisiaire et à Maxime. *Théodore commence par indiquer que la lettre à Théodose de Gangres fut écrite par Anastase après qu'il eut été, ainsi que Maxime, amputé de la langue et de la main droite, à Constantinople, sous les yeux de la foule* [3]. *Une longue parenthèse explique que, seul, un miracle a pu arrêter l'hémorrhagie consécutive à de si horribles blessures endurées pour la foi; à l'intervention divine doit être encore attribué cet autre miracle continu qui permit à l'apocrisiaire de fixer à son moignon une sorte de stylet et d'émettre des sons intelligibles d'un palais sans langue. Des témoins haut et bien placés sont les garants du double prodige: Lebarnicius patrice de Lazique, Théodore protosecrétaire du prétoire du préfet de Constantinople, qui assista à la torture des confesseurs et peut-être même en dressa le procès-verbal.*

Ch. 2. L'exil en Lazique. *La pitoyable infirmité de l'apocrisiaire ne l'avait pas empêché d'écrire à Théodose de Gangres;*

[1] Sur les circonstances de la mort de Constant II, le P. Peeters a rassemblé les témoignages des chroniqueurs (p. 228-31). La phrase de notre auteur est à rapprocher de la *Vita Maximi* (*P. G.*, t. XC, 105 D 6). Les *ἐκλογαὶ ἱστοριῶν* (CRAMER, *Anecdota graeca ex mss. Parisiensibus*, t. II, Oxford, 1839, p. 342) semblent se rattacher à la tradition de Théophane : *κατῆλθεν εἰς Συράκουσαν τῆς Σικελίας τῷ βαλανείῳ σμηχόμενος · μετὰ γὰρ τοῦ κάδδου κατὰ κορυφῆς λαβὼν παρὰ 'Ανδρέου ἐτεθνήκει.*

[2] L'hagiographe dépend, ici encore, de la *Vita Maximi* (ch. XXXVII), qui confond les deux Anastases.

[3] On peut se demander si le prologue latin de la lettre d'Anastase (SIRMOND, p. 192-93) n'a pas été directement inspiré par l'*Hypomnesticum*.

à la lettre qu'il lui adressait vinrent s'ajouter des « ouvrages », des « livres » [1] *qui devaient être remis à Théodore Spoudée* [2]. *Toute cette besogne littéraire fut menée à terme — au prix de quelles souffrances et difficultés, on ne le devine que trop — dans la dernière résidence qui fut assignée à notre héros dans le pays des Lazes, sa troisième terre d'exil après Trébizonde et Mesembria. La lettre à Théodose de Gangres, en effet, nous fait savoir par le détail qu'après avoir été renvoyé d'un* castrum *à l'autre, l'apocrisiaire fut recueilli par le patrice Grégoire qui l'hospitalisa près de sa demeure, dans le fortin de Thusumes* [3].

*Il faut reconnaître, à notre grande confusion, que ce fortin, aussi bien que tant d'autres lieux mentionnés ici et là, dans la lettre d'Anastase ou dans l'*Hypomnesticum, *défie toute identification avec les noms que peuvent donner nos atlas modernes. Quand nos deux auteurs veulent désigner l'ensemble de toute cette contrée qui s'étend à l'orient de la mer Noire, ils se servent d'un terme administratif : le pays des Lazes, ou la Lazique.*

Aprement disputée entre Grecs et Perses, la Lazique avait fini par rester à Justinien. Le gouvernement central y était, depuis lors, représenté par un dignitaire, le patrice de Lazique. Il semble bien, à lire nos documents, que Constantinople regardait ce pays comme un territoire de protectorat ; les différents peuples qui s'y trouvent nommés, en effet, paraissent jouir d'une certaine liberté, puisqu'il leur reste le droit de se quereller entre eux et qu'ils ont des princes. Somme toute, ce sont des fédérés ; Justinien aura laissé subsister leurs anciens groupements, le patrice étant chargé de les surveiller et, peut-être, d'alimenter leurs disputes.

[1] Je ne saurais dire à quoi se rapporte exactement l'expression du Mémorial : *πονημάτων καὶ συγγραμμάτων*. Plus loin (p. 75, l. 29-76, l. 4) il est fait mention, à côté de la lettre à Théodose et des témoignages qui l'accompagnent (SIRMOND, p. 206-250), d'autres livres et tomes autographes composés après la mutilation et même auparavant. Ne serait-ce point l'apocrisiaire qui aurait rassemblé la première partie du dossier traduit par Anastase le Bibliothécaire, à savoir les huit premières pièces des *Collectanea* (SIRMOND, p. 13-67) et une part des Actes de S. Maxime (p. 114-91) ?

[2] Cf. infra, p. 69, l. 12-14.

[3] SIRMOND, p. 199, l. 19-200, l. 3 ; infra, p. 69.

Des peuples ou des localités dont les noms sont transmis par les deux auteurs, nous ne saurions donc rien dire de précis. On passe aisément de l'un chez l'autre. Les limites qui les contiennent semblent être, à l'ouest la mer Noire, au nord les pentes méridionales du Caucase, au sud le cours du Rion et de la Kvirila. Les hautes vallées que creusent les rivières qui dévalent du Caucase — et, plus particulièrement, la Tskenis Tsakhali — constituaient, pensons-nous, du nord au sud-ouest, les frontières de ces divers peuples que nous voyons nommés. Ce sont d'abord les Abkhazes, anciens auxiliaires des Romains dans la lutte d'Héraclius contre les Perses, dont le territoire doit correspondre, à peu de chose près, à l'Aphkazeti actuel, entre la mer et le Kodor, ou même un peu plus à l'est. Vers le nord, au flanc du Caucase, ils étaient en voisinage avec les Alains; à leur droite s'étendait l'Apsilie et le pays des Misimiens, avec les castra, *indiqués par l'apocrisiaire, de Buculus (Βούχλον ?), de Muchurisim* [1] *fréquemment nommé par Agathias, de Phustas connu des anciens. On identifierait volontiers toute cette contrée avec la Mingrélie, le Svanethi, le Lečkhumi; et l'ensemble des quatre territoires désignés par nos textes répondrait assez bien au nord de la Géorgie occidentale, à l'Imerethi.*

Au sud, prenant légèrement sur la rive gauche du Rion, était la Lazique proprement dite, limitée à l'est par l'Ibérie, laquelle avait son administration particulière avec un patrice à sa tête. L'itinéraire qu'on suivait pour gagner l'extrémité de ces contrées, en venant de Constantinople, semble avoir été la Lazique, l'Apsilie et l'Abasgie [2].

Topographie fort incertaine, je n'y contredis pas. Le fortin de Thusumes, où l'apocrisiaire devait achever ses jours, n'est guère mieux connu. On nous dit seulement qu'il est à l'orient de la mer Noire, au voisinage des Abkhazes et des Alains [3], *vraisemblablement, conclurai-je, en Apsilie.*

La lettre à Théodose de Gangres contient un certain luxe de détails sur la liberté laissée à l'apocrisiaire dans ses relations avec l'extérieur; nous n'avons pas à nous y arrêter. Anastase mourut au fortin de Thusumes le dimanche 11 octobre 666.

[1] Serait-ce Muris-Tschiké, proche du cours de la Tskenis Tsakhali?

[2] SIRMOND, p. 201, l. 18-19.

[3] Infra, p. 69, l. 23-25 ; cf. SIRMOND, p. 198-99.

Ch. 3-4. Les deux frères Théodore et Euprépius. Le souvenir de S. Martin. *A quelque temps de là, Théodore Spoudée se rendit en Chersonèse vénérer le tombeau du pape Martin. Il y rencontra l'un des disciples de l'apocrisiaire, Théodore. Lui et son frère, Euprépius, avaient été, on l'a vu, parmi les premières victimes de la persécution monothélite; on les avait, de bonne heure, déportés en Chersonèse. Le plus jeune des deux, Euprépius, mourut le 26 octobre 655. Théodore lui survécut. Avec le pèlerin, Théodore s'entretint du pontife martyr, du jugement et des tourments qui lui avaient été infligés à Constantinople; il lui parla de la misère de son exil. Le pape était mort le 16 septembre 655; on l'avait enseveli dans l'église des Blachernes, sise à peu de distance des murs de Cherson; c'est là que reposait également Euprépius.*

Ch. 5. Maxime. *Quant à Maxime, qui était resté, en même temps que son disciple Anastase, sous l'œil de la police depuis l'année 652-653, il avait rendu son âme à Dieu le 13 août 662. Son disciple était mort un mois plus tôt.*

Ch. 6. L'héritage des martyrs. *La lettre de l'apocrisiaire à Théodose de Gangres, ainsi que les témoignages patristiques qui l'accompagnaient, et le calame de fortune que l'apocrisiaire liait à son poignet mutilé furent remis aux deux frères, Théodore et Théodose, par Grégoire higoumène du monastère de Batararu, le 20 août 668. Ce n'était pas la première fois que Théodore traversait la mer Noire pour aller consoler les exilés. Le pape Martin, en effet, alors qu'il était encore à Constantinople, — peut-être dans cette soirée émouvante où il célébra l'eucharistie dans la maison de Sagoleba avant son départ pour Cherson, — avait prescrit à ses fidèles de visiter les déportés* [1], *et leur avait confié un exemplaire des décisions du concile de 649 contre le monothélisme.*

Plus tard, au début de l'été 662, quand Maxime et les deux Anastases eurent été, après leur mutilation, enfermés dans la prison de Diomède, avant d'être emmenés en Lazique, ils adressèrent à leurs visiteurs la même requête. Théodore les avait donc accompagnés depuis la prison des condamnés à mort, il avait

[1] Je pense qu'il s'agit de l'apocrisiaire et des deux frères, Théodore et Euprépius, ses disciples, poursuivis par la police depuis la fin de l'année 647.

été témoin des douloureuses étapes de leur voyage, avait connu toutes sortes de périls au cours du chemin. Il avait reçu d'eux la plus précieuse des reliques, les linges sanctifiés par leur sang.

Il y avait d'autres victimes de la persécution, moins illustres, il est vrai ; sous les plus fallacieux prétextes, elles étaient soumises à bien des vexations et tracasseries ; le Spoudée s'était rendu auprès d'elles, les avait secourues de son mieux.

Ch. 7. Conclusion. *L'intrépide voyageur a fini le récit de son voyage. Désormais, c'est à ses correspondants qu'il s'adressera* [1]. *Il commence par leur demander excuse pour l'audace qui l'a poussé, lui et son frère, malgré leur ignorance, leur culture sommaire et leur médiocre pratique du genre biographique, à composer ce Mémorial. S'il leur fallait plaider les circonstances atténuantes, ils rappelleraient, tout d'abord, qu'ils ont été des témoins : c'est leur meilleur titre à l'attention des lecteurs. Ceux-ci, peut-être, se trouveront déroutés par la maladroite composition du livret, par l'incorrection de sa langue. En ce cas-là, qu'ils aillent donc bientôt se reporter aux ouvrages des martyrs (Martin, Maxime, Anastase) sur la controverse ; ces ouvrages, nos deux frères les ont copiés et distribués pour la gloire du Seigneur, le profit des fidèles, la honte des impies. Dans ces ouvrages, les Spoudées* [2] *de l'avenir trouveront l'exposition et la réfutation des mauvais arguments dépensés contre la vérité catholique par tous ces oiseaux de proie que furent Cyrus, Serge, Paul, Pyrrhus et leurs satellites.*

*En second lieu, les destinataires de l'*Hypomnesticum *sont priés de redoubler d'instances auprès de Dieu afin que la persécution, sournoise comme ne le fut aucune dans le passé, prenne fin et que le sang des martyrs ne coule plus* [3]. *On leur demande,*

[1] Si, de place en place, dans l'analyse de l'*Hypomnesticum*, je parle des deux frères ou des deux auteurs, c'est uniquement pour mieux rendre la couleur du document et permettre qu'on s'y reporte plus aisément. Le rédacteur, pour moi, c'est Théodore Spoudée, je l'ai déjà dit.

[2] C'est aux « Spoudées » de Constantinople que me paraît adressé le Mémorial. N'est-ce point leur association qui est désignée par ces mots du prologue : *τῇ θείᾳ ὁμηγύρει ταύτῃ συγγραφὴν ἐποιήσατο ?*

[3] A cet endroit, il est fait allusion à la mort de Pierre d'Alexandrie (311), qui aurait marqué la fin de la persécution arienne. Une confusion s'est produite sous la plume de notre auteur ; il aura voulu, semble-t-il, parler de la fin des

en troisième lieu, de supplier le Seigneur pour que ses fidèles persévèrent sans écart dans la foi catholique. Une longue doxologie termine le Mémorial.

*Il est temps de conclure. L'*Hypomnesticum *est une pièce de choix, unique pour l'histoire de la persécution monothélite. Sa date est facile à marquer puisque, d'une part, il est dit que les reliques d'Anastase l'apocrisiaire furent remises aux deux frères le 20 août 668 et que, d'autre part, il est clairement indiqué que la persécution continue. Par ailleurs, aucune allusion au meurtre de Constantin Pogonat survenu dans cette année même. On sera donc en droit de conclure que la rédaction de notre document remonte à la fin de cette année 668 ou au début de la suivante.*

*Le manuscrit qui renferme l'*Hypomnesticum *est, jusqu'à maintenant, un témoin unique : c'est le Vatican grec 1671, un ménologe du mois d'août, écrit au* X^e^ *siècle à Constantinople* [1].

Théodore Spoudée ne s'est point calomnié quand il a parlé tout au long de son peu d'habileté à écrire. Il n'a pas toujours été facile de rendre acceptables à des lecteurs modernes ses phrases sans fin, enchevêtrées sans aucun souci d'élégance ou même de correction. Ces défauts ont été encore aggravés par la tradition manuscrite, et le latin d'Anastase le Bibliothécaire n'a point essayé d'y remédier [2]. *A ce point que devant porter un jugement sur le texte grec du Mémorial et préciser la part des retouches qui m'ont paru nécessaires, je demande la permission de reprendre à mon compte les termes par lesquels le R. P. Peeters qualifiait la* Vita *grecque du pape S. Martin* [3] : « [*Ce texte*] *est d'une incorrection qui ne comporte nul remède, car c'est*

persécutions des trois premiers siècles, et notamment de la plus terrible, celle de Dioclétien.

[1] Cf. *Catalogus codd. hagiogr. Graec. Vatic.* (1899), p. 161-64 ; colophon : *ἐτελειώθη ἡ βίβλος διὰ χειρὸς Δωροθέου διακόνου ἁμαρτωλοῦ ἐπὶ Τιμοθέου ἡγουμένου τῆς εὐαγεστάτης μονῆς τοῦ ἁγίου Προδρόμου τῶν Στουδίου* (f. 393). Je viens de m'apercevoir, par une note des *Byzant.-Neugr. Jahrbücher* (t. VIII, 1931, p. 375), qu'il était connu de S. L. Epifanovič (*Matériaux pour l'étude de la vie et des écrits de S. Maxime*, Kiev, 1917, en russe). Ce volume ne m'a pas été accessible.

[2] Sirmond, p. 251-72.

[3] Art. cit., p. 253.

manifestement la grécité de l'auteur qui est en faute. Le copiste, bon calligraphe mais pauvre grammairien, peut y avoir ajouté les innombrables fautes de vocalisme et d'accent dont toutes les phrases sont criblées. Nous avons relevé seulement celles qui donnent prise à équivoque. »

Robert DEVREESSE
Scriptor de la Bibliothèque Vaticane.

f. 143 *Ἱστορία σύντομος*
<περιέχουσα [1]> τὰ κατὰ τὸν μακάριον Μαρτῖνον
γεγονότα πάπαν Ῥώμης
καὶ τὸν ὅσιον Μάξιμον καὶ τὸν σὺν αὐτῷ.

Ἐν ἔτει ἑξακισχιλιοστῷ ἑκατοστῷ ὀκτωκαιδεκάτῳ ἢ καὶ μικρόν τι πλέον τῆς τοῦ κόσμου κτίσεως, τοῦ Ἡρακλείου κατὰ συγχώρησιν Θεοῦ βασιλεύσαντος (γέγραπται γὰρ ἐν τῷ Ἰώβ· Δώσω βασιλέα ὑποκριτὴν ἀπὸ δυσκολίας λαοῦ [2]) καὶ Σεργίου κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον τὸν θρόνον τὸν ἱερατικὸν Κωνσταντινουπόλεως ἐφιζάνοντος, ἔλαβεν χώραν αἵρεσις εἰσαχθῆναι τῶν Μονοθελητῶν, ἥτις παρεξετάθη [3] ὡσεὶ χρόνους ἐγγὺς ἑξήκοντα· κατὰ διαδοχὰς γὰρ ἅτε γάγγραινα νομὴν λαβόντες οἱ αὐτοῦ ἀπόγονοι ἐκράτησαν τῆς βασιλείας, ἐξ ὧν ἔφυ βασιλεύς τις ἔκγονος [4] αὐτοῦ ὀνόματι Κωνσταντῖνος (οἱ δὲ Κώνσταν [5] (1) φασὶν λέγεσθαι, δν καὶ Πωγωνᾶτόν τινες προσηγόρευσαν ὡς βαθεῖαν ἔχοντα ὑπήνην). Ταύτης τῆς αἱρέσεως καὶ αὐτὸς ἔνθους γενόμενος, Τύπον ποιήσας βλασφημίας μεστὸν ἀνεστήλωσεν ἐν τῷ ἔξωθεν νάρθηκι τῆς ἁγίας τοῦ Θεοῦ μεγάλης ἐκκλησίας Κωνσταντινουπόλεως,
f. 143v *ἐπιβεβαιῶν | τὴν βλάσφημον αἵρεσιν τῶν Μονοθελητῶν. Ἀλλὰ δίκην ἔδωκεν ἔνδικον· ἀπάρας γὰρ ἀπὸ Κωνσταντινουπόλεως, βουλόμενος ἐπὶ Ῥώμην ἀπελθεῖν, κατήντησεν ἕως Σικελίας καὶ αὐτόθι λουτροῖς σχολάζων ὑπὸ τοῦ ὑπηρέτου καιρίαν λαβὼν ἀνῃρέθη. Καὶ ταῦτα μὲν ὕστερον. Ἐπὶ δὲ τὸν σκοπὸν ἀνίωμεν.*

[1] *περιέχουσα supplevi.* — [2] cf. Iob 36, 40. — [3] *παρεξετάνθη.* — [4] *ἔγγονος.* — [5] *Κώνστων.*

(1) Notre hagiographe donne au Pogonat les deux noms de Constantin et de Constant. Il est désormais entendu qu'il s'agit de Constant II.

Μαρτῖνος οὖν, ὁ ἐν ὁσίᾳ τῇ μνήμῃ, γεγονὼς πρόεδρος τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης, συνόντων αὐτῷ καὶ τοῦ ἐν εὐλαβεῖ [6] *τῇ μνήμῃ Μαξίμου καὶ Ἀναστασίου τοῦ αὐτοῦ μαθητοῦ, σύνοδον ποιήσας ἐν Ῥώμῃ ἱερῶν καὶ ὀρθοδόξων ἀνδρῶν, ἀνεθεμάτισεν τὸν προειρημένον ἀσεβῆ Τύπον. Οὐχ ὑπέμεινεν οὖν Κωνσταντῖνος τούτων γεγονότων, ἀλλὰ πρῶτα μὲν τὸν ὅσιον Μάξιμον μετὰ καὶ τοῦ μαθητοῦ αὐτοῦ κατέκλεισεν ἐν φρουρᾷ, καὶ μετὰ πολλὰς ἀνακρίσεις ὁρῶν αὐτοὺς τῇ ὀρθοδοξίᾳ ἐμμένοντας, ἐξορίστους γεγονέναι προσέταξεν ἐν τῇ Θρᾴκῃ, ἐν πόλεσι Βιζύῃ καὶ Περβέρῃ. Αὖθις δὲ ὡς δράκων ὁ αὐτὸς Κώνστας* [7] *τούτους πρὸς ἑαυτὸν ἐπισύρει. Οἱ δὲ ἀνακρινόμενοι πλέον μᾶλλον ἤλεγξαν αὐτόν τε καὶ τοὺς μετ' αὐτοῦ. Μανίᾳ οὖν χρησάμενος τούτων ἐκτέμνει τὰς χεῖρας καὶ τὰς γλώσσας καὶ παραπέμπει αὐτοὺς ἐν Λαζικῇ εἰς ἐξορίαν. Ἐχόμενος δὲ τῆς κακίας γράφει τῷ ἐξάρχῳ Ῥαβέννης, καὶ αὐτὸς ἀποστέλλει στρατόπεδον ἐν Ῥώμῃ καὶ | χειροῦται τὸν ἀοίδιμον Μαρτῖνον* f. 144 *καὶ ἄγει αὐτὸν ἐν Κωνσταντινουπόλει. Καὶ κατάκλειστον τοῦτον ποιησάμενος καὶ πολλὰς θλίψεις αὐτῷ ἐπενεγκὼν κατακρίνει αὐτὸν ἐν Χερσῶνι παραπεμφθῆναι, ὡς Θεόδωρός τις μαθητεύσας τῇ θείᾳ ὁμηγύρει ταύτῃ συγγραφὴν ἐποιήσατο ἔχουσαν οὕτως.*

1. *Χρὴ τοὺς ἐντευξομένους τοῖσδε τοῖς ἴσοις τῆς προκειμένης ἱερᾶς τοῦ ἱεροῦ ἐπιστολῆς* (1) *Θεῷ πειθομένους* [1] *τῷ ἐτάζοντι καρδίας καὶ νεφροὺς* [2] *ἀσφαλῶς πιστεῦσαι, ὅτι ἐν αὐτῇ ὡς* [3] *ἐπιμάρτυρι τῷ κυρίῳ τῆς ἀληθείας, ἐξ αὐτῆς τῆς ἰδιογράφου αὐτοῦ, μᾶλλον δὲ τἀληθέστερον εἰπεῖν, διὰ τὸ τοῦ θαύματος παράδοξον, δακτύλῳ Θεοῦ γραφείσης ἐπιστολῆς ἤγουν τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν καὶ διδασκάλου κυρίου ἀββᾶ Ἀναστασίου, τοῦ πρεσβυτέρου καὶ ἀποκρισιαρίου τῆς πρεσβυτέρας καὶ μεγαλωνύμου πόλεως Ῥώμης, πολυάθλου τε καὶ μεγάλου νέου ὄντως ὁμολογητοῦ καὶ μάρτυρος τῆς ἀληθείας μετεγράφη, γραφείσης παρ' αὐτοῦ μετὰ τὸ παθεῖν αὐτόν, ὡς εἴρηται, ἐν Βυζαντίῳ ἅμα τῷ συνάθλῳ αὐτοῦ καὶ ὄντως φιλοσόφῳ, μᾶλλον δὲ θεοσόφῳ καὶ μεγίστῳ αὐτοῦ συμμάρτυρι Χριστοῦ τοῦ ἀληθινοῦ Θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Μαξίμῳ, τουτέστιν <μετὰ τὸ* [4]*> ἔνδοθεν ἀποτμηθῆναι τὰς τιμίας αὐτῶν ἱεράς τε καὶ θεοκινήτους ἀληθῶς γλώσσας τε καὶ χεῖρας*

[6] *εὐλαβεία.* — [7] *Κώνστος.*

1. — [1] *πειθομένοις cod.*, parentibus *Anast.* — [2] Ps. 7, 8. — [3] *ἐν αὐτη ω 1ª m.* — [4] *μετὰ τὸ supplevi cum Anast.*

(1) La lettre à Théodose de Gangres *Memoriam iustorum* (SIRMOND, p. 193 ss.).

σὺν αἰκισμοῖς καὶ βασάνοις πικροτάταις, αἱμορραγίᾳ τε καὶ πομπῇ πάσης τῆς πόλεως, ὃ οὐδὲ αἰσχροποιός τις ἀληθῶς ὑπέστη
f. 144v ποτέ. Ὡς εἰ μὴ ὁ μόνος ἐκ τοῦ μὴ ὄντος εἰς τὸ | εἶναι τὰ πάντα παραγαγὼν Θεὸς καὶ νεκροὺς ἀνιστῶν [5], ἐκ τῆς τοιαύτης αὐτῶν ἀπηνοῦς καὶ τοσαύτης αἱμορραγίας, καυστῆρος ὡς πρὸς συνήθειαν μὴ συγχωρηθέντος αὐτοῖς ἢ στυπτικοῦ τινος προσενεχθῆναι ταῖς τομαῖς τῶν χειρῶν τε καὶ γλωσσῶν πρὸς παῦσιν τοῦ αἵματος, τούτους διεφύλαξεν πρὸς ἐντροπὴν τῶν ἐναντίων, ἀπέδωκαν ἂν ἔκτοτε τῷ ποθουμένῳ Θεῷ τὰς ἑαυτῶν ἁγίας ὄντως καὶ μακαρίας ψυχάς. Ταῦτα δὲ πάντα δι' οὐδὲν ἕτερον ἔδρασαν εἰς αὐτοὺς οἱ ὄντως παμμίαροι καὶ πανάθλιοι ἀποστάται τῆς ἀληθείας, ἀλλ' ἢ διὰ τὸν κάκιστον ἀληθῶς καὶ μόνον φθόνον, ὃν ὁ ἀρχέκακος δαίμων αὐτοῖς ἐνέσπειρεν, καθὰ καὶ τοῖς ὁμοίοις αὐτῶν Ἰουδαίοις, ἐν τῷ μὴ δύνασθαι κἂν πρὸς βραχὺ ἀντιστῆναι τῇ ἐκ Θεοῦ ἀξίως δωρηθείσῃ αὐτοῖς σοφίᾳ ὑπὲρ τῆς ὄντως ἀληθείας, καὶ τοῦ μὴ θέλειν αὐτοὺς συγκοινωνῆσαι αὐτοῖς καὶ μόνον τῇ οὕτω πουβλίκῳ ἀσεβείᾳ καὶ ἀθείᾳ αὐτῶν (1). Μετ' αὐτῆς τῆς κοπείσης αὐτοῦ δεξιᾶς ἁγίας χειρός, ἤτοι τοῦ καρποῦ καὶ μόνου, τουτέστιν ἄνευ ταρσοῦ καὶ δακτύλων, παραδόξῳ μηχανῇ, ἤτοι δύο ξυλαρίων πτυκτῶν [6] ἐπιδεσμοῦντος ἑαυτῷ, μᾶλλον δὲ τἀληθέστερον εἰπεῖν δυνάμει καὶ χάριτι θείᾳ, καθὰ καὶ γλώσσῃ ἀληθῶς θείᾳ τε καὶ ἀοράτῳ ἀνεμποδίστως πάντη καὶ ἀκωλύτως φθεγγομένου, καίτοι ἀπὸ ἔσω ἐξ αὐτοῦ τοῦ πυθμένος τμηθείσης αὐτῆς, ὡς Λεβαρνίκιος
f. 145 ὁ πατρίκιος Λαζικῆς μεθ' ὅρκων | φρικτῶν ἀφηγήσατο ἡμῖν, οἰκονομίᾳ Θεοῦ αὐτόπτης ἐπὶ τὸ αὐτὸ γενόμενος, δυσπιστῶν ἐπὶ τὸ παράδοξον τοῦ μεγάλου τούτου θαύματος. Ἔτι μὴν καὶ Θεόδωρος ὁ πρωτοσεκρετάριος τοῦ πραιτωρίου τοῦ ὑπάρχου Κωνσταντινουπόλεως πρὸ τούτου ἐξηγήσατο ἡμῖν, καὶ αὐτὸς μεθ' ὅρκων φρικτῶν αὐτίστωρ [7] γεγονὼς τῶν ἱερῶν παθημάτων αὐτῶν,

[5] cf. Rom. 4, 17. — [6] *πτυκτῶν conieci, πτεύων cod.*, tenuia *Anast.* — [7] conscius *Anast.*; *αὐτίστωρ in lexicis non comparet.*

(1) La logique de la construction devrait amener une parenthèse après les mots *γραφείσης παρ' αὐτοῦ* (supra, p. 67, l. 29) jusqu'à ceux-ci : *ἀθείᾳ αὐτῶν*, ainsi que dans l'édition de Sirmond. Le sens général étant obvie, je me permets de la supprimer et de marquer par une ponctuation forte que le développement est achevé et que notre auteur revient à son sujet, un moment abandonné, c'est-à-dire aux moyens imaginés par l'apocrisiaire pour se servir de son poignet mutilé et écrire sa lettre.

ὡς κύριος καὶ ἐπιστάτης τῶν τοιούτων, δοξάζων καὶ εὐχαριστῶν τῷ Θεῷ ἐπὶ τῷ τοιούτῳ θαύματι καὶ ἐνθάρσῳ ἀνδρείᾳ αὐτῶν, ὅτι ὥσπερ κύων ἢ ἔλαφος ἐκ δρόμου πολλοῦ καὶ δίψης ἢ καύματος οὕτως ἐχάλασαν καὶ προέδωκαν τὰς γλώσσας αὐτῶν καθὰ καὶ τὰς χεῖρας, καίτοι μικροφυοῦς πάνυ καὶ ἀσθενοῦς ὄντος τῷ σώματι τοῦ ἁγίου Μαξίμου, ὡς πᾶσιν εὔδηλον. Διὸ καὶ περισσῶς οἱ δι' ἐναντίας πληγέντες [8] τὴν φρένα ἐπὶ τῇ τοσαύτῃ καὶ τηλικαύτῃ προθυμίᾳ τῶν ἁγίων, ἔνδοθεν οἱ παμπόνηροι καὶ ἀληθῶς ἀπάνθρωποι, ὡς ὄντως ἄγριοι θῆρες, ἐξέτεμον ταύτας (1).

2. Οὐ μόνον δὲ ταύτης τῆς ἐπιστολῆς οὕτω παρ' αὐτοῦ γραφείσης, ἀλλὰ καὶ ἑτέρων πλείστων βίβλων καὶ τόμων ἰδίων αὐτοῦ πονημάτων καὶ συγγραμμάτων ἱερῶν (2), ὧν οὐ μόνον αὐτόπται προνοίᾳ Θεοῦ γεγόναμεν, ἀλλὰ καὶ μερικῶς ἐν κλήρῳ χάριτι Θεοῦ λαβεῖν ἐξ αὐτῶν κατ' ἐπιτροπὴν αὐτοῦ ἠξιώθημεν, καὶ αὐτῶν ὁμοῦ ὡς τῇ αὐτῇ μεθόδῳ τε καὶ χειρί (μᾶλλον δὲ ἀληθῶς, ὡς εἴρηται, δακτύλῳ Θεοῦ ὡς ἐπὶ τοῦ μεγάλου Μωυσέως) γραφέντων, προνοίᾳ καὶ συνεργείᾳ | τοῦ μόνου παντοδυνάμου καὶ φιλαγάθου τε καὶ φιλανθρώπου Θεοῦ τοῦ ποιοῦντος θαυμάσια μεγάλα ἐν τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ [1] καὶ δοξάζοντος ἀληθῶς τοὺς δοξάζοντας αὐτὸν [2] ἀκλινῶς ἔργῳ τε καὶ λόγῳ καὶ ἀληθείᾳ, ἔτι διάγοντος ἐν τῇ τελευταίᾳ ἤγουν τρίτῃ αὐτοῦ ἐξορίᾳ, ἐν κάστρῳ ἐπιλεγομένῳ Θουσούμης [3] κειμένῳ ἀπάνω χωρίου Μόχοις, κλίματος Ἀψιλίας τέλους, κατ' ἀνατολὰς τῆς Ποντικῆς θαλάσσης, παρ' αὐτὸν τὸν πόδα τῶν Καυκασίων [4] ὀρέων, πλησίον τῆς τῶν φιλοχρίστων Ἀβασγῶν χώρας καὶ τοῦ ἔθνους τῶν Ἀλλανῶν, ὡς ἀπὸ σημείων πέντε τοῦ χωρίου Ζιχαχώρεως, ἤγουν τοῦ πρώτου f. 145v

[8] πληγέντας.

2. — [1] Ps. 67, 36. — [2] cf. I Reg. 2, 30. — [3] *inferius* Θουσαῦ. — [4] Κασκασίων.

(1) La phrase est, comme tant d'autres, heurtée et peu élégante, la traduction d'Anastase un peu flottante (*Quocirca et abundantius aduersarii sauciantes sensus suos super tanta et tali alacritate sanctorum, intrinsecus nequissimi et veraciter inhumani, ut reuera ferae agrestes has abscidebant*). Ne pourrait-on pas comprendre ainsi : Alors que les assistants (les gens d'en face, οἱ δι' ἐναντίας) avaient l'esprit tout absorbé par l'entrain surprenant des confesseurs, au centre même (ἔνδοθεν) les bourreaux inhumains se livraient avec ardeur à leur infâme besogne?

(2) Sans doute les *testimonia* patristiques qui font suite à la lettre de l'apocrisiaire (SIRMOND, p. 209-235) et les syllogismes (p. 235-50).

οἴκου Γρηγορίου τοῦ ὄντως φιλοχρίστου πατρικίου καὶ μαγίστρου τῆς αὐτῆς τῶν Λαζῶν χώρας, οὗ καὶ μνήμην ἀγαθὴν ἀξίως πεποίηται ἐν τῇ τοιαύτῃ ἐπιστολῇ (1), *μεταστάντος αὐτοῦ, βίᾳ καὶ ἐπιτροπῇ τῶν ἐκεῖσε πρὸ αὐτοῦ ἀθλίων ἀρχόντων ἕως αὐτοῦ, ἐν τῇ αὐτῇ τρίτῃ ἐξορίᾳ, ἑπτάκις* (2) *ἐν δυσχερέσι τόποις καὶ θλίψει πολλῇ, ἐν τῷ*[5] *εἰρημένῳ κάστρῳ Θουσαῦ ἐν κυρίῳ κεκοίμηται αὐτός, τὸν ἀγῶνα τὸν καλὸν ἀγωνισάμενος, τὴν ὄντως ὀρθόδοξον πίστιν τηρήσας*[6] *καὶ τὸν δρόμον τοῦ μαρτυρίου τελέσας, μηνὶ ὀκτωβρίῳ ἑνδεκάτῃ*[7]*, ἡμέρᾳ πρώτῃ, ὥρᾳ τρίτῃ, ῥεσκομένου*[8] *ἐν τῇ ἁγίᾳ συνάξει τ ὰ ἅ γ ι α τ ο ῖ ς ἁ γ ί ο ι ς, ἰνδικτιῶνος δεκάτης, προειπὼν καὶ αὐτὸς τὴν ἡμέραν τῆς αὐτοῦ ἁγίας ἀναπαύσεως τισι τῶν ὄντων με|τ' αὐτοῦ πρὸ μηνῶν τριῶν, καὶ ἕτερα δὲ πλεῖστα θαύματα τῇ*[9] *τοῦ παναγίου καὶ παντενεργοῦς Πνεύματος συνεργείᾳ ποιήσας ἐκεῖσέ τε καὶ ἐν ταῖς ἄλλαις αὐτοῦ δυσὶν ἐξορίαις, Τραπεζοῦντί φημι καὶ Μεσημβρίᾳ, παμπόλλους ἐπιστρέψας καὶ φωτίσας τῇ ἀληθείᾳ.*

f. 146

3. *Ἐνδιατρίψαντες δὲ καὶ πληρώσαντες ἐν τῇ τοιαύτῃ αὐτῶν ἁγίᾳ καὶ παμμακαρίστῳ, πολυϊδρώτῳ, φανηφόρῳ*[1] *ὁμολογίᾳ τε καὶ μαρτυρίᾳ ὁ μὲν εἰρημένος ἅγιος Ἀναστάσιος ὁ πρεσβύτερος καὶ ἀποκρισιάριος Ῥώμης ἀπὸ ἕκτης ἐπινεμήσεως τοῦ παρῳχηκότος κύκλου μέχρι τῆς λεχθείσης δεκάτης ἰνδικτιῶνος τῆς ἐνεστώσης πεντεκαιδεκάτης ἐτηρίδος*[2] *ἐν ὅλαις ταῖς προλελεγμέναις τρισὶν αὐτοῦ ἐξορίαις, μεταστάσεσι διαφόροις, θλίψεσί τε καὶ ἀνάγκαις καὶ περιστάσεσιν οὐ μετρίαις οὐδὲ ὀλίγαις*[3] *ἔτη εἴκοσι.*

Οἱ δὲ αὐτοῦ μαθηταί, Θεόδωρος καὶ Εὐπρέπιος, γνήσιοι ὄντως καὶ

[5] ῶ. — [6] τελέσας *cod.; correxi ex* II Tim. 4, 7 (τετήρηκα); *cf. Vita graeca, c. 12.* — [7] *supple* ἡμέρᾳ. — [8] ρε(σ *in rasura*)κομένου *cod.*, cum diceretur *Anast.; in liturgicorum librorum rubricis reperies* ρέσκεται *pro* ἀναγινώσκεται. — [9] ἡ.

3. — [1] coronam ferente (στεφανηφόρῳ?) *Anast.* — [2] ἑταιρίδος *cod.;* τῆς ἐνεστώσης πεντεκαιδεκάτης ἐτηρίδος *om. Anast.* — [3] *supple e. g.* διέμεινεν, permansit *Anast.*

(1) SIRMOND, p. 199, l. 19-200, l. 1 : *Excitauit autem Deus spiritum suum in viro boni aemulatore, qui Dei habeat in se timorem pariter et amorem, et vere pheronyme vigilantem secundum Deum possideat mentem, qui cum Deo nunc praeest regioni, et Deum imitante condescensione seu compassione motus, reduxit me a via crebro dicti Schemareos castri, et constituit me quasi quinque signis longius a divinitus custodienda domo sua...*

(2) Le détail des résidences assignées à Anastase durant son exil en Lazique, le troisième, est fourni par la lettre à Théodose de Gangres (SIRMOND, p. 194-99).

ἅγιοι ἀδελφοί, υἱοὶ Πλουτίνου τοῦ μακαριωτάτου βασιλικοῦ μάγκιπος (ἤτοι ἐπάνω ὅλων τῶν τοῦ δημοσίου μαγκίπων (1) τῶν τὰς ἀνώνας πασῶν τῶν σχολῶν ἀπολυόντων, ὃ ἐπιλέγεται Τετράνσιτον [4]), πλούτῳ πολυτελεῖ καὶ ἀξιώμασιν διαφόροις, θείαις τε ἀρεταῖς καὶ τῇ μείζονι πασῶν παρθενίᾳ κεκοσμημένοι, δι' ἧς, ὡς οἶμαι, καὶ τῶν τηλικούτων ὑπὲρ Χριστοῦ ἀγώνων τε καὶ στεφάνων κατηξιώθησαν τιμηθῆναι ὡς ἁγνοὶ καὶ καθαροὶ τῇ καρδίᾳ, ὅτι αὐτοὶ τὸν Θεὸν ὄψονται [5].

Μετὰ τὴν πρώτην τοῦ ἐπιστάτου αὐτῶν τε καὶ ἡμῶν ἐν Τραπεζοῦντι ἐξορίαν, οἱ πλείστας ἐλεημοσύνας | καὶ καρποφορίας f. 146v
ποιήσαντες, βουληθέντες ἐπὶ Ῥώμην καταφυγεῖν, παρ' αὐτὰς σχεθέντες καὶ αὐτοὶ ἐν τῷ αὐτῷ διωγμῷ πλησίον Ἀβύδου, διὰ τὴν αὐτὴν καὶ μόνην ὑπόθεσιν τοῦ μηδὲ αὐτοὺς θελῆσαι αὐτοῖς συμμιανθῆναι τῇ προὔπτον ἀσεβείᾳ ἐπὶ τῷ γινομένῳ ἐξ ὑποβολῆς τῶν τῆς ἐκκλησίας Κωνσταντινουπόλεως πανβεβήλῳ καὶ πάντη ἀθέῳ βασιλικῷ Τύπῳ, καὶ δημευθέντες [6] πάσης τῆς προσούσης αὐτοῖς περιουσίας καὶ τῶν ἐπικειμένων αὐτοῖς ἀξιωμάτων, ἐπινώτιά τε θανάσιμα παρὰ τοῦ ἐπάρχου λαβόντες καὶ ἐξορισθέντες ἐν Χερσῶνι κἀκεῖσε βίᾳ πολλάκις χωρισθέντες ἀπ' ἀλλήλων καὶ ἐν κάστροις τῶν ἐκεῖσε παρακειμένων ἐθνῶν ἀφιερωθέντες. Ὁ μὲν νεώτερος ἀδελφός, ἤγουν ὁ ὄντως φερωνύμως ἐν πᾶσιν Εὐπρέπιος ὀνομασθείς, πληρώσας ἐν τῷ τοιούτῳ φιλοθέῳ ἀγῶνι ἔτος ἕνατον πρὸς κύριον ἐπορεύθη μηνὶ ὀκτωβρίῳ κς' ἰνδικτιῶνος ιδ'. Ὁ δὲ ἕτερος, ὁ καὶ πρῶτος ἀδελφός, ὁ καὶ Θεοῦ δῶρον ἀξίως ὑπὸ κύριον [7] κεκλημένος, διαρκέσας ἀπὸ τῆς αὐτῆς ἕκτης ἰνδικτιῶνος μέχρι τῆς εἰρημένης δεκάτης ἐπινεμήσεως τοῦ ἐνεστῶτος κύκλου, ἤτοι τῆς τοῦ παναγίου πατρὸς [8] καὶ ἐπιστάτου αὐτῶν τε καὶ ἡμῶν Ἀναστασίου πρεσβυτέρου, ὡς πρόκειται (τῶν [9] ὄντως ἐλεινῶν [10] καὶ ὀρφανῶν διὰ τὴν τοσαύτην σπάνην καὶ ἀπορίαν τοῦ τῆς ἀληθείας λόγου καὶ πάσης πνευματικῆς τροφῆς, ὡς νῦν καὶ οὐκ ἄλλοτε πληροῦσθαι τὸ ὑπὸ τοῦ κυρίου εἰρημένον περὶ τῶν ἐν ἐσχάταις ἡμέ|ραις f. 147
δεινῶν · οὐ λιμὸν ἄρτου, οὐδὲ δίψαν ὕδατος, ἀλλὰ λιμὸν τοῦ ἀκοῦσαι λόγον κυρίου, καθὼς εἴρηται [11]), ἐν κυρίῳ ἁγίας ἀναπαύσεως,

[4] Tetransiton *Anast.* — [5] Matth. 5, 8. — [6] publicatis, id est denudatis *Anast.* — [7] a Domino *Anast.* — [8] *πνεύματος*. — [9] *τὸν*. — [10] qui revera miserrimus *Anast.* — [11] Amos 8, 11.

(1) Cf. Du Cange, *Μάγκιψ, μαγκίπησα.*

ἔτος εἰκοστὸν ἄγει ἔτι ἐνκαρτερῶν τοῖς ἀθλητικοῖς ἱδρῶσι καὶ σκάμμασιν [12] ἐν τῇ αὐτῇ ἐξορίᾳ Χερσῶνος.

4. Ὃς ἤγουν ὁ εἰρημένος πρῶτος ἀδελφὸς Θεόδωρος καὶ οἰκείᾳ χειρὶ πλεῖστα πονήματα τῶν ἁγίων ἠξίωσεν παρασχεῖν ἡμῖν ἀπελθοῦσιν ἐκεῖσε εἰς ἐπίσκεψιν καὶ προσκύνησιν αὐτοῦ τε καὶ τοῦ παντίμου μνήματος Μαρτίνου τοῦ κορυφαίου καὶ ὄντως οἰκουμενικοῦ πάπα καὶ μεγάλου μάρτυρος τῆς ἀληθείας. Οὗ καὶ θαύματα πλεῖστα ἐκεῖσε γινόμενα μετὰ καὶ τῶν ἐπενεχθεισῶν αὐτοῖς ἀφορήτων θλίψεων ἀφηγήσατο ἡμῖν, χαρισάμενος καὶ μέρος τοῦ ἐαθέντος αὐτοῖς παρὰ τοῦ ἁγί<ου> ὡραρίου [1] ἤτοι φακιολίου, καὶ τὸ ἓν τῶν καμπαγίων αὐτοῦ (1) ἤγουν καλιγίων (οἷων οὐδεὶς ἕτερος ἐν ἀνθρώποις φορεῖ ἀλλ' ἢ μόνον ὁ Ῥώμης ἅγιος πάπας), διὰ τὸ καὶ αὐτὸν ἐκεῖσε ἐξόριστον γενέσθαι μετὰ τὸ πάνδεινα παθεῖν αὐτὸν ἐν τῷ παραπέμπεσθαι ἀπὸ Ῥώμης ἑαυτὸν προδεδωκότα, ὀρεγόμενον καὶ ἐπιποθοῦντα πάνυ τὸ ὑπὲρ Χριστοῦ μαρτύριον, ὡς μιμητής τε καὶ διάδοχος τοῦ ἁγίου καὶ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων Πέτρου, κατὰ τὸν πλοῦν τε καὶ ἐν αὐτῷ τῷ Βυζαντίῳ, ὥστε καὶ κατὰ πεδίον [2] κοσσισθῆναι αὐτὸν παρὰ τῶν ἐχθρῶν τοῦ Θεοῦ, ἀξίων δὲ τοῦ πατρὸς αὐτῶν τοῦ διαβόλου.

Τῆς τε ἐσθῆτος αὐτοῦ γυμνωθέντος, καὶ βαρυσιδήρων [καὶ] ἀλύ-
f. 147v σεων περιτεθέντων | τῷ τε ἁγίῳ αὐτοῦ τραχήλῳ καὶ τοῖς λοιποῖς αὐτοῦ τιμίοις μέλεσιν, εἶτα σὺν αὐτοῖς τοῖς σιδήροις πομπεύσαντος πᾶσαν τὴν μέσην [3] ἀπὸ τοῦ παλατίου ἕως τοῦ πραιτωρίου τοῦ ἐπάρχου (2), τοῦ βιγλομαγίστορος ἤγουν τοῦ πρώτου τῶν δημίων συνδεδεμένου καὶ μετὰ τοῦ ξίφους προάγοντος διὰ τὸ μεληδὸν αὐτὸν κατακοπῆναι, ὁρίσαντός [4] τε καὶ ἐπιστρέψαντος Βουκκολέοντος τοῦ δυστήνου σακελλαρίου καὶ ἀξίως ὄνομα αἱμοβόρου θηρὸς ἐπικληθέντος, ὡς καὶ ἔργα θηριωδίας μετακεκτημένου, εἰδήσει καὶ γνώμῃ Κωνσταντίνου τοῦ βασιλέως, τοῦ καὶ τὸν εἰρημένον παμμίαρον καὶ παγκάκιστον Τύπον ἐξ εἰσηγήσεως Παύλου τοῦ δυστήνου προέδρου γενομένου Κωνσταντινου-

[12] agonibus *Anast.*

4. — [1] ἁγιοραρίου, donata etiam particula sancti orarii *Anast.* — [2] κατὰ πεδίον (*in platea ?*) *conieci*, καταπαιδίου *cod.*, palam *Anast.* — [3] plateam *Anast.* — [4] deliberante *Anast.*

(1) Cf. *Vita* grecque, ch. 8 : ἔκοψαν τὸ ψιαθίον τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ καὶ τὰ λῶρα τῶν καμπαγίων.

(2) Cf. *Vita* grecque, ch. 8, qui ne fait que démarquer la *Commemoratio*, p. 90-93.

πόλεως δημιουργήσαντος, Γρηγορίῳ τῷ εὐνούχῳ καὶ ἐπάρχῳ τῆς ἀθλίας ὄντως εἰρημένης πόλεως (1). Ὃ καὶ ἤδη γέγονεν ἂν ὅσον τῇ εὐθάρσῳ αὐτοῦ [5] προθυμίᾳ τε καὶ προθέσει, εἰ μὴ ἡ τοῦ φιλανθρώπου καὶ ὑπεραγάθου Θεοῦ ῥοπὴ τούτους ἀνέστειλεν, ἢ τῇ τούτου πολυασθενεῖ ἀνδρείᾳ αἰδεσθέντων τῶν καὶ ἀντιπάλων (οἴδασιν γὰρ καὶ τοῦτο πάσχειν πολλάκις καὶ τύραννοι ἀπηνεῖς καὶ ἀπάνθρωποι, εἰ καὶ λίαν εἰσὶν ἄσπλαγχνοι καὶ ὠμοὶ κατὰ τὸν ἐν αὐτοῖς ἐνεργοῦντα σατᾶν), ἢ τῷ μαρτυρίῳ φθονησάντων κατὰ τὸν ὅμοιον αὐτῶν ἀποστάτην καὶ εἰδωλομανῆ Ἰουλιανὸν ἐκεῖνον τὸν περιβόητον | καὶ ὄντως σοφὸν ἐν τοῖς κακοῖς (2), ἢ κρεῖττόν τινι καὶ αὐτῷ μόνῳ ἐγνωσμένῃ Θεῷ τῷ [6] πάντα πρὸς τὸ συμφέρον οἰκονομοῦντι, ἀπείρῳ τε καὶ ἀφράστῳ προνοίᾳ τοῦτον διεφύλαξεν (3). Ποιήσαντος αὐτοῦ ἐν μὲν ταῖς δυσὶ φρουραῖς, τῷ τε ἐξκουβίτῳ καὶ τῇ φυλακῇ τοῦ ἐπάρχου, ἐν θλίψει πολλῇ καὶ ἀσθενείᾳ βαρυτάτῃ ἡμέρας ἑκατὸν ὀγδοήκοντα, τὸν δὲ πάντα τῆς ἀθλήσεως αὐτοῦ ἀγῶνα ἐν ἔτεσι τρισὶν (4) ἢ καὶ πρός, καθὼς ἔκ τε τῶν περὶ αὐτοῦ συγγραφέντων καὶ τῶν σὺν αὐτῷ μετὰ πλείστων βασάνων ἐν διαφόροις τόποις ἐξορισθέντων, στρατιωτῶν τε ῥωμαίων καὶ οἰκείων αὐτοῦ ἀνθρώπων ἠδυνήθημεν γνῶναι. f. 148

Κεκοίμηται δὲ καὶ αὐτὸς ἐν κυρίῳ (τὴν μίαν καὶ μόνην ἁγίαν καθολικὴν καὶ ἀποστολικὴν ἔνδοξον τοῦ Θεοῦ ἡμῶν ἐκκλησίαν πανιέροις καὶ ἀληθέσι δόγμασιν συνοδικῶς καταφαιδρύνας, τά τε τῶν ἁγίων καὶ οἰκουμενικῶν πέντε συνόδων, τῆς ἐν Νικαίᾳ φημί,

[5] *Martini nempe.* — [6] τὸ.

(1) *Commemoratio*, p. 96 : *Gregorius praefectus eunuchus.*

(2) Serait-ce une allusion à la lettre 7 de Julien ?

(3) Sans être des plus corrects, le texte qu'on lit à partir de Ὃ καὶ ἤδη me paraît tout de même meilleur que la traduction d'Anastase (p. 260-61) : *Quod utique iam et factum fuisset : quantum ad temerariam eius alacritatem et propositum pertineret, nisi misericordissimi et benignissimi Dei praesidium hos imbuisset, et non huius robustissimam fortitudinem hostes erubuissent. Nouerunt enim hoc pati frequenter etiam tyranni truces et inhumani, licet nimis immisericordes sint et crudeles, secundum eum qui operatur in illis satan : martyrio eius forsitan inuidentes secundum similem sibi apostatam et idolorum vesaniae deditum Iulianum illum famosum et vere sapientem in malis. Aut certe Deo meliori quadam et sibi soli nota, qui omnia nimirum ad utilitatem dispensat, immensa hunc et ineffabili prouidentia conseruante.* Je me permets de couper la phrase à cet endroit.

(4) Ces « trois années » sont contredites par l'histoire (Cf. PEETERS, art. cit., p. 248). Je corrigerais volontiers τρισὶν en δυσὶν, sans chercher plus loin.

καὶ Κωνσταντινουπόλεως, Ἐφέσῳ τε τὸ πρότερον καὶ Καλχηδόνι, καὶ αὖθις ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐπὶ Ἰουστινιανοῦ τοῦ βασιλέως, καὶ πάντων τῶν ἁγίων θεοσόφων τε καὶ ἐγκρίτων [7] πατέρων καὶ ἡμῶν ἀληθῶν διδασκάλων ἱερὰ καὶ πανευσεβῆ δόγματα βεβαιώσας, καθὼς οἱ φιλευσεβῶς ἐντυγχάνειν ἐθέλοντες εὑρήσουσιν ἐν τοῖς ἱεροῖς πεπραγμένοις τῆς παρ' αὐτοῦ ἐν Ῥώμῃ συγκροτηθείσης ἁγίας καὶ ἀποστολικῆς πανευσεβοῦς συνόδου, | ἐν παντὶ τόπῳ καὶ πάσῃ χώρᾳ ταῦτα ἐκπέμψας, καὶ διαπρυσίως τὴν ἀλήθειαν φανερώσας τε καὶ κηρύξας, τὰ δὲ αἴσχη τῶν ἐναντίων ἀνακαλύψας τε καὶ στηλιτεύσας πάνυ σαφῶς), τὸν καλὸν καὶ πολυέραστον αὐτῷ ἀγῶνα ἀγωνισάμενος καὶ πρὸς τὸν ποθούμενον κύριον, ὑπὲρ οὗ καὶ τὸ οἰκεῖον αἷμα τὸ κατ' αὐτὸν ἐξέχεεν, ἐν εὐφροσύνῃ μεγίστῃ πορευθεὶς μηνὶ σεμπτεμβρίῳ ις' ἰνδικτιῶνος ιδ', ἐν ᾗ καὶ τῆς φύλακος τῆς εὐσεβείας πολυάθλου τε καὶ ἁγνῆς παρθένου καὶ μάρτυρος Εὐφημίας (1) ἡ πάντιμος μνήμη κατ' ἔτος τελεῖται, κατατεθεὶς ἐν σοροῖς ἁγίων, οἴκῳ δὲ πανσεβασμίῳ τῆς παναγίας ἀχράντου καὶ πανυμνήτου κεχαριτωμένης δεσποίνης ἡμῶν ὡς κυρίως φύσει ἀψευδῶς τε καὶ ἀληθῶς Θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας ἐπιλεγομένῳ Βλαχέρναις, ἔξω τειχῶν ὡς ἀπὸ σταδίου ἑνὸς τῆς αὐτῆς εὐλογημένης τὸ λοιπὸν πόλεως Χερσῶνος. Ἐν ᾧ ἁγίῳ οἴκῳ καὶ ὁ μνημονευθεὶς ἅγιος Εὐπρέπιος ἀναπέπαυται πλησίον αὐτοῦ τοῦ παγκοσμίου ποιμένος τε καὶ ἀληθοῦς διδασκάλου τοῦ τὴν εὐαγγελικὴν φωνὴν ἔργῳ πληρώσαντος, ἥ φησιν· ὁ ποιμὴν ὁ καλὸς τὴν ψυχὴν αὐτοῦ τίθησιν ὑπὲρ τῶν προβάτων [8].

f. 148v

5. Ὁ δὲ ἅγιος καὶ ἀοίδιμος, πανάριστός τε καὶ πάνσοφος μέγας τῆς ἀληθείας συννπέρμαχος καὶ σύνμαρτυς αὐτῶν μέγιστος, ὁ

[7] probabilium *Anast.* — [8] Ioh. 10, 11.

(1) Tout ce passage sur la mort et la sépulture du pape a été reproduit, quelques mots seulement étant changés, dans la *Commemoratio* (cf. ci-dessus, p.56), puis dans la *Vita* grecque qui l'aura trouvé à cet endroit. Mais la *Vita*, au lieu du 16 septembre 655, donne expressément la date du 13 avril 656. Comme l'a écrit le P. Peeters (art. cit., p. 249), « les deux anniversaires sont à peu près également bien attestés, sans que rien permette de décider soit pour l'un, soit pour l'autre ». Il est à noter que la date du 16 septembre pour le *natale* de Ste Euphémie est ancienne. C'est celle des Fastes consulaires de Vienne, du calendrier de Carthage, du recueil dit Sacramentaire Léonien. Le Gélasien, peut-être sous l'influence du martyrologe hiéronymien, l'a placé au 13 avril.

καὶ Μάξιμος (τοῦτο γάρ, ὡς προδεδήλωται (1), τῇ ῥωμαΐᾳ λέξει τὸ Μάξιμος ὄνο|μα δηλοῖ), οὗ καὶ τὸ ἅγιον μνῆμα κατὰ νύκτα λαμπάδας ἀναβλυστάνει ἀφ' ἧς ἡμέρας κεκοίμηται μέχρι νῦν καὶ εἰς ἀεὶ πᾶσι [1] καταφωτιζούσας καὶ φανερούσας τὴν αὐτοῦ πρὸς Θεὸν παρρησίαν, ὡς ἡ προκειμένη παρίστησιν ἐπιστολὴ (2) καὶ ἡμεῖς αὐτήκοοι παρὰ πολλῶν τῶν ἐκεῖσε ἀρχόντων τε καὶ οἰκητόρων μεθ' ὅρκων τὸ τοιοῦτον παράδοξον ὄντως θαῦμα παρρησίᾳ κηρυττόντων γεγόναμεν, τῶν δὲ καὶ αὐτοψὶ [2] θεασαμένων (ὧν εἷς ὑπάρχει καὐτὸς ὁ τοῦ αὐτοῦ κάστρου Σχημάρεως κώμης Μιστριάνος, ὁ καὶ βιγλεύων μετὰ τῶν ἑαυτοῦ στρατιωτῶν ταύτας οὐχ ἅπαξ οὐ δὶς [3] ἀλλὰ καὶ πολλάκις θεασάμενος καὶ πᾶσι πρῶτος φανερῶς κηρύξας), ἡμῶν δὲ μὴ δυνηθέντων ἐκεῖσε παραγενέσθαι διά τε τὴν τοῦ ὄρους ἐκείνου ἤτοι τῆς κορυφῆς τῶν Καυκασίων [4], οὗ ὑψηλότερον ὄρος ἐπὶ γῆς οὐκ ἔστιν, δυσχέρειαν καὶ τὴν ὥραν τοῦ χειμῶνος, ἔτι μὴν καὶ τὴν γενομένην σύγχυσιν τότε τῶν ἐθνῶν ἐν τοῖς μέρεσιν ἐκείνοις, — ἅμα Ἀναστασίῳ τῷ αὐτοῦ μαθητῇ ἀπὸ ἑνδεκάτης ἐπινεμήσεως τοῦ παρεληλυθότος κύκλου, καὶ αὐτοὶ ὁμοίως ἐν τρισὶν ἐξορίαις (3), λέγω δὲ Βιζύῃ τε καὶ Περβερέει τῆς τῶν Θρᾳκῶν χώρας καὶ τῇ εἰρημένῃ Λαζικῇ, ἐν πολλαῖς συντριβαῖς καὶ ἀνηκέστοις ἀνάγκαις τελέσαντες καὶ αὐτοὶ ἐν τοῖς τοιούτοις ἀθλητικοῖς ἀγῶσιν ἔτη δέκα, πρὸς τὴν ἄνω βασιλείαν μετῳκίσθησαν [5] · ὁ μὲν ἅγιος Μάξιμος, | καθὼς εἴρηται (4), μηνὶ αὐγούστῳ ιγ' ἰνδικτιῶνος ε', προειπὼν ἐκ θείας ἀποκαλύψεως τὴν ἑαυτοῦ κοίμησιν πρὸ ἡμερῶν ιε', καθὰ πρόκειται, τὴν δὲ ἁγίαν αὐτοῦ ὑπὲρ τῆς ἀληθείας ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ ἡμῶν μαρτυρίαν πρὸ ἱκανῶν ἐτῶν, ὁ δὲ αὐτοῦ μαθητὴς Ἀναστάσιος μηνὶ ἰουλίῳ κδ' ἰνδικτιῶνος τῆς αὐτῆς. f. 149 f. 149v

6. Ἐστάλη γοῦν ἡμῖν ἡ τοιαύτη πανίερος καὶ προκειμένη ἰδιόχειρος, μᾶλλον δὲ θεοχάρακτος ἐπιστολὴ μετὰ τῶν ὑποκειμένων αὐτῇ θεηγόρων χρήσεών τε καὶ συλλογισμῶν (5), ἀπὸ τῆς αὐτῆς τρίτης αὐτῶν ἐξορίας, ἤγουν Λαζικῆς · ἣν καὶ κατέχομεν μετ' αὐ-

5. — [1] πάση. — [2] καὶ add. dein del. — [3] οὐδείς. — [4] Καυσίων. — [5] μετοικησθεῖσαν.

(1) Cf. ci-dessus, début du ch. 1.
(2) SIRMOND, p. 197. Cf. Vita Maximi (*P. G.*, XC, 174).
(3) Cf. *La Vie de S. Maxime*, pp. 34, 41-43.
(4) Cf. lettre à Théodose (SIRMOND, p. 196).
(5) Op. cit. (SIRMOND, pp. 209-235, 235-50).

τῆς ἧς ἔγραφε θεοπαραδότου μηχανῆς, ἤτοι τῶν εἰρημένων δύο ἁγίων ξυλαρίων, καὶ τῶν ἄλλων αὐτοῦ ὡσαύτως ἰδιογράφων βιβλίων τε καὶ τόμων τῶν μετὰ τὸ πάθος, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ πρὸ τοῦ πάθους πλείστων πονημάτων αὐτοῦ καὶ ἰδιοχείρων συγγραμμάτων, ὡς ὄντως ἱερὰ καὶ ἅγιά τε κειμήλιά τε καὶ λείψανα. Ἀπεδόθη δὲ ἡμῖν τοῖς ὄντως ἐλαχίστοις Θεοδοσίῳ καὶ Θεοδώρῳ γνησίοις καὶ ἀνοθεύτοις ἀδελφοῖς, ταπεινοῖς τε καὶ ἁμαρτωλοῖς ἀδελφοῖς [1], διὰ τοῦ ἀββᾶ Γρηγορίου τοῦ ἡγουμένου μονῆς τοὺ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ τῆς τῶν Ἀλβανῶν χώρας ἐπιλεγομένης Βεταραρούως [2], ἐν τῇ ἁγίᾳ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν ἀναστάσει (1), ἡ τοιαύτη ἱερὰ ἐπιστολὴ μηνὶ αὐγούστῳ εἰκάδι ἰνδικτιῶνος ια' ἀντιπαρελθούσης ἡμᾶς [3], ὑποστρέψασιν ἐκ τῆς πολλάκις λεγομένης τῶν Λαζῶν χώρας, ἀπελθοῦσιν ἐκεῖσε — εἰ γὰρ καὶ λίαν ἀσθενεῖς, πτωχοί τε καὶ ἀνά|ξιοι κατὰ τὸ εἰωθὸς ἦμεν — εἰς ἐπίσκεψιν αὐτῶν, οὐ μόνον διὰ τὸ ἐπιτεθὲν ἡμῖν τῆς διακονίας τοῦ λόγου [4] βάρος κατ' ἔγγραφον πραίκεπτον ἤτοι πρόσταξιν τοῦ μνημονευθέντος ἁγίου καὶ κορυφαίου ἀποστολικοῦ πάπα Ῥώμης Μαρτίνου, αὐτοπροσώπως πρὸς αὐτὸν ἐν τῇ αὐτῇ μεγαλωνύμῳ πόλει παραγενομένων, καὶ πληροφορίαν ἰδιόχειρον περὶ τῶν ὑπ' αὐτοῦ συνοδικῶς κυρωθέντων εὐσεβῶν ἀληθῶς δογμάτων πρότερον παρ' ἡμῶν κομισαμένου. Ἀλλὰ καὶ διὰ τὸ [5] αὐταῖς ὄψεσιν ἐντείλασθαι ἡμῖν αὐτοὺς περὶ τούτου, μετὰ τὸ παθεῖν αὐτοὺς αἰτίους ἐν Βυζαντίῳ (2) ἐν φρουρᾷ τοῦ πραιτωρίου τοῦ ἐπάρχου ἐπιλεγομένῃ [6] Διο-

f. 150

6. — [1] *ita cod.*; monachis *Anast.* — [2] Batararu *Anast.* — [3] quae praeteriit nos *Anast.* — [4] Act. 6, 4. — [5] τοῦτο. — [6] ἐπιλεγομένης.

(1) Ces mots (ἐν τῇ ἁγίᾳ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν ἀναστάσει) sont omis dans la traduction d'Anastase. Je me demande s'il ne faut pas les considérer comme une sorte de parole de ralliement des « spoudées ». Cf. SIRMOND, p. 200, l. 25-26 : *Filii enim germani existunt sancti Dei nostri Anastaseos*; p. 201, l. 8-9 : *tanquam homini profecto sanctae Christi Dei nostri Anastaseos.* — A moins qu'il ne faille traduire tout simplement, à cet endroit : « dans l'église de la Résurrection »?

(2) Les mots qui se suivent, depuis καὶ πληροφορίαν jusqu'à ἐν Βυζαντίῳ, sont rendus de façon inintelligible dans la traduction latine (SIRMOND, p. 266, l. 1-7 : *et certitudinem propriae manus de his quae ab eo synodice confirmata sunt, ex ipso sumentibus et audientibus Papa et alio ex his qui simul aderant. Sed et quoniam ore proprio mandauerat nobis de hoc, postquam passi sunt, cum adhuc essent Byzantii...*). Il m'a paru légitime de couper la phrase interminable de notre auteur après κομισαμένου.

μήδους, ἐξ ἧς καὶ προεπέμψαμεν [7] αὐτοὺς ἐπὶ τὴν διαφόρως λελεγμένην τρίτην αὐτῶν ἐξορίαν Λαζικῆς, ἀξιωθέντες καὶ ἐν ταῖς λοιπαῖς αὐτῶν ἐξορίαις καὶ παραφυλακαῖς, κόποις καὶ μόχθοις καὶ περιστάσεσιν οὐ μετρίαις, κατὰ τὸ ἡμῖν δυνατόν (Θεοῦ συνεργοῦντος καὶ διὰ τῶν θεοδέκτων [8] αὐτῶν δεήσεων ἐξελομένου [9] ἡμᾶς πολλάκις ἐκ τῶν παρανόμων χειρῶν τῶν ἀσεβῶν, θαλάσσης τε κινδύνων καὶ πειρασμῶν διαφόρων) διακονῆσαι αὐτοῖς ἐκ τῆς ὑπαρχούσης ἡμῖν πενιχρᾶς εὐλογίας γονικῆς, ὡς ἐπὶ κυρίῳ, τἀληθέστερον δὲ εἰπεῖν Θεοῦ δωρεᾶς καὶ οὐκ ἐξ ἀλλοτρίων, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τοῖς λοιποῖς αὐτῶν συναγωνισταῖς καὶ συνμάρτυσιν, καὶ αὐτόπται γενέσθαι τῶν [10] διὰ Χριστὸν τὸν ἀληθινὸν ἡμῶν Θεὸν στιγμάτων αὐτῶν καὶ πα|θημάτων, ἔτι μὴν καὶ αὐτήκοοι τῆς ὄντως θεοσόφου καὶ σωστικῆς αὐτῶν διδασκαλίας ἐν πείρᾳ καταστῆναι, καὶ τῶν θεοπειθῶν αὐτῶν καὶ ἀληθῶς εὐπροσδέκτων εὐχῶν ἐν ἀπολαύσει γενέσθαι, καί τινων τῶν ἐν τῷ πάθει περισχισθέντων αὐτοῖς ἐσθημάτων οἰκείαις χερσὶν παρ' αὐτῶν κομίσασθαι ἅμα τοῖς τῶν περιτιθεμένων ἐν ταῖς ἰατρείαις ταῖς ἀποκοπείσαις (1) αὐτῶν ἁγίαις χερσὶν ἡγιασμένων τε καὶ πεφοινιγμένων [11] τοῖς αὐτῶν τιμίοις αἵμασιν παννίων. Ἀμφοτέρους (2) δὲ συνάψαι καὶ μνημονεῦσαι οὐκ ἀσκόπως, ὡς οἶμαι, συνείδομεν, ἀλλ' ἢ διὰ τὸ ἓν καὶ ταὐτὸν αὐτοὺς ἐν τῇ ἀθλήσει τῆς ἁγίας ὄντως καὶ ὀρθοδόξου πίστεως καὶ τῷ συνδέσμῳ τῆς τε εἰρήνης καὶ ἀγάπης [12] θείας γενέσθαι· τὸ λοιπὸν [13] ἄπειρον πλῆθος τῶν ἐν τῷ εἰρημένῳ ἀνυποίστῳ καὶ ἀφορήτῳ διωγμῷ, διαφόροις αἰκίαις καὶ θλίψεσι φανερῶς τε καὶ κρυπτῶς μαρτυρησάντων, εὐμηχάνως τε καὶ πανούργως ταύτας αὐτοῖς ἀλληνάλλως [14], ὡς οὐ περὶ πίστεως δῆθεν ἀλλ' ἑτέρων χάριν προφάσεων καὶ ζημιῶν προσφερομένων, διὰ τὸ τῶν ἁπλουστέρων εὐάλωτον, τῷ [15] τῶν κρυπτῶν γνώστῃ καὶ μόνῳ τούτους καὶ δι' ἣν αἰτίαν πάσχουσιν ἀκριβῶς ἐπισταμένῳ Θεῷ, καὶ τοῖς φιλοπονωτέροις καταλελοιπότες.

7. Ὑπὲρ ὧν ἁπάντων καὶ ὑμᾶς πάντας τοὺς ἐν ἀληθείᾳ τὰ τῆς f. 150v

[7] praemisimus *Anast.* — [8] *θεοσδέκτων.* — [9] *ἐξελουμένου.* — [10] *τὸν.* — [11] *πεφυνιγμένων.* — [12] Ephes. 4, 13. — [13] de cetero *Anast.* — [14] has illius aliter atque aliter *Anast.* — [15] *τὸ.*

(1) Sirmond, p. 267, l. 6-10 : *una cum sanctificatis pannis, pretiosoque sanguine rubricatis ; qui circumpositi fuerant sanctis eorum quae abscisae fuerant manibus, causa sanguinem medicinaliter restringendi.*

(2) Maxime et Anastase l'apocrisiaire.

f. 151 *ὄντως ἀληθείας ἐντευξομένους* [1], *ὡς παρόντες καὶ προσπίπτον|τες τό τε γόνυ τῆς καρδίας σὺν* [2] *τοῖς σωματικοῖς γόνασιν ἐν αἰσθήσει καρδίας καὶ δάκρυσι κλίνοντες καὶ πρὸ τῶν ἰχνῶν πάντων ὑμῶν προκυλινδούμενοι, δεόμεθα καὶ παρακαλοῦμεν πρῶτον μὲν συγγνώμην ἐν πᾶσιν εἶναι τὴν ἡμῶν οὐθένειάν τε καὶ ἀμάθειαν* [3] *πρὸς πίστωσιν καὶ πληροφορίαν τῶν ὄντως πιστῶν καὶ πιστῶς τὰ τοιαῦτα δεχομένων, καὶ τοῦ μὴ λήθῃ <ἢ>* [4] *τῷ χρόνῳ καλύψαι τοιούτους καὶ τηλικούτους ἱεροὺς ἀγῶνας* (1) *διὰ τὸ πάνυ ὀλίγους καὶ σπανίως σὺν ἀκριβείᾳ ταῦτα ἐπισταμένους* [5]. *Ἡμῶν δέ, ὡς εἴρηται, βουλήσει Θεοῦ αὐταῖς ὄψεσιν συνιστόρων ἐν τοῖς πλείοσι γεγονότων καὶ τὸν* [6] *ἐκ ῥαθυμίας κίνδυνον ὑφορωμένων, ἀλλ' οὐ δι' ἕτερον — ὡς ἐπὶ κυρίου — καθ' οἱονδήποτε τρόπον ταῦτα γράψαι τολμησάντων, μὴ εὐπορούντων βίου ἢ ἐγκωμίου ἐφικέσθαι τοιούτων καὶ τοσούτων ὑπὲρ εὐσεβείας ἀγώνων τε καὶ ἱδρώτων τῶν ὄντως θαυμασίων καὶ μεγάλων ἐκείνων ἐν κυρίῳ θείων ἀνδρῶν, διὰ τὴν σύντροφον ἡμῶν ἀγροικίαν, ἰδιωτείαν τε καὶ πάντη ἀμάθειαν, δι' ὧν καὶ τὸ τοῦ λόγου ἄπορον ἡμῖν πρόσεστιν ὑπὲρ ἅπαντας. Οἷς ἀρκεῖν ἡγούμεθα, ἀντὶ μεγάλων βίων τε καὶ ἐγκωμίων, τοῖς φιλαληθῶς καὶ φιλοπόνως ἐντυγχάνειν ἐθέλουσι τὰ ἐκείνων ἔνθα καὶ ὄντως ἀκόρεστα κατὰ* [7] *τῆς εὐσεβείας πλεῖστα πονήματα καὶ συγγράμματα, ἃ καὶ μετὰ πάσης σπουδῆς καὶ ἀκριβείας,*

f. 151v *μετὰ καὶ τῶν ἐκ τῶν ἐναντίων | βδελυρῶν συγγραμμάτων, εἰ καὶ μέτριοι καὶ εὐτελεῖς ἀληθῶς ὑπὲρ ἅπαντας καὶ ἐν πᾶσιν τυγχάνομεν, κατὰ τὴν ἐνοῦσαν δύναμιν ἐν διαφόροις βίβλοις τε καὶ τόμοις συνεγραψάμεθα, καὶ τοῖς τῆς ἀληθείας ἐρασταῖς ἐκδεδώκαμεν εἰς δόξαν καὶ ἄληκτον αἶνόν τε καὶ εὐχαριστίαν τοῦ παντοδυνάμου Θεοῦ καὶ ὄντως θαυμαστοῦ ἐν τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ* [8], *ζῆλόν τε καὶ προθυμίαν τῶν ὑπὲρ εὐσεβείας ἀθλεῖν ἐθελόντων, αἰσχύνην καὶ ὄνειδος ἀναπόδραστον τῶν τῆς ἀληθείας καὶ αὐτοῦ τοῦ Θεοῦ ἐχθρῶν. Τάς τε ἐνστάσεις καὶ ἀντιθέσεις* [9] *τῶν προσενεχθεισῶν αὐτοῖς ψευδηγοριῶν καὶ ψήφων ἑώλων τε καὶ ἀσυστάτων, καὶ ἁπλῶς ἅπαντας τοὺς αὐτῶν ἐνθέους καὶ ὄντως εὐσεβεῖς* [10] *ἀγῶνάς*

7. — [1] *ἐντευξόμενος.* — [2] *οὖν.* — [3] indisciplinationi *Anast.* — [4] *ἢ supplevi.* — [5] *ἐπισταμένοις.* — [6] *τῶν.* — [7] *supple ex Anast. τῆς ἀσεβείας καὶ ὑπὲρ.* — [8] Ps. 67, 36. — [9] *supple συνεγραψάμεθα.* — [10] *ὄντας εὐσεβείας.*

(1) SIRMOND, p. 268, l. 11-15 : *qui ad certitudinem et satisfactionem tanquam vere fideles fideliter talia prorsus recipimus, et ne obliuio velet tantos et tales sacros agones.*

τε καὶ ἱδρῶτας τοὺς [11] ἐν τοῖς κατ' αὐτῶν παρὰ τῶν δι' ἐναντίας διαφόρως πραχθεῖσιν, ἤτοι τῆς παρεισάκτου νέας αἱρετικοπανδέκτου καινοτομίας [12] τῶν [13] Κυρο - Σεργιο [14] - Πυρρο - Παυλοπετριτῶν καὶ ἀθελήτων, ἀνενεργήτων, ἢ τἀληθέστερον εἰπεῖν νέων Ἐπικουρεΐων ἤγουν πάντη ἀθέων, ὡς αὐτὴ τῶν πραγμάτων ἡ πεῖρα [15] καὶ [16] τῶν ἐναντίων τὰ ἀσεβῆ συγγράμματα δείκνυσιν τοῖς τὰ τοιαῦτα διακρίνειν εἰδόσιν, ὅπως οἱ μεθ' ἡμᾶς Σπουδαῖοι [17] καὶ ἐν λόγῳ δυνατοὶ ταῦτα εὑρίσκοντες καὶ ἀφορμὴν ἐκ τούτων λαμβάνοντες τὸ τῷ Θεῷ καὶ τοῖς ἁγίοις ὀφειλόμενον ἀπονείμωσιν· δίδου γάρ φησιν σοφῷ ἀφορμὴν καὶ σοφώτερος ἔσται [18].

Δεύτερον δὲ ἐκτενέσι προσευχαῖς τε καὶ ἱκεσίαις σὺν ἔρ|γοις f. 152
ἀγαθοῖς καὶ δάκρυσι τὸν ὑπεράγαθον φύσει καὶ φιλάνθρωπον ἐκμειλίξασθε [19] Θεὸν τοῦ συμπαθῆσαι ταῖς ἀσθενείαις ἡμῶν καὶ καταπαῦσαι λοιπὸν τὸν ἔτι ἐνεστῶτα δόλιον καὶ πανοῦργον, παμμήχανόν τε καὶ βαρύτατον ὑπὲρ ἅπαντας τοὺς προλαβόντας ἑλληνικούς τε καὶ αἱρετικοὺς διωγμούς, ὡς γινώσκοντα τοῦ χοὸς ἡμῶν τὸ σαθρόν τε καὶ εὐόλισθον διὰ τὸ ὑπεράγαν ὕπουλον αὐτῶν καὶ παμπόνηρον, καὶ τέλος γενέσθαι στάσιν τε καὶ λῆξιν τοῦ τοιούτου πανδείνου κακοῦ τὴν δι' αὐτὸν ἔκχυσιν τῶν τιμίων αἱμάτων αὐτῶν, ὥσπερ ἐπὶ τῶν δυσωνύμων καὶ ἀθέων Ἀρειανῶν τὴν τοῦ ἁγίου Πέτρου τοῦ πατριάρχου Ἀλεξανδρείας καὶ μάρτυρος (διότι καὶ οἱ εἰρημένοι ἅγιοι πατέρες ἡμῶν καὶ ἀληθῶς τῆς εὐσεβείας διδάσκαλοι, ἐξαιρέτως ὁ ἀποστολικὸς καὶ κορυφαῖος [20] ἡμῶν πάπας Ῥώμης Μαρτῖνος ὁμοίως ἑαυτὸν εἰς θυσίαν ὑπὲρ τοῦ πιστοῦ λαοῦ παρέδωκεν, ἐν πᾶσιν τῷ ἀγωνοθέτῃ Χριστῷ τῷ Θεῷ ἡμῶν καὶ τῷ κορυφαίῳ τῶν ἀποστόλων Πέτρῳ μιμησάμενός τε καὶ ἀκολουθήσας ἐν πᾶσιν, οὗ καὶ διάδοχος ὡς ἄξιος γέγονεν), εἰρήνην τε βεβαίαν καὶ ἄλυτον ἕνωσιν ταῖς ἁπανταχοῦ ἁγίαις αὐτοῦ ἐκκλησίαις δωρήσασθαι καὶ μὴ συγχωρῆσαι τοῦ λοιποῦ μέχρι τέλους αἵρεσιν τὴν οἱανοῦν ἀναφυῆναι, διά τε τὸ πλῆθος τῶν αὐτοῦ οἰκτιρμῶν καὶ τὸ ὑπὲρ πᾶσαν γενεὰν ἀσθενές τε καὶ εὐρίπιστον τῆς ἡμετέρας φύσεως.

Τρίτον δὲ [21] τοῦ ἀτρέπτους μέχρι παντὸς φυλαχθῆναι ἡμᾶς καὶ πάντας τοὺς | εὐσεβεῖς ἐν τῇ ὄντως ἁγίᾳ ὀρθοδόξῳ τε καὶ ἀμω- f. 152v
μήτῳ ἡμῶν τῶν χριστιανῶν μόνῃ καθολικῇ καὶ ἀποστολικῇ πίστει,

[11] τοῖς. — [12] καινοτομίαις. — [13] Heracliano *add. Anast.* — [14] Σεργο. — [15] *om. Anast.* — [16] ἃ// (*duae litt. in rasura*) *add. cod.* — [17] studiosi *Anast.* — [18] Prov. 9, 9. — [19] ἐκμηλίξασθαι. — [20] verticalis *Anast.* — [21] *supple* ἐκμειλίξασθε Θεὸν.

ἀφέσεώς τε ἁμαρτιῶν καὶ σωτηρίας [22] ἡμῶν τῶν ἀληθῶς ἁμαρτωλῶν, δούλων πάντων ὄντως ὀρθοδόξων καὶ γνησίων προσκυνητῶν Χριστοῦ τοῦ ἀληθινοῦ Θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν τοῦ τοὺς ὄντως δοξάζοντας αὐτὸν μεγάλως ἐν ἀληθείᾳ δοξάζοντος. Ὧ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμή, κράτος, μεγαλωσύνη, μεγαλοπρέπεια ἐν οὐρανῷ καὶ ἐπὶ γῆς, προσκύνησίς τε καὶ εὐχαριστία ἐν αἰσθήσει καρδίας καὶ αὐτῇ τῇ ἀληθείᾳ φόβῳ τε καὶ τρόμῳ καὶ ἀγαλλιάσει κατὰ τὸ προφητικὸν λόγιον, ἔτι μὴν ὑπὲρ πάντα καὶ πίστει τελείᾳ ὡς κορυφῇ καὶ τελειωτικῇ πασῶν ἀρετῶν καὶ μόνῃ ὁδηγῷ σωτηρίας, σὺν τῷ ἀθανάτῳ καὶ φιλοικτίρμονι συμπαθεστάτῳ τε καὶ εὐσπλάγχνῳ ὑπὲρ φύσιν Πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ὁμοουσίῳ ζωοποιῷ τε καὶ παντοδυνάμῳ θείῳ Πνεύματι νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς ἀτελευτήτους αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

[22] *supple e. g.* ἐπιτυχόντων, percipiamus *Anast.*

DOMNVS MARCVLVS

L'Afrique du Nord continue à révéler aux archéologues des monuments importants pour l'histoire du christianisme dans ce pays. Parmi les découvertes récentes notre attention s'est particulièrement portée sur la basilique de Ksar-el-Kelb, entre Khenchela et Tebessa, dans l'ancienne Numidie, sur laquelle M. P. Cayrel vient de publier une excellente étude [1]. C'est une basilique donatiste, comme en a compté un bon nombre cette province où le schisme jeta de plus profondes racines. Celle que l'on vient de découvrir appartient certainement à la confession dissidente. L'inscription que l'on a relevée sur une clef de voûte :

DEO LAVDES HIC
OMNES DICAMVS

où l'on reconnaît le cri de guerre des Donatistes, laisserait à peine subsister un doute à cet égard. Le petit monument dont nous allons parler fournit un argument décisif. Il s'agit d'une cuve de pierre, trouvée au fond du collatéral sud de l'édifice. Elle est « de forme ronde, évasée vers le haut. Sa hauteur, mesurée à l'intérieur, est de 0 m,44 ; le diamètre de l'orifice est de 0 m,55 entre les parois, qui sont épaisses de 0 m,05. Cette cuve n'offre aucune décoration [2]. » Elle était entourée de quatre dalles. Celle qui formait la face antérieure du monument était décorée d'ornements en relief, formant un cadre élégant autour de l'inscription suivante :

MEMORIA DO
MNI MARCHVLI

Ce texte n'appelle pas un long commentaire. Nous avons

[1] *Une basilique donatiste de Numidie*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. LI (1934), p. 114-42.

[2] CAYREL, t. c., p. 133.

montré ailleurs [1], et on le sait de reste, que *domnus* dans l'antiquité est l'équivalent du titre de *sanctus*. L'épigraphie africaine offre de nombreux exemples du mot *memoria* dans le sens de dépôt de reliques [2]. *Marculus* est un nom connu de tous les lecteurs de S. Augustin et de S. Optat. C'est celui d'un des héros du Donatisme, d'un des grands martyrs de la secte, dont un hagiographe nous a laissé une Passion, classée parmi les documents importants de l'histoire de l'époque. Dans un style assez recherché, la *Passio benedicti martyris Marculi* [3] raconte l'histoire du remuant personnage dont les schismatiques firent un martyr.

Converti du paganisme, Marculus renonça à la profession d'avocat pour entrer dans les ordres et devint évêque d'un siège qui n'est pas nommé. Il acquit bientôt une grande influence dans le parti, et semble avoir tenu le rôle principal dans une réunion d'évêques de Numidie, où l'on décida de faire une démarche auprès des officiers Macaire et Paul, envoyés par l'empereur Constant pour travailler à l'extinction du schisme. Dix d'entre eux, parmi lesquels Marculus, furent chargés d'aller leur faire des représentations, *salutaria monita*, dit le texte. L'entrevue eut lieu à Vegesela. Elle finit mal. Macaire fit fustiger les députés, y compris Marculus, qui non seulement se laissa attacher à la colonne, mais aida à serrer fortement les liens. Tandis que les neuf autres étaient relâchés, Marculus fut obligé de suivre Macaire dans ses déplacements, jusqu'à Nova Petra. Il y fut enfermé en attendant le jour de l'exécution. On le mena au sommet d'une roche escarpée, d'où il fut précipité dans le vide. Cela fut entouré de mystère, et les soldats seuls eurent connaissance de ce qui venait de se passer. Les fidèles furent avertis par des signes surnaturels, et parvinrent à retrouver intact le corps du martyr.

Le ton de cette histoire est en contraste violent avec la sérénité qui règne habituellement dans les Actes des martyrs. C'est un pamphlet tendancieux, où les catholiques ne

[1] *Sanctus* (1927), p. 59-64.

[2] MONCEAUX, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, dans *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XII (1908), p. 161-339.

[3] *BHL.* 5271.

sont pas épargnés ; dès les premières lignes ils sont qualifiés de *traditores* et d'enragés au service de l'antéchrist. Les officiers impériaux, et surtout Macaire, sont des bêtes féroces. Le caractère de leur mission est odieusement travesti. Ils avaient pour consigne de préparer l'union par des moyens de douceur, et de distribuer de larges aumônes. L'hagiographe veut bien reconnaître que, dans les autres provinces, ils avaient procédé *per subtilitatem*. Il en fut autrement en Numidie ; tous les torts sont du côté de Macaire, qui reçut brutalement la députation des dix.

Ce n'est pas une conjecture bien hardie de penser que ceux-ci, non seulement n'étaient pas sans reproche, mais que leurs « salutaires avertissements » furent faits sur un ton qu'un représentant de l'empereur ne pouvait tolérer. Tout porte à croire que leur attitude fut dictée par l'exemple de Donat de Carthage, dont l'insolence passa toutes les bornes. Lorsque les commissaires impériaux se présentèrent à lui, il les accueillit grossièrement, insulta l'empereur et déclara qu'il avait écrit partout de refuser les aumônes [1]. On devine dans quelles dispositions des fanatiques préparés par de pareilles excitations durent accueillir les offres du commissaire impérial, et on ne s'étonne point que Macaire n'ait pas cru pouvoir laisser en liberté un meneur comme Marculus, capable de faire échouer sa mission de pacification.

Ce n'est pas, bien entendu, sous cet aspect que Marculus pouvait être présenté par un panégyriste de la secte. Marculus est un véritable saint, possédé du désir du martyre, se préparant à la mort par le jeûne et la prière. Les faveurs divines lui sont réservées comme aux autres martyrs ; il a des visions, et les traces des coups qu'il a reçus disparaissent miraculeusement. On a vu comment, d'après l'hagiographe, se termina la tragédie : une version que les catholiques se refusaient à accepter. Ils avaient la leur. Marculus n'avait pas été jeté dans l'abîme : il s'y était précipité lui-même. C'était là un des moyens auxquels les sectaires n'hésitaient pas à recourir pour se procurer la gloire du martyre. L'essentiel du martyre, pour eux, était la mort violente, même sous la forme du suicide.

[1] Optat de Milev, Lib. III, 3, Ziwsa, p. 74.

Trois fois, dans ses écrits, S. Augustin s'occupe du cas de Marculus. Dans un de ses traités sur l'Évangile de S. Jean, il rencontre les Donatistes et les martyrs dont ils font état. *Ecce Marculus de petra praecipitatus est; ecce Donatus Bagaiensis in puteum missus est. Quando potestates Romanae talia supplicia decreverunt, ut praecipitarentur homines? Quid autem respondent nostri? Quid gestum sit nescio: tamen quid tradunt nostri? Quia ipsi se praecipitaverunt et potestates infamaverunt. Recordemur consuetudinem potestatum Romanarum et videamus cui credendum sit. Dicunt nostri illos se praecipitasse: si non sunt ipsi discipuli ipsorum qui se modo de saxis nullo, persequente, praecipitant, non credamus: quid mirum, si fecerunt quod illi solent? Nam potestates Romanorum nunquam talibus suppliciis usae sunt. Num enim non poterant occidere aperte? Sed illi qui se mortuos coli voluerunt famosiorem mortem non invenerunt. Postremo quidquid illud est, non novi* [1].

Augustin, qui ne sait pas exactement ce qui s'est passé, examine les deux versions au point de vue de la vraisemblance. Celle des Donatistes n'en a aucune. Jamais les Romains n'ont infligé pareil supplice. D'autre part les pratiques des sectaires sont assez connues. Peut-on s'étonner qu'ils y aient eu recours une fois de plus, alors surtout qu'ils pouvaient en faire retomber l'odieux sur l'autorité légitime?

Dans le *Contra litteras Petiliani*, S. Augustin commence par dire qu'il ne connaît aucune loi de l'empire édictant contre les Donatistes la peine de mort. Et il continue : *Illi autem de quibus maximam invidiam facere soletis, Marculus et Donatus, ut moderatius dixerim, incertum est utrum se ipsi praecipitaverint, sicut vestra doctrina non cessat cotidianis exemplis, an vero alicuius potestatis iussu praecipitati sint. Si enim incredibile est magistros circumcellionum solitas mortes sibimet intulisse, quanto incredibilius potestates Romanas insolita supplicia iubere potuisse* [2].

On remarquera ce *ut moderatius dixerim*. Augustin consent à dire que l'on peut, à la rigueur, conserver quelque doute ;

[1] *Tract. in Iohannem*, XI, 15, *P. L.*, t. XXXV, p. 1483-84.

[2] Lib. II, 46, PETSCHENIG, p. 46. Marculus est encore cité Lib. II, 32, 195, pp. 37, 120.

mais que tout de même l'explication des Donatistes est beaucoup moins recevable que celle de leurs adversaires.

La manière calme et mesurée dont S. Augustin s'exprime dans le *Contra Cresconium* n'est pas moins remarquable. Il revient sur l'invraisemblance de l'acte de cruauté imputé aux officiers impériaux. A qui voudrait prouver l'innocence de Marculus en invoquant des décrets de conciles donatistes contre le suicide, il oppose les faits que l'on a constamment sous les yeux. *De Marculo quod se ipse praecipitaverit audivi. Quod profecto est credibilius quam hoc aliquam potestatem Romanam iubere potuisse Romanis legibus nimis insolitum, cum hoc malum inter tot haereses sub christiano vocabulo errantes proprium sit haeresis vestrae. Unde quid prodest, quod conciliis suis hoc vestri episcopi prohibuisse et damnasse se iactant, sicut ipse commemorasti, cum tot rupes et abrupta saxorum ex Marculiano illo magisterio cotidie funestentur? Dixi ergo, quid de Marculo audierim et unde hoc credibilius possit videri; quid autem verum sit, Deus noverit. De aliis autem tribus, quorum mortes pariter obiecisti, quid vel quomodo factum sit, ab eis quos nosse existimo, fateor non quaesivi* [1] Ces trois victimes dont Augustin avoue loyalement n'avoir pas même cherché à connaître l'histoire, sont probablement Donat de Bagaï, cité plus haut en compagnie de Marculus [2], et les martyrs donatistes Isaac et Maximien, dont la Passion [3] offre de telles analogies avec celle de Marculus qu'on a pu songer à l'attribuer au même auteur [4].

Le récit des derniers moments de Marculus dans le texte de la Passion n'est pas de nature à dissiper les doutes exprimés par S. Augustin au sujet du genre de mort subi par le prétendu martyr. La manière dont la sentence aurait été exécutée n'est pas moins invraisemblable que la sentence elle-même. Parmi les soldats il ne s'en trouva qu'un seul pour oser porter la main sur le martyr : *Unus ex ipsorum militum numero taeterrimus carnifex et qui timentibus ceteris*

[1] *Contra Cresconium*, III, 54, PETSCHENIG, p. 461-62.

[2] *Contra litteras Petiliani*, II, 46. Voir aussi OPTAT DE MILEV, Lib. II, c. 4 6, ZIWSA, pp. 81, 86.

[3] *BHL.* 4473.

[4] DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, p. 241.

ad perficiendam illustris viri mortem solus esset a diabolo praeparatus... Marculus quitte la maison où il était détenu — *domus* et non pas *carcer* — entouré de gardes et de soldats, *ab ipsis persequentibus honoratus.* Arrivée au sommet du rocher, l'escorte se disperse ; les soldats s'éloignent tous ; les uns saisis de crainte, les autres accablés de douleur, refusent de participer au forfait inouï qui va s'accomplir. Alors l'affreux bourreau s'avance et pousse le martyr dans le précipice.

Pour rendre cette histoire à peu près acceptable, on a proposé une explication qui tiendrait compte, dans une certaine mesure, de la loi et des usages romains. Marculus aurait été décapité, et le cadavre lancé dans le gouffre [1]. Mais les Donatistes, qui sans doute y auraient trouvé matière à de nouvelles récriminations, ne font aucune allusion à pareil dénouement. A la version qu'ils ont fait circuler et toujours maintenue il n'y a d'autre réponse à faire que celle de S. Augustin, et de demander ce qui aurait bien pu empêcher les Romains de procéder franchement à une exécution dans les formes légales.

En 411, Marculus reposait toujours à Nova Petra. Dans la conférence de Carthage, l'évêque de cet endroit, Dativus, fit cette déclaration : *adversarium non habeo, quia illic est domnus Marculus, cuius sanguinem Deus exiget in die iudicii* [2]. Il y aurait lieu d'examiner si les reliques de Marculus contenues dans la *memoria* nouvellement découverte, étaient des parcelles détachées du corps ou de simples reliques représentatives, selon l'usage de l'Église de Rome. Dans les reliquaires africains on peut s'attendre à trouver des reliques de l'une et de l'autre espèce. Pour ne donner qu'un exemple, la *memoria domni Petri et Pauli* de Henchir Magroun [3] ne renfermait évidemment pas des reliques réelles. D'autre part, en Afrique, chez les Donatistes certainement, on n'hésitait pas à prélever des fragments sur les corps saints. La fameuse Lucilla fut surprise, au moment de la communion,

[1] MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Église d'Afrique*, t. VI, p. 376.
[2] *P. L.*, t. XI, p. 1329.
[3] MONCEAUX, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, n. 266.

à baiser un os d'un prétendu martyr [1]. Nous n'avons donc rien à dire du contenu du reliquaire de Ksar-el-Kelb.

La date anniversaire de la mort de Marculus ne peut être déterminée avec précision. Le manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris 5643, d'après lequel a été publiée l'édition princeps de la Passion, marque le 29 novembre [2]; le manuscrit 12612 de la même bibliothèque [3] et le manuscrit C. 10. i. de la bibliothèque communale de Zurich [4] indiquent le 24 novembre. Marculus n'a pas trouvé place au martyrologe hiéronymien, ni dans Bède, comme l'affirme par erreur Baronius, ni dans les martyrologes historiques de la ligne Florus-Adon-Usuard. Mais Raban Maur l'a accueilli, au 25 novembre. Voici sa notice : *In Nicomedia passio beati Marculi sacerdotis et martyris, qui temporibus Constantis, regis tyrannici, per Macharianum et Paulum, persecutores maximos, martyrium pro Christi nomine pertulit. Nam cum variis tormentis afflictus esset, tamen a professione rectae fidei nullo modo averti potuit; ad extremum vero per praedictum Macharianum in altissimam rupem adductus, inde praecipitatus est; sed tamen, Christo protegente, corpus eius integrum inter asperrimos scopulos atque acutissimos servatum est; anima vero egressa de corporis ergastulo ad vitam migravit aeternam.* Le pieux abbé de Fulda a lu, comme nous, la Passion de Marculus, qu'il a pris pour un martyr catholique. Une distraction lui a fait écrire *Nicomedia*, pour *Numidia*, et il a allongé le nom de *Macarius* en *Macarianus*, deux variantes qui nous aideront à comprendre la rédaction du martyrologe Romain. Car le Donatiste Marculus y est entré, sous le nom de Marcellus, au 26 novembre : *Nicomediae sancti Marcelli presbyteri, qui Constantii tempore ab Arianis a rupe praecipitatus martyr occubuit.* Sauf la dernière ligne, tout est inexact dans cette notice : le nom de lieu reproduit l'erreur de Raban ; le nom du saint est défiguré ; *presbyteri* à la place de *sacerdotis* n'est pas une correction sans portée,

[1] Optat de Milev, Lib. I, 16, Ziwsa, p. 18.
[2] *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 527.
[3] Op. c., t. III, p. 165.
[4] E. Munding, *Das Verzeichnis der St.-Galler Heiligenleben* (Beuron, 1918), p. 55.

car elle enlève au saint sa qualité d'évêque ; au lieu de *Constantii* il faut lire *Constantis;* les mots *ab Arianis* représentent certainement *a Macharianis*, suggéré par le nom de Macaire tel que l'a écrit Raban. Moyennant les menues retouches qu'on vient d'indiquer, l'éloge de Marculus devient parfaitement clair, et justifie la conjecture de Molanus, qui, le premier, avait reconnu le martyr donatiste dans le Marculus cité au 25 novembre dans quelques manuscrits d'Usuard.

Nous ne discuterons pas la note de Baronius au 26 novembre, sous le titre : *Marcelli aliter Marculi.* Elle trahit un extrême embarras, bien explicable chez un homme qui ne lisait pas la *Passio benedicti martyris Marculi.* D'autres l'ont lue et peut-être pas avec les précautions que réclame, malgré la modération relative du ton, l'œuvre d'un polémiste fanatique. Elle n'en est pas moins un document intéressant pour l'histoire de la secte, et nous voudrions trouver le loisir de donner une nouvelle édition des Actes des martyrs donatistes, revus sur les manuscrits. Ceux-ci pourraient nous réserver quelques surprises, comme l'exemplaire de Bruxelles, 9289, fol. 106-107v, du XIIe siècle, où le texte de la Passion de Marculus se trouve « complété » d'une façon étrange. Entre le prologue et le premier paragraphe est inséré un long développement, suggéré par le nom de l'empereur Constant, qui est ici *Constans tertius ab Heraclio imperatore.* Suit un aperçu sur l'hérésie monothélite, et les persécutions dont furent victimes, comme le pape Martin, certains prêtres et évêques de Numidie et de Maurétanie, nommément Marculus [1]. N'insistons pas sur ce spécimen d'hagiographie savante dont le moyen âge nous a laissé plus d'un exemple.

Nous n'avons guère parlé de la basilique elle-même. Les archéologues trouveront en M. Cayrel un guide expérimenté qui leur expliquera le plan de l'édifice et les détails d'architecture que des fouilles bien conduites ont mis au jour. En faisant connaître la *memoria Marculi*, l'auteur nous a fourni l'occasion d'étudier un récit hagiographique intéressant, qui n'a pas nécessairement sa place marquée dans les *Acta Sanc-*

[1] *Catal. Lat. Brux.*, t. II, p. 289.

torum. Nous sommes heureux de rendre hommage à l'érudition déployée dans le commentaire dont la description du monument se trouve entouré. Il nous sera peut-être permis de n'accueillir qu'avec réserve une des conclusions qui terminent l'article. « La mention de Marculus, dit l'auteur, vient résoudre un problème de topographie souvent discuté, et permet de reconnaître avec certitude dans le site de Ksar-el-Kelb l'antique Vegesela. » Vegesela, on s'en souvient, est la localité où eut lieu la bastonnade des dix évêques donatistes. Certes, il est naturel de penser que les fidèles du lieu ont réclamé une part dans la distribution des reliques d'un martyr dont la passion avait commencé sur leur territoire. Mais ailleurs aussi on en aura reçu, et si l'on découvre dans la contrée quelque autre *memoria Marculi*, ce qui n'est nullement impossible, l'identification de Ksar-el-Kelb avec Vegesela pourra devenir problématique.

H. D.

LES RELIQUES DE L'ABBAYE DE SAN MILLAN DE LA COGOLLA AU XIIIe SIÈCLE

La liste que nous publions ici est conservée dans un manuscrit provenant de l'abbaye de San Millán de la Cogolla. Ce manuscrit, qui a été déposé, au siècle passé, dans la Bibliothèque de l'Académie d'Histoire de Madrid, est actuellement coté sous le numéro XXIV (ancien F. 188) [1]. *Il contient les Collations de Cassien (fol. 1-155^r), ladite liste des reliques (fol. 155^v), un fragment de glossaire (fol. 156-60). Le texte des Collations a été transcrit au Xe siècle. Le glossaire qui est également du Xe siècle, ne faisait pas primitivement partie du codex. Quant à la liste des reliques, elle a été transcrite au XIIIe siècle sur le verso du dernier folio des Collations, demeuré vide* [2].

Depuis la fin du XIe siècle, l'abbaye de San Millán possédait deux églises : l'ancienne église élevée sur le tombeau de S. Émilien, appelée San Millán de Suso [3] *c'est-à-dire Saint-*

[1] La meilleure description du manuscrit a été faite par G. Loewe-W. von Hartel, *Bibliotheca patrum latinorum Hispaniensis*, dans les *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, t. 113 (Wien, 1886), p. 539. Cf. C. Perez Pastor, *Indice por titulos de los codices procedentes de los monasterios de San Millan de la Cogolla y San Pedro de Cardeña existentes en la Biblioteca de la Real Academia de la Historia*, dans *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. LIII (1908), p. 487.

[2] Quelques auteurs ont daté le fol. 155^v du XIIe siècle, par exemple Loewe et von Hartel (op. c.) ; mais comme la liste mentionne des reliques de S. François : *Reliquie sancti Francisci* († 1226), il faut admettre que le texte n'a pas été écrit avant le XIIIe. L'écriture du reste ne s'y oppose nullement.

[3] L'église de S. Millan de Suso est très soigneusement décrite dans le livre de M. Gomez-Moreno, *Iglesias Mozárabes* (Madrid, 1919), p. 288-309.

Émilien d'en haut, et la nouvelle église d'en bas, San Millán de Yuso, *construite vers 1067* [1].

Notre document n'énumère que les reliques et les châsses de l'église d'en bas [2]. *Sur le maître-autel, consacré à la Vierge, avait été placée la célèbre châsse en or et ivoire, qui renfermait le corps de S. Émilien. Sur l'autel Saint-Jean, reposait le corps de S. Félix de Bilibio, le pieux ermite qui avait guidé les premiers pas de S. Émilien dans le chemin de la perfection* [3].

Une châsse spéciale, dont la position n'est pas indiquée, contenait des reliques diverses: reliques de Terre Sainte, de saints espagnols et étrangers. Vient ensuite l'énumération des reliques qui avaient été placées dans le maître-autel lors de sa consécration, ainsi que dans les autels Saint-Pierre et Saint-Nicolas. Les autels de l'église San Millán de Yuso sont hélas tous détruits [4]. *Au XVIe siècle, les moines jetèrent bas les anciens bâtiments pour construire un nouveau monastère et une nouvelle église. Un grandiose édifice, que l'on appelle parfois* l'Escurial de la Rioja, *remplaça le sanctuaire du XIe siècle. Nous pouvons cependant nous faire encore une idée des châsses dont parle l'inventaire, car celles de S. Émilien et de S. Félix subsistent, en partie du moins* [5]. *De plus, au*

[1] L'église de S. Millan de Yuso, dans laquelle on déposa le corps de S. Émilien, fut terminée en 1067. C'est du moins la date qui se lit dans les textes provenant de S. Millan de la Cogolla, par exemple dans le récit de la translation de S. Émilien de l'église d'en haut à l'église d'en bas (cf. *BHL.* 102). Voir L. SERRANO, *Cartulario de San Millán de la Cogolla* (Madrid, 1930), p. LI.

[2] La liste, s'arrêtant brusquement au bas de la page, semble être incomplète (SERRANO, op. c., p. CVIII). On attendrait en effet, comme dans les textes similaires, que le rédacteur signalât en terminant les reliques dont Dieu seul connaît les noms et aussi les reliques qui étaient restées dans l'oratoire de *S. Millán de Suso*.

[3] C'est en 1090 que les moines de San Millan transportèrent le corps de S. Félix du *castellum Bilibium*, non loin de Haro, à la Cogolla (*BHL.* 2862). Cf. *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 212-19.

[4] « Se desconoce por completo cúal era la forma y magnitud de la Vieja Iglesia Románica, fundada por don García el de Nájera, y su hijo heredero don Sáncho el Noble, en el siglo XI. » C. GARRÁN, *San Millán de la Cogolla y sus dos insignes monasterios* (Logroño, 1929), p. 71 ; M. GOMEZ-MORENO, op. c., p. 295.

[5] La châsse de S. Émilien, conservée intacte jusqu'en 1809, fut détruite par

début du XVIIe siècle, l'historien Prudencio de Sandoval, dans son histoire de l'abbaye de la Cogolla [1], décrivit en détail le trésor des reliques. Il énumère aussi de nombreux reliquaires, qui peu à peu étaient venus enrichir la collection de l'abbaye. La description de Sandoval passe sous silence les reliques qui avaient été déposées dans les autels. Au point de vue du culte, c'est la section la plus intéressante de notre document, car elle signale plusieurs saints de l'époque wisigothique, pour lesquels nous ne possédions presque aucun témoin qui nous permît de les ranger dans les fastes de l'hagiographie hispanique. Récemment le R. P. Abbé de Silos, Dom L. Serrano écrivait : « Les noms — cités dans la liste — constituent un témoignage extraordinaire du culte rendu à un nombre considérable de personnages de l'époque wisigothique..., que des auteurs modernes hésitaient à mettre au nombre des saints [2]. »

Dire que ce nombre est considérable, nous paraît un peu excessif. C'est le cas de quelques noms, ainsi que nous aurons l'occasion de le montrer en annotant le texte. Dans ces notes nous omettrons les saints universellement connus, et nous insisterons d'une manière spéciale sur les saints espagnols. Les saints évêques de l'époque wisigothique [3], surtout ceux de

les troupes françaises. Toute la partie en métal fut enlevée ; les plaquettes d'ivoire furent heureusement sauvées. Elles faisaient jusqu'en ces derniers temps l'orgueil de l'abbaye, mais elles viennent d'être transférées au Musée National de Madrid. Sur cette châsse on peut consulter : GOMEZ-MORENO, op. c., pp. 295, 374 ; SERRANO, op. c., p. LII ; A. Kingsley PORTER, *Romanesque Sculpture of the Pilgrimage Roads*, t. I, Text (Boston, 1923), p. 37 ; A. GOLDSCHMIDT, *Die, Elfenbeinskulpturen aus der Romanischen Zeit : XI.-XIII. Jahrhundert* (Berlin, 1926), t. IV, p. 26 ; I. FERRANDIS, *Marfiles y Azabaches Españoles* (Barcelona 1928), p. 160-69. De la châsse de S. Félix, il ne reste plus que quatre plaquettes d'ivoire. I. FERRANDIS, op. c., p. 186.

[1] *Primera parte de las fundaciones de los monasterios de S. Benito en España* (Madrid, 1601) : Monasterio de S. Millan, p. 40-41. Comme le livre de P. de Sandoval est très rare, M. Ferrandis (op. c., pp. 160-69, 186-87) a réimprimé les pages consacrées à la description des châsses de S. Émilien et de S. Félix.

[2] Op. c., p. CVIII. « Citamos estos nombres, porque constituyen un testimonio extraordinario del culto tributado a un número considerable de santos personajes de la época visigoda y anterior, de cuya condición de santos han dudado algunos escritores modernos, o cuya mención de tales se ha retrasado varias centurias. »

[3] Au sujet des saints wisigothiques et mozarabes, voir Elías TORMO, *El resumen del santoral del culto mozárabe*, dans *Homenaje a Menéndez Pidal*, t. III (1925), p. 531-43.

Tolède, occupent, comme on le verra, une place relativement importante.

B. G.

Universis presentem literam inspecturis. Manifesta relatione et firma veritate scribere curavimus que et quorum sanctorum reliquie in beati Emiliani ecclesia requiescunt, ne forte processu temporis a nostre posteritatis memoria relabentes honore debito privarentur [1].

Igitur supra altare beate virginis Marie in archa aurea et eburnea requiescit corpus beati Emiliani [2] et secundum antecessorum nostrorum traditionem cum eo caput beati Aselli [3] et quoddam pitatium ligni quod ipsius orationibus dicitur excrevisse [4].

In archa vero argentea, que super altare sancti Iohannis est posita, corpus beati Felicis [5], magistri beati Emiliani requiescit.

[1] Les mots *forte... privarentur* sont écrits dans la marge entre les deux colonnes.

[2] Aemilianus Cucullatus, † 574, *BHL.* 100-104.

[3] Dans la Vie de S. Émilien par Braulio, il n'est question qu'une fois du prêtre Asellus : *Sane adpropinquante mortis tempore, accersivit (Aemilianus) sanctissimum Asellum presbyterum cum quo habebat collegium, in cuius praesentia felicissima illa anima corpore soluta, coelo est reddita. Tunc eius beatissimi viri studio corpus eius deportatum cum multo religiosorum obsequio depositum est, ubi et manet in suo oratorio* (T. Minguella de la Merced, *San Millán de la Cogolla* (Madrid, 1883), p. 240). Quelques siècles plus tard les moines canonisèrent Asellus ainsi que tous les saints personnages dont le nom se rencontre dans l'œuvre de Braulio.

[4] Ce miracle est raconté dans la Vie écrite par Braulio au paragraphe 19 (T. Minguella de la Merced, op. c., p. 233). Dans le catalogue des reliques d'Oviedo, republié par D. D. De Bruyne (*Anal. Boll.*, t. XLV, p. 95) est également signalé le fragment d'une poutre qui s'était miraculeusement allongée : *Lignum cuiusdam trabis deficientis ad edificium ecclesie quod Deus mirabiliter augmentavit.* Bien que dans la littérature hagiographique, on puisse découvrir plusieurs miracles analogues, il est assez probable qu'il s'agit de la poutre de S. Émilien, d'autant plus que, comme le dit S. Braulio : *Lignum quoque ipsum remediabile devotis usque in praesens extitit aegrotis, tantisque virtutibus celebratum habetur ut pene cotidianum obtinuerit languentibus praebendae sanitatis usum.*

[5] Félix de Bilibio, *BHL.* 2861-62.

In archa autem reliquiarum continentur reliquie
de sepulcro Domini,
de ligno Domini,
de petra super quam resedit Dominus in fractione panis,
de petra nativitatis Domini in Bethleem,
de presepe Domini,
de rupe Calvarie et Golgotha,
de ilice sub qua Abraham vidit tres angelos,
de balsamo ex quo fit crisma [1].
Reliquie beate Marie virginis,
Reliquie sancti Iohannis Baptiste,
Reliquie sancti Stephani,
Reliquie sancti Innocentii [2],
Reliquie sancti Christofori,
de sanguine beati Laurentii,
Reliquie sanctorum Emeterii et Celedonii,

[1] Peut-être s'agit-il du baume recueilli en Palestine et conservé avec d'autres souvenirs provenant de la Terre Sainte. D'autre part, la vénération que les chrétiens avaient pour le saint chrême est attestée par de nombreux textes. Sur ce point, voir : Ad. Franz, *Die kirchlichen Benediktionen im Mittelalter* (Freiburg i. Br., 1909), t. I, p. 335-61 ; H. Grisar, *Die römische Kapelle Sancta Sanctorum und ihr Schatz* (Freiburg i. Br., 1908), p. 91. Le chrême était parfois employé pour des fins superstitieuses ; aussi recommandait-on aux ecclésiastiques de le garder avec grand soin : *Deinde archiepiscopus descendat in sacrarium, mandans presbyteris ut iuxta canones chrisma sub sigillo custodiant et nulli sub praetextu medicinae vel maleficii tradere praesumant : quod si fecerint, honore priventur* (Martène, *Tractatus de antiqua Ecclesiae disciplina*, Lugduni, 1706, p. 326).

[2] Le manuscrit porte très clairement *Innocentii*. Dans les calendriers mozarabes publiés par D. Férotin, on ne trouve aucun S. Innocent. Aussi pourrait-on croire que c'est une faute de copiste et qu'il faudrait lire *Sanctorum Innocentium*. Nous pensons cependant que la leçon *Innocentii* est exacte et que ce saint doit être identifié avec l'évêque de Mérida, Innocent, qui succéda à S. Massona. L'auteur des *Vitae Patrum Emeritensium* parle de lui en ces termes : *Post hunc* (Massonam) *denique electus est sanctus vir summae sanctitatis ac simplicitatis, nomine Innocentius*. Et après avoir exalté ses vertus, le biographe affirme que S. Innocent avait aussi le don des miracles (*Act. SS.*, Nov. t. I, p. 338). A la fin de son ouvrage, le même auteur relate que les corps des saints évêques dont il vient de retracer la vie reposent près de l'autel de Ste Eulalie et sont l'objet de la vénération des fidèles (*Act. SS.*, t. c., p. 338 ; cf. *Act. SS.*, Iun. t. IV, p. 99 ; Mart. t. III, p. 907). Ce texte était bien connu à l'abbaye de San Millan, ainsi que nous le verrons plus loin en parlant du prédécesseur de S. Innocent, S. Massona, évêque de Mérida.

Reliquie sancti Ypoliti et eius familie [1],
Reliquie sancti Pelagii martyris [2],
Brachium sancti Georgii martyris,
Reliquie sancti Darii martyris [3],
Reliquie sancti Cesarii martyris [4],
Reliquie sancti Crisanti martyris [5],
Reliquie sanctorum Largii et Zmaragdi martyrum,
Reliquie sanctorum Pancracii et Victoris martyrum, quorum festivitas celebratur IIII ydus madii [6],
Reliquie alterius Pancracii archiepiscopi et martyris cuius festivitas celebratur VII ydus iulii [7],
Reliquie sancti Nicholay,
Reliquie sancti Gregorii,
Reliquie sancti Ysidori,
Reliquie sancti Prudentii episcopi et sociorum eiusque discipulorum de prima eius translatione [8],

[1] L'expression *Hippolytus et eius familia* se lit dans la Passion du saint martyr ; cf. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 95 : *Iussit vero Valerianus in conspectu Ypoliti ut omnis familia eius capite truncarentur.* Le nom d'Hippolyte est aussi inscrit dans les calendriers mozarabes avec les SS. Sixte et Laurent, au 10 et au 13 août ; cf. FÉROTIN, op. c., p. 474-75.

[2] Assurément le célèbre martyr de Cordoue (*BHL.* 6617-6618) ; cf. FÉROTIN, op. c., p. 468-69. Au sujet des translations des reliques de ce saint voir *Act. SS.*, Iun. t. V, p. 213-14 ; *Antiphonarium Mozarabicum de la Catedral de León* (León, 1928), p. XIII. Le monastère d'Arlanza en Castille possédait également des reliques de S. Pélage : FÉROTIN, *Chartes de l'abbaye de Silos* (Paris, 1897), p. 9 ; cf. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. IV, p. 228.

[3] Le nom de Chrysanthe est séparé ici de celui de Darie. Au XVII[e] siècle, Sandoval, dans sa description des reliques, écrit également : *reliquias... de San Lario* (sic) *martyr, de San Cesario martyr, de san Crisanto martyr* (*Primera parte de las fundaciones de los monasterios de S. Benito en España* (Madrid,1601), monasterio de San Millan, p. 40). Dans les calendriers mozarabes, SS. Chrysanthe et Darie sont inscrits au 12 ou 13 août ; cf. FÉROTIN, op. c., p. 474-75.

[4] Probablement S. Césaire, martyr à Terracine ; cf. *BHL.* 1511-1518 ; *Comm. mart. hieron.*, pp. 201, 582.

[5] Voir note 3.

[6] Plusieurs calendriers mozarabes mentionnent S. Pancrace au *IV[o] idus Maii* (12 mai). FÉROTIN, op. c., p. 464-65. C'est la date de culte du célèbre martyr romain. Voir *BHL.* 6420-28 ; *Comm. mart. hieron.*, p. 249.

[7] Il s'agit de S. Pancrace, évêque de Taormina, dont la fête, d'après les synaxaires de l'Église grecque, est fixée au 9 juillet. Notre texte suit le même usage. Dans le martyrologe hiéronymien S. Pancrace de Taormina e t inscrit au 3 avril, au 5 avril et au 8 juillet. *Comm. mart. hieron.*, pp. 172, 175, 359.

[8] S. Prudence, évêque de Tarazona, dont la fête est célébrée le 28 avril ;

Reliquie eiusdem Prudentii de secunda ipsius translatione,
Reliquie sancti Emiliani,
Reliquie sancti Felicis, presbiteri et confessoris,
Reliquie sancti Dominici Siliensis [1],
Reliquie sancti Salvatoris [2],
Reliquie sancti Francisci,
Reliquie sancte Marie, matris apostolorum Iacobi et Iohannis [3],
De ossibus sancte Marie Magdalene in pulverem redactis,
De capillis eiusdem,

cf. FÉROTIN, op. c., pp. 462-63, 497. L'histoire des translations du corps de S. Prudence est très obscure, et la querelle qui s'est élevée au sujet de leur authenticité, entre le monastère de Monte Laturce et l'église de Najera, a encore embrouillé la question. On peut consulter sur ce sujet : *Act. SS.*, April. t. III, p. 587 ; F. FITA, *Santa Maria la Real de Nájera*, dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. XXVI (1895), p. 185 ; *España Sagrada*, t. 49, p. 104-110. Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas facile de déterminer quand eurent lieu les deux translations dont notre texte fait mention. L'une d'elles est assurément celle qui est relatée dans un passage de la *Chronique Léonaise*. On y lit que le roi Garcia *el de Nájera*, après avoir repris Calahorra sur les Arabes (1045), éleva à Najera une église en l'honneur de la Vierge. *Ad cuius decorationem cum multorum sanctorum reliquias et corpus beati Prudentii Tyrasonensis quondam episcopi convexisset...* (G. CIROT, *La chronique léonaise*, Bordeaux, 1920, p. 75). Quant à l'autre translation, elle paraît être antérieure et avoir eu lieu au x[e] siècle, quand les moines de Monte Laturce, ayant abandonné leur monastère, vinrent à Albelda (*España Sagrada*, t. 49, p. 110).

[1] S. Dominique de Silos, *BHL.* 2238. Dans la marge une autre main a ajouté une note qu'il n'est plus possible de déchiffrer.

[2] La place que cette relique occupe dans l'inventaire ne permet pas d'y reconnaître une relique du Sauveur. Au 25 novembre, plusieurs calendriers mozarabes contiennent la mention : *Sancti Salvatoris*. A ce sujet D. Férotin écrivait : « S'agit-il d'un saint ou de la dédicace d'une basilique placée sous ce vocable? Il n'est pas aisé de le dire. La dédicace de l'église du Latran est marquée au 9 novembre. En Espagne, la célèbre *basilica Sancti Salvatoris* d'Oviedo fut plusieurs fois reconstruite... Quelques martyrologes font aussi mention au 18 décembre d'un S. *Salvator*, martyr en Afrique. » Op. c., p. 488-89. On verra dans le commentaire du martyrologe hiéronymien ce qu'il faut penser du S. Salvator fêté le 18 décembre. *Comm. mart. hieron.* p. 652. Notons que, parmi les chartes de l'abbaye de San Millán, on rencontre parfois le nom de *S. Salvatoris*, par ex. : *unum monasterium, nomine Albonica, reliquias ferente S. Salvatoris et S. Iohannis Babtiste et SS. apostolorum Petri et Pauli et sancte Marie*. L. SERRANO, op. c., p. 282 ; cf. p. 216. Mais il est bien difficile de décider s'il s'agit du Sauveur ou d'un saint.

[3] Marie Salomé, dont la fête se célèbre le 22 octobre. Cf. *BHL.* 5518-5521.

Reliquie sancte Christine [1],
Reliquie sancte Barbare,
Reliquie de sancto angulo montis Gargani et montis Perichiani [2].

Item intra altare beate Marie virginis, continentur reliquie que in ipsius consecratione [3] fuerunt ibi recondite scilicet :

Reliquie sancte Marie Virginis,
Reliquie sancti Iohannis Baptiste,
Reliquie apostolorum Petri et Pauli atque Iacobi,
Reliquie sancti Vincetii,
Reliquie sancti Cipriani,
Reliquie sanctorum Cosme et Damiani,
Reliquie sanctorum Iusti et Pastoris,
Reliquie sancti Secundi [4],
Reliquie sancti Indaletii,
Reliquie sancti Iusti [5],
Reliquie sanctorum Emeterii et Celedonii,
Reliquie sancti Eugenii [6],

[1] Ste Christine martyre, dont la fête dans les calendriers mozarabes est fixée au 26 juillet. Cf. *BHL.* 1748-1762.

[2] Il s'agit de Saint-Michel della Chiusa, dans le Piémont, sur le *monte Pirchiriano.* Cf. *M.G.*, Scr., t. XXX, p. 959-70 ; *BHL.* 5954-55 ; *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 408.

[3] Nous ignorons si le maître-autel a été consacré en même temps que l'église. L'édifice a été terminé vers 1070. Sans doute a-t-il été consacré peu après. Les documents de San Millán signalent également une consécration de l'église en 1137 ; à l'occasion de cette cérémonie Alphonse VII donne à l'abbaye de San Millán la villa de Madriz : *Hanc villam dono ego totam in dotum in sacratione ecclesiae sancti Emiliani... Facta carta in sancto Emiliano die sacrationis IIII nonas Novembris, era MCLXXV.* A. C. de Govantes, *Diccionario geografico-historico de España.* Seccion II (Madrid, 1846), p. 260 ; cf. L. Serrano, op. c., p. lxxvi ; M. Gomez-Moreno, op. c., p. 295.

[4] Un des *siete Varones Apostolicos,* dont *Torquatus* est en général le chef de file : *Torquatus, Ctesiphon, Secundus, Indaletius, Caecilius, Hesychius, Euphrasius.* Cf. *BHL.* 8308-8311. Les noms de ces sept évêques se retrouvent dispersés plus bas.

[5] Parmi les nombreux saints qui portent ce nom, il n'est pas possible d'identifier celui dont les reliques sont ici mentionnées. On trouvera la liste des saints espagnols appelés *Iustus* dans Sainz de Baranda, *Clave de la España Sagrada,* p. 485-86 (= t. XXII de la *Coleccion de Documentos inéditos*) ; A. Gonzalez Palencia, *Indice de la España Sagrada* (Madrid, 1918), p. 177.

[6] Il nous faut ici choisir entre trois évêques de l'église de Tolède : le pseudo

Reliquie sancti Eufrasii,
Reliquie sancti Iusti,
Reliquie sancti Eugenii secundi,
Reliquie sancti Iuliani secundi [1],
Reliquie sancti Torquati,
Reliquie sancti Tisefontis,
Reliquie sancti Gregorii,
Reliquie sancti Ambrosii,
Reliquie sancti Ysidori,
Reliquie sanctorum Emiliani et Felicis,
Reliquie sancti Massone [2],

Eugène, qui selon la légende aurait vécu au premier siècle (*BHL.* 2685-2692) et les deux saints évêques du VIIe siècle, dont l'un est mort en 646 et l'autre en 657. Le pseudo-Eugène n'a été connu en Espagne qu'au XIIe siècle. L'évêque de Tolède, Raymond († 1150) rapporta de France en Espagne quelques fragments des reliques que possédait l'abbaye de Saint-Denis, près de Paris (GAMS, *Die Kirchengeschichte von Spanien*, Bd. III, p. 35). Le culte de ce saint se répandit surtout au XVIe siècle, après que Philippe II eut ramené solennellement de Paris à Tolède le corps du martyr. Aussi croyons-nous que le saint inscrit dans notre liste n'est pas le pseudo-Eugène du Ier siècle, mais Eugène de Tolède, mort en 646, et que *Eugenius secundus*, mentionné un peu plus bas, est son successeur mort en 657. Nous pouvons invoquer ici en faveur de cette interprétation, un précieux document, qui, dans la suite, nous sera d'un grand secours pour identifier les reliques de plusieurs saints, à savoir la liste des évêques de Tolède qui est transcrite au folio 360^v^ du célèbre manuscrit de San Millán, aujourd'hui conservé à l'Escurial : d.I.1. On n'y rencontre que deux Eugènes, les deux évêques du VIIe siècle. Les traces du culte de S. Eugène († 646) sont très peu nombreuses et nos prédécesseurs l'avaient rangé parmi les *Praetermissi* (*Act. SS.*, Iul. t. I, p. 3). Nous suivons l'édition du P. Antolin : *El codice Emilianense de la Biblioteca de el Escorial*, dans *La Ciudad de Dios*, vol. LXXIV (1907), p. 388.

[1] La liste des évêques de Tolède, transcrite dans le manuscrit des conciles (Escorial : d. I. 1) contient deux *Iuliani*, l'un successeur de *Montanus* (VIe siècle), l'autre, successeur de *Quiricus* (VIIe siècle). Le premier ne semble pas avoir été l'objet d'un culte ; peut-être est-il commémoré dans quelques calendriers mozarabes, au 14 janvier : *Obitum Iuliani episcopi Toleto* (FÉROTIN, op. c., p. 452-53). Le second est un des plus glorieux prélats de l'Église de Tolède († 6 mars 690). C'est lui qu'il faut reconnaître dans le *Iulianus secundus* de notre texte. Sur ce saint voir *BHL.* 4554 ; FÉROTIN, op. c., p. 457 ; *Lexikon für Theologie und Kirche*, t. V, p. 711-12.

[2] Évêque de Mérida, dont la vie est racontée dans les *Vitae et miracula Patrum Emeritensium* (*BHL.* 2530). Dans son commentaire sur les évêques de Mérida, le P. Ch. De Smedt remarquait que les traces du culte de S. Massona étaient extrêmement rares (*Act. SS.*, Nov. t. I, p. 309). Récemment encore,

Reliquie sancti Yldefonssi,
Reliquie sancti Eugenii,
Reliquie sancti Prudentii,
Reliquie sancti Leandri,
Reliquie sancti Braulii [1],
Reliquie sancti Patrunii [2],
Reliquie sancti Montani [3],
Reliquie sancti Ysitii,
Reliquie sancti Çeçilii,
Reliquie sancti Iohannis,
Reliquie sancti Petri,
Reliquie sancti Quiriçi [4],

M. E. Tormo écrivait que le culte de ce saint évêque ne s'était pas maintenu (op. c., p. 541). Le témoignage apporté par notre document n'est donc pas à dédaigner. Mais il y a plus. Il est certain que les moines de S. Millan honoraient spécialement S. Massona. Le manuscrit (Madrid, *Acad. Hist.* F. 177, du x[e] siècle) dont s'est servi le P. De Smedt pour publier les *Vitae Patrum Emeritensium*, provient de S. Millan de la Cogolla (G. Loewe-W. von Hartel, op. c., p. 520 ; C. Perez Pastor, op. c., p. 479-80). Un autre manuscrit de la même abbaye, écrit au XII[e] siècle (F. 181), qui ne comprend que des Vies de Saints (Perez Pastor, op. c., p. 476-77), a détaché des *Vitae Patrum Emeritensium*, la *Vita* de S. Massona, sans nul doute pour la réciter durant l'office liturgique. Le culte du saint évêque était également vivant dans le monastère castillan de Silos, comme en témoignent les livres liturgiques qui proviennent de cette abbaye. On rencontre le nom du saint dans un missel du XII[e] siècle : V. Leroquais, *Les sacramentaires et les missels manuscrits*, t. II (Paris, 1924), p. 36 ; et dans les litanies de deux bréviaires du XIV[e] siècle : Id., *Les bréviaires manuscrits*, t. III (Paris, 1934), pp. 433, 434.

[1] S. Braulio, évêque de Saragosse († ca 651). Cf. G. von Działowski, *Isidor und Ildefons als Litterarhistoriker* (Münster i. W., 1898), p. 144-45.

[2] Faut-il l'identifier avec le *Patrunus*, inscrit dans la liste des évêques de Tolède (Antolin, op. c., p. 388) ou avec Patrunus de Mérida? La pénurie et le laconisme des documents ne permettent pas de décider. Cf. Garcia Villada, *Historia eclesiástica de España*, t. I, 1, p. 210.

[3] Montanus, évêque de Tolède (523-31). Cf. G. von Działowski, p. 135-36 ; *España Sagrada*, t. V, p.247. A la date du 23 février, Bollandus, n'ayant trouvé de preuves du culte que dans la littérature des fausses chroniques, rangea Montanus parmi les *Praetermissi* (*Act. SS.*, Feb. t. III, p. 359).

[4] Successeur de S. Ildephonse et prédécesseur de S. Julien de Tolède. L'anniversaire de sa mort est inscrit dans quelques calendriers mozarabes au 16 janvier (Férotin, op. c., pp. 452, 495 ; cf. *España Sagrada*, t. V, p. 291). On pourrait songer au martyr *Quiricus*, du groupe Quiricus et Julitta, dont le culte était très répandu en Espagne. Mais vu la place qu'il occupe dans notre document et l'omission du titre de martyr, nous pensons que cette hypothèse ne doit pas être retenue.

Reliquie sancti Fructuosi [1],
Reliquie sancti Conantii [2],
Reliquie sancti Adelfi [3],
Reliquie sancte Eolalie,
Reliquie sancte Leocadie.

Et scriptum omnium harum reliquiarum, que reponuntur in altari, in tabula ferrea invenitur [4].

In altario vero sancti Petri continentur :
Reliquie sancti Christofori,
Reliquie sancte Barbare,
De ligno Domini et sacrum corpus Christi etiam ad (...) [5].

In altari autem sancti Nicholay sunt recondite reliquie :
De ligno Domini,
De sepulcro Domini,
Reliquie sanctorum Innocentium,
Reliquie sancti Nicholay.

[1] Fructueux, évêque de Braga ; cf. *BHL.* 3194-3195. Nous ne pensons pas qu'il faille songer au célèbre martyr de Tarragone (*BHL.* 3196), car l'épithète de martyr fait défaut et dans les environs immédiats on ne trouve que des saints évêques confesseurs.

[2] Peut-être Conantius de Palentia, dont S. Ildephonse a brièvement retracé la vie (G. von Działowski, op. c., p. 144 ; *España Sagrada*, t. VIII, p. 25-29). Il a été le maître de S. Fructueux de Braga, ainsi qu'en fait foi la Vie *BHL.* 3194 : *tradidit se erudiendum spiritualibus disciplinis sanctissimo viro Conatio* (alias Conantio) *episcopo* (*Act. SS.*, April. t. III, p. 431). Le voisinage des deux noms *Fructuosus, Conantius*, semble favorable à cette hypothèse. Mais dans notre liste, *Conantius* précède *Adelfius*, qui, ainsi qu'on le verra plus loin, a été évêque de Tolède. Or, dans les fastes épiscopaux de Tolède (manuscrit d-I-1 de l'Escurial), on lit : *Adelfius, Conantius.* Il se peut donc que *Conantius* doive être identifié à cet évêque de Tolède, dont malheureusement nous ne savons presque rien.

[3] Évêque de Tolède et prédécesseur d'Aurasius, comme nous l'apprend S. Ildephonse : *Aurasius Toletanae ecclesiae pontifex, metropolis urbis, post Adelphium in loco asciscitur sacerdotis* (G. von Działowski, op. c., p. 137). Le culte de ce saint évêque ne fait pas de doute (P. Sainz de Baranda, op. c., p. 395 ; *Act. SS.*, Aug. t. VI, p. 504-512) ; mais les auteurs des fausses chroniques voulurent suppléer au silence des documents en l'identifiant avec Adelphus évêque de Metz (*BHL.* 76).

[4] Au sujet des inscriptions où étaient consignés les noms des saints dont les reliques avaient été déposées dans l'autel, voir J. Braun, *Der christliche Altar*, t. I (Munich, 1924), p. 720-25.

[5] Un mot effacé.

DE S. IOHANNE BRIDLINGTONIENSI COLLECTANEA

De S. Iohanne confessore egerunt decessores nostri ad diem 10 octobris, t. V, p. 135-44. Pauca subdere libet ex iis quae reperta sunt, certiora aliquando, pleniora nonnunquam.

Prioratum Sanctae Mariae, Canonicorum Regularium Sancti Augustini, Bridlingtoniae, in orientali parte comitatus Eboracensis, condidit, haud procul ab antiquo Saxonico parthenio, Walterus a Gandavo, anno 1113 [1]. *Etenim canonicus Bridlingtoniensis incertus, cuius verba refert Thomas Ashby in codice hodie Dunelmensi* [2] *bibliothecae Cosinianae, U. V. 19, diserte significat annum 1113, asseritque Augustinianos introisse in possessionem templi quod iam tum exsistebat. Finis factus est Prioratus mense maio anni 1537, partim saltem ob favorem, quem rebellibus praestiterat, anno 1536 et mense ianuario 1537, Gulielmus Wood, ultimus prior, haud dissentientibus, ut videtur, canonicis. Domi suae aliquamdiu hospitem servaverant regi infensum, Iohannem Pickering, ex ordine Praedicatorum* [3].

[1] J. Solloway, *The Austin Canons of Bridlington*, in *Reports and Papers read at the Meetings of the Architectural Societies of the County of Lincoln, County of York, Archdeaconries of Northampton and Oakham, Diocese of Worcester and County of Leicester during the year MDCCCCXV* (= Vol. XXXIII, Part I), Yorkshire Architectural Society, p. 142-45. Multa etiam collegit W. P. Baildon, *Notes on the Religious and Secular Houses of Yorkshire*, t. I (= *The Yorkshire Archaeological Society*. Record Series, t. XVII, 1894-1895), p. 18-25, quod opus saepe affertur sub nomine *Monastic Notes*. Hi paulo aliter annum definiunt, auctoribus usi recentioribus neque optimis.

[2] Vid. p. 112.

[3] J. W. Clay, *Yorkshire Monasteries. Suppression Papers* (= *The Yorkshire Archaeological Society*. Record Series, t. XLVIII, 1912), p. 38 ; J. Gairdner, *Letters and Papers, Foreign and Domestic, of the Reign of Henry the Eighth*, t. XII, Part 1, p. 460-64, num. 1019-1021 ; p. 554-55, num. 1207, (8). Quae

Magnam simul sibi auctoritatem satisque amplas opes conquisivit Prioratus saeculis XII *et* XIII, *quo tempore celebri fama habitus est in litteris excolendis librisque colligendis, praesertim de rebus historicis. Ad summum tamen gloriae apicem pervenit, saeculo* XIV *exeunte et* XV *ineunte, postquam Iohannes de Thwing prioris munere functus est summa cum omnium laude, obiitque d. 10 octobris 1379. Hic inter sanctos sollemniter relatus an. 1401 a Bonifatio IX, post annos tres, d. 11 martii 1404, translatus est in ornatissimum tumulum, ab oriente altaris maioris* [1]. *Plurimi frequentesque Bridlingtoniam advenerunt homines, pii itineris gratiarumque agendarum causa, inter quos Henricus V, rex Anglorum. Is enim S. Iohanni Bridlingtoniensi una cum S. Iohanne Beverlacensi ascribebat victoriam apud Azincourt de Gallis reportatam. Ideo et a regibus et a summis pontificibus varia privilegia concessa sunt canoniae Bridlingtoniensi, quae gloriam augerent, neque dubium est quin divitiis tunc aucta sit, conferentibus et piis visitatoribus faventibusque regibus* [2].

Attamen, quod moriens gaudebat S. Iohannes, se domum relinquere magis florentem opibus, quam erat sui muneris initio, id non unum est quod Prioratui contulit beneficium. Fuerunt enim et virtutum spiritusque heredes, uti : Willelmus Slegh'tholm' (*Sleghtholmensis*), tunc temporis capellanus ; modo vero sanctitatis eminentia choruscus miraculis idem monasterium condecorat et exuberanter exornat [3]. Hic (*nempe Iohannes Prior*) Abraham per repromissionem eterne felicitatis duos filios enutrivit, idem monasterium perlustrantes

ad suppressionem pertinent diligenter collegit J. W. CLAY, op. cit., praesertim pp. 4, 5, 13, 31, 40-47, 50-57.

[1] Vid. ap. CLAY, p. 13-14 ; d. 31 maii 1537 scribit dux Norfolkiae ad Thomam Cromwell : « Concernyng the shryne there called saynt John Shryne it is of small value, and the people wil be desyrous to haue it » (ibid., p. 47).

[2] Vid. J. S. PURVIS, *The Ripon Carvers and the Lost Stalls of Bridlington Priory*, in *Journal of the Yorkshire Archaeological Society*, t. XXIX, 1928, p. 157-201, praesertim p. 159 ; elenchum eorum quae Prioratui concessa leguntur in memoriam et honorem S. Iohannis exhibet ID., *St. John of Bridlington*, p. 48-49 ; et in extremis Angliae finibus, in Cantio, colebatur prior Bridlingtoniensis (ibid., p. 43-44).

[3] *BHL.* 4356, ed. HORSTMAN, t. II, p. 70.

imitatoriis eiusdem patroni vestigiis per miraculorum choruscationem [1].

De imaginibus S. Iohannis quae supersunt, erudite scripsit J. S. Purvis [2]. *In vitro depictus est in templis paroecialibus de Morley* [3] *et Ludlow, et in sacello Bellocampensi templi paroecialis Warwicensis* [4], *depictus in cancellis templi de Hempstead-by-Eccles, prope Norwicum* [5], *et praeterea in codice Regio 2. A. XVIII, Musei Britannici (fol. 7v)* [6]. *Haec imago depicta est an. 1399, vel potius paulo ante. Ceterae posterioris sunt aetatis: Morleiensis an. 1465-1475, Warwicensis an. 1447-1464, Ludloviensis paulo post an. 1470, Hempsteadensis an. 1440-1470.*

Similitudo autem quae inter eas imagines, in quibusdam saltem lineamentis, intercedit, utrum ex usu quopiam et consuetudine artificum orta fuerit an ex ipso aspectu vultuque S. Iohannis deducta, haud perspicitur.

In Purgatorio S. Patricii, d. 20 septembris 1409, obvium habuit S. Iohannem quidam Gulielmus Staunton seu Stranton. Anglice id narratur in codicibus Musei Britannici Regio 17. B. XLIII (saec. XV) et Add. 34193 [7], *ex quibus totum edidit*

[1] Ibid., p. 77 ; cf. infra, p. 119.

[2] *A Figure of St. John of Bridlington in Morley Church*, in *Journal of the Derbyshire Archaeological and Natural History Society*, 1925, p. 258-62 ; et praesertim in alia eiusdem lucubratione quam in *Journal of the Bridlington Augustinian Society*, n° 2, edidit, anno 1924, seorsumque typis mandavit (*St. John of Bridlington*. Bridlington, F. L. Lee, 1924, in-8°, 50 pp.). Quae cum omnia contineat, quae collegerat vir doctus de S. Iohanne, permagno nobis commodo fuit in elucidandis iis quae ad Vitas pertinerent. Cetera autem, quae hic adduntur supplenturque, eidem plerumque accepta referimus.

[3] Effigies exprimitur apud J. S. Purvis, *A Figure of St. John of Bridlington*, ex adverso p. 259 ; *St. John of Bridlington*, ex adverso pp. 4 et 8.

[4] Exprimuntur ibid., ex adverso p. 6.

[5] « A mutilated figure on the choir screen » ; exprimitur effigies ibid., ex adverso p. 8.

[6] Effigies ibid., ipso initio ; et *A Figure...*, ex adverso p. 258 ; cf. G. F. Warner et J. P. Gilson, *Catalogue of Western Manuscripts in the Old Royal and King's Collections*, t. I, p. 32-33.

[7] Warner et Gilson, op. c., t. II, p. 233-34 ; *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the years 1888-1893*, p. 225.

G. P. Krapp [1], *hunc locum tantum Iohannes Leslie* [2]. *In codice Regio, fol. 132v, imago habetur, coloribus variis adornata, episcopi benedicentis, qui nimbo insignitur. Hunc esse Iohannem Bridlingtoniensem opinatus est Iohannes Leslie, qui effigiem expressit* [3].

Litterae canonizationis De summis celorum, *Bonifatii IX, VIII kalendas octobres 1401, ex Regestis Lateranensibus Bonifatii IX, anno duodecimo, tomo 97, fol. 241-44, typis mandavit d. v. J. S. Purvis* [4]. *Conceditur officium confessoris non pontificis, septemque anni totidemque quadragenae relaxantur de iniunctis paenitentiis, iis qui festo die, 10 octobris, tumulum visitaverint. Succincte memorantur viri sancti gesta, cum Miraculis aliquot post diligentem investigationem probatis* [5]. *Mentio etiam inicitur oblationum votivarum imaginumque ad tumulum depictarum, et Miraculorum libri Bridlingtoniae asservati. Una cum Miraculis forsitan et Vita S. Iohannis ibi habebatur. Utrumque scriptum periisse coniciendum est, ex quibus tamen deductas censemus, praeter duas in Annalibus mentiones, Vitas quae supersunt. Sunt autem hae: Vita* BHL. *4355, a. quodam Hugone canonico* [6]; *Vita* BHL. *4356, apud Capgra-*

[1] *The Legend of St. Patrick's Purgatory. Its later literary history* (Baltimore, 1900), p. 58.

[2] *Saint Patrick's Purgatory. A Record from History and Literature* (London, 1932), p. 28-29.

[3] Ex adverso p. 28. De Visione Gulielmi videsis Gulielmum Pinkerton, in *Ulster Journal of Archaeology*, t. IV (1856), p. 230 ; Thomas Wright, *St. Patrick's Purgatory* (London, 1844), p. 140-51 ; H. L. D. Ward, *Catalogue of Romances*, t. II, p. 484-86.

[4] *St. John of Bridlington*, p. 31-37.

[5] Brevi conspectu exhibet J. S. Purvis, op. cit., p. 27-28, quid in antiquioribus Vitis respondeat illis Miraculis Romae probatis ; et praeterea, p. 29, comparat cum Miraculis postumis Henrici VI. Usus est etiam lectionibus de S. Iohanne e cod. Cantabrigiensi, FitzWilliam Museum, num. 38, Breviario in Belgio descripto, saec. xv, quod non vidimus.

[6] Acute perspexit v. d. J. S. Purvis (*St. John of Bridlington*, p. 13), cur antiquior videretur Vita *BHL.* 4355 : neque enim canonizationem neque translationem memorat, neque (nisi forte semel) Iohannem sanctum nuncupat, neque magnifici tumuli mentionem inicit ; adde quod sat pauca refert Miracula postuma ; haec certe ostendunt tempus inter 1379 et 1401. Haud multum a vero afueris si ascripseris an. 1390 circ. Magis ornato scribendi genere utitur Vita *BHL.* 4356, praesertim in verbis S. Iohannis referendis. Sed eminet in Hugone fami-

vium [1], *eademque mutato stilo apud Surium; Vita a. Iohanne Gielemans; Vita* BHL. *4356 b, a. Augustino de Novis; excerpta de S. Iohanne in codice Dunelmensi U. V. 19. Haec infra typis mandamus et inter se varia Acta S. Iohannis conferimus.*

Sed priusquam ad alia pergemus, breviter expediendi sunt duo Annalium scriptores, Iohanni subaequales. Primus est Cisterciensis monachus qui, saeculo XIV *iam fere exeunte, in Chronico Abbatiae de Kirkstall sat longam inseruit de Iohanne lucubrationem, sub anno 1380* [2]. *In qua postquam breviter Iohannis virtutes commendavit, Miracula narrat de frumento multiplicato, de nautis a procella servatis, refert Iohannem uno semper eodemque lecto in dormitorio usum esse quem novicius olim acceperat; in universum tandem testatur ingentem postumorum miraculorum famam. Apparet eam Chronici partem aliquamdiu post annum 1380 scriptam fuisse ex his verbis:* Sedque a die transitus sui usque in presens per diversas mundi partes preclaris miraculorum prodigiis, divina se potencia glorificante, coruscat. *Verum, quantum ex locis paucis iudicare licet, opinamur Kirkstalliensem chronographum adivisse fontes paulo diversos a Vitis S. Iohannis quae supersunt, sive argumentum deprompserit ille ex ipso Miraculorum libro qui Bridlingtoniae servabatur, sive res narratas audiverit. Quippe haud procul abest Kirkstallia a Bridlington. Sunt enim apud Kirk-*

liaritas quaedam et consuetudo temporum, locorum, hominum, rerum omnium ; in Miraculis tamen narrandis, haud scio an ex Miraculorum libro hauserit minuta illa quae refert.

[1] In editione HORSTMAN haec corrigenda occurrunt : p. 69, l. 37, lege : *Nam;* p. 70, l. 2, lege : *temperantiam;* p. 73, l. 22, lege : *primitus.* Ceterum credendus est scriptor et Miraculorum librum composuisse, qui periisse videtur (p. 77, l. 41-42, cum annot. 3) ; interea legentem remittit (uti, post litteras canonizationis, omnes fere ii qui de S. Iohanne scripserunt) ad librum Miraculorum qui Bridlingtoniae asservabatur, p. 78, l. 13-16.

[2] Codex est hodie Bodleianae bibliothecae Dodsworth 140 ; de quo egerunt M. V. CLARKE et N. DENHOLME-YOUNG, *The Kirkstall Chronicle, 1355-1400,* in *Bulletin of the John Rylands Library,* t. XV (1931) p. 100-137 ; locum de Iohanne Bridlingtoniensi editum habes ibid., p. 122-23, sed mendose omnino. Sic errores aliquot corrige : p. 122, l. 5, leg. *flores ferens humilitatis;* l. 10-11, leg. *preerat granario;* l. 14, leg. *illum fructum;* ibid., leg. *ad estimacionem* vel *ex estimacione;* p. 123, l. 2, leg. *ad portum;* l. 6, leg. *habuissent;* l. 11, leg. *promeruit;* l. 15, leg. *in vestiendo, in vescendo;* l. 16, leg. *in tantum;* l. 22, leg. *ydropicis* et *naufragis;* l. 23, leg. *meritis.*

stalliensem chronographum quaedam veriora et vivida magis quam quae ceteri referunt, ut puta voces S. Iohanni in ore positas. Accedit quod meminit Kirkstalliensis ille crucis dominicae, cuius Bridlingtoniae tunc particulas cultas fuisse, aliunde eruitur [1], *et cultus peculiaris B. Mariae Virginis in Prioratu* [2].

Ieiunius multo de miraculis S. Iohannis agit in Historia Anglicana, *ad annum 1389, Thomas Walsingham* [3], *ita tamen ut, praeter ea quae suo tempore contingebant, tria referat quae vivus patrarat Iohannes. Is ubi frumentum multiplicatum narrat, videtur fontibus usus esse aliis a scriptis quae supersunt, nisi tamen a vulgari fama rem deprompserit.*

Ut ea quae ad Miracula et reliquias pertinent, summatim expediamus, d. 26 iulii 1386, rogantibus Priore et Conventu Bridlingtoniensi, munus Miracula examinandi commisit Robertus de Dalton, Vicarius generalis Alexandri Neville, Eboracensis archiepiscopi, quattuor viris coniunctim et divisim [4]. *D. 16 februarii 1391, Vitam Miraculaque examinare iubentur Franciscus, episcopus Praenestinus, Bartholomaeus et Reginaldus cardinales* [5]. *Memorant hae litterae, regem Richardum cum Anna regina, multosque praelatos et nobiles viros, preces ad*

[1] Anno 1536, in *Compendio compertorum per Doctorem Layton et Doctorem Legh in visitatione regia in provincia Eboracensi*, ed. J. GAIRDNER, *Letters and Papers, Foreign and Domestic, of the Reign of Henry the Eighth*, t. X (London, 1887), p. 139, num. 364 ; et ed. J. W. CLAY, *Yorkshire Monasteries. Suppression Papers* (= *The Yorkshire Archaeological Society*, Record Series, t. XLVIII, 1912), p. 17 : « Bridlington. Here John of Bridlington is worshipped and in veneration have tria lamina ligni Sancte Crucis. » Ista haud scio an ab ipsis Prioratus initiis ibi asservatae fuerint, nam Walterus de Gandavo dedit phylacterium cum reliquiis quod Balduinus sororius, Flandriae comes, Hierosolymis ad se miserat. Ad haec nos advertit v. d. J. S. Purvis.

[2] Exstat in Regestis Gulielmi Grenefeld, archiepiscopi Eboracensis, an. 1304-1315, prohibitio ne colatur imago B. Mariae Virginis Bridlingtoniensis ; ita Thomas Tanner cuius annotationes exhibet *Monasticon Anglicanum*, t. VI, pars I (ed. 1830), p. 285, annot. a.

[3] Ed. H. T. RILEY, t. II, p. 189 (= *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores*, num. XXVIII.)

[4] Exstant litterae apud Iacobum RAINE, *Historical Papers and Letters from the Northern Registers* (London, 1873), p. 420-21 (= *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores*, num. LXI).

[5] *Calendar of Entries in the Papal Registers relating to Great Britain and Ireland. Papal Letters.* Vol. IV (1362-1404). Edd. W. H. BLISS et J. A. TWEMLOW (London, 1902), p. 378-79.

Pontificem admovisse de Iohanne in caelites conscribendo, et de eo negotio iam ter in publico consistorio esse actum. Interea iam indulgentiae concessae erant, d. 20 ianuarii 1390, peregrinis et iis qui Bridlingtoniensibus aedificiis construendis aliquid conferrent [1]. *Anno 1400, d. 4 octobris, ab Henrico IV rege omnibus christianis commendatur Iohannes Gisburn canonicus Bridlingtoniensis, qui Romam pergit ut ea quae ad canonizationem pertineant negotia curet* [2].

Hac peracta, die 24 septembris 1401 [3], *postridie concessum est ut sacrae reliquiae transferrentur* [4], *quod magnifico apparatu egit Richardus Scrope, Eboracensis archiepiscopus, una cum episcopis Lincolniensi et Carliolensi, d. 11 martii 1404* [5]. *Ea forsitan opportunitate fragmentum reliquiarum avulsum est, quod Dunelmi cultum legimus* [6]. *Repperit etiam v. d. J. S. Purvis in codice quopiam Rawlinsoniano mentionem ossium duorum, alterius digiti, alterius vertebralis, Henrico VI Angliae regi a Bridlingtoniensibus canonicis dono datorum, qui scholae suae Etonensi tradidit.*

Monumenti nullum superest vestigium, praeter imaginem reliquiarii seu capsae in qua caput servabatur, eamque incendio pessumdatam, in cod. Cottoniano Vitellius E. X, fol. 227 [7]. *Quale tamen fuerit perspicitur ex descriptione Richardi Pollard, qui Henrici VIII iussu et nomine, Prioratum Bridlingtoniensem suppressit* [8].

[1] Ibid., p. 378 ; nihil hic de Iohanne priore.

[2] RYMER, *Foedera*, t. VIII, p. 161-62.

[3] Vid. litteras apostolicas, loc. cit.

[4] *Papal Letters*, ed. cit., t. V, p. 460, ex Regestis Lateranensibus, t. XCVII, fol. 244d. Inc. : *Laudabilis et longeve observacionis.*

[5] WALSINGHAM, *Historia Anglicana*, t. c., p. 262.

[6] BEDAE *Historiae Ecclesiasticae*... libri quinque, cura et studio J. SMITH (Cantabrigiae, 1722), p. 744.

[7] Expressam habes imaginem apud Marmaduke PRICKETT, *An Historical and Architectural Description of the Priory Church of Bridlington* (ed. 2ª, Cambridge, 1835).

[8] Betwene the same <High Altar> and the Est Wyndow ys Saynt John of Brydlyngton Shryne, in a fayre Chappel on hyghe, having on ayther syde a stayre of Stone for to goo and cume by. Item, undernethe the sayde Shryne by fyve Chappells w^{t} fyve alters and small Tables of Alleblaster and Images. Ed. John CALEY, in *Archaeologia*, t. XIX (1821), p. 272 ; cf. J. SOLLOWAY, loc. cit., p. 157.

Sacra de S. Iohanne carmina haec recenset Repertorium hymnologicum :

Alma mater Ecclesia (*num. 35142; ed.* DREVES, *t. XLIII, p. 193; ex codice Coloniensi 28, olim Carthusiae Coloniensis, saec. XV*) ; Ioannes sanctissime (*num. 28719; ed.* DREVES, *t. XXVIII, p. 302; ex codice Oxoniensi bibl. Bodleianae Rawlinson C. 142, saec. XV*); Ioanni devota mente (*num. 38459; ed.* DREVES, *t. XLII, p.231; ex eodem codice*); Terris anhelans ad Deum (*num. 20385, carmen Simonis Gourdani*); Salve sancte prior (*num. 40728, ed.* DREVES, *t. XLVI, p. 269; ex codice bibl. Bodleianae Lat. lit. f 2, saec. XV in.*); Bridlingtone prior pie (*num. 35961, ed.* DREVES, *t. c., p. 269; ex cod. Rawlinson C. 142, de quo supra*).

De duobus ultimis pauca subiungere libet. Num. 40728 acrostichus est, his litteris: SCELTOVNI, *quas Drevesius ita distinguendas esse autumavit ut fierent:* SCELTO UNI. *Neque miratus eris, fortunae a Drevesio ascriptum esse acrostichum. Verum memoria tenendum est, in comitatu Eboracensi sedem habuisse gentem nobilem Skelton, ex qua opinamur iam ineunte saec. XV ortos esse viros litteratos* [1]. *Est autem codex Bodleianus exaratus an. 1405-1413* [2], *sed non liquet utrum statim an paulo post cetera, quod in libellis precum frequens accidit, additum sit illud de Iohanne Bridlingtoniensi. Quidquid affert coniectura, anno circiter 1460 natus est insignis poeta Iohannes Skelton* [3]. *Codicem autem ex Eboracensi regione provenisse ostendit, praeter hymnum de Iohanne Bridlingtoniensi, officiolum de Richardo le Scrope (fol. 147), cuius hoc creditur unicum exemplum exstare.*

In carmine num. 35961, ne fideris nimium editioni Drevesianae. In prima iam voce haeret. Legerat : Bridlingtonem, *perperam immutavit in* Bridlingtonis. *Primae strophae al-*

[1] Immo haud scio an fuerint eiusdem nominis hymnographi. Mentio enim occurrit carminis saec. XV ineunte concepti quod cuidam Skeltoni ascriptum legimus apud H. L. R. EDWARDS, *New Light on Skelton*, in *The Times Literary Supplement*, 1934, p. 654.

[2] F. MADAN, *A Summary Catalogue of Western Manuscripts in the Bodleian Library at Oxford*, t. V (Oxford, 1905), p. 682, num. 29741.

[3] *Dictionary of National Biography*, t. LII, p. 327-32.

terum versum excidendum duxit, non aliam ob causam quam quod codex Rawlinsonianus omisit alterum versum alterius strophae. Cultro igitur compulit primam ne altera longior esset. Praeterea, solvat *habet pro* solvet, cutis *pro* cunctis. *In paenultimo versu pro* Servos tuos, prior *coniecit:* Servos, prior <sancte>.

Codex Rawlinson C. 142 (= **R**) *est membranaceus, saec.* XV, *missale secundum usum Sarisberiensem, cum kalendario* [1]. *Sub fine haec complectitur, in quibus immorabimur aliquantulum:* (*fol. 262*) Explicit Missale. Incipit commemoratio de sancto Iohanne de Byrdlyngton. Ad Missam. (*fol. 263*) Translatio Sancti Iohannis de Bridlington undecimo die mensis maii, anno Domini Milº CCCCº IIIIº.

Eundem hymnum, in Translatione S. Iohannis, habemus etiam ex codice Musei Britannici Regio 2. A. XVIII, fol. 8-8v (= **L**), *Horis B. V. Mariae, exaratis ante annum 1399* [2]. *Edimus ex codice Dunelmensi* (= **D**) [3], *fol. 64v, adiectis ad calcem variis lectionibus iis quae sententiam immutant, ex apographis v. d. J. S. Purvis.*

In honore sancti Iohannis de Brydlyngton oracio devota [1].

Brydlyngtone [2] Prior pie [3],
Imitator caste vie,
Representa nos Messye,
  Qui tot flores moribus,
Ut nos salvet [4] in hac die
  A cunctis [5] doloribus.

Sicut clamat vox in Rama,
Sic procedit ex te fama [6],

[1] *Lemma om.* L ; Translacio sancti Iohannis de Bridlington, undecimo die maii, anno Domini MCCCCIIII R. — [2] Bridlingtonie R. — [3] (B. P. p.) O Prior Brydlingtonie pie L. — [4] solvet R ; salvat L — [5] (a c.) c. a L. — [6] (sic - fama) *om.* R. ; *leg.* de te fama?

[1] G. D. Macray, *Catalogi Codicum Manuscriptorum Bibliothecae Bodleianae.* Partis V Fasc. II, Ricardi Rawlinson... codicum classem tertiam complectens (Oxonii, 1878), p. 56-57.

[2] Fol. 7v depicta est imago S. Iohannis de qua diximus, p. 103.

[3] Quem describimus p. 112.

Funde preces atque clama
Pro nobis ad Dominum.
Servos tuos [1], prior, ama,
Sordes tergens [2] criminum [3].

Ora pro nobis iugiter,
Prior Brydlyngtona [4],
Ut celi veraciter
Consequamur dona [5].

COLLECTA. OREMUS.

Deus qui beatum Iohannem famulum tuum, priorem Brydlyngtonie [6], tam in vita sua quam eciam post mortem suam, inauditis miraculis choruscare voluisti [7]; da, quesumus, ut, ipso pro nobis intercedente, de quacumque tribulacione [8] ipsum invocaverimus, inde apud te celerem [9] senciamus effectum. Per Dominum.

Subdimus commemorationem liturgicam de S. Iohanne, cum hymno adhuc inedito, ex codice Cantabrigiensi Collegii Sancti Iohannis 129, saec. XV in Anglia exarato, ubi eodem fere loco occurrunt litaniae secundum usum Sarisberiensem.

Miles Christi gloriose,
Iohannes Bridelyngtonie,
Funde preces iam devote
Summe celi curie.

Christum roga incessanter
Ac Mariam virginem,
Ut possimus iocundanter
Christi videre faciem.

℣. Ora pro nobis, beate Iohannes Bredlingtonie.
℟. Ut mundemur in hac vita ab omni mali crimine.

[1] *om.* R. — [2] legens R ; tollens L. — [3] *in imo folio 64v, addit* D : Ora tu pro me, de Brydlyngton prior alme ; *quae non est nisi pia librarii exclamatio, qualis in imo folio 65 :* Timor mortis conturbat me. — [4] *sic* D, *prius* Brydyngtona ; *leg. :* de Brydlyngtona? — [5] (ut - dona) Ut celi mereamur consequi dona L. — [6] Bridlingtone RL. — [7] (i. m. c. v.) in magnificis c. v. m. L. — [8] vel necessitate *add.* L. — [9] scelerem DRL.

ORACIO.

Domine Iesu Christe, qui in ventre virginali carnem suscipere dignatus <es> et in hac gloriosa et intemerata carne mortem pro nobis peccatoribus subire voluisti ; tribue nobis, quesumus, ut omnes qui in tuo sanctissimo nomine a glorioso confessore tuo Iohanne de Bredlyngton postulamus auxilium, ipsius intercessione nostre peticionis celeriter consequamur effectum. Per Christum.

Nusquam occurrit in codicibus quos vidit v. d. J. S. Purvis, plenum officium de S. Iohanne Bridlingtoniensi aut Depositionis aut Translationis, quod fieri concesserant litterae pontificiae De summis celorum [1].

Missae propriae leguntur partes saltem in codicibus duodecim fere, quos negleximus. Certiora enim plenioraque collegimus ex collectaneis quae nobiscum humanissime communicavit idem J. S. Purvis:

ex codice Cantabrigiensi, Collegii Sidney Sussex Δ. 2. 11, fol. 245 (= **C**), *Missali ad usum Eboracensem, exarato annis 1460-1480* [2];

ex codice Oxoniensi bibliothecae Bodleianae, Rawlinson C. 142, fol. 262, de quo supra (= **R**), *Missali ad usum Sarisberiensem, exarato saec. XV;*

ex codice Dunelmensi, Cosiniano U. V. 19 (= **D**), *exarato c. an. 1530 a Thoma Ashby, canonico Bridlingtoniensi; de quo mox fusius* [3].

[1] S. Iohannis mentiones in litaniis et Kalendariis collegit v. d. J. E. TWEMLOW, *Liturgical Credentials of a Forgotten English Saint* (Paris, 1913). Undecim codices memoravit, Augustinienses praesertim et anglicos, quibus adde codicem num. 59 H. Yates Thompson, in quo saec. xv Memoria addita videtur, tum forte cum codex erat penes Elisabetham reginam, Henrici VII uxorem (PURVIS, *St. John of Bridlington*, p. 45). De officio vide TWEMLOW.

[2] M. R. JAMES, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Sidney Sussex College, Cambridge*, p. 16-18, num. 33 ; cf. [HENDERSON], *Missale ad usum insignis ecclesiae Eboracensis* (= *Publications of the Surtees Society*, t. LIX LX), 1874, t. I, p. x ; p. vi, positus est codex D pro codice B, cf. t. II, p. XXIV.

[3] Advertit HENDERSON, op. c., t. II, p. 113, Missam legi etiam ad finem codicis Cantabrigiensis, Musei FitzWilliam (saec. xv post medium), nullo festo die assignato. Hac opportunitate notandum est decretum Capituli provincialis cano-

Satis erit breviter indicare, quibus locis differant codices ab edito [1]. *In lemmate addit C:* eodem nempe quo agitur festum S. Dionysii ; *R legit:* Explicit Missale. Incipit commemoratio de Sancto Iohanne de Byrdlyngton. Ad Missam. Officium ; *C autem:* De Sancto Iohanne de Brydlyngton. Officium. *In collecta, pro* consummata *lege* confirmata ; *vocem* beatus *omittunt* CR ; *pro* mentis *habent* CR mentibus. *In postcommunione, pro* mitis, *lege* meritis, *cum codicibus.*

Codex Dunelmensis bibliothecae Cosinianae U. V. 19, papyraceus, foliorum 81 (praeter aliquot excisa), saeculo XVI ante medium (anno c. 1530, ut conicimus) exaratus est satis indiligenter a Thoma Ashby, canonico Bridlingtoniensi, uti colligimus ex fol. 23 Ad honorem Sancti Iohannis de Brydlyngton sequitur officium. Thomas Ashby Canonicus. *Index saeculo XVII additus est:* 1. Varia de S. Maria Virgine. 2. Officium, Canonisatio et Miracula Iohannis de Brydlington. 3. Notabilis expositio super psalmum quinquagesimum. 4. De privilegiis quatuor sabbatorum, quadragesima, trium Dominicarum, et sexta feria. 5. De modo legendi in ecclesia Dei. 6. De institutione quatuor temporum. 7. Varia. *Haec* Varia, *diversis locis inserta, sive paginam complent quae partim vacabat, sive folium integrum relictum. Desumpta sunt e libris scriptisque diversis quae Bridlingtoniae asservabantur. Lemmata capitulorum quae excerpta de S. Iohanne proxime excipiunt, hic habe: (fol. 31-41^{v})* Hic sequitur notabilis exposicio super psalmum L ; *(fol. 41^{v}-50^{v})* Hic enim sequitur quoddam notabile de privilegio 4 sabbatorum Quadragesime, et de ordinibus dandis ; *(fol. 50^{v}-53)* De modo legendi in ecclesia Dei ; *(fol. 53-58^{v})* Hic enim sequitur de institutione 4 temporum [2].

Ex iis edimus Collectanea et Miracula quinque, quae sine

nicorum regularium ordinis Sancti Augustini Cantuariensis et Eboracensis provinciarum, celebrati *in monasterio Sancti Iacobi iuxta Northamptone in quindena Trinitatis anno Domini MCCCC quarto,* ed. H. E. SALTER, *Chapters of the Augustinian Canons* (Oxford, 1922), p. 80-81 (= *Oxford Historical Society* , t. LXXIV), ubi celebrari iubetur *festum deposicionis ipsius Sancti Iohannis in crastino Sancti Dionisii, decimo videlicet die mensis octobris.*

[1] HENDERSON, t. c., p. 113-14, ex codice C.

[2] Descripsimus codicem ex adversariis quae nobiscum humanissime communicavit v. d. J. S. Purvis, adiectis etiam aliquot imaginibus photographicis.

dubitatione conicimus a Thoma Ashby deprompta fuisse ex Miraculorum libro Bridlingtoniae asservato. Huc enim, quod iam advertimus, post litteras apostolicas De summis celorum, *ad unum fere omnes hagiographi remittunt. Similia profecto scripta erant iis quae Windsoriae postea colligi coepta sunt de Miraculis Henrici VI, Angliae regis. Miraculorum librum Bridlingtoniae fuisse, testem habemus Georgium Riplay seu Riley, anno c. 1495* [1]. *Ideo nullam perspicimus rationem cur scripta illa perierint ante annum c. 1530, quando scribebat Thomas Ahsby. Neque audacior coniectura videbitur, ex iisdem scriptis hausta fuisse quae habentur et in pontificiis litteris* De summis celorum *et apud hagiographos.*

Miraculum V codicis Dunelmensis alibi nusquam, quod sciamus comparet, in quo dignum est quod advertatur quam abunde quamque accurate cuncta exponantur. Immo opinamur sincerum hoc genuinumque apographum esse narrationis quam diplomatica fere (ut ita dicamus) forma et ratione concepit et exarandam curavit Iohannes de la Gunagraunt.

Fragmentum Vitae BHL. *4355 quod e codice Rubeae Vallis, prope Bruxellas, ediderant decessores nostri* [2], *magnam prae se ferre similitudinem cum codice Dunelmensi advertit v. d. J. S. Purvis. Quod cum tam arcte conexum sit cum fontibus Vitae S. Iohannis, paulo diligentius nobis est discutiendum.*

Inter Collectanea Bollandiana *apud nos exstat fasciculus schedarum quibus usi sunt in parandis* Actis Sanctorum *d. 10 octobris, codex noster hodie num. 163. Haec de S. Iohanne Bridlingtoniensi:*

1° (*p. 185-204*) Legenda per Domnum Hugonem (BHL. *4355*), *apographon codicis 95 Oratorii Vallis Cellae;*

2° (*pp. 155-170*) Vita S. Ioannis Canonici Regularis Prioris Bridlingtoniensis. Ex Ms^to^ Rubeae Vallis. 10 Oct. *Additum est in summa pag. 155:* Surius, sed contractum et mutato stylo. *Haec Rosweydi manu. Inc.:* Sacratissimae recordationis Iohannes prior Britlingtoniensis cuius votiva celebritas mirifici splendoris radiis exornat ecclesiam militarem. *Des.:* Tam providus igitur confessor magnificus sevissima mortis

[1] Vid. p. 114, annot. 4.
[2] *Act. SS.*, Oct. t. V, p. 144.

morsura a seculo relegatus limina conscendit perpetuae haereditatis in caelestibus anno Domini 1379 eodem imperatorie cuncta regente qui cum Patre et sancto Flamine regnat in maiestate per seculorum secula. Amen.

Inter folia sparsa quae in eodem nostro Museo asservantur et profecto ex iisdem Collectaneis *avulsa sunt, haec habemus:*

3° (*p. 156-70*) Vita B. Iohannis Prioris Brindlingoniae in Anglia de ordine Regularium. *Inscribitur a Rosweydo:* Ex MS^to^ Rubeae Vallis in fol. pergam. Ex 1^a^ parte Novalis SS.

4° (*p. 171*) De S. Ioanne Priore in Bridlyngton sermo qui et in Capgravio exstat. 10 octobris. *Aliquot etiam de S. Iohanne loci indicantur ex Balei, Pitsei, Camdeni operibus. Dein:* P. Palmerius ex familia Twengorum, hunc sanctum ex familia sua fuisse ait, cogitatque Vitam edere, si accuratam inveniat. De Twengis agit Cambdenus p. 587 in., et p. 141, lin. 11 a fine. *Sed praeter titulum et animadversiones eas, quas primo folio inscripserat Bollandus, omnia perierunt.*

De singulis pauca advertenda sunt. Exemplum prioris illius Vitae per Domnum Hugonem (BHL. *4355*) *nihil affert nobis: nam ex iisdem ipsis chartis Vita typis mandata est* [1], *et exstat codex Vallicellanus B. 95, saeculo* XV *exaratus, in quo exemplum legitur apographi nostri, fol. 173-87* [2].

Altera Vita (BHL. *4356*) *eadem est quam exhibet* Nova Legenda Anglie [3], *praeter errores aliquot et variationes nullius omnino momenti. Opus esse videtur quod conscripsit Georgius Riplay seu Riley* [4], *Carmelita Bostoniensis e monasterio Sancti Botulphi c. anno 1495. Recepit Capgravius in* Novam Legendam Anglie, *quod perrarum est, integram Vitam, neque compendiavit aut retractavit. Unde conicimus certo, eam S. Iohannis Vitam fuisse quae passim legebatur. Quare ubicumque ea Vita exarata est, neque est fingenda arctior ulla cum Bridlingtonia coniunctio, neque credendum est primum exemplar*

[1] *Act. SS.*, t. c., p. 137-44.

[2] *Cal. Lat. Rom.*, p. 382.

[3] Ed. HORSTMAN, t. II, p. 64-78.

[4] Opusculum illi Georgio ascribit Baleus, HORSTMAN, *Nova Legenda Anglie*, t. II, p. 64, annot. 3 ; is sedulo distinguendus est a Georgio Riplay, canonico Bridlingtoniensi, qui de philosophia et alchemia scripsit, *Dictionary of National Biography*, t. XLVIII, p. 316-17.

e Bridlingtoniensi Prioratu provenisse. Desumptum apographum Rosweydi opinamur ex cod. bibliothecae Regiae Bruxellensis 11987, papyraceo, exarato saec. XVI, olim Rubeae Vallis [1]*, fol. 138ᵛ-143.*

De Vita quae tertio loco posita est, non est quod fuse dicamus. Ambiguum enim non est quin apographon sit codicis olim Rubeae Vallis, hodie Vindobonensis, Bibliothecae Fideicommissariae 9364, fol. 64-65ᵛ, nempe Novalis Sanctorum *Iohannis Gielemans. Alibi etiam mentionem S. Iohannis perbrevem iniecit Iohannes Gielemans* [2]*, sed adeo ieiunam ut erui non possit, quam Vitam prae oculis habuerit.*

Fragmentum autem, seu potius merum lemma, quod quarto loco ponitur, nullius est momenti, praeter mentionem P. Palmerii. Is Anglus fuisse videtur ex Societate Iesu, qui typis mandare voluerat Vitam S. Iohannis, fortasse P. Gulielmus Palmes, alias Conyers, in comitatu Eboracensi natus ex nobili familia c. an. 1594, qui obiit d. 8 ianuarii 1670 [3]*. Videtur Vita illa desumpta ex codice quopiam, etsi soliti sint decessores nostri adhibere editionem* Novae Legendae *excusam ineunte saec. XVI. Apographon tamen deperditum esse, non est quod lugeamus.*

Perspicitur inde, Bollandianos hagiographos omnia fere quae ad S. Iohannem pertinebant, deprompsisse ex codicibus Rubeae Vallis prope Bruxellas. Quod mirationem non movebit, si memineris illud monasterium ex omnibus Augustiniensium domiciliis, quae in Belgio exstiterant, instructissimam habuisse bibliothecam hagiographicam. Quid autem censerent decessores nostri de Vitis S. Iohannis Bridlingtoniensis e Rubea Valle quas coram se habebant, apertissime proposuerunt: « In supellectili nostra litteraria asservantur duae S. Ioannis Vitae, ex codice Rubeae Vallis .... fideliter descriptae, quarum unam apud Ioannem Capgravium .... editam, concinnavit anonymus

[1] De collectione ad quam ille codex pertinet, vid. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Royale de Belgique*, t. V, p. 229 sqq. ; *Anal. Boll.*, t. VI, p. 31-34 ; *De codicibus hagiogr. Ioh. Gielemans*, p. 343 ; *Anecdota*, p. 255.

[2] *De codicibus*, p. 241 ; *Anecdota*, p. 153.

[3] Joseph GILLOW, *Bibliographical Dictionary of the English Catholics*, t. V, p. 242.

sancto nostro subaequalis: altera multo contractior tota in citata anonymi lucubratione continetur [1]. »

Si tamen hic non significatur Vita BHL. *4356, sed* Novale Sanctorum, *variis ex indiciis ostendi potest a* BHL. *4355 non pendere totam lucubrationem Iohannis Gielemans, sed haustam esse partim ex litteris apostolicis* De summis celorum, *partim e fonte (deperdito, ut videtur) quem adhibuit etiam, immo fortasse exscripsit Thomas Ashby in codice Dunelmensi. Sed de ea re mox fusius* [2]. *Inde etiam apparebit, errore exhiberi opus Iohannis Gielemans ut recensionem compendiatam Vitae* BHL. *4355* [3].

Primo quasi aspectu patet, magnam inter se similitudinem exhibere et Dunelmensis codicis Collectanea (= **C**) *Miraculaque* (= **M**), *et litteras* De summis celorum [4] (= **B**), *et lucubrationem Iohannis Gielemans* (= **G**). *Inclinamus ut opinemur ex fonte eodem vel saltem non valde dissimili desumpta ea fuisse, quo usi non sunt Hugo* (BHL. *4355*; = **H**) *et Riplay seu Riley* (BHL. *4356*; = **R**). *Haud facile tamen est conferre C et M cum G. Etenim excerpta tantum exhibent C et M, et Iohannes etiam Gielemans credendus est selegisse aliquot ex plurimis Miraculis, nullo servato ordine. Quod satis luculenter ostendit error, qui in G obrepsit, posito nempe numero 8, in quo legimus sepulcrum beati viri esse visitatum, antequam eius mortem narravit, numero 9. Neque potest assidue comparari R cum ceteris. Is enim, dicendi ratione mira et involuta, eadem fere exhibet, sed suo modo. Non dubitamus quin ceterorum nemo Vitam R usurpaverit* [5], *et potius inducimur ad credendum R eodem fonte deperdito esse usum. Quod in Miraculo de quinque nautis praesertim perspicitur, et etiam in illo duplici prodigio de frumento multiplicato. Hoc enim unum fere est quod occurrat in B, C, M, G, H et R.*

[1] *Act. SS.*, t. c., p. 137A.

[2] P. 116-18.

[3] *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 63, ubi perperam scribitur *Thomae* pro *Iohannis*; et *De codicibus*, p. 63.

[4] Usi sumus editione quam concinnavit v. d. J. S. Purvis, *St. John of Bridlington*, p. 31-37,

[5] Iohannes Gielemans, qui obiit d. 8 maii an. 1487 (*De codicibus*, p. 62), usus certe non est Vita R, quam conscriptam tradunt anno 1495.

Iohannes Gielemans in Prologo (num. 1) et Epilogo (num. 11) nihil tradit unde quidquam pronuntiemus de fontibus quibus usus fuerit, praeter litteras apostolicas B quarum exordium in Prologo compendiat et in Epilogo, mutato nonnunquam stilo, fere exscribit [1]. *Reliqua fere oratio est in promiscuis laudibus sancti viri, ex locis communibus.*

In numero 2, postquam ex B quaedam mutuatus est, tradit G diem annumque quibus habitum recepit S. Iohannes, perperam, ut videtur, sed ita ut dubitari omnino non liceat quin aliquid legerit simillimum iis quae habemus in C, num. 3. Nihil autem quod cum iis rebus ad amussim consonet prodit aut H aut B. De summa S. Iohannis pietate in re sacra facienda, quaedam hic habet G, ex B deprompta, quae in H non leguntur. Quae autem refert de alicuius fratris iuvamine *derivata esse possunt ex eodem fonte quem vidit C. Sed cum excerpta tantum ediderit C et de his alte sileat, certius quidquam non afferimus. Ceterum ea omnia quae ad gesta S. Iohannis pertinent brevissimo compendio tradit G (num. 2), litteras apostolicas B secutus, fusius Miracula ad quae paucis transit (num. 3; cf. H, num. 17, sub initio). Quaedam voces hic desumptae sunt ex parvo prologo quem Actis S. Iohannis praemittit B.*

Et primo quidem plene enarrat G, num. 4, prodigium de quinque nautis in quo litteris B non est usus (H, num. 17; M, num. 1). Tres scriptores si conferamus, G et H separatim usi sunt fonte eodem, quem suo quisque modo et pro sua facultate ad elegantiam retractaverunt, ita tamen ut propius a verbis ipsius fontis abesset G. Fons autem ille communis, quantum apparet ex hoc passu, potuit omnino esse M, quem fere dixeris a G exscriptum fuisse, aliquot tantum hinc inde ineptiis in sermone suppressis.

Nihil reperimus in C et M quod respondeat G, num. 6, sed idem aliter exprimit B. Hoc loco G eadem exponit, aliis iisque simplicioribus verbis, quae H, num. 21. Qua in narratione conicimus utrumque, eadem ratione ac in num. 4 et 17, usum esse eodem fonte. Nihil amplius affirmamus, nam hic silet Thomas Ashby quem, uti fidelem fontis exscriptorem, interrogare solebamus.

[1] **Ed. Purvis, pp. 31-32, 36-37.**

In Miraculo illo de carpentario, quod succincte omnino memoratur in B (H, num 27; M, num. 2; G, num. 8), item prorsus inter se, immo fere ad verbum, consentiunt M et G. H orationem penitius retractat in prima parte. Verum in H desunt quae in fine narrantur. Haec ille: Sed utrum ille defunctus postea fuerit resuscitatus, non erat ibi scriptum. *M autem et G diserte referunt fabrum lignarium postea esse ad vitam plene restitutum. Ex quo conicimus, quaedam illi fonti deperdito addita fuisse postquam eum viderat H, scriptor S. Iohanni subaequalis.*

In iis quae de morte S. Iohannis tradunt scriptores (H, num. 24; G, num. 9; C, num. 2), pauca digna sunt quae annotemus. Erravit G satis turpiter, omissa in anni significatione voce nono. *Ceterum proxime accedit ad H, oratione tamen diversa, sententiasque aliquot vix non totas desumit ex B. Quae in C leguntur, breviora omnino sunt quam ut ad nostrum propositum apta conferant.*

In num. 10 generatim omnino de miraculis scribit G, in multis B secutus. Revocandum est in memoriam, hoc loco legentes remitti a G et B ad librum Miraculorum qui Bridlingtoniae servabatur. Eadem esse scripta arbitramur ad quae remittit R, et quidem simillima fuisse iis quae exhibet M.

Adeo rarum est illud Elucidarium christianarum Religionum, *quod Brixiae anno 1511, nomine suppresso edidit Augustinus de Novis, canonicus Papiensis seu Ticinensis, ut operae pretium esse videatur hac opportunitate Vitam, quam exhibet, fol.* XLIX-L^{v}, *S. Iohannis Bridlingtoniensis* (BHL. *4356 b*) *cum ceteris sedulo comparare. Usi sumus apographo exempli quod in bibliotheca Patavina asservatur. Vix quidquam affert novi. Inspicienti enim patet Augustinum usum esse Vita a. Hugone* (BHL. *4356*), *quam retractavit, eodem prorsus ordine, et subinde contraxit, maxime sub fine, ne longiores solito fierent lectiones. Quod ut brevissime indicemus, ponimus numeros Vitae* BHL. *4356 ex editione decessorum nostrorum qui singulis lectionibus respondent: Lectio I et II = num. 1; III = num. 2; IV et V in. = num. 3; V inde a loco* Procedente quoque *et VI = num. 4; VII = num. 6; VIII = num. 8-12, 14; IX = num. 22 et 23.*

In iis etiam passibus, qui plurimi sunt, ubi dictionem omnino

immutavit Augustinus Ticinensis, clarissimum est, sub oculis illi fuisse verba ipsissima Hugonis. Perpauca ea in quibus discrepant inter se, et minoris sunt momenti et facile explicari possunt. Primo occurrit in numeris error, quem haud scio an typothetae ascribendum opinemur : lectione III, tertium decimum *annum pro duodecimo* [1].

In media lectione V addit Augustinus prelato compellente *ad sacros ordines suscipiendos processisse Iohannem. Illud apud Hugonem non reperimus, sed proprio marte conicimus fuisse additum, ex communi supellectili hagiographorum scilicet : quis enim audeat referre sanctum virum, nisi compulsum, factum esse aut sacerdotem aut episcopum?*

Sub fine lectionis VI, quae habet de misericordia S. Iohannis ad arbitrium fingere videtur Augustinus Ticinensis, neque aliam ob causam, in extrema lectione VII, res etiam quae narrantur paululum immutavit. In lectione VIII, uti supra ostendimus, multa Hugonis capitula congessit, quae mirifice contraxit, immo tandem (inde a vocibus : memoriam mortis), *prorsus reliquit Hugonem, pieque omnia commentus est, ne dicam ementitus. Denique in lectione IX, etsi quadamtenus respondent quae proferuntur numeris 22 et 23 Hugonis, omnia retractavit, neque satis curavit ut, etsi aliis verbis, res tamen easdem exprimeret. Quod praecipue cernitur in ultima illa contione S. Iohannis ad canonicos, et in anno mortis, in quo turpiter erravit. Scribit enim obiisse Iohannem* millesimo quatricentesimo et duodecimo salutis nostre anno.

P. GROSJEAN, S. I.

[1] Alia errata sic corrige : fol. XLIX, ante voces *Nec mirum,* lege *Lectio II ;* fol. L, initio lectionis VII, lege : *per idem tempus ;* ibid., lectione VIII, lege : *non nisi urgentis necessitatis causa.*

I. COLLECTANEA THOMAE ASHBY

Ex codice Dunelmensi; vid. p. 112.

[Fol. 30] 1. Henrici IIII^tl V^to Dominique sub annis
Brydlyngton decorat translacio sancti Iohannis [1].

[Fo. 30v] IHC

2. Anno Incarnacionis dominice millesimo CCC^o septuagesimo nono, die lune, sexto idus octobris, in [2] crastino scilicet sancti Dionisii, littera dominicali B, obiit sacre memorie venerabilis vir dominus Iohannes de Thweng, tunc prior Monasterii de Brydlyngton (1). Cuius corpus in medio [3] chori iacet humatum, signis variis glorificatum. Qui vivens quanti fuerit meriti apud Deum, miracula monstrant facta nunc per eum.

3. NOTA. Oblivioni non est tradendum quod anno Domini millesimo CCC^o XL°, littera dominicali G, feria secunda proxima ante [fol. 31] festum sancti Valentini martiris, receperunt habitum canonicalem Iohannes de Thweng, et Iohannes de Snaythe, consors eius. Et anno sequenti feria quarta in qua dantur cineres, fuerunt professi.

4. Anno Domini millesimo quadringentesimo XX° primo, obiit pie memorie dominus Willelmus Sleghtholme, canonicus noster, quondam capellanus et confessor sancti Iohannis de Brydlyngton, in senectute bona et plenus dierum, in festo sancti Basilii episcopi, sabbato circa horam decimam diei.

[1] *Legitur idem distichon in cod. Bodleianae bibliothecae Digbiano 53, ubi alter versus ad chronogrammatum normas redigitur, significans an. 1404:* BRIDLYNGTON DECORAT TRANSLACIO SANCTA IOHANNIS; *legendum suademus* FACTA.

[2] ca *add. cod. sed del.*

[3] *corr. ex* medi *cod.*

(1) De anno quo prior Brldlingtoniensis factus est S. Iohannes, adi J. SOLLOWAY, op. cit., p. 149-50; J. S. PURVIS, *St. John of Bridlington*, p. 42-43, ubi lege, pro 1397, annum 1379; et pro 1242, annum 1342; ID., *Monastic Chancery Proceedings (Yorkshire)*, p. VII-VIII (= *The Yorkshire Archaeological Society*. Record Series, t. LXXXVIII, 1934).

II. MIRACULA

Ex codice Dunelmensi; vid. p. 112.

SEQUUNTUR DIVERSA MIRACULA SUPER EIUS [1] IN VITAM SANCTI IOHANNIS DE BRYDLINGTON.

1. Quadam enim vice, ipso beato Iohanni existente priore, dum quinque viri de Hertylpole [1] in mari navigarent, in tantum maris tempestas eos et eorum navigium invasit [2] quod secundum naturam [3] de eis [4] nulla videbatur spes salutis. Hii autem, quibus dictus [5] beatus Iohannes personaliter ignotus erat, de eius tamen [6] vita multa audiverant, unanimiter ceperunt Deum exorare, ut precibus et meritis ipsius [5] sancti Iohannis dignaretur ipsos ab ipsis fluctuationibus [7] liberare. Et dum [8] in huiusmodi oracione perseverarent, statim apparuit eis quidam regulari habitu indutus, et [9] manum malo navis sup<er>ponens ad litus eos salve [10] perduxit. Dictique [11] quinque viri sic a tempestate liberati, ad dictum [12] monasterium properarunt, et prefato [13] sancto Iohanni [5], quem antea corporali<ter> [5] nunquam viderunt [14], obviam <se> dederunt. Et statim ipsum cognoscentes, ex eo quod eis apparebat [15], genibus flexis coram eo, ceperunt [16] per ordinem enarrare que eis contigerant [17], pro eorum liberacione sibi [18] gracias referentes. Sanctus tamen [19] Iohannes eos [5] de verbis gratificacionum que in eum proferebant [20], acriter increpavit, ammonens eos [21] ut tacerent, et nichil sibi, sed totum Deo ascriberent, inanem cupiens gloriam evitare.

EXPLICIT MIRACULUM DE QUINQUE VIRIS DE HERTYLPOLE.

Canonisacio sancti Iohannis de Brydlyngton, anno gracie millesimo CCCC° primo.

Lemma. — [1] (super eius) *sic.*

1. — [1] (de H.) *om.* G — [2] (maris-invasit) marina t. i. atque nav. eorum G. — [3] verissimilem aestimationem G. — [4] ipsis G. — [5] *om.* G. — [6] (de e. t.) quia t. de eius sanctissima G. — [7] (i. f.) f. illis G. — [8] (et d.) dumque praedicti quinque viri G. — [9] qui G. — [10] (ad - salve) eosdem ad l. salvos G. — [11] ipsi vero G. — [12] beati Ioannis G. — [13] (et p.) ipsi G. — [14] viderant G. — [15] (eis a.) eisdem apparuerat G. — [16] (coram eo c.) c. coram eo G. — [17] (eis c.) c. illis G. — [18] (eorum l. s.) sui l. ipsi G. — [19] vero G. — [20] conferebant G. — [21] ipsos G.

SEQUITUR MIRACULUM DE QUODAM CARPENTARIO MIRACULOSE RESUSCITATO.

2. Dum vero [1] quidam carpentarius [2] de quadam aula per gradus descenderet [3] nec ipsos gradus per quos descenderet advertebat [4], subito a suppremo gradu in [5] terram corruit [6] capite precedente, et collo eius [7] fracto expiravit. Quem circumstantes usque in crastinum occulte servaverunt, necnon lacrimis et precibus pro resuscitacione dicti defuncti Deum [8] devotissime implorantes, totam [9] noctem insompnem duxerunt. Cumque in [10] crastino nullum signum vite in ipso apparebat [11], ipsum [12] infortunium vicinis declaraverunt. Quibus eis non credentibus, unus [13] ad corpus dicti [14] defuncti conversus dixit : « Adiuro te per Deum et [15] merita sancti Iohannis [16], si aliqua persona de morte tua sit culpabilis, dicas et manifestes populo hic astanti. » Et statim qui mortuus fuerat, erecto capite suo [17], dixit : « Deo teste, me excepto, homines omnes [18] de morte mea sunt immunes. » Et statim mortuus corruit sicut prius, sic remanens [19] per diem proximum sequentem. Cum autem [20], audito miraculo [21], patrie valenciores [22] ad locum ubi fuerat dictum corpus [23] convenissent, unanimiter de visitando sepulcrum sancti [24] Iohannis, necnon et cunctis diebus vite sue Deum in suo sancto [25] collaudando votum emiserunt Domino, <ut> [26] ex sua misericordia ineffabili [27] ipsum carpentarium vite [28] restituere dignaretur [29]. Quo [30] emisso, subito solus [31] se erexit, et vicinis [32] declaravit, quomodo dum erat in cadendo [33], beatus Iohannes sibi apparuit et [34] vitam repromisit.

EXPLICIT MIRACULUM.

2. — [1] (D. v.) *om.* G. — [2] dum *add.* G. — [3] ascenderet G. — [4] (p. quos d. a.) aliquatenus adverteret G. — [5] usque ad G. — [6] praeceps et *add.* G. — [7] (et c. e.) ac c. G. — [8] Dei misericordiam G. — [9] illam *add.* G. — [10] die G. — [11] appareret G. — [12] idem G. — [13] ex ipsis *add.* G. — [14] *om.* G. — [15] per *add.* G. — [16] quatenus *add.* G. — [17] (erecto-suo) revixit capiteque suo erecto coram omnibus protestatus est et G. — [18] homnes D. ; (h. o.) G. — [19] remanendo G. — [20] (c. a.) hoc G. — [21] cum *add.* G. — [22] (p. v.) v. p. G. — [23] emortuum *add.* G. — [24] sanctissimi G. — [25] (suo s.) s. suo G. — [26] (D. ut) dummodo G. — [27] (m. i.) inaestimabili m. G. — [28] pristinae *add.* G. — [29] sese eidem servituros *add.* G. — [30] voto *add.* G — [31] qui denuo mortuus fuerat, denuo quoque revixit, et subito solus sine alicuius adiutorio *add.* G. — [32] (et v.) atque vicinis confluentibus eisdem G. — [33] procinctu cadendi G. — [34] atque eidem G.

3. [Fol. 28v] Quodam enim tempore, dum inter duos viros orta est discordia, alter alterum cum gladio vulneravit, unde mortuus in terram corruit. Vulneransque captus fuit, et diris carceribus mancipatus. Dicto viro interfecto, per triduum dimittebatur exhumatus, propter absenciam cuiusdam officialis, coronatoris nuncupati, [fol. 29] sine cuius inspeccione de iure Anglie sepeliri non posset. Interim autem beatus Iohannes cuidam capellano apparuit, eidemque dixit: « Vade ad incarceratum propter homicidium et dicas, si velit a carceribus liberari, promittat se meum sepulcrum visitare, et quolibet die sabbati, dum vixerit, in honorem beatissime Virginis Marie in pane et aqua ieiunium observare. » Quam visionem dum prefatus capellanus interfectori per ordinem enarraret, votum iuxta visionem emisit. Et statim qui per triduum fuerat mort uus, meritis et precibus, ut pie creditur, sancti Iohannis, respiravit.

Explicit Miraculum.

4. [Fol. 29v] Hic sequitur aliud gloriosum Miraculum. Quadam itaque vice, dum quidam iuvenis morbo pestilenciali fuerat infectus ac variolis (alias maculis, que signa mortis infallibilia) maculatus, expiravit, sororque dicti iuvenis cum omni devocione votum emisit, quod si suus frater vitam consequi posset, non solum tumbam sancti Iohannis visitaret, sed in honorem ipsius semel in ebdomada, quoad vixerit, in pane et aqua ieiunium observaret. Quo emisso, qui mortuus fuerat, quasi de sompno evigilans, resurrexit, sine dolore vel molestia aliquali. Cumque sua soror, uno dierum, ex labore fatigata fuisset, et parentum consilio ieiunium dissolvisset, dicta egritudo, qua antea prefatus iuvenis fuerat vexatus, subito ipsum invasit. [Fol. 30] Soror vero sua, commendans memorie votum quod solvisset, sueque negligencie egritudinem ascribens in qua suus frater incidebat, iterum votum renovavit, et subito dictus iuvenis restituitur pristine sanitati.

Explicit Miraculum.

5. [Fol. 58v] Sequitur Miraculum miraculose editum. [Fol. 59] In beatissime nomine Trinitatis. Amen. Fidelium pateat universitati presencium et futurorum, me vero Iohan-

nem de la Gunagraunt de Vasconia, cum nonnullis consociis, de eadem usque Brydlyntoniam peregre proficiscente, decimo octavo die mensis aprilis, die scilicet lune proximo post octavas Pasche, anno Domini millesimo CCCC° sexto, illuc (Deo gracias) feliciter advenisse. Cuius quidem monasterium, in solis quasi ad occasum vergencia, pie spiritu devocionis ingrediens, ad sanctissimi Iohannis scrinium ibidem translati, humiliter perrexeram, in primis meam oblacionem letissime relinquens; deinde siquidem capellam in qua dicti confessoris caput repositum fuerat decentissime cum celeri passu introivi. Ubi autem prefatum iocale preciosum [fol. 59v] plurimos reperiens adorantes, mox cum eisdem ad ipsius reliquie tam venerabilis adoracionem benigniter perficiendam, prona mente sincerisque precibus genuflexi. Verum quia, ob peregrinacionis fragranciam pociorem spiritualius capescendam, ardenter optabam cum aliis predictum sydus aureum oscullariter amplecti, aspiciens has [1] claro aspectu, nullum pertunc illic astitisse religiosum presbiterum aut secularem, qui nobis prenotatum thesaurum uminosum detegere posset, confestim igitur ad illud caput glloriosum, presumpcionis audacia percussus, intrepidanter accessi, ipsius etenim capsulam adaperiens pro ceteris osculando. Quid plura? Post hanc utique manifestam apercionem, meis brachio manuque, cum quibus premissum caput benedictum tetigeram indigne, protinus adhaesit discracia graviter inquietans. Hec autem inopinata [fol. 60] calamitas a predicta die lune usque ad feriam sextam proximo sequentem in dies invaluit tediosius et excrevit. Hec eciam me, apud Huntyngdon cum meis sodalibus iantari [2] proponentem, quasi intollerabiliter arduis passionum sentibus pungebat, unde, mortis formidine ducta, totum quod mihi casualiter accidit in hac parte meis consortibus pleniter indicabam. Cumque diligenter hoc audissent, michi ut votum facerem sub forma subsequenti unanimiter consulerunt: totum factum quod ab hora introitus mei ad monasterium prefatum in prelibata compleveram peregrinacione, necnon mihi qualiter post evenerit in via, antedicto monasterio et per scriptum et per picturam quantocius inti-

5, — [1] *leg.* ast ? — [2] *id est* tentare.

mari; me insuper de et super indulgenciam pro delicto in premissis, dicto Iohanni confessori beatissimo preces ferventissimas exhibere. Ad quorum quidem consilium efficax et salubre, votum precedens [fol. 60v] palam et penitus eructavit cor meum fideliter adimplendum. Quo namque coram testibus taliter emisso, repente supradicto brachio et manu, prius morbose languentibus, successit congaudenter pristina sospitas integralis, cuius enim graciosa restitucio neque per herbam, nec per malagma processit, immo per beati Iohannis predicti patrocinium, a summo medico mihi miraculose, haud dubium, emanavit. O admirabilis sanitas mei peccatoris! O vere laudabilis benignitas dicti confessoris! Sed o ineffabilis pietas nostri Salvatoris, cui sint gloria, laus et honor, decus, potestas, et iubilacio per infinita secula seculorum, Amen.

Explicit Miraculum.

III. VITA A. IOHANNE GIELEMANS.

Vita B. Iohannis, Prioris Brindlingoniae in Anglia, de Ordine Regularium, qui floruit anno quo supra, scilicet Mo CCCo atque LXXo [1].

Prologus.

1. Ad denuntiandam et demonstrandam viam vitae sempiternae cunctis fidelibus suis, salvator noster Iesus Christus misit doctores et praelatos, quatenus errantes reducerent, bene incedentes dirigerent ac protegerent atque omnia impedimenta propulsarent, quatenus expediti ab omni terreno et caduco negotio viam istam immaculato calle peragrarent, et bonis doctoribus obtemperando portum aeternae salutis tandem captarent. Ex horum sacrorum doctorum numero claruit venerandus ac beatus vir in Anglia, nomine Iohannes, quondam prior Brinlingonie, ordinis Canonicorum Regularium, qui canonicos suos regulariter vivere instituens, non minus ipse canonice vixit quam alios vivere docuit. Huius ergo conversationem ante oculos nostros ponamus, ut per

[1] Lemma manu Rosweydi, qui addit: *Collatum.*

iter quo ipse praecessit sequendo, ad bravium aeternae vitae, ipsius meritis et precibus intercedentibus, pertingamus.

SEQUITUR VITA EIUSDEM BEATI VIRI.

2. Beatissimus Iohannes, quondam prior Brinlingonie, ex honestis parentibus, catholicis et devotis, de Anglia traxit originem, cuius fama volatilis vitam gloriosam gestaque mirifica eius adeo deduxit in universitatis gentium publicationem, quod non solum de regno Angliae, verum etiam de totius orbis fere ambitu in dies ad ipsum crebrescendo confluat multitudo, humiliter postulans meritorum ipsius radiis illustrari. Hic, doctus cum Tobia Deum timere ab infantia et a vitiis abstinere, considerans vanas esse mundi illecebras, suum Redemptorem quesivit affectuose. Unde digne meruit verae fidei, securae spei et fervidae caritatis trinario insigniri. Hic denique teneris sub annis gratia Dei repletus, ecclesias devote frequentabat, divinisque officiis etal iis virtuosis actibus cum honestis et religiosis personis in tantum vacabat, ut spretis huius labilis vitae delitiis, liberiorem posset Domino reddere famulatum. Priusquam enim suam aetatem iuvenilem peregisset, sese totum Deo dedicavit et in canonicum se recipi postulavit ac impetravit anno Domini M° trecentesimo quadragesimo quinto, in festo sancti Valentini martyris, quod tunc erat in capite ieiunii. Hic insuper sic a noxiis saeculi delectamentis semotus, ut soli posset vivere Creatori, professione per eum emissa regulari, continuis ieiuniis crebrisque vigiliis corpus coegit spiritui deservire. Hic quoque communiter in aurora diei suam missam cum tanta devotione tantoque tremore celebrare consuevit, quod sepius, dum legeret canonem, de ipsius capite et oculis magna guttarum aquae quantitas stillaret, sepissimeque contingebat quod prae timore venerabilis sacramenti, alicuius fratris iuvamine ipsum oportuit ne caderet sustentari.

3. Verum, ut de suis actibus mirificis gloriosisque miraculis, ad christianae fidei exaltationem necnon ad fidelium aedificationem, saltem pauca exprimantur de multis quae omnipotens Deus, ut pie creditur, eius meritis et precibus, ipso adhuc existente in hac lacrymarum valle, dignatus est ostendere, ne tam celebris viri aetas praesens remaneat ignara aut surda posteritas, aliqua vestrae caritati harum scripturarum serie volumus denunciare.

4. Quadam enim vice... gloriam evitare [1].

5. Praeterea, beatissimo Iohanne in humanis adhuc agente, dum quaedam puella, quae a nativitate sua undique gibbosa et mirabiliter extitit deformata, viro Dei pro sanitate recuperanda fuisset deportata, beatus Ioannes super ipsam viscera gestans pietatis, Deum exoravit ut, qui sua inaestimabili potentia leprae conspersos macula mundavit, faciem ipsius iuvenculae purgare dignaretur, et subito, dum sanctus vir suis precibus finem imposuisset ac ipsam iuvenculam in nomine sanctissimae Trinitatis signaculo sanctae crucis insignivisset, omnis gibbositas evanuit, nec maculae ullius vestigium aliquale in ea remansit.

6. Alio quoque tempore, dum pro cuiusdam famuli sui filia, gravissimis febribus vexata, suas orationes fudisset, atque ipsam benedixisset, protinus sana surrexit, sicque permansit, nec postmodum eam unquam febris invasit.

7. Gloriosum etiam valde videtur quod, cum beatissimus Christi confessor Iohannes adhuc superesset, partes seu loca ibi propinqua gravis penuria famis et caristia bladi vexarent, ipse ad quendam locum ubi grana reposita erant personaliter accessit, et cum frumenti unum tantum modicum cumulum reperisset, qui expensis monasterii sui minime sufficere potuisset, divino auxilio primitus invocato, dixit ad operarios ibidem existentes : « Filii, triturate hunc cumulum, in cuius grana Deus multiplicet incrementum. » Ipsum quoque cumulum benedixit ac recessit. Postmodum ita fuerat compertum quod ad decuplum succrescens granum sic profecit, quod ipsius precibus, ut pie creditur, dictus cumulus fuisse cernebatur augmentatus. Paris quoque formae miraculum, quale vestrae declaratur fraternitati de frumento, etiam alia vice contigit de ordeo.

8. Quidam carpentarius... vitam repromisit [1].

9. Tandem, cum Deus electum et emeritum militem suum de hoc mundo ad suum regnum transferre disponeret, ille hoc statim praesentiens, continuae orationi atque contemplationi vacavit usque ad suum obitum. Nam usque ad id temporis quo beata illa anima de corporis exivit ergastulo,

4. — [1] Vide p. 121.

8. — [1] Vide p. 122.

petens caelestia, vitam sanctissimam duxit, ac tantorum meritorum magnitudine et multitudine resplenduit, quod lingua humana faciliter non posset explicare. Qui demum, peracto dierum suorum curriculo, horam mortis suae fratribus suis denunciavit, sacramentisque ecclesiasticis ab eo susceptis, reverenter et cum tremore in haec verba erumpens : « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum, » spiritum reddidit suo Creatori. Migravit autem iste sanctissimus pater Iohannes ex hoc mundo sexto idus octobris, anno Domini millesimo trecentesimo septuagesimo.

10. Omnipotens autem unigenitus Dei filius patrem tam pacificum ab hac luce subtractum ut ipsum honoraret in terris quem, ut pie creditur, coronavit in caelis, gloriosis miraculis etiam post mortem decoravit. Denique cum huius almi confessoris meritis triduanis mortuis vitam tribuerit, surdis aures aperuerit, mutis linguae impedimentum abstulerit, tremulis et paralyticis membris soliditatem restituerit, curvis erectionem, contractis et claudis liberum gradiendi beneficium, caecis visum, periclitantibus liberationem, morbis incurabilibus sanitatem praestiterit, naufragos ad portum salutis perduxerit, his et aliis pluribus miraculis mirificavit sanctum suum. Et si ea que Deus benedictus huius almi confessoris meritis, tam illo adhuc superstite quam post eius resolutionem felicem, mirabilia supra vires fuit operatus, nec desinit operari, vellemus recensere, valde devotionem vestram mater fastidii prolixitas in tali recitatione obduraret. Possunt autem fideles luce clarius talia gesta cognoscere, si libros auctenticos, quibus illa fideliter annotantur, perquirere velint studiose.

11. O quam felix es, Anglorum natio, quae probaris talem ac tantum produxisse palmitem Christo viti firmiter inhaerentem, cuius propagines, odore mirifico redolentes, diffusione suae sanctitatis usque ad fines orbis terrae se extendunt. Gaudeat nimirum Ecclesia, talem se protulisse filium, qui alios et sacrae conversationis exemplo dirigeret, ac etiam, accepto iam aeternae beatitudinis praemio, firmam eis spem de sua salute tribueret. Laetetur etiam se tam clara sobole illustratam, quae digno ab omnibus attollenda est preconio et digna veneratione colenda. Exultent caelites de caelitis [1]

11. — [1] (caelites de caelitis) caelibes de caelibis *cod.*

aggregatione concivis, deque condigno caeli consorte nuper ipsis adhibito psallant omnes sancti Dei. Exurgamus et nos, omnipotentem Deum devotissime deprecantes ut sicut illi accrevit novellus confessor, sic pro salute nostra coram ipso sit perpetuus intercessor, cuius piis precibus et hic a noxiis omnibus protegi, et in futuro gaudia mereamur aeterna consequi, praestante et adiuvante Domino nostro Iesu Christo, qui cum Deo Patre et Spiritu sancto vivit et regnat, Deus, in infinita saecula saeculorum. Amen.

EXPLICIT VITA SANCTI IOANNIS, PRIORIS BRIDLINGONIAE IN ORDINE REGULARIUM.

NOTE SUR UN ANCIEN MANUSCRIT DE MALONNE

A moins d'un hasard heureux, qui ferait découvrir un inventaire de l'ancienne bibliothèque de Malonne [1], comme il en existe sous des formes diverses pour tant d'autres abbayes, nous devrons nous résigner à ignorer presque tout du nombre et de la qualité des manuscrits que possédaient autrefois les chanoines réguliers de Saint-Bertuin. Si on néglige quelques débris d'archives, nos dépôts publics ne gardent, en effet, à notre connaissance, aucun recueil provenant de Malonne [2]; et le récent *Catalogue des manuscrits conservés à Namur* [3] nous a causé, à cet égard, une nouvelle déception.

Il semble, au reste, que dès avant la loi du 15 fructidor an IV (1er septembre 1796), qui supprima tous les établissements religieux en Belgique, la bibliothèque de Saint-Bertuin ait été éloignée ou dispersée. Elle ne se trouvait plus à Malonne, lorsque les commissaires Buguy et Lenoir, délégués

[1] Sur l'abbaye Saint-Bertuin de Malonne on peut consulter, outre le *Monasticon belge* de Dom Ursmer Berlière (t. I, pp. 140-48 et 186-88), l'*Histoire de l'abbaye de Malonne, de l'Ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin*, par le chanoine V. Barbier (Namur, 1894). Sur S. Bertuin lui-même, dont l'histoire ne nous occupera pas ici, la plus récente étude est celle que M. W. Levison a placée en tête de son édition de la *Vita Bertuini* (*BHL.* 1306), dans *M.G.*, Scr. rer. merov., t. VII, p. 175 et suiv. Nous signalons aussi, à cette occasion, les lignes consacrées à S. Bertuin par Hieronymus Frank O.S.B., dans *Die Klosterbischöfe des Frankenreichs* (Münster i. W., 1932), p. 143.

[2] Divers registres d'actes et plusieurs liasses administratives, que Barbier a mis à profit dans son ouvrage, se trouvent aux Archives de l'État, à Namur. Pour les manuscrits anciens — bibles, légendiers, traités théologiques, livres de chœur, etc. — nous ne voyons aucun catalogue, même sommaire, par exemple dans la *Bibliotheca belgica manuscripta* de Sanderus; rien non plus sur Malonne parmi les nombreuses listes réunies par les soins de Rosweyde.

[3] Publié par Paul Faider et divers collaborateurs, Gembloux, 1934.

par la direction des domaines nationaux du département de Sambre-et-Meuse, séjournèrent à l'abbaye, du 7 au 18 vendémiaire an V (28 septembre - 9 octobre 1796). Voici un extrait de leur procès verbal : « Attendu que nous n'avons trouvé dans la ditte maison aucuns livres, manuscrits ou médailles etc... nous n'avons pu former les états 7 et 10 destinés à l'inventaire de ces divers objets [1]. » Les chanoines eux-mêmes durent quitter, le 7 janvier suivant, leur vieille demeure, qui fut mise en vente à Paris et acquise, le 20 avril, par le sieur Dejaifve pour le compte des anciens religieux. Plusieurs de ceux-ci revinrent habiter Malonne, et il n'est pas exclu qu'à cette occasion des parties de la bibliothèque y rentrèrent avec eux. On peut lire dans l'Histoire de Saint-

[1] Barbier, p. 240. Nous serions heureux si la présente note avait pour résultat de faire signaler des manuscrits de Malonne dans des collections privées. Plusieurs pièces du trésor de l'abbaye furent léguées à leurs familles par d'anciens chanoines, telle la relique du crâne de S. Bertuin, qui fut cédée plus tard à l'Établissement des Frères de Malonne par l'avocat Niffle, de Thuin, ou encore le « peigne liturgique » du saint, qui se trouve actuellement au Musée diocésain de Liége. Cf. V. Barbier, *Saint Bertuin, évêque, fondateur de l'abbaye de Malonne* (Namur, 1898), pp. 41, 47. Aux documents qui ont été publiés en annexe à son *Histoire de Malonne* par Victor Barbier, nous empruntons l'article suivant, qui fait partie des Statuts octroyés aux chanoines de Malonne par Georges-Louis de Berghes, prince-évêque de Liége, le 26 octobre 1725 : « Art. xix. Postremo iniungimus abbati, quatenus tecta reparari et omnia impedimenta e loco bibliothecae confestim amoveri curet, ita ut ad dictam bibliothecam liber hinc inde pateat religiosis aditus, librique eo modo regantur, sicut illos recenset scriptus index, vel forte aptius recensere poterit ordo alphabeticus ; memores autem latae excommunicationis in asportantes libros sine consensu abbatis, eos nullus a bibliotheca aut saltem a monasterio auferre praesumat » (op. c., p. 452). D'après ce règlement, il existait un catalogue (*scriptus index*) de la bibliothèque ; on recommandait de classer, en outre, les ouvrages suivant l'ordre alphabétique. Une simple mention des manuscrits de l'abbaye peut être notée dans l'opuscule, aujourd'hui fort rare, que les chanoines firent imprimer en 1651 chez Jean Van Milst à Liége, sous le titre : *Vita illustrissimi antistitis S. Bertuini, ad ecclesiam Maloniensem aliquando episcopi, nunc eiusdem inclyti monasterii ac loci patroni*, et dont l'épître dédicatoire à l'abbé Jean Stapleaux est signée des seules initiales F. A. P. Nous y lisons, p. 8 : « In cuius vigilantissimi pastoris et episcopi vita describenda, monasterii Maloniensis manuscripta secutus, Dei favente gratia, ... sermoni simplici, qui veritatem docendo devotionem acuat, inhaerere proponimus. » Il existe une adaptation française de ce petit livre par F. L. Rasquin ; elle a paru à Namur en 1874. Voir aussi, ci-dessous, p. 136, note 1.

Bertuin par Victor Barbier les dernières vicissitudes de l'antique fondation. Les bâtiments se trouvaient dans un état de délabrement extrême, lorsqu'en 1841 Mgr Dehesselle, évêque de Namur, les fit acheter pour y installer une école normale.

Ces indications ne sont pas inutiles, si l'on veut comprendre dans quelles circonstances nos devanciers reçurent, en 1839, de M. Wilmet, alors professeur au Séminaire de Namur, les quelques feuillets à demi lacérés et salis, contenant la Vie de S. Bertuin, qui forment aujourd'hui, sous un cartonnage moderne, le manuscrit 329 du Musée bollandien [1]. Dans une lettre au P. Van der Moere, le donateur écrivait à ce propos : « J'ai souvent pensé à vous donner une déclaration des circonstances qui me l'ont fait trouver et arracher à la destruction ; car il sera longtemps avant qu'on ne soit au 11 novembre [2], et faute de savoir qu'il vient de l'archive de Malones même, on en fera peut-être moins de cas. »

Nous ignorons si la « déclaration » promise fut jamais rédigée ; mais, comme nous voici beaucoup plus proches, après un siècle écoulé, de l'édition des Actes de S. Bertuin, il n'est pas sans intérêt de recueillir ici quelques réponses fournies par un des rares témoins survivants de la tradition locale.

Le manuscrit 329, tel qu'il se présente actuellement, compte quinze feuillets de parchemin ; ils mesurent pour la plupart $0^{m},282 \times 0,185$, certaines marges ayant subi d'assez notables mutilations. Ils ne portent pas de foliotage ancien ; celui qu'on y voit, au crayon, est de date récente. Le parchemin est souillé, moins peut-être par l'usage que par l'exposition aux intempéries ; il est percé et rongé en de nombreux endroits, et certains plis du dernier feuillet ont gardé des traces de terre ou de gravats. Les pertes de texte cependant sont minimes. Dans la marge supérieure du fol. 1 on lit : « D. Wilmet prof. Sem. Nam. PP. Boll. DD. 1839 », et encore : « Provenit ex abbatia Malonensi. » Un de nos prédécesseurs a noté, au-

[1] Une description succincte du manuscrit a été donnée dans *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 448. Voir aussi t. VI, p. 17 et t. XXV, p. 369.

[2] Date de la fête de S. Bertuin, dont la Vie aura sa place dans le tome V des *Acta SS.* de novembre.

dessus : « Vita S. Bertwini, XI November », et plus bas : « Antiquior fortasse hic codex quam ille de quo in Actis SS. Belgii [1]. »

Le contenu du manuscrit correspond à deux fragments distincts de lectionnaire ; on y trouve réunis des textes narratifs, partiellement divisés en leçons, pour la fête, l'octave et la translation de S. Bertuin, patron de Malonne. Les fol. 1-11^{r}, à lignes pleines, qui comprennent la fête et l'octave, sont du XIVe siècle ; dans les fol. 12^{v} à 15^{v}, qui sont à deux colonnes, et regardent la translation, la main est du XIIIe siècle. Aux fol. 11^{v} (XVe s.) et 12^{r} (XIIIe s.), on trouve en uotre deux textes incomplets, l'un de la fin, l'autre du début ; ils se rapportent respectivement aux offices de S. Aubain et des Défunts.

Entrons dans le détail :

I. Le premier fragment se partage comme suit :

1° Fol. 1-9^{r} : *Incipit vita sancti Bertuini episcopi.* C'est le texte *Humani generis auctor* (*BHL.* 1308). Il a été publié dans nos *Analecta* (t. VI, p. 18-30), d'après trois manuscrits de Bruxelles : bibliothèque Royale, n°s 9636-37 (XIe/XIIe s., provenant de Saint-Laurent de Liége) [2], 11987 (XVIe s., de la main d'Antoine Geens, ou Gentius, chanoine de Rouge-Cloître) [3], et le nôtre. Cette biographie est un remaniement littéraire, très orné, de la Vie ancienne du saint, laquelle, dès la fin du XIe siècle, aura été supplantée par celle-ci dans l'usage des religieux de Malonne. Il est à remarquer que les seuls manuscrits connus de la Vie primitive (La Haye X. 73, originaire de Saint-Bertin, dans le Pas-de-Calais, et Douai 349, provenant de Marchiennes) [4], sont antérieurs tous deux

[1] Le P. Corneille Smet, collaborateur de J. Ghesquière, a publié une Vie de S. Bertuin (*BHL.* 1309) dans les *Acta SS. Belgii*, t. V, p. 179-82 : « ex ms. Ultraiectino S. Salvatoris ». Sur ce légendier, aujourd'hui perdu, dont les anciens bollandistes possédaient de nombreux extraits, copiés au temps de Rosweyde, voir W. Levison dans *M.G.*, Scr. rer. merov., t. VII, p. 539. Les textes du recueil d'Utrecht sont souvent des arrangements tardifs et de moins bonne qualité.

[2] Cf. *Catal. Lat. Brux.*, t. II, p. 342, et *M.G.*, t. c., p. 568.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. VI, p. 31-34, et *M.G.*, t. c., p. 568.

[4] *M.G.*, t. c., p. 176. La première édition de ce texte (*BHL.* 1306), d'après le seul manuscrit de La Haye, est de L. Van der Essen, dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. XXXII, p. 18-23. Du même

à l'époque ci-dessus indiquée, et qu'à Liége, dont dépendait Malonne, on copiait déjà vers 1200 le remaniement en beau style [1]. Le texte de notre manuscrit est fort bon ; même on en peut retenir quelques leçons pour contrôler les noms de personnes et de lieux dans les témoins de la première *Vita*. La division en *lectiones* n'intéresse que les fol. 1-3r. Les six premières (fol. 1-2r) sont rubriquées ; trois autres chiffres (VII-IX) ont été indiqués plus tard, en noir, dans les marges.

2° Fol. 9r-11r : *In octavis sancti Bertuini episcopi et confessoris*. Six leçons, avec rubriques, contenant la première moitié (c. 1-7) de la Vie ancienne, en épitomé, mais avec adjonction de quelques phrases tirées de la Vie précédente. Inc. : *Vir vitae venerabilis inclitus pontifex Bertuinus*. Ce résumé reproduit souvent mot à mot le texte primitif ; partant, il n'est pas sans valeur pour une réédition de celui-ci. Ainsi M. Levison s'est-il servi naguère avec profit de l'abrégé *BHL.* 1307, d'après le manuscrit n° 15 de Namur, provenant de Saint-Hubert [2]. A titre d'échantillon, voici quelques variantes, choisies dans la *lectio sexta* de notre épitomé (= M) ; nous les introduisons dans l'appareil critique du plus récent éditeur (*M.G.*, Scr. rer. merov., t. VII, p. 177-82).

P. 180, l. 23 : *navim*] ita 1, M ; *navem* 2.
» l. 26 : *prosperum*] *et* add. 2, M.
» l. 27 : *vir Domini*] ita 1, M ; om. 2.
» l. 31 : *Domini*] om. 2, M.
» l. 32 : *pervenit opido*] ita 1, M ; *p. ad oppidum* 2.
P. 181, l. 4 : *nihil*] *ibi* add. 2, M.
» l. 9 : *Christi*] ita 1 ; *domini* 2, M.

M paraît dériver de l'ancêtre commun de 1 et de 2 ; ce qui ne doit pas étonner, M ayant été rédigé à Malonne. Il est logique, dès lors, de tenir compte, dans les passages strictement parallèles, des leçons de M, là où elles concordent soit avec 1 soit avec 2.

on peut consulter aussi l'*Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique* (Louvain, 1907), p. 83-91.

[1] Nous ignorons quel texte présentait le manuscrit de l'abbaye d'Aulne, décrit sommairement par SANDERUS dans sa *Bibliotheca belgica manuscripta* (II, p. 258) : « volumen magnum in folio dictum *Liber vitae confessorum.* » Une Vie de S. Bertuin y est indiquée entre celles de S. Euverte et de S. Bertin.

[2] *M.G.*, t. c., pp. 177 et 629 ; cf. *Anal. Boll.*, t. I, p. 494, et FAIDER, *Catalogue des manuscrits conservés à Namur*, p. 64 et suiv.

A noter, dans la marge inférieure du fol. 11r, l'indication, ajoutée après coup : *Explicit iste liber.*

Le verso du fol. 11 est occupé, nous l'avons dit, par de courtes leçons historiques de l'office de S. Aubain, martyr honoré à Mayence et patron de Namur. Inc. LECTIO Ia. *Inter hoc* (sic) *constantissimus atletha Christi et martyr Albanus fidei fortitudine armatus...* Des. incompl. LECTIO IIIIa : *... pertingeret ad videndum Deum* | Cf. *BHL.* 200. (CANISIUS-BASNAGE, t. IV, p. 158).

II. Le second fragment, plus ancien, contient la Translation et les Miracles de S. Bertuin. Ces textes ne commencent qu'avec le fol. 12v.

Diverses collectes appartenant à la liturgie des Morts remplissent le recto de ce feuillet. Inc. : | *ammiserunt, tu venia misericordissimae pietatis absterge, per Christum Dominum nostrum. Amen.*

Fol. 12v-13v. *In translatione beati Bertuini episcopi et confessoris* ; fol. 13v-15v : *Item Miracula beati Bertuini in translatione eiusdem.* Écriture du XIIIe siècle ; le fol. 15v est d'une autre main, un peu plus récente, celle-là même qui a rempli le fol. 12r. Le texte de la *Translatio* est continu, mais on y a introduit une division en neuf leçons ; les *Miracula* sont au nombre de six et forment autant d'alinéas ; ils sont précédés d'un prologue. L'ensemble de ces récits se trouve groupé dans la *BHL.* sous le nº 1310. Corneille Smet les a publiés dans les *Acta Sanctorum Belgii* (t. V, p. 183-89), d'après une mauvaise copie, qu'il a dû maintes fois amender par conjecture. Bornant notre examen au seul point de vue de la tradition manuscrite, il nous a paru que le recueil de Malonne peut rendre, ici surtout, d'appréciables services.

Quelle copie le P. Smet a-t-il eue sous les yeux? Sans trop de peine nous l'avons retrouvée parmi les *Collectanea bollandiana* du 11 novembre, contenus dans le manuscrit 8940 de la bibliothèque Royale de Belgique [1]. Le dossier de S. Bertuin qu'on y a réuni, s'ouvre, aux fol. 278-279v, par la Vie ancienne (*BHL.* 1306), judicieusement

[1] VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Royale de Belgique*, t. V, p. 546.

extraite par Rosweyde du manuscrit de Marchiennes, et que Smet, bien mal inspiré, croira devoir négliger, en 1789, au bénéfice d'un texte sans valeur, *BHL.* 1309. Suit alors, aux fol. 280-294^{v}, d'une main anonyme, une série de pièces que nous avons eu la surprise de trouver rangées exactement dans le même ordre que dans notre manuscrit de Malonne. Même les menus fragments d'office de S. Aubain et des Morts s'y rencontraient, sans un mot de plus ni de moins que dans notre recueil. La conclusion s'imposait, que ce dernier, et nul autre, avait servi au dessein du copiste et que, vers 1600 déjà, il présentait les mêmes caractéristiques qu'aujourd'hui [1]. Il est permis de regretter d'autant plus que les bévues d'un scribe maladroit aient compromis, près de deux siècles à l'avance, la publication du P. Smet. Pour montrer à quel point une nouvelle édition, d'après l'original, peut améliorer le document, nous faisons suivre ici quelques éléments de collation. Le texte transcrit est celui du tome V des *Acta SS. Belgii* ; S* désigne les conjectures marginales et les gloses de Smet. En regard, nous ne notons que les mots intéressés par la variante, dans le manuscrit de Malonne (M) et aussi, éventuellement, dans les *Collectanea bollandiana* (B).

P. 183, l. 10-11 : *recompensare creditur officium minus exercitatae disputationis. Agimus igitur*] *nimis exercitatae dispensationis. Agamus* M.

P. 183, l. 16-17 : *Sed Dominus lucernam verbi sui sub modio corpore* (forte *latere* S*) *non sustinens*] *sub modico corpore* B ; *sub modio torpere* M.

P. 183, l. 25 : *suae dispositionis*] *depositionis* M.

» l. 37-38 : *officium moliminis sui negavit, quem* (lege *quod* S*)] *effectum... quem* M.

P. 184, l. 7 : *praelatum nomine Canonem*] *Cononem* M.

» l. 12 : *delicata*] *dedicata* M.

» l. 18 : *sed executionem tam affectuosae promissionis* (supple *impedivit*, vel quid simile S*) *oblivio*] *obfuscavit oblivio* M.

P. 184, l. 29 : *visioni*] *iussioni* M.

» l. 30 : *alteri* (forte *hilari* S*) *serenaque facie*] *alacri* M.

P. 185, l. 4 : *Dominico* (nisi mendum hic cubet S*)] *domnus Cono* M.

[1] Peut-être, en 1595, Molanus visait-il le même recueil, lorsque, dans ses *Natales Sanctorum Belgii*, il notait, au 11 novembre : « De S. Bertuino ep. Maloniae. Ex historia manu-scripta Maloniae. »

P. 185, l. 38 : *millesimo* (*millesimo ducentesimo* legendum esse ostendi in commentario, num. 16 et 17, S*)] *millesimo*... (duarum fere vocum spatium vacat) B ; *millesimo CC*° M.

Cette dernière variante, indiquant l'année 1200 comme date de la Translation, confirme la conjecture du P. Smet ; les auteurs modernes ont corrigé le chiffre en 1202 [1].

Voilà pour la *Translatio*. Dans le texte des Miracles, qui suivent, nous nous attacherons à la graphie des noms de lieux. Le recueil de Malonne restitue aux toponymistes de la région wallonne quelques formes anciennes qu'ils ne dédaigneront sans doute pas.

Le premier Miracle, dans B, débute comme suit : *Quidam puer de Mime iuxta Simibreffiam* (sic). Ces noms, qui ne correspondent à rien de réel, appelaient des corrections. Smet n'a pas manqué d'y aviser. On lit dans son édition, p. 186 : *de Mane iuxta Sumbreffiam*, avec la note : « Sumbreffia, apud Malonienses in officio Translationis S. Bertuini, lectione 6, Sombreffia ; sita, opinor, haud procul Gemblaco [2]. » Il avait cherché dans la bonne direction. Toutefois *Mane* doit être rejeté. M porte ici : *quidam puer de Munz iuxta Sumbreffiam*. Il s'agit donc de Mont, qui est une dépendance de Sombreffe. On peut comparer le toponyme avec celui qu'on trouve vers la même époque dans le testament de Jacques de Sombreffe : *decimam de Monz* [3].

Un certain Pierre, qui bénéficie du deuxième miracle, a pour origine le pays de Fosses, dans l'Entre-Sambre-et-

[1] Bien que la tradition, à Malonne, n'ait jamais varié, comme le prouve, par exemple, une inscription de la nouvelle châsse de S. Bertuin, datant de 1601, ou encore le chapitre XVII de la *Vita illustrissimi antistitis S. Bertuini*, p. 78. Pour 1202 s'est prononcé d'abord Dom Berlière, *Monasticon belge*, I, p. 143 ; il a été suivi par Barbier, *Histoire de l'abbaye de Malonne*, p. 34 ; S. Balau, *Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liége au moyen âge* (Bruxelles, 1902), p. 498 ; Fr. Marien, *Les églises successives de Malonne au pays de Liége*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XLI, p. 195. Voir aussi *M.G.*, t. c., p. 176.

[2] Cf. *Vita illustrissimi antistitis S. Bertuini*, p. 190.

[3] V. Barbier, *Histoire de l'abbaye de Floreffe de l'Ordre de Prémontré*, 2e éd. (Namur, 1892), t. II, p. 57. Cf. A. Vincent, *Les noms de lieux de la Belgique* (Bruxelles, 1927), p. 54. S. Balau (op. c., p. 498) a traduit *Mane* par « Manil (sous Gembloux) ».

Meuse : *de territorio pagi Fossensis.* Ici, nulle difficulté. De même, dans le troisième récit, Ode, l'épileptique, est une jeune fille de Grand-Leez, au nord-est de Gembloux : *quaedam puella de villa quae dicitur Lez* [1]. C'est donc à tort qu'on l'a cherchée à Leuze [2].

Il est moins facile de décider d'où était natif le miraculé dont il est question ensuite : *quidam de villa Ruez, nomine Gerardus* (M). Dans B, le copiste avait d'abord écrit *Reur*, puis il a corrigé en *Reus* ; cette dernière graphie a été adoptée par Smet, qui n'a pas essayé de l'identifier. *Ruez* pourrait s'appliquer à Roux-lez-Charleroi [3], ou encore au Rœulx, tous deux en Hainaut [4]. Le récit ne permet pas de fixer ce point.

En Hainaut, de même, se situe le quatrième Miracle. C'est de Mons qu'un infirme, guéri par S. Bertuin, vient en pèlerinage à Malonne : *quidam languidus de Montibus Hen-(nu)agiae.* Les deux lettres entre parenthèses, ne sont pas, dans M, d'une lecture entièrement certaine, le parchemin, ayant été taché à cet endroit. B a transcrit : *Henuuagiae* mais on ne peut s'y fier. Smet, de son côté, imprime : *Henu-nagiae* [5]. L'identification avec Mons, au demeurant, ne paraît pas douteuse.

Enfin, les deux derniers prodiges consignés dans notre recueil favorisèrent des habitants de Balâtre : *Quaedam mulier de Balastria, Ricaldis nomine.... In eadem villa, quendam puerum...* Ce toponyme nous ramène, à nouveau, dans la région Gembloux-Sombreffe.

Sur la manière d'écrire le nom de S. Bertuin, notre manuscrit ne varie pas. Comme dans les autres documents produits jusqu'à ce jour, on lit partout : *Bertuinus.* En terminant, nous tenons à signaler une graphie ancienne du nom et, du même coup, un intéressant témoignage inédit du culte rendu au missionnaire anglo-saxon. Le manuscrit lat. 18121

[1] Cf. C.-G. Roland, *Toponymie namuroise,* dans les *Annales de la Société archéologique de Namur,* t. XXIII, p. 260.

[2] *Vita illustrissimi antistitis S. Bertuini,* p. 86.

[3] Ainsi dans Barbier, p. 39 ; cf. Vincent, p. 149.

[4] Cf. Vincent, ibid. L'auteur de la *Vita illustrissimi antistitis S. Bertuini* a imprimé : « Gerardus de villa Rue » (p. 88).

[5] *Vita ill. ant. S. Bertuini* : « ex monte Henuagiae » (p. 89).

de la bibliothèque d'État de Bavière, à Munich, est un psautier du XIe siècle, provenant de Tegernsee [1]. Il contient des litanies particulièrement longues, où, parmi les confesseurs, on peut lire, après les noms des SS. Landelin, Ursmer et Ermin, honorés à Lobbes, celui du patron de Malonne : *Sancte Berahtuuine, ora pro nobis* [2] (fol. 220v).

M. C.

[1] Sur ce beau manuscrit, appelé le Psautier d'Ellinger, voir E. F. Bange, *Eine bayerische Malerschule des XI. und XII. Jahrhunderts* (München, 1923), p. 24 et suiv.

[2] La forme anglo-saxonne du nom est *Beorhtwine*. Cf. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, I : *Personennamen*, p. 297, qui énumère les formes germaniques suivantes : *Berahtwin, Berchtuin, Perhtuin, Bertvin, Berthwin, Bertuin*...

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Henrici VI Angliae regis Miracula postuma. Ex codice Musei Britannici Regio 13. C. VIII edidit Paulus GROSJEAN S.I. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1935, in-8°, 262*-328 pp. (= *Subsidia hagiographica*, n° 22).

Un des manuscrits de la collection du Roi d'Angleterre, conservé actuellement au Musée Britannique, contient l'autographe d'un recueil latin de Miracles du roi Henri VI († 1471), rédigés, dans les dernières années du xve siècle, par un moine anonyme, d'après des relations anglaises perdues. Les extraits publiés par MM. R. A. Knox et S. Leslie ont été signalés en leur temps (*Anal. Boll.*, XLII, 221). Ce texte a paru mériter une édition intégrale. MM. Knox et Leslie avaient montré déjà qu'il renfermait une foule de détails curieux sur les us et coutumes de la fin du moyen âge anglais. L'introduction du volume décrit le manuscrit et s'efforce de percer le mystère qui entoure la personnalité de l'auteur : celui-ci a réussi à cacher jusqu'à son prénom. La chronologie des Miracles fait l'objet d'une étude détaillée. Bien que les récits latins ne soient que le produit d'un choix opéré dans une collection anglaise beaucoup plus volumineuse, la multiplication des pèlerinages à Windsor donne, en effet, quelque idée du développement que le culte prit graduellement. D'autres chapitres touchent à l'histoire du procès de béatification : annotations marginales que porte le manuscrit, car c'est l'exemplaire même qui servit à consigner les résultats d'une première enquête, et documents qui nous renseignent sur le procès proprement dit. Celui-ci devait être abandonné, à l'époque du schisme anglican. Henri VI fut vénéré comme martyr. Il était donc nécessaire d'examiner les témoignages qui relatent les circonstances énigmatiques de sa mort, survenue au temps de la guerre des Deux Roses, au milieu des plus sanglantes dissensions civiles. Les ennemis d'Henri VI ont prétendu qu'il avait succombé à un accès de mélancolie. Il semble bien plutôt qu'il faille croire ses partisans, et conclure à un assassi-

nat politique. En conclusion, l'introduction énumère les traces laissées par le culte d'Henri VI, en dehors de celles que porte, à chaque page, ce recueil de Miracles : prières en son honneur, mentions spéciales dans des testaments et même dans des calendriers, documents iconographiques. Certaines de ses reliques ont été vénérées, des chapelles et un autel furent dédiés à sa mémoire.

Walter Elliger. *Zur Entstehung und frühen Entwicklung der altchristlichen Bildkunst.* Leipzig, Dieterich, 1934, in-8°, xii-284 pp. (= *Studien über christliche Denkmäler*, Heft 23).

W. J. A. Visser. *Die Entwicklung des Christusbildes in Literatur und Kunst in der frühchristlichen und frühbyzantinischen Zeit.* Bonn, Carthaus, 1934, in-8°, 197 pp.

Après avoir étudié, dans un précédent ouvrage, la pensée des Pères de l'Église sur les images, M. Elliger s'attache cette fois à la critique des théories récentes sur les origines et les premiers développements de l'art chrétien. Très justement, il leur reproche d'être trop absolues et de simplifier à l'excès le problème. Il est adversaire du centre de rayonnement unique. L'art chrétien étant l'écho de la pensée religieuse, il a dû subir les influences des milieux et des circonstances, tout comme les formes de la piété, qui n'ont point partout le même caractère. D'autre part, les moyens d'expression sont soumis à l'action de causes extérieures. M. E. a jugé nécessaire de rechercher les conditions spéciales imposées aux artistes chrétiens par les nuances des conceptions religieuses propres aux grands centres de culture dans l'Empire Romain, et par les traditions d'art auxquelles ils ne pouvaient se soustraire. Il les étudie particulièrement à Rome, en Syrie, en Palestine, en Asie Mineure, en Égypte, et renonce à la méthode qui se borne à étudier les monuments de l'art en eux-mêmes, et à ne donner qu'une attention distraite à la littérature. M. E. connaît bien les textes et montre bien le parti qu'on en peut tirer. Son ouvrage aura, espérons-le, l'heureux effet de rendre circonspects les archéologues trop nombreux qui abordent ces matières sans une préparation historique solide. Il rendrait sans doute plus de services, si l'air circulait plus librement dans ces pages érudites. Mais tel qu'il est, il fournit de bons matériaux. Dans ses excursions à travers les pays où l'art chrétien s'est révélé dès les premiers siècles, l'auteur rencontre assez souvent des explorateurs qui les ont parcourus dans un tout autre esprit ; il s'écarte d'eux de la façon la plus décidée. Son livre est avant tout un manifeste contre Strzygowski ; mais ceux qui « s'entêtent » à revendiquer pour Rome ce que

d'autres attribuent à l'Orient sont convaincus d'avoir posé la question tout aussi mal. M. E. n'est pas disposé non plus à laisser à Antioche et à Alexandrie la part que leur réserve M. O. Wulff. Et quant à M. Styger, qui, comme on sait, a des idées particulières sur l'interprétation des peintures funéraires des Catacombes Romaines, il est assez durement renvoyé à l'article de la *Römische Quartalschrift*, 1929, p. 1-20, où Mgr Kirsch expose une théorie diamétralement opposée à la sienne. La conclusion principale à tirer de l'ouvrage de M. E., c'est que, à côté de Rome, il faut admettre d'autres grands foyers de l'art chrétien primitif, et parmi ceux-ci donner peut-être le premier rang à la Syrie.

Le sujet de la thèse de M. Visser est beaucoup plus spécial, mais on y trouvera aussi, bien classés, presque tous les textes qui s'y rapportent. L'histoire du développement de l'image du Sauveur depuis les origines de l'art chrétien jusqu'aux débuts de la période byzantine, se divise, pour l'auteur, en deux parties : les représentations du Christ antérieures à l'adoption des insignes impériaux et celles qui suivirent. L'étude des types appartenant à ces deux catégories est précédée d'un résumé des données antiques sur l'apparence extérieure du Christ. Il est inutile de chercher des indications à ce sujet dans les Livres sacrés, et les opinions divergentes des écrivains ecclésiastiques comme la variété qui se manifeste dans les œuvres d'art les plus anciennes montrent qu'il n'existait aucune tradition ferme et que les artistes se livraient à leur libre inspiration. Le peuple chrétien ne pouvait se résigner à ces hésitations qui lui montraient le Christ tantôt dans la fleur de la jeunesse, tantôt à l'âge mûr, imberbe ou barbu. La création d'un type immuable s'imposait, et c'est ainsi que l'on vit paraître les images achéropites, qui passèrent pour un portrait authentique venu du ciel. Toute la partie du travail de M. V. où sont étudiées rapidement les représentations réalistes, symboliques et idéalisées du Sauveur est un résumé commode des recherches d'un grand nombre d'archéologues qui se sont intéressés au sujet. La section où il s'occupe de l'image du Christ-Roi, revêtu des insignes du *βασιλεύς*, est plus originale. Les détails du costume impérial sont d'abord étudiés à part, d'après les auteurs byzantins et les monuments, et repris ensuite à propos des images du Seigneur de majesté qui en est revêtu. On peut s'étonner que dans un travail si complet et si bien ordonné, il ne soit fait mention nulle part du nimbe qui devint bientôt une partie presque essentielle de l'image du Christ. L'origine de cet accessoire et ses variétés auraient heureusement complété les recherches de M. Visser. H. D.

G. Messina S. I. *I Magi a Betlemme.* Roma, P. Istituto Biblico, 1933, in-8°, 103 pp. (= *Sacra Scriptura antiquitatibus orientalibus illustrata*, 3).

Dans les légendes qui ont eu cours en Orient sur la visite des Mages à Bethléem, le pédantisme a travaillé de compte à demi avec l'imagination. En Asie Mineure, en Syrie ou en Égypte, on n'ignorait pas, comme chez nous de quel pays venaient les mages et quel rang ils y tenaient. La fiction a brodé sur un fond où se révèle par endroits une connaissance assez exacte du monde iranien. Le P. G. Messina a mis en lumière ces réminiscences, dans une savante étude où l'on reconnaît l'un des disciples préférés de feu J. Markwart. Dirons-nous qu'avec l'érudition exceptionnelle de ce regretté maître, il rappelle aussi par moments sa méthode un peu trop originale? Non pas; mais peut-être a-t-il, à l'école de Markwart, contracté une facilité trop grande à se jouer dans des recherches abstruses, où le commun des lecteurs est exposé à perdre pied. La difficulté inhérente au sujet aurait pu être atténuée dans une assez large mesure, si l'auteur avait accordé plus d'attention à un indice caractéristique, qui permet une simplification préalable dans le classement des sources.

Des témoignages, discutés par le P. M., une partie seulement se rattache directement à la tradition mazdéenne. Tels sont, par exemple, pour nous limiter aux auteurs chrétiens, les témoignages aussi formels qu'explicites de l'*Opus imperfectum in Matthaeum*, ceux de Théodore bar-Qonaï, et les allusions éparses dans Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, et d'autres. En regard de ces textes précieux où l'on perçoit un reflet direct des choses iraniennes, tout le reste ne représente que des on-dit, ou des emprunts diversement frelatés, sur la valeur desquels on est aussitôt renseigné par quelque lourde méprise, comme la confusion des mages avec les chaldéens. Pour dégager la marche de l'exposé, mieux eût valu commencer par mettre provisoirement tout ce fatras hors du chemin.

Malgré quelques détours rendus nécessaires par l'omission de cette discrimination préparatoire, la démonstration du P. M. progresse d'un pas fort sûr vers son but. Au fond des légendes orientales sur la venue des Mages à Bethléem, on retrouve un écho de la croyance mazdéenne à un sauveur attendu sous le nom de *Saušyant-*. Le P. M. ne veut pas que l'on traduise *Saušyant-* par « sauveur » et tient que « soccorritore » serait plus exact (p. 27). Étymologiquement peut-être, mais le rôle de ce thaumaturge secourable, tel que les textes le décrivent, est bien celui d'un libérateur qui paraîtra au dernier millénaire de l'existence du monde, et mettra fin au règne du mal et de l'injus-

tice. Le mythe du *Saušyant-* paraît avoir été déjà formé au IVe siècle avant notre ère. Il s'est ensuite surchargé de rêveries eschatologiques, dont l'évolution est liée à celle des anciens livres de l'Avesta. Mais sous son revêtement fabuleux, cette croyance à un Sauveur attendu, qui n'était autre que Zoroastre lui-même, avait une ressemblance assez singulière avec les espérances messianiques du peuple juif. Les auteurs de récits apocryphes et leurs lecteurs ne demandaient qu'à s'y tromper. Zoroastre est devenu un prophète de l'avènement du Christ, et ses révélations, transmises de siècle en siècle, ont guidé les mages de l'Évangile vers le berceau du Rédempteur. Grâce aux recherches érudites du P. M., ceux qui prennent intérêt à ces fictions surajoutées au récit du texte sacré peuvent voir comment elles ont réussi à se donner, même aux yeux de certains Pères de l'Église, les apparences de l'histoire.

Sur le même sujet et avec le même appareil de preuves habilement condensé, le P. M. a publié une seconde étude intitulée : *Una presunta profezia di Zoroastro sulla venuta del Messia* (dans *Biblica*, t. IV, 1933, p. 170-98). On y remarquera surtout un renseignement inédit, qui pourra devenir le point de départ de nouvelles recherches sur la légende des Mages. La croyance au *Saušyant-* n'a pas encore achevé aujourd'hui de disparaître chez les populations iraniennes restées fidèles à la religion de Zoroastre. Au dire de M. G. Herzfeld, qui en parle en témoin oculaire, les mazdéens du Sîstân, dans le sud-ouest de l'Afghanistan, vont chaque année en pèlerinage à une montagne appelée Kûh-i Khwağa, « mont du Seigneur », considérée de temps immémorial comme une montagne sacrée. Le P. M. y reconnaît, avec infiniment de vraisemblance, le *Mons Victorialis*, où, d'après un extrait du *Livre de Seth*, rapporté dans l'*Opus imperfectum in Matthaeum*, les mages avaient coutume de monter chaque année, pour surveiller l'apparition de l'étoile annoncée par Zoroastre, comme signe de l'avènement du Messie. Le pèlerinage se fait actuellement entre le 21 mars (début de l'année mazdéenne) et le 4 avril. Sauf cette date, qui pourrait avoir été déplacée, tout ce que l'on connaît de cette coutume s'accorde fort bien avec les dires de l'*Opus imperfectum* (l.c., p. 196-97). Pour être complet, il faudrait mentionner encore ici un article des *Orientalia*, N. S., t. I (Rome, 1933), où le P. M. a donné une première vue de son travail d'ensemble. Mais le lecteur dont ces savantes publications auraient piqué la curiosité sera conduit de l'une à l'autre. Nous lui laissons le plaisir de la recherche.

P. P.

I. Ortiz de Urbina S. I. *Die Gottheit Christi bei Afrahat*, dans *Orientalia Christiana*, t. XXX, 1933, p. 5-140.

Nous n'aurions pas le droit de toucher au docte mémoire du P. I. Ortiz de Urbina sur la christologie d'Aphrahat, si à ses considérations dogmatiques l'auteur n'avait rattaché des déductions qui intéressent au premier chef les origines de l'Église de Perse. Selon le système proposé par le P. O., l'enseignement d'Aphrahat, tout en se maintenant dans les limites de l'orthodoxie, se montre indépendant de la théologie gréco-romaine et laisse apercevoir des infiltrations judaïques. D'où cette conséquence que le christianisme s'était répandu et organisé en Perse dès avant la transplantation de la population d'Antioche par Sapor Ier, en 256. Les analyses du P. O. sont remarquablement ingénieuses et subtiles ; mais elles ne donnent point partout l'impression d'avoir pénétré sous les formules verbales à la profondeur qu'il faudrait pour y fixer des assises supportant une conclusion d'une aussi longue portée. Avant de prononcer que la christologie d'Aphrahat s'est constituée indépendamment de la spéculation alexandrine, il faudrait avoir bien regardé quelles idées théologiques l'évêque Démétrianus et ses compagnons de captivité pouvaient avoir emportées de la Syrie et de la Mésopotamie occidentale. A cette même époque, Antioche était remuée par les agissements de Paul de Samosate, qu'il convient doublement de ne pas oublier, si l'on tient à déceler chez Aphrahat des traces d'affinités judaïsantes. Paul de Samosate n'est pas le seul de qui les déportés de Sapor Ier auraient pu les tenir. Que les Églises fondées par eux dans l'empire iranien aient ignoré les formules dogmatiques de Nicée, vingt ans après le concile, ce ne serait pas encore une preuve que leur théologie ne devait rien aux écoles gréco-romaines. L'Arménie a bien attendu jusqu'après le concile d'Éphèse pour connaître le texte authentique des canons de Nicée (*Revue des études arméniennes*, t. IX, 1929, p. 213 ; cf. *Anal. Boll.*, LI, 16) ; elle avait pourtant été évangélisée par des missionnaires grecs et sa hiérarchie a d'abord dépendu de Césarée. Il faut accepter avec ses conséquences historiques le fait que le concile de Nicée, convoqué, inauguré et en quelque sorte présidé par Constantin, a d'abord été considéré comme un événement intérieur à l'empire. Même les descendants directs d'exilés grecs, devenus sujets du roi de Perse, ont pu l'ignorer nombre d'années encore après 345. Le vrai problème serait plutôt d'expliquer comment, en dépit de cet isolement, la christologie d'Aphrahat se trouve en réalité d'accord avec l'orthodoxie nicéenne. Il n'a pas de quoi embarrasser un historien du dogme.

Un détail encore. Le P. O. (p. 36, note 103) admet que les premiers massacres de chrétiens sous Sapor II n'ont eu lieu qu'en 344, et non en 341, comme l'a démontré Th. Nöldeke. Nous croyons que les raisons victorieusement déduites par l'illustre maître, et aprés lui par M. O. Braun, n'ont pas été ébranlées par les combinaisons de M. Kmosko. On y sera ramené de gré ou de force chaque fois que l'on prendra en considération, non pas seulement la Passion de S. Syméon bar-Ṣabbâ'e, mais l'ensemble des pièces authentiques relatives à la persécution de Sapor II (cf. *Acta SS.*, Nov. IV, 414). P. P.

Pauluskommentare aus der griechischen Kirche. Aus Katenenhandschriften gesammelt und herausgegeben von Karl Staab. Münster i. W., Aschendorff, in-8°, xlviii-674 pp. (= *Neutestamentliche Abhandlungen*, XV).

De tous les anciens commentaires grecs aux Épîtres de S. Paul, deux seulement ont été conservés dans leur texte original et complet : ceux de S. Jean Chrysostome et de Théodoret. Un troisième, celui de Théodore de Mopsueste, nous est parvenu dans une bonne traduction latine. Tous les autres ont disparu pour faire place, dès le haut moyen âge, aux « chaînes » exégétiques. Ces compilations, faites d'extraits empruntés aux commentaires les plus en vogue, avaient été jusqu'ici assez peu exploitées. Deux travaux importants leur ont été consacrés dans ces dernières années : un article trés considérable de M. R. Devreesse dans le Supplément au *Dictionnaire de la Bible* (cf. *Revue biblique*, t. XXXVIII, 1929, p. 455-57) et un volume de M. K. Staab publié par l'Institut Biblique de Rome en 1926 : *Die Pauluskatenen nach den handschriftlichen Quellen untersucht*. Ces recherches préliminaires sont suivies maintenant d'un imposant recueil de textes grecs édités avec une diligence exemplaire. Devenu dans l'entre temps professeur à l'université de Wurzbourg, M. St. peut être fier de présenter aux exégètes et aux patrologues 650 pages de fragments plus ou moins notables de onze commentaires de S. Paul, s'échelonnant du IVe au Xe siècle, de Didyme d'Alexandrie à Aréthas de Césarée. Dans ces trésors dont on pouvait à peine soupçonner la richesse, la plus grande part revient à Théodore de Mopsueste (100 pages), à Sévérien de Gabala (140 pages) et surtout à Photius (près de 200 pages). Il suffit de comparer les pauvres scholies, que Cramer avait trouvées dans un mauvais manuscrit et qui représentaient toute l'exégèse paulinienne de Photius, à l'abondante moisson recueillie et triée par M. S. pour mesurer tout le progrès réalisé ; on peut dire littéralement qu'un ouvrage perdu et non des moindres

de l'illustre patriarche nous a été restitué presque sans lacune. A lui seul ce résultat couronnerait brillamment dix années d'études ingrates sur les chaînes manuscrites. Fr. HALKIN.

Sophronios EUSTRATIADES. *Ἁγιολογικά · βιβλιογραφία τῶν ἀκολουθιῶν*. Extrait de l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. IX (Athènes, 1932), p. 80-122.

A côté des hagiographes, les folkloristes, les liturgistes, les byzantinistes, les historiens de la piété populaire, enfin les amateurs de poésie religieuse trouvent d'ordinaire quelque chose à glaner dans les offices des saints qu'on appelle en Grèce *acolouthies*. La vogue dont ces opuscules de dévotion jouissent auprès du peuple hellène semble croître d'année en année. Sans parler des réimpressions ou éditions nouvelles de textes sans cesse redemandés par les pèlerins d'un sanctuaire ou les dévots d'un puissant protecteur, voici une demi-douzaine d'offices publiés pour la première fois. Les numéros 1 et 2 de la liste ci-dessous nous viennent de l'archimandrite Emmanuel I. KARPATHIOS, qui les a tirés, à ce qu'il dit dans la préface, de l'autographe de Nicodème l'Hagiorite. Les nos 3 et 4, composés, semble-t-il, par Joseph de Phourna, nous sont envoyés par Mgr IÉZÉKIEL, à qui nous devions déjà plusieurs pièces du même genre (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 456 ; L, 218). L'éditeur des nos 5 et 6 est Mgr Sophronios Eustratiadès, dont nous avons signalé récemment une publication analogue (*Anal. Boll.*, LI, 459). 1° *Ἀκολουθία τῆς ἁγίας ἐνδόξου παρθενομάρτυρος Κυριακῆς* (Athènes, 1933, 47 pp. in-12). 2° *Ἀκολουθία τῶν ἁγίων μαρτύρων Θεοδοσίας τῆς Τυρίας καὶ Θεοδοσίας τῆς Κωνσταντινουπολιτίσσης* (Athènes, 1933, 30 pp. in-8°). 3° *Ἀκολουθία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Βασιλείου τοῦ ἐξ Ἀγκύρας* (Athènes, 1932, 23 pp. in-8°). 4° *Ἀκολουθία τῶν ἁγίων ἀναργύρων <Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ>* (Athènes, 1933, 52 pp. in-8°, 2 pl.). 5° *Ἀκολουθία ὁσίου Τριφυλλίου ἐπισκόπου Λευκωσίας*, dans la revue cypriote *Ἀπόστολος Βαρνάβας*, 1934, pp. 184-88, 200-204. 6° *Ἀκολουθία εἰς τὸν ἐν ἁγίοις πατέρα ἡμῶν Ἰωάννην μητροπολίτην τῶν Εὐχαΐτων*, dans *Ἐναίσιμα* (Mélanges offerts à Mgr Chrysostome Papadopoulos, Athènes, 1931), p. 428-57. Bien que dépourvu de synaxaire, ce dernier office est particulièrement intéressant ; le manuscrit de la Vaticane Palatin 138, qui nous l'a conservé, l'attribue au propre neveu du saint, Théodore, *κοιτωνίτης καὶ βασιλικὸς νοτάριος*.

Sous le titre peu précis que nous avons transcrit en tête de ce compte rendu, le même Mgr Eustratiadès a rédigé un supplément à la *Bibliographie des acolouthies grecques* de Mgr Louis PETIT (= *Subsidia ha-*

giographica, nº 16 ; Bruxelles, 1926). Outre les publications récentes, ce supplément indique quelques pièces qui avaient échappé aux diligentes recherches de notre regretté collaborateur. On y trouve surtout le dépouillement de deux recueils d'acolouthies édités l'un pour l'Église de Crète, en 1914 (*Νέα πλήρης ἱερὰ σύνοψις προσευχῶν καὶ ἀκολουθιῶν*. Héraclée de Crète, chez Styl. M. Alexiou), l'autre pour l'île de Chio, en 1930 (*Νέον Χιακὸν Λειμωνάριον*. Athènes, imprimerie *Νέα Ἑλληνικὴ Ἠώς*). L'ordre alphabétique n'est pas suivi assez rigoureusement. Les ouvrages généraux devraient figurer en tête. On pourrait ajouter, par exemple, l'office de S. Grégoire le Décapolite publié par M. Dvorník en 1926, celui de Longin le Centurion (Athènes, 1927), et l'acolouthie de Ste Anastasie « Pharmacolytria », dont l'édition princeps (Jassy, 1845) se trouve à la Staatsbibliothek de Berlin.

Fr. HALKIN.

Nerses AKINIAN, Mechitharist. *Elisäus Vardapet und seine Geschichte des armenischen Krieges*. Erster Teil. Wien, Mechitharisten-Buchdruckerei, 1932, in-12, 399 pp. (Réimprimé de *Handes Amsorya*, 1931, fasc. 9-12, 1932, fasc. 1-5). En arménien, avec un sommaire en allemand, p. 371-93 (= *Nationalbibliothek*, Band CXXXIII).

ID. *Die klassisch-armenische Sprache und die Wiener Mechitharistenschule*. Wien, Mechitharisten-Buchdruckerei, 1932, in-12, 387 pp., portraits. (Réimprimé de *Handes Amsorya*, 1932, fasc. 1-2, 5-6). En arménien, avec sommaire en allemand, p. 371-99 (= *Nationalbibliothek*, Band CXXXIV).

L'histoire de la langue arménienne est liée à toutes les vicissitudes politiques et religieuses du peuple arménien, depuis le début du ve siècle. A l'origine, la littérature arménienne fut principalement une œuvre de défense nationale. Créée de toutes pièces par le génie des SS. Sahak et Mesrop, pour enrayer le travail d'assimilation que les Sassanides poursuivaient systématiquement en Arménie, elle a continué d'être, au cours des âges, le palladium de la race et de la nationalité. Pourtant, malgré l'activité consciente avec laquelle les écrivains et surtout les traducteurs arméniens ont infatigablement enrichi le trésor de leur littérature nationale, on ne voit guère que, à l'époque de sa plus riche floraison, la langue arménienne ait été cultivée pour elle-même, avec ce purisme et ce grain de préciosité pédantesque qui sont inséparables d'une tradition classique proprement dite. En cela encore, l'arménien écrit est demeuré fidèle à l'esprit des hommes d'action auxquels il doit son existence. C'est ce qui donne un intérêt captivant à toute la première partie de l'agréable volume où le R. P. Nersès Akinian a retracé, avec sa rare compétence, l'histoire de la langue arménienne classique.

La première période de cette histoire — l'âge d'or, pour l'appeler de son nom sacramentel — est celle des grands traducteurs. Un des chefs d'œuvre les plus authentiques qu'il nous a légués est la Vie de S. Mesrop, par Koriun, qui était lui-même un disciple et un collaborateur du créateur de l'écriture arménienne. Il est troublant de penser que la valeur hors de pair et l'autorité de ce texte vénérable ne l'ont pas préservé de tomber aux mains des remanieurs, puisque la Vie de S. Mesrop nous a été transmise en plusieurs recensions. L'âge d'or n'a duré que le temps très court durant lequel les pionniers de la littérature arménienne, en l'absence de règles préétablies, ont été forcés de prendre directement dans le parler usuel tous leurs moyens d'expression. Ils ont dû à cette heureuse nécessité le tour simple et naturel, qui est propre à leur style et dont la tradition d'école n'a pas enseigné le secret à leurs successeurs.

De quoi un âge d'or serait-il suivi, sinon d'un âge d'argent? Celui de la langue arménienne a duré, nous est-il dit (p. 52-82), de 450 à 572. On trouvera peut-être que ces chiffres sont un peu plus précis que ne le comporte la nature du phénomène à mesurer. D'autres, dont nous sommes, auraient plutôt quelque envie d'objecter contre le principe d'un classement qui conduit à rejeter dans les seconds rangs, un écrivain comme Lazare de P'arp (p. 59-68), alors que, par exemple, des traductions de S. Cyrille sont comptées (p. 41 et suiv.) parmi les œuvres de l'âge d'or, clôturé en 450.

Après l'âge d'argent, l'âge de cuivre (p. 83-120), rubrique qui n'a point passé dans le résumé allemand. Le P. A. y a rangé en bloc toute la production de l'« école hellénophile », si bien étudiée par M. I. Manandian au cours d'une suite d'articles parus dans le *Handes Amsorya*, de 1925 à 1928. Elle est ici appréciée sur un ton fort peu admiratif. Le P. A. accuse résolument l'école hellénophile d'avoir engagé la langue arménienne dans des voies contraires à son génie. La faute en est imputable principalement à ceux qui ont fait à l'Arménie le funeste présent de lui traduire la grammaire de Denys le Thrace. De cette boîte de Pandore sont sortis, entre autres défauts de l'âge de cuivre, l'abus des mots composés et une imitation malencontreuse de la « lourde syntaxe grecque » (p. 64).

Ce n'est pas sur ce point soustrait à notre appréciation que nous nous permettrons d'élever une objection contre les préférences du savant auteur. Mais la qualité du style et de la langue ont parfois servi de pierre de touche pour reconnaître la provenance et la date de certaines œuvres. Ici, malgré qu'on en ait, il faut bien marquer une réserve. Que des époques littéraires, caractérisées par certaines

tendances générales, soient désignées d'un nom, qui leur assigne un rang d'excellence, c'est une simple affaire d'étiquette, qui laisse toutes choses en leur place. Les écrivains dont la date est connue se trouvent ainsi rattachés à des catégories, qui permettent de leur appliquer de confiance certaines règles générales. Mais quand c'est leur style même qui doit servir de signe distinctif pour les assigner à une époque, force nous est de constater que ce critère ne comporte actuellement que des applications hésitantes et approximatives.Le temps n'est pas encore bien loin où Moïse de Khoren, par exemple, était célébré comme le plus brillant écrivain de la seconde génération, égal sinon supérieur pour la qualité de sa langue et de son style aux meilleurs écrivains de l'âge d'or. Il n'en a pas moins été abaissé de trois siècles et demi, au bas mot, par un jugement sur lequel la critique ne reviendra plus. Nous verrons dans un instant de quelle mésaventure le P. A. lui-même menace la Passion de S. Vardan et de ses compagnons, qui passait elle aussi pour l'un des joyaux de la littérature arménienne. D'autres ne tomberont pas de si haut et ne perdront qu'une réputation assez faiblement établie. Telle, par exemple, cette traduction de la Vie de S. Antoine par S. Athanase, qui d'après une note de copiste, aurait été faite à Jérusalem en 450 de l'avènement du Sauveur, « en l'année même où mourut le bienheureux Maštotz » (p. 70). A notre avis, le P. A. se donne beaucoup trop de mal pour sauver l'autorité de ce témoignage. Comme, en 450, Maštotz était mort depuis une dizaine d'années, il y a nécessairement erreur soit sur le nom soit sur la date. Au lieu de Maštotz. le P. A. propose de lire « Hésychius », en faisant valoir qu'Hésychius, ami et porte-parole de l'évêque Juvénal de Jérusalem, était un personnage considérable, dont la mort dut être un événement dans la Ville Sainte (p. 71) « Maštotz » pour « Hésychius » (un traducteur arménien de l'âge d'or aurait dit « Souk'ias ») est déjà un peu massif pour une erreur de copiste. Du reste, même au prix de cette rectification, on ne serait pas encore en règle avec la chronologie. Hésychius a survécu quelque temps pour le moins au concile de Chalcédoine (451) : les auteurs allégués ici par le P. A. le disent expressément (cf. Konrad Jüssen, *Die dogmatischen Anschauungen des Hesychius von Jerusalem*, t. I, Münster, 1931, p. 3-6, et surtout p. 153-55). Remarquons de plus que l'auteur du colophon compte par années de l'Incarnation. En 450, à Jérusalem ! De qui avait-il reçu cet exemple ? Et puisqu'il était Arménien, comment a-t-il pu ignorer que l'empereur Théodose II, plus ami des monophysites que ne l'était Hésychius, est, bien historiquement, mort en 450 ? On ne pourrait prendre ses dires en considération

que s'il nous avait conservé au moins le nom du traducteur qui a mis en arménien la Vie de S. Antoine. Bref, ce colophon, qui ne nous est attesté que par un manuscrit de basse époque — un *oskep'orik*, c.-à.-d. *aurifodina*, daté de 1453 — donne prise à trop de méfiances. Si du moins la langue du document créait une présomption en faveur de l'origine et de la date qui lui sont attribuées. Mais le P. A. lui-même estime que la Vie arménienne de S. Antoine, dans la rédaction qui nous est parvenue, ne saurait être acceptée comme une œuvre de l'époque classique (p. 71-72). Il nous paraît donc que la cause est entendue : le colophon de notre anonyme doit être retiré de la circulation jusqu'à nouvel ordre. Nous n'oserions pas même en retenir qu'un centre de traducteurs arméniens existait à Jérusalem aux environs de l'année 450.

Après son âge de cuivre, la langue littéraire arménienne connut une période de décadence, sur laquelle l'auteur glisse rapidement (p. 121-30). Tout le reste du volume est rempli par l'instructive histoire de la résurrection de l'arménien classique aux XVIIIe et XIXe siècles. Deux grandes écoles se partagent la gloire de cette renaissance. La première en date est la congrégation des PP. Mékhitharistes établie dans l'île Saint-Lazare à Venise, depuis 1717. Ses longs et brillants états de services sont résumés en quelques pages que l'on pourra trouver un peu rapides (p. 130-36). Par une préférence que l'on s'explique aisément, le P. A. s'arrête avec une complaisance plus marquée sur l'activité d'une autre branche de la congrégation mékhithariste, transplantée en 1810, de Trieste à Vienne, où depuis lors elle a vécu de sa vie propre. Il nous retrace les premières luttes de la nouvelle école, ses progrès et son apogée, sous le P. Jos. Gatherdjian (1820-1882), en qui il salue le rénovateur de la langue arménienne, ramenée, grâce à lui, à la pureté de ses premières origines. On se doute bien que ce titre ne sera pas admis partout sans contestation. Mais comme le débat roule sur les finesses les plus subtiles du purisme grammatical, il faudrait plaindre l'étranger assez naïf pour croire qu'il a un avis à donner sur la composition du palmarès. Nous restons dans notre rôle en profitant avec reconnaissance des services si largement rendus par l'une et l'autre des deux écoles rivales.

Le biographe ou le panégyriste des martyrs Vardaniens, Élisée le Docteur, a été nommé, comme il se devait, au cours de l'aperçu qui précède. Jusqu'en ces dernières années, son livre (*BHO.* 1237-1240) était universellement respecté, tant pour sa valeur historique que pour la perfection du style. Va-t-il rejoindre Moïse de Khoren

dans le discrédit où est tombé le grand historien national de l'Arménie? Déjà à la fin du siècle dernier, l'autorité d'Élisée avait été quelque peu ébranlée par les observations de G. Ter Poghossian et de M. N. Adontz, auxquels le P. Dashian et d'autres bons juges avaient donné leur adhésion. Renchérissant sur les audaces de ces critiques indépendants, le P. A. propose aujourd'hui un système radical, qui bouleverse toutes les idées reçues. Élisée le Docteur, sur la personne duquel nous ne savons, pour ainsi dire, rien du tout, est un nom, peut-être fictif, cachant un auteur inconnu, qui vivait au début du VIIe siècle. Son livre, tel qu'il l'avait composé, se rapportait non pas au soulèvement de Vardan le Mamikonien et de ses compagnons contre Iazdkert II, en 450, mais à une autre révolte qui éclata quelque 120 ans plus tard (572) sous Khosrau Ier Anôšarvân et déchaîna une guerre de vingt ans entre Byzance et l'empire sassanide. Élisée y célébrait les exploits d'un second Vardan, qui appartenait, comme le héros de 450, à la lignée des Mamikoniens. Dans la suite, son livre, tombé en oubli, fut repris en sous-œuvre par un falsificateur, qui, en s'aidant de Lazare de P'arp, transposa à une autre époque la donnée fondamentale du récit. Khosrau Anôšarvân y fut remplacé par Iazdkert II, et Vardan, deuxième du nom, par son ancêtre et homonyme, Vardan le Grand. D'où les graves erreurs et la perspective anachronique, dont toute la narration est déformée. Pour atténuer le tour assez inattendu de son hypothèse, le P. A. rappelle une anecdote, dont Thomas Ardsrouni s'est fait l'écho. Le livre d'Élisée aurait été mutilé à dessein par le nestorien Barsauma, de Nisibe, qui en avait obtenu communication de l'auteur lui-même, pendant son séjour en Arménie. Ce témoignage peut, nous assure-t-on, être invoqué comme preuve que, dès le Xe siècle tout au moins, un certain doute planait sur l'état de conservation dans lequel l'ouvrage d'Élisée nous est parvenu (AKINIAN, pp. 21-23, 60-68). Il conviendrait pourtant d'ajouter que l'assertion de Thomas Ardsrouni se présente sous une forme précise, qui ne cadre que très malaisément avec la nouvelle hypothèse. Au dire de l'historien des Ardsrouni, Barsauma, pour se venger du prince Meršapouh qui l'avait fait expulser, aurait retranché du livre d'Élisée le récit du martyre de Vahan et tous les passages qui pouvaient tourner à la gloire des Ardsrouni (*Paṭmutiun ṭan Ardsruneantz*, II, 2 ; éd. K. PATKANEAN, Saint-Pétersbourg, 1887, p. 81).

L'étude du P. A. doit être suivie d'une seconde partie, qui a commencé de paraître en articles dans le *Handes Amsorya*. Il serait donc

prématuré de formuler dès maintenant un jugement sur l'ensemble de la thèse. Ce qu'il est permis de dire sans imprudence ni précipitation, c'est que le savant auteur a porté des coups très durs à l'autorité historique d'Élisée. L'analyse des passages où le panégyriste de Vardan est en désaccord ou en contradiction avec Lazare de P'arp, et se montre dépendant de Jean d'Asie, aboutit à une conclusion qui n'est pas loin de paraître décisive. Ceux qui entreprendront de réhabiliter Élisée auront affaire à forte partie.

Quant à la transmutation qui devrait nous donner la clef de ces anachronismes, il est impossible de se dissimuler qu'elle conduit à de très graves invraisemblances. On ne change pas le sujet même d'un livre historique comme on retourne un habit. Ce démarquage rend indispensables des remaniements, des coupures, des raccordements et des retouches, dont il s'agit de faire disparaître les traces. Le faussaire hypothétique du P. A. a si bien réussi cette difficile opération que durant des siècles aucun des innombrables lecteurs et admirateurs d'Élisée ne s'est aperçu de la mystification. Il nous paraît que l'habile homme, capable d'exécuter un si bon tour, aurait jugé plus simple de composer lui-même, sur nouveaux frais et par ses propres moyens, un livre nouveau, qu'on pourrait taxer d'imitation ou de plagiat, mais qui serait en fait ce qu'il prétend être : une histoire de Vardan le Grand et non pas la doublure recousue et reteinte de l'histoire du second Vardan.

Sous réserve des surprises que la suite du travail peut nous ménager, nous croyons que le P. A. sera amené à modifier son hypothèse. L'essentiel de sa découverte restera sauf, s'il est prouvé définitivement que le récit d'Élisée avance des faits et décrit un état de choses qui ne se sont produits en Arménie qu'à la fin du VIe siècle. C'est le point sur lequel devrait porter maintenant tout l'effort du contrôle. Quand on saura, sans doute possible, à quoi s'en tenir sur la question principale, il sera temps de rechercher si le reste du problème ne comporte pas une solution plus simple que celle qui nous est proposée. Voici un amendement que nous soumettrions, le cas échéant, à l'examen du P. A.

Les Actes de Vardan et de ses compagnons auraient été composés d'original dans l'état où ils se lisent aujourd'hui. Leur auteur écrivait au début du VIIe siècle, date indiquée par le P. A. Voulant donner à ses compatriotes une leçon rendue nécessaire par la situation de leur pays, il l'a dissimulée sous la forme d'un récit historique, dans lequel il a délibérément introduit une part de fiction. Les harangues enflammées, les excitations à la révolte et les appels aux armes, qui

lui auraient coûté la vie s'il les avait lancées sous son propre nom, il les a mis dans la bouche d'évêques et de princes arméniens morts depuis plus d'un siècle. Il a chargé Iazdkert II d'accusations et d'invectives destinées à Khosrau et que ses lecteurs n'auront pas manqué de renvoyer à leur véritable adresse, en riant sous cape des autorités perses, qui ne verraient rien ou ne le verraient que trop tard. L'histoire d'une autre époque est ainsi devenue de l'actualité par allusion. Qu'elle ait été grimée peu ou prou, selon les besoins du rôle, c'était dans la règle du jeu. Le stratagème n'était probablement déjà plus neuf au VIIe siècle, et depuis lors la littérature séditieuse y a souvent recouru en d'autres pays, contre des régimes qu'elle ne pouvait attaquer de front.

Ainsi simplifiée, l'explication laisse debout tous les faits positifs établis par la sévère critique du P. A. Le pseudo-Élisée serait coupable d'avoir mêlé à la geste de Vardan, telle qu'il la connaissait par Lazare de P'arp, des éléments empruntés à l'histoire du VIe siècle finissant. Mais il les a introduits dans une narration qui est tout entière de son cru et sous laquelle il n'est pas indispensable de supposer un canevas hypothétique, qui, apparemment, n'a jamais existé.

P. P.

Sirarpie Der Nersessian. *The Date of the Initial Miniatures of the Etchmiadzin Gospel*, Chicago. The College Art Association of America, 1933, in-4°, 32 pp., 10 pl. hors texte. Extrait de *The Art Bulletin*, Vol. XV, N° 4.

Le manuscrit 229 de la bibliothèque d'Edšmiadsin, copié en 989 au monastère de Noravank' (Nouveau Couvent) dans le Vaïotz Tsor, contient l'un des plus anciens textes connus de l'évangile arménien. Il est devenu célèbre par sa précieuse reliure en ivoire ciselé et aussi par les miniatures et les enluminures dont le volume est orné. Quelques privilégiés ont seuls pu étudier cette œuvre d'art, soit sur l'original soit dans les luxueuses publications qui sont censées l'avoir rendue accessible ; et plus restreint encore est le nombre des connaisseurs qui sont en mesure d'en disserter pertinemment. M. J. Strzygowski, en 1891, avait émis l'idée que les miniatures initiales de l'évangéliaire d'Edšmiadsin sont des feuillets rapportés, provenant d'un manuscrit syrien notablement plus ancien et apparemment contemporain du célèbre Évangile de Rabboula (Florence, Bibliothèque Laurentienne I. 56). Il n'était peut-être pas indispensable de réfuter ex professo cette conjecture, à laquelle son auteur même paraît ne plus tenir avec la même décision. Mais le jugement du célèbre archéologue autrichien s'appuyait sur des considérants qui

ont gardé force de loi plus longtemps que la sentence et qu'il y avait lieu de réviser en tenant compte des nouvelles données acquises par l'iconographie byzantine depuis bientôt un demi-siècle. C'est la tâche dont Mlle Sirarpie Der Nersessian s'est acquittée avec l'érudition et l'ouverture de vues qui sont de règle à l'école de M. G. Millet. La cause de l'art arménien était en de bonnes mains ; mais Mlle D. N. a su tenir sa méthode à l'abri des entraînements patriotiques. La conclusion de son étude est que les miniatures initiales de l'Évangile d'Edšmiadsin appartiennent en propre à l'iconographie arménienne du xe siècle et que rien n'empêche d'admettre qu'elles aient été peintes en Siounie, vers l'année 989. Comme exemple des surprises qui sont toujours possibles en ces délicates recherches, nous noterons cependant une assez piquante coïncidence. Mlle D. N. écrit, p. 20, que le visage imberbe du Christ, tel que l'a présenté le pinceau de notre artiste est « inconsistent with the idea of a Syrian miniature ». Or, presque au même moment où ces lignes étaient imprimées, une figure du Christ, de ce même type juvénile, reparaissait dans la décoration murale de Doura-Europos (cf. *Anal. Boll.*, LII, 368). Mais comme la Syrie est exclue du débat pour d'autres raisons, cette découverte n'a plus rien de menaçant pour la propriété artistique de l'Arménie. P. P.

Vincenzo Ussani. *L'Egesippo e il Giuseppe slavo.* Estratto dai *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, t. VIII (1932), p. 227-37.

Id. *Su le fortune medievali dell'Egesippo*, dans *Rendiconti* etc., t. IX (1933), p. 107-118.

Dans la version en vieux-russe de la Guerre des Juifs de Josèphe, il est plus d'une fois fait mention du Christ et de la religion chrétienne. En 1906, A. Berendts a publié et commenté les témoignages relatifs au christianisme, en émettant l'hypothèse qu'ils avaient appartenu à l'œuvre de l'historien juif dans sa forme primitive, c'est-à-dire dans la rédaction araméenne aujourd'hui perdue. De cette première rédaction, il a sans doute existé une version grecque, dont le traducteur slave se serait servi, et à laquelle il aurait emprunté les passages en question. A. Berendts n'a été suivi que par un petit nombre d'érudits, parmi lesquels Salomon Reinach et M. Robert Eisler, dont la réclame tapageuse a eu pour effet de faire réfléchir, et de détacher de leur groupe déjà restreint certaines adhésions trop peu raisonnées. Nous avions accueilli avec trop de bienveillance, nous n'hésitons pas à le reconnaître, les conclusions

de Berendts, et nous sommes heureux de saisir l'occasion des dernières recherches sur le Josèphe slave pour dire que, depuis des années, nous sommes ralliés à l'opinion commune. C'est aussi celle de M. Ussani. En rendant compte de sa savante édition du Josèphe latin, autrement dit le pseudo-Hégésippe (*Anal. Boll.*, L, 375), nous demandions à l'auteur son avis sur les relations de cette version avec le Josèphe slave. Cet avis, M. U. vient de le donner en quelques pages serrées et néanmoins fort claires [1]. Très justement il fait remarquer que, pour résoudre la question, il est préférable de ne point partir des textes dont l'origine est controversée et d'éviter ainsi d'introduire dans la discussion des éléments étrangers. Qu'il y ait des traits caractéristiques communs au latin et au slave, c'est ce qu'on ne peut nier. On l'avait déjà reconnu en étudiant des passages comme la description de la Mer morte, *Heg.* IV, 18, le chapitre relatif aux malheurs d'Antipas et d'Hérodiade, *Heg.* II, 5. Une étude très minutieuse du texte fournit à M. U. de nouveaux arguments. Ainsi le ch. I, 18 (gouvernement de Scaurus), le chapitre I, 44, 8 (*Fabatum illum Romanae rei moderatorem*). Certains textes permettent en même temps de décider si le latin et le slave dépendent d'une même troisième source, ou si l'un dérive de l'autre. L'auteur avait d'abord adopté la première solution ; il cherche maintenant à démontrer que le slave suppose le latin, ou, ce qui revient au même, un texte grec tributaire du pseudo-Hégésippe. C'est un travail particulièrement délicat. Exemple : César, après la campagne d'Égypte, voulant reconnaître les services rendus par Antipater, le père d'Hérode, le nomme procurateur de toute la Judée et l'autorise à reconstruire les murs de sa patrie. Telle est la version de la *Guerre des Juifs*, I, 199 (*τὰ τείχη τῆς πατρίδος ἀνακτίσαι κατεστραμμένα*). Antipater était Iduméen, et il est naturel de se demander de quels murs il s'agit. En comparant le texte cité au passage correspondant des *Antiquités*, XIV, 144, on s'aperçoit que, par erreur, Antipater a été nommé à la place d'Hyrcan, et que les murs en question sont ceux de Jérusalem, renversés par Pompée. Le pseudo-Hégésippe, qui, en d'autres endroits, a consulté les *Antiquités*, a oublié de le faire ici, et maintient Antipater ; au lieu des « murs de sa patrie »

[1] L'auteur est encore revenu sur cette question et d'autres connexes dans un travail présenté au Congrès international des sciences historiques de Varsovie, 1933, et intitulé *Su Flavio Giuseppe e i suoi traduttori*. On en trouvera l'analyse dans le *Résumé des communications présentées au Congrès*, t. I, p. 63-65.

il écrit : *muros Iudaeae*, une muraille de Chine, sans doute, dit spirituellement M. U. Le traducteur slave a vu la difficulté, et parle de l'autorisation de relever les murs « de toutes les villes ». A la rigueur cette expression pourrait être aussi une paraphrase de *τῆς πατρίδος*. L'argument tiré de *Heg.* I, 44, 6, où *γράμματα* est rendu non pas par *litterae*, mais par *epistulae*, plusieurs lettres à la place d'une seule, traduction qui se retrouve dans le slave, est peut-être plus concluant. Voir aussi le passage *Heg.* I, 43, 7.

La dépendance du slave par rapport au pseudo-Hégésippe abaisse naturellement la date de cette version. Salomon Reinach (*Revue archéologique*, juillet-septembre 1929, p. 19-23) a cru trouver « une démonstration décisive de la valeur indépendante du texte slave et la preuve qu'il ne peut être une traduction de notre texte grec, ni une version tardive défigurée par des interpolations ecclésiastiques ». La bataille de Bedriac est tout autrement racontée dans le texte slave que dans le grec (*Guerre*, IV, 9), et nous y trouvons la mention d'un stratagème qui aurait donné l'avantage à Vitellius : c'est l'emploi de *tribuli* ou pointes de fer semées sur le champ de bataille, et qui auraient paralysé la cavalerie d'Othon. Cette information tout à fait isolée, aurait été, d'abord, d'après S. Reinach, accueillie par Josèphe, qui l'aurait reconnue ensuite inexacte et supprimée dans l'édition définitive. « Si l'on a le droit, continue-t-il, de soupçonner des interpolations dans des passages intéressant au plus haut point la chronologie de l'histoire évangélique et les fondements mêmes du christianisme, cette attitude sceptique devient inconcevable, là où il s'agit, comme dans l'exemple cité, d'un détail secondaire, confirmé par ce que l'on sait sur la stratégie défensive des anciens. » M. U. en terminant rencontre cette objection, et ne s'en émeut pas, comme de juste. L'explication imaginée par S. Reinach n'est pas la seule possible. L'auteur du texte slave (ou son modèle byzantin) a bien pu développer un récit de bataille en s'inspirant de quelque écrivain militaire, tel que Polyaenus, qui mentionne expressément les *tribuli* où vont s'embarrasser les pieds des chevaux. Décidément les partisans attardés du système Reinach-Eisler ne peuvent se vanter d'avoir avec eux le meilleur connaisseur en ces matières, M. Ussani.

Le second article cité plus haut a pour objet la question de l'auteur du pseudo-Hégésippe. On est d'accord pour le placer à la fin du IVe siècle, mais nullement sur sa personnalité. M. U. retrace brièvement l'histoire des tentatives infructueuses faites pour percer le mystère. On sait que le nom de S. Ambroise a été mis en avant, et que certaines branches anciennes de la tradition manuscrite semblent

appuyer cette attribution. Tous les témoignages favorables sont réunis ici. Mais aucune conclusion ne s'impose comme définitive.

H. D.

Georges Drioux. *Cultes indigènes des Lingons.* Paris, Picard, 1934, in-8°, xxii-229 pp., ill. et cartes.

Thème assez rebattu de dissertations parfois romantiques, la religion des Gaulois est encore très mal connue. M. l'abbé Drioux indique la méthode à suivre pour éclairer le sujet et, ce qui vaut mieux, en donne un excellent modèle. Dans le titre, « indigènes » s'oppose à « romains ». L'auteur, qui a étudié de très près les anciennes inscriptions du pays lingon, relève toutes celles qui se rapportent à des objets ou à des lieux de culte, jusqu'au triomphe du christianisme. Il complète cet inventaire par l'examen des monuments archéologiques, de la topographie et de la toponymie. Listes établies d'après des règles rigoureuses et sans souci exagéré de la concision. A la fin de chaque série de témoignages (grandes divinités, divinités zoomorphes, divinités tutélaires et domestiques, divinités topiques), un résumé où M. D. fait preuve, au contraire, d'une brièveté extrême, égale à la prudence de ses conclusions. Le moment n'est pas encore venu, il le sait, de bâtir des théories. Il faut se contenter de reprendre les grandes lignes. C'est la bonne méthode et le secret de faire œuvre durable. Mais pour s'y astreindre, il est besoin de modestie et de bon sens. On appréciera surtout ces qualités dans le chapitre où l'auteur décrit la géographie religieuse de la cité païenne et les survivances au sein du christianisme. Ici, M. D. touche à l'hagiographie langroise. Il la connaît fort bien, ainsi que les principes de la critique et les anciens cultes locaux. Voici quelques remarques de détail. P. 37, lire : gallois *Litau*, moderne *Lyddaw*. P. 84, note : la légende de Rhiannon n'est pas irlandaise, mais galloise. P. 125, note 2, des fautes de transcription à corriger. P. 144-45, la fête du 25 mars met hors de doute qu'il s'agit à Orrey également d'un pèlerinage à la Ste Vierge. P. 152, *puteus* n'aurait-il pas le sens de « source, fontaine » ? P. 158, la forme ancienne est *Brittani*. Les hagiographes qui auront à s'occuper des personnages vénérés au pays de Langres seront aussi fort reconnaissants à M. D. de l'abondante bibliographie qu'il met à leur disposition, principalement en ce qui concerne les articles donnés par des érudits locaux aux périodiques de la région, et les petites brochures que personne, sans doute, sauf M. D., ne s'est donné la peine de recueillir chez les bouquinistes langrois et de dépouiller minutieusement.

P. Grosjean.

Wilhelm Neuss. *Die Anfänge des Christentums im Rheinlande.* Zweite, vermehrte Auflage. Bonn, Röhrscheid, 1933, in-8°, 100 pp., illustrations (= *Rheinische Neujahrsblätter*, herausgegeben vom Institut für geschichtliche Landeskunde der Rheinlande an der Universität Bonn, Heft II).

La première édition de ce petit ouvrage date de 1923 ; elle fut épuisée en peu de mois. Si l'auteur a laissé deux lustres s'écouler avant de remettre son travail sous presse, c'est qu'il a voulu, fort sagement, attendre le résultat des fouilles importantes qu'on avait entreprises sur divers points du sol rhénan. L'histoire des origines chrétiennes aux bords du Rhin — et de la Moselle — a fait d'assez sensibles progrès, on le sait, grâce à la pioche de MM. Lehner et Bader, Loeschke, Fremersdorf et Karpa. Les monuments qu'ils ont respectivement mis au jour à Bonn (la basilique des SS. Cassius et Florentius), à Cologne (le cimetière antique autour de Saint-Séverin), à Trèves (l'« enceinte sacrée » des sanctuaires païens détruits au IVe siècle), à Xanten (Saint-Victor) etc., sont, dans leur muet témoignage, plus instructifs que de verbeuses dissertations, où la conjecture et l'esprit de système jouent souvent le plus grand rôle.

Seuls les territoires de la rive gauche du Rhin compris dans l'actuelle province rhénane, ont été englobés par M. Neuss dans son étude. La rive droite du fleuve fut évangélisée surtout durant la période franque. Or, pour le temps, l'auteur a limité ses recherches à l'époque romaine. Il consacre toutefois quelques pages aux problèmes, si débattus de nos jours, qui se rattachent à la transition entre la civilisation antique et l'hégémonie des Francs. Précisément, ces pages de la dernière section du livre sont suggestives, lorsqu'on les met en parallèle avec le chapitre correspondant de la première édition. Car c'est sur ce terrain que les récentes études ont apporté plus de lumière, en démontrant par exemple que la christianisation des habitants des villes apparaît, avant l'époque des invasions, comme plus étendue et plus profonde qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent. Un autre résultat, qu'il ne faut pas négliger, se rapporte à l'organisation des communautés chrétiennes et à la hiérarchie. Il se confirme de plus en plus, à l'encontre des idées de Hauck et de son école, que les cadres de l'Église à l'époque mérovingienne se superposent assez exactement à ceux de l'Empire, et qu'on doit faire remonter plus haut que la période franque l'existence des diocèses et même des métropoles. Ce qui ne suppose nullement, ajoute l'auteur, qu'il faille se représenter ces organisations suivant le type évolué et complet qu'elles auront plus tard, ni partager les vues excessives de ceux qui,

avec Schäfer, placent aux temps romains l'origine d'un grand nombre d'églises paroissiales. Mais à travers les bouleversements qui marquèrent le déclin de Rome, une tradition s'est transmise et continuée.

Fidèle à sa méthode, M. N. a délibérément rangé sous des rubriques distinctes les sources littéraires (p. 5-25) et les monuments (p. 26-60). Pour la raison que nous avons dite, ceux-ci ont été l'objet de soins particuliers, dont l'illustration du volume a profité, elle aussi. Les planches qui se rapportent aux fouilles pratiquées en 1928-1930 sous le Münster de Bonn, sont remarquables. Quant à l'exposé même de M. N., il a un double mérite : il est précis, autant du moins qu'on peut le souhaiter en un pareil sujet, encore enveloppé d'obscurité ; il est constructif, et ne verse jamais dans la polémique. On risque, en effet, de trop prouver quand on prouve contre quelqu'un ; et c'est là un écueil que, récemment encore, n'évitait pas entièrement le mémoire d'ailleurs utile, de M. M. Schuler : *Ueber die Anfänge des Christentums in Gallien und Trier, mit besonderer Berücksichtigung der These von Louis Duchesne* (dans *Trierer Zeitschrift*, t. VI, 1931, p. 80-103), pour lequel nous renvoyons à l'avis autorisé de M. N. (pp. 70 et 72).

Le compte rendu détaillé des fouilles dont nous faisions mention plus haut, peut se lire dans la collection des *Bonner Jahrbücher*, où ont paru depuis quelques années plusieurs importants mémoires sur les antiquités chrétiennes de Rhénanie. La découverte, en 1933, d'une chapelle funéraire à Xanten (*ad Sanctos*) a fait l'objet d'une intéressante notice de M. W. Neuss dans la *Römische Quartalschrift* (t. XLII, 1934, p. 177-82), sous le titre significatif : *Eine altchristliche Märtyrerkirche unter dem Chore der St. Viktorskirche in Xanten ;* une autre, de Mgr J. P. Kirsch, vient de paraître dans la *Rivista di archeologia cristiana* (t. XI, 1934, p. 363-71). Cette trouvaille, qui jette un jour nouveau sur le texte controversé de Grégoire de Tours (*In gloria martyrum*, c. 62) concernant le martyr Mallosus (cf. *Comm. mart. hier.*, p. 550) a été aussi mise en valeur par MM. F. Rütten et A. Steeger dans leur article des *Rheinische Vierteljahrsblätter* (t. III, 1933, p. 281-320), intitulé : *Das fränkische Xanten*. Comparer avec *Act. SS.*, Oct. V, 29. M. C.

Zacarias Garcia Villada. *Historia Eclesiástica de España*, Tomo II, parte II. Madrid, Razón y Fe, 1933, in-8°, 298 pp.

Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens, in Verbindung mit K. Beyerle und G. Schreiber herausgegeben von H. Finke. Münster i. W., Aschendorff, 1933, in-8°, 536 pp. (= *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, Reihe I, Bd. 4).

Josep GUDIOL I CUNILL. *Nocions d'Arqueologia sagrada catalana.* Seconde édition, t. II. Vic, Impremta Balmesiana, 1933, in-8°, p. 355-741, nombreuses illustrations.

En rendant compte du volume précédent de l'Histoire ecclésiastique d'Espagne, nous avons rappelé que, lors des incendies criminels de 1931, presque toute la documentation réunie patiemment par le P. Z. García Villada avait péri dans les flammes (*Anal. Boll.*, LI, 410). Obligé de revenir sur ces douloureux événements, l'auteur expose plus en détail, dans sa préface, combien la perte des notes et de l'illustration a été préjudiciable au présent volume. Celui-ci comprend deux sections intitulées l'une : *La liturgia visigótica*, l'autre : *Cultura de la Iglesia visigoda.* On s'aperçoit assez vite que l'auteur, tout en conservant le plan primitif, n'a pas pu donner à chaque chapitre les développements qu'il comportait. Quelques sujets, comme les origines de la liturgie d'Espagne, sont traités d'une manière assez sommaire. La question, jadis si controversée, de l'orthodoxie de certaines formules de la liturgie mozarabe, tient en une page. Dans la seconde section, le P. G. V., sans vouloir présenter un tableau qui comprît toutes les manifestations de la vie de l'Église d'Espagne, a choisi quelques aspects de l'activité du clergé dans différents domaines : travaux scripturaires, canoniques, théologiques, historiques et artistiques. S. Isidore de Séville, qui est le représentant le plus en vue de cette période, fait l'objet d'une étude spéciale.

Dans le chapitre intitulé : *Autres manifestations de la culture. Écrits apocryphes, traités contre le matérialisme et les superstitions* (p. 163-73) l'auteur est amené à s'occuper des écrits connus sous le nom de « lettres tombées du ciel ». Il cite presque en entier l'intéressante réponse que l'évêque de Carthagène Licinianus (VIe-VIIe siècle) envoya à son collègue Vincent, pour lui exprimer son étonnement qu'un pasteur acceptât avec tant de légèreté une prétendue lettre du Christ. Le P.G.V. compare la lettre dont parle Licinianus à la lettre du Christ à Abgar d'Édesse et à celle de la Vierge aux habitants de Messine (p. 163). Il n'est pas tout à fait exact de ranger la lettre adressée à Abgar dans la série des missives tombées du ciel, car elle est censée avoir été écrite durant la vie mortelle du Sauveur (cf. H. DELEHAYE, *Note sur la légende de la lettre du Christ tombée du ciel*, dans les *Bulletins* de l'Académie royale de Belgique, *Classe des Lettres et des Beaux-Arts*, 1899, p. 172-73 ; R. STÜBE, *Der Himmelsbrief*, Tübingen, 1918, p. 38). Quant à la trop célèbre lettre de la Vierge aux habitants de Messine, il s'en faut de beaucoup qu'elle remonte à une antiquité aussi vénérable. Dans le même paragraphe le P. G. V. dit que l'évêque Licinia-

nus a été envoyé en exil par Léovigilde. Cette opinion avait jadis été réfutée par Goerres (cf. G. von Dzialowski, *Isidor und Ildefons als Litterarhistoriker*, Münster i. W., 1898, p. 177).

Pour dépeindre les mœurs superstitieuses de l'Espagne wisigothique, nous possédons un document presque unique : le *De correctione rusticorum* de S. Martin de Braga, catéchèse du plus haut intérêt, au sujet de la survivance du paganisme dans la population chrétienne. A l'aide de ce texte et d'autres semblables, tels que les décrets des conciles, on peut se faire une idée concrète des mœurs,coutumes et croyances de la masse des fidèles à cette époque.

L'œuvre littéraire du roi Sisebut (612-620) ne reçoit qu'une mention laconique et peu élogieuse (p. 179). Elle méritait mieux. Nous devons à ce roi historien la plus ancienne Vie de S.Didier de Vienne (*BHL.* 2148), et bien que son récit ne soit pas sans défaut, il contient d'utiles renseignements. Cette biographie est assurément un exemple typique de ces compositions remplies d'expressions recherchées et de réminiscences antiques. Mais trouverait-on parmi les contemporains de Sisebut des princes qui comme lui auraient pu rédiger une œuvre en latin? Je ne sais si le P. G. V. a suffisamment rendu hommage à tous ceux qui s'efforcèrent de maintenir le culte des lettres et des sciences dans la péninsule ibérique. Le haut clergé était relativement très cultivé, et la langue latine telle que nous la retrouvons dans les conciles et les correspondances contemporaines, est beaucoup plus correcte que celle qui était écrite dans les royaumes environnants.

Voici le titre des six appendices imprimés à la fin du volume :

1. Bibliographie de la liturgie wisigothique. 2. S. Juste, évêque d'Urgel. Son commentaire sur le Cantique des Cantiques. 3. Le *Libellus de remediis blasphemiae* de S. Julien de Tolède. 4. Formules de foi inédites. 5. Bibliographie des œuvres consacrées à S. Isidore. 6. Un traité sur la Trinité, attribué à S. Isidore, publié pour la première fois. A la liste des ouvrages cités dans la bibliographie de la liturgie wisigothique, on peut ajouter l'important article que Henry Jenner a publié, avec la collaboration de D. Férotin, dans *The Catholic Encyclopedia* (t. X, p. 611-23), et ceux de D. Cabrol dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* (t. IX, p. 811-14 ; t. X, p. 2518-43). Le même auteur vient de faire paraître dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* un aperçu très complet de la liturgie mozarabe.

Le tome IV des *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens* comprend six contributions. Le P. H. Becher S. I. étudie le

romantisme espagnol et ce qu'il doit aux écrivains allemands ; A. Allgeier relève dans les délibérations du concile de Trente les appréciations des Pères sur l'œuvre scripturaire d'Érasme et de Ximenez ; M. Seidlmayer examine le rôle que Pierre de Luna (Benoit XIII) a joué dans les origines du grand schisme ; viennent ensuite les articles de E. Schramm sur la jeunesse de Donoso Cortès (1809-1836), et de G. Buschbell sur les ambassades de Pierre de Marquina à la cour de Charles-Quint (1545-1546). La dernière contribution *Nachträge und Ergänzungen zu den Acta Aragonensia* (*I-III*) est due à H. Finke. Arrêtons-nous-y un instant. M. F., depuis son dernier volume des *Acta Aragonensia* (1922), poursuit ses travaux d'investigation dans les inépuisables archives de la Couronne d'Aragon. Au cours de ses dernières recherches, il a pu se faire une idée générale de tous les matériaux contenus dans la grande série des *Cartas reales diplomaticas* et dans les *Cartas sueltas*. Suivant l'ordre chronologique des règnes, il donne un bref aperçu de la collection jusqu'au xve siècle. Cet inventaire des archives a également permis au savant historien de préciser les attributions du chancelier et du vice-chancelier, ainsi que les circonstances qui ont accompagné, en Espagne, la suppression de l'ordre des Templiers, et de mieux saisir le caractère de personnages tels que Jaime II, Alphonse IV, l'infant Pedro, Marie de Majorque et Sanche de Naples, filles de Jaime II.

Environ soixante documents inédits complètent la série publiée dans les trois volumes des *Acta Aragonensia*. Ils s'étendent de l'année 1232 à l'année 1335. L'auteur a limité son choix aux pièces qui concernent les relations de l'Aragon avec les autres pays et avec le Saint-Siège. Deux documents relèvent directement de nos études : les négociations du roi d'Aragon Alphonse IV pour obtenir du sultan du Caire le corps de Ste Barbe (p. 487). Déjà dans le tome II (p. 755) des *Acta Aragonensia*, M. F. avait publié une information destinée au sultan du Caire « Abilfat Mahomet », dans laquelle le roi d'Aragon Jaime II demandait instamment que le prince voulût bien lui céder les reliques de la célèbre sainte (1322). En 1327, la reine exprime le même désir. Les deux nouvelles informations que vient de découvrir M. F. sont du 15 août 1329 et du 25 septembre 1330. Elles nous font connaître non seulement la requête de la cour d'Aragon, mais aussi la réponse du sultan. Celui-ci répond aux envoyés du roi, que, s'ils veulent obtenir les reliques, ils doivent s'adresser au cadi « Ṭaysach », qui a récemment restauré l'église où reposaient les ossements de la Sainte. Toutes ces démarches devaient rester sans succès, car nous savons qu'en 1399 le roi

d'Aragon Martin Ier, faisait de nouvelles instances près du sultan du Caire et même conseillait à ses ambassadeurs de voler le corps saint (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 235). Il est également question dans cette série de documents d'une autre relique : le bras de S. Siméon. Le sultan « Abilfat Mahomet », d'après l'information du 15 septembre 1330, répond qu'il ne la possède pas, mais qu'elle se trouvait dans le trésor d'un fonctionnaire. Depuis la mort de ce dernier, survenue quatre ans auparavant, il ne sait pas ce qu'il est advenu de la relique.

Dans l'introduction (p. 359), M. F. parle incidemment d'une lettre du premier archevêque de Gênes, Syrus, adressée à Raymond Bérenger, prince d'Aragon. Il n'en donne que le résumé. Le prélat remercie Raymond Bérenger, qui vient de concéder à la ville de Gênes l'ile appelée *Certosa*. Je ne sais si ce nom est exactement transcrit, mais il s'agit sans aucun doute d'une île située à l'embouchure de l'Èbre en face de Tortosa. Nous possédons en effet l'acte de donation. Il a été publié jadis par Ughelli (*Italia sacra*², t. IV, col. 862 : *Dono et offero maiestati Dei et ecclesiae B. Laurentii duas partes insulae, quae sita est ante civitatem Tortosae, in flumine Iberi*). Dans d'autres textes qui concernent la même donation, on trouve des expressions comme celle-ci : *Insulae, quae sita est in medio Iberi iuxta civitatem Dertusae*. M. F. ajoute que l'archevêque a envoyé à Barcelone un certain Albert, homme sage et prudent, pour régler sur place cette affaire. Or précisément, dans un acte publié par Ughelli il est question du même personnage : *Canonici unum e fratribus Albertum presbyterum videlicet ad deliberationem iam dictae insulae miserunt.*

M. F. annonce qu'il continue les travaux et publiera, pour la période qui suit le règne de Jaime II, les documents relatifs à l'histoire politique et ecclésiastique. Quiconque a manié les *Acta Aragonensia* se réjouira de pouvoir bientôt, sous la direction d'un maître aussi compétent, prendre connaissance d'une nouvelle série des actes conservés dans les archives de la couronne d'Aragon.

Nous avons signalé naguère le premier volume de la deuxième édition de l'excellent travail de J. Gudiol (*Anal. Boll.*, LI, 410). Le second embrasse la période de l'art gothique et de la Renaissance. L'information de M. G. n'a rien de livresque ; il a lui-même étudié et examiné les monuments et les objets qu'il décrit. Cette connaissance approfondie se manifeste surtout dans les chapitres réservés aux arts mineurs. La compétence de M. G. dans ce domaine était universellement reconnue. Plus que personne il a contribué à faire

du musée de Vich le plus riche musée d'art religieux catalan. L'iconographie n'a pas été oubliée. Pour chaque période l'auteur expose brièvement comment les artistes ont représenté les saints dont le culte était le plus répandu dans la Catalogne.

On constate toutefois dans ce manuel une lacune. Il ne contient pas de bibliographie de l'archéologie catalane chrétienne. M. Gudiol i Ricart, qui après la mort de l'auteur (10 avril 1931) a préparé la seconde édition de l'ouvrage, aurait dû la combler et également faire connaître l'œuvre scientifique de son oncle. On trouvera dans le *Boletin de la Academia de la Historia* (t. C, p. 637-74) la biographie et la liste des œuvres du regretté directeur du musée de Vich. B. G.

Ward Thoron. *Codex quartus sancti Iacobi de expedimento et conversione Yspanie et Gallecie editus a beato Turpino archiepiscopo.* Boston, chez l'auteur Press, 1934, in-8°, planches.

Adalbert Hämel. *Aus dem* Liber Sancti Iacobi *des Kapitelarchivs von Santiago de Compostela.* New York, 19 pp. Extrait de la *Revue Hispanique*, t. LXXXI, 1933.

Rudolf Schmitt. *Der Pseudoturpin Harley 273.* Der Text mit einer Untersuchung der Sprache. Würzburg, Richard Mayr, 1933, in-8°, 93 pp. (= *Pseudo-Turpin-Studien*, Heft 4).

Les cinq parties du *Liber S. Iacobi*, telles qu'elles se présentent dans le *Codex Calixtinus* de Saint-Jacques de Compostelle, se retrouvent dans plusieurs manuscrits. Un de ceux-ci avait été décrit avec soin par le P. Poncelet dans son catalogue des bibliothèques romaines. Il est conservé dans les archives du chapitre de Saint-Pierre de Rome sous la cote C. 128 (*Catal. Lat. Rom.*, p. 39-40). M. Ward Thoron vient de publier, d'après ce manuscrit, la quatrième partie du *Liber*, c'est-à-dire le pseudo-Turpin. Dans son élégante édition, M. W. T. a voulu en donner une reproduction aussi fidèle que possible : il s'est même abstenu d'y introduire une ponctuation. En quelques rares endroits, il a adopté les leçons d'un autre codex (British Museum, Add. 12213).

M. Hämel, ainsi que nous l'avons déjà annoncé (*Anal. Boll.*, L, 412), prépare une édition complète du *Liber S. Iacobi.* Il en publie deux extraits d'après le *Codex Calixtinus :* la fausse bulle du pape Calixte II qui, en guise de préface, est transcrite en tête du recueil (*BHL.* 4072) et un sermon, attribué faussement lui aussi au même pape. Jusqu'ici les éditeurs de la bulle s'étaient servis de copies incomplètes ou interpolées et avaient négligé le manuscrit de Compostelle. Il n'était pas sans intérêt de recourir à ce témoin. On n'y trouve pas

en effet la phrase : *Idem de Historia Karoli, quae in hoc codice ante Miracula beati Iacobi continetur et a beato Turpino Remensi archiepiscopo describitur, statuimus,* que M. Buchner avait récemment invoquée en faveur de sa nouvelle hypothèse sur les origines du pseudo-Turpin (cf. *Anal. Boll.*, L, 412). M. H. ne dit pas si le texte, tel qu'il se lit dans le *Codex Calixtinus*, se rencontre dans d'autres manuscrits. H. L. D. Ward, dans son *Catalogue of Romances in the Department of Manuscripts in the British Museum* (Vol. I, p. 559), avait déjà remarqué que ni le *Nero A XI* ni l'*Add.* 12213 ne contenaient cette finale. Le sermon est un document qui nous dépeint sur le vif les dangers que court le pèlerin qui entreprendra le voyage de Compostelle. Si le prédicateur a voulu attirer les foules vers le sanctuaire de la Galice, il s'y est bien mal pris. Espérons que M. H. pourra bientôt terminer son travail sur le pseudo-Turpin. Mais il ne sera sans doute pas le premier à donner une édition complète du *Codex Calixtinus*, car le P. G. Prado, bénédictin de Silos, et M. W. Muir Whitehill vont le publier incessamment, ainsi que nous l'apprend le P. Perez de Urbel (*Los Monjes españoles en la edad media*, t. II, Madrid, 1934, p. 477). D'autres études, relatives elles aussi au *Liber S. Iacobi*, sont sur le métier (cf. *Speculum*, vol. IX, 1934, p. 465-66).

Il n'est pas probable que ces différents ouvrages feront double emploi avec celui que prépare M. Hämel, car celui-ci s'est fixé une tâche beaucoup plus large : résoudre le problème des origines et des transformations successives des textes que contient le *Liber S. Iacobi*. Dans un article récent, le savant professeur de Wurzbourg montrait qu'il y a eu jadis un exemplaire du *Liber S. Iacobi* présentant une recension différente de celle qui se lit dans le *Codex Calixtinus* (*Hieronymus Münzer und der pseudo-Turpin*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 54, p. 89-98).

M. Hämel a également entrepris, aidé par ses élèves, l'étude de la diffusion du pseudo-Turpin dans les œuvres en langue française. Nous avons signalé naguère le mémoire du P. Pius Fischer sur la traduction française du pseudo-Turpin contenue dans le manuscrit 52 de la Bibliothèque de Munich (*Anal. Boll.*, L, 412). M. R. Schmitt étudie maintenant la traduction conservée dans le manuscrit Harley 273 et en édite le texte. Le codex est du XIVe siècle, mais la traduction remonte au XIIIe. A en juger d'après les particularités de la langue, elle serait l'œuvre d'un écrivain anglo-normand travaillant dans le sud-est de l'Angleterre. Elle n'aurait pas été faite d'après un modèle latin, mais serait l'adaptation d'un modèle français datant des années 1206 ou 1207. B. G.

Card. Ildefonso SCHUSTER. *La basilica e il monastero di S. Paolo fuori le mura.* Torino, Società editrice internazionale, 1934, grand in-4°, 290 pp., planches.

Son Éminence le cardinal Schuster, auquel nous devons déjà un somptueux ouvrage sur le monastère de Farfa, a écrit, étant abbé de Saint-Paul-hors-les-murs (1918-1929), une histoire de ce célèbre sanctuaire. Bien que le volume ait paru en 1934, la préface est signée de 1929. Les hautes fonctions auxquelles l'auteur a été appelé depuis expliquent le retard de la publication. Peut-être ont-elles empêché S. É. de réaliser le plan qu'Elle s'était d'abord tracé. Le sous-titre *Note storiche* nous avertit qu'il ne faut pas chercher ici une monographie complète de Saint-Paul-hors-les-murs. La période des origines et des premiers siècles est complètement omise. Le récit commence avec le pontificat de Grégoire II (715-31). Nous savons par le *Liber Pontificalis* que ce pape fit restaurer les monastères qui s'élevaient près de la basilique et y installa des moines chargés du service divin.

Même en laissant de côté les sept premiers siècles, la tâche de l'historien reste encore difficile. Les destinées de l'abbaye sont étroitement liées à celles de Rome et de la papauté. Dans le long et glorieux passé de *San Paolo fuori le mura*, les époques de paix et de prospérité sont presque toujours de courte durée. Placé aux portes de Rome, le monastère a été fréquemment la première victime des armées barbares et des pillards dont la Ville Éternelle n'a que trop souvent subi les atteintes. Au cours de ces nombreux désastres, les monuments et les archives de l'abbaye ont beaucoup souffert. Le P. Basilio Trifone constatait, en 1908, que les documents antérieurs au XIIe siècle sont extrêmement rares : trois inscriptions lapidaires qui commémorent des privilèges accordés par des papes ; deux actes conservés dans le regeste de Subiaco ; un diplôme d'Henri III, un d'Henri VI, une bulle de Grégoire VII, un catalogue des biens de l'abbaye, rédigé par le moine Oger, et quelques copies d'actes relatifs à des propriétés du monastère (*Le carte del monastero di S. Paolo*, dans l'*Archivio della R. Società Romana di Storia Patria*, vol. XXXI, 1908, p. 271).

Pour la période antérieure, les principales mentions que nous possédons sur la basilique et ses dépendances sont consignées dans le *Liber Pontificalis* et dans le *Liber Diurnus*. Ce n'est guère qu'à travers ces documents que nous recueillons quelques renseignements sur Saint-Paul-hors-les-murs.

L'éminent auteur, dans sa monographie, n'a pas négligé l'archéo-

logie. Il reproduit les principales inscriptions de la basilique qui ont échappé à l'incendie de 1823. Nous y avons relevé quelques erreurs de transcription. Dans le texte qui est gravé sur le tympan du ciborium, exécuté par Arnolfo di Cambio, il faut lire à la troisième ligne : *Summe Deus* quod *hic abbas Bartholomeus fecit opus fieri* et non *quibus* (cf. A. VENTURI, *Storia dell' arte italiana*, t. IV, p. 75 ; E. LAVAGNINO, *San Paolo sulla via Ostiense*, p. 41). Le candélabre pascal du XIIe siècle porte plusieurs inscriptions. L'une d'elles explique la signification symbolique du cierge allumé pendant la nuit de Pâques. Le premier vers a été transcrit : *Arbor poma ferit, arbor ego lumina gesta.* Lire : *gerit, gesto.* L'inscription qui se déroule au-dessous de la signature des deux sculpteurs, est tellement dégradée qu'on n'en peut plus maintenant distinguer que quelques lettres. Au XVIIe siècle, Ciampini (*Vetera Monumenta*, t. I, p. 25) avait lu comme suit : *O qui transitis vitam rogo poscite celsi Othonus fieri monachus me iussit olim pius.* Nous ignorons sur quelle copie est transcrit le texte de S. É. : *Vos qui transitis per viam rogo poscite regnum cellestem quia dominus fieri monachus me iussit Olimpius* (p. 114). Dans le dernier mot : *Olimpius*, l'auteur voit le nom du moine de Saint-Paul qui aurait commandé le candélabre, moine dont on ne trouve nulle mention dans les archives. Récemment M. René Jullian écrivait à propos de cette inscription : « Ce qu'on peut dire, c'est que l'inscription semble désigner le donateur du candélabre ; mais il faut pour l'instant renoncer à lire son nom » (*Le candélabre pascal de Saint-Paul-hors-les-murs*, dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 1928, p. 77).

Après le grand schisme, le cardinal Gabriel Condulmer, le futur pape Eugène IV, s'intéressa vivement à l'abbaye et ce fut sous son impulsion que les moines adhérèrent à la réforme inaugurée par Louis Barbo, au monastère de Sainte-Justine de Padoue. A la fin de son *De initiis congregationis S. Iustinae de Padua*, Louis Barbo a raconté comment la réforme a été introduite dans le monastère de Saint-Paul. S. É. le card. S. reproduit quelques extraits de ce document. Par erreur, sans doute, tout un membre de phrase qui se rapporte à un autre sujet a été inséré dans le paragraphe où est décrit le délabrement de la basilique (p. 184 : *Stans erectus... cratem ferream*). Notons que l'œuvre de L. Barbo, citée ici d'après l'édition de Pez, a été rééditée par le R. P. D. Gregorio Campeis d'après les manuscrits (Patavii, 1908).

Les moines de Saint-Paul furent liés d'amitié avec quelques-uns des saints qui, pendant le XVIe siècle, se vouèrent à la restauration

de la discipline ecclésiastique. L'abbé Benedetto da Novara céda les sanctuaires isolés du mont Soracte, d'abord à S. Gaétan de Thiene, puis au B. Paul Giustiniani († 1528). Il semble bien que ce fut le zélé évêque de Vérone Giovanni Matteo Giberti — et non Gilberti — qui mit ces saints personnages en relation avec l'abbé de Saint-Paul (cf. Pl. Lugano, *La congregazione camaldolese degli eremiti di Montecorona*, Roma, 1908, pp. 227-29). Dès les origines de la Compagnie de Jésus, nous trouvons également le monastère de Saint-Paul mentionné dans les chroniques de l'Ordre. Le 22 avril 1541, l'abbé Lorenzo da Mantova accueillait dans la basilique S. Ignace et ses premiers compagnons. Ils prononcèrent dans la chapelle du crucifix leurs vœux de religion selon la teneur de la Formule qui venait d'être approuvée par Paul III. B. G.

A San Feliciano protettore di Foligno. Foligno, F. Salvati, 1933, gr. in-4°, 74 pp., 69 fig.

M. Faloci Pulignani. *Il corpo e le reliquie di S. Feliciano martire vescovo di Foligno.* Città di Castello, Soc. tip. « Leonardo da Vinci », 1934, in-8°, 76 pp., 7 fig.

A l'occasion du huitième centenaire de la cathédrale de Foligno (1133-1933), le vénéré doyen des historiens de l'Ombrie, Mgr Faloci a réussi à grouper une vingtaine de collaborateurs pour offrir au saint patron de la ville un « hommage des concitoyens ». Ce volume de grand format se distingue d'abord par l'illustration aussi intéressante qu'abondante. Parmi les contributions littéraires, fort courtes pour la plupart, quelques-unes touchent d'assez près à nos études, par exemple, celle du professeur Gino Alimenti sur le culte de S. Félicien à Pistoie (depuis le début du XIVe s.) et les deux articles de Mgr Faloci sur les « cinq cathédrales » qui se sont succédé à Foligno et sur les « Sacre Spine » qu'on y vénère. L'étude de M. l'abbé Angelo Messini, intitulée *Poema sconosciuto in onore di San Feliciano (sec. XV)*, mérite une mention spéciale dans ce Bulletin. Elle est consacrée à l'analyse d'une Vie latine de S. Félicien, composée en hexamètres par Frédéric Bonavoglia (Federicus de Bonavoliis) et conservée dans une copie de Ludovico Jacobilli. En attendant l'édition complète qu'on nous promet pour bientôt, l'analyse et les extraits qu'on nous en donne (p. 43-46) permettent de se faire une idée suffisante du *poemetto :* c'est une paraphrase de la *Passio IV*, c'est-à-dire des anciennes leçons de l'office.

La liste des écrits de Mgr F. P. relatifs à S. Félicien et à la cathédrale qui porte son nom comprenait déjà 26 numéros. Elle vient de s'accroître d'une histoire des reliques de l'évêque martyr. Les

premiers chapitres (sur l'endroit où mourut le saint, sur sa sépulture et le sort de son tombeau jusqu'au xe siècle) s'appuient principalement sur la Passion *BHL.* 2846, dont le témoignage inspire vraiment trop de confiance à l'auteur (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 367 ; Lanzoni, *Le diocesi d'Italia*, 1927, p. 446-53). La translation à Metz en 970 (cf. *M.G.*, Scr. t. IV, p.473), le retour de quelques reliques de Metz en 1668, de Minden en 1674 et de Spolète en 1703, enfin les essais renouvelés plusieurs fois du xvie au xixe siècle pour retrouver à Foligno le corps disparu sont rapportés et commentés avec autant d'érudition que de piété. On reconnaît à chaque page le vétéran de l'histoire locale, familiarisé dès longtemps avec son sujet (cf. *Anal. Boll.*, XXII, 489).

Pendant l'impression de ce Bulletin, Mgr F. P. nous envoie deux nouveaux opuscules. Le premier : *La Porziuncula. Leggenda e storia* (Reggio Emilia, « Frate Francesco », 1934, in-8°, 24 pp.), fait honneur à la *Bibliotechina francescana* que dirigent les Pères Capucins et qui en est déjà à son 33e numéro. La *Santa Messalina da Foligno, vergine e martire* (Terni, Alterocca, 1935, in-4°, 19 pp., 8 fig.), par Mme Maria Castiglione Humani, avait paru d'abord dans l'*Illustrazione Vaticana*. La réimpression, dédiée aux *giovanette di Foligno*, est due aux soins de Mgr F. P., auteur lui-même d'une notice de Ste Messaline (cf. *Anal. Boll.*, XL, 237). Fr. Halkin.

Carlo Agrati. *I santi Aimo e Vermondo Corio e il più antico documento della loro tradizione.* Milano, « Esperia », 1933, in-8°, 47 pp., illustré.

A l'occasion de la récente reconnaissance des reliques des SS. Haymon et Vermond, à Meda, M. Agrati a eu l'excellente idée de publier le texte encore inédit de leur légende. Un seul manuscrit, le n° 509 de la bibliothèque Trivulziana de Milan, nous a conservé cette pièce de basse époque. Les leçons de l'unique témoin sont reproduites avec un respect poussé jusqu'au scrupule. Une traduction italienne, aussi fidèle que possible, est mise en regard de l'original latin. Quelques gravures permettent de se faire une idée de l'illustration du codex. Enfin le commentaire qui remplit le dernier tiers de l'opuscule mérite de retenir notre attention.

M. A. souligne avec raison l'intérêt du document qu'il édite : c'est apparemment la source de toutes les biographies connues jusqu'à présent, y compris celle d'E. Lodi (1629), que Bollandus a résumée dans les *Acta SS.* (Febr. II, 705-710). Il montre ensuite toutes les invraisemblances qui fourmillent dans la légende et les erreurs mani-

festes de l'hagiographe. Il tire enfin d'une chronique manuscrite des renseignements nouveaux sur la translation des reliques par le cardinal Frédéric Borromée.

Le culte des SS. Haymon et Vermond ne remonte pas bien haut. L'abbesse Contessa di Besozzo (1276-1301), qui fit procéder à l'élévation des corps saints, ne l'a sans doute pas simplement remis en honneur; elle doit en avoir été la première inspiratrice. Avant elle, aucune trace de vénération pour les prétendus fondateurs du monastère de Meda; leurs noms mêmes ne sont portés par aucun des habitants de la contrée mentionnés dans les pièces du chartrier. En 1307, leur fête n'existe pas encore. La légende ne sera rédigée que beaucoup plus tard, puisqu'elle raconte un miracle survenu en 1337 et en racontait peut-être de plus récents dans les derniers feuillets disparus du manuscrit. Contient-elle du moins un fond de vérité? M. A. semble l'admettre sans hésitation: pour lui les SS. Haymon et Vermond ont réellement fondé le couvent de Meda, et puisque l'existence du monastère est attestée dès le milieu du IXe siècle, il est porté à croire que la date « traditionnelle » de leur mort (780) correspond approximativement à la réalité. Nous avons peine à partager son optimisme: pour confirmer les données essentielles de la légende, il faudrait découvrir un document plus ancien et moins suspect. Pareil document n'a sans doute jamais existé.

Nous saurions gré à M. A. s'il pouvait retrouver et republier, avec autant de soin et de goût que le présent opuscule, la *Vita cum officio* éditée jadis par le frère Modeste, inquisiteur de Côme (cf. Phil. Ferrari, *Catalogus Sanctorum Italiae*, 1613, p. 96; Id., *Catalogus generalis Sanctorum qui in Martyrologio Romano non sunt*, 1625, p. 76).

Fr. Halkin.

Monumenta Germaniae historica. Scriptorum tomi XXX partis II fasciculus III. Lipsiae, Hiersemann, 1934, in-fol., pp. 1329-1668 et I-XII.

Héritier des traditions scientifiques de son maître Holder-Egger, qui avait publié en 1896 la première partie du tome XXX des *Scriptores*, M. A. Hofmeister vient de signer, à trente-huit années d'intervalle, la préface qui, avec les Tables générales du volume, est jointe au dernier fascicule de la deuxième partie. Rare exemple de continuité dans l'effort, en dépit des nombreux obstacles d'ordre matériel et moral, semés sur la route par le malheur des temps. Rappelons seulement la mort, sous les armes, de Gerhard Schwartz († 1914), qui n'avait pu donner que les prémices de son talent, et le décès,

plus récent, du vétéran Harry Bresslau († 1926). Voici donc définitivement close la série in-folio des *Scriptores*, inaugurée par Pertz et dont la publication s'étend sur plus d'un siècle.

Nous avons analysé déjà dans ce Bulletin les deux fascicules précédents de ce dernier tome ; ils contenaient des suppléments aux volumes I-XV pour la Germanie, la Gaule et l'Italie (*Anal. Boll.*, XLV, 407 ; XLVIII, 408). La présente livraison apporte des additions nouvelles aux deux premières. Parmi ces derniers *subsidia*, il en est qui couvrent à peine quelques lignes : fragments d'annales, dédicaces d'églises ou d'autels, listes d'évêques, etc. D'autres sont d'envergure et, dans le nombre, plusieurs récits hagiographiques. Nous sommes obligé de borner ici notre attention aux documents qui rentrent dans cette dernière catégorie. En raison des indications qu'ils fournissent sur l'histoire ancienne d'Allemagne, divers textes, édités pour la première fois dans nos publications, se trouvent réimprimés dans les *Monumenta Germaniae*. En voici, d'abord, trois qui avaient été ajoutés en appendice au Catalogue des manuscrits hagiographiques latins de la bibliothèque Nationale ; un quatrième, que nous signalons à leur suite, avait paru dans nos *Analecta*.

1° La *Translatio Sergii et Bacchi martyrum Weissenburgensis* (p. 1340-42). M. W. Levison réédite ce court récit (cf. *BHL.* 7603), d'après le manuscrit de Paris lat. 9740, qui avait déjà servi à nos prédécesseurs. Un procédé typographique spécial fait ressortir l'artifice littéraire, si goûté au XIe siècle, de la « prose rimée ». Dans l'introduction, M. L. renseigne succinctement le lecteur sur le culte rendu en Occident à ces deux martyrs de Syrie.

2° Les *Miracula S. Apollinaris episcopi Valentinensis* (p. 1343-46). Ces Miracles posthumes (*BHL.* 636) contiennent quelques détails intéressants sur la Bourgogne et la Provence au Xe siècle, spécialement sur Hugues, comte de Vienne, qui devint roi d'Italie, sur l'incursion des Sarrasins au diocèse de Valence, etc. Le texte, que les bollandistes avaient tiré du manuscrit de Paris lat. 5315, fut réimprimé dès 1895 par le chanoine U. Chevalier dans ses *Vies de Saints dauphinois*. M. Hofmeister l'a entouré de notes historiques, après l'avoir collationné à nouveau sur le seul témoin connu.

3° Les *Miracula S. Willibrordi Epternacensia* (p. 1368-71). Ces six chapitres (cf. *BHL.* 8943), qu'on trouve ajoutés à la Vie de S. Willibrord dans le manuscrit de la Nationale lat. 9740, originaire d'Echternach, ont déjà fait l'objet de plus d'une étude. Publiés d'abord dans le tome II du Catalogue des manuscrits hagiographiques latins de Paris, le P. Poncelet les a soumis à un examen critique

(*Anal. Boll.*, XXVI, 73-77), avant de les réimprimer dans les *Acta SS.* (Nov. III, 458-59). Avec notre regretté confrère, M. Levison, qui les réédite à son tour, incline à admettre que Théofrid d'Echternach peut être regardé comme l'auteur de ces récits. L'hagiographe les aurait, par la suite, développés et ornés lui-même dans sa *Vita Willibrordi*, laquelle est, comme on sait, une œuvre de sa vieillesse. N'omettons pas de signaler, à cette occasion, parmi les *addenda* de ce fascicule (p. 1496), une note où M. L. exprime des réserves sur l'article que M. Visser a récemment consacré à l'histoire des reliques de S. Willibrord (cf. *Anal. Boll.*, LII, 436). Il est à remarquer, en effet, que M. Visser n'a pas tenu compte du témoignage, pourtant digne d'intérêt, que contient une ancienne *Notitia dedicationis ecclesiae Epternacensis*, publiée dans le fascicule précédent des *Scriptores* (p. 771).

4° La *Translatio trium virginum Walciodorensis* (p. 1372-84) nous a été conservée dans un manuscrit du Séminaire de Namur, provenant de Waulsort. Cette copie, de date relativement récente — elle est de 1525 — n'en demeure pas moins précieuse. En 1892, elle avait servi à la première édition du texte (*BHL.* 8444) dans nos *Analecta* (XI, 125-35). M. Levison, auteur de l'ouvrage le plus neuf et le plus complet sur la légende des Vierges martyres de Cologne (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 89-110), était le mieux qualifié pour reproduire dans les *Monumenta* cette pièce curieuse et commenter les faits qu'elle relate (cf. *Das Werden der Ursula-Legende*, p. 107). Le voyage des trois corps saints à Waulsort — il constitue la première en date, semble-t-il, des innombrables translations de reliques ursuliennes qui s'opérèrent dès cette époque — eut lieu sans doute vers 1113. Quant à la rédaction du *libellus* commémoratif, elle doit être placée vers 1130. L'auteur paraît bien avoir été le moine Robert de Waulsort, le même qui plus tard composa la *Vita Forannani*, d'un style tout pareil. M. L., qui ajoute de bons arguments aux motifs invoqués dans ce sens par le premier éditeur, se garde pourtant de rejeter d'une manière catégorique le nom de Richer, attesté au XIIIe siècle par un chroniqueur de l'abbaye comme auteur de la *Translatio*, et en faveur de qui s'était prononcé jadis Dom Berlière. Le nom de Richer a encore été indiqué récemment par M. Faider dans son *Catalogue des manuscrits conservés à Namur* (Gembloux, 1934, p. 496), d'après la *Bibl. hagiogr. latina*, semble-t-il, qui s'en était tenue, elle aussi, à la tradition locale. Une description détaillée que M. L. nous donne du manuscrit de Waulsort ne fera pas double emploi avec celle du Catalogue que nous venons de citer. Notons que le re-

cueil porte à présent le nº 56 et non plus, comme naguère, le nº 6. En appendice à la *Translatio trium Virginum*, M. L. a aussi publié, d'après le même manuscrit, le prologue de l'*Historia Walciodorensis monasterii*, qui avait été omis, on ignore pourquoi, dans l'édition de Waitz (*Scriptores*, t. XIV). Papebroch, autrefois, l'avait imprimé, avec d'autres extraits du document, dans son commentaire de la *Vita Forannani* (30 avril).

Simple mention des faits, sans aucun développement littéraire, la *Translatio SS. Geminorum Ellwangensis et Ratisbonensis* (p. 1347-49) ne comprend guère que sept lignes, que Wattenbach a reproduites le premier, en 1882, dans le *Neues Archiv* (t. VII, p. 620). Elles avaient été ajoutées à la seconde Passion des martyrs de Langres (*BHL.* 7829), sans doute d'après un manuscrit d'Ellwangen, dans un recueil qui fait partie aujourd'hui de la bibliothèque du prince d'Œttingen-Wallenstein à Maihingen. Ce codex est originaire d'un monastère bavarois, dont le nom a été gratté ; avec M. Levison, qui réédite cette notice, on peut songer, soit à Benediktbeuren, soit à Tegernsee. Nous noterons, en passant, que ce manuscrit, qui date des confins du XIe et du XIIe siècle et contient de nombreuses Vies de saints, a été décrit dans *M.G.*, Script. rer. merov., t. VII, p. 611. On appréciera les divers éclaircissements dont le professeur de Bonn, à sa manière sobre et précise, entoure ce menu texte.

La *Vita et Passio S. Brunonis episcopi Querfordensis* (p. 1350-67) n'était pas non plus inédite. Mais la découverte et la publication de cet intéressant document par M. H. G. Voigt (dans *Sachsen und Anhalt*, t. III, 1927, p. 87-134) sont d'hier. En fait, la plupart des érudits apprendront à le connaître grâce à la réédition, plus accessible, qu'en donne ici M. H. Kauffmann. Moins facile à saisir, par contre, leur semblera la solution des problèmes critiques, assez complexes d'ailleurs, que soulève ce texte. M. K. les a exposés dans une copieuse introduction, qui est bien ce qu'on appelle outre-Rhin « une noix dure à croquer». L'effort auquel est soumis le lecteur se ressent un peu trop de celui que l'auteur lui-même a dû s'imposer, et nous ne sommes pas assuré d'avoir toujours exactement compris. Sur S. Brun (ou Brunon) de Querfurt († 1009), émule de S. Adalbert de Prague dans l'apostolat et dans le martyre, on possédait une page de la chronique de Thietmar de Mersebourg (*BHL.* 1470), un extrait de la Vie de S. Romuald par Pierre Damien, une courte Passion attribuée à Wibert, un soi-disant compagnon du martyr (*BHL.* 1471), et la légende du bréviaire d'Halberstadt (*BHL.* 1472). De Vie originale, on n'en connaît point. Pourtant, il était question dans les documents anciens d'un

liber gestorum, d'une *passionis historia*. A défaut de cette rédaction primitive, qui semble irrémédiablement perdue, M. Voigt a du moins retrouvé une *Vita et Passio S. Brunonis* qui nous en restitue quelque chose. C'est dans un « codex miscellaneus » des premières années du XVIe siècle, conservé parmi les archives de la ville de Querfurt (A. 45) sous le titre *Memorabilia Querfurtensia*, qu'une méchante copie de ce texte attira, voici peu d'années, le regard du professeur de Halle. Pour diverses raisons, qu'il a indiquées dans son article : *Eine neuerdings wiederentdeckte mittelalterliche Lebensbeschreibung des Preussenmissionars Brun von Querfurt*, paru dans le périodique de Magdebourg à l'endroit que nous citions plus haut, M. Voigt estimait que cette biographie ne doit pas remonter bien avant le XVe siècle. Mais elle a son prix et méritait une étude minutieuse. Dans celle que M. Voigt lui a consacrée, il n'avait pas manqué d'établir, dans la mesure où la chose est possible, quels éléments du texte ont chance d'appartenir à la tradition ancienne des *Gesta* et de la *Passio*, lesquels sans doute ne formaient qu'une trame continue. M. K. a repris en détail et tenté de poursuivre encore cette analyse, évidemment fort délicate, où la comparaison des documents intermédiaires joue le principal rôle. Outre ceux que nous avons énumérés ci-dessus, il faut nommer encore les Actes des évêques de Magdebourg et d'Halberstadt, la *Fundatio ecclesiae collegiatae in castro Querfurdt*, publiée autrefois par Holstein, les *Annales Quedlinburgenses*. Quelques emprunts à la Passion de S. Lambert ne sont pas à négliger, comme l'a fait observer M. Levison, pour établir que la biographie nouvellement découverte a été rédigée à Querfurt même, non loin de l'église dont l'évêque-martyr de Maastricht était précisément le patron. Dans l'établissement du texte, malheureusement peu correct, du recueil de Querfurt, la légende du bréviaire d'Halberstadt de 1515 a pu rendre quelques services, mais seulement pour les chapitres qui forment la *Passio* proprement dite. Des notes, particulièrement nombreuses, témoignent du zèle consciencieux avec lequel M. K. a étudié ce document de l'histoire ecclésiastique saxonne.

Du même éditeur nous signalerons plus brièvement des *Annalium Patherbrunnensium fragmenta* (p. 1329-32), traités avec un soin tout pareil. Ces fragments se rapportent aux années 1112-1117 et appartiennent à la recension E des chroniques d'Ekkehard d'Aura. Ils avaient été retrouvés à la bibliothèque de Berlin sur les feuilles de garde d'un imprimé bâlois de 1566, puis édités par M. Perlbach dans le *Neues Archiv* (t. XLIII, p. 224-34). Découverts de façon en tout point semblable, comme nous l'avons relaté ici-même (LII, 106),

des *Anonymi Ratisponensis chronicae fragmenta* (p. 1487-91), publiés d'abord dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Bavière, ont été réimprimés dans ce tome XXX des *Scriptores* par M. G. Leidinger. Nous n'avons pas à en reparler ici. A propos de l'épisode qui a pour objet Ste Gertrude, notons cependant qu'on renvoie, dans les *addenda* du volume (p. 1497), à un passage du grand Légendier d'Autriche reproduit dans nos *Analecta* (XVII, 166).

Parmi les nombreux documents qui ont trait à l'Italie, nous ne pouvons passer entièrement sous silence les *Annales Casinenses ex annalibus Montis Casini antiquis et continuatis excerpti* (p. 1385-1429), texte considérable, publié avec une longue dissertation préliminaire par M. W. Smidt. Ces Annales s'étendent sur tout le XIe siècle (1000-1098). Pour sa part, qui est la principale dans ce fascicule, M. Hofmeister a édité encore le *Catalogus regum langobardorum et imperatorum Aretinus, auctore Gerardo Primicerio* (p. 1430-37), une *Series episcoporum Aretinorum* (p. 1438-41), les importants *Instituta regalia regum longobardorum et Honorantiae civitatis Papiae* (p. 1444-60), le *Libellus querulus de miseriis ecclesiae Pennensis* (p. 1461-67), l'*Historia custodum Aretinorum* (p. 1468-82), etc.

Il reste, enfin, à mentionner les Tables générales ; elles fournissent la clef des 1500 pages que compte ce tome XXX. L'*Index nominum* a été dressé par M. Kauffmann, l'*Index rerum et verborum* par M. Assmann. Dans la première liste, qui renferme un nombre fort considérable de saints, il s'est glissé quelques menues erreurs. Tels noms ne demandaient pas à être dédoublés ; ainsi, *S. Agnae* (*reliquiae*) et *S. Agnes v. et m.* ; *S. Cyprianus conf.* et *S. Cyprianus ep. et m.* D'autres devaient être distingués, comme celui de S. Audebert de Denain (p. 166), différent de S. Autbert de Cambrai (cf. *Anal. Boll.*, LI, 99-116). On s'étonne de voir qualifier de *virgo* Ste Félicité, supposée mère de sept fils, et de *virgo et martyr* la pénitente Ste Marie Magdeleine. D'autre part, il faut louer les éditeurs d'avoir confié à notre compatriote M. F.-L. Ganshof le dépouillement toponomastique des textes qui regardent nos régions, spécialement celui des Annales de Hainaut de Jacques de Guise (p. 44-334). M. C.

V. Leroquais. *Les Bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France.* Paris, 1934, 5 vol. in-4°, CXXXIII-352, 479, 479, 487, 351 pp., et 1 album in-4° de XII pp. et CXL pl.

Id. *Le Bréviaire-Missel du prieuré clunisien de Lewes.* Paris, Georges Andrieux, 1935, in-4°, 26 pp., planches.

En 1927, M. l'abbé V. Leroquais publiait le *Catalogue des livres*

d'heures de la Bibliothèque Nationale de Paris (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 213) ; à la même occasion, il annonçait qu'il ferait paraître, l'année suivante, une étude sur le bréviaire exécuté pour Philippe le Bon entre 1440 et 1450, et ensuite, en 1934, le *Catalogue des Bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*. Malgré la difficulté des temps et aussi l'ampleur de la tâche, le programme a été réalisé de point en point. Nous n'insisterons pas sur la patience et la ténacité nécessaires pour mener à bonne fin de telles entreprises. L'auteur n'accepterait pas nos éloges, car dès la première phrase de son introduction, il nous fait cette confidence : « Gardez-vous de plaindre ceux qui dressent des catalogues de manuscrits ; ce sont les plus fortunés des mortels. » Mais il est incontestable que la longue expérience de l'abbé L. lui a singulièrement facilité un travail d'inventaire qui eût découragé tout érudit moins au courant des particularités des manuscrits liturgiques.

Au cours de ses recherches, M. L. a pu constater que même les plus savants bibliothécaires ne sont pas tous comme Jean des Entomeures « clerc jusques ès dents en matière de bréviaire ». Certains rédacteurs du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France* se sont trompés en rangeant parmi les bréviaires des livres liturgiques d'un caractère tout différent ou au contraire en qualifiant des titres les plus divers de très authentiques bréviaires. Sur environ un millier de manuscrits, 172 ont été mal identifiés. Assez facilement les inventaires confondent les bréviaires avec des recueils tels que : diurnaux, livres d'heures, lectionnaires, et autres manuscrits apparentés. Le présent travail a uniquement pour objet les bréviaires complets, c'est-à-dire ceux qui contiennent toute l'année liturgique. Les différents livres qui, avant l'apparition du bréviaire, servaient à la célébration de l'office : psautiers, lectionnaires, antiphonaires, hymnaires etc., ainsi que les recueils qui ne renferment que quelques offices, ont été omis.

Ce n'est que vers la fin du XIe siècle que les bréviaires apparaissent. Il semble bien que ce fut d'abord à titre exceptionnel. Les bibliothèques publiques de France n'en ont conservé que douze du XIe siècle, et 39 du XIIe. A partir du XIIIe siècle, ils sont beaucoup plus nombreux. En tout, M. l'abbé L. a analysé 914 bréviaires. L'auteur avait d'abord projeté de disposer son catalogue dans l'ordre chronologique des manuscrits. Pour de bonnes raisons, cette idée a été abandonnée. L'ordre alphabétique des bibliothèques et, pour chaque fonds, l'ordre numérique ont été adoptés. C'était assurément le plus simple et le plus commode.

Les notices sont conçues d'après le même plan : analyse et description des parties principales du bréviaire : calendrier, psautier, temporal, sanctoral, commun des saints. Toutes ces parties n'ont pas été analysées en détail. Le psautier, le temporal et le commun des saints ne présentent que peu de caractéristiques. Toutefois il ne faudrait pas croire qu'ils sont partout identiques. L'ordre et la distribution des psaumes, des antiennes et des répons sont extrêmement variables. La seule comparaison des bréviaires qui sont étudiés dans ce catalogue révèle plus de deux cents combinaisons différentes dans la manière de disposer les répons.

Le calendrier et le propre des saints offrent, comme on le sait, de nombreuses ressources pour identifier et dater les livres liturgiques. Aussi M. L. a-t-il réservé à ces deux sections, dans chacune de ses notices, la place principale. Revenant, dans la préface, sur les règles les plus pratiques à suivre pour découvrir l'origine et la date d'un bréviaire manuscrit, il expose, dans des pages pleines de suggestions utiles, « comment on identifie un bréviaire manuscrit » (Ch. III, p. LXII-LXXXIV) ; « comment on date un bréviaire manuscrit » (Ch. IV, p. LXXXV-CXVIII). Ce dernier chapitre mérite de retenir un instant notre attention.

L'introduction de nouvelles solennités dans l'office liturgique constitue un indice particulièrement précieux pour dater un bréviaire. Dans le *temporal*, après le XIe siècle, les modifications sont rares. Deux fêtes seulement peuvent fournir quelques précisions : la Trinité et la Fête-Dieu. La liste des fêtes des saints, au contraire, s'accroît sans cesse, ainsi qu'en font foi le calendrier et le sanctoral, auxquels il faut ajoindre les litanies et les suffrages qui se lisent en général à la suite du psautier. Les dates de canonisation sont autant de points de repère. Trouve-t-on, par exemple, dans un bréviaire le nom de S. Bernardin de Sienne, il est certain que ce manuscrit est postérieur à 1450, année de la canonisation. La règle n'est pourtant pas rigide. Aux époques plus reculées, il se peut qu'un culte local ait été autorisé avant la bulle de canonisation. C'est le cas pour S. Yves mort en 1303 et canonisé en 1347. Dès 1334, l'évêque de Tréguier, Alain Hélory, permettait aux fidèles la récitation des heures de S. Yves le lundi de chaque semaine. M. L. donne dans son introduction une liste des principales canonisations (p. XCIV). Il eût été facile de l'allonger en recourant au livre de Fontanini : *Codex constitutionum quas summi pontifices ediderunt in solemni canonizatione sanctorum a Iohanne XV ad Benedictum XIII* (Rome, 1729) ; sans être tout à fait complet, ce recueil offre une très riche infor-

mation. Outre les canonisations, il existe encore d'autres documents qui nous renseignent très exactement sur la date d'insertion d'une fête ou d'un office dans le bréviaire. Ce sont les statuts des ordres religieux et les délibérations capitulaires des églises. Dans ce domaine, tout le travail d'inventaire systématique reste encore à faire. Aidé par quelques élèves de l'École des Chartes, M. L. a commencé à défricher le terrain. Il a dressé des tables chronologiques dans lesquelles sont indiquées les dates d'adoption de telle fête dans tel ordre ou dans telle église : Cisterciens, Dominicains, Chartreux, Clunisiens, Franciscains, Augustins, Carmes ; diocèses de Paris, de Rouen, de Rome. La liste des fêtes romaines aurait pu être omise, car si l'on excepte les dates de canonisation, qui n'appartiennent pas en propre au calendrier romain, il ne reste que bien peu de renseignements. En outre, s'agit-il des décrets qui intéressent l'Église universelle ou le diocèse de Rome?

Il ne faudra se servir de ces tables chronologiques qu'avec une prudente circonspection. Chaque cas doit être attentivement considéré afin de voir dans quelle mesure l'insertion ou l'omission d'une fête autorise une conclusion sur la date du bréviaire. Si, par exemple, les statuts de l'Ordre de Cîteaux ordonnent en 1207 de faire une commémoraison de Ste Catherine au 25 novembre, je ne puis sur ce seul indice affirmer qu'un bréviaire qui renferme cette commémoraison soit sûrement postérieur à 1207. Il se peut que ce bréviaire soit plus ancien, les statuts de l'Ordre n'ayant fait que ratifier une coutume générale ou particulière.

Dans le tableau chronologique des fêtes rouennaises on lit : 1087 (9 mai) Translation du corps de S. Nicolas (p. CXIV). Cette date a été extraite du *Chronicon triplex*, publié par Chéruel (*Normanniae nova chronica*, Paris, 1850, p. 8). Mais elle n'a rien de caractéristique ni pour le diocèse de Rouen ni pour l'insertion d'un office, car on la retrouve dans presque toutes les chroniques du moyen âge. La même fête a été insérée dans le tableau chronologique de l'Église de Paris (p. XCII), mais sous l'année 1200. On ne nous donne malheureusement pas la source de cette indication. M. P. Perdrizet, dans son livre sur le *Calendrier parisien à la fin du moyen âge* (cf. *Anal. Boll.* LII, 412), n'a rien relevé de spécial à ce sujet. Mais ce sont là petites chicanes sur lesquelles nous nous en voudrions d'insister.

Outre ces recettes générales, M. L. signale quelques recettes particulières. Le VIIIe répons de l'office de la Toussaint a permis d'identifier quelques bréviaires. Car il renferme parfois une invocation au titulaire de l'église ou de l'abbaye, ou à un saint que cette église

honorait d'une manière spéciale. Le VIII[e] répons du manuscrit 2 de la bibliothèque de Compiègne commence par ces mots : *Sancte Sygiranne, intercede pro nobis ut consortes glorie sanctorum tecum effici mereamur...* Le bréviaire provient donc de l'abbaye de Saint-Cyran au diocèse de Bourges (p. LXXXIII).

Pour juger de l'efficacité de la méthode employée par M. L., il suffit de considérer les résultats auxquels il aboutit. Sur 914 bréviaires, il a pu établir la provenance de 905. De ces livres 92 seulement sont datés. Grâce aux tableaux chronologiques de l'adoption des fêtes par les différents ordres et diocèses, l'âge de la plupart des manuscrits a pu être précisé : « Les résultats de ces recherches ont été tels, écrit l'abbé L., qu'en certains cas, ils m'ont permis de dater à vingt ans près, et avec les seules ressources de la liturgie, les bréviaires manuscrits de plusieurs ordres religieux ou de quelques églises séculières » (p. XCVII).

Afin que son répertoire fût vraiment un instrument de travail pour les études hagiographiques, M. L. n'a pas hésité à transcrire, pour chaque manuscrit, les noms de saints les plus caractéristiques inscrits dans le calendrier, le sanctoral, les litanies et les suffrages. Mais pour procéder avec méthode dans le choix des noms à omettre ou à mentionner, voici comment l'auteur s'y est pris. La description ne comprend pas les saints qui se trouvent dans le sacramentaire gélasien (manuscrit de Cambrai, bibliothèque municipale, n° 164) et dans le sacramentaire grégorien (manuscrit de Gellone, Paris, bibliothèque Nationale, lat. 12084). Ce *commun dénominateur*, ainsi que l'appelle l'auteur, étant censé présent dans tous les manuscrits, pouvait être omis.

La table générale remplit à elle seule le tome V. C'est un excellent instrument de recherches dans les domaines les plus variés : liturgie, hagiographie, histoire de l'art, folklore. Rien n'a été négligé pour qu'elle fût la plus complète possible et répondît aux désirs des plus exigeants. Les hagiographes toutefois auront un regret. Vu l'importance de la date du culte, il eût été souhaitable de munir le catalogue d'un index général des noms de saints, groupés dans l'ordre des fêtes du calendrier, ainsi que l'avaient fait nos devanciers pour les bréviaires de la bibliothèque Nationale (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 606-733). Peut-être un des jeunes collaborateurs de M. L. se chargera-t-il un jour de combler cette lacune.

Sous le titre *Addenda et corrigenda*, le tome IV contient deux appendices. Dans le premier sont analysés 120 manuscrits : psautiers, livres d'heures, diurnaux, lectionnaires, qui avaient été indûment

qualifiés de *Bréviaires* dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*. Le second comprend la description de douze sacramentaires qui avaient échappé lors de la confection du *Catalogue des sacramentaires*.

Le 10 décembre dernier les libraires Maggs Bros. de Londres achetaient à Paris un bréviaire-missel provenant de la collection Georges Moreau. Avant la mise en vente de ce magnifique manuscrit, M. L. a pu l'examiner à loisir et le décrire en détail. Au folio 249^{v} le titre des suffrages est formulé en ces termes : *Incipiunt suffragia sanctorum secundum consuetudinem Lewecensem. De sancto Pancratio.* Il s'agit du prieuré clunisien de Saint-Pancrace de Lewes, au comté de Sussex, fondé durant la seconde moitié du XIe siècle. M. L. relève dans le calendrier, le sanctoral et les litanies de nombreux indices qui prouvent également que le bréviaire provient de la bibliothèque de Lewes. Le manuscrit, dans lequel on distingue plusieurs mains, a été écrit à la fin du XIIIe siècle et complété au début du XIVe. Il est demeuré à Lewes jusqu'au XVIe siècle. En 1587, on le retrouve chez un apothicaire de Buis, en Dauphiné. En 1731, il passe aux mains de Martin-Bruno-Joseph Moreau de Vérone, dans la Drôme. A partir de 1796 nous perdons la trace du bréviaire et ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle qu'il est signalé dans la bibliothèque d'un collectionneur parisien, M. Georges Moreau. Le manuscrit appartient à cette catégorie relativement rare de livres ligurgiques, qui comprennent en même temps les textes du bréviaire et ceux du missel. A ce propos, M. L. écrit : « L'hypothèse la plus plausible est qu'il a été utilisé, soit comme bréviaire de chambre, par un religieux que la maladie empêchait d'assister au chœur, soit comme bréviaire de voyage par un moine que ses fonctions obligeaient à de continuels déplacements » (p. 20). Le lecteur qui, en compagnie de M. L., voudra apprécier le contenu de ce beau manuscrit et en connaître l'histoire depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, ne manquera pas d'être charmé par la bonne grâce du savant liturgiste, dont l'érudition est toujours souriante.

B. G.

Georg Schreiber. *Wallfahrt und Volkstum in Geschichte und Leben*. Düsseldorf, Schwann, 1934, in-4°, xv-297 pp., 4 pl. (= *Forschungen zur Volkskunde*, Heft 16-17).

Max Rumpf. *Religiöse Volkskunde*. Stuttgart, Kohlhammer, 1933, in-8°, xv-475 pp., illustré (= *Das gemeine Volk*, Band II).

Dans le volume précédent des *Forschungen*, consacré, on s'en souvient, à Ste Kümmernis (*Anal. Boll.*, LII, 451), le directeur de cette

utile collection annonçait la prochaine publication d'une suite à cette ample monographie, sous le titre de *Volksglaube, Volksheilige und Wanderkult* (p. XIII). Il a donné une autre forme à ses recherches, qu'il a rattachées à l'histoire et à la description des pèlerinages, sujet qui se prête spécialement à l'étude des dévotions populaires et de tout ce qu'elles comportent. Ste Kümmernis y occupe bien une certaine place, mais en somme accessoire ; aussi bien M. Schnürer semblait-il avoir dit tout l'essentiel et bien au-delà. La rubrique pèlerinages est indéfiniment extensible, et une série de gros volumes ne suffirait pas à épuiser la matière. M. Schreiber a bien été obligé de s'en tenir à des généralités. Dans la section principale, qu'il a tenu à traiter lui-même, où il analyse les éléments d'une pratique si universellement répandue, il a choisi ses exemples de préférence en Allemagne et dans les temps modernes. Sans exclure systématiquement les visites aux grands sanctuaires célèbres dans toute la chrétienté durant le moyen âge, il a limité ce qu'il appelle la géographie des pèlerinages, aux endroits spécialement fréquentés par ses compatriotes, y compris ceux de la dispersion (Auslanddeutschen). L'antiquité a été tout à fait négligée, et pourtant, nos occidentaux allaient jusqu'en Égypte faire leurs dévotions au tombeau de S. Ménas, d'où ils rapportaient les souvenirs que tout le monde connaît. Mais l'auteur a bien vu qu'il fallait se borner. Encore a-t-il embrassé assez de détails pour être obligé de les traiter d'une façon sommaire. Un des avantages que présente le rapide voyage que M. S. nous fait faire en compagnie des pèlerins, c'est d'attirer l'attention sur une foule de questions qui n'ont pas encore été scrutées, et sur lesquelles se jetteront, on peut en être certain, les candidats à la licence ou au doctorat obligés de présenter une thèse qui ne soit pas un gros livre. Quelques essais confiés à des collaborateurs spéciaux sont comme une invitation à entrer dans cette voie. C'est ainsi que M. J. P. Steffes étudie le pèlerinage au point de vue de l'histoire des religions ; M. E. Wohlhaupter au point de vue du droit. Deux dissertations de M. J. Vincke sont consacrées l'une aux premiers pèlerinages de l'année Jubilaire, l'autre aux lettres de recommandation ou de protection délivrées, au XIVe siècle, à des Allemands en partance pour Saint-Jacques de Compostelle, Sous le titre de « Pèlerinages modernes », M. R. Kriss nous communique les réflexions que lui inspirent quelques lieux de pèlerinage secondaires encore en vogue, et indique discrètement en quel sens pourrait s'exercer sur ce terrain l'activité des ecclésiastiques. Et voici un chapitre bien spécial et assez inattendu, où M. F. Zoepfl traite des pèlerins qui, en esprit de pénitence, faisaient le trajet, non seule-

ment nu-pieds, mais en plus simple appareil, « nacket und ploss ». Il peut être intéressant de rappeler, à ce propos, le sanctuaire sicilien de Melilli, une bourgade à 20 kilomètres de Syracuse, où, le jour de la fête de S. Sébastien, patron du lieu, on voyait arriver des pèlerins qui avaient fait vœu d'aller nus offrir leurs hommages à *San Bastianu lu nudu*. Et ceci n'est pas de l'histoire ancienne. En 1900, le grand folkloriste G. Pitrè écrivait : « Si chiamano *nudi* perchè fino ad una decina d'anni fa, in omaggio al Santo martirizzato ignudo, eran tali ; ora però sono coperti di semplici mutande » (*Feste patronali in Sicilia*, 1900, p. 287). Du même auteur, *Spettacoli e feste popolari Siciliane* (1881), p. 173-77, sur le pèlerinage de Melilli et p. 185, sur les *nudi* de la fête de Ste Agathe, dont l'origine est rattachée à un souvenir historique.

Tout l'ensemble des pratiques religieuses du peuple et particulièrement des paysans de l'Allemagne du Sud est étudié dans l'ouvrage de M. Rumpf. Le sujet est plus compliqué qu'il ne paraît à première vue, parce qu'il s'agit d'une population partagée entre deux confessions. L'auteur s'est attaché principalement aux points suivants : la foi du peuple ; les commandements de Dieu ; la morale ; les sacrements, en particulier l'eucharistie ; les sacramentaux, bénédictions, exorcismes ; le culte de la Vierge et des saints ; à ce chapitre se rattachent les pèlerinages et les légendes de quelques sanctuaires ; les croyances relatives aux fidèles trépassés ; la piété enfantine. Pour finir, de longues considérations sur le caractère de la religiosité populaire, tant chez les catholiques que chez les protestants. Combien est profonde, à la campagne, la division entre les adhérents de l'un et de l'autre culte, on l'apprendra par un intéressant témoignage de l'historien G. Grupp, p. 403. Beaucoup de détails sur divers usages populaires sont empruntés aux ouvrages bien connus de R. et M. Andrée. Les travaux du P. Beissel sur les pèlerinages ont également été mis à profit. Le patron préféré des paysans bavarois est S. Léonard. Sur son église de Ganacker, près de Lindau, et les ex-voto en fer forgé qui s'y conservent, voir une curieuse citation, p. 166. H. D.

Alphonsus Salvini. *Manuale precum sancti Ioannis Gualberti*. Romae, 1933, in-8°, XVIII-102 pp.

Stefano Casini. *Storia di S. Giovanni Gualberto fiorentino*, 2ª ed. Firenze, Libreria editrice fiorentina, 1934, in-8°, 359 pp.

Lorsque, vers 1698, Papebroch réunissait les Actes du dossier de S. Jean Gualbert en vue de son commentaire pour les *Acta Sanctorum*

Iulii, un religieux de Vallombreuse, Germano Luini, lui fit parvenir la copie d'un manuel de prières qui avait appartenu au saint fondateur, et qui passait pour avoir été transcrit de sa main. Le P. Ruini priait en même temps Papebroch de bien vouloir reproduire dans les *Acta Sanctorum* le petit livret. Les hagiographes accédèrent à la demande des moines de Vallombreuse et imprimèrent dans le tome III de juillet le texte qui leur avait été transmis (p. 323-26).

Le manuscrit dont s'est servi le P. Ruini existe encore, diminué de quelques feuillets. Il est conservé dans la bibliothèque du monastère de Vallombreuse. Récemment le P. Salvini, ayant eu l'occasion d'examiner le codex, s'aperçut que la copie envoyée à Anvers par le P. Ruini était loin de donner une idée exacte de l'original. L'ordre dans lequel les prières se présentent, a été entièrement bouleversé ; un grand nombre d'oraisons ont été omises ; pour plusieurs, seul le début a été transcrit. On peut donc considérer la publication du P. S. comme la première édition du manuel de S. Jean Gualbert.

Dans l'introduction, l'éditeur explique pour quelles raisons on ne peut admettre que S. Jean Gualbert aurait lui-même copié le texte du manuscrit de Vallombreuse, mais il ne recherche pas comment s'est formée la collection et quelles en sont les origines. Plusieurs prières sont d'intéressants témoins de certaines pratiques de piété, et déjà D. Wilmart, dans un article : *Les prières à l'ange gardien*, avait rappelé à l'attention des érudits le livret de S. Jean Gualbert (*Auteurs spirituels et textes dévots du moyen âge latin*, Paris, 1932, p. 539 ; cf. *Anal. Boll.*, LII, 97). Personne mieux que le savant bénédictin ne pourrait inventorier les formules qu'il contient. Le P. Salvini imprime en appendice quelques prières qui sont conservées dans un autre manuscrit de Vallombreuse, le psautier, qui a lui aussi appartenu à S. Jean Gualbert. Nous y relevons des litanies qui comprennent des groupes de saints de provenance diverse. A côté de nombreux saints italiens, on rencontre des saints de Normandie, du Poitou, de Cluny (SS. Taurin et Aquilin d'Évreux, Ste Radegonde, S. Maïeul, etc.).

La première édition de la Vie de S. Jean Gualbert par Mgr S. Casini a paru en 1927. L'accueil favorable que le public italien a réservé à cet ouvrage, écrit dans un style alerte, a engagé son auteur à le réimprimer. Tous ceux qui recherchent le merveilleux d'une « *Storia romanzata* » liront avec plaisir cette biographie. B. G.

G. H. WHEELER. *St. Patrick's Birthplace.* Dans *English Historical Review*, t. L (1935), p. 109-113.

Il ne se passe guère d'année que quelque érudit n'essaie encore de percer le mystère qui entoure le lieu de naissance de S. Patrice. Le champ des conjectures apparaissait presque illimité. M. Wheeler, qui a étudié de très près, dans l'Itinéraire d'Antonin et les documents qui s'y rattachent, les toponymes britanniques et leurs formes corrompues, vient de renouveler la question. Voici comment elle se posait. Au début de sa Confession (*BHL.* 6492), S. Patrice dit de son père (ou de son grand-père) : *fuit vico Bannavem Taberniae.* C'est la leçon du Livre d'Armagh ; les autres mss. ont *Banavem*, deux d'entre eux lisent *in vico* ; Muirchu (*BHL.* 6497) lit : *vicoban navem thabur indecha.* M. W. a réussi à identifier cinq lettres de ce *locus vexatus.* Comparant l'inscription *C. I. L.* VII. 1291 et la liste du géographe de Ravenne avec la carte de la Bretagne romaine, il fixe, sans doute possible, nous semble-t-il, Banna à Bewcastle, dans le Cumberland. Il y avait là un fort romain. On peut présumer qu'un *vicus*, habité par des civils, se trouvait à proximité. Voilà un résultat solide. Non point précisément qu'il décide du lieu de naissance de S. Patrice. Il n'est question que de déterminer un endroit proche de celui où ses parents avaient un petit établissement rural. S. Patrice, en effet, ne nous dit nulle part où il vit le jour. Il indique seulement la résidence de son père (ou de son grand-père) et ajoute que, tout près, se trouvait la *villula* d'où, vers l'âge de quinze ans, il fut enlevé par des pirates irlandais : *Villulam enim prope habuit, ubi ego capturam dedi.*

Considérons ce point comme acquis : Banna est Bewcastle. M. W. propose en outre trois corrections : *qui fuit <de> Vico Banna <No>vem Taberni<s>*. Il s'excuse lui-même d'en offrir trois pour sept mots, mais, prétend-il, de quelque façon qu'on s'y prenne, on ne saurait s'en tirer à moins. Est-ce bien sûr ? Nous ne dogmatiserons point à propos du style de S. Patrice, car, nous le notions naguère, après M. Macalister (*Anal. Boll.* LI, 166), l'écriture du saint a dû être détestable, et les copistes eurent beau jeu à compliquer son texte par une accumulation de fausses leçons. Mais à notre avis l'addition du *de* est inutile. Chez S. Patrice, l'ablatif s'emploie au sens d'un locatif ; exemples : *Hiberione*, chapitres 1, 16, 28, 41, 62, et dans l'*Epistula*, *BHL.* 6493, chapitres 1, 5, 10 et 12 ; *Hiberia*, dans l'*Epistula*, chapitre 16. C'est une construction propre à son latin, non pas un usage celtique transporté par lui dans la grammaire latine, car les langues celtiques, tant brittoniques que gaéliques,

se servent ici d'une préposition. La correction *Novem Tabernis* ne nous sourit guère non plus. M. W. rappelle le *Tribus Tabernis* de la Vulgate, toponyme indéclinable jusqu'à l'édition de Sixte Quint, à partir de laquelle on lit *Tres Tabernas*. S. Patrice aurait traité de même l'expression *Novem Tabernae*, ou bien celle-ci serait une apposition à *vico Banna*. Le fait est que l'apôtre des Irlandais semble avoir connu un texte des Actes qu'il est difficile de distinguer de celui de la Vulgate. En tout cas, les *Novem Tabernae* ne peuvent guère être neuf auberges, chiffre exagéré pour une bourgade, même si elle comptait sur la clientèle de la garnison. M. W. pense que ce seraient bien neuf échoppes, celles des *venatores Bannie(n)ses* (*C. I. L.* VII. 830), membres sans doute d'un *collegium venatorum* qui se chargeait de fournir la viande à la garnison de Bewcastle. Un tel ensemble de magasins ne paraît guère admissible auprès de ce poste perdu à l'extrémité de l'empire.

Proposons une autre conjecture, beaucoup moins audacieuse. Ne s'agirait-il pas d'une glose indûment admise dans le texte? Le Livre d'Armagh en a un exemple, en marge précisément de ce passage. Le texte original serait : *qui fuit vico Banna*. Le sens est complet. Aucun autre Banna n'est signalé en Bretagne romaine. Au dessus ou en marge, quelqu'un inscrivit ce qui est devenu *vemtaberniae*. Une erreur de lecture fréquente peut donner *n* pour *u*. Nous obtenons *uemta* ou *nemta*. Or d'autres documents conservent le souvenir d'un autre toponyme désignant le lieu d'où Patrice aurait tiré son origine : *Uentre* (*BHL.* 6497), *Neutriae provinciae* (*BHL.* 6508), *Nemthur* (datif, hymne *Génair Patraicc*), *Nemthor* (*BHL.* 6504 et 6506), *Nempthor* (*BHL.* 6505). M. W., qui connaît parfaitement la géographie de la Bretagne romaine, pourra peut-être éclairer encore ce qui suit. La glose était-elle *Nemto*, *Nemtu*, *Uemto*, *Uemtu*, avec *r* suscrite? Les copistes connaissaient, eux aussi, les *Tribus Tabernis* de la Vulgate. *Tuberniae* ou *Toberniae* n'offrant pas de sens acceptable, ils auront écrit *Taberniae*. Et *Berniae* serait-il, comme le croyait E. W. B. Nicholson, la corruption d'une abréviation pour *Britanniae*? On a rejeté cette conjecture (WHITE, *St. Patrick*, p. 111), parce que S. Patrice emploie régulièrement le pluriel, *in Britanniis*, *in Britannis*. Mais si, comme nous le conjecturons, ces deux mots sont une glose et ne viennent pas de lui?

P. GROSJEAN.

Françoise HENRY. *La Sculpture irlandaise pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne*. Paris, Leroux, 1933, 2 volumes,

in-4°, 235 pp., 171 planches, carte, ill. (= *Études d'art et d'archéologie* sous la direction d'Henri Focillon).

Adolf MAHR. *Christian Art in Ancient Ireland.* Volume I. Dublin, Stationery Office, 1932, in-4°. XXVII pp., 80 pl.

Un volume de texte, abondamment illustré, et une précieuse série de planches sur un aspect de l'histoire de l'art qui jusqu'ici n'avait fait l'objet que de monographies dispersées, c'est ce que nous offre Mlle Henry, déjà connue par d'importants travaux d'approche. L'hagiographe y trouvera à glaner, non sans doute que les Vies de saints aient beaucoup inspiré directement les anciens sculpteurs irlandais, mais parce que les endroits où l'on a découvert des sculptures sont pour la plupart des lieux de culte. Aucun problème n'est omis de ceux que présente ce sujet compliqué, des origines à la fin de l'autonomie irlandaise : chronologie, détail des ornements employés et des scènes figurées, étude des croix sculptées, des églises.

Voici les saints dont on reconnaît ou croit reconnaître les traits sur des monuments figurés. La récolte est maigre. S. Paul premier ermite et S. Antoine (pp. 133, 145, 147. Est-il exact de dire que le sculpteur se conforme aux plus anciens textes? N'a-t-il pas plutôt simplement choisi un autre moment de la narration?) ; crucifixion de S. Pierre (p. 140), apôtres (pp. 144-45, 155), SS. Innocents (p. 144). Les deux seuls Irlandais sont Mac Tail de Kilcullen et Ciarán de Clonmacnoise. Encore est-il plus que douteux que les artistes aient vraiment voulu représenter ces personnages. On voit par là combien la tradition artistique est éloignée de la tradition hagiographique. Ce sont deux domaines distincts. Les sculpteurs ne se penchaient pas sur les livres des savants, ils se contentaient de leur technique spécialisée, sans chercher leur inspiration dans l'abondante littérature ecclésiastique. Il n'est que plus curieux de constater, entre ces deux terrains où s'exerça le génie créateur des Irlandais, des ressemblances qui doivent s'expliquer par des tendances innées de la race, non par la simple copie de thèmes communs. P. 130, ne s'agirait-il pas de l'épisode de Saül voulant transpercer David de sa lance? Enfin, dans la composition de son excellent répertoire bibliographique et topographique, Mlle H. n'a pas recouru à des interprétations sûres des noms de lieux irlandais ; les traductions sont parfois fantaisistes.

Quelques notes et observations de détail, simples broutilles : aux inscriptions de croix sculptées, ajouter celle-ci, dont on trouve copie dans le ms. 23 M 4 de l'Académie royale d'Irlande, p. 314 :

Oroit ar Thurcain lasa ndernad in Chrosso, « Une prière pour Thurcan, par qui a été faite cette croix-ci. » La date universellement adoptée par les historiens pour la croix dite de Muiredach, l'un des pivots essentiels de la chronologie (pp. 16-17, 137), a été convaincue de fausseté par M. R. A. S. Macalister, dans un travail récent, *The Ancient Inscriptions of Kells,* dans *The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland,* t. LXIV, part 1 (1934), p. 16-21. Quelques erreurs se sont glissées dans les citations grecques (p. 15). P. 120-21, notes, lire : K. Meyer ; passim, lire Romilly Allen, Kingsley Porter ; p. 141, § 3, lire *portantem* ; p. 19, le « c'est-à-dire » ne doit être pas suppléé, il se trouve dans l'inscription elle-même ; p. 21, au lieu de « roi de Kwallanmen », traduire : « roi des Fir Cualann ou gens de Cualann » ; ibid., la distinction que Mlle H. veut établir entre les formes irlandaises *dorigni* et *lasa ndernad* ne repose sur rien, c'est simplement la différence entre l'actif et le passif du même verbe *dognîu* ; p. 22, *orat* est une forme hiberno-latine de subjonctif dont nous avons relevé quelques exemples dans l'hymne *O rex, o rector regminis, Act. SS.*, Nov., IV, 503 D ; p. 172, ce n'est point Bède qui amena des maçons de Gaule à Wearmouth, mais Benoît Biscop (cf. p. 173). P. 170, il n'est pas tout à fait exact de dire que S. Patrice, marqué lui-même, il est vrai, de l'empreinte monastique, ait apporté le monachisme à l'Irlande. Ce développement ne se fit guère sentir dans l'église irlandaise qu'une ou deux générations après la mort du saint. D'où quelque difficulté à assigner au ve siècle les vestiges d'anciens monastères à Inishmurray, Inishglora, Skellig Michael et Gallerus. Quant aux maçons qui auraient été amenés par S. Patrice, nous n'en trouvons le souvenir dans aucun document, pas même dans le passage signalé par Mlle H., p. 170, note 1. A-t-elle confondu avec ceux que S. Martin aurait envoyés à S. Ninnian ? Tout en approuvant la comparaison entre l'art de l'Irlande et sa littérature (p. 118-19), nous ne saurions que taxer d'exagération les conclusions exposées aux pages suivantes. La condescendance des saints irlandais pour le paganisme ne paraît pas avoir été aussi loin qu'on le prétend. Il convenait de rester dans la perspective littéraire, et de ne voir dans les récits en question qu'œuvre d'écrivains qui, des siècles plus tard, concilient tant bien que mal les anciennes traditions de leur race avec l'idée qu'ils se formaient des premiers apôtres.

Presque en même temps que paraissait l'ouvrage de Mlle H., M. Adolf Mahr, conservateur des antiquités irlandaises au musée National

de Dublin, donnait le premier volume de son *Christian Art in Ancient Ireland :* une brève introduction, puis une série de magnifiques reproductions, représentant un choix unique de monuments et d'objets d'art, réuni grâce à la collaboration bienveillante de nombreux musées et d'amateurs. On y rencontre de tout, depuis des exemples d'architecture jusqu'à des fragments minimes de reliquaires et des détails d'enluminure. Citons parmi les pièces les plus importantes qui, de près ou de loin, se rattachent au culte des saints : n° 9, reliquaire trouvé au fond du Lower Loch Erne, fameux par ses îles-monastères ; n° 10, le reliquaire d'Andenne, du musée Diocésain de Namur ; n° 24, effigie d'un saint, trouvée à Dublin ; n°s 36, 68-70, reliquaires destinés à contenir des clochettes, probablement de celles qui, pour avoir appartenu à quelque saint, prenaient rang parmi les plus précieuses reliques et étaient, dans certains monastères, le symbole visible de l'autorité exercée par les successeurs du saint patron ; n°s 46, 47, 49, clochettes ; n°s 57 et 58, le reliquaire de l'évangéliaire de S. Molaise, sans doute celui de Devenish ; n°s 60-64, le reliquaire de S. Mogue ou Máedhóc, qui provient de Druim Leathan (Drumlane, Co. Cavan), fondation de S. Áed, Máedhóc ou Móedhóc, de Ferna (Ferns) ; n° 65, reliquaire du missel de S. Maelruan, livre liturgique de Tallaght, connu maintenant sous le nom de Missel de Stowe ; n°s 73, 75 et 76, crosse de Ste Dampnad ou Damhnat, de Tech Damhnata (Tedavnet), fêtée le 13 juin d'après le martyrologe de Tallaght, où elle est appelée Damnat de Sliab Betha, nom du district où se trouve Tech Damhnata ; elle est parfois identifiée, mais à tort, avec Ste Dympna de Gheel ; il n'y avait pas lieu de répéter cette indication dans la notice ; n°s 75-76, crosse de S. Mel, crosse dite de S. Colum Cille ; n°s 78-80, clochette dite de S. Patrice, avec son reliquaire. P. GROSJEAN.

Max LEVY. *Der Sabbath in England.* Leipzig, Tauchnitz, 1933, in-8°, 297 pp., ill. (= *Kölner Anglistische Arbeiten,* herausgegeben von Herbert Schöffler, Bd. 18).

Quelle est l'origine des coutumes puritaines qui caractérisent le « dimanche anglais » ? Quelles traces cette institution a-t-elle laissées dans la littérature ? Telles sont les questions auxquelles répond M. Levy, méthodiquement et scientifiquement autant qu'on peut l'imaginer. Il recherche d'abord jusque dans le tréfonds de la psychologie sociale, la racine primordiale d'un repos régulier, puis décrit le sabbat oriental et judaïque. Une soixantaine de pages sont consacrées à l'histoire du repos hebdomadaire en Angleterre,

des origines à la Réforme. Cette portion de l'ouvrage était la seule qui pût mettre à contribution des textes hagiographiques, et il y avait place pour des considérations neuves et intéressantes. On ne les y trouvera guère. L'auteur se contente de citer abondamment des passages déjà connus, documentation empruntée presque tout entière aux recherches de M. Wilhelm Thomas, notamment à *Der Sonntag im frühen Mittelalter*. Il lui arrive de reproduire des théories assez hasardeuses. Ainsi, p. 52, l'origine grecque ou orientale des coutumes irlandaises n'est rien moins que prouvée. La propagande « sabbatarienne » en Irlande date-t-elle vraiment du VIe siècle? N'y faudrait-il pas voir un événement plus tardif, dont les hagiographes ont teinté, très fortement d'ailleurs, les Vies de saints qui de fait ont vécu au VIe siècle?

A l'occasion, nombre de remarques utiles : ainsi, p. 47, à propos de la place prise, en certaines régions, par le jeudi au lieu du dimanche comme jour de repos ou de fête hebdomadaire. On hésiterait cependant à penser que l'Église ait consciemment fixé au jeudi des jours de fête pour contrebattre un reste d'influence païenne. Comme jour de congé scolaire, par exemple, le jeudi s'indiquait assez, à égale distance ou peu s'en faut, entre deux dimanches. Il ne paraît pas avoir joui d'une importance liturgique aussi particulière. P. 53, M. L. confond S. Colomban et S. Columba d'Iona. P. 92, les mots « as clerkes seyn » ne marquent pas que le compilateur appartenait au clergé : c'est, au contraire, une expression courante dans les sermons et les traités de dévotion du moyen âge anglais pour se référer à l'opinion des théologiens. Les citations latines, multiples et parfois, comme les citations anglaises, d'une longueur disproportionnée, sont déparées par beaucoup de fautes : ainsi, p. 46, note, § 3, au lieu de *nullus*, lire *nullas* ; p. 80, on donne comme interdites, le dimanche, les *lactationes* au lieu des *luctationes*. Trop souvent, références vagues ou incorrectes. Un exemple : p. 78, « 1332, die Klage des Erzbischofs Simon von Canterbury auf der Synode von Maghfield, » citée de seconde ou de troisième main d'après Engelhard Eisentraut. Il s'agit du synode de Mayfield (Sussex), 17 juillet 1332, où Simon Mepeham publia la célèbre constitution dont le texte se lit dans les *Concilia* de David Wilkins, t. II, p. 560. P. 77, à propos du XVe siècle, M. L. trouvera quelques indications utiles dans le texte des Miracles du roi Henri VI, récemment publié. En appendice, aux pages 87-92, d'après le ms. Harley 2339 (début du XVe siècle), un petit traité inédit contre

l'opinion de ceux qui tenaient qu'on ne pouvait transférer le repos hebdomadaire du sabbat ou samedi au dimanche. P. GROSJEAN.

G. R. OWST. *Literature and Pulpit in Medieval England.* Cambridge, University Press, 1933, in-8°, XXIV-616 pp.

H. CAPLAN. *Mediaeval Artes Praedicandi.* Ithaca, Cornell University Press, 1934, in-8°, x-52 pp. (= *Cornell Studies in Classical Philology*, t. XXIV).

M. G. R. Owst, qui avait publié en 1927 un volume remarqué sur la prédication au moyen âge, reprend d'un point de vue plus spécial une partie du même sujet, pour étudier les rapports entre la chaire et la littérature. Sermons latins, sermons anglais, recueils à l'usage des prédicateurs, ce sont principalement des inédits que le patient compilateur a mis à contribution pour dessiner cette mosaïque de fragments minuscules et colorés. Au total, un ouvrage précieux, quoique mal digéré et difficile à lire. Il n'est point toujours aisé d'y retrouver le fil conducteur, et, privé d'index méthodique, le lecteur en est réduit à se contenter de ce que pourra retenir sa tête fatiguée. Point de bibliographie non plus, reproche sérieux, car il s'adresse à la méthode même de M. O. Celui-ci n'est pas, il est vrai, historien de profession. Les anciens sermonnaires sont pour lui une diversion érudite à d'autres travaux. Il entend se réserver son *hobby*, et refuse de livrer à d'autres la clé de son domaine. Pour le contrôler, pour essayer de le continuer, de le compléter peut-être, il faudra donc refaire péniblement la liste des recueils et des pièces qu'il allègue. Ce n'est point le seul détail auquel on reconnaît l'amateur. Un ton acariâtre et mordant dans les allusions aux écrivains qui l'ont précédé, un esprit de perpétuelle controverse dans l'exposé et la discussion finissent par créer quelque agacement. Rien pourtant, à tout prendre, de vraiment inattendu dans les découvertes de M. O., qui parfois exagère un peu l'importance des matériaux rassemblés. Parfois aussi une tendance à attribuer aux sermons une influence qui, dans pas mal de cas, pourrait être revendiquée pour une autre branche de la littérature, encore assez inexplorée : les petits traités de religion ou de théologie et les manuels de dévotion. Les parties les plus développées de l'exposé de M. O. concernent l'influence de la chaire sur le réalisme littéraire, sur l'allégorie, sur les genres de la satire, de la complainte et du drame. Quelques glanures pour l'hagiographe : p. 63-64, le pastiche qui se répandit sous le nom de *Vita S. Neminis ;* M. O. aurait pu rappeler l'histoire de Galamit, autre personnage imaginaire, dont le nom est formé des initiales latines des sept péchés capitaux ; ces

deux compositions se rencontrent parfois ensemble, par exemple ms. E. 5. 10 de Trinity College, à Dublin, fol. 130v (*Anal. Boll.*, XLVI, 105), et elles appartiennent au même genre. P. 122-23, sur l'usage que les prédicateurs font des Vies de Saints, quelques considérations, en général assez maigres, plus fournies en ce qui concerne S. Thomas de Cantorbéry (p. 126-35). P. 147, la mention de S. Columba d'Iona comme protecteur contre l'incendie est intéressante. A propos d'*exempla*, histoire de l'apparition de S. Alban à S. Anselme (p. 159), vision de S. Édouard le Confesseur et prophétie dite de S. Boniface (p. 160). Enfin, p. 500, une mention de Ste Anastasie. Quelques corrections s'imposent : p. 61, note 2, pour *unum* lire *vivum* ; p. 95, fin du § 1, allusion à l'Apocalypse 17, 2 ; p. 115, ligne 6, lire *Nave* ; p. 198, note 3, *aspis surda*, cf. Psaume 57, 5 ; p. 503, note 2, cf. S. Matthieu 11, 25, S. Luc 10, 21 ; p. 444, note 3, lire sans doute *insompnem* ; p. 449, citation française, lire *puys* ; p. 451, au lieu de *in componendo theologye*, lire *in Compendio theologye* ; p. 505, l'allusion à l'étoile des mages est reprise de S. Grégoire le Grand, *Hom. 10 in Evang.*, texte bien connu, car il figure au bréviaire à l'Épiphanie ; pp. 373, 511, l'origine du jeu ne doit pas se chercher plus loin que le texte même de l'évangile ; p. 451, note 4, lire *per quod* ; p. 512, note 3, encore une allusion fort vénérable par son antiquité : S. Jérôme lui a donné place dans son commentaire sur le chap. 1 de S. Matthieu, repris au bréviaire la veille de Noël ; p. 527, fin, lire *confitendum* ; p. 580, fin de la citation, lire *mulieres que* ou *mulieres quia ;* p. 581, ligne 5, lire *istum* ; p. 594, au bas, comparer plutôt psaume 72, 9. P. 490, M. O. confond l'Immaculée Conception et la virginité *in partu*. P. 206, note 4, le passage cité est inintelligible. L'auteur a noté les mentions de coutumes populaires. Quelques-unes d'entre elles se rapportent au culte des saints, ainsi la *mensuratio* d'un enfant malade (p. 35), sur laquelle nous nous permettons de renvoyer aux *Miracula postuma Henrici VI*, p. 111*-13*. Le mot rare *dosel*, que M. O. n'a pas rencontré ailleurs en anglais (p. 427, note 5), est une forme du latin *ducillus* ou *docillus* (cf. *Miracula*, pp. 62, 119).

Le catalogue sommaire d'*Artes Praedicandi* préparé par M. H. Caplan rendra d'excellents services. Il renferme toutes les indications utiles concernant 229 de ces recueils, du XIIIe au XVe siècle. On lira sur le même sujet l'article de M. Th. CHARLAND, *Les auteurs d'Artes Praedicandi au XIIIe siècle d'après les manuscrits*, dans les *Études d'histoire littéraire et doctrinale du XIIIe siècle, Publications de l'Institut d'Études médiévales d'Ottawa*, t. I, 1932, p. 41-60, ainsi

que celui de M. H. G. PFANDER, *The Mediaeval Friars and some Alphabetical Reference-books for Sermons*, dans *Medium Aevum*, t. III, 1934, p. 19-29, qui énumère quinze recueils de ce genre.

P. GROSJEAN.

John Francis O'DOHERTY. *Laurentius von Dublin und das irische Normannentum*. Maynooth, St. Patrick's College, chez l'auteur, 1933, in-8°, 96 pp.

L'entrée des barons normands en Irlande et leurs envahissements successifs, coïncidant, parmi les chefs indigènes, avec des mouvements politiques divers, assez imparfaitement notés par les annalistes, au moment où commençait à se faire sentir un puissant mouvement de réforme ecclésiastique indépendant de Cantorbéry, mit l'archevêque S. Laurent de Dublin dans une situation extrêmement difficile. Homme d'Église, homme d'État, patriote irlandais, légat du pape, pacificateur, il eut à concilier bien des intérêts, à réconcilier bien des tendances. M. l'abbé O'Doherty traite le sujet avec clarté. Il sait défendre, à l'occasion, les vues très nouvelles qu'il propose. Son étude, ainsi qu'un article sur les documents pontificaux concernant l'invasion de l'Irlande (*Rome and the Anglo-Norman Invasion of Ireland*, dans *The Irish Ecclesiastical Record*, août 1933, p. 131-45), est extraite d'un ouvrage important qu'il a sur le métier. Lors de cette édition définitive, il songera peut-être à indiquer de façon plus précise et plus critique la source des différents passages cités au cours des discussions nombreuses dont le récit s'accompagne. Il se réfère (p. 86) à « l'original remanié par Surius », sans rappeler que le texte qui servit au chartreux de Cologne (*BHL.* 4743) a été identifié par Charles Plummer (*Anal. Boll.*, XXXIII, 122) d'une manière qui paraît indiscutable.

P. GROSJEAN.

Edw. ORTVED. *Cistercieordenen og dens klostre i Norden. II. Sveriges Klostre.* Copenhague, J. H. Schultz, 1933, in-8°, 544 pp., ill.

Vilh. LORENZEN. *De Danske Benediktinerklosters Bygningshistorie.* Copenhague, G. E. C. Gad, 1933, in-4°, 2 volumes, VII-345 pp. et 35 planches.

A sa mort, survenue prématurément en 1930, M. Ortved laissait presque achevé le tome II du grand ouvrage qu'il avait projeté sur l'ordre de Cîteaux dans les pays scandinaves. Le premier volume, introduction générale, avait paru peu auparavant (cf. *Anal. Boll.* XLVI, 420). Les papiers du défunt furent confiés par la Fondation Carlsberg à l'un de ses collègues, M. l'abbé F. Jaworski, de l'église Notre-Dame, à Nœstved. C'est à ce dernier qu'on doit la préparation

dernière du volume, comme l'inspiration en remonte à l'animateur des études cisterciennes, le regretté P. Grégoire Müller. A moins qu'un autre ne vienne reprendre sa conception et poursuivre son plan, le travail de M. O. est destiné à rester inachevé. Ses manuscrits reposent à la bibliothèque Royale de Copenhague, entre autres les notices qu'il voulait consacrer à Herisvad et Ås, pour le troisième volume, concernant le Danemark. C'est donc avec un mélange de reconnaissance et de regret que le lecteur parcourt ce tome II, histoire des Cisterciens en Suède. Elle comprend, après un chapitre d'introduction, des notices détaillées sur tous les monastères : pour les moines, Alvastra (en latin *de Alvastro*), Nydala (*de Nova Valle*), Varnhem (*de Varnhemio*), Saba ou Julita (*de Saba*), Gutnalia ou Ruma (*de Gutnalia*) et Gudsberga (*Mons Domini*) ; pour les moniales, Askeby (*Aschebiense*), Byarum, Gudhem, Riseberga, Sko, Solberga (*Mons Solis*) et Vreta (*Sancta Maria in Vretis*), Vårfrubergo ou Fogdö (*Mons Beatae Mariae Virginis*). Ces monographies sont exactes et complètes, et l'auteur ne se laisse pas entraîner à des digressions inutiles. Rien n'est omis de ce qui peut intéresser l'hagiographe : patrons des églises, titres des autels, reliques de saints scandinaves, souvenirs de leur culte. Point d'index, malheureusement, qui permette de mettre à profit tous les détails accumulés dans ces pages compactes, et, la série étant interrompue, il n'y a guère d'espoir que le volume de tables voie jamais le jour.

C'est également à une subvention de la fondation Carlsberg que nous devons le très bel ouvrage de M. V. Lorenzen. Il forme le tome X de sa monumentale histoire architecturale des monastères danois, et est consacré aux abbayes et prieurés bénédictins. Sans doute c'est leur aspect extérieur qui retient surtout l'attention du savant architecte, mais celui-ci se double d'un historien. Le volume s'ouvre par une étude vraiment fondamentale sur la pénétration des Bénédictins en Danemark, et chaque description est précédée d'une excellente notice historique. Nous ne saurions énumérer ici les trente-cinq groupes de bâtiments décrits, avec une grande abondance d'illustrations et de croquis, que vient encore compléter un volume entier de plans, dressés par M. Charles Christensen. P. GROSJEAN.

Ruggero GUERRIERI. *Le Cronache e le Agiografie Francescane Medioevali Gualdesi ed i loro rapporti con altre Cronache e Leggende Agiografiche Umbre.* Gubbio, 1933, in-4°, 44 pp. Extr. de la *Miscellanea Francescana*, t. XXXIII.

Trois manuscrits anciens de Gualdo Tadino, une chronique, un légendier et une Vie de l'évêque S. Facundinus, ont été fréquemment

cités, à partir du XVIIe siècle, par les historiens de l'Ombrie et par d'autres savants. La Vie de S. Facundinus qui appartenait à l'église de San Facondino près de Gualdo, a fini par aboutir à la bibliothèque Vaticane, où elle porte le n° 7853 (cf. *Catal. Lat. Vat.*, p. 224 ; *BHL.* 2819 b, d). La chronique et le légendier, jadis propriété des franciscains de Gualdo, semblent avoir disparu. Du moins M. Guerrieri n'a-t-il pas réussi à les retrouver. Mais ses patientes recherches lui ont permis d'en repérer des copies, complètes pour la chronique (p. ex. dans l'Ottobonianus 2666), partielles pour le légendier (notamment dans le ms. II C 23 des Archives communales de Gubbio). L'auteur de ces deux ouvrages semble bien être le frère mineur Paul de Gualdo qui rédigea au début du XIVe siècle le premier catalogue connu des franciscains remarquables par leur sainteté et leurs miracles (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 424). Bien qu'il ait noté de-ci de-là un souvenir personnel, un témoignage recueilli de la bouche même des *viri seniores*, Paul de Gualdo a fait œuvre de compilateur, copiant et retouchant sans scrupule, comme tous les hagiographes de son temps. Rien d'étonnant donc, si la plupart de ses récits se rencontrent presque tels quels dans d'autres manuscrits ombriens du XIVe siècle, par exemple dans le n° 341 de la Bibliothèque Communale d'Assise ou dans le Vaticanus Urbin. 48 (cf. *Catal. Lat. Vat.*, p. 289). Rien d'étonnant, si des auteurs plus récents lui ont fait des emprunts sans le nommer ou ont puisé, sans avertir, à une source commune. Ces procédés sont trop banals au moyen âge et après, pour qu'il fût nécessaire de remplir douze grandes pages (Appendice, p. 31-42) d'« exemples des analogies qu'on remarque entre les textes des six manuscrits anciens décrits ci-dessus ». N'eût-il pas été préférable de nous donner en entier une des trois Vies inédites de S. Facundinus ou encore l'*Historia... sancti viri Martii solitarii et heremitae devotissimi S. Francisci* ? En attendant, les petits bouts qui nous en sont présentés en colonnes parallèles ne sont pas à dédaigner. Nous souhaitons à M. G. d'exploiter lui-même les richesses qu'il a retrouvées dans les copies du vieux légendier de Gualdo. Fr. HALKIN.

Girolamo GOLUBOVICH O. F. M. *Croniche ovvero Annali di Terra Santa (1304-1637) del P. Pietro* VERNIERO *di Montepeloso, pubblicate per la prima volta.* Quaracchi (Firenze), Collegio di S. Bonaventura, 1929-1930, 3 vol. gr. in-8°, CXXXIII-383, 363, 352 pp. (= *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano*, N. S., t. VI-VIII).

Leonardus LEMMENS O.F.M. *Collectanea Terrae Sanctae ex Archivo Hierosolymitano deprompta.* Opus posthumum editum cura et studio

P. Hier. Golubovich. Ibid., 1933, xiii-334 pp. (Même collection, N. S., t. XIV).

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps la précieuse collection de documents publiée par le P. Golubovich sous le titre de *Biblioteca... dell' Oriente francescano*. Les douze volumes parus de 1906 à 1928 ont été annoncés régulièrement dans nos *Analecta* (voir en dernier lieu XLVIII, 447-48). Les quatre volumes que nous présentons aujourd'hui rendent un nouveau témoignage au zèle aussi éclairé qu'infatigable du vénéré fondateur et directeur de cette imposante publication. Les trois premiers lui sont dus entièrement ; du dernier, un ouvrage posthume du regretté P. Lemmens, il a pris sur lui d'achever la mise au point et de surveiller l'impression.

Les Chroniques ou Annales de Terre Sainte du P. Pietro Verniero de Montepeloso, que le P. G. publie d'après l'autographe de 1646, conservé aux Archives des Missions du Collège Saint-Antoine à Rome, ne brillent assurément ni par la concision, ni par l'esprit critique, ni par la sérénité dans le récit des contestations sans cesse renaissantes des franciscains de Palestine avec les Grecs, les Arméniens, les capucins et tous les ennemis vrais ou supposés de leurs enviables privilèges. Aussi l'éditeur a-t-il été fort bien inspiré d'élaguer de cet énorme ouvrage en douze livres une masse de chapitres qui ne nous auraient rien appris de neuf. Tel est le cas pour une notable partie des premiers livres, où le P. Verniero s'est borné à faire un travail de compilateur. Au contraire, dès qu'il arrive à l'époque où ses souvenirs personnels, contrôlés par les pièces d'archives contemporaines, le dispensent de recourir à d'autres sources, le récit de l'ancien missionnaire et gardien de Terre Sainte acquiert une valeur incomparable et méritait bien les honneurs d'une édition intégrale. On peut même s'étonner, avec le P. G., que ce premier essai d'une histoire des frères mineurs en Palestine soit resté près de trois siècles inédit et quasiment inutilisé. Deux volumes de supplément sont promis (t. IX et X) : ils contiendront, avec les tables alphabétiques, une série nombreuse de documents insérés par le P. Verniero dans la première rédaction de ses Chroniques (1636), dont le manuscrit est demeuré à Jérusalem. Une copieuse introduction de plus de cent pages met en œuvre tous les renseignements que le P. G. a pu recueillir sur la vie et les écrits de l'annaliste. Enfin des notes sobres et érudites éclairent le texte de page en page, non sans y ajouter maints compléments et parfois d'utiles correctifs.

Il n'est pas facile d'analyser les *Collectanea Terrae Sanctae* préparés par le P. Lemmens et publiés par le P. Golubovich. C'est une sorte

d'inventaire détaillé des archives franciscaines de Jérusalem. Mais la description des pièces y occupe beaucoup moins de place que l'édition, complète ou par extraits, de documents parfois très étendus, qui illustrent l'histoire de la Custodie de Palestine depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'au milieu du XIXe. Les difficultés avec le patriarche Dosithée, l'émeute de 1746, l'« usurpation » du Saint Sépulcre par les Grecs en 1757, l'incendie de la basilique en 1808, les controverses avec les Arméniens forment la matière des principaux chapitres.

L'hagiographie est moins bien représentée dans ces quatre derniers volumes de la *Biblioteca* que dans plusieurs des tomes précédents (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 393-96). Elle n'est pourtant pas tout à fait absente des Chroniques du P. Verniero. Sans parler des passages omis par le P. G. et dont quelques-uns ont précisément trait à des martyrs, un certain nombre de chapitres des livres IV et V (1470-1620) rapportent avec plus ou moins de détail la fin glorieuse de missionnaires franciscains mis à mort par les Turcs en Hongrie, au Caire, en Palestine ou en Syrie. Mais aucun de ces confesseurs de la foi ne semble avoir joui d'un culte public, même restreint.

Fr. HALKIN.

E. M. A. ROUTH. *Sir Thomas More and his Friends*. Oxford, University Press, 1934, in-8°, XXII-251 pp., 15 planches.

Christopher HOLLIS. *Sir Thomas More*. London, Sheed and Ward, 1934, in-8°, 311 pp.

Daniel SARGENT. *Thomas More*. London, Sheed and Ward, 1934, in-8°, 299 pp., frontispice.

Le B. Thomas More fut décapité le 6 juin 1535, et le quatrième centenaire de son martyre sera vraisemblablement marqué par sa canonisation. Double motif pour que cette année voie paraître une profusion de volumes consacrés au chancelier martyr. Celui de Miss Routh comptera sans doute parmi les meilleurs. Le sujet a été, depuis nombre d'années, soigneusement exploré. Miss R. réussit cependant à trouver, de-ci de-là, un peu de neuf. Elle connaît bien l'histoire administrative de ce début du XVIe siècle, ce qui lui permet de mettre au point pas mal de conclusions imprudemment tirées par certains biographes du fait des charges ou des ambassades successivement confiées à More. Mais, par un étrange souci de prétendue objectivité, Miss R. estompe le point de vue religieux jusqu'à le faire disparaître presque entièrement. On ne se douterait guère à la lire, de la place que tint, dans l'existence de More, la pensée religieuse, et dans son activité littéraire, la production d'ouvrages

religieux. Un exemple entre cent de la manière dont elle laïcise son héros. Elle remplace par « sing on good folks' door-steps » l'expression qui se rencontre dans sa source : « chanter le *Salve Regina* » (p. 186). Les planches qui accompagnent le volume forment une admirable galerie de portraits, parmi lesquels figurent les dessins de Holbein, maintenant conservés dans les collections royales de Windsor : ce sont les esquisses qui servirent à la composition « Thomas More, chancelier d'Angleterre, et sa famille », au Musée de Bâle. Les deux panneaux, aujourd'hui séparés, du diptyque peint par Quentin Matsys pour Thomas More sont également reproduits : ils représentent deux amis intimes, Érasme et Pierre Gilles.

M. Hollis, au contraire, traite très largement des écrits de Thomas More, à propos de sa vie. Il les résume et met en belle lumière leur caractère profondément religieux. Son livre corrigera donc l'impression que laisse celui de Miss Routh. Il a bien été écrit un peu rapidement. Des négligences, des incorrections subsistent. P. 271, le mot anglais *portes* ne signifie point *doors*, ce qui serait un contresens ; c'est une forme de *portas*, « bréviaire portatif ».

Alerte et vivante, la biographie de M. Sargent est, à tout prendre, celle des trois qui donne la plus juste idée de Thomas More. Brève, simple, directe, n'omettant rien d'essentiel, c'est la Vie que nous verrions le plus volontiers traduire ou adapter en d'autres langues.

P. GROSJEAN.

Karl BIHLMEYER. *Kirchengeschichte*, III : *Die Neuzeit und die neueste Zeit*. 8e-9e éd. Paderborn, Schöningh, 1932-34, 3 fasc. in-8°, XIII-479 pp.

Le manuel d'histoire ecclésiastique de F. X. Funk, complètement remanié par son successeur M. Bihlmeyer, continue à obtenir un succès bien mérité. Il est maintenant divisé en trois volumes. Des deux premiers, qui traitent de l'antiquité et du moyen âge, la huitième édition, publiée de 1926 à 1930, a été si rapidement épuisée que la neuvième dut paraître dès 1931 (cf. *Anal. Boll.* L, 461). Quant à la dernière partie, consacrée à l'histoire moderne et contemporaine (1517-1933), elle nous est présentée en trois fascicules qui achèvent d'un coup la 8e et la 9e édition du manuel. Le texte a été soumis à une refonte si totale que M. B. peut à bon droit se considérer comme l'auteur d'un ouvrage entièrement nouveau. Le double écueil de l'aridité rebutante dans l'exposé des faits et de la prolixité dans les considérations générales a été constamment évité. Les étudiants en théologie et, avec eux, les prêtres, les professeurs de religion et les laïques cul-

tivés ont désormais à leur disposition, pour la période moderne comme pour l'histoire ancienne de l'Église, le répertoire substantiel, commode et sûr dont ils ont fréquemment besoin pour une orientation rapide. Les indications bibliographiques réunies à la fin des chapitres ou des paragraphes les aideront, le cas échéant, à trouver sans perte de temps une information plus complète et plus détaillée.

L'histoire de la Réforme et des Églises protestantes, surtout en Allemagne, tient une grande place dans ce tome III. Les autres confessions chrétiennes séparées de Rome ne sont pas totalement négligées, du moins les orthodoxes grecs et russes ; les Arméniens, les Coptes, les Jacobites, dont l'importance n'est à vrai dire pas aussi considérable, sont réduits à la portion congrue. A propos de S. Alphonse de Liguori, on aurait peut-être pu signaler la bibliographie générale de ses œuvres par le P. De Meulemeester (Louvain, 1933). De même les *Monumenta Hofbaueriana*, recueil de documents sur S. Clément-Marie Hofbauer, méritaient une mention (fasc. 1, Cracovie, 1915 ; fasc. 2-7, Torun, 1929-34). Fr. HALKIN.

Roger TISSERAND. *La vie d'un peuple. L'Ukraine.* Paris, G.-P. Maisonneuve, 1933, in-8°, 299 pp., carte, dix planches hors texte.

La conversion du peuple russe au christianisme appartient tout entière à l'histoire de la Russie du sud-ouest. S. Vladimir l'Évangélisateur, Ste Olga, S. Antoine des Peščery et son disciple S. Théodose, fondateurs du monachisme russe, sont de naissance ou par adoption des figures ukrainiennes. Il est impossible qu'à leur sujet, la littérature et l'archéologie locales n'aient rien à nous apprendre. Mais ni sur les origines de l'Église de Kiew, ni sur la suite de ses annales, il ne sera prudent de s'en rapporter aux affirmations de M. Roger Tisserand. Son livre est, d'un bout à l'autre, un plaidoyer politique, décidé à faire prévaloir les revendications autonomistes les plus avancées. Sur la foi des premières apparences, on voudrait glisser à l'oreille de l'auteur qu'il faut laisser décider ces questions par les gens du pays et que toute intervention du dehors ne peut qu'envenimer dangereusement ces querelles domestiques. Mais M. T. serait-il atteint par cette observation? Admettons qu'un étranger parvienne à se hausser à ce degré d'enthousiasme, que tout charme et ravit en Ukraine, jusque et y compris les mœurs privées de Mazeppa. Nous croyons tout de même qu'un occidental authentique montrerait un plus juste discernement des moyens propres à faire partager ses admirations. « Quel homme spirituel, éloquent ; quel satirique ; quel démocrate que cet Hérasime Smotritzki ! » s'écrie M. T., p. 97. Et

la preuve qu'il vient d'en donner ce sont trois pages de lourdes pantalonnades sur la réforme du calendrier par le pape Grégoire XIII. En ukrainien, nous n'en doutons pas, ces facéties chantent à l'oreille comme un air de *Kobzar*. Mais tout lecteur qui ne subit pas, à bout portant, le charme de cette musique se demandera invinciblement si l'on ne peut être spirituel, éloquent, satirique et démocrate, sans se brouiller avec l'astronomie. La méthode hagiographique de M. T. est aussi spécifiquement ukrainienne que son engouement pour Gérasime Smotritzki. On se figure sans peine de quel point de vue il expose et apprécie les rapports de son pays avec l'Église romaine et les nations catholiques. Si les héros des guerres cosaques ne sont pas formellement approuvés et glorifiés dans toutes leurs œuvres, c'est que l'auteur a tourné la difficulté en laissant dans une ombre plus que discrète des épisodes comme, par exemple, le martyre du B. André Bobola.

Ce qui donne malgré tout au livre de M. T. une valeur appréciable, c'est qu'on y rencontre un peu partout des pages vraiment instructives et attachantes sur le folklore, les mœurs, les coutumes et institutions locales de l'Ukraine. P. P.

Ludwig Koch S.I. *Jesuiten-Lexikon. Die Gesellschaft Jesu einst und jetzt.* Paderborn, Verlag Bonifacius-Druckerei, 1934, in-4°, 1878 col.

Il ne s'agit pas seulement d'un recueil biographique des Jésuites célèbres, comme pourrait le faire croire le titre de l'ouvrage. C'est une encyclopédie où sont étudiés, dans l'ordre alphabétique, tous les sujets qui se rattachent à l'histoire, à l'organisation, à l'activité de la Compagnie de Jésus.

Depuis une trentaine d'années ont paru de nombreuses études, qui sur bien des points, ont renouvelé l'histoire de l'Ordre de S. Ignace. Le P. K. a eu l'heureuse idée de mettre sur fiches tous les résultats acquis et de les présenter au public, groupés dans un « lexique » de consultation simple et commode. Les renseignements que fournit l'auteur sont puisés aux meilleures sources, et on ne peut que le féliciter d'avoir, presque seul, élaboré un répertoire aussi considérable. Les notices sont concises et bourrées de renseignements nets et précis.

Une part assez large a été faite à tous les griefs formulés au cours de quatre siècles par les adversaires des Jésuites. Mais il est des préjugés qui survivent aux réfutations les plus péremptoires. Dans des livres récents, tels que ceux de K. Bayer, *Lösung des Rätsels der je-*

suitischen Sphinx, de Ludendorff, *Geheimnis der Jesuitenmacht und ihr Ende*, s'étalent encore des accusations dont depuis longtemps il a été fait bonne justice.

Comme l'activité des Jésuites s'est étendue aux domaines les plus divers, on trouvera sous de multiples rubriques un résumé de leurs travaux : œuvres scientifiques, œuvres d'apostolat, œuvres d'éducation. Pour éviter de revenir plusieurs fois sur la même matière, n'aurait-il pas suffi de la traiter sous la rubrique principale, et d'y renvoyer toutes les questions connexes ? Par exemple, pour la conspiration des poudres, ne valait-il pas mieux retracer, à l'article *Pulververschwörung*, dans quelle mesure tel ou tel Jésuite avait été impliqué dans cette célèbre conjuration, sans revenir, dans la notice consacrée à chacun d'eux, sur le rôle qu'il a joué dans le complot.

Les inexactitudes, que nous avons relevées en feuilletant l'ouvrage, sont rares. L'auteur se montre bien indulgent pour le P. Roman de la Higuera, tant dans la notice qui lui est consacrée, que dans l'article *Fälschungen*. On ne peut apprécier en termes trop sévères le rôle que ce religieux a joué dans l'élaboration des *Falsos Cronicones*. Quelques sujets qui méritaient une place dans cette encyclopédie ont été omis : dévotion de la Compagnie à S. Jean Népomucène, origine de la coutume de réciter en commun les litanies des saints, sens de termes employés couramment dans les écrits relatifs à la formation des religieux de l'ordre : juvénat (juniorat), instructeur ; notices biographiques sur Henri Bremond, Georges Longhaye, Charles De Smedt, etc.

Pour faciliter les recherches, il eût été utile d'insérer dans l'ordre alphabétique les différentes dénominations que peut avoir eues la même institution. Il eût fallu p. ex., un rappel à *Clermont* pour le collège Louis-le-Grand, à *Milwaukee* pour *Marquette University*, à *Nitard* pour le P. Nidhard. La valeur d'information du dictionnaire aurait été notablement augmentée, si plusieurs sujets qui sont traités dans des articles généraux avaient été mentionnés dans la liste alphabétique générale. Signalons, en terminant, les listes dont l'auteur a enrichi son travail : listes des saints, des martyrs japonais, des généraux, des cardinaux jésuites, des publications périodiques consacrées au Sacré Cœur, des observatoires astronomiques et météorologiques, enfin une statistique de l'ordre en 1933. Tous les arcanes de la Compagnie de Jésus sont dévoilés et livrés au grand public, mais on parlera sans doute encore longtemps du mystère des Jésuites et du « secret de leur puissance ».

B. G.

Monumenta musicae byzantinae. Ediderunt Carsten Höeg, H. J. W. Tillyard, Egon Wellesz. I : *Sticherarium. Codex Vindobonensis theol. graec. 181.* Copenhague, Levin et Munksgaard, 1935, in-fol., 66 pp. de texte, 326 pp. de fac-similés.

L'étude de la civilisation byzantine doit s'étendre à toutes les manifestations de l'art comme à toutes les branches de la littérature, et la vie intellectuelle d'un peuple ne serait pas représentée au complet dans un tableau d'où la musique serait exclue. Malheureusement, par son côté technique, elle fait partie du domaine réservé où, seuls, des spécialistes qualifiés osent s'aventurer. On s'en aperçoit bien, lorsqu'on cherche à dénombrer les travaux scientifiques qui ont la musique byzantine pour objet. A peu d'exceptions près, les Grecs se contentent d'en garder une tradition dont l'Église seule est dépositaire. Les occidentaux, dont l'oreille est affinée par une musique savante, qui a produit de nombreux chefs-d'œuvre, ne sentent guère d'attrait pour un art qui leur fait l'effet d'avoir subi un arrêt de développement. D'ailleurs la rareté des matériaux généralement accessibles suffirait à expliquer l'espèce de défaveur qui s'attache aux travaux de musicologie grecque. Grâce à l'initiative de l'Académie Royale de Danemark et au patronage de l'Union académique internationale, on peut espérer que la situation se modifiera ; on cessera d'affecter l'indifférence à l'égard de la musique de l'Église grecque qui s'est développée au cours du moyen âge parallèlement au chant grégorien, non sans une infiltration dont on ne peut encore mesurer les effets.

Le projet qui a été porté à la connaissance du monde savant et qui est déjà en voie d'exécution, prévoit deux groupes de publications : des *Monumenta*, comprenant des textes notés de musique byzantine ; des *Subsidia* ou études de théorie, et des *Transcripta* ou transposition des textes en notation occidentale. C'est évidemment par des morceaux de chant qu'il fallait commencer ; seront exclus de la série des *Monumenta* les textes avec notation ecphonétique, c'est-à-dire munis des signes musicaux destinés à guider la voix dans les récitatifs tels que les épîtres et les évangiles.

Les chants proprement dits nous sont transmis en notation paléo-byzantine (de 900 à 1200 environ), en notation médio-byzantine (1200-1400), en notation néo-byzantine (à partir de 1400). Les dates indiquées sont, cela va de soi, approximatives, et le progrès des recherches entraînera des subdivisions de ces périodes. Les éditeurs, à qui nous empruntons ces détails, nous disent que la notation paléo-byzantine n'étant déchiffrable qu'à l'aide des documents postérieurs,

les textes de cette période ne peuvent donner une base solide pour l'étude. Ils s'attacheront donc aux manuscrits en notation médio-byzantine, laquelle est déchiffrable. Ceci, croyons-nous, ne doit pas être pris à la lettre. L'écriture neumatique manque de précision et ne peut être développée que par l'interprétation traditionnelle. Les études de musique byzantine ne recruteront d'adeptes qu'à condition de rendre accessibles des textes musicaux traduits dans la notation qui nous est familière. Les *Transcripta* qu'on nous promet sont donc indispensables.

Les textes médio-byzantins se rencontrent dans trois diverses catégories de livres liturgiques : le *sticherarion*, l'*hirmologue*, le *kontakarion*. De ce dernier il existe peu d'exemplaires. L'*hirmologue*, qui donne les « airs » ou modèles des chants, est un peu moins rare, et on cite, comme exemplaire principal, le manuscrit de Grottaferrata E. *Γ*. II, qui aura plus tard les honneurs de la reproduction. Le *stichéraire* est représenté par un bon nombre de manuscrits, et c'est par ce livre qu'on a décidé d'inaugurer les *Monumenta*. Comme son nom l'indique, c'est un recueil de *στιχηρὰ* ou courtes strophes, mêlées, dans l'office, aux versets des psaumes et des cantiques. Sans entrer dans le détail des groupements de stichères et des noms spéciaux qu'on leur a donnés, notons qu'il se répartissent tant sur le sanctoral que sur le propre du temps, représentés chez les Grecs, principalement par les ménées, le triodion, le pentecostarion. L'exemplaire qui vient d'être publié n'en comprend pas moins de 1404, dont une table alphabétique est placée en tête de l'édition.

Le moment n'est pas venu d'entreprendre une édition critique du Stichéraire. On s'est décidé à reproduire en fac-similé un des meilleurs exemplaires connus, le *Vindobonensis theol. graec. 181*, répondant à toutes les divisions de l'année ecclésiastique. La description du manuscrit et son histoire sont faites avec un soin qui ne laisse rien à désirer. Il a été écrit par Jean Dalassénos, au commencement du XIIIe siècle (1217 ou 1221). Un des possesseurs du volume est *Μιχαὴλ Μαρουλλᾶς* ; il pourrait être l'hymnographe de ce nom qui, après la prise de Constantinople en 1453, passa en Italie et mourut à Florence en 1500. Le stichéraire faisait partie du lot de 274 manuscrits recueillis à Constantinople et en Asie mineure par Busbeck et qui entrèrent à la bibliothèque Impériale sous le règne de Rodolphe II. Il est tout entier noté ; le texte grec des stichères n'est pas accentué, en vue sans doute d'éviter la confusion avec les signes neumatiques. Du propre des saints on a extrait un calendrier, qui ne présente pas de fêtes nouvelles ou caractéristiques ; car on ne peut guère appuyer

sur les mentions de S. Syméon le jeune au 24 mai et de S. Léonce au 18 juin. Il s'en faut que toutes les fêtes inscrites dans les Ménées s'y retrouvent, et, comme on le constate souvent ailleurs, c'est à partir du mois de février, que les lacunes deviennent plus nombreuses. Le mois de mai est réduit à quatre dates.

L'exécution de ce premier volume est admirable sous tous rapports, et fait désirer que les trois savants qui l'ont entreprise trouvent le moyen de continuer une série si brillamment inaugurée. D'autres parties du programme qu'ils se sont tracé paraîtront peut-être plus urgentes que la continuation des luxueux *Monumenta*. Nous l'avons suffisamment indiqué plus haut. On nous promet aussi un album contenant des spécimens de toutes les étapes de la notation byzantine, et sans doute des choix de mélodies complètes. Pourvu que les textes musicaux soient mis à la portée du grand nombre par des transcriptions, rien ne saurait être plus profitable au progrès de la musicologie byzantine. Nous allions oublier une section des *Monumenta* formant un *corpus* de tous les écrits théoriques de musique byzantine jusqu'à l'époque moderne. Ce seront des éditions critiques munies de commentaires et, la plupart du temps, d'une traduction française. Le plan est si vaste et si bien conçu que les plus exigeants n'y trouveront point à redire. H. D.

Après avoir fait paraître, dans le *Journal of Theological Studies* (1928-29) et la *Revue bénédictine* (1931), deux études préliminaires, M. W. H. Shewring a publié une nouvelle édition de la *Passion of SS. Perpetua and Felicity* (London, Sheed and Ward, 1931, in-12, xxx-59 pp.). Le texte latin, établi intelligemment, est accompagné d'un appareil critique simplifié et suivi d'une traduction anglaise. Le petit volume, présenté avec goût, se termine par une traduction des quatre sermons prononcés par S. Augustin en la fête des saintes martyres. Dans l'introduction, sobre mais généralement sûre et bien informée, on s'étonne de ne pas voir mentionner l'ouvrage du P. Delehaye, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921, p. 63-72).

Ce n'est pas au moyen âge, comme on serait tenté de le croire, qu'a été composée *La plus ancienne biographie de saint Ambroise en langue française*, à laquelle M. Jean-Rémy Palanque vient de consacrer un article dans les *Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature offerts à Joseph Vianey* (Paris, Les Presses françaises, 1934, p. 19-27) : elle n'a vu le jour qu'en 1678. C'est le volumineux in-4°, inti-

tulé *La Vie de S. Ambroise archevesque de Milan, docteur de l'Église et confesseur, divisée en douze livres.* L'auteur, Godefroy Hermant, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais et janséniste, avait déjà publié quatre gros ouvrages du même genre, où il retraçait la vie des principaux docteurs de l'Église grecque : S. Jean Chrysostome, S. Athanase, S. Basile et S. Grégoire de Nazianze. Bien que rédigée en langue vulgaire, cette biographie a une véritable valeur scientifique. Tillemont, qui avait collaboré, semble-t-il, avec autant de dévouement que de discrétion aux savants travaux de son maître et ami, n'hésitera pas à reproduire presque textuellement plusieurs de ses *Notes* érudites. Un autre collaborateur anonyme de G. Hermant avait été naguère identifié à Pascal. Le P. F. Cavallera fait bonne justice de cette fantaisie : *Antoine Le Maistre, hagiographe, et non Pascal* (dans *Revue d'Ascétique et de Mystique*, t. XV, 1934, p. 187-91).

Dans la *Zeitschrift für Aszese und Mystik*, où l'hagiographie est toujours généreusement traitée, Dom St. Hilpisch complète un article qui remonte à trois ans, *Die Torheit um Christi willen* (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 422), par quelques pages sur un sujet étroitement apparenté : l'imitation du Sauveur prenant sur Lui le déshonneur du péché (*Die Schmach der Sünde um Christi willen*, dans t. VIII, 1933, p. 289-99). Cet exercice d'une ascèse héroïque est étudié à nouveau dans une série d'exemples que l'auteur a empruntés surtout à l'histoire du monachisme oriental. Réels ou légendaires, plusieurs d'entre eux sont de vrais drames, et certains récits, faut-il le dire, ne rendent rien moins qu'admirable la vertu qu'ils prétendaient honorer. Telle l'anecdote rapportée par Jean d'Éphèse sur la foi de son maître Jean d'Amida (cf. *BHO.* 1184, et *Patrol. Orient.* XIX, 164-79). L'on y voit un couple d'ascètes, Théophile et Marie, se travestir, l'homme en moine, la femme en courtisane, et faire mille folies pour s'attirer la confusion. S'ils estiment ne pécher eux-mêmes qu'en apparence, leur scandaleuse attitude sème le mal dans le cœur d'autrui, résultat fort peu édifiant de cet exercice de haute école spirituelle.

La révélation photographique et le déchiffrement des textes du VIIIe siècle, contenus dans le précieux recueil palimpseste lat. 6333 de Munich, demeureront un des principaux titres de l'Institut technique de Beuron à la reconnaissance des érudits. La mise en valeur, par les PP. Emmanuel Munding et Alban Dold, des documents restitués de la sorte, a été accueillie avec faveur, spécialement par les liturgistes, ainsi qu'un appendice du P. Paul Volk sur les cita-

tions scripturaires dans la règle de S. Benoît (*Palimpsesttexte des Codex latin. Monacensis 6333*. Beuron, 1930, in-8°, XIV-218-80*-(35) pp., planches). Nous regrettons les fâcheux hasards qui ont retardé, trop longuement, l'expression de nos éloges. Si des voix autorisées ont élevé quelques réserves sur le système chronologique développé par le P. Munding autour de l'arrivée du corps de S. Benoît en France (cf. *Neues Archiv*, t. XLIX, p. 615), l'histoire des reliques de Fleury-sur-Loire et la célèbre controverse au sujet de leur authenticité reçoivent ici des compléments d'information auxquels on ne pourra désormais se dispenser de recourir. On mettra particulièrement à profit le chapitre où le P. M. a réuni une foule de témoignages anciens sur les dates de fête du saint patriarche. De l'étude du P. Dold, nous retiendrons surtout l'utile commentaire des fragments de litanies conservés par le palimpseste. Le manuscrit 6333, rappelons-le, était autrefois à l'usage de Freising.

De ces labeurs austères, passons à un genre plus facile. Les directeurs de la collection « Les Saints », soucieux de voir paraître le *Saint Benoît* qui, chose surprenante, manquait encore à leur série, se sont adressés, comme il se devait, à un moine bénédictin. Dom Fernand Cabrol n'a pas eu de peine à tracer, d'une plume alerte, l'esquisse biographique qu'on lui demandait (Paris, Lecoffre-Gabalda, 1933, in-8°, 188 pp.). Avec ceux qui, en ces dernières années, ont vu dans les Dialogues de S. Grégoire « un document historique de haute valeur », l'abbé de Farnborough n'a pas hésité à prendre pour guide le vénérable pontife, qui, nous dit-il, « avant d'écrire, s'est entouré de toutes les garanties possibles » (p. 11). De telles assurances nous paraîtraient, à la vérité, dépasser quelque peu le but, si le savant auteur n'admettait, d'autre part, que « le livre de Grégoire n'a pas un caractère historique tel que nous l'entendons aujourd'hui » (p. 10). On en sera donc toujours réduit à l'interpréter ; et c'est, en l'occurrence, un art des plus délicats.

M. G. H. Doble a publié récemment une petite brochure sans nom d'imprimeur, *Miracles at St. Michael's Mount in Cornwall in 1262*. Elle reproduit une addition au ms. 159 d'Avranches, chronique composée avant 1184. On en connaissait une partie par le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XXIII (1896), p. 572-73. M. D. la donne en entier avec une traduction. Il rapporte trois miracles et en mentionne un quatrième dont le récit a disparu. La forme de ces Miracles rend très plausible la conjecture de M. D., qu'il s'agit d'extraits d'un recueil de guérisons tenu au Mont Saint-Michel

de Cornwall, comme on le faisait dans la plupart des lieux de pèlerinage.

Le manuscrit N 95 Sup. de la bibliothèque Ambrosienne, appelé parfois « codice Cignardis », du nom de son premier possesseur qui en écrivit lui-même une partie en 1429-30, a déjà fourni aux romanistes maints textes en vieux dialecte lombard. M. Carlo CASTIGLIONI, docteur de l'Ambrosienne, vient d'en tirer à son tour quelques *Leggende agiografiche lombarde inedite* (extrait de la revue *Convivium*, t. IV, 1932, p. 528-61) : une légende de Ste Lucie, une autre de Ste Marguerite, une sorte de *laude* à S. Jean Baptiste, un Miracle de S. André et une vision de S. Hubert « évêque d'Allemagne », dont la fin a disparu. De ces cinq numéros le dernier seul est en prose. Au *Miracolo di Sant' Andrea* M. C. aurait pu comparer son prototype latin inséré au chap. 2 de la Légende dorée (§ 9) ou encore la recension latine publiée par Jos. KLAPPER, *Erzählungen des Mittelalters* (Breslau, 1914), p. 403-404, avec références à des récits parallèles. L'exactitude dans la transcription des textes laisse, paraît-il, beaucoup à désirer (cf. *Archivum romanicum*, t. XVII, 1933, p. 435-38).

Sous ce titre : *Le mie pagine sparse* (Montalto Marche, 1933, 527 pp.), M. l'abbé Giulio AMADIO a réuni un certain nombre d'articles parus dans des feuilles locales. Il y a joint de-ci de-là des compléments inédits. La plupart de ces écrits de circonstance n'ont qu'un rapport très lointain avec la critique d'érudition ou même avec l'histoire religieuse. Signalons toutefois, comme intéressant d'assez près nos études, les notes recueillies au chap. XII (p. 191-200) sur le culte de S. Constance d'Ancône, patron des sacristains (cf. *BHL.* 1933), le chap. XIX (p. 226-57) sur l'histoire de S. Maron martyr dans le Picenum (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 143 ; H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs* ², 1933, p. 314), et le § 8 du chap. XXVII sur les confréries de cordonniers érigées sous le vocable des SS. Crépin et Crépinien (p. 378-83).

Parmi les *Notae palaeographicae, chronologicae et historicae*, publiées par M. Viktor NOVAK (extr. du *Vjesnik Hrv. archeol. Društva u Zagrebu*, N. S., t. XV, p. 159-222, avec résumé en français), la quatrième et la sixième doivent être signalées à nos lecteurs. Elles sont consacrées à des fragments de manuscrits sur parchemin, en écriture bénéventaine, retrouvés dans des couvertures de livres à la bibliothèque métropolitaine de Zagreb et au musée archéologique de

Split (Spalato). Les fac-similés (pp. 203, 213) et les transcriptions de M. N. permettent d'identifier les textes ainsi conservés. Ce sont, dans l'homiliaire de Zagreb (XIe s.), la fin des Actes de S. Cyprien et le début d'un sermon sur l'exaltation de la sainte Croix (*BHL.* 4178), attribué ici au « vénérable Nicéphore archevêque » et qui figure dans les éditions de Raban Maur (*P.L.* CX, 131). Les deux feuillets de Split doivent provenir d'un grand passionnaire dalmate, écrit au XIIe siècle. On y reconnaît la seconde moitié d'une Passion de S. Tryphon, patron de Kotor (Cattaro ; cf. *Act. SS.*, Nov. IV, 324, § 23), différente de toutes les recensions connues — et le prologue *BHL.* 1380 de la Passion de S. Blaise, patron de Dubrovnik (Raguse), avec l'intéressante particularité que l'auteur de cette version expurgée nous livre son nom et son titre : *ego clericorum infimus... Bonitus ypodiaconus.* Il s'agit sans doute du sous-diacre de Naples à qui nous devons un remaniement analogue de la Passion de S. Théodore le stratélate (*BHL.* 8086).

Le troisième livre de l'*Histoire de l'abbaye de Fécamp en vers français du XIIIe siècle*, publiée naguère par M. Arthur Långfors (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 214), est constitué par une série de vingt-cinq Miracles du Précieux Sang. La source latine de cette partie du poème français, identifiée grâce aux indications du P. de Gaiffier, est un recueil de Miracles, dont on ne connaît qu'une copie, celle qui fut insérée par le récollet Arthur du Monstier dans son ouvrage encore inédit *Neustria Sancta* (1657) et imprimée en 1893 par l'abbé Sauvage (*BHL.* 4156 b, c, d). M. L. republie soigneusement, avec introduction et notes, ce texte latin, à l'exception des §§ 25-27, auxquels rien ne correspond dans le français (*De Miraculis quae in ecclesia Fiscanensi contigerunt : Source du poème français de Madrid.* Helsinki, 1930, in-8°, 32 pp. ; = *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, B. XXV. 1).

Le même auteur nous envoie un ouvrage plus considérable et que les romanistes apprécieront à sa juste valeur, mais qui n'intéresse que de fort loin nos études : *Notice des manuscrits 535 de la Bibliothèque municipale de Metz et 10047 des Nouvelles acquisitions du fonds français de la Bibliothèque nationale, suivie de cinq poèmes français sur la parabole des Quatre Filles de Dieu* (Paris, 1932, in-4°, 155 pp. ; tiré à part des *Notices et extraits des manuscrits...*, t. XLII). Comme on sait, les « quatre filles de Dieu » sont les quatre abstractions nommées au Psaume 84, v. 11 : « Misericordia et veritas obviaverunt sibi ; iustitia et pax osculatae sunt. »

L'introduction de Miss Frances M. Mack à la Vie anglaise en prose de Ste Marguerite martyre, qu'elle édite d'après les deux manuscrits connus (*Seinte Marherete the Meiden ant Martyr*. Oxford, University Press, 1934, LXXX-142 pp., fac-similé ; = *Early English Text Society*, Original Series, No. 193), ne se borne pas à l'étude philologique du texte. Elle résume clairement l'histoire de la légende et celle du culte pendant le moyen âge anglais. Il y manque une mention du Miracle *BHL.* 5313. La pièce est une traduction de *BHL.* 5303-5305. D'autres adaptations de la même œuvre avaient précédé celle-ci, qui date de 1230 environ, et que certains critiques un peu pressés ont attribuée à S. Gilbert de Sempringham. Miss M. a étudié l'original latin, non seulement dans le *Sanctuarium* de Mombritius, mais dans sept manuscrits : Harley 5327, 2801 et 3863, Additional 10050 et 34633, Cotton Nero E. 1, et manuscrit Mather, édité par M. G. H. Gerould dans les *Publications of the Modern Language Association of America*, t. XXXIX, 1924. Elle imprime pour la première fois (p. 127-142) le texte de Harley 2801, fol. 63-65, second tome d'un Passionnaire en trois volumes copié vers l'an 1200 ; cette recension se rapproche, semble-t-il, de *BHL.* 5303 b, mais on sait que la pièce comporte de nombreuses variantes.

M. S. D. King a traduit de l'allemand *A History of Ireland* de M. J. Pokorny (Dublin et Cork, Talbot Press, 192 pp.). Il aurait pu, sans inconvénient, retrancher des pages qui portent trop évidemment la date de leur première rédaction. *Irland*, écrit en 1916, l'année même de la révolution de Dublin, relevait de la propagande de guerre. Cependant, en matière de philologie et d'histoire ancienne de l'Irlande, les opinions de M. P. méritent la plus attentive considération.

Mme Sigrid Undset, dans *Saga of Saints* (London, Sheed and Ward, 1934, XII-321 pp., ill. et carte), réussit presque à faire oublier qu'elle est romancière de profession. C'est l'histoire du christianisme et de ses héros aux pays nordiques qu'elle retrace, avec goût et avec chaleur, d'après des traditions séculaires plutôt qu'à la lumière des récents progrès de la critique (cf. *Anal. Boll.*, LII, 116-20). L'illustration est excellente. P. 120, l. 5, lire « Norse » au lieu de « northern ».

Le regretté S. J. Crawford traite avec clarté et ampleur d'une période qu'il connaissait mieux que personne dans son petit livre *Anglo-Saxon Influence on Western Christendom* (Oxford, University Press, 1933, VII-110 pp.). Le rôle de la papauté au VIe et au VIIe siècles,

celui des Anglo-Saxons sur le continent à la fin du VII[e] et au VIII[e], et en général l'activité des grands hommes d'Église de la Bretagne germanisée, dans le cadre de la civilisation européenne, forment le sujet de ces conférences de haute vulgarisation.

Le tome IV des *Analecta Hibernica* (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 161 ; L, 440), contient surtout des descriptions de fonds d'archives et des extraits concernant l'histoire moderne de l'Irlande (Dublin, Stationery Office, 1932, VII-326 pp.). Entre autres ouvrages rares qu'on a décidé de reproduire anastatiquement, notons le *Book of Fenagh*, contenant la Vie irlandaise de S. Fechin. M. Newport B. WHITE a établi l'*Index* des quatre premiers volumes de la collection (1934, VII-177 pp.). Il forme le tome V de la série.

Le professeur d'histoire du Pays de Galles à Cardiff, M. William REES, rend un appréciable service en publiant *South Wales and the Border in the Fourteenth Century* (chez l'auteur, University College, Cardiff, 1933, 23 pp., 4 feuilles). C'est une carte historique, au 125000[e] environ, irréprochablement tirée en sept couleurs sur les presses de l'Ordnance Survey. L'auteur s'est efforcé de mettre en œuvre tous les renseignements accumulés dans les travaux de ses prédécesseurs et complétés par ses recherches personnelles, sur le Pays de Galles du Sud, plus le Monmouthshire, le Shropshire, le Herefordshire, le Worcestershire et le Gloucestershire. L'emploi de différents caractères et d'encres de couleurs variées a permis de noter une quantité vraiment incroyable de détails, soigneusement vérifiés sur les documents et contrôlés sur le terrain. La pénétration anglaise en pays de langue et de droit celtiques est rendue visible, point par point, avec une précision que ne saurait atteindre l'exposé narratif. La géographie ecclésiastique est l'objet d'une sollicitude tout à fait particulière : patrons des églises et des chapelles isolées, autorités dont dépendaient les paroises (évêque, monastère, seigneur laïque, ou même, dans l'ouest, communauté villageoise), étendue des biens d'église et indication de leurs possesseurs. La brochure qui accompagne la carte expose la méthode suivie et fournit les éclaircissements nécessaires. Peut-être M. R. aura-t-il le temps d'y ajouter, un jour, un index de tous les noms propres qui figurent sur ses planches, avec référence aux sources principales mises à contribution pour chaque identification.

Pour « satisfaire un besoin de son âme de franciscain », le R. P. Agostino GEMELLI, recteur de l'Université catholique de Milan, a

composé *con amore* un bel ouvrage sur les origines, l'esprit et la mission séculaire de son Ordre : *Il Francescanesimo* (Milano, « Vita e Pensiero », 1932, in-8°, XVI-476 pp.). Comme il le dit au début de la préface, ce n'est pas un volume d'histoire pour érudits, ni un livre de méditation pour philosophes, ni un poème pour lettrés, pas davantage un livre de dévotion pour personnes pieuses. Le titre des trois chapitres indique bien la répartition de la matière : San Francesco e l'età sua (p. 3-44) ; La spiritualità di S. Francesco nei secoli (p. 47-361) ; S. Francesco e l'età nostra (p. 365-465). Le second chapitre, qui forme le corps de l'ouvrage, est subdivisé en sections correspondant chacune à un siècle d'histoire franciscaine.

L'opuscule *Santa Elisabetta di Ungheria, langravia di Turingia* (S. Maria degli Angeli, 1931, in-4°, VII-42 pp.), publié par M. Ladislao HOLIK BARABÁS (*alias* Florio BANFI), nous apporte le texte d'une légende italienne tirée du ms. II. IV. 105 de la bibliothèque Nationale de Florence, avec les variantes du ms. II. II. 71 du même fonds. L'auteur de cette compilation qui semble remonter au XIVe siècle (les deux mss. sont du XVe) a puisé à trois sources principales : le *Libellus de dictis quattuor ancillarum*, les Révélations de la Vierge à Ste Élisabeth et le *Processus et ordo canonizationis* (*BHL.* 2493 a, b). En dépit de la démonstration fournie naguère par le P. L. Oliger (cf. *Anal. Boll.* XLVII, 210), M. H. B. maintient encore l'attribution des *Revelationes* (*BHL.* 2514) à la plus illustre de ses compatriotes, la sainte fille du roi de Hongrie.

L'importante collection des *Analecta franciscana*, commencée il y a un demi-siècle par les Pères de Quaracchi (cf. *Anal. Boll.*, XXVI, 362), s'est enrichie récemment de deux volumes. Le tome IX, un massif in-quarto de 850 pages, contient l'analyse ou l'édition de 1663 documents conservés aux archives de Bologne et datés de 1227 à 1300 (*Acta franciscana e tabulariis bononiensibus deprompta*, I. Collegit Bonav. GIORDANI O. F. M. Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1927). Le tome X, dont trois fascicules seulement ont paru (ibid., 1926-1928, p. 1-331), présentera pour nos études un intérêt tout particulier : on y trouvera réunies toutes les légendes anciennes de S. François, publiées d'après les meilleurs manuscrits, précédées d'introductions critiques, et accompagnées des notes indispensables (*Legendae S. Francisci Assisiensis saeculis XIII et XIV conscriptae*). Le recueil comprend dès maintenant les quatre textes dus à Thomas de Celano : *Vita prima* (*BHL.* 3096-97), *Legenda ad usum chor*

(3098), *Vtta secunda* (3105) et *Tractatus de miraculis* (3106). Chaque fascicule s'ouvre par des « Prolegomena » qualifiés expressément de provisoires. Dès que l'ouvrage sera terminé — et nous espérons que ce sera bientôt — nous ne manquerons pas d'y revenir et de l'examiner en détail, comme il le mérite incontestablement.

Le tome I des *Collectanea franciscana Neerlandica* parut en 1927 (cf. *Anal. Boll.* XLVI, 426). Du tome III (1933) nos lecteurs connaissent le fasc. 3, consacré aux martyrs franciscains d'Alkmaar (cf. *Anal. Boll.* LII, 435). Le tome II, un in-4° de 628 pages, publié il y a quatre ans ('s Hertogenbosch, Teulings, 1931), mérite de leur être signalé, car plusieurs des quinze contributions qu'il renferme concernent d'assez près nos études. Voici d'abord quelques notes du P. W. Lampen sur le séjour du Docteur subtil à Cologne (*B. Ioannes Duns Scotus, lector Coloniensis,* p. 291-305 ; à compléter par *Collectanea franciscana,* t. IV, Assise, 1934, p.153-54). Puis un utile répertoire chronologique et critique des plus anciennes relations sur les martyrs de Gorcum, suivi de l'analyse de quelques pièces manuscrites des procès de béatification (G. Hesse, *De oudere historiographie der HH. Martelaren van Gorcum*, p. 447-98). Dans un important article (p. 1-60), les PP. B. Verbeek et F. van den Borne passent en revue et caractérisent avec soin les *Litteraire bronnen voor de geschiedenis der provincie Germania Inferior*, depuis Jourdain de Yano (1262) jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Du même P. Verbeek une étude sur l'arrivée des frères mineurs au duché de Brabant et leur établissement à Bois-le-Duc en 1228 (p. 61-131). L'histoire des missions franciscaines est représentée par trois contributions ; la première est due au P. O. van der Vat, auteur d'une thèse considérable qui vient de paraître et qui lui a valu le titre de docteur en théologie à l'université de Munster : *Die Anfänge der Franziskanermissionen und ihre Weiterentwicklung im nahen Orient und in den mohammedanischen Ländern während des 13. Jhdts* (Werl i. W., 1934, XI-268 pp.). Divers fonds d'archives ont fourni au P. D. van Adrichem des renseignements contemporains sur les cinq confréries de laïques établies chez les franciscains d'Utrecht avant la Réforme (p. 321-43). Signalons encore les recherches du P. D. Franses sur Pierre Crabbe de Malines († 1553-54) et sa *Conciliorum collectio*, monument remarquable pour l'époque (p. 427-46), et enfin la copieuse notice bio-bibliographique du fameux écrivain mystique Henri Herp (Harphius) par le P. Lucidius Verschueren (p. 343-93), à qui nous devons aussi une luxueuse édition du *Spieghel der Volcomenheit*, texte original et vieille traduc-

tion latine, précédée de tout un volume d'introduction (Antwerpen, « Neerlandia », 1931, 2 vol. in-8°, 192 et 421 pp.).

La résistance offerte par les Chartreux à la main-mise de l'État, devenu protestant, au XVIe siècle, tel est le sujet du beau livre de MM. David et Gervase MATTHEW, *The Reformation and the Contemplative Life* (London, Sheed and Ward, 1934, v-321 pp.). Les BB. Jean Fisher et Thomas More, et surtout les martyrs de la Chartreuse de Londres tiennent une large place dans ce récit vivant, original et copieusement annoté d'après les sources les plus sérieuses.

Dans ses *Textus antiqui de Festo Corporis Christi* (Münster, Aschendorff, 1934, 56 pp. ; = *Opuscula et Textus historiam Ecclesiae eiusque vitam atque doctrinam illustrantia*, Series liturgica, fasc. IV), le P. Pierre BROWE S. I. réimprime, des *Acta Sanctorum*, April. t. I, p. 443-477, d'assez longs extraits de la Vie de la B^se Julienne de Cornillon (*BHL.* 4521).

Le *Speculum Christiani*, résumé de la doctrine chrétienne, existe en de nombreux manuscrits latins, avec quelques sections en anglais, ainsi qu'en une version complètement en anglais. M. Gustaf HOLMSTEDT a mis à contribution pour son édition (Oxford, University Press, 1933, CCV-347 pp., ill. ; = *Early English Text Society*, Original Series, N° 182, for 1929) tous ceux qu'il a connus. On peut en ajouter un nouveau, ainsi que deux éditions imprimées, d'après M. A. Kihlbom, *Studia Neophilologica*, t. IV, p. 84-90. Le texte anglais du Harleian 6580 est imprimé en regard de l'original latin d'après Lansdowne 344. Pour cette composition latine de la seconde moitié du XIVe siècle (ou peut-être un peu plus ancienne) M. H. montre un respect véritablement exagéré : vaut-il vraiment la peine de représenter par des italiques toutes les suspensions et contractions ? P. XV, note 1, lire *de miseria humane condicionis*. Les *Constitutiones* de John Peckham ne furent pas moins largement répandues et abondamment commentées en dehors de l'ordre franciscain que parmi les anciens confrères de l'archevêque, et les dominicains anglais se montrèrent presque aussi actifs à les propager (p. CLXXIX). La traduction anglaise semble avoir été l'œuvre d'un Lollard ; l'auteur reste inconnu. M. H. est moins au courant des usages religieux du moyen âge que des derniers progrès de la philologie : les prières intitulées *Oracio ad Sacramentum* (p. 161) ne sont certainement pas destinées à être chantées pendant l'élévation (p. CXCI). Les hymnes éditées aux pages CXCII-CXCIII sont

fort connues ; elles portent les nos 6810 et 11335 dans le *Repert. hymnol.* Parmi les 66 manuscrits décrits dans l'introduction, deux seulement sont hagiographiques : le no 8009 de la Chetham Library, à Manchester (xve siècle, Vies de Ste Dorothée, de Ste Anne, de Ste Catherine et un poème sur l'Assomption, en anglais), et le ms. Harley 2382 (xve siècle, Vie de la Vierge et poème sur l'Assomption, tous deux de John Lydgate).

Sous les auspices de la Commission du Musée et des anciens monuments, M. William Cubbon a entrepris *A Bibliographical Account of Works relating to the Isle of Man*, dont le premier tome a paru (London, Milford, 1933, in-8o, x-747 pp.). L'auteur, qui ne veut rien omettre de ce qui concerne sa « nation », a dépouillé consciencieusement de nombreuses revues locales. Il y joint des notes biographiques assez étendues sur les principaux érudits et écrivains mannois. Sous les rubriques Douglas, Ramsay, Peel, Parishes and Parish Churches, General and Individual Biography, Ecclesiastical History, Antiquities, l'hagiographe trouvera mentionnés, dans cette première moitié de l'ouvrage, un grand nombre de travaux qui touchent directement à ses études. L'article St. Patrick (p. 730-31) n'est pas satisfaisant. Les titres d'ouvrages français sont souvent défigurés par des fautes d'impression, parfois mal compris et donc mal placés (p. 522, par exemple). Mais sans doute le second volume contiendra des corrections, en même temps que des tables alphabétiques : ce dernier mot n'est pas explétif, car dans l'Index (p. viii) les lettres se suivent de manière assez fantaisiste.

M. T. M. Ó Drisceoil donne au *Journal of the Cork Historical and Archaeological Society* (t. XXXIX, 1934, p. 21-24) une monographie de la paroisse de Nuadh Congbhail Ui Dhalaigh, en anglais Nohavaldaly. Il y attire l'attention sur le culte de Ste Lateeran ou Lateerin, au hameau de Cullen. La fête est au 24 juillet, et c'est à peu près tout ce que l'on trouve à dire de cette patronne locale (O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. VII, p. 363). Il semblerait même qu'elle soit restée inconnue aux compilateurs de martyrologes irlandais. Cependant, nous trouvons une Ste Lassar au 23 juillet, et O'Hanlon, t. c., p. 304, note que les réjouissances populaires en son honneur, au hameau de Killasseragh, se placent régulièrement au lendemain, donc au 24. Il est assez tentant d'identifier les deux saintes : Lateeran ou Lateerin peut fort bien être une notation de Lasrán, Lasrián, Lasrén, formes dérivées de Lassar, et Killasseragh est dans la paroisse de

Kilmeen, qui borne au nord celle de Nohavaldaly. Les Quatre Maîtres donnent la généalogie d'une Ste Lassar, sœur de S. Bairre ou Barrfhind, le grand patron de Cork (éd. WALSH, *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae*, p. 59). Ce peut être celle dont le souvenir et la fête persistent dans le nord du comté. Malgré la ressemblance des graphies, il n'y a pas lieu, croyons-nous, de songer à Ste Lúaithrenn ou Luaithrionn, au 8 juin. Ce nom est aussi rare que celui de Lassar est répandu, et la vierge Lúaithrenn n'a aucun lien avec le comté de Cork. M. Ó D. mentionne encore un S. Fionan, dont le *holy well* est le but d'un pèlerinage, le 13 décembre de chaque année, les deux jours précédents étant consacrés à la visite des ruines de l'ancienne église, dans le cimetière de Nohoval. Il y a, écrit-il, deux saints de ce nom, tous deux du Kerry, et l'on ne sait auquel s'arrêter. Cette évaluation est bien modeste. De fait, nous comptons plus d'une cinquantaine de saints irlandais dont le nom serait aujourd'hui représenté, dans la langue populaire, par Fionán. Mais pour nous éviter l'embarras du choix, le 12 décembre est consacré au célèbre S. Findén, abbé de Clonard.

A Brief History of the Parish of Lyminge with Paddlesworth, de M. Arthur W. DAVIS (chez l'auteur, Lyminge, Kent, 1933, 40 pp., ill.), donne d'utiles renseignements sur Ste Ethelburga et S. Oswald, à qui sont dédiées les églises de Lyminge et de Paddlesworth. On trouve également des notes sur un *holy well* qui porte le nom de Ste Ethelburga.

Saint Birgitta of Sweden, de la Sœur Edith PEACEY (London, Washbourne and Bogan, 1933, 300 pp., ill.), est une biographie édifiante pour laquelle l'auteur a mis son imagination à contribution chaque fois que les sources étaient muettes ou semblaient trop discrètes.

Parmi les publications de la Commission des manuscrits irlandais (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 361-68 ; LII, 149), signalons le second tome du *Calendar of Ormond Deeds*, de M. Edmund CURTIS (1934, XLI-403 pp.). Il couvre les années 1350-1413, et les 442 documents analysés ou reproduits ne le cèdent en rien pour l'intérêt et l'importance à ceux qui ont été décrits dans le premier volume. M. Charles McNEILL imprime le *Liber Primus Kilkenniensis* (1931, VIII-173 pp.), qui contient les actes du conseil de la ville de 1230 à 1538. En 1654-1656, une commission fut chargée de rédiger un rapport détaillé sur la situation de l'Irlande, sorte de cadastre destiné à préparer

et à faciliter l'établissement de propriétaires anglais : entre autres détails significatifs, les commissaires dressent la liste des protestants anglais et des papistes irlandais. Ce relevé minutieux est de grande importance pour l'étude des noms de lieux, et par conséquent des anciennes dédicaces d'églises paroissiales, ou d'autres souvenirs des saints irlandais. A la suite des malheurs divers qui ont marqué l'histoire des archives irlandaises, cet énorme travail a été perdu sans retour pour une notable partie. S'il est encore complet, cependant, pour le comté de Tipperary, on le doit surtout au hasard. Ces volumes appartenaient, en effet, au Quit Rent Office de Dublin. Afin de les mettre à la disposition des historiens, cette administration décida de ne garder par devers elle qu'une simple copie, et de déposer les originaux, pour plus de sûreté, au Public Record Office de Dublin. Tous y périrent, lors des troubles de 1922, dans l'incendie des Four Courts. M. Robert C. SIMINGTON a donc dû se contenter de publier la copie (*The Civil Survey. County of Tipperary*, t. I : Eastern and Southern Baronies, 1931, XXVIII-388 pp. ; t. II : Western and Northern Baronies, 1934, XXXIII-418 pp., cartes). Les capucins irlandais Barnabé O'FERRALL et Daniel O'CONNELL (en religion Richard de Longford et Robert de Desmond) rédigèrent à Florence, en 1661-1666, un très long ouvrage latin, plus de 2500 folios, sur l'activité du nonce Rinuccini pendant les guerres de la Confédération de Kilkenny. Le P. Jean KAVANAGH (en religion le P. STANISLAS, O. S. F. C.) en imprime un premier volume (*Commentarius Rinuccinianus*, 1932, XLII-734 pp.), qui contient le premier tiers environ de cet exposé et conduit le récit jusqu'à l'arrivée du nonce sur le sol irlandais. L'*Historia Brittonum*, attribuée à Nennius, existe en une traduction irlandaise dont on connaît six recensions, partiellement éditées jusqu'ici. M. A. G. VAN HAMEL en fournit une édition critique, d'après tous les manuscrits connus, avec le texte latin en regard (*Lebor Bretnach*, s.d., XXXIX-98 pp.). Nous y reviendrons bientôt à propos de S. Patrice, car l'*Historia* contient un passage important sur la carrière de l'apôtre des Irlandais.

Les migrations successives des Brigittines de l'abbaye de Sion, jadis à Isleworth, près de Londres, d'Angleterre aux Pays Bas, puis en France et au Portugal, pour revenir en Angleterre, au milieu du siècle dernier, sont racontées par M. John Rory FLETCHER (*The Story of the English Bridgettines of Syon Abbey*. Syon Abbey, South Brent, Devon, 1933, 172 pp., ill.). Les archives anciennes ont péri, pour la plupart, dans un incendie, à Lisbonne, en 1651. L'auteur est cependant

parvenu à réunir des documents très nombreux, dont cet opuscule ne donne qu'un faible aperçu. On souhaiterait de lui un travail plus complet, ou du moins une bibliographie des sources qu'il a mises à contribution.

Le B. Jean Liccio, de Caccamo en Sicile, est mort le 14 novembre 1511. Il aura donc sa place marquée dans un des tout prochains volumes des *Acta Sanctorum*. En attendant, nos lecteurs nous sauront gré de leur signaler les *Note critico-biografiche* publiées récemment par le P. Matteo Ang. Coniglione O.P. (*Il B. Giovanni Liccio da Caccamo*. Palermo, s. a., 22 pp. in-8°), à qui nous devions déjà une Vie du B. Bernard Scammacca (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 455). De diligentes recherches dans les archives de l'Ordre et dans les archives de l'État à Palerme ont permis à l'auteur de préciser et de corriger en plus d'un point la dernière biographie de son héros, rédigée par G. Barreca (Palermo, 1911 ; 2e éd. 1926). C'est ainsi qu'il arrive à réduire d'un quart de siècle l'extraordinaire longévité qu'on prête au B. Jean depuis le XVIIe s. et qui est encore mentionnée dans le *Catalogus hagiographicus O. P.* du P. Taurisano (1918, p. 51) et dans le *Martyrologium S. Ordinis Fr. Praedicatorum* de 1925. Le P. C. sera sans doute heureux d'apprendre que les pièces du procès de canonisation entamé au XVIIIe s. sont aujourd'hui conservées à la bibliothèque Nationale de Paris, sous la cote H. 359. A, n. 4279-4286 (cf. *Anal. Boll.*, V, 154). Aux 21 numéros de son utile *bibliografia cronologica* (p. 21-22) il pourrait ajouter l'*Agiologio Dominico* du P. Manoel de Lima, t. IV (Lisboa, 1712), p. 408-412.

Le 2 septembre 1836 fut béatifié le Frère convers dominicain Martin de Porrès. Au Pérou, la dévotion pour ce mulâtre, modèle d'humilité et de charité, va toujours croissant et a permis récemment de reprendre sa cause en vue de la canonisation. Sa biographie, fort mêlée de légende, était demeurée inconnue du public français. M. Stanislas Fumet nous la raconte d'un style alerte mais qui parfois tombe dans un symbolisme outré (*Le Bienheureux Martin de Porrès, Serviteur prodigieux des Frères Prêcheurs (Lima 1569-1639)*. Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1933, 142 pp.). La manière dont il disserte sur les faits les plus extraordinaires de cette existence, en particulier sur les phénomènes inouïs de bilocation, donne à croire qu'il en admet la véracité. Les témoins qui affirment avoir rencontré le Frère Martin en Chine, au Japon, en Algérie, au Mexique, en France même, bien qu'il soit toujours demeuré à Lima, sont qualifiés de très dignes de

foi. M. F. a soin de nous prévenir que Bernard de Medina, l'informateur le plus renseigné, était docteur en théologie et avait interrogé des témoins oculaires, en particulier Juan Vasquez de la Parra, durant quatre années le compagnon et l'aide du bienheureux. La déposition de Bernard de Medina, plus pondérée que sa *Vida*, a été publiée dans les *Acta Sanctorum* (Nov. t. III, p. 115 [et non 155]-126). Une bibliographie purement descriptive termine le volume.

M. J. A. Twemlow donne le XII[e] tome des *Papal letters* (*A.D. 1458-1471*) du *Calendar of Entries in the Papal Registers relating to Great Britain and Ireland* (London, H. M. Stationery Office, 1933, xlv-1089 pp.). Aucune cause de béatification ou de canonisation n'est mentionnée dans cette correspondance, mais M. T. a dressé une liste indispensable aux hagiographes : celle des patrons auxquels des églises étaient dédiées (p. 1065-68). Pas mal de questions délicates y sont résolues concernant les saints irlandais, gallois et écossais.

Le *Sir Thomas More* de M. Joseph Clayton (London, Burns Oates and Washbourne, 1933, 144 pp., ill.), n'est pas une biographie, mais une série d'essais sur le caractère du chancelier martyr, sa vie de famille, sa place dans l'histoire des lettres, son rôle dans les fonctions publiques.

M. Claude J. W. Messent décrit, suivant l'ordre alphabétique des paroisses, les restes d'établissements monastiques du Norfolk et du Suffolk, au nombre de près de trois cents (*The Monastic Remains of Norfolk and Suffolk*. Norwich, H. W. Hunt, 1934, 152 pp., ill.). Les notices historiques sont précises et soigneusement rédigées. Une cinquantaine de gravures et de plans illustrent le texte.

Le *Catalogue of Manuscripts and other Objects in the Museum of the Public Record Office*, de Sir H. C. Maxwell Lyte, publié d'abord en 1902, paraît en 14[e] édition (London, H.M.S.O., 1933, x-96 pp., ill.). A noter un sceau unique de S. Thomas de Cantorbéry (p. 8), un autographe du B. Thomas More (p. 49), une série de pièces sur la conspiration des Poudres (p. 57-59), ainsi que la déclaration autographe de Titus Oates (p. 78). Le plus ancien document imprimé en Angleterre est une lettre d'indulgence, des presses de W. Caxton, (p. 29). A côté de ce vénérable spécimen, on voit exposée une pièce manuscrite que le *Catalogue* présente à tort comme une indulgence : c'est un certificat accordé, en 1466, à des bienfaiteurs, par le Ministre

des Trinitaires de Houndeslowe, et leur assurant une participation aux bonnes œuvres, mérites et prières des religieux.

M. W. Walter GILL, dans la collection des *Manx Scrapbooks*, dont il est l'auteur, réunit des notes sur l'anglais tel qu'on le parle dans l'île de Man (*Manx Dialect.* London and Bristol, Arrowsmith, 1934, VII-192 pp.) : mots et tours de phrases spéciaux, avec un index des coutumes et superstitions auxquelles il est fait allusion. L'opuscule est écrit d'une plume légère et avec beaucoup de charme. On sait que les saints locaux ont laissé dans la topographie mannoise des traces profondes. Dans la langue anglaise, récemment apprise, au lieu de son dialecte gaélique, par un peuple devenu protestant, on en découvre à peine un souvenir : le nom de Bridgen, donné souvent aux vaches (p. 144-45), est assurément une déformation de celui de Ste Brigide de Kildare, invoquée autrefois comme protectrice du bétail.

Le nº 16 des *Scritti monastici* publiés par les moines bénédictins de Praglia (prov. de Padoue) contient une Vie populaire de *La Beata Giovanna Maria Bonomo* (1933, 59 pp. in-8º, 7 pl.) L'auteur, M. Italo ROSA, qui avait déjà donné à la même collection une biographie du B. Jourdain Forzaté (cf. *Revue d'hist. ecclésiastique*, 1933, p. 554), semble ignorer les travaux importants du P. Leone Bracco et de dom Du Bourg (cf. *Anal. Boll.*, XXX, 131). Il déclare s'en tenir à la première Vie de l'extatique bénédictine, éditée cinq ans après sa mort par le P. A. Gazzadoro (Padoue, 1675). Une curieuse photographie montre la statue de la Bienheureuse se dressant intacte au milieu des ruines après le bombardement d'Asiago, en 1916.

Le B. Bonaventure de Potenza, dont la sainte vie et les travaux apostoliques édifièrent le royaume de Naples à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, mourut à Ravello, près de Salerne, le 26 octobre 1711. Les Conventuels qui gardent sa tombe ont publié récemment, à la gloire de leur illustre confrère, un petit livre édifiant, d'allure populaire, mais illustré avec goût : *Il B. Bonaventura da Potenza dell' Ordine dei Frati Minori Conventuali* (*1651-1711*) (Ravello, San Francesco, 1930, VII-207 pp.) Pour plus de détails on nous permettra de renvoyer à l'ample notice insérée par le P. V. De Buck au t. XII des *Acta SS.* d'Octobre, p. 108-169.

En hommage à la mémoire de M. *Henry William Carless Davis*,

mort en 1928 à l'âge de 54 ans, son collaborateur et ami M. J. R. H. Weaver retrace sa biographie et réédite quelques-uns de ses articles, avec l'aide de M. A. L. Poole (London, Constable, 1933, vii-218 pp., ill.). On sera heureux de trouver dans ce volume, avec une bibliographie des œuvres du « Regius Professor » (p. 203-10) deux travaux importants qui étaient devenus d'un accès difficile : L'Angleterre et Rome au moyen âge (paru sans nom d'auteur) et le Droit canon en Angleterre. Ce dernier surtout a exercé une grande influence sur les esprits qui, depuis sa publication, se sont appliqués à la même étude.

Les presses de la Scuola Salesiana del Libro ont mis un soin pieux à donner le dernier fini typographique à la seconde édition du *San Giovanni Bosco* de M. Bonaventura Zarbâ-D'Assoro (Turin, Società Editrice Internazionale, 1934, 196 pp.). La qualité de l'illustration est malheureusement fort inférieure. Mais ce n'est pas sur cela qu'on jugera cette biographie alerte et vive, légèrement romancée dans les dialogues, et qui mériterait, plus que des ouvrages d'une gravité un peu compassée, les honneurs de la traduction.

La collection *Letture cattoliche*, fondée par S. Jean Bosco, est parvenue déjà presque à son millième volume. M. Giovanni Borelli lui donne une petite Vie du Saint de la « Piccola Casa », *Il Cottolengo* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1934, 150 pp., ill.).

M. Stefano Ballario raconte la vie de *San Giuseppe Benedetto Cottolengo* (Turin, Marietti, 1934, xii-304 pp., ill.). Il retrace aussi brièvement l'histoire des œuvres fondées par le saint et les étapes du procès de sa canonisation.

Sœur Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, fondatrice de l'ordre du Bon Pasteur, consacra toute sa vie et toutes les énergies d'une nature ardente et sensible à l'œuvre délicate du relèvement des filles perdues et de la préservation des enfants menacées par le vice. En dépit des contradictions, qui lui vinrent notamment de l'évêque d'Angers, dans le diocèse duquel se trouvait la maison-mère, et malgré des épreuves de toute sorte, l'Institut prospéra très rapidement. Il est répandu aujourd'hui dans presque tous les pays du monde. La Mère Pelletier a été béatifiée récemment. Sa biographie, qui vient de paraître dans la collection « Les Saints » (Henri Joly. *La Bienheureuse Mère Pelletier, 1796-1868*. Paris, Gabalda, 1933, 185 pp.), n'a pu être achevée par le regretté fondateur et directeur de la collection. Le dernier tiers du volume (chap. vii : Vie intime de la Mère Marie de Sainte-Euphrasie) a été rédigé par M. le chanoine

Saudreau. A noter, p. 92, la translation d'une « martyre » des catacombes de Saint-Calliste, « sainte » Acape, donnée par Grégoire XVI à la fondatrice et vénérée à Angers depuis 1838.

Le P. DUNSTAN O. S. F. C. a composé, d'après l'ouvrage du P. FELICE DA PORRETTA, une petite Vie anglaise de *St. Conrad of Parzham* (Capuchin Franciscan Friary, Crawley, Sussex, 1934, VII-103 pp., ill.).

Les Orientaux possèdent un fonds à peu près inépuisable de formules sentencieuses et de proverbes, dont les hagiographes aussi aiment à émailler leur style, quand ils se piquent de littérature. M. Éd. MONTET y a trouvé les éléments d'un recueil qu'il a rangé sous de nombreux sous-titres, et qui, avec les blancs et les marges libéralement distribués par l'imprimeur, a pris les proportions d'un joli volume (*Choix de Proverbes, Dictons, Maximes et Pensées de l'Islam.* Paris, Maisonneuve, 1933, in-8°, 205 pp.). La présentation ne laisse rien à désirer. Mais pourquoi l'Islam a-t-il seul les honneurs de cet agréable florilège? Un peu partout, il y aurait lieu à des récupérations: P. 41 : « Si tu es médecin, commence par l'être pour toi-même » ; comparer *Luc.* 4, 13 : *Medice, cura teipsum.* P. 20 : « Il est tombé dans le puits qu'il a creusé. *Proverbe turc* » ; cf. *Psalm.* 7, 16 : *incidit in foveam quam fecit.* P. 68 : « La parole est d'argent, le silence est d'or. *Proverbe targui* » ; avis aux éditeurs des fabulistes français. P. 80 : « Brûler la chandelle par les deux bouts. *Locution proverbiale turque* » ; elle avait cours chez nous avant que les Turcs n'aient connu l'usage de la chandelle. P. 57 : « Pour les purs toutes choses sont pures. Cette pensée si élevée se lit en arabe dans un texte tiré des *Mille et une Nuits* » ; — et tous les chrétiens ont pu la lire dans S. Paul, *Tit.* I, 15 : *omnia munda mundis.* Etc. Il faut remarquer en outre que, parmi les proverbes attribués ici à l'Islam par droit de conquête, un bon nombre sont en usage parmi les chrétiens de Syrie et de Palestine, qui étaient parfaitement capables de les inventer eux-mêmes. On en trouvera d'autres tout aussi pittoresques et beaucoup plus originaux dans le recueil de Mme Lyda Einsler, *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. XIX, p. 65-101, ou encore à la fin de cet utile petit livre sans prétention, intitulé *Le Drogman arabe* par J. Harfouch (Beyrouth, 1894).

La plus grande partie du bel ouvrage de Miss Margaret SMITH, *Studies in Early Mysticism in the Near and Middle East* (London,

Sheldon Press, 1931, in-8°, x-276 pp.), tombe en dehors du cadre de nos études. On s'en rendra compte en lisant ce sous-titre dont la longueur se justifie sans peine : « An account of the rise and development of early Christian Mysticism in the Near and Middle East up to the seventh century, and of the subsequent development of Mysticism in Islām known as Ṣūfism, together with some account of the relationship between early Christian Mysticism and the earliest form of Islamic Mysticism. » La première section, celle qui intéresserait davantage nos lecteurs, puisqu'elle présente une esquisse de l'histoire de la mystique chrétienne aux premiers siècles, est forcément un peu sommaire : on s'aperçoit bien que la mystique musulmane des soufis est à l'avant-plan des préoccupations de l'auteur. Il y aurait avantage à rapprocher de cette esquisse celle que le P. Ir. Hausherr vient de publier dans le premier numéro de la nouvelle revue de l'Institut Oriental de Rome : *Les grands courants de la spiritualité orientale* (*Orientalia christiana periodica*, I, 1935, p. 114-38). La conclusion des *Studies* (p. 256) est empreinte d'une modération bien rare chez les « comparatistes » de l'histoire des religions : si la mystique islamique a emprunté certaines de ses doctrines et de ses images au christianisme et, à travers des sources chrétiennes, à l'hellénisme, son origine profonde doit être cherchée, d'après Miss Smith, dans l'universelle tendance de l'âme humaine à se rapprocher de Dieu pour entrer, si possible, en contact immédiat avec lui.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Arata (Salvatore) C. M. *Abuna Yakob, apostolo dell'Abissinia (Mons. Giustino de Iacobis C. M.) 1800-1860.* Roma, Annali della Missione, 1934, in-8°, xv-495 pp., illustrations (= *Caritas*, 7).

Augustini (S. Aureli) *Confessionum libri tredecim.* Post Pium Knoell iteratis curis ed. M. Skutella. Lipsiae, Teubner, 1934, in-8°, xxxii-381 pp.

Bacha (Constantin). *Vie du P. Bešâra Abou Mourâd b. m.* (en arabe). Saïda, Couvent du Sauveur, 1934, in-8°, xvi-208 pp., illustrations.

Baethgen (Friedrich). *Beiträge zur Geschichte Cölestins V.* Halle (Saale), Niemeyer, 1934, in-8°, p. 267-317 (= *Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft*, 10, 4).

Benedetto M. di S. Teresa B. G. *La beata Maria degli Angeli.* Milano, S. Lega Eucaristica, 1934, in-8°, xvi-182 pp., illustrations.

BLASCHKA (Anton). *Die St. Wenzelslegende Kaiser Karls IV.* Prag, Deutsche Gesellschaft der Wissenschaften und Künste, 1934, in-8°, 182 pp., facsimilé (= *Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte*, 14).

BRIERRE-NARBONNE (Jean-Joseph). *Exégèse Talmudique des prophéties messianiques.* Paris, P. Geuthner, 1934, in-4°, 120 pp.

CALMETTE (Joseph). *L'élaboration du monde moderne.* Paris, Les Presses universitaires de France, 1934, in-8°, XXXII-584 pp. (= *Clio*, 5).

CASEY (Robert Pierce). *The Excerpta ex Theodoto of Clement of Alexandria.* Edited with Translation, Introduction and Notes. London, Christophers, 1934, in-8°, IX-164 pp. (=*Studies and Documents*, I).

CELARIÉ (Henriette). *Les Fioretti de Saint François de Sales.* Paris, Desclée Brouwer, 1934, in-8°, 223 pp.

La Congregazione dei Chierici Regolari di S. Paolo, detti Barnabiti, nel IV centenario dalla fondazione. 1533-1933. Genova, Tipogr. Artigianelli, 1933, gr. in-8°, XV-455 pp., illustrations.

DAVY (M.-M.). *Les Dominicaines.* Paris, B. Grasset, 1934, in-8°, 268 pp. (= *Collection « Les Grands Ordres monastiques et instituts religieux »*, 18).

DE MEULEMEESTER (Maur.) C. SS. R. *Les Augustines de l'hôpital de Bavière à Liége.* Louvain, Imprimerie S. Alphonse, 1934, in-8°, 207 pp., illustr.

DÖLGER (Franz Joseph). *Antike und Christentum.* Bd. IV, Heft 4. Münster i. W., Aschendorff, 1934, in-8°, p. 233-320, planches 9-16.

DOERR (Otmar). *Das Institut der Inclusen in Süddeutschland.* Münster i. W., Aschendorff, 1934, in-8°, XVI-168 pp., plan (= *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens*, 18).

DU PARC (Vte Joseph). *Le « bon » Père Petit, S. J. Souvenirs et réflexions.* Bruxelles, L'Édition Universelle, 1934, in-8°, 147 pp., portrait.

(*L'*) *Éducation chrétienne aux missions.* Compte rendu de la XIe semaine de missiologie. Louvain, 1933, in-8°, 342 pp. (=*Museum Lessianum*).

EPIPHANIUS. *De gemmis.* The Old Georgian Version and the Fragments of the Armenian Version by Rob. P. BLAKE and the Coptic-Sahidic Fragments by Henri DE VIS. London, Christophers, 1934, in-8°, CXXIII-335-LI pp. (= *Studies and Documents*, II).

FRERE (Walter Howard). *Bibliotheca musico-liturgica.* A Descriptive Hand List of the Musical and Latin-liturgical MSS. of the Middle Ages. Vol. II, fasc. 2. Burnham, Nashdom Abbey, 1932, in-4°, pp. XVII, 121-189, 4 pl.

FURLANI (Giuseppe). *Il Poema della Creazione* (*Enūma Elīš*). Traduzione, introduzione e note. Bologna, N. Zanichelli, 1934, in-8°, 126 pp. (= *Testi e documenti per la storia delle religioni*, 6).

GROUSSET (René). *Histoire des Croisades et du Royaume Franc de Jérusalem.* I. *L'anarchie musulmane et la monarchie franque.* Paris, Plon, 1934, in-8°, LXII-698 pp., cartes.

HODGSON (G.). *Nature and Illumination.* London, Rider, 1934, in-8°, 239 pp.

HOMO (Léon). *Rome médiévale. 476-1420. Histoire, civilisation, vestiges.* Paris, Payot, 1934, in-8°, 327 pp. (= *Bibliothèque historique*).

LABRIOLLE (P. DE). *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du Ier au VIe siècle.* Paris, L'Artisan du livre, 1934, in-8°, 519 pp.

LAZZATI (Giuseppe). *Teofilo d'Alessandria.* Milano, 1934, in-8°, VII-112 pp. (= *Pubblicazioni della Università cattolica*, scienze filologiche, 19).

LUKMAN (Franc Ksaverij). *Martyres Christi.* Celje (Jugoslavia), Družba sv. Mohorja, 1934, in-8°, VIII-281 pp.

MATTEI-CERASOLI (Leo) O.S.B. *Codices Cavenses.* Pars I : *Codices membranacei.* Cava, Abbatia, 1935, in-4°, VII-133 pp.

MEYER (Louis). *S. Jean Chrysostome, maître de perfection chrétienne.* Paris, Beauchesne, 1933, in-8°, XXXVIII-390 pp. (= *Études de théologie historique*).

OTTO (Alfred). *Die Cypraei Slesvicenses und ihre Schriften.* Neumünster, K. Machholtz, 1931, in-8°, p. 294-347. Extr. de : *Zeitschrift der Gesellschaft für Schleswig-Holsteinische Geschichte,* Bd. 60.

PÉREZ DE URBEL (Justo). *Los monjes españoles en la edad media.* Madrid, Instituto de Valencia de Don Juan, 1933-1934, 2 vol. in-8°, 530, 640 pp.

QUENEDEY (R.). *La prison de Jeanne d'Arc à Rouen. Tour de la Pucelle ou Tour Saint-Gilles ?* Rouen, Impr. des Petites Affiches, 1932, in-8°, 30 pp., pl.

ID. *Les étapes de la voie douloureuse de Jeanne d'Arc à Rouen.* Extr. du Bulletin de la Société des Amis des monuments rouennais, 1928-1931, in-4°, 31 pp., illustrations.

RAND (Edward Kennard), JONES (Leslie Webber). *Studies in the Script of Tours, II.* The Earliest Book of Tours, with Supplementary Descriptions of other Manuscripts of Tours. Cambridge, 1934, in-4°, 136 pp., 60 planches (= *The Mediaeval Academy of America, Publication* n° 20).

SIGALAS (Antonios). *Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γραφῆς.* Thessalonique, Université, 1934, in-8°, VIII-327 pp., 244 illustrations.

STASIEWSKI (B.). *Untersuchungen über drei Quellen zur ältesten Geschichte und Kirchengeschichte Polens.* Breslau, Müller und Seiffert, 1933, in-8°, XX-178 pp. (= *Breslauer Studien zur historischen Theologie,* XXIV).

STONNER (Anton). *Heilige der deutschen Frühzeit.* I. Band. Freiburg i. Br., Herder, 1934, in-8°, XVI-272 pp., 14 fig.

SYKES (N.). *Church and State in England in the XVIIIth Century.* Cambridge, University Press, 1934, in-8°, XI-455 pp.

TILL (Walter). *Koptische Pergamente theologischen Inhalts,* I. Wien, 1934, in-8°, XVIII-56 pp., facsimilé (= *Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Nationalbibliothek in Wien,* N. S., 2).

TOUTAIN (Jules). *Alésia gallo-romaine et chrétienne.* La Charité-sur-Loire, A. Delayance, 1933, in-8°, 200 pp.

TRAUTMANN (R.), KLOSTERMANN (R.). *Drei griechische Texte zum Codex Suprasliensis,* I. II. Leipzig, O. Harrassowitz, 1934, in-8°. Extr. de *Zeitschrift für slavische Philologie,* t. XI, pp. 1-22, 299-324.

UEDING (Leo). *Geschichte der Klostergründungen der frühen Merowingerzeit.* Berlin, E. Ebering, 1935, in-8°, VII-288 pp. (= *Historische Studien,* 261).

VALLI (Francesco). *La datazione della « Legenda S. Catherinae Senensis » del B. Raimondo da Capua.* Siena, 1934, in-8°, 27 pp. (= *Biblioteca di « Studi Cateriniani »,* IV).

WALTERSCHEID (Iohannes). *Deutsche Heilige. Eine Geschichte des Reiches im Leben deutscher Heiliger.* München, J. Kösel et F. Pustet, 1934, in-8°, XI-468 pp., illustrations.

WORDSWORTH (Iohannes), WHITE (Henricus-Iulianus). *Novum Testamentum... latine* secundum editionem S. Hieronymi... Partis secundae fasc. 4. Oxonii, Clarendon Press, 1934, in-4°, p. 355-454.

Caplan. Mediaeval Artes praedicandi 191.
O'Doherty. Laurentius von Dublin 193.
Ortved. Cistercieordenen i Norden 193.
Lorenzen. Danske Benediktinerkloster 193.
Guerrieri. Agiografie Gualdesi 194.
Golubovich. Croniche di Terra Santa 195.
Lemmens. Collectanea Terrae Sanctae 195.
Routh. Thomas More and his Friends 197.
Hollis. Sir Thomas More 197.
Sargent. Thomas More 197.
Bihlmeyer. Kirchengeschichte 198.
Tisserand. L'Ukraine 199.
Koch. Jesuiten-Lexikon 200.
Monumenta Musicae byzantinae 202.

Varia.— W. H. Shewring. J.-R. Palanque.. St. Hilpisch. E. Munding. A. Dold. F. Cabrol. G. H. Doble. C. Castiglioni. G. Amadio. V. Novak. A. Långfors. F. M. Mack. J. Pokorny-S. D. King. S. Undset. S. J. Crawford. Analecta Hibernica. W. Rees. A. Gemelli. L. Holik Barabás. Analecta franciscana. Collectanea franciscana Neerlandica. L. Verschueren. D. et G. Matthew. P. Browe. G. Holmstedt. W. Cubbon. Ó Drisceoil. W. Davis. E. Peacey. E. Curtis. C. McNeill. R. C. Simington. J. Kavanagh. A. G. van Hamel. J. R. Fletcher. M. A. Coniglione. S. Fumet. J. A. Twemlow. J. Clayton. C. J. W. Messent. H. C. M. Lyte. W. W. Gill. I. Rosa. Il B. Bonaventura. J. R. H. Weaver. B. Zarbà-D'Assoro. G. Borelli. S. Ballarlo. H. Joly. Fr. Dunstan. E. Montet. M. Smith.

Ce numéro a paru le 20 mars.

DERNIÈRES PUBLICATIONS DES BOLLANDISTES

24, BOULEVARD SAINT-MICHEL, BRUXELLES

Compte chèques postaux 1415.59.

I. ACTA SANCTORUM NOVEMBRIS.

Tomus IV. — 1925, in-fol., xii-767 pp.

Tomus II, pars posterior. *Commentarius in Martyrologium Hieronymianum.* — 1931, in-fol., xxiv-721 pp. Prix : 154 belgas (port non compris).

Prière d'adresser directement toutes les commandes à l'Administration de la Société des Bollandistes, 24, boulevard Saint-Michel, Bruxelles.

II. ANALECTA BOLLANDIANA. Revue trimestrielle.

Tomes I-LII (1882-1934), in-8°.

Prix de l'abonnement : Belgique 45 fr. Étranger 15 belgas.

Indices in tomos I-XX. — 1904, in-8°, 148 pp.

Indices in tomos XXI-XL. — 1931, in-8°, 256 pp. Prix : 8 belgas.

III. SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA.

15. C. Plummer. *Miscellanea Hagiographica Hibernica.* Bruxelles, 1925, in-8°, 288 pp.
16. L. Petit. *Bibliographie des Acolouthies grecques.* Bruxelles, 1926, in-8°, xl-308 pp.
17. H. Delehaye. *Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'antiquité.* Bruxelles, 1927, in-8°, viii-266 pp.
18. H. Delehaye. *Les légendes hagiographiques.* Troisième édition revue. Bruxelles, 1927, in-8°, xv-226 pp.
19. *Sancti Pachomii Vitae graecae.* Ediderunt Hagiographi Bollandiani ex recensione Francisci Halkin. Bruxelles, 1932, 111*-474 pp. Prix : 20 belgas.
20. H. Delehaye. *Les origines du culte des martyrs.* 2e éd. revue. Bruxelles, 1933, viii-443 pp. Prix : 15 belgas.
21. H. Delehaye. *Cinq leçons sur la méthode hagiographique.* Bruxelles, 1934, in-8°, 147 pp. Prix : 4 belgas.
22. *Henrici VI Angliae regis Miracula postuma* ex codice Musei Britannici Regio 13. C. VIII edidit Paulus Grosjean S. I. Bruxelles, 1935, in-8°, 262*-328 pp. Prix : 15 belgas.

IMPRIMERIE DE MEESTER — WETTEREN (BELGIQUE)

45
DEC 23 1935

ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS LIII — Fasc. III et IV

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS
BALDVINUS DE GAIFFIER

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel

PARIS
LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, rue Bonaparte

1935

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

HOC FASCICULO CONTINENTUR

Hippolyte Delehaye. Saints et reliquaires d'Apamée . 225
Paul Peeters. Sainte Sousanik, martyre en Arméno-Géorgie (*suite*) 245
Baudouin de Gaiffier. Le mémoire d'André Biglia sur la prédication de S. Bernardin de Sienne . 308
Paulus Grosjean. Legenda S. Sativolae Exoniensis . 359
François Halkin. Publications récentes de textes hagiographiques grecs 366
I. S. Conon l'Isaurien 369
II. Miracles des SS. Cosme et Damien . . . 374
Bulletin des publications hagiographiques . . . 382

Elderkin. Antioch on-the-Orontes 382.
Jerphanion. Églises rupestres de Cappadoce 382.
— Sator Arepo 382.
Damerau. Claudius II Gothicus 385.
Frere. Roman Lectionary 387.
Atchley. Epiclesis 387.
Klauser. Kirchenkalender der Vier Gekrönten 387.
Buenner. Le rite lyonnais 387.
Kehr. Italia pontificia 390.
Ehrhard. Der Marmorkalender in Neapel 390.
Mallardo. Calendario Napoletano 390.
Achelis. Die Katakomben von Neapel 390.
Chiese di Roma illustrate 394.
Denis-Boulet. Romée 394.
Homo. Rome médiévale 394.
Florilegium patristicum 396.
Opuscula et textus 396.
Patristic Studies 396.
Studies in Medieval and Renaissance Latin 396.
Waszink. Index Tertulliani 396.
Staehlin. Clemens Alexandrinus 396.
Papadopoulos. *Κύριλλος Ἀλεξανδρείας* 399.
— *Ἱστορία Ἐκκλησίας Ἀλεξανδρείας* 399.
Lazzati. Teofilo d'Alessandria 399.
Carrillo de Albornoz. S. Juan Crisóstomo 401.
Meyer. S. Jean Chrysostome 401.
Kauchtschischwili. Georgica 403.
Schanidse. Altgeorgische Chrestomathie 404.
Fourmy-Leroy. Vie de S. Philarète 407.
Griffe. Histoire religieuse de l'Aude 409.
Montalembert. Précis d'histoire monastique 412.
Phillips. History of the Church of Ireland 414.
Varley. St. Birinus 417.
Walsh. Gleanings from Irish MSS. 418.
de Blacam. First Book of Irish Literature 418.
Dickins-Ross. The Dream of the Rood 419.
Callanan. Abbey of Holy Cross 419.
David. S. Ferjus 420.
Eis. Quellen des Mombritius 421.
Mattei-Cerasoli. Codices Cavenses 422.
Virey. Églises romanes de Mâcon-Cluny 424.

SAINTS ET RELIQUAIRES D'APAMÉE

Les fouilles de la Mission archéologique belge à Apamée, poursuivies sous la direction de M. F. Mayence, professeur à l'université de Louvain, ont donné, récemment, des résultats inattendus [1]. Sans l'avoir cherché, les archéologues ont été amenés à travailler pour les hagiographes. A ceux-ci maintenant de reconnaître ces services en indiquant exactement ce que nous savions du culte des saints à Apamée, ce que nous apportent les dernières découvertes et les espérances qu'elles font naître pour l'avenir. Nous voudrions, dans le rapide exposé qui va suivre, essayer de remplir ce programme.

1. LES SAINTS D'APAMÉE.

Dans les listes des saints dressées d'après les ménologes et les synaxaires des Grecs, Apamée est représentée par trois martyrs : Antonin, Maurice et Marcel. Quoi que l'on puisse penser des récits par lesquels les hagiographes ont prétendu les honorer, l'antiquité de leur culte ne peut laisser le moindre doute. Tous les trois sont cités par Théodoret, dans le chapitre de la Thérapeutique où il fait le parallèle entre les réjouissances païennes et les fêtes des martyrs : *Ἀντὶ γὰρ δὴ τῶν Πανδίων καὶ Διασίων καὶ Διονυσίων καὶ τῶν ἄλλων ὑμῶν ἑορτῶν Πέτρου καὶ Παύλου καὶ Θωμᾶ καὶ Σεργίου καὶ Μαρκέλλου καὶ Λεοντίου καὶ Ἀντωνίνου καὶ Μαυρικίου καὶ τῶν ἄλλων μαρτύρων ἐπιτελοῦνται δημοθοινίαι* [2].

Le plus célèbre des trois, celui qu'on peut considérer comme

[1] Des aperçus sommaires sur les quatre campagnes de fouilles de 1930 à 1934 ont été publiés par M. Mayence dans le *Bulletin des Musées royaux d'Art et d'histoire*, 1931, p. 23-27 ; 1932, p. 42-46 ; 1933, p. 2-7 ; 1935, p. 2-10.

[2] *Graecarum affectionum curatio*, l. VIII, RAEDER, p. 219.

le patron de la ville, est S. Antonin. Dans un mémoire adressé aux évêques de la Syrie seconde par les archimandrites et les moines d'Apamée, ceux-ci se plaignent des excès dont la basilique de S. Antonin a été le théâtre. *Ὅσα δὲ καὶ οἷα διαφόρως κατὰ τὸν σεβάσμιον οἶκον τοῦ καλλινίκου μάρτυρος Ἀντωνίνου τετόλμηται, ποία φύσις ἔχουσα λόγον ἀδακρυτὶ διηγήσεται;* Les moines réunis pour la fête du martyr ont été massacrés par les partisans de Pierre, l'évêque monophysite, qui les commandait lui-même : *κατέσφαττε διὰ τῶν ἑπομένων αὐτῷ ὧν οὐχ ὁσίως ἐστρατήγει τῆς* (l. *τοὺς*) *ἐπὶ τιμῇ τῆς ἐκεῖσε ἐπιτελουμένης ἑορτῆς ἀθροιζομένους εὐλαβεῖς καὶ ὀρθοδόξους μοναχούς* [1]. Ce document a été lu au concile de Constantinople de 536. Il est bien superflu de faire remarquer que l'église et la célébration de l'anniversaire du martyr remontaient plus haut.

La Passion grecque de S. Antonin est perdue. Mais il nous en reste des résumés dans les synaxaires au 9 et au 10 novembre. Antonin était natif d'Aribazos, localité de la Syrie seconde. Il était de son métier tailleur de pierres. Un jour il passe par un village, appelé dans le texte *Καπρουάγνιδος*, pendant que les païens célébraient leur fête. Antonin pénètre dans le temple et brise les idoles. Après avoir été cruellement battu il se rend à Apamée, où, d'accord avec l'évêque, il entreprend de bâtir une église en l'honneur de la Sainte-Trinité. Les gens de son pays l'apprennent, vont le surprendre pendant la nuit et le mettent en pièces : *μεληδὸν αὐτὸν κατέκοψαν* [2]. Un autre résumé est un peu plus complet. Le saint avait commencé par exhorter les païens à renoncer à leurs erreurs. N'ayant pas réussi à les persuader, il s'était attaché à un anachorète du nom de Théotime. Après deux ans, il avait pris le parti d'abattre l'idole [3]. Le rédacteur du synaxaire arménien a connu la même Passion. Le lieu de naissance d'Antonin est appelé Privala ; son exploit a lieu à Caprosevan ou Capharsevan. L'évêque d'Apamée lui dédie une église [4].

[1] HARDOUIN, *Acta Conciliorum*, t. II, p. 1389.
[2] *Synax. Eccl. CP.*, p. 208.
[3] Ibid., p. 209.
[4] Voir *Comm. martyr. hieron.*, p. 485.

Le martyr Antonin est un des rares saints auxquels le martyrologe hiéronymien avait consacré une notice historique. Le texte complet a disparu, mais il en reste quelques débris précieux à recueillir. En rassemblant les éléments épars dans divers exemplaires, on arrive à reconstituer la notice :

> *in Syria provincia in regione Apamiae Antonini pueri annorum XX vico Aprocavictu sub Constantio imperatore* [1].

Aprocavictu (dans le manuscrit Ottobonien 38 : *vico Aproga*) répond au grec *Καπρουάγνιδος*. Si l'on pouvait se fier à la version du synaxaire arménien, cette localité se trouverait dans la banlieue d'Apamée, à moins que ce ne fût un quartier de la ville : *Sancti corpus reppererunt in duas partes divisum. Quod Christiani acceptum in urbem Apameam detulerunt atque in spelunca deposuerunt prope Caprosevan* [2]. La prudence commande de ne pas accepter sans contrôle cette affirmation d'un témoin dont l'information est sujette à caution.

Nous n'avons pas de raison spéciale de révoquer en doute le récit dont les extraits ci-dessus dessinent les lignes principales. Rien n'y fait soupçonner les invraisemblances et les développements oiseux qui nous mettent en garde contre tant de récits artificiels. L'indice chronologique cadre bien avec l'histoire telle qu'elle nous est racontée. Antonin n'est pas un martyr des grandes persécutions. Il est victime de la colère d'un groupe de païens qui se sont vengés de l'injure faite à leurs dieux. Les agressions de ce genre, inspirées par un zèle indiscret, ne sont pas sans exemple avant le triomphe de l'Église ; elles se multiplièrent plus tard. Il est vrai que la discipline ne les tolérait pas et que les honneurs du martyre étaient refusés à ceux dont les excès de zèle avaient provoqué des représailles sanglantes. Mais les principes n'étaient pas toujours appliqués dans toute leur rigueur [3], et nous ignorons les considérations sur lesquelles

[1] *Comm. martyr. hieron.*, p. 485-86.
[2] Ibid., p. 486.
[3] Sur tout ceci, voir *Sanctus*, p. 166-69.

s'est appuyé, dans le cas d'Antonin, le jugement de l'Église. Toujours est-il qu'elle semble n'avoir pas hésité à lui décerner l'auréole.

A côté du martyr d'Apamée, les martyrologes et les légendiers placent un certain nombre d'homonymes qui ont parfois embarrassé les chercheurs dépourvus des critères indispensables pour se prononcer sur l'identité de chacun d'eux. C'est ainsi qu'il se rencontre un S. Antonin à Plaisance, à Pamiers, à Capoue, à Palencia ; depuis que nous connaissons l'abrégé syriaque, il faut y ajouter l'*Ἀντωνῖνος* du 13 août et celui du 4 mai. Ni l'un ni l'autre ne peuvent créer de sérieuses difficultés. Celui du mois d'août est un martyr de Synnada, en Phrygie. D'après le martyrologe hiéronymien il était évêque [1]. Celui du 4 mai très heureusement peut être éliminé. L'hiéronymien ajoute à son nom une notice, laquelle, comparée à celle des synaxaires grecs, nous oblige à remplacer *Ἀντωνῖνος* par *Ἀντωνῖνα*, une martyre de Nicée [2]. Restent cinq noms qui ont donné lieu à bien des confusions. Mais déjà le P. Du Sollier [3] et le P. Stilting [4] ont judicieusement débrouillé cet écheveau, et nous n'avons qu'à renvoyer à leurs dissertations, d'où il ressort que seuls Antonin d'Apamée et Antonin de Plaisance doivent être considérés comme des personnalités distinctes.

On s'est demandé si l'Antonin, dont l'abbaye de Frédélas possédait les reliques, n'était pas le martyr d'Apamée de Syrie, dont la nouvelle Apamée du Languedoc (*Appamia, Pamia*) rappellerait la translation. Il est fort difficile de se prononcer sur ce point. Mais le changement de nom de la localité qui est devenue Pamiers paraît bien inspiré par la pensée que le martyr honoré à Frédélas n'était autre qu'Antonin de Syrie. Et il est arrivé ce qui est inévitable en pareil cas. Le patron du lieu a fini par être considéré comme un saint du pays, et les hagiographes lui ont fait une légende en conséquence. Cette légende circula sous plusieurs formes

[1] *Comm. martyr. hieron.*, p. 441.

[2] Ibid., p. 229.

[3] *Act. SS.*, Iul. t. II, p. 7-21. Au 30 septembre, t. VIII, p. 293, à propos d'Antonin de Plaisance, le P. Clé marque son accord avec le P. Du Sollier.

[4] *Act. SS.*, Sept. t. I, p. 340-54.

qui toutes ont gardé quelques traits de l'histoire du martyr syrien. Celle qui paraît la plus ancienne [1], le fait passer de son lieu natal, Apamée, *in alium vicum*. Il ne cesse de déployer son zèle contre les impies, ce qui lui vaut la couronne du martyre Il est massacré par les paysans : *in plurimas partes frusta·tim divisus*, c'est le *μεληδὸν* de la Passion grecque [2]. Les restes du martyr sont jetés dans le fleuve. Ce qui suit est probablement encore emprunté à la même Passion. Nous trouverons en effet un épisode analogue dans une autre légende dont l'auteur semble avoir connu l'hagiographie d'Apamée, comme nous aurons l'occasion de le dire. *Sacra venerandi corporis membra, quae fuerunt ante dispersa, velut in unam eamdemque compagem se sponte propria contulerunt; gloriosissimus quoque illius sanguis pro Domini nostri amore profusus, ita aquae illius rapido furore coniunctus est* [3]. L'adaptation du récit à Pamiers devient évidente dans les dernières lignes de la légende : *Passus est autem beatissimus martyr Antoninus tempore Antonini imperatoris, cognomento Pii, haud longe extra muros supra dictae urbis super fluminis ripam quod Areia vocatur* [4]. C'est l'Ariège, remplaçant l'Oronte. Et il ne faut pas longtemps pour découvrir la provenance du nom de l'empereur. Celui du martyr a suffi pour le suggérer.

La version reprise par Vincent de Beauvais [5] a gardé quelques traits de la légende précédente, mais ajoute celui-ci : *ad sacerdotalem dignitatem promotus est*. Les autres légendes de S. Antonin de Pamiers sont insignifiantes, lorsqu'elles ne tombent pas dans l'extravagance [6]. Celle qui a été publiée par le P. Labbe n'a guère gardé d'autre attache avec la tradition syrienne que les premiers mots : *Igitur reverentissimus puer Antoninus Appamiae oppido exstitit oriundus* [7],

[1] *BHL.* 568.

[2] Le manuscrit dont se servait Stilting, portait *frustra divisus*. La correction qu'il a proposée est certaine, comme on le voit.

[3] *Act. SS.*, Sept. t. I, p. 354, n. 3.

[4] Ibid., p. 355, n. 5.

[5] *BHL.* 570.

[6] *BHL.* 572-575.

[7] *BHL.* 572.

qui nous ramènent au XX *annorum puer* de la notice du martyrologe hiéronymien.

Le martyre de S. Maurice et de ses LXX compagnons, soldats comme lui, est raconté dans une Passion dont la lecture se faisait le 21 février [1] et que les synaxaires résument à la même date [2]. L'empereur Maximien parcourt le monde pour détruire partout la religion chrétienne. Arrivé à Apamée, il reçoit une délégation des prêtres des idoles, qui accusent Maurice et ses soldats d'avoir embrassé la religion nouvelle. Il fait préparer son tribunal sur une place publique située entre les portes du Nord, et appelée *Γιτνεία Ἀμαξική*. Tout le peuple accourt assister au jugement. L'empereur reproche à Maurice son ingratitude. Maurice répond en affirmant sa conviction chrétienne. Les soldats sont interrogés à leur tour, Théodore et Philippe, au nom de tous, font leur profession de foi. Sur quoi ils sont dégradés, dépouillés de l'habit militaire, mis en prison et enchaînés. Ils s'encouragent mutuellement et prient ensemble.

Trois jours plus tard nouvelle audience près de l'*Ἀμαξικὴ πύλη*. Tous refusent de sacrifier. Parmi eux, l'empereur distingue un jeune homme, Photinos, le fils de Maurice, et veut l'amener à obéir. Peine inutile. Il donne l'ordre de frapper les soldats à coups de nerfs de bœuf. Pendant qu'on les tourmente, le Christ vient soulager leurs souffrances. Maximien fait allumer un grand bûcher. Les martyrs s'avancent résolument ; mais la flamme ne les touche pas. On les attache à des poteaux, et on leur râcle les côtes avec des ongles de fer. Rendu furieux par une apostrophe de Maurice, l'empereur fait décapiter Photinos sous les yeux de son père. Enfin, se voyant vaincu, le tyran convoque les sénateurs et demande qu'on lui indique quelque nouveau supplice capable d'effrayer ces chrétiens obstinés. Et voici ce qu'inventent les sénateurs. Les martyrs seront exposés nus, le corps enduit de miel, aux morsures des insectes. Cet avis est agréé, et les soldats sont attachés à des poteaux, en plein soleil dans un endroit marécageux. Leur supplice dura dix jours et dix

[1] *BHG*[2]. 1230.

[2] *Synax. Eccl. CP.*, p. 481.

nuits. Les chrétiens leur donnèrent une sépulture honorable.

Le dialogue entre le persécuteur et les martyrs, qui forme la partie principale de la Passion, développe les banalités ordinaires, et les incidents sont ceux qui remplissent la plupart des récits du même genre réglés par la convention littéraire. Le genre de supplice auquel les martyrs sont soumis, pour extraordinaire qu'il soit, n'est pas une invention originale. Ce qui se racontait de Marc d'Aréthuse [1] a été appliqué à toute la troupe d'Apamée.

La longue histoire que nous avons résumée nous apprend moins sur S. Maurice qu'une seule ligne de Théodoret qui atteste l'antiquité de son culte. Elle paraît avoir été écrite à Apamée même. L'hagiographe connaît le nom d'une des portes, et mentionne la plaine située à l'ouest de la ville, *μεταξὺ τῶν προσκειμένων ταύτην δύο ποταμῶν καὶ τῆς λίμνης*. Le lac est peut-être l'étang qui se voit encore au pied de l'acropole. On cherche en vain les deux fleuves. Peut-être faut-il compter avec quelque cours d'eau, affluent de l'Oronte, qui se serait plus tard perdu dans les marécages? Mais alors même que nous arriverions à désigner l'endroit exact où l'hagiographe place le lieu de supplice des martyrs, il ne faudrait pas attacher une importance spéciale à pareille indication. A moins qu'il ne s'agisse d'un édifice, tel qu'un amphithéâtre, où le drame aurait eu son dénouement, la tradition populaire ne garde pas le souvenir de l'endroit où les exécutions ont eu lieu. Il en est autrement du lieu de la sépulture. La foule ne se trompe pas sur l'emplacement du tombeau, marqué, le plus souvent, par une basilique ou une chapelle. Dans le cas qui nous occupe, la nature du supplice inventé par le narrateur le menait assez naturellement à choisir pour théâtre du martyre un terrain marécageux.

Les soixante-dix compagnons donnés à Maurice ne sont connus que par notre légende. C'est une attestation manifestement insuffisante, et dans un pays où le culte des martyrs était aussi en honneur qu'en Syrie, un groupe de LXX martyrs serait devenu célèbre à l'égal des XL martyrs de Sébaste. L'auteur de la Passion de S. Maurice a-t-il simplement

[1] Grégoire de Nazianze, *In Iulianum*, I, 89, *P.G.*, t. XXXV, p. 620. Cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 10.

inventé les soldats, y compris Photinos, Théodore et Philippe, ou a-t-il mis en œuvre quelque tradition vague pour donner plus de relief à son récit? On peut s'attendre à tout de la part des hagiographes lorsqu'ils ont à suppléer au défaut de documents.

Nous ne pouvons manquer de signaler un récit qui se passe loin d'Apamée, la Passion des XLV martyrs de Nicopolis en Arménie [1] où se rencontre le nom peu commun de Maurice ; qu'il ait été fourni par l'hagiographie syrienne, on n'aura pas de peine à le croire en constatant qu'à côté de Maurice y figurent Léonce et Antonin, comme dans le texte de Théodoret cité au début de ce travail [2]. Et la fin de la légende rappelle le trait qui termine une des versions de la Passion de S. Antonin : les reliques dispersées se réunissent en un même endroit du fleuve [3]. Il en est de même pour les reliques des XLV martyrs. Le juge fait précipiter leurs os en eau profonde, espérant en être débarrassé à jamais. Mais le fleuve semble veiller à la conservation de ce dépôt sacré : *Ὁ δὲ ποταμός, καθάπερ παρακαταθήκην λαβὼν τῶν ἁγίων τὰ λείψανα, καὶ ὡς ὀφείλων σῳα καὶ ἀκέραια ἀποδοῦναι, αὐτὰ συναγαγὼν ἐν ἑνὶ τόπῳ παρεφύλαττεν* [4]. Il est difficile de penser que ce soient là des coïncidences fortuites et il faudra s'en souvenir lorsqu'on voudra se prononcer définitivement sur les sources et la composition de cet étrange récit.

Le mieux connu des saints d'Apamée est S. Marcel [5] dont les Grecs font mémoire dans les synaxaires le 14 août [6]. Théodoret lui consacre une page de son Histoire [7] ; Sozomène s'occupe de lui [8] et deux anonymes lui ont fait une biographie. Nous apprenons par Théodoret qu'il succéda, sur le siège d'Apamée, à l'évêque Jean : c'est celui qui assista au concile de Constantinople de 381. Marcel s'appliqua prin-

[1] *BHG*². 1216.
[2] Plus haut, p. 225.
[3] Plus haut, p. 229.
[4] *BHG.*² 1216, c. 25.
[5] *Act. SS.*, Aug. t. III, p. 151-56.
[6] *Synax. Eccl. CP.*, p. 891.
[7] *Hist. eccl.*, V, 21.
[8] *Hist. eccl.*, VII, 15.

palement à combattre l'idolâtrie, et se distingua par son zèle à détruire les temples. L'historien raconte que le préfet d'Orient, étant venu à Apamée avec deux tribuns et de la troupe, essaya de jeter bas le temple de Jupiter. Mais l'édifice était si solidement construit qu'il dut y renoncer. Un simple débardeur s'offrit à l'évêque et promit de réussir l'opération à condition qu'on lui accordât le salaire de deux ouvriers. Il se mit à l'œuvre, et commença par creuser le sol à la base des colonnes, qu'il entoura de matières inflammables. Mais on essaya inutilement de les allumer ; le démon était là pour l'empêcher. L'évêque fut averti, et envoya le diacre Equitius avec de l'eau bénite. Il suffit d'une aspersion pour mettre le démon en fuite. La flamme fit son œuvre, les colonnes tombèrent et entraînèrent dans leur chute le reste de l'édifice. La même méthode fut employée pour abattre les autres temples. Théodoret ne donne aucun détail sur la mort de l'évêque. Il se borne à dire que celui qui avait été en correspondance avec les martyrs, reçut lui-même la couronne du martyre.

Il est assez naturel de se demander à quels martyrs Théodoret fait allusion. Aucune réponse décisive n'a été faite à cette question. Le récent éditeur de Théodoret se demande s'il ne faut pas les chercher en Perse [1]. On pourrait songer aux martyrs de la persécution de Sapor, si l'on avait de meilleurs repères chronologiques. C'est tout ce que l'on peut dire.

Sozomène donne de l'épiscopat de Marcel une esquisse qui complète sur plus d'un point la précédente. Les gens d'Apamée faisaient appel, pour protéger leurs temples, à des hommes venus de Galilée et du Liban. Marcel voyait dans la destruction des sanctuaires païens des villes et des villages l'unique moyen d'en finir avec la superstition. L'expédition que raconte l'historien et qui coûta la vie à l'évêque, n'est pas celle que décrit Théodoret. Le grand temple dont il fit l'assaut, avec des soldats et des gladiateurs, se trouvait *ἐν τῷ Αὐλῶνι*, dans le pays d'Apamée. L'évêque accompagna la troupe. Mais souffrant de la goutte et ne

[1] L. PARMENTIER, *Theodoret Kirchengeschichte*, p. 395, i. v. *Μάρκελλος*.

pouvant prendre une part active à l'opération, il se tenait à l'écart. Quelques païens, s'étant aperçus de son isolement, se jetèrent sur lui et le précipitèrent dans un brasier. Les auteurs de ce meurtre restèrent d'abord inconnus. Mais quand ils furent découverts, les enfants de Marcel voulurent les faire punir. Le synode s'y opposa, jugeant peu convenable de venger la mort d'un martyr.

Dans la lettre des archimandrites Acace et Paul adressée à S. Épiphane, et placée en tête du Panarion, il est fait mention *τοῦ κοινοῦ ἀδελφοῦ Μαρκέλλου... ὄντος τῆς ἡμετέρας μάνδρας* [1], que l'on a proposé d'identifier avec Marcel d'Apamée. Il aurait été moine avant son épiscopat. Mais la preuve n'est pas faite [2], et il ne faut pas oublier qu'il était marié et père de famille. Jusqu'à preuve du contraire, il s'agit simplement d'un homonyme.

En terminant sa notice sur Marcel, Théodoret nous confie qu'il ne manque pas de matériaux pour l'allonger de beaucoup de traits admirables. Mais il se voit obligé de les supprimer, pour ne pas abuser de la patience du lecteur. Cette déclaration fait naître l'espoir de trouver des détails inédits dans les deux biographies de S. Marcel qui ont été récemment publiées et dont nos prédécesseurs s'étaient contentés de donner des extraits. On ne tarde pas à comprendre pourquoi ils ont renoncé à en publier le texte intégral. On n'emporte de la lecture de ces pièces qu'une vive déception. La première, *Βίος καὶ μαρτύριον τοῦ ἁγίου Μαρκέλλου ἐπισκόπου Ἀπαμείας τῆς Συρίας*, commençant par ces mots : *Νενόμισται πολλάκις* [3], est tirée de deux manuscrits de la bibliothèque Nationale de Paris, le Grec 1177 et le Suppl. grec 241, qui sont des ménologes du mois d'Août. C'est un panégyrique. L'auteur interpelle son auditoire : *καὶ σὺ τοίνυν, ἀκροατά*, et la rhétorique fait à peu près tous les frais de cette biographie. Que le saint appartînt à une famille distinguée, qu'il fût, dans son jeune âge, un modèle de toutes les vertus, qu'il

[1] HOLL, *Epiphanius*, t. I, p. 154.

[2] Cf. *Act. SS.*, Aug. t. III, p. 153.

[3] B. LATYŠEV, *Hagiographica graeca inedita*, dans *Mémoires de l'Academie des sciences de Saint-Pétersbourg*, VIII[e] série, t. XII (1914), p. 119-25.

ait même pratiqué quelque temps l'*ἡσύχιος βίος*, il n'y a rien là qui ne soit dans le programme. On peut même croire que la vague magistrature qu'il aurait exercée avant d'être appelé au siège d'Apamée fait partie de ces développements que les rhéteurs savent trouver par eux-mêmes. Pour notre auteur S. Marcel est originaire de Chypre. Il n'a probablement pas inventé ce détail. Mais il est étrange qu'il appelle la localité où il aurait rempli je ne sais quelles fonctions *τὴν πόλιν ἥτις ἐστὶν ἡ Κυπρίων*. Lorsque, abandonnant les généralités, l'hagiographe se met à nous donner des détails précis sur la carrière épiscopale de Marcel, il transcrit mot pour mot l'Histoire de Théodoret. Mais il n'hésite pas à donner son opinion sur la question qui nous tient encore en suspens : qui sont ces martyrs avec lesquels Marcel échangeait des lettres? Un de ceux-là devait être nécessairement le grand martyr Antonin : *καὶ γὰρ Ἀντωνίνῳ τῷ νικηφόρῳ ἐπέστελλε μάρτυρι καὶ ἄλλοις ἑτέροις μάρτυσι καὶ ἀντιγράφων ἐτύγχανε*. Cette interpolation du texte de Théodoret est particulièrement malheureuse. Antonin, victime d'une agression subite, n'a pu recevoir ni écrire des lettres. Théodoret suppose des martyrs qui ont langui en prison avant d'aller au supplice.

Il est une dernière particularité qui n'est pas empruntée à Théodoret : c'est le genre de mort subi par Marcel : *πυρὶ τὸ σῶμα καταφλεχθείς*. C'est la version de Sozomène. Notre hagiographe a-t-il lu cet historien? On peut en douter. Embarrassé, comme il l'était visiblement, par la pénurie de documents, il lui aurait emprunté autre chose.

Rien de nouveau non plus à tirer de la Passion *Ὅτε Θεοδόσιος ὁ μέγας* qui fait partie du ménologe abrégé qu'on a décoré du titre de Ménées impériaux [1]. C'est un résumé de la biographie de Marcel, toute en lieux communs comme la précédente, à l'exception de douze lignes transcrites de Théodoret. Sur l'origine cypriote de Marcel ce texte est d'accord avec le *Βίος καὶ μαρτύριον*, et le dénouement est le même. Les idolâtres, furieux, *συνέσχον τε αὐτὸν καὶ τῷ πυρὶ κατακοντίσαντες ἔκαυσαν*.

[1] B. Latyšev, *Menologii anonymi byzantini saeculi X quae supersunt*, t. II (Petropoli, 1912), p. 276-78.

Le synaxaire, qui, dans une notice très serrée, reproduit la même histoire, ajoute une variante curieuse dans le titre : *ἄθλησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Μαρκέλλου ἐπισκόπου Ἀπαμείας καὶ τῶν ἑβδομήκοντα μαθητῶν αὐτοῦ*[1]. De ces LXX compagnons il n'est plus question dans la suite. On y aura reconnu ceux du groupe de S. Maurice attribués par erreur à un autre saint d'Apamée.

La fête de S. Marcel se célébrait à Constantinople dans l'église Saint-Jean-Baptiste *ἐν τοῖς Σφωρακίου*. Une autre notice du synaxaire doit être mentionnée ici. Au 25 février il annonce : *ἄθλησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Μαρκέλλου ἐπισκόπου Ἀπαμείας τῆς Κύπρου*[2]. Apamée de Chypre n'existe pas. Ce que nous avons dit plus haut permet de trouver un sens à cette formule, en la complétant comme suit : *Μαρκέλλου ἐπισκόπου Ἀπαμείας <ὁρμωμένου ἐκ> τῆς Κύπρου*. C'est une seconde commémoration de S. Marcel d'Apamée, dont nous ignorons la raison d'être.

Nous n'avons pas cité parmi les saints d'Apamée *Ἀρίσταρχος, ὃς ἐπίσκοπος Ἀπαμείας γέγονεν*, cité dans les synaxaires, au 30 juin[3]. Cet Aristarque est celui dont il est fait plus d'une fois mention dans le Nouveau Testament, par ex. *Act.* 19, 29 ; 20, 4 ; 27, 2. Il n'a rien de commun avec Apamée. Dans la distribution des sièges épiscopaux aux personnages apostoliques par le pseudo-Dorothée, cette ville lui a été attribuée. C'est une fantaisie qui ne mérite pas d'être discutée.

On croit rencontrer dans le martyrologe hiéronymien, au 11 février, un martyr d'Apamée sous cette forme : *in Apamia Paenis*[4]. En rapprochant cet énoncé de la liste du 18 et du 19 décembre, on constate qu'il fait partie de la série des saints que l'on donne comme compagnons aux saints Luceia et Auceia[5]. Apamia est ici un nom de personne. Le second nom doit se lire plus probablement Paeni, et non

[1] *Synax. Eccl. CP.*, p. 891.
[2] Ibid., p. 490.
[3] *Synax. Eccl. CP.*, p. 787.
[4] *Comm. martyr. hieron.*, p. 87.
[5] Ibid., pp. 651, 654.

Pronici comme nous l'avons cru d'abord. En tout cas il est étranger au calendrier d'Apamée.

On cite encore parmi les martyrs de cette ville Gaius et Alexandre, dont il est fait mention dans Eusèbe [1]. C'est confondre deux villes du même nom. Ces martyrs n'appartiennent pas à Apamée de Syrie, mais à Apamée du Méandre [2].

2. LES RELIQUAIRES D'APAMÉE.

Les explorateurs du champ de fouilles d'Apamée avaient décidé, au début de leur quatrième campagne, de pratiquer des sondages dans la région S.-E. de la ville, en face de la grande colonnade [3]. Presque aussitôt ils découvrirent les restes d'un édifice important, et bientôt une belle mosaïque avec des inscriptions mentionnant les donateurs, notamment un *ἀρχισυνάγωγος τῶν Ἀντιοχέων*, avec la date du 7 janvier de l'an 703 de l'ère des Séleucides, 392 de l'ère chrétienne. C'est le pavement d'une synagogue qui a été remplacée par une église chrétienne. Huit chapiteaux de colonnes provenant de cette église ont été retrouvés, l'un d'eux avec la croix se détachant sur un dessin élégant. L'abside principale a été reconnue, mais nulle trace de crypte ou de confession. Nous n'avons donc aucune raison de penser qu'on se trouve en présence d'une basilique dédiée à un des martyrs d'Apamée.

Autour de l'abside, de part et d'autre, sont disposées des chapelles. Dans l'une d'elles ont été découverts deux blocs de marbre, d'une forme particulière, dont la destination ne fait aucun doute. Ce sont des reliquaires ; sur la face principale sont inscrits, en caractères du ve-vi^e^ siècle les noms des saints dont ils renfermaient les reliques. Donnons d'abord le texte des inscriptions [4].

[1] *Hist. eccl.*, V, 16, 22.

[2] *Origines du culte des martyrs*[2], p. 158.

[3] MAYENCE, *La quatrième campagne de fouilles à Apamée*, dans *Bulletin des Musées royaux*, 1935, p. 2-10.

[4] D'après les photographies que M. Mayence a bien voulu nous communiquer. Nous l'en remercions bien cordialement.

La première n'offre aucune difficulté de lecture :

+ *Λίψανα τῶν ἁγίων Κοσμᾶ*
καὶ Δαμιανοῦ καὶ
διαφόρων ἁγίων +

Cosme et Damien sont les célèbres saints guérisseurs de Cyr, dont le culte était répandu dans tout l'Orient, en attendant qu'il fût introduit à Rome et de là dans toute l'Église latine [1].

Rien de plus clair non plus que l'inscription du second reliquaire :

+ *Λίψανα τοῦ ἁγίου Θεοδώρου*
καὶ διαφόρων ἁγίων +

Théodore n'est pas, comme les précédents, un saint de Syrie, mais un des grands martyrs d'Asie Mineure, dont le tombeau était visité par les pèlerins, à Euchaïta, dans le Pont [2].

Dans une autre basilique, découverte en 1931 et nouvellement explorée lors des dernières fouilles — c'est la basilique Est — est venu au jour un troisième reliquaire, un bloc en marbre rose, semblable aux précédents [3]. L'inscription, particulièrement intéressante, n'est malheureusement pas intacte. Nous lisons :

+ *Λίψ(ανα) τῶν ἁγίων Ἰούδα καὶ Δ ...*
καὶ τοῦ ἁγίου Καλλινίκου καὶ τοῦ ἁγίου Ἰω.....
τοῦ στρατιώτου καὶ τῶν ἁγίων μ'
μαρτύρων +

Dans les listes de saints qui nous sont parvenues, nous ne relevons que deux fois le nom de *Ἰούδας*, et chaque fois c'est celui d'un apôtre. Le 16 mai, les Grecs font mémoire *τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Ἰούδα ἀδελφοῦ τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Ἰακώβου;* le 22 mai, *τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Ἰούδα τοῦ Ζηλωτοῦ* [4]. Tel

[1] *Les origines du culte des martyrs*[2], p. 190-91.
[2] *Les légendes grecques des saints militaires* (Paris, 1909), p. 11-43.
[3] MAYENCE, t. c., p. 7.
[4] *Synax. Eccl. CP.*, pp. 689, 702.

était le prestige du titre d'apôtre, qu'on n'aurait pas manqué d'en faire mention si les fidèles d'Apamée s'étaient crus en possession des reliques d'un des deux saints que nous venons de nommer. Mais nous avons une raison spéciale d'exclure les deux apôtres. Dans notre inscription *Ἰούδα* et le suivant, *Δ*... dont il ne reste que l'initiale, forment groupe, car on n'y lit pas *τοῦ ἁγίου Ἰούδα καὶ τοῦ ἁγίου Δ*... Dans les lignes 2 et 3, le titre de saint est chaque fois répété ; du fait qu'il n'est exprimé ici qu'une fois et au pluriel, il faut conclure qu'il s'agit de saints qui ont été martyrisés ensemble : S. Judas et un compagnon, tous les deux également inconnus de nous, mais dont on n'est pas autorisé pour cela à nier l'existence. Une inscription, relevée dans une vieille basilique, est souvent plus précieuse qu'un long récit, écrit par un inconnu et se dérobant au contrôle.

Le nom de *Καλλίνικος* a été porté par plus d'un martyr. Le plus souvent il appartient à un groupe. Ainsi, au 28 septembre, Eustathe a pour compagnon un Callinicus [1] ; au 7 novembre un autre Callinicus fait partie de la troupe de trente-trois martyrs de Mélitène [2] ; un autre encore est nommé dans la Passion fabuleuse de S. Mélèce, au 24 mai [3]. Le 14 décembre les Grecs commémorent les SS. Thyrsus, Leucius et Callinicus [4]. Si, comme le texte le donne à penser, il s'agit dans l'inscription d'un Callinicus isolé, il faudrait s'arrêter au martyr de Gangres, dont la fête se célèbre le 29 juillet [5] et qui était spécialement honoré dans la capitale, *πλησίον τῆς Ἰουστινιανοῦ γεφύρας καὶ πλησίον τοῦ Πετρίου* [6].

Du nom suivant il reste à peine un peu plus que l'initiale, mais il ne faut pas hésiter à lire *Ἰωάννου*. Les synaxaires font mention, le 30 juillet, lendemain de la fête de S. Calli-

[1] *Synax. Eccl. CP.*, p. 88.

[2] *BHG*². 749, 750 ; *Synax. Eccl. CP.*, p. 201.

[3] *BHG*². 1249 ; *Synax. Eccl. CP.*, p. 705.

[4] *BHG*². 1845 ; *Synax. Eccl. CP.*, p. 305.

[5] *BHG*². 287.

[6] *Synax. Eccl. CP.*, p. 853. La veille, 28 juillet, les synaxaires mentionnent le groupe, inconnu d'ailleurs, de *Κυντιανοῦ, Δάδα, Μαξίμου καὶ Καλλινίκου*, ibid., p. 854. Ce n'est pas une conjecture trop hardie de reconnaître dans ce Callinicus le martyr du lendemain. Les copistes sont sujets à des erreurs de cette espèce.

nicus, de *Ἰωάννου τοῦ στρατιώτου,* et ils racontent son histoire d'après un texte que nous n'avons plus [1]. Jean servait sous Julien, *ἐν τῷ νουμέρῳ τῶν Ταϊφάλων.* L'empereur l'avait envoyé, en compagnie d'autres soldats chrétiens, avec mission de sévir contre leurs coreligionnaires. Jean feignait d'exécuter les ordres du persécuteur, mais en réalité il venait en aide aux chrétiens, les avertissant à temps de prendre la fuite ou favorisant leur évasion. Il exerçait la charité envers les pauvres et les malheureux et se livrait à la prière et au jeûne. Il mourut saintement, et fut enseveli dans un endroit nommé *Πανδέκτης* réservé aux étrangers. Son nom et sa sainteté furent révélés à une pieuse femme. On lui attribue beaucoup de miracles. Sa protection était spécialement sollicitée pour empêcher la fuite des domestiques et retrouver les objets volés. Il était honoré à Constantinople dans l'église Saint-Jean l'Évangéliste, près de la grande église. Nous n'oserions garantir la valeur historique de toutes les parties de cette biographie, qui nous a gardé le souvenir d'une dévotion populaire. Il n'est pas sans intérêt d'apprendre que le culte de ce saint, dont nous ne savions guère que le nom, avait pénétré jusqu'en Syrie.

Nous n'avons rien à ajouter au sujet des Quarante martyrs, qui sont évidemment ceux de Sébaste, et qui ont joui d'une célébrité sans égale.

L'intérieur des reliquaires n'a rien révélé au sujet de la nature des reliques qu'ils renfermaient. C'étaient probablement des ossements ou des parcelles prélevées sur les saints corps. On sait qu'en Occident, durant des siècles, de pareilles soustractions furent sévèrement interdites, et que, seules, les reliques représentatives étaient tolérées. Les Orientaux ne s'en contentaient pas et savaient se procurer des reliques réelles.

Non moins que leur contenu, la forme des reliquaires doit retenir notre attention. Voici comment les décrit M. Mayence. « Ils consistent en un bloc de marbre, de forme rectangulaire,

[1] *Synax. Eccl. CP.*, p. 855. Une simple mention du même saint, sans notice, au 12 juin, ibid., p. 748.

dans lequel, à la partie supérieure, a été creusée une petite cavité destinée à contenir des reliques et reliée par un étroit conduit à une sorte de petit godet aménagé sur la face latérale droite. Le couvercle du reliquaire affecte la forme d'un couvercle de sarcophage ; il est percé, au sommet, d'un trou en forme d'entonnoir par où on pouvait verser, dans la cavité contenant les reliques, un liquide qui était ensuite recueilli dans le petit godet latéral et qui était sans doute considéré comme sanctifié par le contact avec les reliques [1]. »

Ce n'est pas la première fois qu'on signale des reliquaires sous forme de sarcophages. Le musée de Brousse en possède un qui renfermait *Τροφίμου τοῦ μάρτυρος ὀστέα* [2]. Un autre, dépourvu malheureusement de toute inscription, est conservé au musée de Berlin [3]. Mais ces petits monuments ne sont pas munis de cette sorte de canal, qui traverse les reliquaires d'Apamée et dont M. Mayence a parfaitement indiqué la raison d'être. Il ne peut y avoir le moindre doute sur la destination de l'orifice supérieur et du récipient latéral. C'est pour nous un témoin d'un antique usage auquel les écrivains ecclésiastiques font parfois allusion. Tout le monde connaît les vers de Prudence sur les fleurs et les parfums employés dans les cérémonies funéraires des chrétiens :

Nos tecta fovebimus ossa
violis et fronde frequenti,
titulumque et frigida saxa
liquido spargemus odore [4].

Et il nous dit ailleurs, que les fidèles, au tombeau de S. Hippolyte,

oscula perspicuo figunt impressa metallo,
balsama defundunt, fletibus ora rigant [5].

Très probablement ne s'agit-il ici que des liquides aromatisés répandus sur les parois extérieures de la tombe.

[1] MAYENCE, *La quatrième campagne de fouilles à Apamée*, p. 4.
[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 336 ; *Les origines du culte des martyrs*[2], p. 159.
[3] O. WULFF, *Altchristliche Bildwerke*, n. 1627.
[4] *Cathemerinon*, X, 169-172.
[5] *Peristephanon*, XI, 193-194.

Paulin de Nole, qui revient à plusieurs reprises sur le rite qui s'accomplissait sur le tombeau de S. Félix, mentionne fort clairement les parfums introduits dans le tombeau par deux ouvertures pratiquées dans la plaque de marbre qui le couvrait ; ces parfums étaient recueillis ensuite par les fidèles qui avaient grande confiance en leur vertu curative. Nous donnons ici la partie principale de sa description, dont le texte aurait besoin d'être revu, mais dont le sens général est suffisamment clair.

Nota loci facies cunctis manet, ut super ipsum
martyris abstrusi solium, claudente sepulchri
cancello latus, in medio sit pagina quaedam
marmoris, adfixo argenti vestita metallo.
Ista superficies tabulae gemino patet ore
praebens infusae subiecta foramina nardo [1],
quae cineris sancti veniens a sede reposta
sanctificat medicans arcana spiritus aura.
haec subito infusos solito sibi more liquores
vascula de tumulo terra subeunte biberunt [2].

Ailleurs il dit plus simplement :

Martyris hi tumulum studeant perfundere nardo,
ut medicata pio referant unguenta sepulchro [3].

D'autres textes relatifs à des tombeaux de martyrs mentionnent l'ouverture destinée à recevoir des parfums. L'invention des reliques des XL martyrs à Constantinople racontée dans Sozomène donne à cet égard quelques curieux détails. A l'endroit présumé où les reliques doivent être cherchées on aperçoit un trou ; c'est un premier indice. L'officier impérial, qui préside à la recherche, y introduit une baguette qu'il en retire parfumée. On ne doute plus qu'on ne soit en présence d'un tombeau de martyr [4].

L'évêque de Tium, Constantin, à qui nous devons un récit

[1] Nous adoptons ici la leçon de Muratori. Hartel écrit : *praebens infuso subiecta foramina nardi.*

[2] *Carmen* XXI, 586-595, HARTEL , p. 177.

[3] *Carmen* XVII, 38-39, HARTEL, p. 98.

[4] SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, IX, 2.

de la translation des reliques de Ste Euphémie de Chalcédoine, décrit le tombeau et signale une ouverture assez large pour y introduire la main. Lui-même y avait introduit la sienne, touché le sarcophage et respiré la bonne odeur dont ses doigts étaient imprégnés [1]. Évagrius décrit le sanctuaire et le tombeau de Ste Euphémie, et fait connaître le système employé pour en retirer ce qu'il croit être du sang et n'était probablement qu'une substance parfumée [2]. C'est au moyen d'une éponge fixée à une tige de fer [3]. Là, comme ailleurs, la cavité était protégée par un *κλειθρίδιον*, la *fenestella* qu'on voit mentionnée dans Grégoire de Tours [4] et dans d'autres textes qu'on pourrait citer ici. Au tombeau de S. Hyacinthe d'Amastris, on recueillait de la poussière et des cendres. Il n'est question, dans le panégyrique du martyr par Nicétas le Paphlagonien que de l'ouverture : *τὸ τοῦ τάφου στόμα* [5].

L'archéologie apporte des documents à l'appui des textes que nous avons cités. Nous citerons au moins la dalle funéraire qui recouvre le tombeau de S. Paul dans sa basilique. On y a ménagé trois cavités d'inégale profondeur qui s'ouvrent à la surface [6]. Par les orifices on introduisait des encensoirs remplis de charbons ardents, des morceaux d'étoffe ou « brandea » et d'autres objets qui étaient censés sanctifiés par un contact plus ou moins intime avec le tombeau du saint et se distribuaient aux fidèles [7].

Il convient de rappeler, en terminant, la trouvaille faite à

[1] Les reliques furent transportées de Chalcédoine, *σὺν τῇ λάρνακι*. Et l'évêque ajoute : *ἐν δὲ ταύτῃ τῇ λάρνακι μικρὰ ὑπῆρχεν ὀπὴ ἥτις καὶ μέχρι τοῦ νῦν ἐστι φέρειν δυναμένη ἔνδον ὡσεὶ μέγεθος χειρὸς ἀνθρώπου· ἐν ᾗ κἀγὼ ὁ ἀνάξιός ποτε τὴν χεῖρα τετολμηκὼς εἰσήγαγον καὶ τοῦ γλωσσοκόμου ἁψάμενος ἡσθόμην τῆς εὐωδίας καὶ τῆς χάριτος ἀντελαβόμην. Act. SS.*, Sept. t. V, p. 275, n. 3.

[2] *Αἷμα γὰρ ἐκ τοῦ τιμίου αὐτῆς λειψάνου εὐωδίας πεπληρωμένου ἐξήρχετο, ὅπερ ὡς μύρον θεοχορήγητον τοῖς νοσοῦσι ἐδίδοτο.* Ibid., n. 4.

[3] Evagrius, *Hist. eccl.*, II, 3.

[4] *In gloria confessorum*, I, 36 ; *In gloria martyrum*, 27.

[5] *Act. SS.*, Iul. t. IV, p. 230.

[6] H. Grisar, *Analecta Romana* (Roma, 1899), p. 267-73.

[7] De Rossi, *Roma sotterranea*, t. III, p. 426.

Syracuse, en 1893, d'une tombe offrant des particularités qui ne sont pas sans jeter quelque lumière sur notre sujet. A l'extrémité de la dalle sont pratiquées trois ouvertures circulaires correspondant à des conduits qui se rétrécissent en forme d'entonnoir ; sur chacune d'elles se plaçait un tamis qui laissait passer le liquide versé par des mains pieuses. L'épitaphe a malheureusement disparu. Le squelette trouvé dans la tombe était celui d'une jeune fille d'une quinzaine d'années [1]. Rien n'indique que ce fût celui d'une martyre ou d'une sainte. Le rite de l'infusion n'était pas à lui seul un indice de culte. Il en est autrement de l'acte de dévotion qui consiste à recueillir les parfums mis en contact avec les reliques ou avec le sarcophage, pour être employés à des onctions ou servir d'eulogies. De cette antique pratique chrétienne les reliquaires d'Apamée nous apportent, sous une forme inédite, une preuve nouvelle. Les monuments connus jusqu'ici n'en fournissent aucune qui soit aussi claire et aussi complète [2].

H. D.

[1] P. ORSI, dans *Notizie degli scavi*, 1893, p. 292-94.

[2] On a recueilli à Apamée des fragments de reliquaires plus petits, de forme identique, mais sans inscription. Il en est de même d'un monument en basalte, trouvé à Mu'allak. W. K. PRENTICE, *Publications of an American archaeological expedition to Syria in 1899-1900*, Part III (New York, 1908), p. 266. Cet auteur le prend pour un bénitier ou une installation de distribution d'eau en rapport avec un aqueduc. MAYENCE , t.c., p. 4.

SAINTE SOUSANIK

MARTYRE EN ARMÉNO-GÉORGIE

(14 DÉCEMBRE 482-484)

SECONDE PARTIE. ÉTUDE CRITIQUE.

I. Documents et témoignages.

Si le lecteur a pris la peine de parcourir les textes hagiographiques réunis ci-dessus [1], il aura pu remarquer que la légende de Ste Šoušanik est demeurée relativement fixe dans ses grandes lignes. Sur l'essentiel des faits, tous les récits sont à peu près concordants. Dans le détail et dans la mise en scène, on discerne, avant tout examen, des divergences, qui paraissent commandées par le point de vue national des rédacteurs. Du reste, là où ils brodent sur la même donnée, on ne se sent point partout obligé de les croire. Mais le fond traditionnel dont ils s'inspirent est indiscutablement celui qui se retrouve sous les témoignages historiques antérieurs à la légende et que celle-ci ne peut avoir influencés. Pour apprécier ces témoignages à leur juste valeur, il convient de commencer par les étudier à part, en les isolant, autant que possible, de tout élément emprunté aux récits de nos hagiographes.

Ste Šoušanik apparaît pour la première fois dans l'histoire à l'occasion du conflit qui amena la rupture entre l'Église géorgienne et le patriarcat arménien monophysite [2].

[1] P. 8-48.

[2] Sur ces démêlés, voir N. Akinian, *Կիւրիոն կաթողիկոս Վրաց. պատմութիւն հայ-վրական յարաբերութեանց եօթներորդ դարու մէջ*, Vienne, 1910 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 106-109 ; I. A. Džavakhov, *Istorija*

C'est à Tzourtav, auprès du tombeau de la sainte, que s'alluma cette dispute. L'évêque du lieu, un Arméno-Géorgien, nommé Moïse, s'étant mis en révolte ouverte contre son métropolitain Kyrion, archevêque de Mtzkhetha, avait pris son recours auprès du catholicos d'Edšmiadsin. Il s'ensuivit, entre le siège patriarcal d'Arménie et le métropolitain de Géorgie, une correspondance où les mêmes récriminations reviennent obstinément, amenant les mêmes réponses. Un des griefs allégués contre Kyrion était d'avoir aboli, dans l'église de Tzourtav, la liturgie arménienne instituée par Ste Šoušanik. Le souvenir de la sainte se trouve ainsi mêlé à des événements survenus plus d'un siècle après sa mort mais qui éclairent d'une évidence irrécusable sa personnalité historique et la persistance de son culte.

Les documents relatifs à toute cette affaire nous ont été transmis par deux témoignages qui se complètent et se corroborent mutuellement.

1. Le « Livre des lettres ».— Le premier et le plus voisin de la source originelle est un recueil de lettres ou de mémoires en forme épistolaire. Plusieurs florilèges du même genre ont laissé des traces dans la littérature arménienne[1]. Celui dont il est question présentement s'est conservé dans un manuscrit de la bibliothèque des Antonins d'Ortha-Keuï, près de Constantinople, d'après lequel il a été publié à Tiflis, en 1902, sous le titre de Գիրք թղթոց, « *Livre des Lettres* ». Ce manuscrit, daté de l'an 1298, provient de *Qal'at-ar-Roum*, en arménien *Hrōmkla* (ou *Rhomgla*), sur l'Euphrate. Par l'analyse du contenu, le P. N. Akinian a montré qu'il se compose de deux parties, dont l'une, qui se termine à la p. 219 de l'édition, dérive d'un exemplaire ayant appartenu au patriarche S. Grégoire Vkaïaser (1065-1105). Elle représente une collection déjà formée au VIIe siècle. C'est dans cette partie ancienne que se trouve comprise la correspon-

cerkovnago razryva meždu Gruziej i Armeniej v' načalě VII. věka, dans *Bulletin de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg*, 6e sér., t. II, 1, 1908, pp. 433-46, 511-36.

[1] Akinian, op. c., p. 37-45.

dance échangée entre Kyrion et ses adversaires. Le reste du manuscrit est rempli d'une ou de plusieurs additions ajoutées au recueil de Grégoire Vkaïaser [1]. Ce supplément est sans intérêt pour nous, sous cette réserve pourtant qu'il contient des pièces antérieures au VIII[e] siècle : preuve que le compilateur qui a formé le premier noyau de la collection opérait sans méthode fixe, au gré des matériaux qu'il trouvait à sa portée.

Le *Livre des Lettres* reproduit 24 lettres se rapportant au conflit entre Edšmiadsin et Mtzkhetha. Ce dialogue épistolaire s'étend sur près de quatre années : fin 604 - 608/609. Contre Kyrion, qui tient seul tête à l'orage, on voit intervenir le catholicos Moïse, qui mourut en l'année 604, Vrthanès K,ertoł (ou le grammairien), vicaire patriarcal pendant la vacance du siège, l'évêque Moïse de Tzourtav, le catholicos Abraham, successeur de Moïse et le marzpan Smbat d'Hyrcanie [2]. Derrière ces personnages, on en aperçoit d'autres, que nous allons retrouver dans un instant. Toute cette mêlée marque du caractère le plus fortement réaliste le cadre historique dans lequel le souvenir de S[te] Šoušanik nous est attesté pour la première fois.

2. OUKHTANÈS. — A l'exception d'un mémoire du catholicos Moïse sur le concile de Chalcédoine, toutes les pièces de cette polémique épistolaire se retrouvent, au moins en abrégé, dans un factum qui porte le nom d'Oukhtanès [3]. Le dossier s'y est accru de plusieurs documents qui manquent au *Livre des Lettres*, notamment d'une lettre de Moïse (le catholicos) à Kyrion et de la réponse de Kyrion, que l'auteur déclare avoir fait rechercher à Tiflis et traduire du géorgien par un certain prêtre Kirakos [4].

Qui était Oukhtanès? Il faudrait le savoir pour apprécier la valeur du témoignage qu'il nous a conservé. La vérité est que ce personnage est entouré d'un mystère dif-

[1] L. c., p. 38-39.

[2] Smbat Bagratouni. Il est longuement parlé de lui dans l'*Histoire d'Héraclius par l'évêque Sebêos*, ch. XIV-XIX, trad. F. MACLER (Paris, 1904), p. 42-52.

[3] Cf. supra, p. 7.

[4] OUKHTANÈS, ch. 4, p. 14 ; cf. BROSSET, *Oukhtanès d'Ourha*, p. 284.

ficile à percer. La digression à laquelle nous sommes condamnés menace d'être un peu longue ; mais nous ne l'avons pas cherchée, et le meilleur moyen de la simplifier est encore de poser le problème bien clairement.

Oukhtanès passe pour avoir été évêque. Les manuscrits qui lui donnent ce titre ne s'accordent pas sur le nom de sa ville épiscopale. Celui qui a été popularisé par la traduction de Brosset l'appelle : évêque d'Ourha, c'est-à-dire d'Édesse. A l'encontre de cette indication qui a passé dans l'usage, sans discussion, Étienne Orbelian, à la fin du XIIIe siècle, parle de l'histoire composée par « Oukhtanès, évêque de Sébaste » [1]. Cette leçon semble confirmée par l'intitulé du manuscrit qui a servi à l'édition de Vagharšapat. Elle a été acceptée par Alishan, auquel le P. Akinian se rallie avec un peu d'hésitation [2]. Le texte même de l'ouvrage y donne au moins une apparence de fondement. Oukhtanès prend un intérêt particulier aux souvenirs religieux de Sébaste ; il connaît la topographie de ses sanctuaires [3]. Il voudrait même faire croire qu'ayant découvert par ses propres recherches que les Quarante martyrs ont été arrêtés le quinze (ou le treize) du mois d'areg, il aurait en conséquence fixé leur fête à cet anniversaire, qui correspond, dit-il, à la date du neuf mars, à laquelle leur martyre est célébré dans toutes les Églises orthodoxes [4]. Cette prétention est futile et elle se double d'un synchronisme impossible [5] ; mais il n'en ressort pas moins qu'Oukhtanès se donnait pour évêque de Sébaste. Laissons-le donc provisoirement sur ce siège, où il fait une figure un peu moins suspecte qu'à Édesse [6].

De sa personne, de sa carrière, de l'époque et des circonstances où il vécut, on ne sait exactement rien, en dehors des faits qu'il avance dans une introduction sous forme d'épître adressée à Ananie, abbé de Narek.

[1] Պատմութիւն տանն Սիսական, éd. M. Emin (Moscou, 1861), p. 72 ; cf. Akinian, l. c., p. 53.

[2] Op. c., p. 53-54.

[3] Première partie, ch. 69, p. 99 ; Brosset, ch. 84, p. 268.

[4] Ibid., ch. 61, p. 87 ; Brosset, ch. 76, p. 271-72.

[5] Brosset, l.c., p. 261, note 3.

[6] Cf. infr., p. 259-60.

Ce fragment autobiographique est noyé dans un verbiage tellement inextricable que Brosset a renoncé à le traduire. Le fait est que, pour le tourner en n'importe quelle langue, il faudrait en dégonfler les pléonasmes et en redresser les anacoluthes, qui défient toute construction grammaticale. Ce phébus revient à dire qu'Ananie s'était une première fois adressé à Oukhtanès, par une lettre que lui avait apportée le prêtre Philippe, pour le déterminer à écrire le présent ouvrage. Devant cette invitation, Oukhtanès avait pris peur, comme les saints personnages de l'ancien Testament qui, à l'appel de Dieu, avaient répondu en prétextant la faiblesse de leur voix ou la pesanteur de leur langue ou l'inexpérience de leur âge. Outre ce premier chef d'excuse, il préférait attendre une invitation plus authentique qu'une lettre, puisque, dit-il, *in ore duorum aut trium testium stat omne verbum* [1]. Ayant donc appris qu'Ananie se proposait de venir ա՛ն մեզ, « chez nous », c'est-à-dire près d'Argina, où résidait alors le catholicos, il avait remis toute l'affaire jusqu'au moment où elle pourrait s'expliquer de vive voix. Suit une homélie en huit longues pages sur divers sujets d'édification. Après quoi, arrivant au fait, il raconte ce qui suit :

Age vero quondam eo tempore quo ad piissimum sanctumque patriarcham Chatzicium [2] *venisti munus ac donum illi ferens librum « Radicem fidei », in quo adversus diphysitas tu ipse, per virtutem inhabitantis in te Spiritus sancti, fidei mysterium edisseruisti, de hace mea historia mecum os ad os collocutus es. Quod si locum doceri vis, una tibi sponsionis tesseram indicabo — quae utinam tibi probetur — atque rerum gestarum tempus perspectum faciam. Nempe cum una digressi ambularemus, consedimus ad ripam fluvii qui dicitur Achurean et Domini offertorium recitavimus quod Athanasii dicitur: erant autem aestatis dies, mense tre, undecimo die, qui dies erat dominicus, hora nona. Iamvero haec a me tibi sponsionis tessera data fuit, pactum caritatis et pignus paratae*

[1] *Din.* 19, 15 ; *Matth.* 18, 16 ; 2 *Cor.* 13, 1.

[2] Kliačik I Aršarouni (971-992) ; cf. F. Tournebize, art. *Arménie*, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. III, col. 372, 310.

voluntatis ad perficiendum quod de hace mea historia poposceras. A te autem mihi (promissum fuit) te recordaturum esse foedus nostrum et sponsionis tesseram, simulque et caritatis pignus, adeoque te in sancto loco tuo, ubi titulo insignitus es magisterii, perpetua caritatis recordatione (me) commemorare non omissurum in precibus tuis, ut omnium sanctorum oratu gratiae Spiritus sancti tibi pariter et mihi donentur, nobis adiumento futurae in opere cui incumbimus, in spe divina gloriantes.

Ici son éloquence le reprend et il repart de plus belle dans la déclamation creuse pour expliquer comment le chef d'œuvre, objet d'une aussi laborieuse incubation, est enfin parvenu à maturité. Mais ce qu'on vient de lire suffit à éclairer le débat.

Comme le P. Akinian l'a fort bien montré, d'après des synchronismes détaillés ici par l'auteur [1], la rencontre d'Ananie et d'Oukhtanès aurait eu lieu en 986. Or il semble bien qu'à cette date, Ananie était déjà mort, car Grégoire de Narek n'aurait pas manqué de soumettre à l'approbation de son grand-oncle, maître et supérieur l'invitation royale qui l'avait décidé à composer son commentaire sur le Cantique des Cantiques, terminé en 980 [2]. Ce n'est du reste que bien longtemps après cette promenade sentimentale sur les bords de l'Akhourian qu'Oukhtanès aurait pu se donner l'air d'en révéler les circonstances à Ananie, qui devait les connaître aussi bien que lui. N'insistons pas sur l'étrangeté de cette phrase : « Si vous le désirez, je vous apprendrai où et quand la chose s'est passée ». Un mauvais écrivain, qui fuit l'expression juste avec l'application que paraît y mettre Oukhtanès, est certainement capable de prendre ce non-sens pour une figure de style. Mais il faut au moins supposer que les souvenirs évoqués avec ce pédantisme presque malséant remontaient à un passé déjà éloigné.

Ce n'est pas tout. Entre le jour mémorable où la composition du livre fut décidée, devant les flots de l'Akhourian, et la date inconnue où ce grand œuvre fut achevé, Oukh-

[1] *Kiurion katoġikos Vratz*, p. 51-54.

[2] Mémorial du commentaire sur le Cantique des Cantiques. Œuvres de Grégoire de Narek, 2e éd. (Venise, 1840), p. 367.

tanès était devenu évêque de Sébaste. Ce changement de résidence et d'occupations aurait dû compter pour quelque chose dans les motifs qui ont obligé Ananie de Narek à relancer son correspondant. Mais Oukhtanès oublie d'en parler et continue de déclamer dans le vide sans nous dire un seul mot des conditions vraies où il lui a fallu exécuter son travail. A lire ses amplifications creuses, on ne se douterait pas qu'il a cessé d'habiter près de la résidence patriarcale d'Argina [1]. Il ne paraît pas davantage sentir que sa nouvelle dignité l'oblige à tempérer quelque peu la servilité de ses prosternements devant l'abbé de Narek. Tout cela ne laisse pas d'aggraver beaucoup l'impression de supercherie dont le lecteur est repris chaque fois qu'il essaie de traduire en faits précis et cohérents les affirmations ou totalement vagues ou trop ostensiblement circonstanciées d'Oukhtanès.

Quand de l'introduction on passe au corps même de l'ouvrage, la méfiance redouble. Le livre d'Oukhtanès devait comprendre trois parties. La première est un aperçu rétrospectif sur l'histoire des dynasties arméniennes depuis le déluge, avec un chapitre préliminaire, qui remonte jusqu'au paradis terrestre. On ne saurait imaginer un centon plus dépourvu de valeur documentaire et d'originalité, même dans le genre fabuleux [2]. Supprimez ce qui était déjà dit en meilleur style par le pseudo-Moïse de Khoren et le pseudo-Zénobe de Glak, à peine reste-t-il au compte d'Oukhtanès quelques insipides anecdotes, à supposer qu'elles soient de lui. Comment donc Ananie, dont on voudrait faire le parrain de cet ouvrage, a-t-il pu attacher le moindre prix à posséder cette arlequinade?

C'était pourtant un esprit éclairé qu'Ananie de Narek. On ne sait rien de cet *Hauaṭarma!* (« Racine de la Foi »), que d'après Oukhtanès, il aurait écrit contre les diphysites. Mais Ananie appartient à l'histoire [3], au moins par les réfu-

[1] Sur *Argina* et le séjour des catholicos arméniens dans cette localité, voir S. Éphrikian, Հնաշխարհիկ բառարան, t. I (Venise, 1903-1905), p. 291-93.

[2] Brosset, peu suspect de scepticisme, s'exprime sévèrement sur l'insignifiance de cette compilation. *Oukhtanès d'Ourha...*, Introduction, p. x.

[3] Cf. Karapet Ter Mekerttschian, *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche* (Leipzig, 1893), p. 83-86.

tations qu'il a opposées aux Pauliciens ou Thondrakiens. Son monastère de Narek était, à cette même époque, un foyer intellectuel où la culture hellénique était en honneur. Quand Basile II, au début de l'an 1000, avait paru en dominateur dans la vallée du Čorokh, pour reprendre possession des états du curopalate David d'Ibérie [1], ses succès politiques et militaires, fort mal vus du roi d'Arménie, Gagik I, furent célébrés à Narek sur un mode dithyrambique [2], preuve, entre plusieurs autres, que le particularisme arménien n'y régnait pas avec l'étroitesse qu'il eût fallu pour admirer la littérature d'Oukhtanès.

Si donc Ananie avait eu besoin d'un érudit pour lui faire des recherches dans les antiquités chrétiennes et même dans l'histoire nationale arménienne, il l'aurait trouvé sur place. N'avait-il pas sous ses ordres les deux petits-fils de sa propre sœur, Jean et son frère Grégoire [3], l'un des plus grands écrivains de l'Arménie ? Mais non ! Il lui faut chercher au loin et talonner à plusieurs reprises un pitoyable cacographe, qui lui ressassera des fables déjà plus que défraîchies. Cela s'est vu ailleurs, dira-t-on. Oui, et même cela se peut voir encore. Mais nous ne sommes pas au bout, et la suite montrera si, dans l'espèce, cette échappatoire a la moindre chance d'être recevable.

La seconde partie du livre est le factum sur la sécession des Ibères. Elle ne donne pas lieu aux mêmes objections. Les matériaux qui ont servi à la composer sont de bon aloi et nous ne marchanderons pas à Oukhtanès le mérite d'en avoir complété la collection [4]. L'invraisemblance inadmissible, ce serait de vouloir que le travail, tel qu'il existe, soit dû à l'initiative d'Ananie de Narek. Ananie n'avait

[1] Z. Avalichvili, *La succession du curopalate David d'Ibérie, dynaste du Tao*, dans *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 176-202.

[2] Par Grégoire de Narek lui-même. Mémorial de ses « Élégies » (l.c., p. 268), écrit en 1002, troisième année après la campagne de Basile II au Caucase.

[3] Épître dédicatoire de Grégoire de Narek à Ananie, évêque de Mokk', *Œuvres*, p. 422-23.

[4] M. Ǧavakhišvili (Džavahov) a justifié par de bonnes raisons l'authenticité des pièces additionnelles qui ne se trouvent que dans Oukthanès. *Bulletin de l'Académie de St.-Pétersbourg*, t.c., p. 440-46.

besoin ni d'Oukhtanès ni de personne pour savoir que la correspondance officielle qui constitue le fond solide du mémoire d'Oukhtanès était insérée dans le *Livre des Lettres*. S'il ne possédait pas ce volume, chose difficile à croire, il était lui-même bien placé pour le retrouver à la bibliothèque du catholicos.

De ces documents, Oukhtanès a tiré un acte d'accusation en règle contre l'Église géorgienne. Était-ce là ce qui intéressait Ananie? Mais ce factum, de la plus violente partialité, est contraire à l'esprit qui règnait au monastère de Narek. Admettons que l'on puisse garder un doute sur les idées personnelles d'Ananie ; sur celles de son neveu Grégoire, on sait positivement à quoi s'en tenir. Ses sympathies déclarées pour l'orthodoxie chalcédonienne lui ont même attiré des vexations que ses biographes ont racontées [1]. Si réellement l'abbé de Narek avait choisi comme collaborateur ou comme porte-parole un pamphlétaire hargneux, intraitable dans sa haine contre les tenants de Chalcédoine, il est bien surprenant que ce fanatique ne soit pas intervenu pour prêter main forte aux ennemis de Grégoire. Dira-t-on que cette invraisemblance peut s'expliquer par des considérations de personnes qui nous échappent? Soit, nous n'insistons pas. En voici une autre.

Pour compléter les moyens de preuve que lui fournissait le *Livre des Lettres*, Oukhtanès a dû, nous assure-t-il, se livrer à des investigations en Géorgie même. Il a interrogé sur place la tradition orale. Il a même employé des émissaires qui lui ont découvert et traduit du géorgien des pièces dont il flairait l'existence [2]. Toute cette enquête, il l'a conduite de son évêché de Sébaste, où il était aussi mal placé que possible pour éclaircir un point d'histoire arméno-géorgienne, demeuré obscur en Arménie même. Étrange figure, décidément, que cet Oukhtanès, dont la personnalité, par chacun des traits de son signalement, contredit le rôle littéraire qu'il s'attribue.

A la suite de cette diatribe contre l'Église ibérienne, de-

[1] Čamič, *Histoire d'Arménie*, t. II, p. 852-53.

[2] Ch. 4, p. 17 ; ch. 62, p. 114-15 ; Brosset, pp. 284, 340.

vait venir une notice sur les *Dsaïds*, qui formait la troisième partie de cette trilogie hétéroclite. Elle est perdue, mais on peut en deviner le contenu par le résumé que l'auteur lui-même en a donné à la fin de son introduction [1]. Oukhtanès s'y déchaînait contre cette « nation », que l'on n'est pas surpris de voir associée aux Géorgiens dans les vituperations du fougueux pamphlétaire.

Qui étaient les Dsaïds? il y a déjà longtemps qu'on se le demande. L'orthographe même de leur nom n'est pas fixée. On le trouve écrit : *Dsaïdk'*, *Dsadk'*, *Dsaïthk'* : **Ծայդ-ք, Ծադ-ք, Ծայթ-ք**. Une note de Mekhithar d'Aïrivank' (au XIIIe siècle) semblait y reconnaître les *Dsaudêaïk'* (*Dsaudêatzik'*, *Dzodatzik'*, *Dzowdêatzik'*....) mentionnés par Moïse de Khoren (II, 8) parmi les tribus de l'Albanie, sur la foi du prétendu Mar Abas Katina. Brosset avait accepté cette identification. Mais le regretté N. Marr, tout en inclinant à penser qu' Oukhtanès parlait en effet des Dsaudêaïk', regardait comme une interpolation la glose insérée dans le texte de Mekhithar. Elle est en soi inadmissible ; et si elle a une apparence de fondement dans le livre d'Oukhtanès, c'est qu'un correcteur, trompé par la même fantaisie pédante, y a remplacé *Dsaudêatzik'*, par *Dsaïdk'*, qui n'est pas un terme ethnographique mais une simple dénomination religieuse [2]. Cette dernière observation, très fortement motivée, n'a pourtant pas convaincu M. N. Adontz. Reprenant une idée suggérée par Galoust Ter Mekerttšian [3], le savant arménien a voulu établir que les Dsaïds sont les ancêtres des *Bošas* ou Tziganes d'Arménie. Ils descendraient des *Zoṭṭ*, que Belâdhori et d'autres géographes arabes signalent au VIIIe siècle, sur le littoral ouest de la Caspienne [4].

A défaut des Zoṭṭ, on pourrait trouver aux Dsaïds d'au-

[1] P. 14 ; cf. BROSSET, *Introduction*, p. XI-XII.

[2] N. MARR, *Ark'aun, mongol'skoe nazvanie hristian, v svjazi s' voprosom ob armjanah-halkedonitah*, dans *Vizantijskij Vremennik*, t. XII (1906), p. 32-38.

[3] Fr. MACLER, *Histoire universelle par Étienne Asołik de Taron*, Deuxième partie (Paris, 1917), Introduction, p. CXXXIX-CXL.

[4] *O proïshoždenii armjan-catov*, dans *Žurnal Ministerstva narodnago prosvěščenija*, Nov. ser., t. XXXII (1911), p. 238-49 ; *Handes Amsorya*, t. XXVI (1912), col. 257-71.

tres ancêtres dans les réserves indéfinies de l'ethnographie caucasienne. Mais cette érudition ingénieuse se dépense en pure perte. Jusqu'à Oukhtanès, les Dsaïds n'apparaissent jamais sous ce nom dans aucune histoire, ni arménienne, ni étrangère. Et cela seul est déjà suffisamment grave. Une nation chrétienne qu'Agathange aurait omis de nommer dans ses catalogues de peuples à la mode homérique, qui n'est citée ni par Fauste de Byzance, ni par aucun auteur ancien, qui ne s'est montrée sur aucun champ de bataille, que ni les Grecs, ni les Perses, ni les Arabes n'ont rencontrée nulle part dans l'armée d'un chef connu et sous des enseignes susceptibles d'être identifiées : il faut beaucoup de bonne volonté pour croire à son existence. A partir de l'époque tardive où les Dsaïds apparaissent dans l'histoire, on ne les aperçoit jamais qu'à l'occasion d'une querelle religieuse. Leur nom sert toujours à désigner, avec une nuance péjorative, des partisans de l'orthodoxie byzantine. Par une belle ironie du sort, le premier à qui on le trouve appliqué est Grégoire de Narek lui même [1]. Ce serait donc tout exprès pour décrier son propre petit-neveu et la plus noble illustration de son monastère, qu'Ananie aurait mis à l'ouvrage le diffamateur qui se dit chargé par lui de régler le compte des Dsaïds. Car il n'y a aucun moyen d'en douter : les Dsaïds d'Oukhtanès sont les mêmes auxquels s'en prendront plus tard les polémistes anti-chalcédoniens qui dépendent de lui, Paul de Taron, Mekhithar d'Aïrivank', Mekhithar d'Aparank' et les autres [2]. Tous tant qu'ils sont, ces monophysites irréconciliables poursuivent dans les Dsaïds des tenants de la christologie orthodoxe.

C'est à ce titre pareillement, qu'ils sont défendus avec chaleur par Nicon de la Montagne Noire. Aux chapitres 35-37 de son *Taktikon*, composé vers 1066, semble-t-il, au monastère de Saint-Syméon [3], Nicon reproduit trois lettres [4],

[1] Čamič, *Histoire d'Arménie*, t. c., p. 852.

[2] Marr, *Ark'aun*, l.c., p. 30-32.

[3] Cf. E. Assemani, *Codices arabici Bibliothecae Vaticanae* (= Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. IV), cod. 76, p. 155 et suiv.

[4] Analysées par Marr, d'après une version slavonne, l.c. Extraits du texte grec dans Adontz, l.c., p. 241-43. Nous avons sous les yeux le texte complet de la version arabe.

une du patriarche d'Antioche et de son clergé au patriarche Euthyme de Jérusalem, la seconde de Pierre, higoumène de Saint-Syméon, au dit patriarche Euthyme, la troisième de Nicon lui-même au Géorgien Gérasime le reclus, en faveur de certains « frères » désignés sous le nom de *Τζᾶθοι*.

S'il n'était pas clair de soi que ces *Τζᾶθοι* sont nos Dsaïds, le contenu de ces trois documents suffirait à le prouver. La lettre de Nicon est particulièrement explicite. Les *Τζᾶθοι* y sont représentés comme des coreligionnaires arméniens de race et de langue, dépendants d'un métropolite en communion avec le patriarche d'Antioche et dont le siège était autrefois situé en Mésopotamie mais que les invasions des infidèles avaient forcés d'émigrer. Nicon, qui en avait connu plusieurs au monastère de Saint-Syméon, se porte garant de leur orthodoxie et de leur conduite irréprochable. Avec le patriarche d'Antioche et l'higoumène Pierre, il demande qu'on protège ces braves gens contre les mauvaises querelles que des brouillons leur avaient cherchées, on ne sait à quel propos, dans la ville Sainte.

Là dessus Nicon, avec un naïf pédantisme, s'embarque à disserter sur les origines du christianisme en Arménie. Il rappelle que, du temps de S. Théodose et de S. Sabas, il y avait, dans les laures du Cédron et du Jourdain, des Arméniens qui chantaient l'office en leur langue natale. Ce qu'il en raconte est ici sans pertinence. L'important, c'est que les *Τζᾶθοι* qu'il voudrait protéger contre les semeurs de zizanie sont de même race et de même confession que la colonie arménienne qui existait au VIe siècle dans les monastères palestiniens.

Il faut donc se rendre à l'évidence et reconnaître, comme N. Marr l'a soutenu, que Dsaïdk' est un qualificatif désignant des Arméniens fidèles à l'orthodoxie chalcédonienne. Ils ne le portaient pas dans l'usage courant. Quand ils en sont appelés, c'est toujours par des adversaires ou par des défenseurs qui s'emploient à les justifier. Il s'y attachait donc une nuance de signification injurieuse. Où et de qui avaient-

[1] Cf. ADONTZ, l. c., p. 242-43.

ils reçu ce sobriquet? Pour le savoir au juste, il faudrait connaître l'origine du nom. Au jugement très autorisé de N. Marr, *Dsaïd* n'est pas arménien. Que serait-il donc sinon arabe? Sans attribuer à ce problème étymologique plus d'importance qu'il n'en a dans la question présente, voici l'explication qui nous paraît plausible.

Sous la domination arabe, les Arméniens Grégoriens auront pris l'habitude de désigner comme des apostats ceux de leurs compatriotes dont ils entendaient se désolidariser devant l'administration musulmane, les tenant pour déchus de la nationalité arménienne. Un Arménien chalcédonien était donc un rénégat, جاحد, *ğâḥid*. Plus tard, quand une partie du territoire arménien a été réoccupée par l'empire grec, *ğâḥid*, resté en usage avec le même sens, sera devenu *Τζαΐθος*, ou *Τζᾶθος*, et c'est sous cette forme grecque que les écrivains arméniens l'ont repris à la basse époque[1]. Ce circuit pourra paraître un peu compliqué ; en fait il l'est moins que beaucoup d'autres dont toutes les étapes peuvent être vérifiées. Exemple, le grec moderne : *ἐλιξίριον*, qui est le français « élixir », qui est l'arabe الاكسيرون, *al-iksîroûn*, qui est le grec classique *ξηρόν*. Ainsi encore le nom propre grec *Βούρτζης* est la forme hellénisée de l'arabe برجي *bourği*, qui se ramène au grec *πύργος*. Ceci pour répondre à l'objection que la signification originelle de *ğâḥid* aurait dû persister dans *Dsaïd*.

En admettant même qu'il subsiste quelque obscurité sur l'étymologie de *Dsaïd*, il faut vraiment, qu'on nous passe l'expression, chercher midi à quatorze heures pour jeter le doute sur l'emploi de ce nom. Ainsi se trouve élucidé le rapport énigmatique qui existait entre les deux dernières parties du livre d'Oukhtanès. Après avoir vilipendé de son mieux

[1] Le traducteur arabe a translittéré *Τζᾶθοι* sans le comprendre, non plus d'ailleurs qu'il ne paraît avoir compris les autres termes ethnographiques employés par Nicon. Il écrit : ... الاتراذا, *al-Itrâδa, al-Atrâδâ*, qui peut se lire aussi : *al-Itzâδâ* ou *al-Atzâδâ* ce qui prouve tout au moins qu'il ne songeait pas aux *Zoṭṭ*, الزط.

les Ibères, déserteurs de l'obédience arménienne, le pamphlétaire aurait négligé l'essentiel de sa tâche s'il avait laissé en paix les chalcédoniens d'Arménie, dont le cas était encore beaucoup plus noir. De quelles accusations a-t-il trouvé moyen de charger leurs ancêtres? On regrette de n'en pouvoir juger, parce que ce réquisitoire aurait complété la physionomie de l'ouvrage d'Oukhtanès, et plus encore parce qu'il intéressait au premier chef l'Arméno-Géorgie, qui fut la patrie d'adoption de notre S^te^ Šoušanik. Mais nous sommes condamnés à l'ignorer. Nous savons seulement que ce factum a péri, sans avoir laissé nulle part aucune trace, ce qui en soi ne confirme guère l'intérêt extraordinaire qu'Ananie de Narek aurait pris à sa composition.

Pour résumer les observations qui précèdent, il faut bien constater que tous les faits susceptibles de contrôle donnent un démenti formel au récit autobiographique d'Oukhtanès. Cet auteur qui affecte d'indiquer avec une précision minutieuse le lieu et la date où la rédaction de son livre a été résolue ne nous est connu que par ses propres affirmations. Ni dans l'entourage du catholicos Khačik, ni à Sébaste et moins encore à Édesse, il n'a laissé le moindre souvenir. De son administration épiscopale, il ne reste en dehors de son ouvrage, ni un geste, ni une parole, ni une attestation quelconque. Les historiens de la fin du xe siècle ou de l'époque suivante, qui devraient l'avoir lu, Moïse de Kałankaïṭou peut-être, Aristakès de Lasṭiverd, Étienne Asołik, Matthieu d'Édesse et le continuateur de Thomas Ardsrouni certainement, l'ignorent lui et son livre. Le patronage dont il cherche à se couvrir est une fiction incohérente pour ne pas dire mensongère. Enfin son ouvrage même, par le plan hétéroclite sur lequel il est construit, trahit une manœuvre trop bien assortie avec la figure énigmatique de l'auteur. Il porte distinctement la marque d'une époque, ınq n'est pas celle d'Ananie de Narek.

A la fin du xie siècle, après la première poussée de l'invasion seldjoukide, la Géorgie connut une période de prospérité éclatante. Profitant habilement de sa bonne intelligence avec l'empire grec, le roi David II, « le Réparateur », parvint à réunir sous son sceptre tout le territoire ibérien. La domination géorgienne s'étendit de la Caspienne à la région

de Kars. Elle s'amplifia encore sous Georges III, petit-fils de David, et surtout pendant le règne glorieux de son arrière-petite-fille, la poétique reine Thamar [1], dont les armées atteignirent Trébizonde. L'Église géorgienne, associée à la fortune politique de ses rois, en reçut un prestige, dont l'éclat formait un contraste humiliant avec la condition précaire des catholicos fantômes, qui remplaçaient en Arménie le siège patriarcal transféré en Cilicie [2].

Pour les chalcédoniens restés nombreux en Gougark' et en Arménie même, le moment était venu de relever la tête. Leurs ambitions, trop naturellement avaient dû croître avec les progrès de cette brillante renaissance géorgienne, dont les Bagratides d'Artanouğ avaient donné le signal au siècle précédent.

Tout porte donc à croire que le livre d'Oukhtanès est une machine de guerre construite pour leur disputer le terrain ou retarder leur avance. Le polémiste dont la haine s'est donné carrière dans ce flot d'accusations hargneuses avait intérêt à se cacher. En mettant son libelle sous le nom d'un auteur déjà ancien, il a cru le sauver du soupçon d'être inspiré par les passions du moment. Sans doute aussi se figurait-il que le fatras historique qu'il étale dans la première partie donnerait le change et répandrait sur son attirail polémique une atmosphère de sereine érudition. C'est la seule raison d'être que l'on puisse trouver à ce hors d'œuvre qui, à la place et sous la forme où il se présente, est un défi au sens commun.

Une autre ruse qui porte la marque d'une époque, c'est d'avoir fait d'Oukhtanès un évêque de Sébaste. Jusqu'au commencement du XIe siècle, Sébaste était un diocèse dépendant du patriarcat de Constantinople. Un évêque arménien monophysite y aurait fait une figure impossible. Mais en 1016, le roitelet du Vaspourakan, Senek'erim, incapable de se défendre contre les Seldjoukides, fit abandon de ses états à l'empire grec [3]. Basile II lui accorda en échange la

[1] 1185-1214. « Le roi » Thamar, *Thamar mep'e*, comme l'appellent les Géorgiens.

[2] TOURNEBIZE, art. *Arménie*, l.c., col. 309-313.

[3] J. MARKWART, *Skizzen zur historischen Topographie und Geschichte von Kaukasien*, dans *Handes Amsorya*, t. XLI (1927), col. 863-64.

principauté de Sébaste, où une dynastie arménienne se maintint au cours de quelques générations. Le siège épiscopal de la ville a donc aussi pu se trouver temporairement rattaché au patriarcat arménien. Le faussaire qui a inventé Oukhtanès a mis à profit cette facilité ; on devine à quelle fin : il s'agissait d'expliquer pourquoi un ouvrage, inspiré, disait-on, par Ananie de Narek, ne sortait de l'ombre que longtemps après. Publié à Sébaste, il avait pu demeurer inaperçu en Arménie.

Cette longue et aride digression était indispensable pour apprécier le témoignage que le livre d'Oukhtanès apporte à la mémoire et au culte de S^te^ Šoušanik. La conclusion qui s'en déduit peut se formuler en deux mots.

Détaché de la date et de l'origine auxquelles on le rapportait, l'ouvrage garde toute sa valeur documentaire. A voir comment le pseudo-Oukhtanès ergote sur les lettres de Kyrion et de ses correspondants pour y trouver prétexte à inculper le primat de Géorgie, on doit reconnaître que le texte de ces documents s'imposait à lui et qu'il ne l'a ni inventé ni falsifié. S'il l'avait fabriqué lui-même, il pouvait à moins de frais y mettre les choses compromettantes qu'il s'évertue à en tirer. Nous croyons même qu'il n'y a aucune raison de suspecter les quelques documents dont il a enrichi le *Livre des Lettres*[1]. Mais cette question, sans effet sur la présente recherche, peut être réservée provisoirement.

Là où le nommé Oukhtanès est tributaire de la Passion de S^te^ Šoušanik, son témoignage ne gagne ni ne perd à un changement de signature. Après comme avant, il reste un simple écho de nos hagiographes.

Des traditions orales qu'il prétend avoir recueillies en Géorgie sur le compte de Kyrion, il n'y a probablement rien à retenir. Peu nous importe, car ces commérages dénigrants n'ont aucun rapport avec la mémoire de S^te^ Šoušanik.

Au contraire, ce qu'il nous apprend sur le tombeau de la martyre et la persistance de son culte acquiert un nouvel intérêt, car il en ressort que le pèlerinage de Tzourtav était encore en honneur deux siècles environ après la dernière attestation que l'on croyait en posséder.

[1] Voir ci-dessus, p. 247, note 4.

II. Le cadre historique.

Suffisamment éclairés sur la valeur de nos sources historiques autres que la Passion de S^te^ Šoušanik, nous pouvons maintenant essayer d'interpréter les témoignages qu'elles nous ont conservés. Prenons-les d'abord dans leur teneur littérale.

1. Lettre de Smbat, marzpan d'Hyrcanie[1], à Kyrion, catholicos des Ibères (*Livre des Lettres*, p. 169 ; cf. OUKHTANÈS, ch. 55, l.c., p. 94) : *իսկ հաւաստի [1] յեպիսկոպոսէս Ցուրտաւայ որ աստս [2] է՝ լուաք եւ կարի դժուարացաք. քանզի մեր, եւ այդ աշխարհի ազատ որերոյ [3] թէպէտ արիւն եւ հարազատութիւն ի միջի կայր, բայց հաստատութիւն եւ վստահ լինել մեզ որպէս յերդումն ինչ, այդ սուրբ վկայարան՝ որ ի Ցուրտաւ [4], պատուական եկեղեցիդ հաստատեցաւ, եւ պաշտաւնդ եւ կարդդ հայերէն [5] ի ձեր միջի էր, եւ փոխելդ [6] թշնամութիւն [7] ի մէջ արկանէք [8] :*

[1] *հաւատացի եւ* Oukht. — [2] *աստ* Oukht. — [3] *ազատերոյ* Oukht. — [4] *Ցուրտաւայ* Oukht. — [5] (*հաստատեցաւ - հայերէն*) *հայրենի որ* Oukht. — [6] *փոխելն* Oukht. — [7] *իմն* add. Oukht. — [8] *արկանէք* Oukht.

Id quippe a Tzurtavi episcopo, qui hic adest, explorato rescivimus et molestissime tulimus. Et re quidem vera, quamvis inter nostrae et vestrae patriae viros ingenuos consanguinitas et necessitudo intercederet, attamen securitatem et fiduciam, instar iuris iurandi cuiusdam, confirmaverat sacrum illud martyrium, quod (est) in Tzurtavi veneranda ecclesia vestra. Et caerimoniae ritus que armenii apud vos obtinebant, (quos) abrogantes inimicitias concitatis.

Dans une sorte de commentaire dont il a fait précéder la lettre du marzpan Smbat, Oukhtanès souligne les mots qui

[1] Voir ci-dessus, p. 247, note 2.

concernent le martyrium de Tzourtav : *Եւ դարձեալ զսուրբ վկայարան զսրբոյն Շուշանկայ, որ միջնորդ էր խաղաղութեան եւ տեղի աղաւթից երկուց կողմանցս : Այսոքիկ բանք միաբանի թղթոյն Աբրահամու :*

Et rursus : « Sacrum martyrium sanctae Susanicae, quod instrumentum pacis et locus orationis erat utrique parti ». Haec verba consonant cum epistula Abrahami.

2. Première lettre du catholicos Abraham à Kyrion (*Livre des Lettres*, p. 164 ; cf. OUKHTANÈS, ch. 44, l.c., p. 74) :

Այժմ [1] զչարագոյնն եւ զծանրագոյնն մեզ եհաս [2] լսել. զի զմիաւորութիւն հաւատոյ, եւ զասպնջականութիւն զերկուցունց [3] աշխարհացս Ցուրտաւայ եկեղեցին անշարժ միջնորդութիւամբ պահէր, ուստի սէր եւ խնամութիւնք [4] մարմնաւորականք եւ հաղորդութիւնք հոգեւորականք կատարէին ցնծալից ուրախութեամբ [5] : ատտ ի Մծխիթայի ի խաչն [6] գալով [7]. եւ այտի ի Սուրբ կաթուղիկէ : Այժմ զՑուրտաւայ զեպիսկոպոսն [8] հալածեալ [9], թէ ընդէր խոստովանել հրամայեն [10] զհաւատ ուղղափառութեան, եւ զպաշտաւնն հայերէն սրբոյ [11] Շուշանկան զկարգաւորեալն՝ [12] լսեմ թէ ի բաց փոխեցէք [13] :...

[1] *Արդ այժմ* Oukht. — [2] *զծանրականն եւս եհաս մեզ* Oukht. — [3] *երկոցունց* Oukht. — [4] *(ուստի - խնամութիւնք) ուստի եւ մեր խնդութիւն* Oukht. — [5] *ուրախութեամբք* Oukht. — [6] *խաչդ* Oukht. — [7] *գոլով* Oukht. — [8] *զՑուրտաւայ եկեղեցւոյն եպիսկոպոսն* Oukht. — [9] *է* add. Oukht. — [10] *հրամայես* Oukht. — [11] *հայրենի զսրբոյն* Oukht. — [12] *զկարգեալն, որպէս* Oukht. — [13] *խափանեալ էք* Oukht.

Iamvero acerbius quid et gravius nobis accidit audire. Nempe unitatem fidei atque foedera hospitii inter utramque regionem Tzurtavi ecclesia inoffenso commeatu custodiebat, unde caritas et sollicitudines corporales spiritalesque amicitiae laetissima cum alacritate vigebant, cum hinc ad sanctam Crucem Meschithensem [1] adirent, inde ad sanctam Catholicam [2]. Nunc

[1] La croix de Ste Nino ; cf. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 53 et ci-après, p. 305-306.

[2] L'église patriarcale d'Edšmiadsin.

vero, qui Tzurtavi episcopum expulit, quo modo pronuntiaveris [1] *eum fidem orthodoxam profiteri? Et ritum armenium a sancta Susanica ordinatum audio abrogatum a vobis fuisse...*

3. Réplique de Kyrion à la seconde lettre du catholicos Abraham (*Livre des Lettres*, p. 178 ; Oukhtanès, ch. 48, p. 81 ; ch. 52, p. 89).

Եւ յառաջ քան զդա եպիսկոպոսունք [1] *որ ի Ծուրտաւ լեալ են* [2]*, ի սրբոյն Շուշանկանէ* [3] *եւ այսր, Ափոց, Գառնիկ, Սահակ, Եղիշայ* [4]*, Յակովբ, Յոհան* [5]*, Ստեփանոս, Եսայի, Սամուիէլ* [6]*, Ստեփանոս* [7]*, Յոհաննէ* [8]*, եւ այլ եպիսկոպոսունք* [9] *ի Հայոց եւ ոմանք ի վրաց էին ի Հայս ուսեալք գիտունք եւ վարդապետք. նոքա եւ մեր վարդապետք ընդ միմեանս խաղաղութեամբ կեցին. ի միմեանս ուսանէին. եւ զմիմեանս ուսուցանէին. եւ մեր քան զմեր հարանցն ոչ թողեալ ինչ է, եւ ոչ յաւելեալ ի հաւատոց : Եւ ազատ մարդիկն որ ի Հայոց ի վիրս խնամութիւն արարեալ էր, ի սրբոյ Շուշանկայ պաշտաւնն գային, եւ ի սուրբ խաչս Մծխիթայի աղաւթել եւ աւրինաց հաղորդէին : Նոյնպէս եւ որ աստի անդր գային ի սուրբ կաթուղիկէ եւ յայլ եկեղեցիսդ աղաւթել...*

[1] *եպիսկոպոսք* Oukht. — [2] *էին* Oukht. — [3] *Շուշանկանէն* Oukht. — [4] *Եղիայ* Oukht. — [5] om. Oukht. — [6] *Յամուէլ,* Oukht. — [7] *միւս Յոհ-ւանոս* Oukht. — [8] *Յովհաննէս* Oukht. — [9] reliqua inseruit Uchtanes quasi suis verbis in commentarium c. 53.

Ante istum [2]*, qui Tzurtavi episcopi fuerunt, inde a sancta Susanica ad hunc* (*diem*), *Aphotz* [3]*, Garnic, Isaac, Elisaeus* (al. *Elias*), *Iacobus, Iohannes* (om. Uchtanes), *Stephanus,*

[1] Proprement : « tu ordonnes », ბრძანებ, formule ordinaire en géorgien, quand on s'adresse à quelqu'un dont la parole est censée faire autorité.

[2] C'est-à-dire : l'évêque Moïse.

[3] Lire *Aphot* (*Ap'oṭ*) leçon garantie par la Passion géorgienne ; voir ci-dessous, p. 267. Les deux lettres ṭ et *tz* diffèrent très peu dans l'alphabet khoutzouri. La variante *Ap'otz* doit donc être jointe aux indices qui prouvent que la lettre de Kyrion a bien réellement été traduite du géorgien.

Isaias, Samuel, Stephanus alter, Iohannes, (horum) alii episcopi (erant) ex Armeniis, alii ex Hiberis, in Armenia educati, viri eruditi et doctores. Isti doctoresque nostri in mutua pace vixerunt, mutuo discentes et mutuo se docentes. Et a nobis non secus atque a patribus nostris nihil prorsus in fide omissum aut additum fuit. Viri ingenui ex Armeniis erga Hiberos officiosi erant, ad sanctae Susanicae liturgiam et ad vestram Crucem sanctam Meschithensem precatum adibant et in sacris communicabant. Haud aliter et nostrates illuc ad sanctam Catholicam aliasque ecclesias vestras precatum adibant...

De ces quelques mentions, si laconiques soient-elles, on peut, sans forcer en rien la vraisemblance, déduire plusieurs indications importantes.

Ste Šoušanik a vécu à Tzourtav ; elle y est morte en odeur de sainteté. Elle avait reçu la sépulture dans l'église du lieu. Le clergé et les fidèles lui donnaient communément le titre de sainte. Aux premières années du VIIe siècle, son tombeau était en grande vénération, non pas seulement parmi les gens du pays, mais encore chez les Arméniens qui s'y rendaient en pèlerinage, si bien que ce sanctuaire était devenu comme un trait d'union entre les deux nationalités. On l'appelait le *martyrium* de Tzourtav. A cette date, *vkaiaran*, non plus que *μαρτύριον*, ne désigne plus nécessairement le tombeau d'un martyr. Néanmoins le sens naturel des mots est bien que Ste Šoušanik était regardée comme ayant donné sa vie pour la foi.

De son vivant, elle avait institué à Tzourtav un service liturgique en langue arménienne, qui continuait d'être célébré et auquel son souvenir demeurait attaché. Avant l'évêque Moïse, sous lequel éclata le conflit entre les deux Églises arménienne et géorgienne, Tzourtav avait eu dix ou même onze évêques, dont Kyrion connaît et cite les noms. Cette liste épiscopale, sans se prêter à un calcul chronologique précis, permet cependant de rejoindre aisément le troisième quart du Ve siècle. On remarquera que le premier nom inscrit sur les diptyques est celui de l'évêque *Ap'ot* [1], qui était

[1] Sur ce nom, voir p. 263, note 3, et ci-après, p. 297.

en charge à l'époque de Ste Šoušanik. Il s'ensuit de là que la sainte n'a pas seulement impatronisé la liturgie arménienne à Tzourtav. C'est à son initiative également que cette église a dû d'être érigée en siège épiscopal.

Au moment de la crise qui amena la sécession des Géorgiens, le Moïse qui a tant fait parler de lui portait le titre d'évêque de la maison du bdeaškh. Mais on ne saurait attacher à cette qualification le sens qu'elle aurait dans la titulature moderne. Toute la correspondance officielle et autre qui est conservée dans le *Livre des Lettres* prouve à l'évidence que le personnage en question était bien ce qu'on appellerait aujourd'hui l'ordinaire du lieu. Son titre d'évêque de la maison du bdeaškh paraît signifier que Tzourtav avait pris rang de siège épiscopal à raison de son importance comme poste central du haut commandement des confins militaires, dans la marche ibéro-arménienne. Nous verrons que toutes les vraisemblances historiques convergent vers la même conclusion. Il est intéressant de noter qu'elle est suggérée par la teneur de nos documents, interprétés littéralement.

Il est vrai que, au ch. 3 de la Vie de S. Nersès le Parthe [1], un certain Zauèn, évêque de Tzourtav, figure déjà parmi les dignitaires ecclésiastiques qui auraient accompagné le catholicos arménien dans son voyage à Césarée, au temps de l'empereur Valens [2]. Mais pour réduire ce témoignage à sa juste valeur, il suffirait de détailler le catalogue absolument fantastique de seigneurs et de prélats arméniens, dont Césarée aurait vu défiler le cortège, sous un prédécesseur de S. Basile [3] ! Il est du reste clair de soi, sans nul supplément de preuve, que Ste Šoušanik n'aurait pas eu à introduire la liturgie arménienne dans une église où siégeait, un siècle auparavant, un évêque suffragant de S. Nersès le Grand.

Aucun des textes où Ste Šoušanik est nommée dans le *Livre des Lettres* ne dit expressément qui elle était et d'où elle était originaire. Mais, par le ton sur lequel ils en parlent, le

[1] *BHO.* 795, ch. 3, *Sop'erk' Haïkakank'*, t. VI, p. 26.

[2] Cf. Akinian, *Kiurion katoġikos Vratz*, p. 199-200, note.

[3] Vie de S. Nersès, l.c., p. 24-26.

catholicos Abraham et le marzpan Smbat montrent assez qu'eux et leurs partisans la considéraient comme appartenant à leur nation. Son nom est arménien, et plus arménienne encore l'idée de faire résonner la langue de Haïk dans une église du pays géorgien.

Enfin, il va de soi que la sainte était à Tzourtav sur le pied d'une quasi souveraine. Sinon elle n'aurait pu faire prévaloir une innovation, qui jamais nulle part ne s'est introduite sans allumer la bataille. Décider que désormais l'office se chanterait en arménien, une simple femme et même une grande dame n'en serait pas venue à bout, si elle avait eu au-dessus d'elle une plus grande dame à qui elle ne pouvait dicter la loi.

Telles sont, en résumé, les données positives que des textes historiques respectables et de date certaine nous ont conservées sur S^te^ Šoušanik. Elles laissent entrevoir avec une clarté parfaite le fond solide dont la légende s'est emparée.

Tous nos textes hagiographiques s'accordent à dire que S^te^ Šoušanik était fille de Vardan le Mamikonien, le héros du soulèvement national de 451, et que ses compatriotes honorent comme un martyr de la foi chrétienne [1]. Vardan lui-même était, par sa mère, Sahakanoïš [2] c'est-à-dire « fille de Sahak », petit-fils du patriarche S. Sahak ou Isaac, descendant direct de S. Grégoire l'Illuminateur. D'après les témoignages concordants de la Passion et des textes secondaires qui en dérivent, Šoušanik se serait appelée d'abord Vardanouhi ou Vardouhi [3]. Elle fut donnée en mariage à Vazgen, bdeašKh des Ibères, fils du bdeašKh Aršouša.

Cette généalogie n'est pas claire de tous points, ou plutôt

[1] Cf. *BHO.* 1237-1240.

[2] Le mot *anoïš* (ou *anouš*), employé tantôt comme premier, tantôt comme second élément, sert à former des patronymes féminins, dérivés de noms d'hommes. Il est à distinguer de l'adjectif *anôš* ou *anôšak*, « immortel », qui entre dans le surnom de Khosrau Anôšarvân. Comparer le nom grécisé *Ἀνώσας*, relevé dans une inscription du VIe siècle trouvée dans la basilique du Mont Nebo (Silv. SALLER, dans *Antonianum*, t. IX, 1934, p. 358-59).

[3] Voir ci-dessous, p. 292.

elle appelle des explications auxquelles il faut bien s'arrêter un instant.

Le patriarche S. Sahak, qui fut, comme l'on sait, le créateur de la littérature arménienne [1], n'avait pas eu de descendant mâle. Il ne laissa qu'une fille unique. Lazare de P'arp ne nous dit pas son nom [2]. Celui de Sahakanoïš, « fille de Sahak », que lui donnent nos textes, n'est peut-être qu'un surnom, inspiré par le désir de perpétuer comme on pourrait le nom du grand pontife, en qui s'éteignait la lignée masculine de S. Grégoire. Sahak avait marié sa fille au prince des Mamikoniens Hamazasp. Elle lui donna trois fils. L'aîné, qui devait être le père de S^te^ Šoušanik, fut l'illustre martyr Vardan le Mamikonien. Son frère Hmaïeak, tombé peu de temps avant lui sur le champ de bataille d'Orğnhał [3], est honoré pareillement comme un saint de l'Église arménienne. Le troisième, Hamazaspian, n'appartient pas à la présente histoire.

Aucun de nos auteurs ne nomme la mère de S^te^ Šoušanik. Mais la femme de Vardan le Grand apparaît incidemment dans la Vie de S. Mesrop. Racontant les funérailles de S. Sahak, Koriun [4] montre à la tête du pieux cortège un disciple du saint nommé Jérémie : *Հանդերձ իշխանակնաւ միով, որ անուանեալ կոչէր Դուստր, որ էր կին վարդանայ զոր ի վերոյն յիշեցաք*, *cum praenobili quadam matrona, Dustr nomine, quae uxor erat supra memorati Vardani* (Vardan le Stratélate). *Dustr* veut dire « fille ». En comparant ce nom à celui de Sahakanoïš, « fille de Sahak », on serait tenté de se demander s'il ne s'est pas produit quelque confusion de noms entre la mère et la femme de Vardan. De la part de Koriun, témoin sûr entre tous, une erreur est ici impossible. Il est vrai que les copistes qui ont tant maltraité la Vie de

[1] Cf. P. PEETERS, *Pour l'histoire des origines de l'alphabet arménien*, dans *Revue des études arméniennes*, t. IX (1929), p. 203-237 ; *Anal. Boll.*, t. LI, p. 17-25.

[2] *Histoire d'Arménie*, ch. 18, éd. G. TER-MEKERTČIAN et St. MALKHASIANTZ (Tiflis, 1904), p. 37, édition qui sera seule citée dans la suite.

[3] En Klarğethi ; cf. H. HÜBSCHMANN, *Die altarmenischen Ortsnamen*, p.360.

[4] *Վարք Մաշթոցի*, éd. G. FNDKLIAN (Jérusalem, 1930), p. 61.

Mesrop méritent moins de confiance. Cependant, jusqu'à preuve du contraire, la leçon *Dusṭr* a pour elle l'autorité de la tradition. Le pseudo-Moïse de Khoren, paraphrasant Koriun, écrit dans le même contexte [1] : *տիկնաւն Մամիկոնե-նից, նորին նուաւ, որում անուն էր Դստրիկ, կին Վար-դանայ ստրատեղատի* :... *Cum matrona de genere Mamiconiorum, eius nuru, cui nomen erat Dstrik, uxore Vardani Stratelati.* Le nom arménien *Dsṭrik*, est le diminutif de *Dousṭr*, et *nou*, « bru », peut signifier aussi : « femme du petit-fils ».

Lors de la révolte des Arméniens contre Iazdkert, en 451, Vardan avait une fille, mariée au prince d'Aršarounik, Aršavir, du lignage des Kamsarakans [2]. Cet Aršavir prit une part active à l'insurrection, fut déporté en Perse et paraît être mort vers les années 460, car à partir de son ch. 63, Lazare de P'arp ne l'appelle plus que le « bienheureux Aršavir [3] », comme nous dirions : Aršavir de bonne mémoire. Nous le retrouverons dans un instant.

En dehors de nos textes hagiographiques, aucun auteur ne dit expressément que Vardan ait eu d'autres enfants que la femme d'Aršavir. Au moment où il vit approcher une lutte armée qu'il prévoyait désastreuse, le généralissime arménien avait d'abord pris le parti de se retirer en territoire grec avec sa femme, son frère Hmaïeak et sa maison. Que comprenait alors sa proche famille à lui ? Les historiens ne le disent pas. Il est cependant à peu près certain que Vardan non plus n'avait pas de postérité mâle ; car s'il avait eu un fils, Lazare de P'arp ne pouvait manquer d'en parler, ne fût-ce que pour expliquer comment ce fils du héros arménien avait été exclu de la succession de son père. Le silence qu'il garde sur la seconde fille de Vardan n'a pas la même signification. Encore faut-il le justifier par une explication plausible. Voici celle qui paraît suggérée par les faits.

Le personnage, qui avec la sainte elle-même, remplit toute la Passion de Šoušanik est son affreux mari, Vazgen, bdeašKh

[1] *Histoire d'Arménie*, III, 68, éd. Abeġian-Harouthiunian, p. 356.
[2] Lazare de P'arp, *Histoire d'Arménie*, ch. 27, p. 52.
[3] P. 112.

des Ibères. On sait déjà que Vazgen était fils et successeur d'Aršouša, dont il faudra bien essayer de caractériser aussi l'énigmatique figure. Pour ne pas tout embrouiller nous commencerons par détacher de sa biographie les quelques traits qui peuvent aider à établir la généalogie de sa bru, notre Ste Šoušanik.

Aršouša avait épousé une princesse arménienne, nommée Anoušvram [1] (« fille de Vram ou de Bahram »). La sœur d'Anoušvram, qui s'appelait Tzouik, était la femme de Hmaïeak, frère de Vardan le Mamikonien [2]. A la veille de la révolte arménienne, de 451, Aršouša avait été mandé à Séleucie-Ctésiphon avec d'autres hauts seigneurs ibères, arméniens et albans. Il prit une part prépondérante aux délibérations où les chefs des trois nations arrêtèrent leur ligne de conduite. Ce n'est pas le moment de dire quels conseils il fit prévaloir contre ceux de Vardan, qui finit par lui donner raison. Lazare de P'arp, qui vante beaucoup la sagesse et la prudence d'Aršouša, remarque à ce propos que le bdeaškh des Ibères, étant beau-frère de Hmaïeak, le frère cadet de Vardan, avait par là une influence personnelle sur le généralissime arménien [3]. Si à cette date, la propre fille de Vardan avait été la bru de ce même Aršouša, l'historien n'aurait pu manquer de rappeler aussi cette alliance, qui eût pesé d'un poids autrement considérable, soit pour soit contre les avis d'Aršouša.

Il faut remarquer de plus que Vazgen, le fils du bdeaškh, n'apparaît nulle part dans le récit des événements de l'insurrection arménienne. Tout porte donc à croire qu'à cette date, il était encore en bas âge, comme ses cousins germains, les fils de Hmaïeak, qui n'avaient pas dépassé la première enfance : *Էին յոյժ տղայք*, dit Lazare de P'arp [4].

Tandis que les chefs arméniens dont Iazdkert se croyait sûr regagnaient leur pays, Aršouša était retenu comme otage à Séleucie-Ctésiphon. Il y était encore, quand après l'écrasement de la révolte, les prisonniers de guerre y furent ame-

[1] Lazare de P'arp, *Lettre à Vahan le Mamikonien*, p. 188.
[2] Id., *Histoire d'Arménie*, ch. 63, p. 111.
[3] Ibid., ch. 29, p. 52 ; cf. infra, p. 294-95.
[4] Ch. 59, p. 107.

nés et parmi eux, ses propres neveux, les trois fils de Hmaïeak, que l'apostat Vasak de Siounie avait livrés aux Perses. En habile homme qu'il était, Aršouša réussit à s'insinuer dans les bonnes grâces de Iazdkert, et lors de la pacification du pays, en 457, il surprit habilement la pitié du roi en faveur des orphelins de son beau-frère [1]. Il obtint que les trois enfants lui fussent remis et les ramena à leur mère Tzouik, qui s'était réfugiée auprès de lui. Lazare de P'arp, qui nous a conservé ces détails, les raconte en pleine connaissance de cause, puisque lui-même avait été élevé dans le palais du bdeašxh, avec ces trois jeunes princes plus âgés que lui de quelques années seulement [2]. On sait encore par lui que d'autres princesses de la lignée des Mamikoniens avaient trouvé asile à la cour d'Aršouša [3]. Dousṭr, la veuve de Vardan, n'est pas nommée ; mais comme elle n'est pas exceptée de cette mention qui la désigne avant toute autre, on peut regarder comme certain qu'elle avait elle aussi accepté la protection du puissant bdeašxh des Ibères. Si Lazare s'est abstenu de la désigner expressément, c'est sans doute parce qu'elle avait dû s'effacer devant sa belle-sœur Tzouik, qui était de la famille d'Aršouša et dont le fils aîné Vahan était devenu le chef de la dynastie des Mamikoniens, au lieu et place de son oncle Vardan. Devant les princes de la branche cadette devenus les héritiers du nom, Dousṭr et ses enfants ne représentaient plus qu'un droit d'aînesse frappé de déchéance. Lazare de P'arp, historiographe pour ne pas dire panégyriste attitré de fils de Hmaïeak Vahan, ne montre aucun penchant à trop insister sur des souvenirs qui pouvaient porter ombrage à son seigneur et maître. On ne saurait donc trouver surprenant le silence qu'il garde sur la future S^te^ Šoušanik.

En regard de ces données historiques il suffit pour l'instant de placer deux faits rappelés en plusieurs endroits de la Passion. Peu de temps avant sa mort la martyre fut visitée dans sa prison par son frère de lait [4], qui était encore au service

[1] Ch. 29, p. 55 ; ch. 31, p. 59 ; cf. ch. 59, p. 107.
[2] *Lettre à Vahan*, p. 188.
[3] Cf. supra, p. 269.
[4] Passion géorgienne, ch. 13, ci-dessus, p. 35.

du bdeaškh Vazgen. Dans une autre circonstance, la sainte elle-même, s'adressant à son beau-frère Ğoğik, lui rappelle qu'elle et lui avaient été élevés ensemble [1]. Il est certainement permis de croire que l'hagiographe dit vrai et que la fille de Vardan avait grandi avec d'autres orphelins de la famille des Mamikoniens sous le toit hospitalier d'Aršouša.

Aršouša, encore lui ! Tous les témoins que nous interrogeons, nous ramènent invariablement vers ce personnage, qui, de son vivant, a dû tenir une place considérable sur la scène du monde. Il n'est pas complètement oublié ; et les quelques données certaines que nous possédons à son sujet sont autant de points de repère qui peuvent être décisifs pour la critique. Si nous parvenons à les éclaircir suffisamment, il se trouvera que nous aurons mis en lumière la chronologie, la topographie et même le caractère historique de la Passion de S^te^ Šoušanik.

Le bdeaškh des Ibères Aršouša.— Koriun rapporte [2] que S. Mesrop, après sa visite chez le roi Arčil, lors de sa seconde mission chez les Ibères, passa dans le canton de Tašir, où il fut reçu par un prince nommé Aršoušaï [3]. Cette expédition ne peut avoir été antérieure de beaucoup à l'année 430. A cette date, il y avait donc un prince de Tašir, mais ce canton, comme le reste de la province de Gougark' (la *Γωγαρηνή* des Grecs) était soumis à l'autorité supérieure d'un commandant militaire, nommé en arménien le bdeaškh.

On a déjà discuté à perte de vue sur le titre du bdeaškh et

[1] Ibid., ch. 5, p. 28.

[2] *Vie de Mašthotz*, éd. Fndklian, p. 45.

[3] Les Arméniens écrivent communément : *Ašouša*, mais comme le personnage est un Ibère authentique, c'est l'orthographe géorgienne qui doit faire loi. Pour *Varsk'en*, équivalent géorgien de *Vazgen*, le cas n'est pas exactement pareil. *Varsk'en* est une forme isolée, sans attestation ancienne, et qui n'apparaît que dans une traduction datant de l'époque où le *g* arménien s'était déjà assourdi (on notera que le nom est absent de l'épitomé géorgienne). L'épenthèse de la lettre *r* entre *a* et *š* ou *s*, même dans les mots étrangers empruntés par l'arménien et le géorgien, est un phénomène bien connu, qui se rattache peut-être à l'emploi du *ϱ* avec la valeur ambiguë *r* ou *š* dans les alphabets indoscythes. Cf. E. W. West, dans Geiger et Kuhn, *Grundriss der iranischen Philologie*, t. II, 3, p. 75-76.

la nature de sa fonction [1]. Dans l'inscription de Païkouli, ce nom est représenté par le pahlavik *bitaẖš*. M. E. Herzfeld, approuvé par M. A. Meillet [2], croit que cette forme a été remodelée sur l'arménien *bdeaškh*. Mais l'arménien lui-même paraît avoir déjà subi une assez profonde altération. L'histoire de ce mot pose des problèmes, que, d'après M. Meillet, il est plus sage de laisser ouverts. Attendons que le moment soit venu de les clore, s'il doit arriver jamais. Mais les historiens qui se contenteraient de connaître le sens usuel du terme ne seront pas nécessairement condamnés à prendre patience jusqu'à cette échéance indéfinie. S'il s'agissait de déterminer la fonction que le titre désignait à l'origine, on pourrait, faute de mieux, s'en rapporter à l'étymologie. Mais interroger la phonétique pehlevie sur un point de fait, dont l'usage seul doit décider, c'est un jeu d'esprit aussi vain que de chercher un rapport entre le sens primitif du mot « maréchal » et la réalité du grade qu'il exprime aujourd'hui. On s'étonne d'avoir à rappeler une vérité aussi élémentaire. Pour couper court à ces contestations philologiques, on nous permettra de remplacer ce terme litigieux par la transcription d'Ammien Marcellin : *vitaxa*, plus voisine de nos habitudes de langage.

[1] Le titre du bdeaškh semble prédestiné à servir d'appeau pour faire improviser dangereusement les érudits qui s'aventurent en dehors de leur domaine spécial. Nous en avons rappelé un exemple piquant (*Mélanges Bidez*, p. 661, note 1). On nous permettra d'y joindre celui d' O. von Wesendonk, qui, après avoir admis qu'en fait les rois de Géorgie ont porté un titre correspondant à l'iranien *bitaẖš*, conclut sérieusement : « Trotzdem ist gerade für Iberien der Titel bitaxš nicht nachzuweisen » (*Klio*, t. XXI, 1927, p. 127). Cela suffit à montrer en quelle connaissance de cause il « corrige » dans Ammien Marcellin, XXIII, 6, 14, *vitaxae* en *pitaxae*. Mommsen lui-même s'est oublié à écrire (*Römische Geschichte*, t. V, p. 344, n. 2) : « *vitaxae* (schr. *vistaxae*) ». Chacun y va de sa conjecture, sans même se demander à quoi ce jeu peut conduire, si au lieu de commencer par recueillir les transcriptions et traductions du terme controversé, telles que les textes et les inscriptions nous les montrent, on commence par les manipuler au nom de la phonétique. Rien d'étonnant que la bibliographie du sujet se soit enflée démesurément. En attendant que paraisse la grande histoire des Sassanides promise par M. A. Christensen, on s'en tiendra à son étude déjà très compréhensive : *L'empire des Sassanides. Le peuple, l'État, la Cour* (*Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskabs Skrifter*, 7e sér., t. I, 1907-1909), pp. 11, 111.

[2] *Revue des études arméniennes*, t. V (1925), p. 185-86.

Présentement donc, il nous suffit de savoir que le « vitaxe » des Ibères commandait au nom du roi de Perse dans une large zone de la région frontière de l'Arméno-Géorgie. Koriun, natif de ce même pays [1], n'a pu se tromper lourdement sur le rang d'un dignitaire aussi considérable. Il appelle « prince des gens de Tašir », *իշխան Տաշրացւոց*, l'Aršouša qui a secondé la mission de S. Mesrop et que lui-même, peut-être, il connaissait personnellement. Si par cette expression il avait voulu désigner le vitaxe de Gougark', il aurait commis deux impropriétés s'aggravant l'une l'autre et dont il était fort incapable. Au temps où le pseudo-Moïse de Khoren passait encore pour un contemporain de Koriun, aussi voisin des faits et peut-être mieux informé, on a pu s'autoriser de lui pour corriger la Vie de S. Mesrop et la mettre, croyait-on, d'accord avec Lazare de P'arp. Aujourd'hui, il conviendrait d'y regarder de plus près. Est-il évident, sans autre démonstration, que Lazare de P'arp et Koriun parlent d'un seul et même Aršouša? Secondement, de ce qu'un personnage est appelé vitaxe des Ibères par Lazare, il ne s'ensuit aucunement qu'il portait déjà ce titre plus de vingt ans auparavant. Assez d'exemples appartenant à l'histoire de cette même époque prouvent que dans l'empire Sassanide les chefs du plus haut rang n'étaient pas inamovibles [2]. Enfin, et ceci nous touche de plus près, il faudrait aviser tout au moins à mettre la biographie d'Aršouša d'accord avec elle-même et à ne pas encombrer de difficultés imaginaires la biographie de Ste Šoušanik. Ce n'est pas impossible, mais ces combinaisons nous engageraient dans un dédale d'hypothèses, et comme rien n'oblige d'y recourir, le plus raisonnable est de commencer par ne pas corriger arbitrairement le texte de Koriun.

Notre Aršouša est pourvu d'une pièce d'identité qui équivaut à un signalement personnel. Nous pouvons même croire que nous possédons son portrait, sur un onyx gravé, appartenant au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale

[1] *Pour l'histoire des origines de l'alphabet arménien*, ibid., t.c., p. 219-20.

[2] L'apostat Vasak, qui était prince de Siounie, en 431, avait été précédemment marzpan des Ibères et commandant de la Porte des Albans (LAZARE DE P'ARP, ch. 45, p. 83). Il fut dégradé de son gouvernement de Siounie par Iazdkert, après la défaite des Arméniens qu'il avait trahis (ibid., ch. 46, p. 84).

de Paris. Le buste du vitaxe y est représenté de profil, face à gauche, avec des pendants d'oreille, la barbe et les cheveux calamistrés à la mode perse [1]. Autour de la tête, cette inscription en lettres fort irrégulières :

ΟΥΣΑΣ ΠΙΤΙΑΞΗΣ ΙΒΗΡΩΝ ΚΑΡΧΗΔΩΝ.

Cette intaille, décrite une première fois par Visconti, avec une excellente reproduction en grandeur naturelle [2], a été depuis lors souvent republiée et commentée, par V. Langlois [3] et par d'autres [4]. Nous avons pu contrôler ces descriptions sur un moulage que nous devons à la grande obligeance de feu E. Babelon. Sur l'authenticité de la pièce, aucun doute ne saurait être élevé. Mais l'inscription, après les flots d'encre qu'elle a déjà fait couler, n'a pas encore reçu d'interprétation complètement satisfaisante. Si nous en reparlons, c'est sans prétention de faire la leçon à personne et uniquement parce que la discussion d'un tel document ne peut être esquivée.

Deux mots sur quatre de la légende sont clairs par eux-mêmes et ils limitent fort heureusement le champ des conjectures :

ΙΒΗΡΩΝ est le nom de peuple bien connu, employé au pluriel comme nom de pays selon l'usage arméno-géorgien.

ΠΙΤΙΑΞΗΣ transcrit lettre pour lettre ბდეაზხ, forme géorgienne du titre *bdeaškh*. Le personnage représenté est donc bien un Ibère, et les deux termes *ΙΒΗΡΩΝ* et *ΠΙΤΙΑΞΗΣ* se correspondent parfaitement.

Dans *ΟΥΣΑΣ*, on a été d'accord pour reconnaître Aršouša. A priori, l'identification est plausible, mais nous croyons tout de même que, n'était l'inconvénient de laisser sans détermination un joyau d'une rareté exceptionnelle, on

[1] Voir ci-dessous, p. 287.

[2] Ennio Quirinio Visconti, *Iconografia greca*, vol. II (Milano, 1824), p. 357-360 ; cf. pl. XVI, n° 10.

[3] *Numismatique de la Géorgie*, dans *Revue archéologique*, t. VIII (1851), p. 530-32. (La reproduction est celle de l'image invertie ; et la légende porte par erreur : *ΠΗΤΙΑΞΗΣ*).

[4] On s'en rapportera à la description de Chabouillet, *Catalogue des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale*, n° 1385, p. 198.

aurait réclamé un supplément d'information. Pour ramener *ΟΥΣΑΣ* à Aršouša ou Ašouša, on s'est contenté de supposer une erreur du lapicide. Explication commode mais à peu près inadmissible. Le graveur, à qui la place ne manquait pas, aurait dû être d'une maladresse rare pour amputer l'inscription de ses deux (ou trois) premières lettres et mutiler tout justement le nom du haut personnage qui lui avait commandé son travail.

Nous préférons admettre qu'*Aršouša* est un nom composé de deux éléments qui n'étaient pas inséparables dans l'usage [1]. La même syllabe *arš-* se retrouve dans d'autres noms, comme *aršaloïs*, « aurore », dont le second terme est certainement le mot *loïs*, « lumière ». Ce qui donne à penser que *arš* est un préfixe exprimant l'idée d'antériorité, de priorité ou d'excellence. Comparer encore des noms comme *Arš-ak*, *Arš-arouni*, *Arš-avir*, *Arš-anoïs*, *Arš-oṭ* (= *Ašoṭ*), *Arš-ṭaṭ* (*Ašṭaṭ*), ou encore, avec inversion : *Vaṙ-arš*, *Vaṙ-arš-ak*...

Tous ces exemples autorisent à supposer que le graveur n'a commis aucune méprise et qu'il a simplement obéi à la tendance constamment observée dans les inscriptions pehlevies ou géorgiennes, de réduire les noms à leurs éléments essentiels, dissimulés sous des abréviations.

Reste *ΚΑΡΧΗΔΩΝ*. On s'est battu autour de ce nom, à coups d'hypothèses savantes [2]. Ici encore, on en serait réduit à souhaiter la prolongation de ces doctes passes-d'armes si l'authenticité du sceau en dépendait. Mais puisqu'elle est, nous assure-t-on, hors de cause, *ΚΑΡΧΗΔΩΝ*, qui désigne nécessairement le territoire commandé par le *ΠΙΤΙΑΞΗΣ*, ne saurait avoir qu'un intérêt de curiosité. Nous regrettons de devoir avouer qu'aucune des deux équivalences proposées (*Gougark'*, *Kakheth*)

[1] Ce ne serait pas le seul exemple d'un nom iranien formé de deux termes susceptibles d'être séparés ou intervertis. Comparer : *Ἀρβαζάκιος* = *Βαζάκιος* (JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, pp. 21, 66) ; *Μονόβαζος* (*Manauaz*) appelé *Βαζαῖος* par Josèphe, Dion Cassius et d'autres (JUSTI, ibid., p. 189) ; *Mirkhond* = *Khondimir* (ibid., p. 207) ; *Denšapuh* = *Vehdenšapuh* (H. HÜBSCHMANN, *Armenische Grammatik*, p. 37), etc.

[2] On les trouvera toutes rappelées par G. DER SAHAGHIAN, dans *Bazmavep*, t. LXV (1907), p. 304-309, et par le P. N. AKINIAN, *Handes Amsorya*, t. XXI (1907), p. 121-26.

ne nous paraît défendable. La traduction de Visconti : Ibères Carchédiens (« Iberi Carchediani »), est une plaisanterie. S'il fallait absolument proposer une identification, nos préférences seraient pour *ΚΟΛΧΙΔΩΝ* [1]. L'alternance de *r* et *l*, dans les emprunts de langue à langue, est un phénomène dont les exemples certains ne se comptent plus. Tels sont, entre beaucoup d'autres :

Diglitus (Pline) = *Tigris* = pehlevi *Digliδ;*

քաղաք, *k'ałak'* = ՀՀՃ *Charka;*

Χορζηνή (Strabon) = *Καλαρζηνή* (Ptolémée) ;

Parkhar = *Parkhal;*

ՀԼՕՓԻԼԱՍ, *Orophila* = translittération syriaque du nom de l'évêque Ulfilas [2] ;

Et pour finir par un exemple qui nous ramène tout près de notre *ΚΑΡΧΗΔΩΝ,* պահլաւ, *Pahlav* = պարթեւ, *Parthev,* « Parthe ».

ΚΑΡΧΗΔΩΝ, pour *ΚΑΛΧΗΔΩΝ = ΚΟΛΧΙΔΩΝ,* n'est donc pas une hypothèse extravagante, d'autant moins que cette forme grécisée a pu être influencée aussi par l'analogie de *Καρχηδών* universellement répandu dans la nomenclature géographique [3].

Un reste d'hésitation serait légitime, si l'inscription du « sceau » d'Aršouša décidait de l'usage courant à la chancellerie du vitaxe. Mais il n'en est rien. Est-il seulement sûr que cette intaille d'une exécution si remarquable a été gravée dans le pays même ? A cette date, la Géorgie n'avait pas encore de monnaie propre [4], et l'on n'y a certainement retrouvé aucun travail de ciselure qui ressemble à ce joyau. Nous savons d'autre part qu'Aršouša a longtemps séjourné à la cour du roi de Perse [5]. Qu'à Séleucie-Ctésiphon, dans ce

[1] On connaît des monnaies de Colchide à légende grecque ; cf. J. Bartholomaei, *Lettres numismatiques et archéologiques relatives à la Transcaucasie* (St.-Pétersbourg, 1859), p. 70 et suiv. Remarquer cette légende citée p. 73 : *ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΣΤΑΡΧΟΥ ΚΟΛΧΙΔΟΣ*

[2] *Chronique de* Michel le Syrien, éd. Chabot, t. IV, p. 153.

[3] On n'oubliera pas que pour les Grecs il y avait une *Καρχηδών* en Arménie. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 26, note 3.

[4] E. A. Pahomov, *Monety Gruzii,* čast I, dans *Zapiski numizmatičeskago otdělenija Imp. Russ. Arheologičeskago Obščestva,* t. I, 4 (1910), p. 4-15.

[5] Cf. supra, p. 269-70.

milieu de culture iranienne, où survivaient tant d'influences helléniques, il ait eu l'idée de faire graver son sceau par un artiste perse ou grec, ce n'est pas une hypothèse en l'air. Le caractère de l'effigie présente les ressemblances les plus certaines avec les médailles et monnaies sassanides de l'époque [1]. Et quant au *ΚΑΡΧΗΔΩΝ* de l'inscription, il s'expliquerait de la manière la plus naturelle du monde par la fantaisie pédante d'un étranger, travaillant, bien loin de la Géorgie, sur des données exotiques. Il ne faudrait y voir ni la preuve de l'usage reçu chez les Ibères, ni une faute, à peine compréhensible, d'un artiste indigène familiarisé avec cet usage.

Dans le récit de Lazare de P'arp, Aršouša est régulièrement qualifié de բդեաշխ վրաց, « vitaxe des Ibères ». A moins d'être possédé par l'esprit de système, personne ne prétendra que ce titre officiel que l'historien arménien met sur les lèvres de Iazdkert lui-même [2] soit l'équivalent exact du titre : « vitaxe de Gougark' », qui se lit dans Fauste de Byzance (V,15) et qui répondait manifestement à un état de choses plus ancien [3]. Depuis la division de l'ancien royaume d'Arménie (en 387) et la déchéance de la dynastie nationale (en 429), bien des événements avaient pu modifier l'organisation de la frontière perse dans la région du Caucase. Nous les connaissons trop mal pour essayer d'en tirer une déduction qui supplée au silence de nos sources. Mais il paraît certain que le vitaxe des Ibères Aršouša ne résidait pas à Tzourtav. Le centre de son gouvernement doit avoir été situé plus à l'ouest — à plus proche distance de la frontière romaine. Il y était mieux placé pour le rôle qu'on lui voit jouer dans les affaires d'Arménie. Ses alliances de famille avec les lignages arméniens des Mamikoniens et des Kamsarakans [4] ont pu se nouer autrement que par des relations

[1] Exemples dans A. A. Zakharov, *Sassanian Portrait Seals* (= *Materials for the Corpus sigillorum Asiae Minoris Antiquae*, II), dans *Archiv Orientální*, t. V (1933), p. 270-72 et pl. II.

[2] Ch. 59, p. 106.

[3] J. Marquart (Markwart), *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, p. 165 et suiv.

[4] Cf. supra, p. 269 et suiv.

de voisinage. Mais ce que Lazare de P'arp en raconte se comprend certainement mieux si, de son poste de commandement, Aršouša pouvait tendre la main aux chefs du parti national arménien. Au lendemain de la défaite, c'est auprès de lui que les veuves des princes tombés dans la lutte vont se réfugier avec leurs enfants : preuve qu'elles se trouvaient là plus en sûreté — donc plus loin des Perses — qu'elles ne l'étaient en Taïk', où elles s'étaient d'abord retirées.

Comment ne pas rappeler à ce propos que le Klarǧethi fut, à une certaine époque, sous le gouvernement effectif des bdeaškh des Ibères? Ils y avaient construit, notamment, la puissante forteresse de Kalmakhi, un peu au sud d'Artanouǧ [1]. On n'en connaît pas d'autres, parce que tous les anciens souvenirs de la région ont été abolis par l'invasion de Mourwan Qrou. Mais si l'on tient compte de l'importance prépondérante que le Klarǧethi a reprise, à partir du XIIIe siècle, comme foyer de la culture arméno-géorgienne [2], on regardera comme hautement probable que les Bagratides d'Artanouǧ ont simplement renoué une tradition politique qui était dans la destinée naturelle du pays et dont ses anciens gouverneurs, les vitaxes, avaient donné l'exemple. Puisque dans l'inscription du « sceau » d'Aršouša, le déterminant géographique est incertain, il faut renoncer à l'appeler en témoignage. Mais tout de même, si les commandants des marches avaient placé leur *ostan* soit à Kalmakhi soit à Artanouǧ, dont l'importance stratégique [3] n'a pu

[1] *Description géographique de la Géorgie par le tsarévitch* WAKHOUCHT, publiée d'après l'original autographe par M. BROSSET, p. 118-19.

[2] N. MARR, *Žitie sv. Grigorii handzt'iïskago* (Saint-Pétersbourg, 1911), Introduction, pp. I-IV ; XIII-XVI.

[3] *Ὅτι τὸ κάστρον τὸ Ἀδρανούτζιν ὀχυρόν ἐστι πάνυ, ἔχει δὲ καὶ ῥαπάτιν μέγα ὡς χωρόπολιν · καὶ αἱ πραγματεῖαι τῆς τε Τραπεζοῦντος καὶ τῆς Ἰβηρίας καὶ Ἀβασγίας καὶ ἀπὸ πάσης τῆς χώρας τῆς Ἀρμενίας καὶ τῆς Συρίας ἐκεῖσε ἀφικνοῦνται.* CONSTANTINI PORPHYROGENITI, *De administrando imperio*, c. 46, ed. BEKKER, p. 207-208 ; cf. G. MANOJLOVIĆ, *Rad Jugoslavenske Akademije*, t. 186 (1911), p. 138-54. Il est presque déraisonnable de supposer que ces avantages, fondés sur la position même de la ville, n'aient été remarqués qu'à partir du jour où Artanouǧ est mentionné sous son nom moderne. Comme Érivan, la capitale des Bagratides géorgiens doit avoir remplacé une forteresse dont les historiens parlent sans la localiser.

rester ignorée jusqu'au XIIIe siècle, le mot *Κολχίδων* se passerait de toute autre justification.

Aršouša était encore en fonction peu avant la mort de Iazdkert (30 juillet 457). Il paraît même avoir vu le retour des prisonniers arméniens en la 6e année de Péroze (463-464, ou 465-466) [1]. Lazare de P'arp s'exprime comme si les années qu'il passa avec les orphelins de Hmaïeak, au palais de leur oncle, prenaient cours après cette date [2]. La succession du bdeaškh ne se serait donc pas ouverte avant une date assez voisine de l'an 470. C'est avec ce terme chronologique qu'il s'agit de concilier les faits avancés dans la Passion de S^te Šoušanik. Au moment où la sainte fut jetée en prison, elle avait de Vazgen cinq enfants, encore jeunes. Elle mourut dans la 7e année de sa captivité, du vivant de son mari, lequel, ainsi qu'on va le voir, fut mis à mort par le roi des Ibères en 482 (ou 484) [3]. Ces points de repère, sans être d'une fixité absolue, ne laissent pas de jeu pour une bien grande variété de combinaisons.

Outre Vazgen, la Passion nous fait connaître un second fils d'Aršouša, nommé Ğoğik, qui avait été le compagnon d'enfance de la sainte. Il paraît avoir succédé à son aîné, dont les fils étaient trop jeunes pour hériter de sa charge. En 541, on voit un autre Aršouša « piṭiakhš » des Ibères, intervenir auprès du gouverneur perse, en faveur du futur martyr S. Eustathe de Mtzkhetha [4].

[1] La première de ces deux dates paraît la plus probable, sans être certaine, parce que l'on ignore si Lazare compte comme appartenant au règne de Péroze les deux années qu'il passa à disputer la couronne à son aîné Hormizd. Voyez Th. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser und Araber aus der arabischen Chronik des Tabari*, p. 425-26.

[2] Histoire, ch. 62, p. 110-111 ; à mettre en concordance avec ce qui est dit dans la lettre à Vahan le Mamikonien, p. 188.

[3] Cf. AKINIAN, *Kiurion Kathoğikos Vratz*, p. 24-25, note 4. Feu Markwart se croyait en mesure d'établir que la sainte est morte le 14 décembre 472 (*Hippolytus Werke*, Bd. IV : *Die Chronik hergestellt von Adolf* BAUER, 1929, p. 557).

[4] DSCHAWACHOFF (ĞAVAKHIŠVILI), *Das Martyrium des heiligen Eustatius von Mzcheta*, dans *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1901, p. 880. Un prince Ašoušan, qui n'est pas autrement connu, est nommé, après le prince Aṭrnerseh, dans la suscription d'une lettre de Kyrion à Smbat d'Hyrcanie. OUKHTANÈS, ch. 56, p. 94 (BROSSET, p. 333).

TZOURTAV. — L'histoire de S^te Šoušanik nous transporte dans un cadre géographique tout différent.

A l'époque d'Oukhtanès, Tzourtav s'appelait Gačenk' ou Gačian [1]. Peut-être la ville avait-elle simplement repris un ancien nom géorgien, que la population arménienne avait voulu changer. Ce n'était plus alors qu'une ville ouverte, ou un gros bourg [2], déchu de son ancienne splendeur. Oukhtanès, qui l'a visitée plusieurs fois, y a vu l'ancienne église encore debout et s'est prosterné sur le tombeau de la sainte. On attachera moins d'importance aux termes qu'il emploie en parlant des reliques de la martyre et du lieu de son supplice, car il cite la Passion et en a retenu plus d'un détail légendaire. Pareillement, tout ce qu'il sait des anciens vitaxes de Gougark', et de leur établissement par le roi Vałarsace, sur la frontière nord de l'Arménie, se réduit à des fables empruntées à Moïse de Khoren [3]. Il eût peut-être été embarrassé de dire à quelle époque il plaçait la prospérité de Tzourtav ; car, dans sa notice de l'évêque Moïse [4], il s'oublie à écrire que le futur adversaire de Kyrion, plus d'un siècle après S^te Šoušanik, était venu se fixer au bourg, *գեղաքաղաք* (= *κωμόπολις*), de Tzourtav. En quoi il est, sans le savoir, d'accord avec la Passion géorgienne, ch. 2 : *ad villam quae dicitur Tzurtav* [5]. Mais sur la position géographique de Tzourtav, et sur l'aspect que cette localité présentait, au XIIe siècle selon nous, au Xe si on préfère en croire, malgré tout, ses propres déclarations, il parle en témoin oculaire.

Nous ne nous attarderons pas à éplucher ses dires. La question est aujourd'hui bien éclaircie, notamment par les recherches de M. L. Melikset-Bekov [6]. Tzourtav devait être situé à

[1] Ch. XVIII, p. 34-35 (BROSSET, p. 295-97).

[2] *փոքրեալ եւ չափաւորեալ քաղաքագեղ*.

[3] II, 8, ed. ABEGEAN-IAROUTHIUNIAN, p. 113-14.

[4] Ch. XIX, p. 36 (BROSSET, p. 297).

[5] Ch. 2, supra, p. 25.

[6] *Hristianskij Vostok*, t. VI (1920), p. 95-96, où l'auteur complète une précédente étude que nous n'avons pu atteindre. M. Melikset-Bekov établit par des raisons plausibles que *Gačenk'* est une forme plurielle, qui se ramène à *Gačian*.

près exactement au sud de Tiflis sur la rive droite de la Khram (la K'tzia des Géorgiens). Le fort d'Oup'reth, qui suivant une tradition conservée par Oukhtanès, aurait servi de prison à la sainte [1], doit donc répondre à la localité actuelle d'Opret, sur la rive gauche de la Šoulaver, une quarantaine de kilomètres plus au sud. Sous son nom de Gačian, Tzourtav fut le chef-lieu d'un éristhavat, que Markwart identifiait à celui de Samšwildé [2], et qui eut son heure d'importance dans l'histoire géorgienne.

Pour n'avoir pas à y revenir, disons immédiatement que même après les bouleversements causés par la conquête arabe et les invasions tatares, la carte religieuse du pays de Gačian a longtemps témoigné de la lutte que les deux confessions, c'est-à-dire les deux nationalités arménienne et géorgienne se sont livrée là pendant plusieurs siècles. Tout ce territoire était constellé de monastères, d'églises et de localités, que l'on peut prendre, si l'on veut, pour des signes de la compénétration amicale des deux cultures mais qui prouvent encore mieux leur rivalité. Tels sont, à côté de l'évêché géorgien de Bolni [3], les célèbres monastères arméniens d'Haḡbat et de Sanahin [4], avant-postes militants de l'influence grégorienne ; Akhthala, signalé à l'attention par une importante série d'inscriptions géorgiennes [5], plus célèbre encore par l'un des meilleurs monuments de l'architecture arménienne [6]. Tout près de là, le monastère de Pḡntsahank' [7] (« la mine de cuivre »), fondation arménienne, devenue ibère

[1] Ci-dessus, p. 48 ; voir plus loin, pp. 293, 302.

[2] MARKWART, *Skizzen zur historischen Topographie und Geschichte von Kaukasien*, l.c., col. 840-41.

[3] Notons en passant que le plus ancien manuscrit qui nous ait conservé la Passion géorgienne de S^te Šoušanik contient les œuvres de l'évêque Jean de Bolni. Voir ci-dessous, p. 304.

[4] *Description des monastères arméniens d'Haghbat et de Sanahin par l'archimandrite* JEAN DE CRIMÉE avec notes et Appendice par M. BROSSET. *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St.-Pétersbourg*, 7e sér., t. VI, 6 (1863).

[5] E. TAQAÏŠVILI, *Gruzinskija nadpisi Ahtaly*, dans *Sbornik materialov dlja opisanija mĕstnostej i plemen Kavkaza*, t. XXIX (1901), p. 138-45.

[6] J. STRZYGOWSKI, *Die Baukunst der Armenier* (Vienne, 1918), p. 247.

[7] TAQAÏŠVILI, l.c., p. 143 ; compléter par là ce qui est dit *Anal. Boll.*, t. XL, p. 292, note 4.

par droit de conquête, où les œuvres de Proclus avec les commentaires de Jamblique et de Jean de Petritzos, furent retraduites du géorgien en arménien, et combien d'autres [1]. On le voit donc : aussi longtemps que la mémoire et le culte de S^te^ Šoušanik sont demeurés vivaces, les deux confessions qui revendiquaient la martyre de Tzourtav étaient sur place et comme en champ clos pour se la disputer.

Puisque les documents interprétés dans leur sens naturel paraissent indiquer que le successeur d'Aršouša avait transporté à Tzourtav le siège de son gouvernement, on pourrait s'en tenir là, sans rechercher quelles circonstances ont amené ce changement. Mais ces événements touchent de près à ceux qui servent de fond à la biographie de S^te^ Šoušanik. Il est possible de les exposer brièvement, à la condition de n'y pas mêler trop d'ethnographie asiatique.

A l'époque où s'ouvre le récit de nos hagiographes, une rupture d'équilibre s'était produite au Caucase. Entre la Perse et l'empire byzantin, la paix conclue en 422 par Théodose le jeune et renouvelée par lui en 442 ne fut troublée ni sous son règne ni sous les deux suivants [2]. Marcien l'observa même si fidèlement qu'il refusa d'intervenir pour protéger les Arméniens insurgés pour la défense de leur foi chrétienne [3]. Il construisit ou aida à construire la forteresse qui barrait la passe de Dšour, entre le Caucase et la mer Caspienne [4].

[1] On en trouvera une longue énumération dans la Géographie de Vakhoušt. La carte des confessions religieuses en Transcaucasie dressée par E. Kondratenko, *Zapiski Kavkazkago otdělenija Imp. Russk. Geografičeskago Obščestva*, t. XVIII (1896), ne reflète plus qu'imparfaitement la répartition des croyances religieuses au sud du Kour, avant les invasions musulmanes.

[2] Iul. KULAKOVSKIJ, *Istorija Vizantii*, t. I (Kiev, 1913), p. 267-71 ; E. STEIN, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, t. I (Wien, 1928), p. 425.

[3] LAZARE DE P'ARP, ch. 41, p. 74. Les avances faites à Léon par les Arméniens n'eurent pas plus de succès (ID., ch. 61, p. 113).

[4] Touchant ce problème topographique, étroitement lié à la question des « Portes Caspiennes », les déductions de Markwart ont gardé toute leur vraisemblance (*Erānšahr*, p. 98 et suiv.) Cf. Iv. ĞAVAKHIŠVILI, ქართველის ერის ისტორია, t. I, 3e éd. (Tiflis, 1928), p. 220. La question vient d'être reprise, sommairement mais avec une netteté remarquable, par M. Sim. KAUCHTSCHISCHWILI, *Georgica. Scriptorum byzantinorum excerpta ad Georgiam pertinentia* (Tiflis, 1934), p. 43-45, note ; cf. ibid., p. 100-101.

L'historien arménien Ghévond rapporte en effet que les soldats de Soulaïman ben 'Abd al-Malik en détruisant les murs de Darband, après la prise de la ville en 716, trouvèrent dans les fondations une inscription attestant que l'*αὐτοκράτωρ* Marcien avait construit la place et la tour aux frais de son trésor [1]. Ce fait, difficile à supprimer en bloc, ne peut s'expliquer que par une clause du traité que Marcien s'imposa d'observer fidèlement.

En paix avec les Grecs, l'empire sassanide s'était mis sur les bras d'autres ennemis. La succession de Iazdkert II, disputée pendant deux ans entre ses deux fils, Hormiz III et Péroze, était finalement restée au second. Pour abattre son aîné, Péroze avait lié partie avec les Huns Blancs ou Hephthalites, qui habitaient à l'est de la Caspienne [2]. Alliance insensée, qui ne tarda pas à se rompre : tout le règne de Péroze ne fut qu'une longue lutte contre ces dangeureux voisins et s'acheva dans une défaite où le roi laissa la vie. Profitant de ses embarras, les Saragures et autres tribus des Huns [3], refoulés eux-mêmes sur le Caucase par les Avares des steppes de la Russie méridionale [4], réussirent à forcer

[1] Ch. 12, éd. K. Ezeantz (Saint-Pétersbourg, 1887), p. 40-41 ; texte mis en lumière par Markwart, l.c., p. 100. Toutefois, puisque l'inscription a été exhumée des fondations du rempart, il paraît évident, contrairement à l'opinion de Markwart, que les travaux de fortification défrayés par Marcien sont antérieurs à la destruction de la place par les Saragures.

[2] Sur ces barbares, dont savants et amateurs se sont beaucoup occupés en ces dernières années, il reste toujours utile de consulter une note concise de Nöldeke, *Tabari*, p. 115, Anm. 2 (comparer O. von Wesendonk, *Kūšān, Chioniten, Hephthaliten*, dans *Klio*, t. XXVI, 2 (1932), p. 336-46.

[3] Appelés *Hounk'* par nos hagiographes. Ne pas oublier que chez les historiens occidentaux, le nom des « Huns » était comme un terme générique désignant les barbares du Nord. Nöldeke, *Tabari*, p. 115, note 2. Fauste de Byzance aussi appelle *Honk'* une nation semi-sédentaire, qui paraît identique aux *Ἡνίοχοι* des Grecs. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 21-22.

[4] Priscus, fragm. 31, éd. Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, t.IV, p. 105. Depuis la vigoureuse attaque du P. Akinian contre l'authenticité d'Élisée (cf. ci-dessus, p. 152-54), il est devenu nécessaire de réviser en partie les combinaisons historiques de Markwart, qui s'appuient principalement sur le panégyriste de Vardan (*Erānšahr*, l. c.). Jusqu'au moment où la source d'Élisée aura pu être identifiée, la première mention des *Khaïlendourk'*, par exemple, n'a plus de date certaine.

le barrage de *Ἰουρσειπαάχ*[1], que Saint-Martin et Markwart ont toute raison d'identifier avec la passe de Dšor, c'est-à-dire Darband. Péroze réussit on ne sait trop comment à endiguer l'invasion. Il espérait que les Grecs l'aideraient à relever la forteresse. L'ambassade qu'il envoya à Constantinople demeura sans résultat. L'empereur Léon fit la sourde oreille. Il répondit à Péroze par des contre-propositions. Mais son légat Constantios apprit à Édesse que le roi de Perse était en guerre avec les Hephthalites, et il dut y attendre longtemps le moment d'être reçu [2]. Ces pourparlers non plus n'aboutirent pas. Dans le même temps, l'empereur Léon se dérobait aux appels de ses vassaux de Lazique, attaqués en Souanie par les Perses. Le résultat fut que le roi Goubaze, détrôné, se retira à Constantinople, où on le trouve en conversations pieuses avec S. Daniel stylite [3]. Le pays des Lazes faisait partie de l'ancienne Colchide et nous rappelle ainsi une fois de plus le sceau d'Aršouša. En dernière analyse, *πιτιάξης Ἰβήρων Κολχίδων* pourrait fort bien avoir été la dernière et d'autant plus précieuse attestation d'une titulature que la marche des événements allait reléguer dans l'oubli.

Quoi qu'il en soit de ce titre, l'ensemble des conditions historiques cadre on ne peut mieux avec les faits énoncés ou supposés dans la Passion. Forcé de pourvoir avec des moyens réduits à la sécurité de la frontière perse dans l'Arméno-Géorgie, Péroze semble avoir modifié son système défensif. Les barbares du nord du Caucase ne pouvaient faire irruption que par deux voies, sans plus. La passe de Dar-i Alan [4] était infranchissable sans la complicité du roi de Mtzkhetha, indépendant de la Perse, et dont le territoire était limité par le Kour [5]. Le vitaxe des Ibères du sud avait donc re-

[1] Appelée aussi **Viriparakh*. Ce n'est ni le lieu ni le moment d'ouvrir une discussion sur ce toponyme. La forme restituée par Markwart a l'avantage de s'appuyer sur la tradition arméno-géorgienne, qui doit être entendue avant toute autre.

[2] Priscus, fragment 37, l.c., p. 107-108.

[3] *Vita S. Danielis stylitae*, c. 51, *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 169 et suiv.; E. Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, t. I (Vienne, 1928), p. 528-29.

[4] Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 34-35.

[5] *Anal. Boll.*, t. LI, p. 13. A regarder les faits objectivement, sans les plier

çu mission de le surveiller — nous aurons l'occasion de voir comment ce rôle réussit à Vazgen [1]. De Tzourtav, où il avait établi son poste de commandement, il pouvait en un jour se porter soit à Harmozika, l'ancienne forteresse établie par les Romains pour bloquer les « Portes Caspiennes » [2], soit même à Mtzkhetha, la capitale du roi des Ibères. En cas d'alerte du côté de la Caspienne, il se trouvait aussi plus rapproché de la passe de Dšour, moins aisée à barrer et qui, dès cette époque, était devenue ce qu'elle ne cessera plus d'être au cours des siècles suivants, la route naturelle des invasions asiatiques. En fait, la Passion de Ste Šoušanik nous montre à plusieurs reprises le vitaxe des Ibères appelé dans les parages de Dšour par les devoirs de sa charge, en réalité pour répondre à une réquisition du commandant perse, auquel il était subordonné, le même sans doute dont Lazare de P'arp nous a conservé le nom [3].

Jusqu'à présent, nous n'avons pas quitté un seul instant le terrain des faits établis et susceptibles de vérification. Le récit de nos hagiographes part d'une situation initiale exactement conforme à toutes les vraisemblances et avec laquelle le développement de l'action va s'accorder de point en point. Voyons la suite.

III. Le fond originel de la légende.

Si la Passion de Ste Šoušanik pouvait être acceptée comme l'expression sincère et ingénue de la simple vérité,

à la perspective qui a prévalu dans les Annales géorgiennes, on se convaincra que les stipulations du traité conclu en 370 entre Valens et Sapor II ont tenu plus longtemps que les historiens ne l'ont admis, sur de bien faibles témoignages. Elles tiendront quelque temps encore après 484. Mais en 540, après les premières victoires de Khosrau Anôšarvān sur les Romains, la Passion de S. Eustathe nous montrera à Tiflis un gouverneur perse qu'on n'y voyait pas au temps du roi Vakhthang. Ces fluctuations de la frontière pourraient n'être pas sans rapport avec le fait qu'entre l'époque de Ste Šoušanik et la fin du VIe siècle, les évêques de Tzourtav ont été tantôt arméniens tantôt géorgiens.

[1] Ci-dessous, p. 288-89.

[2] MARKWART, *Skizzen zur historischen Topographie und Geschichte von Kaukasien*, l.c., col. 835-38.

[3] Ci-dessous, p. 288.

voici comment se serait passé le drame de famille qui en est le sujet.

La fille de Vardan, mariée au fils du vitaxe Aršouša, avait vécu en bonne intelligence avec son mari pendant au moins six ou sept ans. Un jour Vazgen se rend à la Porte royale. Sur la date et sur l'occasion de ce voyage, la légende garde un silence complet. On ne dit pas davantage pourquoi, dès le principe, la sainte en augura mal. Comme elle l'avait prévu, Vazgen, parti chrétien pour Séleucie-Ctésiphon, en revint apostat. Pour ce seul fait et sans attendre les explications de son mari ni prendre conseil de personne [1], elle rompt toute communication avec lui et quitte le palais avec ses enfants. On ajoute bien que le vitaxe rentrait chez lui prêt à répudier sa femme, sinon déjà remarié, et résolu à soumettre sa famille à la loi mazdéenne dans ce qu'elle avait de plus inacceptable pour la conscience chrétienne [2]. Mais le fait est que S^te^ Šoušanik n'attendit pas d'en avoir la preuve certaine. Elle condamne son mari sur le seul rapport d'un messager, et il faut bien ajouter que la suite du récit n'est pas entièrement d'accord avec les intentions prêtées ici au renégat. La réalité paraît être, non pas moins honorable pour la sainte, mais plus complexe et enlacée à d'autres circonstances où la religion n'est pas seule en cause. Si Vazgen avait été admis à s'expliquer, il aurait pu, sans justifier ni atténuer sa faute, la couvrir d'un prétexte qui avait déjà servi dans sa propre famille et dans celle de sa femme.

Peu avant 451, comme nous l'avons déjà rappelé [3], les chefs arméniens avaient été mandés à la cour de Iazdkert et mis en demeure d'embrasser le mazdéisme. Plusieurs, dont on sait les noms, s'y résolurent sans beaucoup se faire prier, les uns par indifférence religieuse, le plus grand nombre par feinte et avec l'espoir de détourner ainsi de leur pays les horreurs d'une persécution religieuse. Vardan et son frère Hmaïeak s'étaient d'abord refusés énergiquement à cette si-

[1] Pour ne pas dire : malgré les conseils de son évêque (Passion arménienne, ch. 5, p. 13 ; Passion géorgienne, p. 28).

[2] Passion arménienne, ch. 3, p. 11, note 1.

[3] Ci-dessus, p. 269.

mulation, qui en somme était une apostasie avec le mensonge en plus. Mais ils finirent par se rendre aux représentations d'un sage conseiller qui, mettant en balance la concession demandée par Iazdkert et les calamités inévitables en cas de refus, opinait que de deux maux il fallait choisir le moindre. Or le moraliste qui, en cette grave conjoncture, fut le directeur de conscience de la nation arménienne n'était autre que le vitaxe des Ibères, Aršouša [1]. Lazare de P'arp, qui choisit ce moment pour vanter la prudence et la sagesse d'Aršouša, oublie de dire ce qu'il avait fait pour son propre compte. Mais puisqu'il réussit à faire prévaloir son avis, on peut croire qu'il ne l'avait pas démenti par son exemple [2].

La défaillance de Vardan et de Hmaïeak fut bientôt suivie d'une éclatante réparation. Malgré cette leçon qui le touchait de si près, Vahan, le propre fils du martyr Hmaïeak, se laissa prendre au même faux calcul quelques années plus tard. Il se crut compromis auprès de Péroze et, pour le désarmer, il feignit lui aussi d'adhérer à la religion perse. Demeuré chrétien au fond du cœur, il n'en faisait pas moins figure d'apostat parmi ses compatriotes. Il en gardait encore le nom à la mort de sa cousine, S^te^ Šoušanik. C'est plus tard seulement qu'il rentra dans l'Église chrétienne, à la faveur des événements que nous allons rappeler. On ignore quelle fut en cette occasion la conduite de ses frères.

Ainsi donc la faute pour laquelle S^te^ Šoušanik se sépara de son mari, sans même l'avoir entendu, et en se passant de l'approbation ecclésiastique, n'était pas, si grave fût-elle, un forfait inouï dans la famille de la sainte. Son père, l'illustre S. Vardan, son oncle, son beau-père, d'autres encore sans doute, avaient donné l'exemple d'une faiblesse toute pareille. Comment donc tenir pour entièrement clair et cohérent le laconique récit qui sert d'exposition au drame raconté dans la Passion? En plus des faits résumés par l'hagiographe, il a dû se passer autre chose. Ou bien ces faits même ont emprunté leur gravité à des circonstances sur lesquelles le nar-

[1] Lazare de P'arp, ch. 28, p. 52.

[2] L'image gravée sur son « sceau » nous le montre attifé à la mode perse.

rateur a jeté un voile. Nous ne chercherons pas à suppléer par des conjectures au silence des textes. Mais ce qu'ils nous laissent ignorer devrait se raccorder à d'autres événements sur lesquels ils ont été moins réticents ou plus sincères. C'est tout de même une indication bonne à recueillir. Écoutons Lazare de P'arp [1].

Dans la 25e année de Péroze (482-483 ou 484-485), toute la région orientale du Causase était en effervescence. En Albanie, les garnisons perses s'étaient révoltées. Une armée sassanide tenait la campagne, sous les ordres de Zarmihr Hazaravoukht [2]. Elle comprenait un contingent arménien, où plusieurs renégats de haut grade tranchaient du maître et faisaient la vie dure à leurs compatriotes chrétiens. En Arménie même, le haut commandement militaire était exercé par le marzpan Aṭrvšnasp Ozmandian, sous lequel servait le reste de l'armée nationale arménienne. Ainsi donc, même à cette date, où les affaires de la Perse allaient au plus mal, l'effort des Sassanides pour iraniser l'Arménie se poursuivait méthodiquement. La politique inaugurée par Iazdkert avait trouvé un peu partout, dans la noblesse territoriale, de lâches complicités. Lazare de P'arp ne les dissimule pas, mais il n'en dresse pas le tableau sous une forme qui l'aurait forcé d'expliquer trop clairement la conduite de son héros, patron et ami, Vahan le Mamikonien. Il faut rapprocher et coordonner les aveux glissés çà et là dans son récit pour reconstituer un aperçu à peu près cohérent des succès remportés en Arménie par la propagande mazdéiste.

C'est à ce moment qu'une révolte éclate chez les Ibères. La roi Vakhthang, nous dit Lazare, tue Vazgen le vitaxe impie. Sur la cause et les circonstances de ce meurtre, l'historien ne s'explique pas. Vazgen n'est nommé qu'en ce seul endroit de son récit, sans que la moindre allusion rappelle les antécédents du vitaxe et sa parenté avec Aršouša et Vahan le Mamikonien. Silence tout aussi complet sur Ste Šoušanik. Tout le chapitre des méfaits de Vazgen tient en une seule épithète : **անաւրէն**, « impie », c'est-à-dire mazdéen. Mais

[1] Ch. 66, p. 118-19.
[2] Cf. supra, p. 285.

ce mot, par son isolement même, montre que Lazare en savait plus long qu'il ne veut le laisser voir et qu'il a de bonnes raisons pour n'en pas dire davantage.

Le meurtre de Vazgen n'était qu'une entrée de jeu. Vakhthang met son armée sur pied de guerre. Il entraîne les Arméniens à sa suite en répandant le bruit qu'il s'est entendu avec les Honk' et qu'une armée de ces barbares va franchir le Caucase. En Albanie, les Arméniens qui servent dans l'armée sassanide commencent à s'agiter. Au lieu de se porter sur Dšour, afin de bloquer la passe par où les barbares menacent d'arriver, le commandant perse Zarmihr, qui se voit déjà pris entre ses troupes débandées et l'avalanche des Honk', se replie sur la province de Širak, et opère sa jonction avec le marzpan Aṭrvšnasp. Celui-ci, que les émissaires des insurgés ont circonvenu, donne dans leur piège et veut surprendre Vakhthang avant l'arrivée de la horde asiatique. Aussitôt débarrassés de sa présence, les Arméniens de l'intérieur se soulèvent à leur tour. Vahan le Mamikonien sort de la position fausse où son apostasie l'avait relégué. Il abjure le mazdéisme et reprend sa place à la tête de la nation. Avait-il guetté cette occasion favorable? L'avait-il même souhaitée? Présentement la question n'est pas là. Ce que nous avons à noter, ce sont les changements de front qui se produisent coup sur coup en Arméno-Géorgie. La révolte, engagée à l'aventure, avec l'indiscipline incorrigible de la bravoure arménienne, dégénère dès l'abord en une série d'escarmouches incohérentes. Elle aurait été écrasée au premier choc si les généraux perses n'avaient complètement perdu la tête. Entre le roi des Ibères et ses confédérés, la liaison ne parvient pas à s'établir. Les Honk', dont il leur avait garanti le concours, tardent à se montrer. Un petit détachement de cavalerie, qu'ils finissent par envoyer, repart sans avoir apporté aux insurgés aucune aide efficace. Vakhthang, mis en demeure de tenir ses promesses, se retire de la lutte et laisse les Arméniens qu'il y avait entraînés se tirer d'affaire comme ils pourront [1].

[1] Lazare de P'arp, ch. 66-68, p. 118-50. Le récit de l'historien arménien est en contradiction irréductible avec la geste épique du roi Vakhthang Gorgasal, relatée dans les Annales géorgiennes.

Leur défaite finale était inévitable, si à ce moment une diversion providentielle ne s'était produite en Transoxiane. Péroze, qui avait entrepris contre les Huns Hephthalites une expédition positivement folle, y périt dans une défaite honteuse. Son successeur Balâš (Vologèse) trouva une situation si compromise, qu'il jugea plus sûr de composer avec les Arméniens. Il leur rendit une sorte d'autonomie, et leur garantit le libre exercice de leur culte avec le droit de faire disparaître les traces des institutions mazdéennes qu'on leur avait imposées. A ces conditions, les Arméniens lui promettent une soumission loyale.

Vahan avait pris sur lui de négocier cet accord. Et l'on ne peut s'empêcher de noter que, dans ses pourparlers avec le général perse Mihran, puis avec Nikhor, qui le remplaça, il fit assez bon marché de ses plus glorieuses traditions de famille. Rapportant une de ses entrevues avec Mihran, Lazare de P'arp lui met sur les lèvres ces propos plus qu'étranges [1] :

Իսկ յաղագս իմ դուք ամենեքեան գիտէք, զի ի հա. րըցն իմոց ես տղայ մնացի. ոչ զվաստակս նոցա որ առ Արեաց աշխարհն լեալ է՝ գիտեմ, եւ ոչ յանցմանն նոցա հաղորդ ինչ էի : բայց մինչ ես յանձինս զգացի, եւ ձեզ Արեաց տեառնն արքանեկութեան արժանի եղէ՝ ի մտի եդի առաջի Աստուծոյ եւ մարդկան՝ արդար մտաւք տեառն եւ ձեզ ծառայութիւն առնել եւ արդար վաստակս վաստակել :

Ad me quod attinet, nostis omnes me a parentibus puerum relictum esse: neque operam novi quam Persarum regioni navarunt [2], neque in eorum culpa conscius fui. Verum equidem ex quo usus sum conscientia mea et dignus factus sum qui vestro Persarum domino famularer, mecum ipse constitui

[1] Ch. 75, p. 137.

[2] Au ch. 44 (p. 79), Lazare, par la bouche d'un magistrat perse, rappelle aux ecclésiastiques arméniens prisonniers, un combat contre les Hephthalites, où Vahan le Mamikonien s'était signalé sous les yeux de Iazdkert, à Marv-i Roûd (en Transoxiane).

coram Deo et hominibus, sincera mente domino et vobis servire et iustam operam navare.

Leur faute ! Le mot s'y trouve. Cette faute paternelle dont Vahan se défend d'être solidaire, c'est l'insurrection armée contre les édits de persécution, pour laquelle son père et son oncle sont honorés comme des martyrs de l'Église arménienne. A Nikhor, Vahan tient un langage moins choquant dans la forme mais qui tend à la même conclusion [1]. On croira si l'on veut que les lieutenants de Balâš et Balâš lui-même ont cru ces déclarations sur parole et qu'ils n'ont demandé aucun gage à ce transfuge qui, deux fois déjà, avait changé de religion. Le fait qui demeure et qui se passe de commentaire, c'est que Vahan réussit à inspirer aux Perses assez de confiance pour se faire nommer marzpan d'Arménie. Voilà qui suffit à nous éclairer pleinement sur la politique à laquelle son apostasie l'avait condamné, à moins qu'elle n'en fût le résultat. Contre la méfiance et la réprobation de ses compatriotes, il a dû, bon gré mal gré, chercher des appuis parmi les renégats qui s'étaient comme lui vendus au roi de Perse. Son propre cousin, Vazgen, le vitaxe des Ibères, était l'une des têtes de ce parti ; il avait, lui aussi, besoin d'alliances. Pour croire que Vahan n'a rien su des projets que l'on caressait à Tzourtav, et qu'il ne les a pas favorisés, jusqu'au moment où le jeu a paru mal tourner, il faudrait une attestation bien formelle [2]. Tout ce que l'on voit ou entrevoit prouve le contraire.

C'est dans ce milieu troublé et au plus fort de ces conflits que s'est déroulée la tragédie domestique mise en forme de récit par la Passion de S^te^ Šoušanik. Il suffit de l'y replacer pour apercevoir qu'elle ne fut en réalité qu'un épisode d'une histoire beaucoup plus embrouillée, où l'action principale était menée dans l'ombre, par des absents. Nous sommes bien loin d'en connaître tous les antécédents, mais chacun peut voir que l'héroïne et son mari, en se séparant sur une question

[1] Ch. 92, p. 166-69.

[2] Lazare de P'arp rapporte en propres termes que Vahan avait été accusé auprès de Péroze de comploter contre la Perse avec l'empereur grec et avec les Hounk' (ch. 65, p. 117).

religieuse, se trouvent du même coup rejetés dans deux partis nationaux dressés l'un contre l'autre et prêts à la bataille. Comment croire un seul instant que la raison d'État n'ait été pour rien dans le différend qui avait désuni les deux époux? Nos hagiographes auraient pu nous montrer cela sans altérer aucunement le ton édifiant de leur narration. Ils ont préféré s'en taire pour mieux obéir aux lois du genre. Mais à travers les attitudes hiératiques et les gestes stylisés de leurs personnages, la réalité vivante reparaît au moins en quelques endroits.

Šoušanik s'appelait d'abord Vardanouhi ou Vardeni («rosier»). Pourquoi lui avait-on changé son nom de baptême? A cause de sa beauté, nous dit le narrateur. C'est possible ; mais que cela soit clair, non. Entre le lys [1] et la rose, les préférences de la littérature sont assez indiquées par la réputation des rosiers de l'Iran. Quant à celles de l'onomastique arménienne, elles ne laissent place à aucun doute. Il doit y avoir autre chose sous ce changement de nom. Nous venons d'entendre Vahan le Mamikonien expliquer aux mandataires de Balâš, sans aucune fierté, qu'il n'était pas en tout le fils de son père [2]. Son cousin Vazgen aussi a dû s'excuser d'être le gendre de Vardan [3]. Ne serait-ce pas lui qui aurait enlevé à sa femme ce nom compromettant de Vardanouhi, que les Arméniens, dans la suite, n'ont pas manqué de rendre à leur sainte compatriote?

En plusieurs endroits du récit, on voit le vitaxe des Ibères appelé dans la région de Darband par des opérations militaires contre les Hounk'. Ces barbares sont les mêmes que le roi Vakhthang essaie de lancer contre les Perses, après qu'il s'est débarrassé de Vazgen. Tel est le fait. Il n'a peut-être aucune connexion directe avec les événements racontés dans la Passion. Pourtant, quand on y regarde de plus près et qu'on remarque d'une part la discrétion plus que réticente avec laquelle Lazare de P'arp glisse sur les circonstances du meurtre de Vazgen par le roi des Ibères, et d'autre part les allusions non moins estompées de nos hagiographes aux ex-

[1] Cf. supra, p. 5.
[2] Supra, p. 290.
[3] Passion arménienne, ch. 14, p. 22.

péditions de Vazgen contre les Hounk', on ne se sent plus aussi sûr qu'il ne se cache rien sous ce parallélisme. Le rédacteur de la Passion a vaguement l'air de savoir pourquoi le vitaxe, partant pour aller combattre les barbares, recommandait avec d'aussi terribles menaces que sa femme fût étroitement tenue au secret, sans communication avec âme qui vive. Au vrai, le bonhomme n'y songe même pas. Mais on peut se demander s'il ne répète pas, en les brouillant quelque peu, les dires d'un narrateur mieux renseigné.

La Passion arménienne parle aussi en termes vagues d'une alerte qui détermina Vazgen à mettre ses enfants en sûreté dans une forteresse au delà du Kour [1]. Où était situé ce lieu de refuge? Certainement pas au delà de la boucle nord du grand fleuve. Vazgen n'a pu commettre cette folie de mettre ses enfants à merci de son ennemi le roi Vakhthang. Il les a donc dirigés à l'ouest, vers une place forte située sur la rive gauche du Kour, et nécessairement le plus loin possible de Mtzkhetha. Cela revient à dire qu'il les aura confiés à la garde de l'un de ses parents, les princes Mamikoniens, qui, dans l'occurrence ne peut être que Vahan. Le narrateur arménien ajoute que, dans cette fuite, l'un des enfants se noya au passage du fleuve. A l'occasion de ce deuil, le marzpan et d'autres hauts seigneurs géorgiens vinrent présenter leurs condoléances au vitaxe. Vazgen alors tira S^te^ Šoušanik de sa prison et la tint sous bonne garde, dans le voisinage du palais, jusqu' après le départ de ses visiteurs. L'hagiographe raconte cela, sans paraître se douter que ce détail doit avoir une signification. S'il l'avait aperçue, il ne lui en coûtait rien de l'indiquer d'un mot. Ici encore, il est tributaire d'un témoignage qu'il n'a pas bien rendu, mais qu'il n'a certainement pas inventé.

On croit même discerner la raison qui l'aurait amené à brouiller un peu sa source. Dans la Passion arménienne résumée par Oukhtanès, il était dit que la martyre avait été enfermée à la forteresse d'Oup'reth [2]. Si elle se trouvait à Tzourtav lors des funérailles de son enfant, il fallait expliquer comment elle y était revenue. En partant de cette donnée,

[1] Ch. 7, p. 16.

[2] Ci-dessus, p. 48 ; voir plus loin, p. 302.

la narration s'enchaîne naturellement. Le remanieur à qui remonte notre Passion arménienne a supprimé la mention d'Oup'reth, peut-être pour donner un tour plus dramatique à la grande scène de l'incarcération [1]. Il n'a pas remarqué que cette rature l'obligeait à supprimer aussi, ou du moins à motiver autrement, le transfert de la sainte d'un cachot dans un autre. Du moment qu'elle n'avait pas quitté Tzourtav, il devait être assez indifférent au marzpan et à sa suite qu'elle y fût gardée un peu plus près ou un peu plus loin du palais. Mais ce détail devenu oiseux prouve, par son inconsistance même, que l'épisode avait une attestation ancienne et que Vazgen a en effet ramené sa victime d'Oup'reth à Tzourtav, où il semble bien qu'elle soit morte.

Là-dessus, on se demande ce que le vitaxe aura voulu en réalité : montrer à ses hôtes que sa femme vivait encore? ou qu'il ne l'avait pas répudiée? ou qu'elle n'était pas en mesure de conspirer contre la sécurité de l'État? On ne sait ; mais pour le coup, on aperçoit distinctement que les autorités perses avaient l'œil ouvert sur le dissentiment survenu dans le ménage du vitaxe des Ibères.

Vazgen n'apparaît pas dans le récit de nos hagiographes au moment de la mort de S^te^ Šoušanik. Évidemment on ne s'attendait pas à voir ce vilain homme au chevet de sa femme expirante. Mais l'affluence des visiteurs accourus pour recevoir la suprême bénédiction de la sainte, les marques publiques de vénération et de regrets qui furent données à sa mémoire, ses solennelles funérailles, tout cela, même réduit à l'hommage d'une piété plus discrète, n'a pu se passer sous les yeux du persécuteur, que cet émoi de la conscience publique aurait souffleté en plein visage. Vazgen vivait encore à ce moment ; mais il ne se trouvait certainement pas à Tzourtav. Ou peut-être y savait-on déjà que bientôt il serait pour tout de bon inoffensif...

Dans la foule que la Passion nous montre autour de la sainte mourante, on ne voyait aucun de ceux qui auraient dû s'y trouver au premier rang. De la proche famille de la martyre, seuls, son beau-frère Ğoğik et la femme de celui-ci lui témoignent quelque intérêt dans les épreuves de sa

[1] Ch. 8-9, p. 17-18. Comparer la Passion géorgienne, p. 31-32.

captivité et dans la détresse de son agonie [1]. La Passion arménienne et la Passion géorgienne s'accordent à souligner cet abandon. Toutes deux mettent dans la bouche de la martyre une plainte qui a l'accent d'un reproche contre les siens et d'un appel à la justice de Dieu [2]. Elle n'est que trop justifiée par des faits que Lazare de P'arp n'a pu dissimuler complètement. Le plus proche parent de la sainte, le chef de sa famille originelle, celui à qui il appartenait de la défendre contre son indigne mari, Vahan le Mamikonien [3] avait à ce moment partie liée avec le « vitaxe impie ». On ignore si les autres fils de Hmaïeak et les trois fils d'Aršavir Kamsarakan, cousins de Ste Šoušanik par leur mère [4], avaient eu la même faiblesse. Toujours est-il que Lazare de P'arp ne rapporte d'eux rien qui rachète la défaillance de Vahan. Il n'en faut pas plus pour expliquer le silence qu'il garde sur Ste Šoušanik : le nom de la fille de Vardan le Grand ne rappelait rien d'honorable pour le héros qu'il avait entrepris de glorifier.

Aucun de nos témoignages ne donne lieu de supposer que la fureur de Vazgen se soit étendue aux coreligionnaires de sa victime. La liturgie arménienne instituée par Ste Šoušanik n'a pas cessé d'être célébrée à Tzourtav. Encore moins voit-on que l'apostat ait pris aucune mesure vexatoire contre la religion qu'il avait abjurée et dont toutes ses fureurs n'avaient pas réussi à détacher sa femme. Aux dernières lignes du récit, l'hagiographe nous montre encore le clergé de Tzourtav et l'évêque de la maison du vitaxe dans l'exercice public et solennel de leurs fonctions. C'est l'une des plus fortes disparates qu'il est impossible de ne pas remarquer dans cette narration trop idéalisée. Des faits logiquement enchaînés, il faut pourtant conclure que Vazgen dut périr peu de temps après la mort de sa femme, sinon il n'aurait pas manqué d'abroger au moins les innovations liturgiques introduites par la fille de Vardan.

[1] Passion arménienne ch. 10, p. 20 ; ch. 16, p. 22-23 ; Passion géorgienne, ch. 10, p. 3 ; ch. 16, p. 36-38.

[2] Passion arménienne, ch. 5, p. 14-15 ; Passion géorgienne, ch. 16, p. 36-38.

[3] Ste Šoušanik était doublement sa proche parente, de naissance et par son mariage.

[4] Cf. supra, p. 269.

Son frère Ǧoǧik, qui semble lui avoir succédé [1], se sera employé à pacifier les esprits. C'est apparemment pour ce motif que la légende lui a fait, ainsi qu'à sa femme, une figure à peu près acceptable.

IV. La légende littéraire.

Pour qui prendra seulement la peine de rapporter sur le récit de nos hagiographes les repères historiques que nous venons d'indiquer, il sera clair sans autre preuve que la Passion de Šoušanik porte des traces de développement légendaire [2]. Nous n'entreprendrons pas de relever un à un les détails sur lesquels nos deux rédactions sont en désaccord entre elles, ou avec elles-mêmes, ou avec des faits connus d'ailleurs. Cette comparaison ne servirait qu'à nous mener par un long détour à un résultat qu'on peut atteindre directement. Les quelques témoignages positifs que nous possédons sur le culte de S^te^ Šoušanik et sur l'église qui en était le siège nous permettront d'abréger notablement la recherche et de l'acheminer d'emblée vers une conclusion certaine.

Parmi les griefs mis en avant pour masquer les vrais motifs de la rupture entre le patriarcat arménien et l'Église de Géorgie, celui qui revient le plus obstinément est le reproche d'avoir aboli la liturgie arménienne établie par S^te^ Šoušanik à la résidence du vitaxe. On rappelle aigrement à Kyrion que, jusqu'à lui, Tzourtav et le tombeau de S^te^ Šoušanik avaient formé lien entre les deux races, arménienne et géorgienne. Kyrion se défend contre cette accusation en protestant qu'il n'a rien aboli ni rien changé à l'ancien état de choses, que le nouvel évêque, nommé en remplacement de Moïse, fugitif et latitant, est capable d'officier dans les deux

[1] Supra, p. 279.

[2] Sur la légende de S^te^ Šoušanik nous ne pouvons omettre de mentionner les principales études avec lesquelles nous n'avons pas le plaisir d'être d'accord. Du côté arménien une esquisse romantique de L. ALISHAN, *Ցուշիկք հայրենեաց Հայոց* t. I (Venise, 1869), p. 373-404 ; du côté géorgien Iv. ĞAVAKHIŠVILI, *Histoire du peuple géorgien*, t. I, 5e éd. (Tiflis, 1928), p. 258-61, où sont résumées les recherches antérieures du savant auteur, et C. KEKELIDZE, *Histoire de la littérature géorgienne*, t. I (Tiflis, 1923), p. 119-24.

langues et que partant, de son fait à lui, Kyrion, Tzourtav n'a pas cessé d'être hospitalier aux Arméniens. Il n'y a qu'une seule manière de mettre de la suite dans cet échange de récriminations, c'est de comprendre autour de quoi on se battait. Tzourtav, relevant du métropolitain de Mtzkhetha n'en était pas moins un centre d'influence arménienne. L'évêque Moïse, dont Kyrion a dû finir par se débarrasser, était un Arménien natif de Mehenkert en Tašir [1] et qui, placé par surprise à la tête d'un diocèse géorgien, continuait obstinément de prendre son mot d'ordre à Edšmiadsin. On sait peu de chose de ses prédécesseurs, sinon que, d'après Kyrion lui-même, ils avaient été choisis indifféremment parmi les deux nationalités. Ap'oṭ qui ouvre la liste épiscopale de Tzourtav, en qualité d'évêque de la maison du vitaxe, était, selon toute apparence, un compatriote de Ste Šoušanik, venu d'Arménie avec elle ou intronisé à sa demande [2].

Même si ce fait laissait une prise quelconque à la contestation ou à la chicane, il serait encore déraisonnable d'invoquer à l'encontre le témoignage de la Passion géorgienne. A moins que l'amour-propre national ne s'obstine à embrouiller cette question après tant d'autres, il faut se résigner à voir que ce chapelain géorgien de la sainte, le soi-disant prêtre Jacques, fait dans sa propre narration un personnage inadmissible. Accepter la qualité et le rôle qu'il s'attribue contre toute vraisemblance, et partir de là pour réduire à coups de suppositions gratuites les incohérences qui disloquent le récit, partout où ce prétendu témoin oculaire montre sa figure ou rapporte ses dits mémorables, il n'y a que la foi patriotique pour entasser ainsi Ossa sur Pélion.

En fait d'attestations extrinsèques, on ne saurait se dissimuler qu'elles manquent totalement. La Passion de Ste Šoušanik, si on la prend pour ce qu'elle veut être, serait le plus ancien monument de la littérature géorgienne [3].

[1] Oukhtanès, ch. 19, p. 36 (Brosset, p. 297-98).

[2] *Ap'oṭ* peut être rapproché d'*Ἀπόδακος*, nom d'un roitelet parthe de la Characène, attesté par un tétradrachme d'argent de l'an 110-109 av. J.-C. G. F. Hill, *Catalogue of the Greek Coins of Arabia, Mesopotamia and Persia* (London, 1922), p. 289 et pl. XLIII, 1.

[3] L'exemple du « prêtre Jacques » n'est peut-être pas étranger à la facilité

A la date où elle aurait été composée, il n'y avait guère plus d'un demi siècle que les Ibères possédaient un alphabet approprié à leur langue. Il est vrai que les critiques géorgiens ont nié cela avec tout le reste et qu'ils ne balancent pas à taxer de mensonge pur et simple le récit de Koriun sur la mission de S. Mesrop dans leur pays et sur la création de l'alphabet géorgien [1]. Nous n'essaierons pas de leur représenter que leurs ancêtres ne sont amoindris en rien parce que, comme les nôtres, comme les Romains, comme les Grecs eux-mêmes et à peu près tous les peuples, ils ont reçu de l'étranger leurs premières leçons d'écriture. Là n'est pas le point inacceptable pour leur fierté patriotique. L'inacceptable, c'est que la lumière leur soit venue d'Arménie. Nous n'obtiendrons pas qu'ils se reconnaissent débiteurs de S. Mesrop. Laissons donc à leur tradition nationale le bénéfice de la chaleureuse conviction avec laquelle ils ont su la défendre et les importantes approbations qui ont récompensé leur éloquence persuasive.

avec laquelle on a admis que le plus ancien spécimen de l'écriture géorgienne serait une inscription, en beaux caractères *asomthavro*, retrouvée dans l'église de Bolni, un peu au sud-ouest de l'ancienne ville de Tzourtav (voir ci-dessus, p. 281). Cette inscription n'est pas datée, mais elle a été posée par un évêque qui se nomme David. Or un évêque David de Bolni a souscrit une synodique adressée par Gabriel, « catholicos » d'Ibérie, à Babgen catholicos d'Arménie, en l'année 506 (*Livre des Lettres*, p. 183 ; cf. Oukhtanès, ch. 50, p. 86). Comment résister à la tentation de l'identifier au David de l'inscription ? M. Ǧavakhisvili a laissé désarmer sa critique (*Paléographie géorgienne*, dans ისტორიის მიზანი, წყაროები და მეთოდები წინათ და ახლა, t. III, 1, 1926, p. 159). Son autorité a entraîné l'adhésion de M. A. Chanidze, ძველი ქართული ენა და ლიტერატურა (Tiflis, 1934), p. 290-91. Et voilà l'inscription de Bolni datée de l'an 506. Nous sentons combien nous avons mauvaise grâce d'opposer notre avis à celui de ces maîtres, mais la vérité ne nous laisse pas d'autre parti. Sans rentrer dans le fond même de la question, il faut bien constater que la synodique du « catholicos » Gabriel de Mtzkhetha est un document peu idoine à certifier la première ligne de l'écriture géorgienne. Le catholicos Abraham, qui en fait état contre Kyrion, déclare lui-même que cette pièce, *rédigée en arménien*, ne lui est connue que par une traduction grecque, provenant d'Édesse, et qu'il a dû retraduire en arménien. Il laisse à son adversaire le soin de rechercher s'il n'en existe pas aussi une rédaction géorgienne, dont Kyrion paraît ne rien savoir et que, bien entendu, on n'a pas retrouvée (*Livre des Lettres*, p. 183).

[1] Nous en restons au point de vue indiqué *Anal. Boll.*, t. XLVI, pp. 381-384, 395-96 ; cf. supra, p. 267, note 1.

Mais après cette concession, si accommodante soit-elle, on ne s'en retrouve pas moins devant le fait que le récit du prêtre Jacques n'a été connu de personne pendant plus de cinq cents ans.

Tout d'abord, comment se débarrasser du témoignage de l'abrégé géorgien ? De l'aveu de tous les critiques, ce résumé est traduit tel quel de l'arménien [1]. L'original d'où il dérive est postérieur au pseudo-Moïse de Khoren. Son âge exact est difficile à déterminer, mais celui de la traduction géorgienne peut être fixé, sans grave danger d'erreur, aux environs de l'année 940 [2]. Il s'ensuit de là qu'à cette date, les Géorgiens ignoraient encore que, sur cette même Ste Šoušanik, ils possédaient une relation authentique, écrite en leur langue par un témoin oculaire. Dira-t-on que le traducteur avait lu cette relation, mais qu'il a simplement voulu verser au dossier une pièce nouvelle qui pouvait contenir un supplément d'information ? Personne ne le croira. Cette pièce additionnelle contredit la prétention du prêtre Jacques et le rôle personnel qu'il s'attribue. L'un des deux narrateurs a menti, ou le rédacteur de l'abrégé arménien, ou ce soi-disant témoin qui dit avoir assisté la sainte pendant toute sa captivité et avoir écrit en quelque sorte sous sa dictée. Et le traducteur géorgien serait demeuré neutre entre ces deux témoignages contradictoires. Il aurait, le sachant et le voulant, jeté le doute dans l'esprit de ses compatriotes, qui croyaient comme lui au prêtre Jacques. Et par un hasard tout aussi extraordinaire en son genre, personne ne nous aurait conservé aucun écho de la surprise ou du scandale causé par cette divulgation.

Avant ce traducteur géorgien, qui aurait connu le prêtre Jacques mais qui n'en souffle mot, on chercherait en vain un auteur qui ait lu la Passion géorgienne de Ste Šoušanik. D'écrivains contemporains ou voisins du ve siècle, il ne peut être question, puisqu'à cette époque la Géorgie

[1] Voir ci-dessus, p. 6-7. L'éditeur du texte géorgien, A. Khakhanov, n'a rien répondu de sérieux aux observations de N. Marr (cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 455-56).

[2] Par les raisons indiquées ci-dessus, p. 7.

n'en possédait pas. Et cela même est déjà un sujet de réflexions assez embarrassantes. Après avoir produit pour son tout premier essai cet hagiographe verbeux, dont l'éloquence s'épanche en longs discours, la littérature géorgienne rentre en sommeil pour un siècle au moins, sans voir paraître un écrivain capable de rédiger une simple page de chronique. Lorsque, longtemps plus tard, elle se remet au travail, elle laisse dans l'oubli la Passion de Ste Šoušanik. Est-ce concevable? Le compilateur du *Karthlis mok'tzeva*, celui de la Chronique de Šaṭberd, Sembat le Connétable, Ǧuanšer, lequel de ces auteurs aurait renoncé à introduire dans son récit au moins une allusion furtive à la martyre de Tzourtav, s'il avait connu la relation du prêtre Jacques? Tous, tant qu'ils sont, ils s'en taisent avec la sérénité de l'ignorance. Même le compilateur du *K'arthlis tzkhovreba*, qui va chercher aux dépens de tous les peuples de quoi rehausser la geste de Vakhthang Gourgasal, passe à côté de cet épisode romanesque à souhait, sans même se douter que son héros s'y est trouvé mêlé.

Silence tout aussi complet dans la littérature liturgique. Aucun des anciens calendriers géorgiens, ni le Typikon de Jérusalem, ni aucun de ses dérivés, ni l'hymnaire de Šaṭberd, au XIe siècle, ni autant qu'on en peut juger, aucun des vieux *Sagalobelni* [2] ne connaissent Ste Šoušanik.

Ce mutisme de la tradition primitive est déconcertant. Il ne faudrait pourtant pas en exagérer la portée. S. Eustathe de Mtzkhetha et S. Abo de Tiflis ont été victimes du même oubli. Si troublant soit-il, il peut s'expliquer par les circonstances anormales dans lesquelles les lettres géorgiennes ont refleuri en Tao-Klarǧethi, après les désastres des invasions arabes. Au fond de ce coin perdu, isolés autant qu'abrités par leurs montagnes, les artisans de cette renaissance ont dû se contenter des matériaux épars qui leur tombaient sous la main ou qu'ils retrouvaient sous les décombres. Rare-

[1] H. Goussen, *Ueber georgische Drucke und Handschriften die Festordnung und den Heiligenkalender des altchristlichen Jerusalem betreffend*, München-Gladbach, 1923.

[2] P. Ingoroqva, ძველი ქართული სახულიერი პოეზია, t. I, Tiflis, 1913.

ment travailleurs de bonne volonté ont été plus mal placés pour tout savoir. S'il n'y avait que leur silence contre la Passion géorgienne de Ste Šoušanik, il faudrait en conclure seulement que le récit du prêtre Jacques n'a eu d'abord qu'une célébrité locale, comme la Passion de S. Eustathe et celle de S. Abo. Mais celles-ci suffisent à se défendre elles-mêmes. A la simple lecture et mieux encore à mesure qu'on les étudie, on y voit partout apparaître la trame solide d'un document authentique [1]. Ce qui n'y est pas entièrement plausible se laisse sans effort mettre au compte d'un rédacteur disposant de bons témoignages.

Au contraire, la relation du soi-disant prêtre Jacques, sous la forme où elle se présente, nous enserre dans un dilemme : ou bien l'auteur qui parle à la première personne a joué, dans les événements racontés, le rôle qu'il s'attribue, ou bien son récit est une fiction d'époque assez tardive pour que le faussaire ait pu s'y mettre en scène avec une telle désinvolture. Or quel moyen de prendre pour le récit d'un témoin oculaire cette narration agencée selon toutes les rubriques de l'hagiographie? Nous en faisons juges tous ceux qui liront la pièce d'un bout à l'autre, même en fermant les yeux sur des invraisemblances énormes, comme cette balourdise de mettre le récit dans la bouche d'un indiscret, qui interroge la sainte elle-même, en vue d'écrire les Actes de son martyre, et le lui déclare en propres termes, avant le début d'une captivité qui va se prolonger plus de six ans [2]. D'autres diront si la langue du document a pour eux la saveur de l'antique. Nous préférons n'en pas juger. Tout le reste : style, composition, discours, citations de l'Écriture, sont ce que l'on peut imaginer de moins archaïque. Ce texte qui serait antérieur d'environ deux siècles aux plus anciens palimpsestes *khanmeṭi* fuit déjà le naturel et la sobriété de l'expression avec un art qui ne s'apprend que dans une école littéraire en plein exercice.

Avec toute cette faconde intempérante, le prêtre Jacques

[1] Voir le jugement de Harnack sur la Passion de S. Eustathe, *Sitzungsberichte der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1901, p. 895-897. Sur celle de S. Abo, voir *Anal. Boll.*, t. LII, p. 21-56.

[2] Passion géorgienne, ch. 3, p. 26.

est muet quand il conviendrait de parler. De la vie édifiante que la sainte avait menée avant d'encourir les fureurs de son mari, ce singulier chapelain n'a rien à raconter. Il ne sent même pas que, de la part d'un témoin placé comme il l'était, un tel silence suffit à jeter un doute odieux sur la suite du récit. Et parmi tous les familiers du palais, dont les souvenirs ne demandaient qu'à se faire jour, il ne se serait trouvé personne pour rappeler cet inconscient aux exigences de son rôle !

La Passion arménienne échappe au plus grave de ces reproches : elle n'encourt pas la méfiance qui s'attache toujours à un écrit pseudépigraphe. A travers beaucoup de rhétorique et de longueurs oiseuses, le fond solide du récit ne cesse nulle part d'y être visible. Çà et là pourtant, la rédaction géorgienne reprend son avantage. Le soi-disant prêtre Jacques a conservé quelques détails historiques, que l'arménien a laissés tomber. Il connaît le nom de l'évêque Ap'oṭ, attesté par la correspondance de Kyrion [1]. Sans nommer l'endroit où la sainte passa les années de sa captivité, il en dépeint le climat, l'état sanitaire et la population en des traits si noirs [2], que, de toute évidence, la description ne peut se rapporter à la ville qu'il habitait lui-même et où le gouverneur du pays avait fixé sa résidence [3]. Derechef on soupçonne ici un document apparenté à celui duquel Oukhtanès a tiré que la sainte avait été emprisonnée à Oup'reth [4]. Nous ne sommes pas en mesure de vérifier l'épisode, où la sainte, s'adressant à son frère de lait, le charge de rappeler à Vazgen sa mère, morte et enterrée dans une localité appelée *Ourdi* [5]. Mais cette allusion, indifférente au sujet, n'est pas de celles qu'un hagiographe dépourvu de toute finesse aurait inventées sans laisser voir pourquoi. En somme, là et ailleurs, le géorgien

[1] Ibid. ch. 3, p. 26 ; ch. 8, p. 31 ; ch. 18, 19, p. 39. Selon toute apparence, l'archevêque Samuel et l'évêque Jean, que nos deux Passions amènent au chevet de la sainte, ne sont que des figurants hagiographiques.

[2] Ch. 14, p. 36.

[3] Comparer la rédaction arménienne et les observations qui s'y rapportent, ci-dessus, p. 293-94.

[4] Ci-dessus, p. 48, note 1.

[5] Ch. 13, p. 35.

ne l'emporte que par des variantes assez menues, mais suffisamment nettes pour établir l'existence d'une source distincte de la rédaction arménienne.

De son côté l'arménien est émaillé de non-sens caractérisés, dont quelques-uns ne s'expliquent que par une traduction fautive du géorgien [1]. La généalogie de nos textes se présente donc sous un aspect un peu compliqué, mais qui s'accorde, sans trop d'effort, avec les données de l'histoire. Voici, dans ses lignes générales, la solution qui s'entrevoit.

Ste Šoušanik a, dès l'origine, été considérée comme une martyre arménienne. Que la population géorgienne de Tzourtav se soit associée de bon cœur à l'admiration et au respect mérités par cette noble femme, rien ne permet d'en douter. Mais, en fait, l'église où elle avait introduit l'usage liturgique de son pays natal, était devenue grâce à elle un poste avancé de la nationalité arménienne. Il est tout naturel que les Arméniens de Tzourtav aient veillé sur le tombeau et sur la mémoire de la sainte avec ce sentiment de solidarité un peu jalouse, qui s'établit si vite entre compatriotes en pays étranger. N'étaient-ils pas les promoteurs attitrés de son culte? Il perce quelque chose de cette prétention dans le ton agressif sur lequel le catholicos Abraham et ses satellites parlent de la martyre de Tzourtav. Kyrion aussi nomme Ste Šoušanik, mais on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il s'y intéresse beaucoup moins.

Après la sécession des Ibères, quand l'église de Tzourtav et le tombeau vénéré qu'elle abritait furent devenus l'objet d'une aigre contestation, les Géorgiens, qui entendaient demeurer maîtres de la place, ont voulu affirmer aussi leur droit sur la martyre dont la célébrité attirait les pèlerins. S'ils ne pouvaient l'enlever aux Arméniens, il leur était aisé de montrer qu'elle était aussi de chez eux. C'est à cette date, déjà un peu éloignée des événements, qu'une première Passion de la sainte aura été rédigée en géorgien. Elle n'avait besoin que d'être sincère pour légitimer le culte rendu, au nom de l'Église ibérienne, à cette martyre, qui appartenait

[1] Cf. pp. 17, note 3 ; 20, note 3 ; 21, note 1.

à tous les gens du pays sans distinction de race. Pour parer le coup, les Arméniens, ont riposté par une biographie, écrite de leur point de vue national. L'hagiographe chargé de ce soin a repris en sous-œuvre la notice mise en circulation par le porte-parole des Géorgiens. Ainsi s'expliquent les traces d'idiotismes géorgiens qui çà et là persistent jusque dans la rédaction arménienne actuelle. Mais si ces marques d'origine sont demeurées visibles, c'est bien en dépit de l'auteur, car son intention était sûrement de souligner et d'accentuer à propos et hors de propos la nationalité de Ste Šoušanik et sa parenté avec les illustres héros de l'Église et de la patrie arméniennes.

Il faudrait vraiment fort mal connaître les deux parties en cause pour se figurer que la légende d'une martyre disputée entre deux races devenues ennemies a plané avec la sérénité de l'histoire impartiale au dessus des rivalités politiques. Le factum d'Oukhtanès nous montre avec une clarté lamentable à quel ton l'antagonisme était monté au XIIe siècle. Le souvenir de Ste Šoušanik y est, ni plus ni moins, confisqué au profit de l'Arménie. Serait-ce en réponse aux affirmations provocantes de ce libelle, qu'un hagiographe de Tiflis ou d'ailleurs a cru reprendre l'avantage en faisant déposer en faveur de la Géorgie le chapelain même de la sainte? Nous ne le prétendrons pas. L'artifice reste le même, quelle qu'en ait pu être l'occasion. Nous indiquons celle-ci parce qu'on la connaît. Les dates n'y feraient difficulté que si l'un des légendiers qui nous ont conservé le récit du prêtre Jacques remontait, comme on l'a cru, au Xe siècle [1]. Mais on n'a pas remarqué que ce recueil contient les œuvres de Jean, évêque de Bolni, qui était contemporain du roi d'Aphkhazie, Bagarat III (980-1012) [2].

Il est entendu qu'aucun témoignage positif n'oblige à supposer que le rédacteur de la Passion géorgienne a voulu ri-

[1] Ci-dessus, p. 6, note 1, et Th. D. ŽORDANIJA, *Opisanie rukopisej Tiflisskago Cerkovnago muzeja*, t. I, p. 96-114. N. Marr, qui s'est longuement occupé de ce manuscrit, ne se prononce pas sur son âge. *Acta iberica sanctorum tergeminorum martyrum Speusippi, Eleusippi et Meleusippi*, dans *Zapiski Vostočnago Otdělenija Arheologičeskago Obščestva*, t. XVII (1906), p. 292-98.

[2] KEKELIDZE, *Histoire de la littérature géorgienne*, t. I, p. 180-82.

poster aux affirmations d'Oukhtanès. Peut-être songeait-il uniquement à réparer l'imprudence du Géorgien qui avait traduit, sans l'adapter, l'épitomé arménienne si compromettante pour la tradition ibère. Ce qu'il faut reconnaître en tout cas, c'est qu'il ne s'est pas épargné à la tâche. Les artifices qu'il emploie pour s'insinuer dans la confiance du lecteur sont du même goût que ceux qui lui ont permis de pénétrer quand et comme il voulait dans le cachot de la sainte, en forçant les plus terribles consignes [1]. Ce prêtre Jacques ne doute de rien.

V. Derniers échos de la légende.

En dehors de la date qu'elle nous a livrée, la Passion abrégée de Ste Šoušanik en ses deux recensions, arménienne et géorgienne, n'a rien à nous apprendre. Les deux notices du synaxaire arménien sont encore plus dénuées d'intérêt. Il suffit d'un regard sur ces textes, d'ailleurs assez vides de choses, pour y reconnaître tous les caractères de la mauvaise fabrication hagiographique. S'il peut être utile de les mentionner, c'est uniquement pour mettre en garde contre les renseignements qu'un lecteur non averti y prendrait de confiance.

Ste Šoušanik reparaît incidemment dans le synaxaire géorgien au 22 areg (= 30 mars) dans une notice consacrée à la Croix de Ste Nino [2]. Il y est raconté en substance qu'après l'apostasie de son mari Vazgen, Ste « Susanne » Vardanouhi [2], voulut soustraire à la profanation la croix érigée à Mtzkhetha par l'évangélisatrice de la Géorgie. Elle songea donc à la faire transporter dans son canton natal en Taron. Un moine nommé André, disciple de son aïeul S. Nersès, étant venu la voir, elle le chargea de mettre à exécution ce pieux larcin.

[1] Dans la Passion arménienne aussi, il est dit que l'évêque du palais réussit à pourvoir aux soins de la captive, à l'insu de ses geôliers (ch. 10, p. 20). Mais comme l'hagiographe ne prétend pas avoir rempli lui-même cette mission de charité, on ne le prend pas en flagrant délit de mensonge effronté ; il reste permis de croire qu'il a seulement donné une touche de fantaisie à un document digne de foi.

[2] Recension de Grégoire Dserentz, 2e éd. p. 487-79.

Avec le concours de Ğoğik, beau-frère de la sainte, André parvint à s'emparer de la relique. Par ce début, on juge du degré de clarté qui brillait dans les notions historiques du narrateur. Manifestement, il croit que Vazgen régnait à Mtzkhetha sur la Géorgie unifiée.

La suite répond à cette entrée en matière, qui nous transporte d'emblée au delà du domaine de la légende dans celui du mensonge délibéré. André se met en route avec la Croix miraculeuse et d'autres trésors enlevés à l'église de Mtzkhetha ; mais la difficulté des communications le force à séjourner pendant sept ans dans la montagne de Sper, jusqu'au moment où il apprend la mort de Ste Šoušanik. Il fait alors prévenir un des fils de Hmaïeak, nommé Grégoire, prince des Aršarounik'. Grégoire arrive à la tête de trois mille hommes d'armes, et livre une bataille rangée aux Grecs qui occupaient Theodosioupolis, c'est-à-dire Erzeroum. Le synaxariste continue sur ce ton, toujours plus avant dans le fantastique, et raconte les translations successives de la Croix de Ste Nino, au fort Bleu (*Kapoï ţ berd*) en Eraškhatsor, puis au couvent de la croix en Vanand, puis à Kars, puis finalement à Ani, d'où elle disparaît sans retour après le sac de la ville par les Tatares en 1239. Rien dans cette histoire ne supporte l'examen [1]. Nous n'aurions pas à la mentionner, si le souvenir de notre sainte et de sa famille n'était associé abusivement à l'origine de ce tissu de mensonges.

S'il est permis d'en croire un appendice sans indication d'origine ajouté à la Passion de Ste Šoušanik publiée par Sabinin [2], la reine Thamar aurait fait transférer à Tiflis, par le catholicos Kyrion, le corps de la martyre de Tzourtav. L'admiration reconnaissante des Géorgiens voit volontiers la main de la grande reine dans toutes les œuvres qui leur paraissent dignes des plus beaux jours de leur histoire. Il se pourrait que la translation de Ste Šoušanik par Thamar soit

[1] Il est proprement incompréhensible que l'éditeur anonyme de la Passion arménienne se soit appuyé sur les chiffres avancés par le synaxariste pour calculer la date de la mort de Ste Šoušanik, qu'il fixe à l'an 486. M. Gorgadze lui, a emprunté cette arithmétique intempestive (note 5, au ch. 20, p. 37-38). Voir aussi Brosset, *Histoire de la Géorgie*, Additions et éclaircissements, p. 76, note 3.

[2] Traduit ci-dessus, p. 40, note 2.

une manière d'expliquer comment on croyait posséder à Tiflis le tombeau de cette martyre arménienne. Il y était caché dans l'église de l'ancien château-fort de Metekhi, qui avant la révolution russe servait de prison d'État et dont l'accès était généralement interdit. Brosset a pu l'y voir en 1847 [1]. Metekhi a conservé son ancienne destination sous le régime actuel. On voudrait espérer que les restes présumés de S^te^ Šoušanik y sont gardés avec respect, moins mal que de son vivant elle ne l'a été dans son cachot d'Oup'reth.

P. P.

[1] *Voyage archéologique en Transcaucasie*, 5e rapport, p. 45 : « Dans l'angle droit de l'église est un réduit, où sont déposés les restes mortels de Ste Chouchanic... ».

LE MÉMOIRE D'ANDRÉ BIGLIA
SUR LA PRÉDICATION
DE SAINT BERNARDIN DE SIENNE

En 1902 et en 1906, le P. Van Ortroy publia dans les Analecta Bollandiana [1] *deux biographies de S. Bernardin de Sienne. Au cours de ses recherches, son attention fut attirée par un document inédit, contenu dans un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne et intitulé :* De institutis, discipulis et doctrina fratris Bernardini Ordinis Minorum, *œuvre du religieux augustin André Biglia* [2]. *Il forma immédiatement le projet d'en préparer l'édition. Mgr Achille Ratti, alors préfet de l'Ambrosienne, eut l'obligeance de faire transcrire le texte par le professeur Sepulcri et de revoir lui-même de nombreux passages de la copie. Par une lettre du 27 avril 1909, il annonçait l'achèvement de cette copie et sa prochaine expédition. Plusieurs contretemps avaient retardé la publication de ce document, quand la mort du P. Van Ortroy (20 septembre 1917) vint l'ajourner indéfiniment. Reprenant aujourd'hui le projet de notre confrère, nous présentons à nos lecteurs le texte qui fut préparé dans les circonstances que nous venons de rappeler. Dans l'entretemps, le P. J.-B. Wuest, O.F.M., qui a publié récemment un des traités d'André Biglia :* Trac-

[1] T. XXI, p. 58-80 (*BHL.* 1188b) ; t. XXV, p. 307-338 (*BHL.* 1190b).

[2] Bibliothèque Ambrosienne, H. 117 Inf., du xve siècle. Ce manuscrit comprend plusieurs œuvres d'André Biglia. Cf. D. A. Perini, *Bibliographia augustiniana*, t. I (Florence, 1929), p. 129 ; Ph. Argellati, *Bibliotheca scriptorum mediolanensium*, I, pars II (1745), p. 160. Au sujet de la cote des manuscrits d'André Biglia, il sera prudent de ne pas se fier sans contrôle aux indications fournies par Argellati (op. c.) et par Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, vol. II, pars II, p. 1220, note 12, car il s'y est glissé quelques erreurs.

tatus ad Barcinonenses de littera H in nomine Ihesu [1], *s'était occupé du* De institutis, *et préparait une édition de ce texte, dont il s'était procuré une photographie. Ses occupations actuelles ne lui laissant pas le loisir de poursuivre son travail, il nous a très aimablement prêté cette reproduction, qui nous a permis d'éclaircir quelques lectures douteuses. Qu'il veuille bien agréer l'expression de notre vive reconnaissance.*

Le moine augustin André Biglia ou de Biliis est loin d'être un inconnu. A plusieurs reprises déjà, les érudits se sont intéressés à son œuvre [2]. *Né vers 1395, il mourut à Sienne en 1435. Humaniste, philosophe, théologien, il se distingua comme professeur et prédicateur à Padoue, à Florence, à Bologne, à Pavie, à Pérouse et à Sienne. Parmi ses nombreux écrits, le plus réputé est le* Mediolanensium rerum Historiae. *Il en existe deux éditions* [3]. *Les autres œuvres de Biglia sont presque toutes inédites* [4].

Le De institutis, discipulis et doctrina fratris Bernardini *est conçu sous la forme d'un long mémoire, en deux livres, adressé à S. Bernardin. L'auteur y critique certaines pratiques de l'apostolat du célèbre franciscain et lui reproche tout spécialement d'avoir propagé une nouvelle dévotion, qui pourrait dégénérer en superstition ; elle consistait à faire honorer par les fidèles de petits tableaux où était inscrit le nom de Jésus* [5].

André Biglia a rédigé ce travail à l'époque où Bernardin

[1] Dans *Antonianum*, t. III (Rome, 1928), p. 73-86.

[2] Deux notices récentes nous dispensent de donner ici de nombreuses références bibliographiques : D. A. PERINI, op. c., p. 127-31 ; M.-Th. DISDIER, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. VIII (1935), col. 1454-55. M. Remigio Sabbadini a eu le mérite de réunir les principaux renseignements biographiques épars dans les œuvres de Biglia et de reconstituer ainsi son curriculum vitae : *Andrea Biglia, milanese, frate agostiniano del sec. XV.*, dans les *Rendiconti del reale Istituto Lombardo di scienze e lettere*, ser. II, t. XXXIX (1906), p. 1087-1102.

[3] La première, dans le *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiae* de Graevius, t. IX, 6e part. (1723) ; la seconde, dans le t. XIX des *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori, p. 9-158.

[4] On en trouvera l'énumération dans PERINI, op. c., et dans le t. VIII du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, l. c.

[5] Voici les principaux passages où Biglia parle de la vénération et de l'ostension des tablettes sur lesquelles étaient peintes les lettres du nom de Jésus : Liv. I, c. 15, 16, 19, 23, 26 ; liv. II, c. 1, 8, 23,

eut à faire face à la première offensive de ses adversaires. On sait qu'en 1427 il dut comparaître devant le pape Martin V, à Rome, pour se justifier des accusations qui avaient été formulées contre lui [1]. *Or il est évident que Biglia composa le* De institutis, *au moment où Martin V venait d'interdire à S. Bernardin de prêcher et de présenter aux foules le monogramme du nom de Jésus. A huit reprises le religieux augustin revient sur la défense du pape* [2] *; et cette insistance semble même faire supposer que la décision pontificale l'a déterminé à prendre la plume. Les expressions qu'il emploie montrent clairement que cette mesure a été prise récemment ou tout au moins qu'il n'en a eu connaissance que depuis peu :* Nunc ante omnia summum pontificem prohibuisse audio ne, quod apud te semper praedicationis magnificentissimum fuit, tabulam illam in aperto erigas [3]. *Et plus loin :* Ceterum quoniam huic temeritati tuae iam silentium a romano pontifice impositum video, ipse quoque hanc rem praeteribo [4]. *L'ordre du pape atteignit S. Bernardin pendant qu'il prêchait le carême de 1427 à Viterbe* [5]. *Il obéit sans hésiter. En présence de Martin V, entouré de nombreux théologiens, le saint prédicateur répondit aux attaques de ses détracteurs. Le succès de*

[1] Parmi les biographes anciens, la relation la plus détaillée de ces événements se trouve dans le récit de l'anonyme (*BHL.* 1190b). Des biographes récents qu'il suffise de citer : THUREAU-DANGIN, *Saint Bernardin de Sienne, 1380-1444* (Paris, 1896), p. 108-151 ; F. ALESSIO, *Storia di San Bernardino da Siena e del suo tempo* (Mondovi, 1899), p. 253-66 ; A. G. F. HOWELL, *S. Bernardino of Siena* (London, 1913), p. 146 et suivantes ; V. FACCHINETTI, *S. Bernardino da Siena, mistico sole del secolo XV* (Milano, 1933), p. 343-407. Dans la première édition de la *Geschichte der Päpste*, t. I (Freiburg i. Br., 1886), p. 180, PASTOR datait également de 1427 la citation de Bernardin devant Martin V ; je ne sais pour quel motif le savant historien a cru devoir modifier ce passage dans la seconde édition et placer le voyage à Rome en 1426 (2e éd., 1925, p. 246). Le c. 15 du liv. II du mémoire que nous publions contient des détails fort intéressants sur la prédication de S. Bernardin à Rome.

[2] L. I, c. 10, 22, 23, 24, 26, 28 ; l. II, c. 2, 15. HOWELL, op. c., p. 184-85, avait déjà attiré l'attention sur quelques-uns de ces textes.

[3] L. I, c. 26.

[4] L. I, c. 28.

[5] Sur le séjour de S. Bernardin à Viterbe, cf. Fr. CRISTOFORI, *S. Bernardino da Siena in Viterbo*, dans *Miscellanea Francescana*, t. IV (1889), p. 35-46. Cf. plus bas p. 335.

sa défense fut complet. Le pape, entièrement rassuré au sujet de son orthodoxie, le fit prêcher à Rome [1]. *Un peu plus tard, en juin 1427, il lui offrit l'évêché de Sienne. Mais Bernardin refusa* [2].

Dans le mémoire que nous publions, on ne rencontre aucune allusion à l'issue du procès intenté devant la Cour de Rome. Il semble donc que Biglia a écrit son ouvrage avant juin 1427 [3]. *A cette date, il résidait à Bologne* [4]. *Plusieurs passages du* De institutis *prouvent du reste que c'est dans cette ville qu'il a été rédigé. Citons le principal :* Sic enim memini ante tertium annum cum in hac Bononiensi civitate praedicares, ipsumque Yhesu nomen populi multitudine proclamares [5].

Biglia, qui semble avoir été un homme modéré et réfléchi, n'est pas tombé dans le genre grandiloquent que l'on rencontre si souvent dans les œuvres de ses contemporains. Il proteste qu'il ne nourrit dans son cœur aucun sentiment de jalousie ou d'envie à l'égard du saint [6]. *Depuis longtemps déjà, il a été ému par les critiques qui étaient formulées contre les nouvelles méthodes d'apostolat de Bernardin, mais il a préféré*

[1] Un point reste obscur. Martin V, tout en autorisant Bernardin à prêcher, lui a-t-il également permis l'ostension des tablettes? Donati croit que l'interdiction de montrer les tablettes ne fut pas levée (*Bullettino Senese di storia patria*, t. I, 1894, p. 58). D'autres, Thureau-Dangin (op. c., pp. 119, 143, 144), Facchinetti (op. c., p. 369), sont d'un avis contraire. Howell écrit : « It is probable... that this authorization was accompanied by some restriction as to the use of the tablets as objects of veneration » (p. 162 ; voir aussi p. 184-85).

[2] Le 4 juin 1427, l'évêque Antonio Casini, qui venait de quitter le diocèse de Sienne pour prendre l'administration de celui de Grosseto, écrivait de Rome aux Siennois que le pape avait offert à S. Bernardin l'évêché de Sienne. Pecci, *Storia del vescovado della città di Siena* (Lucca, 1748), p. 316 ; cf. Donati, *Notizie su S. Bernardino*, dans *Bullettino Senese di storia patria*, t. I (1894), p. 58.

[3] D'autre part il se peut que Biglia n'ait pas été tout de suite informé de la sentence rendue par la commission pontificale. Howell plaçait la rédaction du *De institutis* dans la seconde moitié de l'année 1427 (op. c., p. 106, n. 4 ; p. 132, note 2 ; p. 150). Nous signalerons également dans l'annotation du texte quelques indices qui confirment que le *De institutis* a été composé en 1427. Cf. l. I, c. 6.

[4] Howell, p. 151 ; R. Sabbadini, t. c., p. 1101.

[5] L. I, c. 6.

[6] Biglia proteste encore de son impartialité dans les passages suivants : l. I, c. 1, 4, 14, 15, 16, 26. Cf. Howell, pp. 154, 186,

attendre avant de les censurer : oro ne aut ipse, aut quisquis ista lecturus est, putet vel tuarum rerum invidia vel criminandi tui ordinis studio ad haec scribenda commotum ; quod etsi michi forsan apud tui nominis devotos difficile probatum est, id tamen satis est argumento quod tamdiu scribere distuli [1]. *Rarement le ton devient acerbe ou légèrement passionné. Les protestations de sincérité et d'impartialité de notre auteur n'étaient du reste pas de vaines formules, et quelques années plus tard, dans une lettre qu'il écrivait à S. Bernardin, il lui adressait ce bel éloge :* Ipse quoque, si cupias praesens experiri, si forte digneris ore ad os mecum verba facere, intelliges nihil apud me plus valere, nihil in animo praestantius esse quam fidem, existimationem tui [2].

Biglia, dans son mémoire, envisage principalement l'aspect théologique du débat ; mais incidemment il rappelle plusieurs circonstances de la vie et de la prédication de l'apôtre siennois. Ces brèves allusions, qui se rapportent aux années 1417 à 1427, sont d'autant plus précieuses qu'elles émanent d'un témoin oculaire. Ce sont en effet presque toujours des souvenirs personnels que Biglia a consignés par écrit.

Les biographes de S. Bernardin de Sienne n'ont pas ignoré le mémoire de Biglia ; beaucoup le citent, mais rares sont ceux qui ont consulté le manuscrit [3]. *Ronzoni a eu le mérite de signaler l'intérêt du* De institutis, *pour préciser plusieurs détails de la carrière oratoire de S. Bernardin* [4]. *F. Howell* [5] *a le premier recueilli avec soin les principaux renseignements biographiques contenus dans notre texte et les mit à profit dans son excellent travail paru en 1913. Il est inutile de relever ici ces passages, l'annotation dont nous accompagnons l'édition, suffira à les mettre en évidence.*

[1] L. I, c. 26.

[2] DONATI, op. c., p. 57 ; cette lettre a été publiée intégralement par HOWELL, op. c., p. 358-59.

[3] Avant les ouvrages de Ronzoni et de Howell, dont il va être question, les historiens n'ont guère connu le mémoire de Biglia que par le résumé que Muratori a placé dans sa préface à l'*Historia rerum Mediolanensium* (*Rerum Italicarum Scriptores*, t. XIX, p. 4).

[4] Domenico RONZONI, *L'eloquenza di S. Bernardino da Siena e della sua scuola* (= *Biblioteca del Clero*, t. XXX ; Siena, 1899), p. 14-15.

[5] *S. Bernardino of Siena* (London, 1913), pp. 106, 132, 275-76 et passim.

Notons en terminant que le traité de Biglia n'est pas le seul document que les adversaires de S. Bernardin ont rédigé contre lui. André de Cascia ou Cassianus, un confrère de Biglia, écrivit un violent pamphlet, dont M. Vernet a donné jadis une analyse détaillée et publié les paragraphes les plus intéressants [1]. *Le dominicain Manfred de Verceil, que Bernardin avait, en 1420, dénoncé aux inquisiteurs, se trouva parmi les plus ardents adversaires du prédicateur franciscain* [2]. *D'après Biglia, le célèbre augustin, Paul de Venise* [3], *envoya à Rome un factum au sujet de la prédication de S. Bernardin :* Sciebat enim hoc a summo pontifice prohibitum (circumferre tabulam nominis Yhesu) deque ea re ipse Romam litteras ante scripserat [4].

L'ouvrage de Biglia contient des redites et des longueurs. Cinq passages, remplis de considérations générales, ont été omis. Nous n'avons toutefois pas élagué davantage, afin de montrer dans quel contexte s'insèrent les allusions biographiques. De plus, les développements théologiques d'André Biglia permettent de mieux connaître quels étaient les griefs des détracteurs du saint.

Les particularités paléographiques et orthographiques du manuscrit ont été conservées ; toutefois nous avons remplacé partout e *par* ae ; *pour quelques mots tels que* ecclesia, *écrit tantôt avec un* c, *tantôt avec deux, nous avons régularisé l'orthographe. Les corrections indispensables ont été signalées dans l'appareil critique. Nous avons nous-même introduit la division en chapitres.*

B. G.

[1] *Martin V et Bernardin de Sienne*, dans *L' Université catholique*, nouv. série, t. IV (Lyon, 1890), p. 563-95.

[2] Biglia a lui aussi censuré Manfred de Verceil. Son *Admonitio ad fratrem Manfredum Vercellensem Ordinis fratrum Praedicatorum de vita sua* est conservée dans le même manuscrit H. 117 Inf. de l'Ambrosienne, fol. 57-73.

[3] Mort le 15 juin 1429. Voir CHEVALIER, *Bio-bibliographie*, p. 3547. Nous n'avons pu consulter G. ROSSI, *Alcune ricerche su Paolo Veneto* (Torino, 1904).

[4] Ce factum était-il défavorable à S. Bernardin? Il semble bien. Toutefois Biglia dit (l. I, c. 24 ; l. II, c. 11) que S. Bernardin, qui avait eu Paul parmi ses auditeurs à Pérouse, se couvrait volontiers de son autorité. D'après quelques auteurs de l'Ordre de S. Augustin, Paul défendit S. Bernardin contre ses ennemis. Voir, par ex., C. CURTIUS, *Virorum illustrium ex ordine eremitarum D. Augustini elogia* (Antverpiae, 1631), p. 126. Cf. TIRABOSCHI, *Storia della letteratura italiana*, t. VI, 1 (1786), p. 249,

Liber de institutis, discipulis et doctrina fratris Bernardini Ordinis Minorum. f. 73v

1. Forsan quidem ego nequaquam ex te, frater Bernardine, tantum concepi ut satis inde ad scribendum excitari possim, nisi me multi, quos viros bonos existimo, ad hoc officium impellerent. Nam ipse dum institutum tuum habitumque et religionem considero, vix credere possum hoc consilio opus esse ut tuas res attingam ; siquidem per tot iam annos officium praedicationis in ecclesia actitatum est nec fere quicquam innovatum unde oporteret inter fideles disceptari. Satis enim habuere viri sanctissimi, ut ea in populis docerent, quae ad fidem et pietatem aedificandis fidelibus utilia viderentur ; haec ab ipso Salvatore praedicandi ac docendi norma data est, ut regnum caelorum advenisse nuntiarent ; haec ab ipsis apostolis suscepta doctrina, haec deinceps per omnes patres doctissimos fidelissimosque regula ad nos pervenit, qui non modo ipsi tradendis fidei praeceptis omnia falsa ac vana respuerunt, | verum etiam fugiendos docuere, qui aut de fide diversa f. 74 ab ipsa fide sentirent, aut alios docerent quod non cum fide penitus consentiret. Nec tam illos sui nominis quam divinae virtutis praedicatio delectabat. Itaque haec ad te scribens nec nomen tuum tanquam invisum fugiam, nec tanquam magnum aliquid admirabor. Haec oro interim ab hac mea seu disputatione seu interrogatione praecludamus ; ipsa divina Veritas in medio sit, illud uterque attendamus quod ad fidem, quod ad caritatem, quod ad salutem proficiat, nec nostram tantum, verum[1] etiam nichilo minus eorum qui ex nobis discere possunt ; quanquam non tam institui his paucis litteris propositum tuum examinare aut de consiliis tuis iudicium facere, quam ea plane scribere quae vel a te vel de te iam non per omnem Ytaliam modo, sed in exteris quoque regionibus vulgata sunt. Nam quod ad nos attinet, non possum ego, salvo caritatis iure, abstinere quin te diligam ; ac sane cum te audio Bernardinum quendam hominem religiosissimum, hoc est pauperrimum[2], continentissimum, rerum mundanarum contemptorem, praeterea verbi Dei magnificum et eloquentissimum praedicatorem,

Lemma. — *Praemissum est in cod.* : Eiusdem alius.
1. — [1] rerum *cod.* — [2] *in ras. cod.*

ipsa tui nominis caritas delectat. Siquidem valde cupio, quod his
f. 73v. corruptissimis temporibus pernecessarium arbitror, ut quoniam vitiorum seges matura est, sic multi cultores ab divina pietate immittantur [3], qui falce [4] verbi, quantum fieri potest, prava germina resecent : quod si tibi datum erat, valde sane gaudebam... [5].

4. Itaque ego cum te audiebam [1] in hoc praedicandi verbi Dei ministerio frequentem populis ac gentibus acceptissimum, simul et gaudebam et mirabar ; non enim tantum in te doctrinae esse
f. 75v. aiebant [2] tantumque eruditionis aut | litterarum, ut cerni posset spe percipiendae magnae scientiae eam multitudinem convenire. Nichil ergo aliud contrahere populos, nisi quod te hominem sanctissimum existimabant, nova quaedam tractantem documenta ac novos paene ritus inferentem. Id Mediolani (1) in civitate mea (2) primum fecisse audivi, cum te videres tanto populo gratissimum, nec de ullo, praeterquam de fratre Bernardino, sermonem haberi ; tum tempus visum est novis quibusdam moribus instituendis : inde tui nominis futura esset perpetua memoria. Atqui, ut ante dixi, memineris me non nomen, non officium, non propositum tuum persequi, non tuam hanc tibi gratiam invidere. Sed hoc ferme omnes
f. 74 miramur quod ipse ausus es tabulae cuidam nomen ipsum Yhesu inscribere, ad quam praecipue colendam populos convocares, tanquam in ea re singularis devotio ponenda esset, omnis inde salus speranda, omnem intentionem eo referendam diceres ut se huic nomini omnes commendarent (3). Tum per urbem ab omnibus id

[3] immictantur *cod.* — [4] false *cod.*— [5] *hic omittimus capitula quae futura erant 2 et 3.*

4. — [1] *bis exaratum.* — [2] agebant *cod.*

(1) Bernardin prêcha à Milan pour la première fois en 1417. A plusieurs reprises Biglia reviendra sur la prédication de S. Bernardin dans cette ville : l. I, c. 9, 13, 16, 28 ; l. II, c. 9. Un des témoignages les plus intéressants au sujet du séjour de S. Bernardin à Milan en 1417 est celui de Maffeo Vegio (*BHL.* 1189) qui était parmi les auditeurs du saint (*Act. SS.*, Maii t. V, p. 297*).

(2) La famille Biglia était milanaise. R. SABBADINI, t. c., p. 1088.

(3) Ce passage résume le mémoire d'A. Biglia et souligne clairement son principal grief contre la nouvelle coutume mise à la mode par S. Bernardin. Cf. HOWELL, p. 151. Les paroles de S. Antonin de Florence sont à rapprocher de ce passage : « Hoc, etsi simplicibus videretur devotionem afferre, sapientes arbitrabantur idololatriam, vel saltem ad superstitionem tendere, cum populi magis venerarentur illas litteras, quam significatum per eas, scilicet Iesus Christus. » *Tertia pars historialis venerabilis domini Antonini* (Lugduni, 1586), p. 490 ; cf. F. VERNET, t. c., p. 569.

nomen coeptum depingi, in foribus, in ostiis, in porticibus, in columnis, in cubiculis Yhesus inscriptum legebatur. Quin etiam per diversoria, per tabernas locaque alia foediora scripturam tuam omnes agnoscebant, data pictoribus opera ut ex huiuscemodi inscriptionibus abunde facerent (1). Ita factum est ut nec vicus nec angulus praeteriri posset ubi non hoc inscriptum cerneretur dicereturque : « En Yhesus Bernardini » ; nichil enim minus nomen tuum quam Salvatoris vulgabatur. Multi quoque, ut est ubique vulgus loquendi procacissimum, in omni fabulatione ac risu hoc nomen per iocum et lusum inserebant stupebantque omnes Yhesu nominato velut si nunquam antea id nomen fuisset auditum. Tum vero non vulgus tantum, verum etiam primorum civitatis | concursus f. 76 ad te est factus. Solum te praedicatorem, solum iustum, solum sapientem dicebant, nichil antea se, quod ad praedicandum verbum Dei pertineret, audivisse, sermonem tuum potestate, iustitia, sanctitate plenum, ut facile appareret nulli credituros nisi quod ipse docuisses atque ita paratos, ut quaecunque dixisses, viderentur accepturi. Nec deerant tui illi discipuli (2), quos lateri tuo coniunxeras, nomen tuum in omnium civium ora iactantes, ita instituti atque compositi ut nichil silerent quod ad amplificandam tuae gloriae laudem spectaret. Verum de his post forsan dicemus, interim hoc velim scias cogitesque et tu et quisquis nomen tuum vel magnum putat vel minimi facit, nulla invidia commotum ista conscribere neque tam ut te ipsum reprobem aut existimationem tuam deprimam [3] quam ut quae in aperto quidem de te vulgata sunt et ipse, si vellis, legas et ceteri, ad quos haec cura perveniet, intelligant, ita tamen ut me potius de rebus tuis quam contra res tuas voluisse scribere putent. Atqui hoc primum necesse est excogites, neminem hodie inter fideles tam perditum atque impium uti propter iudicium tuum sacro illo ac benedicto nomine offendatur. Quis enim in Christi fide constitutus aliud nomen putet in
Cf. Act. 4,12. quo salvos esse liceat? ac quisquis in Yhesum credit necesse est hoc nomine glorietur quod in primis religiosum, sanctum, venerandum tenet... [4].

[3] deprimem *cod.* — [4] *omittimus capitulum quod futurum erat 5.*

(1) Cf. plus bas, c. 10 ; HOWELL, p. 151.

(2) Biglia citera plus loin quelques-uns des disciples de S. Bernardin : Albert de Sarteano, Matthieu de Sicile, Herculanus de Pérouse.

6. Neque ego sane hinc tuum propositum arguam, unde te pleri-
f. 77. que insimularunt. Sic | enim memini, ante tertium annum cum in hac Bononiensi civitate (1) praedicares ipsumque Yhesu nomen populi multitudine proclamares, nonnulli hoc de te sentiebant quasi in hoc solo nomine, quod profecto erroneum esset, habendam fiduciam diceres. Ego vero de te nequaquam audeo suspicari ut in hac voce atque in his duabus sillabis salutem contineri existimes. Nec certe in mentem cuiquam venire poterit, qui praecipue patrem Augustinum in multis locis, quibus de hac re disserit, legat. Quis enim nescit Salvatorem, cum diceret : « Si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis, » non hoc voluisse dicere : in nomine meo, id est cum huius litterae sono, quem et infideles et haeretici atque impii proferre possunt, aut in huius nominis scriptura quam nobis ante oculos Bernardinus exhibet, sed in eo nomine petendum est quod, ut ait Apostolus, nemo potest dicere nisi in Spiritu sancto. Hoc est enim, sicut idem alibi dicit, verbum quod praedicamus, hoc est verbum Dei in ore tuo et in corde tuo, quod si credideris salvus eris. Ubi ferme neque aurum valet neque argentum nec lignum, nec scriptura vel exarata parietibus vel depicta tabulis vel membranis insignita. Nam quid hoc aliud esset quam quod ait Yeremias propheta : « Doctrina vanitatis eorum lignum est argento involutum ». Ac deinde opus artificum universa haec. Hinc recte et Petrus apostolus non hoc nomine Salvatorem indutum dicit tanquam inibi esset nostrae salutis fiducia, sed « posuit in eo, inquit, gloriam suam, ut fides et spes nostra esset in Deo ». Hoc igitur et te ipsum cogitasse credo ac ceteros docuisse, non ut illud nomen, quod tam solemniter offerebas, venerarentur populi, sed ipsum Yhesum aeternum Dei filium in mente haberent atque ita abs tua illa pictura admoniti ad ineffabilem Dei maiestatem converterentur. Nec hoc itaque adorandum quod oculis
f. 77v. corporeis tabulae corporali inscriptum | cernebatur. Nec sane ipsam

Ioh. 16, 23.

1 Cor. 12,3.

Rom. 10, 13.

Ierem. 10, 8.

1 Pet. 1, 21.

(1) S. Bernardin arriva à Bologne au début de 1424 (HOWELL, p. 131) ; il y revint après un bref séjour à Milan au mois d'avril. Biglia mentionne encore ailleurs la prédication de Bologne (l. I, c. 13, 19 ; l. II, c. 13). Ces passages sont à rapprocher de quelques paragraphes de la *Vita BHL.* 1190b (*Anal. Boll.*, t. XXV, p. 318-29). Nous remarquions plus haut que le *De institutis* avait été composé en 1427. L'expression *ante tertium annum*, se rapportant à la prédication de Bologne en 1424, est donc parfaitement exacte. Cf. l. II, c. 13.

cogitationis nostrae affectionem, intelligentiae utique viribus formatam, divino cultu honorandam [1] dixerim.

7. Nam et hoc tibi obiectum audivi, cum dixisses, simpliciore forsan ac proinde liberiore quam subtiliore iudicio, non eam picturam aut id nomen voluisse adorari quod in tabula pictum proposuisses, verum id potius quod in mente sedet atque in ipsa ratione spirituali intelligentia discernitur. Atqui non est opus nunc multis rebus ostendam esse in animo quaedam sui generis quasi liniamenta, quae rerum forinsecus perceptarum ymaginem gerant. Siquidem aiunt philosophi, quicquid comprehenderimus, eius effigiem (hanc illi ydolum vocant), in ipsa mente nostra modo quodam invisibili depingi, quam secum animus ferat etiam cum seu dormiens seu aliud agens nichil ex ea re cogitat. Hanc ferme absit quisquam rite christianus adoret, quamquam fortasse omni ymagine corporea omnique pictura sensibili pulcrior sit atque in ipso intellectu elegantissimam speciem habeat. Multo enim incomparabiliter melior atque formosior verus ille Dei Patris filius, aeternum divinae gloriae Verbum et inaccessibilis splendor, omnem humanae et angeilcae creaturau formam sau pulcritudine superans. Ipsum venerari atque adorari necesse est, tum ex omni creatura ad eundem quantum fieri potest perduci. Itaque has ymagines eo pacto suscipi oportet, quatenus in hac peregrinatione viventibus Dei nostri recordationem aut notitiam quocunque modo efficiunt. Quid enim aliud esset in his mente subsistere quam puerorum more vanis ac ludicris delectari? aut unde magos, ariolos, praestigiatores reprehendimus et dampnamus, nisi quod quibusdam caracte|ribus f. 78.
fide adhibita, demonum [1] responsa atque auxilia eliciunt? Totumque hoc genus sacrilegii est, pro rebus figuras amplecti. Non aliter
Ierem. 10, 15. quam superior propheta respondit: «Vana sunt et opus risu dignum.» Quae tibi profecto nota esse debent, ut nullo pacto credi possit tantum ignorasse quin intelligeres quanti periculi foret populos in his nominibus haerere solumque hoc ipsum quod diceretur Yhesus adorare, implorare, venerari. Ac vix credo quenquam usque adeo dementem ac rudem fuisse qui fidem, qui devotionem, qui mentem in solo eo nomine constituerit. Quid enim aliud sequebatur ita existimantes, si quis tamen in hunc errorem cadere potuit, nisi ut se non in nomine Yhesu, verum in nomine, ita dicam, huius nominis futurum se salvum crederet?

6. — [1] honorandum *cod.*
7. — [1] domonum *cod.*

8. Quod si tamen, ut est //////// vulgus in omnia labile, cuiquam obtigit, haud scio an ipse dicendus sis [1] verbis tuis huic periculo causam attulisse. Ita enim plerique dubitantes hoc tuae imprudentiae obiciunt. Et quidem populo Ysrael aegiptias illas solitudines [2] peragranti, cum serpentum morsibus multi interirent, nec per se humana remedia apparerent, necesse fuit ad Deum converti [3] ut tantae cladi modus et cura poneretur. Unde et liber Sapientiae hoc dicit : « Cum supervenit illis saeva bestiarum ira, morsibus perversorum colubrorum exterminabantur » ; tum subdit : « Sed non in perpetuum permansit ira tua, nam ad correptionem in brevi turbati sunt, signum habentes salutis ad commemorationem legis mandati vitae. » Signum hoc, ut in Numeris legitur, serpens fuit quem Deus iussit in deserto erigi, ut quisquis intueretur, illico ab serpentis ictu sanus evaderet. Nec dubium serpentem hunc figuram
f. 78v. fuisse Salvatoris e cruce humanum genus de plaga dyaboli | per fidem liberaturi. Proinde ne quis crederet serpentis eam virtutem extitisse, in Sapientiae libro, post ante dicta subiectum est : « Qui, inquit, conversus est, non per hoc quod videbat, sanabatur, sed per te, omnium Salvatorem », tanquam ob id solum spectanda esset figura, ut ex eo qui figuratus latebat, salutis auxilium quaereretur, nec ullo modo in ea re, quae oculis subiecta stabat, sed in ea, hoc est in Christo, qui fidem instruebat, spem liberationis ac salvationis haberent. Quoniam vero haec planissima sunt, ego quoque non ultra procedam. Facile enim, quod ante dixi, credo neque animum tuum ea superstitione captum, nec cuiusquam eruditi ac bene fidelis
f. 78. mentem adduci potuisse ut in eo signo quod proponebas habenda per se fiducia putaretur [4]. Ceterum hoc maxime admirari cogis, quid tibi ita in mentem venerit hanc novitatem inducere, quasi qui dudum praedicavissent hoc ipsum Yhesu nomen incognitum habuissent. Cum omnium fidem et salutem praedicantium una fere vox sit quam apostolus ad Corinthios loquitur : « Nihil, inquit, existimavi me scire inter vos, nisi Yhesum Christum et hunc crucifixum. »

Num. 21, 6.

Sap. 16, 5-6.

Sap. 16, 7.

1 Cor. 2, 2.

9. Atque ego te ipsum dudum memini, cum adolescens Patavi [1] (1)

8. — [1] sit *cod.* — [2] sollcitudines *cod.* — [3] conveni *cod.* — [4] pateretur *cod.*
9. — [1] putavi *cod.*

(1) D'après ce passage, S. Bernardin serait venu prêcher à deux reprises à Padoue, avant d'inaugurer en 1417 à Milan la série de ses prédications quotidiennes. Nous possédons très peu de renseignements sur l'activité du saint

essem, eo praedicaturum venisse ; statimque in urbem vulgatus rumor adesse quendam vocatum Bernardinum, qui se magnum praedicatorem ferat, qui scripturarum misteria promptissime loquatur, cuius omnis fere praedicatio in Apocalipsis explanatione versetur (1) Nec tamen, ut scis, frequentia vulgi ad te concursum est, quanquam, non ut ceteri, in ecclesiis, sed in ipso praetorio praedicationis signum proposuisti, et eo usque contemptui res habita, ut praetorem ipsum necesse foret palatii illius procuratores tabellionesque ad te audiendum convocare. Sic paulo post, nullo excitato tumultu, urbem egressus es. Quo et post triennium regressus haud multo magis plebem permovisti (2). | Eodem fere tempore vidi [2] f. 79
Mantuae (3) praedicantem,ubi ferme nichil enim adhuc innovaveras, non multo frequentiores ad te quam ad ceteros conveniebant. Perductus tandem Mediolanum morem tuum cottidianae praedicationis suscepisti (4), in qua ferme civitate nichil difficile erat multitudinem suscitare ; quippe innumerum vulgus pariter, ita dicam, et religionis et superstitionis capax, nec sane homines malitiosi, mulierculae sic [3] praeter modum simplicissimae, ut nulli non facile esset turbam quacunque novitate erigere. Iamque ipsa plebs

[2] *supple* te. — [3] si *cod.*

pendant les années 1413-1417 et le témoignage de Biglia est à noter. Cf. R. Sabbadini, t. c., p. 1089-90. Quant à Biglia, il séjourna à Padoue jusqu'en 1418. Plus loin (c. 13), l'auteur fera allusion à une série de sermons prêchés à Padoue avec grand succès. Ce sont ceux de l'année 1423.

(1) On sait combien, au début du *Quattrocento*, l'imagination italienne fut hantée par la crainte de la fin du monde. Le peuple attendait la venue de l'Antéchrist. Cf. Vernet, t. c., p. 570. Chose piquante, le religieux augustin, André de Cascia dénonçait en Bernardin l'Antéchrist lui-même (ibid., p. 577). Dans sa prédication, S. Bernardin se servait parfois de l'Apocalypse d'une manière assez inattendue. Voir *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 316.

(2) Howell n'aura pas remarqué que plus haut le mot *putavi* du manuscrit doit être corrigé en *Patavi*, car il place les faits dont il est ici question à Bologne (op. c., p. 106-107). Déjà R. Sabbadini, op. c., p. 1089, avait signalé l'erreur du copiste et suggéré la correction *Patavi*.

(3) Nous pensons qu'il faut placer cette prédication en 1416 et non en 1420, année où Bernardin prêcha le carême dans cette ville (Alessio, op. c., p. 174) ; car dans la phrase suivante Biglia dit que ce n'est qu'après les insuccès relatifs à Padoue et à Mantoue que S. Bernardin inaugura à Milan ses prédications quotidiennes. Or cette série de sermons fut prêchée en 1417.

(4) En 1417. Voir p. 315 n. 1.

sponte hos concursus spectare assueverat, siquidem habueramus Baptistas (1) quosdam, Albertos, Galvanios, Antonios atque huiuscemodi alios Batalos, ut graeci vocant, verius quam praedicatores (2). Homines nec sermonis nec scientiae gnari, non saecularibus litteris nec divinis scripturis eruditi, magnum sibi nomen in civitate fecerant, nec difficile quoslibet iam plebs sollicitata sequebatur. Accedebat quod eo tempore pax ductu Philippi civitatem habebat (3), qua nichil sane magis huiuscemodi rebus sufragatur; populi ceteris rebus expediti, ad quos praesertim nichil publicarum curarum attinet, ad haec negotia convertuntur nec quicquam fere renuunt quod fuerit specie religionis introductum. Nam bella gravioribus cogitationibus animos occupant, nec novis religionibus locus est mentibus aliarum novitatum humanorumque casuum sollicitudine praepeditis. Idem ergo tibi contigit, quod et multis ante contigerat, et alteri forte quam Bernardino contigisset. Quanquam nec ad te statim ea frequentia concursum est; tantum admirabantur quod te in illa beatae Teclae ecclesia cottidie novo more praedicantem videbant (4).

10. Ceterum, quid plura? id secutum est, quod ante dixi, quodve, ut existimare potes, hodie multi dampnant: Tabula illa proposita, in qua solum hoc nomen Yhesus inscriptum, radii quidam veluti
f. 79v. circummicantes | depicti, quod postea Florentiae (5), cum ean-

(1) Au c. 11 et probablement aussi au c. 13, Biglia stigmatise le zèle intempérant de ce moine.

(2) Eschine, parlant de Démosthène, écrit : « Dans son enfance, ne l'appelait-on pas Battalos à cause de sa conduite infâme et dévergondée? » (*De male gesta legatione*, c. 99). Également dans le *Contra Timarchum* (§§ 126 et 131) il rappelle que Démosthène avait reçu ce surnom de Battalos. On verra plus loin (l. II, c. 22) que Biglia cite le *Contra Timarchum* d'Eschine.

(3) Philippe-Marie Visconti, né en 1391, duc de Milan de 1412 à 1447. Lors de la première prédication de S.Bernardin à Milan, il éprouva le désintéressement du saint en lui faisant offrir des sommes d'argent. Cf. *Act. SS.*, Maii t. V, p. 278* et *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 326-27. Plus tard il prit la défense du saint contre ses détracteurs. *Anal. Boll.*, t. c., p. 328 et suiv.

(4) L'église Sainte-Thècle s'élevait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le dôme. C'était une des plus anciennes églises de Milan. L'édifice où prêcha S. Bernardin avait été reconstruit au XIe siècle. Cf. U. Monneret de Villard, *L'antica basilica di Santa Tecla in Milano*, dans l'*Archivio storico Lombardo*, t. XLI V (1917), p. 1-24.

(5) Bernardin prêcha à Florence en 1424, 1425. Cf. Alessio, op. c., p. 207; Howell, pp. 132, 152; Hefele, *Der hl. Bernardin von Siena und die franzis.*

dem promeres, multi ducis Philippi florentini hostis insigne esse vulgaverunt. Sed hoc ipse non quaero ; illud vehementer admiror, quonam modo novum morem novumque, ita dicam, ritum sis ausus inducere. Quod si dicis non novum hoc esse ut Salvatoris nostri nomen inter fideles celebretur, non igitur novum dicamus, haud [1] inusitatum repetis. Quid tanquam de eo quem tu proferebas nichil ceteri praedicatores ante tuum adventum docuissent, promulgas ? Quid illa vox, ille clamor in populo, elata tabula multis collucentibus cereis : « Veneratissimo ritu cupio vos, mediolanenses, christianos fieri, volo fideles Yhesu esse ; ostendam sane quem adoretis, docebo quem timeatis, ecce in quo vestra pietas, sanctitas, salus ; agite, cives, hoc nomen vobiscum ferte, hoc signum in vestris foribus ac domibus depingite. » Neque illi dicto negligentes fuere, siquidem hodie quoque, nisi michi turpe dictu est, in omnibus plateis, diverticulis, lupanaribus sacrum ac celeste nomen insignitum cernitur (1). Hic forsan, carissime Bernardine, cogitandum fuit quantum in illo facto auderes, quemve finem ea res esset habitura. Neque hoc dico, culpari posse beati nominis picturam, quod quidem per omnes ecclesias atque in ipsis altaribus fieri solet. Ipse est enim titulus, quem sanctissimae nostri Salvatoris cruci fixum religiose ac fideliter veneramur. Nec [2] si quis id pro se privatim fecisset, scandalo aut miraculo habendum putarem, liceretque pure ac sancte, quemadmodum diximus, honorari. Nunc ingens omnium admiratio est quod ipse, praedicando populis, eam rem veluti necessariam atque inprimis saluberrimam proposuisti. Quod profecto nescio cur facere debueris, praesertim qui nullum in tanta re superioris auctori|tatis mandatum haberes. Nam id postea plane f. 8 apparuit, cum te Martinus romanus pontifex prohibuit ne ultra

10. — [1] aut *cod.* — [2] hec *cod.*

kanische Wanderpredigt in Italien (Freiburg im Breisgau, 1912), pp. 97, 98. Les 58 sermons prêchés en 1424 dans l'église de Santa Croce, à Florence, viennent d'être édités par le P. Ciro CANNAROZZI, *Le prediche volgari*, t. I et II (Pistoia, 1934). Sur la guerre entre Florence et Milan, on peut consulter F. T. PERRENS, *Histoire de Florence*, t. VI, 2e éd. (Paris, 1902), p. 265-305. Biglia a raconté les principales phases de la guerre entre Philippe-Marie Visconti et les Milanais dans ses *Rerum Mediolanensium Historiae* (MURATORI, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XIX, p. 62 et suiv.).

(1) HOWELL, p. 151. Cf. plus haut, c. 4.

idem faceres (1). Tantumne igitur hodie omini es confisus, tantum popularibus turbis ac favoribus credidisti, tantum denique pro concitandis gentibus audere debueras?

11. Neque ipse dissimulasti quod crederes tuo huic facto repugnatum iri, saepe id praedicans tuisque auditoribus imponens, ut, si quis aliquando his, quae essent a te dicta, contradixisset, non te hoc dicere ut, sublatis lapidibus, urbe pellerent, sed certe ex ea praedicatione protinus abirent, tanquam anathema foret quisquis non in tuam praedicationem consensisset. Ubi sane meminisse debuisti quam enormes ac periculosos rumores Baptista quidam monachus [1] antea Mediolani excitasset (2). Nam is quoque plebeis mulierculis acceptissimus, nominatis quibusdam gravissimam intulerit insaniam [2]: cuius arrogantiam archiepiscopalis vicarius, cum reprimere vellet, eodem ipso populum substimulante, paulum abfuit quin lapidibus obrueretur. Alium quoque adversum dicta eius praedicantem ecclesia pepulere, maximumque et scandalum et periculum in civitate futurum videbatur, si non huic insolentiae ipsius ducis potestas modum statuisset. Ni forsan alium quendam te putas et aut maius tibi aliquid licere quam Baptistae illi aut prudentiae tuae ac doctrinae satis fidere ne quid tale accidat, unde ex sermonibus tuis populi in seditionem concitentur. Ceterum nisi vellimus sponte negligere, maximum hoc fuit confidentiae atque audaciae signum, quod rem tam novam atque insolitam agere suscepisti. Hac praesertim aetate, cum tanta est hominum levitas, tam exigua moribus ac iustitiae fides, tum multa alia quae etiam
f. 80v. loqui piget, unde | manifestum esse poterat non posse sine discrimine novas religiones, an verius dicam sectas, comparari. Nec sane unquam in ecclesia haec prodigia absque periculo evenere iamque ab ipsis fidei initiis factum est, ut hii quidem dicerent : « Ego sum Pauli », alii vero : « Ego sum Apollo aut Cephe », cuiusmodi scanda- 1 Cor. 1, 12.
lis Apostolus gravissime uri se querebatur. Hi enim, quo fideles ad se converterent seque aliena calumnia magnos efficerent, hoc de

11. — [1] monachiis *cod.* — [2] *lege* intulerat infamiam.

(1) C'est la première fois que Biglia mentionne l'interdiction portée par le pape Martin V. Nous avons relevé plus haut les passages parallèles, p. 310. Voir aussi HOWELL, p. 184-85.

(2) Il faut sans doute reconnaître dans ce moine le prédicateur signalé au c. 9. Biglia en reparle encore au c. 13.

2 Cor. 10,10. Paulo serebant : « Epistolae quidem graves sunt, praesentia autem corporis infirma. » Quod hodie multi ex vestris fere dicunt, aliorum praedicantium verba quidem docta esse, non eandem vitae sanctitatem respondere ; se vero audiendos qui quae praedicant primi faciunt, testimonio esse paupertatem, quod esuriant, quod sitiant, quod nudi ac discalciati incedant. Quae ne ego quidem infitior maximae humilitatis, iustitiae, sanctitatis signa esse, meque multum delectat cum eam vitam duci video, quae Salvatoris nostri magisterium praeferre videatur... [3].

13. Quanquam et ipse cum Bononiae praedicares (1), nec omnes tamen ad tuum nomen concurrerent, gravissime querebare quod non eum gentium strepitum sentires, quem Patavi (2) suscitaveras. Populum hunc tibi rudem videri, homines | tuae doctrinae ineptos f. 81v esse ; patavinos debere sequi, qui non modo tuos sermones cupidissime audissent, verum etiam conscripsissent ; nec vulgus modo indoctique homines, verum etiam doctores multarumque artium magistri praedicationibus adessent, ut quicquid ipse diceres, scriptis ac membranis exciperent. Haec [1] quidem ex te Bononiae audiebantur ; neque ego iudico curnam ea de te ipso praedicares, ne michi
Rom. 14, 4. forsan dicatur : « Tu quis es, qui alienum servum iudicas ? » Poterat enim fieri ut propter ipsius verbi autoritatem audientiumque fidelium utilitatem tanta /////// diceres quonam modo Mediolani maximum hominum ac mulierum numerum ad spiritualem vitam convertisses, plurimas ingentesque discordias ad pacem composuisses, denique omnem illam provinciam Yhesu devotam ac subiectam reddidisses, concurrentibus ad te ex villis atque agris non viris solum sed mulieribus quoque parvulos trahentibus, saepeque infantes in humeris gestantibus, ut te de solo Yhesu praedicantem audirent. Nec sane haec erant mendacia, quamquam eadem

[3] *omittimus capitulum quod futurum erat 12.*

13. — [1] Nec *cod.*

(1) En 1424. Cf. c. 6 ; Alessio, op. c., pp. 197, 204 ; Howell, p. 131.

(2) Ces paroles se réfèrent à la prédication de l'année 1423. Le saint prêcha à Padoue la série des sermons « De Seraphim », que plusieurs plaçaient à tort en 1443. Voir sur ce point Howell, pp. 224, 275, et surtout l'importante note du P. Dionisio Pacetti, O. F. M., dans l'*Archivum Franciscanum Historicum*, t. XXVII (1934), p. 253. Aux cc. 19, 25 du livre I et au c. 11 du livre II, Biglia plaisante S. Bernardin qui à Bologne donnait en exemple ses auditeurs de Padoue.

paene efficerat [2] tertium ante annum monachus ille (1) non ferme scientia aut doctrina praeditus ; ceterum is quoque velut ostentum se offerens, Yhesum se [3] quodammodo uberibus ac gremio attulisse clamitabat. Ac michi videor hoc vere iudicare nullam esse ex omni Ytalia provinciam huiuscemodi excitationibus aptiorem. Quamquam eorum, qui antea praedicaverant ausus fuerat nemo, quod ipse de tua tabula suscepisti. Quin [4] etiam hunc, quem dixi, monachum, tum alium quendam Manfredum (2), inordinatos quosdam tumultus et quasi seditiones excitantes romanus pontifex Martinus per Provinciam ex Constantia Romam descendens abs praedicatione
f. 82. prohibuerat (3). Quod idem iudicium de te futurum, | si scisses, forsan cogitare debuisti. Tumque in mentem venire debuit saepe leves quoque motus maximas gravissimasque in ecclesia seditiones 1 Thess.5,22. excitavisse ; quamobrem et Apostolus praecipit ut ab omni specie mala abstineamus, tanquam id sit omnino cavendum, unde per quamlibet occasionem scandalum oriri possit.

14. Quanquam scio hoc ipse pro te semper dices nichil aliud quam Yhesu nomen praedicavisse, idque populis venerandum et adorandum ostendisse, in quo tota fides clamet salutem omnium gentium constitutam. Neque nos sane id damnamus neque hoc sanctum nomen persequimur, cui certe et ipsi oboedientiae nostrae spem submittimus. Ceterum hoc existima nullum unquam tam impium ac perfidum extitisse, qui non in hoc nomine gloriatus sit ipsumque et sanctum et colendum docuerit. Neque defuere in Ecclesia haeretici qui hoc primum dicerent, Christo totis viribus obsequendum, totis gressibus post Salvatorem incedendum, se ad id duces nolle [1] esse, omnes secum ad eandem regulam invitare, qui relictis omni-

[2] *sane legendum* effutierat. — [3] *add. sup. lin.* — [4] quim *cod.*

14. — [1] *exspectaveris* velle.

(1) Cf. c. 11.

(2) Nous possédons, ainsi que nous l'avons dit (p. 313), l'*Admonitio* que A. Biglia écrivit contre le dominicain Manfred de Verceil. Cf. HOWELL, p. 113.

(3) Le concile de Constance prit fin le 22 avril 1418 et Martin V quitta la ville le 16 mai. PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t. I (2e éd., 1925), p. 226. Le pape était à Milan au mois d'octobre. Voir Z. VOLTA, *Papa Martino V a Milano*, dans *Archivio Storico Lombardo*, t. XIII (1886), p. 837-65. Au livre III des *Rerum Mediolanensium Historiae*, A. Biglia mentionne également le passage de Martin V par Milan (MURATORI, t. c., p. 50).

bus sola nuditate Christum se sequi dicerent. Hoc sane eorum prima praedicatio, quos tamen Apostolus ad Thimoteum scribens caven-
2 Tim. 2, 17. dos docet, quod [2] sub hac pietatis specie perfidiae venenum serere consuevissent : « Sermo, inquit, eorum ut cancer serpit. » Ita ferme scorpii more, quos verbis ac manibus complecti poterant, sub ipso fine sermonis tanquam pestiferis caudis venenabant. Hunc modum omnes haeretici tenuere, tanquam † via et ad fidei sanitatem et ad errores seductionesque veniretur. Omnes quidem ab Christi laudibus incipimus, omnes christiani, omnes sancti videri volumus, tantum interest quo animo docendi ac praedicandi officium meditemur, qua fide ad alios convocandos incitemur. | Quanquam ego de f. 8
te huiuscemodi nichil suspicor facileque optimum, fidelissimum, sanctissimum hominem praedicabo (1), tum etiam ceteros ortabor qui te devotissime audiant ac tanquam ex prophetis aliquem divinitus missum accipiant. Tu modo cave, ne haec mea laus, tot populorum favores clamoresque in alium sensum deducant. Meminisse
Gal. 5, 3. debes quamobrem dictum sit : « Qui se existimat aliquid esse, cum nichil sit, ipse se seducit. »

15. At nos saepe admiramur, quod in Ambrosio Augustinus (2) aliquando se miratum confitetur, quonammodo viri maxima sanctitate celeberrimi in tanto hominum favore sese contineant, ne inanis gloriae tentamentis avellantur atque interim [1] tot insignium meritorum vanam mercedem accipiant. Neque ita loquor, quasi dubitem posse Deum servos suos constituere atque eisdem firmitatis et constantiae munus impendere, quos optime agendi gratia magnarumque rerum virtute dignos fecit. Ac tu quidem
Cf. Rom. 14. 4. domino tuo stas aut cadis, atque utinam per illum stes, qui potest infirmitatem nostram statuere. Neque ego fidem tuam iudico, ac prius omnia faciam quam mentem tuam dampnare audeam, nichil propter me corigas, nichil mutes. Id solum quod, ut scis, multi sane arguunt, multi criminantur, multi in praedicationibus quoque et in ceteris sermonibus contradicunt, quid tibi fore opus visum sit tabulam illam tanquam recens aliquid ac fidei nostrae necessarium

[2] quos *cod.*

15. — [1] interum *cod.*

(1) Cf. HOWELL, op. c., p. 153. Cet éloge sincère est à rapprocher de celui que l'auteur adressa à S. Bernardin quelques années plus tard. Cf. p. 312.

(2) *Confessiones*, VI, 3,

in populo venerandam adorandamque erigere, velut si non in primis id cavendum patres nostri censuerint, ne quid novi in illa ecclesia fieret quod non esset sapientum optimorumque hominum consilio institutum. Nempe cui non liceat exemplo tuo T illud Eze- Ezech. 9, 4.
chielis surrigere, quod et signum crucis habet et eius inscriptione viros frontibus insignitos, in perditione civitatis, salvatos fuisse
f. 83. propheta commemorat. Alius | fortasse ex Evangelio agnum in vexillum transferat, per cuius sanguinem patres fuerant ab exterminio angeli in Aegypto liberati. Quid denique sanctum, quid certum, quid stabile in universa Ecclesia erit, dum cuique liceat aliquid inauditum suggerere? Quod eo loco significari putant ubi scriptum est : « Ne transgrediaris terminos quos posuerunt patres Prov. 22, 28.
tui. » Neque hoc solum nostris legibus sancitum est, verum etiam qui quondam leges dedere, id maxime curaverunt, ne qua nova religio novusque mos suis statutis misceretur. Sic referunt ystoriae Numam Pompilium, qui leges ac cerimonias Romanis dedit, ante omnia providisse ne novas religiones adsciscerent praeter quas ipse intulisset, unde firmior cultus peregrinis ritibus turbaretur (1). Atque ita multo post, consulibus Cornelio Cosso, Tito Quinto Peno, animos romanos multiplex religio invasit, quemadmodum Livius scribit (2), inferentibus se in domos quibus quaestui sunt capti superstitione animi ; quamobrem datum negotium ne veteres cerimoniae recentioribus piaculis [2] polluerentur. Nisi forte nobis nostrorum morum, qui profecto cum rite servantur, sunt sanctissimi, minor cura habenda est, quam illi in conservandis falsis ac noxiis superstitionibus ostendere.

16. Tu, si dignaris, velim dicas quem episcopum, quem patrem, quem Mediolanensis Ecclesiae aut populi gubernatorem consuluisti ? Tanto favore omnibus acceptus, quid hoc quoque modo nomini tuo famam quaerebas, cum facile scire posses saepe ex parvis occas-

[2] paculis *cod.*

(1) Tite Live, I, 20 : *cetera quoque omnia publica privataque sacra pontificis scitis subiecit, ut esset quo consultum plebes veniret, ne quid divini iuris negligendo patrios ritus peregrinosque adsciscendo turbaretur.*

(2) Tite Live (IV, 30), après avoir décrit la sécheresse désastreuse et la peste qui de la campagne avait pénétré en ville, continue par ces mots : *nec corpora modo adfecta tabo, sed animos quoque multiplex religio et pleraque externa invasit, novos ritus sacrificandi vaticinando inferentibus in domos, quibus quaestui sunt capti superstitione animi... datum inde negotium*, etc.

sionibus magnos errores vulgatos esse, nec plane intelligere populos quid hoc novum esset, quod pro magno ac nimis salutifero tolli iuberes? Quippe dudum suscipiendae cum omni reverentia cruci assueti, nunc unius nominis signum venerandum induci videbant, tanquam sane hoc ad excitandam in mentibus pietatem efficacius atque utilius esset. Maxime cum id omnibus locis | habendum pro- f. 8
poneres, iamque per omnia altaria pro vetustis sacratisque et solemnibus ymaginibus tabulae istae inspicerentur; neque aliud in omnium ore esset quam ut Bernardini Ihesum honorarent teque longe omnibus qui unquam Mediolani praedicaverant anteferrent, quippe qui modum invenisses, quo facile salvi fierent atque ad sequendum Yhesum viam paratiorem haberent. Ita dum alius alium suscitat, solus tu, in toto orbe, divinorum consiliorum annuntiator diceris, et tanquam novus evangelista per omnem Italiam praedicaris. Nec sane tibi, Bernardine, hanc gloriam invidemus. Sit ferme ampla inter gentes tui nominis autoritas, modo ipse memineris quibus locis, artibus, auxiliis, id nomen quaesivisti.

17. Et quidem te oro quam rationem habueris ut potius eam scripturam quam ipsum Yhesu Christi crucifixi signum proponeres? Nempe ita, credo, ob eam rem haec signa sunt instituta, ut ante dixi (1), quae nos earum rerum memores faciant, quibus significandis tribuuntur. Ubi quis nescit primum locum imagines tenere, quibus id, quod quaerimus, quodammodo agi et ante oculos poni videtur? Sic enim contingit, quemadmodum in omni sensuum notitia oculi principes sunt, ita res illas quae significatione sua visum afficiunt, planiores fortioresque ad excitandum animum esse. Verum ego de his rebus non disputo nec sane multa subtilitate opus esse reor. Ipsos sensus interroga, quem maxime proponant, in quas affectiones avidius ruant, vocibusne an figuris [1] magis delectentur? Quid quod hoc fere dicimus imperitorum litteras ymagines esse! Et hoc quidem hactenus tota Ecclesia observaverat, sic a patribus atque a maioribus traditum acceperant, ita vulgo nunc usque factitatum est ut in libris [2] litterae noscerentur, ymagines parietibus starent. Aput veteres quoque his, qui singulari virtute in suis civitatibus exceluissent saepe statuae | in locis editioribus ponebantur, f. 8

17. — [1] figuras *cod.* — [2] liberis *cod.*

(1) C. 7.

quae ceteris et ad memoriam benefacti et ad aemulationem gloriae insignes essent. Ita sane consuetum nobis est, ut sancti praecipueque martires in foribus ac parietibus ecclesiarum in ea specie depingantur quae facile spectantibus sanctitatis eorum claram effigiem praebeat. Hunc quidem lapidibus maceratum, hunc flagellis caessum, alium sagittis confectum, alium scorpionibus laceratum, sic denique ceteros per varia atque innumera supplicia consumptos aspicientes, eadem et ipsi animo patimur, similibusque, ita dicam, cruciatibus afficimur. Haec itaque ratio fingendarum ymaginum fuit, ut ibi spectaremus sanctorum hominum facta ipsaque divinae potentiae munera publice nota essent, ut tanquam nubem sanctorum testium cohortem ante oculos habentes, ad imitandam pietatem, charitatem, constantiam duceremur.

18. Quid vero speciosius, quid ad excitanda corda sensibilius putas litterasne an ymagines? Equidem si alterum populo proponi placet, nemo dubitaverit picturas accomodatiores esse, quippe quae res absentes tanquam in conspectu praesentes reddant : naturale enim putatur humano animo similitudinibus excitari. Ac puto legisti quod ipse beatissimus Ambrosius scribit, se ex picta ymagine admonitum ut apparentem sibi Paulum cognosceret, eadem effigie reddita, quam in tabulis aut parietibus aspexerat [1] (1). Neque id ferme poeta nescivit, vivaciores, ita dicam, picturas quam litteras videri, apud quem Aeneas regiam Didonis inambulans

> videt iliacas ex ordine pugnas,
> bellaque iam fama totum vulgata per orbem,
> Atridas, Priamumque et saevum ambobus Achillem.
> Constitit et lacrima ns : Quisnam locus, inquit, Achate,
> Quae regio in terris nostri non plena laboris?
> En Priamus, sunt hic etiam sua proelia laudi,
> Sunt lacrimae rerum et mentem | mortalia tangunt (2).

f. 84v.

Sic ille intellexit humanae mentis proprias esse rerum ymagines. Quem usum, ut cernimus, Scriptura tenet, divinorum sacramento-

18. — [1] espexerat *cod.*

(1) *P. L.*, t. XVII, 743. Cf. S. Maiolus, *Historiarum totius orbis... pro defensione sacrarum imaginum adversus Iconomachos libri seu centuriae sexdecim* (Romae, 1585), p. 109.

(2) *Aen.*, I, 456-62.

rum virtutem congruis ad sensum figuris repraesentans. Hunc morem sanctissimi patres habuere ac deinceps alii Ecclesiae gubernatores in eundem ritum suis autoritatibus concesserunt. Ipse hoc primum instituisti, ut litteras potius quam ymagines spectarent, quodque nec graecorum nec latinorum Ecclesiae adhuc mutaverant induxisti, quasi unum te doctiorem aut devotiorem his temporibus videri opus esset, quam vel inter graecos vel in nostris Ecclesiis patrum quisquam fuerit. Quid illud significare voluisti, tanquam aliquid ex caelo delatum nuntiaturus, cum signum tuum colendum proponeres, velut hoc divino ore proferretur, quod ex te populi audiebant? Quid si nunc alius populis eadem acceptatione gratus aliud nomen efferat, quod ad salutem maxime valere praedicet? Ut quidem tu Yhesus hoc nomen inscripsisti, alius Christi vocabulum anteponat, forsan alius maximum esse Dei nomen praedicabit, tandemque in id recidemus ut disputare oporteat quod nomen potius in ore habendum, quam quo more, qua fide et caritate ipsi rei, hoc est divinae gloriae, serviendum.

19. Et quidem prope sumus ut hac absurditate capiamur ; sic enim ex Yspania litteris relatum est Barchinone summas contentiones fieri (1). Dicitur eo quidam discipulorum tuorum ivisse, Mathaeus (2), ex Sicilia profectus ; ubi primum tuae sectae professionem suscepit, ibique praedicans longe lateque per illius regni provincias nominis sui famam dispersit, ante omnia tuam hanc tabulam circunferens, ad id signum tanquam ad commune ac necessarium vitae praesidium gentibus convocatis. Huic enim ////////////// homo Ordinis fratrum Praedicatorum (3) resisteret,

(1) Biglia fait ici allusion aux querelles qu'avait suscitées à Barcelone la prédication d'un des disciples de S. Bernardin de Sienne, le franciscain Matthieu Giumarra de Sicile. C'est à propos de ces événements que le religieux augustin rédigea le petit traité qui a été publié naguère parle P. J.-B. Wuest, O. F. M. Cf. plus haut, p. 309, note 1. Voir au c. 19 du livre II, ce que Biglia dit encore sur le même sujet.

(2) Matthieu Giumarra, qui devint ensuite évêque d'Agrigente. Il est aussi connu sous les noms de Matthieu de Sicile ou Matthaeus Gallus. Il mourut vers 1451. Il a été béatifié en 1767, par Clément XIII. Nos prédécesseurs, dans le premier volume de janvier, paru en 1643, rangèrent Matthieu Giumarra parmi les *Praetermissi* (p. 345). Ils n'avaient pas trouvé de traces de culte. Sur ce bienheureux, on peut consulter A. Gioia, O. F. M., *Notizie biografiche del B. Matteo De Gallo da Girgenti* (Firenze, 1923).

(3) Dans le *Tractatus de littera H in nomine Ihesu*, Biglia écrit : *Hinc paulo*

maximum, ut ferunt, discrimen incidisse, adeo commotam plebem
f. 85. | quod Mathaeo quem tanquam prophetam habebant in faciem restitisset, ipsum ad mortem requisisse, nec quicquam potuisse hominem praeter fugam tutari, cum non liceret disputationi sese offerre, irato ac succlamante vulgo, quod auderet sanctissimi viri documentis obsistere. Atque ipse, puto, nosti quas litteras discipulum tuum docueris, ni forsan dicas caelitus illum tanta didicisse ut omnem terram perturbare potuerit. Aut vero fallor, aut nemo vel mediocriter eruditus non sibi pudendum duceret fratris Bernardini discipulum extitisse. Atque hoc dictum vellim, salva Patavinorum sapientum reverentia, quos Bononienses redarguens praedicabas solitos ad te cum atramento et cartis convenire, uti vulgaribus litteris praedicationes tuas, quemadmodum abs te dicebantur, conscriberent (1). Ita ille, pulso adversario, solus Barchinone regnans haud minus nomen tuum quam tui Yhesu gloriam praedicabat.

20. Quid referam plura aut quod dicam quis credat, aliis atque aliis maximeque melioribus civitatis obsistentibus? In id controversiae ventum est ut praecipue hodie in Barcinona disceptetur quibus litteris ipsum Yhesu nomen scribendum sit, siquidem alii notam aspirationis interponendam referunt, alii negant (2). Quis vero non rideat, si tamen ridendum ac non [1] potius acerbe dolendum [ac] et flendum est, populum christianum huiuscemodi nugis distineri, tanquam referat, quibus litteris, non dico Salvatoris nomen, sed nec quaelibet veritas scribatur? Atque ego hic tibi veniam do quod nunquam ad id dementiae venturos tuarum praedicationum auditores cogitaveris, qui salutem nostram in eo verti

20. — [1] annon *cod*.

post, haud dubium quin diabolico suasu, ortam seditionem, plerisque ex Ordine Predicatorum affirmantibus non convenire Yhesum per h scribi ; Matheo contra asserente oportere interponi. J.-B. WUEST, t. c., p. 74. Mais il ne donne pas le nom du dominicain dont il s'agit ici.

(1) Ce passage reprend ce que l'auteur a déjà exprimé plus haut, c. 13 ; il y revient encore plus bas, c. 25. Cf. HOWELL (p. 275) : « A. de' Bigli twice speaks of Bernardin's referring afterwards at Bologna to the reporters who had attended his preaching at Padua. » Le troisième passage (c. 25) lui avait échappé : *Patavi maxime ubi, sicut praedicas, litteratissimi quoque tua documenta in libellos referebant.* Plus loin, en outre, Biglia rappelle les *libelli* copiés par les auditeurs pendant les sermons de S. Bernardin (livre II, c. 9).

(2) Le *Tractatus de littera H in nomine Ihesu*, que nous avons signalé plus haut, p. 309, est tout entier consacré à cette controverse.

existimarent,si nomen unum quibusque litteris recte scriptum esset. Id, credo, tibi nunquam in mentem venit, cum scires non ex litteris sed ex rebus vitam constare atque in ipso titulo quem Pilatus nostri Salvatoris cruci | affixit, non hebraice modo, verum etiam graece et f. 85v latine fuisse positum : Yhesus Nazarenus, rex Iudaeorum. Id sive per aspirationem scribatur, sive nihil aspiratum sit, ad salutem, oro, quid interest aut quis tam impudens sit ut tam inepta contentione
1 Tim. 1, 4 ; Tit. 3, 9. implicetur? Apostolus certe admonet ne genealogias quasdam, ne omnino fabulas et incertas atque interminabiles quaestiones persequamur ; nullam enim aedificationem fidei ac pietati praestant, sed eorum pocius, qui haec curiose conquirunt, animos pervertunt pessimisque oppinionibus illaqueant, tum vero audientibus pusillis praesertim ac simplicibus scandalum afferunt.

21. Tibi igitur, quanquam haec providere nequivisti, fortasse tamen cogitandum fuit non absque fidei perturbatione solere huiuscemodi novitates induci ut alius hinc dicat : « Ego sum Pauli, » alius
1 Cor. 3, 4. inde : « Ego Apollo. » Praedicatori quidem multo acrius ac vigilantius cavendum est, ne quid doceat, ne quid imponat aut significet unde facile ulla species mali oriri aut apparere possit ; maxime vero hoc tempore cum, ut vides, tanta est fama ruinae illius quae in septentrione tot ecclesias populosque vastavit (1). Quae mala primum quidem ex parvis occasionibus exorta sunt. Ac nos iam multis experimentis docti sumus, nullum tam parvum malum esse quin si in vulgus spargatur magnum et grave fiat. Quid vero aliud hoc est f. 8 nomina ac vocum figuras sequi quam iudaicis superstitionibus inhaerere? Nec mirarer, si quispiam susciperet ac tanquam magnum et necessarium praedicaret tetragrammatum illud ineffabile, de quo Iudaei tanta disputant, ut septuaginta et eo amplius iustas significationes habere contendant. Sic licebit cuique populis accepto fingere, quod audientibus colendum imponat ; nec ratio aut causa deesse videbitur, si se id dicat ob devotionem populorum fecisse ut vel singularem | notam habeant quo tanquam ad novum f. 86. pietatis signum convertantur. Hanc sane tibi visam occasionem existimo, ne in ea re nomini tuo gloriam quaesisse putem, ut devotionem audientibus incuteres.

(1) Il s'agit sans doute de Jean Huss († 6 juillet 1415). Notons en passant que dès la fin du XIVe et le début du XVe siècle, la dévotion au nom de Jésus provoqua en Bohême des controverses passionnées. Il nous reste de ces débats plusieurs documents contemporains, pour la plupart inédits.

22. Atque id utile nonnulli dixerunt, quantum ad religionem attinet, rude vulgus vel falsis opinionibus contineri. Ceterum, si fieri posset, vellem fatereris, si ante oculos hinc crucem, inde crucis nomen habeamus, quod signum devotius credas aptiusque menti ad se convertendae. Quid praeterea congruentius videtur an in cruce pendentis nomen aut in nomine, velut ipse scribis, eminentem crucem intueri? Id sane constat, solere titulos ymaginibus inscribi, non nomina picturis declarari; nec quisquam est, qui si Salvatoris figuram aut crucis signum aut alicuius sanctorum ymaginem viderit, non vultu ac toto corpore intentiorem pietatem demonstret, quam si solum nomen scriptum aspexerit. Iudaei quidem hoc per sabata in sinagogis observant: perfecto cantu, legem cartarum voluminibus conscriptam, videntibus cunctis, apperiunt quam illi genibus procumbentes velut caeleste simulacrum venerantur. Nobis contra tanquam [1] vivens Christi ymago spectanda est. Quamobrem hoc patres fidelibus non modo concessere, verum etiam suasere quod ad pie nutriendam eorum simplicitatem pertineret. Ac per tot tempora mos iste successit, ut in ecclesiis atque in domibus et nostri Salvatoris et beatissimae Virginis et ceterorum sanctorum ymagines haberentur. Quis autem non devotius et ardentius sculptam ardentis Laurentii cratem spectet, quam si id uno versu notatum legat? Nec dubium quin multo celerius ex hominum memoriis tua haec monimenta excidant, quam quae depicta servantur. Siquidem in eo negligentior cura est quod ad sui aspectum lentius movet:
f. 86v. quanquam, ut ante dixi (1), neque ego nunc| id disputandum suscepi quid efficacius animum admoneat ymago an scriptura. Nec praeterea quisquam est, qui factum ipsum dampnandum putet, nec denique existimo Martinum romanum pontificem prohibuisse ne tabulam ultra efferres, quia [2] id malum iudicaret Salvatoris nostri nomen ubicumque scribi; sed ipsa, ut arbitror, suspicio non placuit, quod tanquam novum hoc deceret quod omnibus cognitum erat, tanquam in hoc singulare et mirandum aliquid videretur, quod cum tanta
86. solempnitate ostentabas.

23. Quid enim causae erat ut tibi velles populos sub huius signi specie credere, omnes ad te velut caelesti quodam prodigio captos

22. — [1] tanquans *cod.* — [2] quid *cod.*

(1) Cf. c. 7, 17.

ac paene attonitos convenire, quasi putarent hoc tibi caelitus for-
Exod. 26, 1. san ostensum, ut quondam Moysi (1) in monte faciendi tabernaculi exemplum, Deo revelante, monstratum est. Romani quoque, sacrificante Pompilio, ancilia [1] ex caelo demissa finxere ; scuta erant rotonda circonlaborata (2), ut fere ipse tuum hoc signum pingi voluisti. Neque te, si hoc es meditatus, fefellit oppinio, quando quidem hoc videmus tuum nomen tanto vulgi favore per omnem Italiam celebratum, cum tui quoque, iisdem artibus imbuti, nusquam cessent convenientia documenta promulgare. Herculanus quidam Perusinus, tui Ordinis consortiique frater (3), homo, ut ferunt, vix primis litteris tinctus (4), paucis ante diebus relatus est, frequenti illius civitatis populo, hoc futurum dixisse, ut eandem hanc tabulam libero praeconio circunferatis. Audierat enim Martinum tibi interdixisse ne more solito tabulam illam apperires. Sed non poterimus salvi esse, nisi vexillo tuo aut cuiusquam alterius legatur rex regum et dominus dominantium? Nunc igitur vide ac tandem cognosce qui fructus ostentationem tuam sequantur. Nemo iam tuorum audiri se posse existimat, si non hoc ante omnia populis accipiendum significet ut nomen tuum | ceteris altius f. 87.
emineat. Non iam modestiae cura suscipitur, non Ecclesiae autoritas quaeritur, non maiorum, non sapientum, non scripturarum sensus auditur. Quid autem superest nisi ut cuiquam liceat pro sua libidine in omnem oppinionem turbas impellere, cum [2] omnia rectissima ac verissima credantur, quae ab homine imperito, modo vultu atque habitu sanctitatem praeferat, in aures multitudinis dicta fuerint?

23. — [1] ancilla *cod.* — [2] tum *cod.*

(1) Dans le *Tractatus de littera H in nomine Ihesu*, on lit : *Tanquam novis tabulis opus sit, quas inter fidelium turmas efferamus. Moyses quidem, ut scriptura refert, duplices tabulas suscepit in quibus eadem lex conscripta tradebatur.* WUEST, t. c., p. 79.

(2) TITE LIVE, I, 20 ; OVIDE, *Fastes*, III, 371 et suiv.

(3) On connaît peu de chose sur ce prédicateur franciscain. WADDING-SBARALEA (1806), p. 341 ; HEFELE, op. c., p. 20 ; CRISTOFORI, *S. Bernardino da Siena in Viterbo*, dans *Miscellanea francescana*, t. IV (1889), p. 36.

(4) Dans le *Tractatus de littera H in nomine Ihesu*, Biglia dit également et de S. Bernardin et de Matthieu d'Agrigente, qu'ils étaient l'un et l'autre fort ignorants : *Praesertim vero cum hoc genere hominum, cuiusmodi aut Bernardinum aut Matheum esse audivimus, nichil omnino discidii aut controversie faciendum censerem, quippe nullis, ut referunt, literis eruditos.* WUEST, t. c., p. 82.

24. Nam quis apud vos vel autoritate vel dignitate valebit, si fratrem Paulum, hominem nostri ordinis, Venetum (1), cum Perusii esset, tuus ille sive comes sive discipulus Albertus (2) nec contradicentem audivit nec arguentem sustinuit? Movere certe debuerat tanti doctoris nomen ac professio, parantibus tuis comuni totius vulgi frequentia tabulam circumferre; quod cum illi displicuisset nec vellet processioni interesse — sciebat enim hoc ab Summo Pontifice prohibitum deque ea re ipse Romam litteras ante scripserat — paulum abfuit quin fieret in hominem vulgi impetus, quod noluisset popularibus his favoribus consentire. Quanquam is homo est quem tu ferme in tuis praedicationibus nonnunquam testem facere soles, quod praedicanti nichil praesens obiecisset. Verum hic vester mos est, dum vobis faveatur, approbantibus laudum gratiam referre; ubi vero non omnia fuerint accepta, aversus illos exardescitis, ibi quacunque potestis ira ulciscimini [1]. Nosti quid tibi ipsi Viterbii (3) acciderit primum quidem ex Ordine Praedicatorum, cum, pluribus ad te audiendum assidue convenientibus, quorum princeps frater Dominicus inter tui generis homines notissimus, ipse, credo, meministi quantum illos laudabas, quantum tuo Ordini conferebas; exceptis duabus nullam esse, quae vere religio diceretur, vestram hanc gloriam, vestrum nomen, vestram possessionem esse. Neque interim
f. 87v. nostro nomini parcebas, quod religionem non satis firmam | ac probatam haberemus, quod Minorum Praedicatorumque soli Ordines haberentur. Multaque eodem modo iactabas quae, nisi te sanctum crederem, ex alto invidentiae zelo profecta arbitrarer;

24. — [1] ulcisscimini *cod.*

(1) Voir plus haut, p. 313. Il en est encore question au c. 11 du livre II.

(2) Albert de Sarteano (Sarzano, Sarziano), un des plus fidèles disciples de S. Bernardin et un de ses meilleurs collaborateurs; il mourut le 15 août 1450. On l'appelle parfois bienheureux, mais son culte n'a jamais été reconnu. Sur ce passage, cf. HOWELL, p. 185. A propos de la prédication d'Albert de Sarteano à Pérouse, voir la *Cronaca del Graziani*, dans *Archivio storico Italiano*, t. XVI, 1 (1850), p. 324 et *Archivum Franciscanum Historicum*, t. XV (1922), p. 134.

(3) Bernardin prêcha à Viterbe en 1426 et en 1427. La prédication de l'année 1426 est signalée dans la chronique de Niccola della Tuccia, éd. J. CIAMPI, *Cronache e statuti della città di Viterbo* (Firenze, 1872), p. 52-53. Cf. Fr. CRISTOFORI, t. c., p. 40; HOWELL, p. 143. Pour le séjour de 1427, un des témoignages les plus complets est celui de l'auteur de la *Vita BHL.* 1190b (*Anal. Boll.*, t. XXV, p. 319-20.

tantum ferme ausus ut diceres nescire te an liceret praeterquam vestris Ordinibus confessiones audire. Quid, oro te, in hoc nostro Ordine offenderat aut quam tibi vel universi vel singuli iniuriam feceramus, ut nomen nostrum carperes, ut rectae professionis dignitatem violares, praesertim quam nobis, si non nostra patrumque [2] nostrorum merita, certe populi christiani fides ac pietas detulerat? An tibi propterea maiorem gloriam accessuram existimabas quam ex alieno nomine decerpsisses [3]?

25. Verum ego hanc veluti privatam iniuriam praetereo, maxime cum ipse paulo post docueris qua fide ac sinceritate primum illa dixisses. Quippe illis praedicationes tuas deserentibus ac Yhesum tuum, quem ex more extuleras, sequi aspernantibus, cumque tuas illas populares processiones inutiles ac perniciosas dicerent, ipse statim omnem primarum laudum sermonem variasti, non esse illos tui Yhesu participes, non tui Ordinis consortes praedicans. Nec puto,
Matth. 5, 37. ignoras Salvatorem docuisse, eandemque regulam Apostolum ser-
Iac. 5, 12. vavisse, ne sit apud nos, qui officium praedicationis agimus, « est » et « non », sed « est » tantum, quasi in omnibus firmitatem et constantiam tenere opus sit nec quicquam praedicatori turpius quam ut vulgaribus amminiculis innitatur, siquidem Yhesus Christus, qui per nos praedicatur, unus atque idem est, cuius fidem, non nostram gloriam vulgare suscepimus. Quid enim prodest divitias fugere, si nominis nostri vanitatem sectemur? Nec sane simul possumus et divino splendore et nostra fama gloriari. Michi crede, Bernardine, hic
quoque | mamona nobis expugnandus est, hic hostis supremis armis f. 88.
debellandus. Neque, ut aiunt, alius est, qui tam graviter atque indigne nostris benefactis invideat, quive nocentius ac perniciosius divinae gratiae obluctetur. Hunc igitur si in nostras cogitationes nostraque consilia paulisper admiserimus, profecto fiet, ut divino abutentes munere, exiguae tandem vanitatis mercede contenti dis-
Matth. 6, 2. cedamus, quemadmodum ait : « Receperunt mercedem suam. » Ceterum haec apud te forsan supervacanea, quae ipse totiens diligentissimis et evidentissimis sermonibus explanasti. Ac Patavi maxime, ubi, sicut praedicas, litteratissimi quoque tua documenta in libellos referebant (1).

[2] parumque *cod.* — [3] decerspsisset *prius cod.*

(1) Cf. e. 13, 19 ; l. II, c. 9.

26. Tum ego per hanc ipsam caritatem quam te habere significas, per eam sanctitatem quam de te populi existimant, oro ne aut ipse aut quisquis ista lecturus est putet vel tuarum rerum invidia vel criminandi tui Ordinis studio ad haec scribenda commotum ; quod etsi michi forsan apud tui nominis devotos difficile probatum est, id tamen satis est argumento, quod tam diu scribere distuli, dum institutorum tuorum exempla claruere. Non quin ab initio omnes novitates horrescerem, nec michi facta placebant, sed reticere malui quam me velut privatum publicae invidiae offerre. Nunc ante omnia Summum Pontificem prohibuisse audio ne, quod apud te semper praedicationis magnificentissimum fuit, tabulam illam in aperto erigas, quamquam ipse, ut referunt, habitis mandatis Romae praedicasti, compulsos abs te omnes diabolos ex tota Italia per singulas urbes quas [1] usque Romam nominabas, ibique tandem extinctos, ut non ultra opus esset tabulam aperiri. Quod ferme se tuus ille Herculanus sperare dixit adiciens, ut sunt plerumque tales socordissimi, fores Paradisi ingressurum ibique, concussa Petri
f. 88v. barba, claves e caelo abrepturum. Non tibi, puto, | videntur haec sani hominis, nec velles ab tuo discipulo dicta quae tam calumpniam vesanamque [2] impudentiam praetendunt. Quid hoc est, rogo te, quod tanti famam existimatis, quod tam carum ac pretiosum vobis est vulgi ore ac strepitu conclamari? Tot ante te praedicatores fuere populis acceptissimi, quibus tamen nunquam tale aliquid in mentem venit. Non te interrogo, quoniam nullas meliores litteras attigisti, quid [3] vetustis temporibus patres nostri fecerint, quibus hoc
88. solum in animo erat, ut divinum nomen clarum efficerent.

27. Possem ex nostra aetate enumerare multos, quibus nichil ferme ad praedicationis munus egregie peragendum defuit, nec tamen hanc cogitationem sumpserunt, qua novitate in populis miraculo haberentur. Neque ego sane id boni aut magni viri existimo inertium [1] hominum laudes requirere. An vero tibi haec dissimulatio non videtur aut, si pateris, non est infidum mendacium novum signum efferre, unde gentes crederent sibi salutare aliquid proponi quo sperandam divinae clementiae bonitatem putarent? Et quidem miror non rudissimos quoque intellexisse ad excitandos [2] christianarum mentium affectus eligendum potius crucis signum,

26. — [1] quos *cod.* — [2] vesaniamque *cod.* — [3] quod *cod.*
27. — [1] inhercium *cod.* — [2] excitandas *cod.*

cui, ut Evangelium refert, nostri Salvatoris titulus erat inscriptus, quam nomen unum, cui crux sine ulla significatione immineret. An non intelligis nomina auribus accomodata esse, signa oculis? Nec, si apostoli quicquam tale efferre voluissent, non crucem potius quam crucis aut crucifixi nomen erexissent? Neque tu, puto, non rideres [3] aliquem forte aspiciens, qui hoc nomen quibuscumque insignitum literis potius quam beati ligni ymaginem prostratus ac lacrimis sese affligens amplecteretur. Non denique Ecclesiae hunc ritum a maioribus observant, in quibus videmus sanctos illos, qui passioni praesentes fuisse memorantur, non ad nominis ymaginem sed circa ipsius veri [4] crucifixi devotissimum | signum depingi. f. 88
Quae ego ferme non dicerem, nisi quod ex his plane video nullam tibi causam relinqui quamobrem id facere debueris, sollicitam in hoc plebem faciens, quae nova esset ratio ut ad novum nescio quid collendum vocarentur, quo te viderent ab ceteris praedicatoribus, qui nichil tale prius egerant, velle discerni, et hunc maxime salutiferum esse quem Bernardini Yhesum vocitarent.

28. Ceterum quoniam huic temeritati tuae iam silentium a romano pontifice impositum video, ipse quoque hanc rem praeteribo. Nam et cum hoc ab initio audiebam totumque populum mediolanensem ad huius novitatis accipiendum signum erectum esse ferebatur, primum velut attonitus mirabar unde tantum dementiae in animos venisset, ut tam facile superstitiones tuas sequerentur. Tum, ut verum fatear, metuebam ne futurae alicuius calamitatis indicium esset. Quippe legisse memineram solere populis clades ruinasque huiuscemodi signis demonstrari : quamquam haud parva animorum clades est, cum pravis opinionibus corrumpuntur et in eas curas se tradunt quae nec in fide meliores nec in rebus gerendis prudentiores faciant. Maxime vero hoc ut facile ita periculosum est, cum ab ceteris rebus vacatur, ut tanquam in vacuas otio mentes quaelibet opinio obrepat statimque quicquid allatum fuerit desidiosis ac negligentibus animis suscipiatur [1]. Atqui facilime hae ineptae ac muliebres devotiones elabuntur ; quicquid vero male creditum, quicquid prave intellectum fuerit, hoc animo insidet, semper quaerens qua agitatione erumpat ; tum prona ad errores via eadem facilitate mens nostra in ceteris capitur, nec solidum

[3] videres *cod.* — [4] *ita cod. ; an* Verbi?
28. — [1] suscipatur *cod.*

quicquam tenet cum semel fuerit his figmentis delinita : neque enim scio quo nomine haec melius appellem quam seu figmenta seu fucos quibus fidelium mentes obumbrantur (1).

Primus liber explicit de institutis, discipulis et doctrina fratris Bernardini Senensis Ordinis Minorum. Secundus incipit.

f. 89v. **1.** In superioribus fortasse quispiam existimet voluisse tecum his litteris cavillari, nec tanta reprehensione digna esse, ut debuerint scriptis notari. Ac me aliquis velut malignum interpretem crimi-
f. 88. nabitur, qui non potius tua facta in bonam sententiam transferam, quam ut ea quaeram quae optimo cuique obici possent ; praesertim cum videam vulgo et maioribus et infimis nomen tuum carum ac magnum esse, ita decuisse me potius multitudinem sequi, quam solum tua instituta abhorrentem, nova ac certe plurimis hominibus ingrata conscribere. Ego vero, ut meum iudicium pariter credentibus ac non credentibus proferam, nec ludo nec contendo nec michi quicquam obici velim praeter quod nimis metuo ; atque id maxime doleo quod michi tam multi in tantae rei periculo ludere videntur, tanquam nichil ad fidem pertineat quid quisquam praedicet, quid mentibus suadeat, quid denique in populis agat. Ubi sane iudicium multitudinis nec in ultimo quidem loco accipio, ac tametsi sequi possum quem populi laudant[1], non tamen is placere potest, qui non modo laudari se patiatur, verum etiam vanis laudibus favoribusque cupidissime occurrat. Habeo in oculis quae quondam maiorum nostrorum temporibus accidebant, quam saepe ex levibus, ut videbantur, causis magna detrimenta provenere. Neque ipsi patres sanctissimi doctissimique expectabant dum tandem moribus late omnia † contigisset ; abs quibus videmus, ut eorum scripta declarant, occasiones quoque malorum recisas, ne qua longius pernicies vagaretur. Quod ferme, puto, singulari ac proinde sollicita caritate faciebant. Siquidem veri patres bonique tum pastores, tum agricolae nichil in gregibus suis morbidum aut aegrum, nichil in creditis sibi
f. 90. animabus pestiferum sentire volebant, omnia | suspecta habentes, quaecunque praeter solitum fidei cursum oberrassent. Vocem audie-

1. — [1] ludant *cod.*

(1) Cf. Liv. II. 9 : *ut rem tuo proposito commodam tam sordido figmento adumbrares.*

Cant. 2, 15. rant pro sponsa dicentis : « Capite nobis vulpes parvulas quae demolliuntur vineas. » Intelligebant nichilominus quicunque haereses condidissent, eos sub humilitatis habitu latuisse.

2. Nichil de te ipse tale suspicor, nullo te crimine insimulaverim. Ceterum hoc tuam fidem rogo : quae ego timeo, si videtur, et ipse mecum pertimescas [1] ; non quod gentilium more quicquam ominare delectet, sed in eo anceps sum, quod me veterum exempla docuere. Ac puto tutiores vivemus, si nichil intra haec fidei nostrae moenia formidandum relinquatur. Neque te favor ille popularis attollat aut securum faciat, quin potius tum maxime gradum siste, cum te vides procelosis his tempestatibus impelli, quanquam mecum etiam Summus Pontifex in eo sentire visus est, quod te vexillum illud circunferre ac vulgare prohibuit. Multi item, quos nec ipse sperneres, religiosi viri tua instituta condempnant. Mecum praeterea ex communi hominum genere alii in idem consentiunt. Nec sane tuis omnibus idem videtur, nam tuorum quoque multos audivi quibus haec, unde nunc agimus, invisa sunt. Quamquam soletis illos vestri Ordinis negare esse qui non nova haec instituta sequuntur. Neque huius rei occultum indicium fecistis ex vestro illo Observantiae Ordine, non ex reliquis beati Francisci fratribus caput vobis dari petentes (1). Sed ego omnia in hoc unum praeverto unde tibi ratio reddenda, cur in tuis praedicationibus hoc solum Yhesu nomen tam frequenter usurpas ut facile appareat tibi cetera Salvatoris nomina contempnenda videri. Itaque semper memineris non me hoc culpare quod nomen Yhesu praedices, quod extollas, quod magnum esse ac mirificum doceas. Id omnes Christiani confitentur, ita omnes confirmant, quicunque in Yhesum credunt ; non tamen quasi in nomine, at potius in re, quae nomini subiecta est, salutem positam existiment. Ceterum hoc pru|dentiores movet [2], hoc f. 9
est quod cautiores scandalizat, quid ita solum Yhesu nomen elegeris ut in tantis tuis sermonibus vix unquam aliud divinum nomen audiatur, neque, ut ceteri, modo Salvatoris, modo Christi, modo Yhesu Christi atque huiuscemodi sanctissima ac devotissima nomina in ore habeas... [3].

7. Plena sunt Salvatoris nominum Evangelia : solum tibi Yhesu

2. — [1] pertumescas *cod.* — [2] monet *cod.* — [3] *omittimus capitula quae futura erant 3-6.*

(1) Allusion aux débats entre les religieux de l'Observance et les Conventuels. Cf. HOWELL, p. 64.

nomen placet, aut, si cetera non displicent, cur, illis tacitis, unum frequentas? Nunquamne tibi illa in mentem veniebant, nunquam lingua Christum saltem balbutire gestiebat, nunquam occurrebat ut pro Yhesu Salvatorem diceres, pro Christo Magistrum aut Redemptorem aut Dominum, nam et hoc frequentissimum in Evangelio est[1]? Non tibi hoc videtur Christum propria appellatione baptizare? Non hoc est tanquam nuper agnitum recenti nomine vestire quod ex tot vocalibus, tanquam cetera sordescant, unum ipse tua autoritate seligis, quod solum in ore semper habeas, cuius unius usu, velut si alia nescires, cottidie[2] delecteris? Poteras certe, si velles, patrum nostrorum scripta cognoscere, ubi sane didicisses non ita uno nomine occupatos ut cetera siluissent; eorum, ut cernere possumus, dogmata nunc quidem Yhesum, nunc Christum, nunc Salvatorem, nunc Dominum, nunc Agnum, nunc Magistrum undique resonant; nullum nomen repudiantes quod de ipso Dei filio secundum carnem Scriptura tradiderit. Nisi forsan dicis ferventiorem ex huius nominis sensu mentibus fidelium devotionem excitari, praesertim cum ipsi quoque in pronuntiando hoc nomine, voce, capite, humeris, totius denique corporis gestu, nescio quid singulare additis, quo vulgo apparere possit mire hoc nomen cordibus ac la-
93. biis vestris[3] dulcescere.| Atque ipse memini hominem praedicantem vidisse, qui cum ad dicendum ascenderet, deiecto capite ac brachiis, « Yhesu, Yhesu, Yhesu » statim creberrimis[4] clamoribus vociferans, sua mente alienatus videbatur. Sed quid ego haec commemoro, cum ante oculos sit huius artis magister cui, ut arbitror, te nec fidei illustratione, nec spiritus vehementia, nec denique docendi ministerio antepones? Ipse est qui ait : An experimentum quaeritis 2 Cor. 13, 3.
f. 9 eius qui in me loquitur Christus? Ut plane intelligeremus, quae loqueretur, Spiritu sancto loqui, quemadmodum de se ac ceteris Rom. 8, 23.. apostolis alio loco dicit, primitias Spiritus habuisse.

8. Hunc igitur videamus, huius non modo epistolas, verum etiam sillabas ac litteras percurramus[1]; invenies profecto nullam poni ab eo plenam sententiam, ubi non magistri atque electoris sui nomen eluceat, nec tamen omnibus locis, ut tu, solius Yhesu nomen interserit. Atque ego sic arbitror, si ceteri defuissent ex quibus tuae huius vocitationis rationem petere posses, unus ipse in mentem quam primum venire debuerat cuius vestigia sequereris. Audivi ego,

7. — [1] *bis exaratum.* — [2] cot///tidie *cod.* — [3] nostris *cod.* — [4] crebrerimus *cod.*
8. — [1] procuramus *cod.*

cum Senis cuidam ex fratribus nostris, fratri Gabrieli Spoletano (1) praedicando respondere velles, — nam ille tuum hunc morem subaccusasse ac tacite damnasse videbatur, — dixisse te homini responsurum qui esset quidem doctissimus theologiae professor, verum in decretalibus non valde exercitatus ; quamquam non es ausus, unde te ille in disputatione vocabat, publice respondere ; quin potius te Senensium magistratui tuendum tradidisti quam ut cum tanto viro disputationem susciperes Quanto igitur melius ex apostolicis exemplum in tuis praedicationibus, quam ex decretalibus epistolis sumpsisses ; quamquam facilius conceditur te, ut fateris, sacras litteras nescisse quam decretorum didicisse. Quem sane usum te in sermonibus tuis tenere aiunt, ut raro Scripturae autoritatem interponas (2). Sed hoc negligamus ; illud certe optimum atque in primis necessarium fuerat, intelligere quam | scribendi consuetu- f. 93v. f.
dinem apostoli servavissent, e quorum doctrina longe prudentius tibi tabulam praefecisses quam tuum illud vexillum toti Ytaliae ostenderis. Ibi sane planum erat intueri, quibus illi nominibus Salvatorem expressissent ; nec semper Yhesum in tot scriptis nominatum, sed pluribus vocabulis eorum paginas refertas esse cognovisses, ut tanquam intermicantibus luminibus ea dogmata illustrarentur. Quid quod idem modo levius, modo etiam fortasse auditu suavius? Siquidem in ceteris rebus ineptum fere est, eodem verbo semper uti : quod etiam magis tractandis scripturis nostris utile est, cum ex diversis nominibus varia quoque sacramenta eliciuntur.

9. Ac inde quid feceris? Nam et aperte cernimus maximam vulgi tui partem in eam opinionem adduxisse, ut etiam cum Christum dixerint, nichil se dixisse arbitrentur, si non et Yhesu nomen addant. Neque opus est in hac re ignotos testes conquirere ; sunt multa hominum milia qui te hoc Senis, qui Paduae, qui Mediolani praedicantem audivere (3), cum, ut fit, narrares animam fidelem ex purgatoriis tenebris in caelum aliquando evolavisse, ibique pul-

(1) Gabriel de Spolète, religieux augustin ; il fut élu évêque de Nocera le 8 juin 1429 et mourut à Spolète le 16 juillet 1433. On trouvera quelques renseignements bibliographiques sur ce personnage dans CHEVALIER, p. 1657, sous le nom de Garofolo. Cf. HOWELL, pp. 168, 280.

(2) Affirmation assez surprenante quand on se souvient que certains sermons de S. Bernardin ne sont guère qu'une marqueterie de textes empruntés à la Bible. Cf. THUREAU-DANGIN, op. c., p. 166.

(3) Cf. HOWELL, p. 153.

santi dictum quidnam vellet. Primum petisse ut in Dei nomine introduceretur, nec datum esse responsum ; tum per nomen Patris rogavisse, nichil factum ; ita per Filii, ita per Spiritus sancti, ac totius Trinitatis nomen, nichil obtinuisse ; postremo et Christi et Salvatoris et huiuscemodi aliis interpositis nominibus, cum in solo Yhesu esset precata, omnia impetravisse. Haec si vera dicuntur (quae profecto hic non ponerem nisi in libellis legissem (1), quos dicis solitos ex tuis sermonibus perscribi), planissime credo intelligis quid agas : neminem enim puto quin, si modo velit paulisper advertere, facile iudicet haec non tam levissimae ac stultissimae quam perniciosissimae linguae[1] verba esse. Esto illud de egressu animae, de non statim concesso[2] caeli ingressu, veluti parabolam posueris : quod de illis nominibus tanquam fabulose iactas, non est procul f. 93v. f. 94. dubio inane, | nec tibi tantum velle licere debuisti ut rem tuo proposito commodam, tam sordido figmento adumbrares. Nempe quid hoc aliud est quam inter Yhesum atque eundem Yhesum discernere, ipsumque unum Dei filium in semetipso discrepare ? Novimus arrianam haeresim ob id ex Ecclesia eliminatam, quod divinam substantiam paene discerperet, aliam dicens Patris, aliam Filii naturam. Tu michi videris eundem Filium ab se ipso separare, siquidem aliud Yhesum posse quod Christus non possit, et confiteris et praedicas : « Yhesus redemit, Yhesus salvabit, Yhesus in patriam reducit ». Quod si in Christi nomine non obtinetur, quid ergo Christum invocamus cottidie, tanquam Dei filium adorantes ? Hoc Apostolus non vidit, ille caelestis fundamenti sapiens architectus, huius nominis virtutem ab ceteris secernere nescivit : « Fundamentum, inquit, 1 Cor. 3, 11.
aliud nemo potest ponere praeterquam quod positum est, quod est Yhesus Christus ». Quid item in Evangelio dici oportuit ut in Matth. 28, 19.
nomine Patris et Filii et Spiritus sancti baptizarentur omnes gentes, si hoc in solo nomine Yhesu faciendum erat ?

10. Nichil itaque dubitem, si Yhesum quicquam posse credis, quod idem Christus non possit, contra fidem id sentire ; si praeterea in nomine Yhesu aliquid fieri aut nobis tribui, quod non in Christi nomine concedatur, eadem ratione errare confirmo, nisi forte ipse

9. — [1] lingua *cod.* — [2] concessu *cod.*

(1) Dans le traité d'André de Cascia, dont nous avons déjà parlé (p. 313), on lit une anecdote semblable. Cf. VERNET, t. c., p. 590. Au sujet des *libelli*, voir l. I, c. 13, 19, 25.

Salvator, cum omnia nobis in nomine suo a Patre praestanda di-
Ioh. 16, 23, ceret, hoc intelligebat : « Si quid petieritis Patrem in nomine meo, hoc est in nomine Yhesu, non in Christi, non in Filii Dei, non in Crucifixi nomine, dabit vobis ». Tantumne illa vox potest, tantumne hebraicum verbum efficit ut nisi illud dicatur, nichil possit ex Deo impetrari? Quid si hoc nomen aut Evangelistae aut Evangeliorum interpretes vel graecum posuissent quod est *σωτήρ*, vel latinum quod est Salvator : tum nullam a Patre
2 Cor. 3, 6. gratiam optinere [1] licuisset? « Littera, inquid Apostolus, occidit, Spiritus autem vivificat. » Ac tu non in littera modo, verum | etiam, quod multo miserius est, in sono litterae pendes, totamque nostrae salutis spem in una voce constituis. Miror, Bernardine, non imposuisse te sectatoribus tuis ut hoc nomen non nisi cum suavi aliqua melodia concinerent [2], nisi forte obstitit quod cottidie in Ecclesia cantamus : « Christe, fili Dei vivi, miserere nobis » ; ubi sane, si esses consultus, suasisses non Christum sed Yhesum debere invocari, tanquam multum intersit quo nomine Christus apud Spiritum significetur, ubi ferme nec hebraeum nec graecum ydioma sed christiana religio et una fides catholica, Deo constructore, aedificatur. Haec, si recte cernis, apostolica doctrina est, haec germana ac veridica sanctorum praedicatio, hanc te oro ne prohibeas fideles sequi neque illos doceas esse quoddam Yhesu nomen in quo, spretis ceteris, salus speranda sit.

11. Scire et cogitare debes quicquid ipse praedicas in rudibus populis, tanquam ab angelo dictum excipi ; quo igitur amplius vides autoritatem tuam valere, eo magis coercenda lingua, sermo mode-
Psalm. 140,3. randus est. Illum imitare, qui orat : « Pone, Domine, custodiam ori meo et hostium circunstantiae labiis, ne declines cor meum in verba malitiae ad excusandas excusationes in peccatis. » Iustiores forsan, certe humiliores hae preces fuerint verbis illis, quae audivimus Perusii praedicavisse : nichil esse ultra de tuis praedicationibus disceptandum, iam factam esse tuis digitis [1] fidem, iam vulgatos probatosque sermones tuos, qui unum hac aetate hominem, fratrem Paulum, tuarum praedicationum [2] auditorem ac testem habuisses (1).

10. — [1] optinuere *cod.* — [2] continerent *cod.*
11. — [1] *an* dictis? — [2] praedicationem *cod.*

(1) Cf. livre I, c. 24. S. Bernardin prêche à Pérouse en 1425 (septembre-octobre) et en 1427 (février). Cf. A. Fantozzi, *Documenta Perusina de S. Ber-*

Respice, Bernardine : « Qui se, inquid, existimat stare, videat ne ca- 1 Cor. 10, 12 ;
dat. » Cur autem dictum est : « In multiloquio non deerit peccatum » ? Prov. 10, 19.
Ac difficile est tanta loqui, nec sese aut falsis aut vanis impedire. Cui sententiae et pater Augustinus et ceterorum patrum multi se obnoxios fuisse confessi sunt. Aut non idem ipse Apostolus, ad Corinthios scribens, de se ipso dicit : « Et ego in infirmitate ac ti- 1 Cor. 2, 4.
more et tremore multo fui apud vos, et sermo meus et praedicatio
f. 95. mea non [3] in persuasibilibus humanae | sapientiae verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis » ? Vides Apostolum non sine tremore inter fideles versari, tu iam in tanto ministerio securum [4] existimas. Audis tibi a doctis hominibus contradici, et adstruere audes omnibus probatos sermones tuos, credi vis quicquid loqueris, quicquid agis contendis laudari. Legis Moysen ad loquendum titubantem, Yere- Exod. 3, 11.
miam vides veluti puerum ad divina eloquia trepidantem ; tu tibi Ier. 1, 6.
vis licere, quaecunque in buccam venerint, ampla voce resonare. Tanquam non metuendum sit verum esse quod quidam bonus senior increpat : « Alii, inquit, adducto supercilio grandia verba trutinantes inter mulierculas de sacris litteris philosophantur », tum alia multa eodem loco in huiuscemodi sententiam loquitur (1). Nos quidem in populis multa necesse est dicere, quae vulgus attentum faciant, verum id quoque cogitare oportet ne, relicto sacri Evangelii limite, per devios nostrorum proverbiorum calles tanquam delirantes percurramus [5].

12. Et quidem gaudendum est quod per tot civitates praedicationum tuarum verba devote [1] semper audita sint, michique laetitia est quod plurimos, iamdudum saevis odiis dissidentes, ad pacem contraxeris. Sunt haec sane laudanda, modo ipse per silentium [2] tuum pati possis [3] a nobis praedicari. Sedquid tandem prosunt, nisi cetera caves, quae mentibus fidelium offensioni et scandalo esse possint ? Meum ferme iudicium est, quando et Salvatoris hoc est iudicium, potius coercendum esse qui aliena praedicat, etiamsi sanctissime vivere videatur, quam si vita forsan deterior, vera atque integra doceat. Novimus in regno caelorum qui fecerit et docuerit, iure magnum hominem vocari ; qui autem docuerit nec Matth. 5, 19.

[3] *bis exaratum.* — [4] *supple* te. — [5] procuramus *cod.*

12. — [1] devota *cod.* — [2] scilentium *cod.* — [3] possit *cod.*

nardino Senensi, dans *Arch. Franc. Hist.*, t. XV (1922), pp. 103, 105, 107, 133.

(1) S. JÉRÔME, *Ep.* 53, 7. HILBERG, p. 453.

fecerit, consequitur ut in Ecclesia minimus habeatur ; at qui demum
Cf. Tit. 1, 11. quae non sunt praedicanda [4] doceat, hunc nec audiendum nec fe-
Phil. 1,17-18. rendum censet Apostolus. Hic de se ad Philippenses | scribens f. 95v
refert quosdam egressos fidem praedicare non tam ex caritate quam ut vinculis eius pressuram suscitarent, quibus tamen pro se veniam tribuit. Quid enim refert dum omni modo, sive per occasionem, sive per veritatem, hoc est vel recto vel impio animo, Christus cum fide annuntietur? Nam de huiuscemodi praedicato-
Matth. 23, 3. ribus diffinita est a Salvatore sententia : « Quae dicunt, inquit, facite, sed secundum opera eorum nolite facere. » Alterum igitur soli tibi obest, alterum [5] multis ; quove latius praedicatoris opinio diffunditur [6], eo ampliorem ac faciliorem locum erroribus habet. Itaque praedicatori suae vires metiendae et suum et alienum ingenium existimandum [7] ; primum agnoscere debet quid suadere opus sit, tum ita agere ut id quod sincerissime, praesertim vulgo, et dicatur et credatur.

13. An paucos admiratos existimas, quae tu ante biennium (1) in hac civitate egisti, durissime atque indignissime eam contentionem assumens, unde iam te in plerisque urbibus gloriatum audivimus, fuisse Bononiae magistrum quendam (2), qui de dictis tuis certare voluisset, eumque verbis tuis coactum susceptam controversiam deponere? Cui tamen ipse tibi conscius es quam sis et ingenio et doctrina impar. Non ego hic, carissime frater, tuos mores reprehendo ; nequeo tamen satis audaciam mirari tuam, quod in eo facinore nomen tuum excelsum ac timendum videri vellis. Ac primum, si vacet [1] ad illius rei iudicium descendere, cui ante omnia rectum videatur quod cum ille, quem te superasse iactas, in publica ecclesia, patronis concedentibus, locum praedicationis haberet, ipse temere, homine inconsulto, per diem dominicum, quo ex more erat praedicaturus, in eam sedem irruisti? Hic, amice, prudentia tua desideratur, hic iustitia, hic humilitas quaeritur. An tibi non ille prius consulendus fuit, ad quem locus | ipse conventionis pacto per- f. 96.

[4] praedicenda *cod.* — [5] *sup. lin.* — [6] discenditur *cod.* — [7] extimandum *cod.*
13. — [1] vaget *cod.*

(1) Ce passage doit être mis en parallèle avec le c. 6 du livre I. S. Bernardin était à Bologne en 1423-1424. La formule employée ici *ante biennium* est imprécise. Déjà Howell en avait souligné l'imprécision (p. 132).

(2) Au sujet de ce *magister quidam*, voir plus bas, c. 14.

tinebat? Cur non eo tempore Salvatoris sententiam meministi, ea nos oportere aliis facere, quae ab illis in nos fieri cuperemus? Matth. 7, 12. Nec tantum hoc iustum, verum etiam summum iustitiae praeceptum omnes putant. Tum igitur ex te ipso argumentum capere debuisti ne alienam possessionem eriperes, qui certe nolles vel minimum tuo iure deturbari. Quod ita paulo post demonstrasti, levem quoque offensionem acerbissima indignatione atque inimicissimis contumeliis persecutus. Ni forsan tibi ac nomini tuo eam autoritatem videris assecutus, ut ubicunque velis sedem capere, liceat, nec opus sit proferendi verbi locum ab homine exquirere, qui divinitus mandatum accepisti. Quanquam nullus tuae spei tuorumque praeconiorum locus capax videri poterat, non ipsa beati Petronii ecclesia satis ampla videbatur: iussisti in media platea pulpita comuni more altiora[2] erigi (1); nec ipsa yemps, quae multis audientibus nocuisse fertur, cum necesse esset stare aut in coeno volutari, prohibuit quin aliquando amplius tribus horis populum in aperto aere contineres.

14. Quod si a prudentia tua quisquam peteret cur ea levitate usus esses, difficilis forsan esset responsio. Quis enim dubitet hoc et ad discretionem et ad gravitatem tuam pertinuisse, ut si aeque fieri posset, audientibus potius salubritatem quam ut fastidium aut molestiam et incommodam valitudinem inferres? Nec sane sufficiens quod tanto apparatu concursus extitit: quamobrem saepe dolebas atque etiam publice querebaris devotiores te ac frequentiores Patavinos[1] habuisse (2). Quam omnem tui animi acerbitatem adversus unum, quem ante dixi, fratrem Christoforum (3) cot-
f. 96v. tidianis illis sermonibus effudisti, haereticum ac | doctrinae inimicum clamitans, qui esset ausus quicquam contra tuam institutionem praedicare, omnibus paene verbis iniuriam commemorans

[2] altior *cod.*

14. — [1] patevinos *cod.*

(1) Cf. Amadio, *Vita di S. Bernardino* (Roma, 1744), p. 84-85; Howell, pp. 312, 152.

(2) Cf. liv. I, c. 13, 25.

(3) Il semble bien qu'il faille reconnaître ici le *magister quidam* de Bologne dont il a été question plus haut (c. 13). Voir Howell, p. 131-32. Page 150 cet historien écrit: « and the *pseudo-friar* whom Bernardino had discomfited at Bologna three years before was probably an Augustinian ». Nous pensons qu'il faut l'identifier avec Christophe de Bologne, augustin, mort après 1429, Cf. Chevalier, op. c., p. 917.

neque interdum notatis in personam conviciis abstinens, ipsos qui aderant, arte quadam nunc ut tecum indignarentur excitans, nunc ut veniam tecum amico tribuerent, dissimulata pietate exorans, ut multi sane huiusmodi[2] contentionibus offensi iudicarent eam iniuriam gravissime in tuum animum successisse. Verum dices fortasse non me tibi datum reprehensorem neque hoc loco scribenda nisi quae ad fidei ac pietatis aedificationem pertineant ; neminem tam integrum ac modestum esse cui non huiuscemodi multa affingi possint, nec talia obesse fidei quae convocandis turbis maxime valent. Neque ego hinc magnam curam suscipio, nisi forte aequum putetur, quod ipsi in ceteros praedicantes haud leviter obiicitis, doctorem non doctrinae modo, verum etiam multo magis vitae ac modestiae exemplum debere esse.

15. Ac sane iure Martino displicuisse videtur quod et Romae facere coepisti et in ceteris fere urbibus usque ad illum diem feceras : ut in quamcunque civitatem introisses, statim iuberes in loco publico, velut alteri[1] Samuel in excelsis immolaturo, eminentissimum altare aedificari, quasi non satis esset ut in his locis videreris, in quibus episcopi ac pastores civitatum solerent audiri (1). Quis vero tantas ineptias ferat, si hae ineptiae nec potius respuenda superstitio dici debent? Celebrantem multi ex fratribus et sectatoribus tuis circumsistebant, omnes eo ministerio occupati ; quorum summum studium erat, ut quaecunque ageres in summa admiratione haberentur. At optime successit quod Summum Pontificem aliquando puduit, Bernardinum Romae in ipsa beati Petri ecclesia ita videri, ut pluribus ministris pro sacra celebratione uteretur, quam idem habere consuevisset. Credo sane dices tu, non Bernardino, sed Yhesu quem | praedicabas eum honorem delatum, atque f. 97.
ego sane id concedo. Neque arbitror Martinum, quia aegre ferret tantum honorem Deo fieri, pompam illam prohibuisse ; verum, ut existimo, cogitavit homo sapiens, quod ait Apostolus, licere forsan
1 Cor. 6, 12. omnia non tamen omnia expedire. Tibi vero cogitandum erat ut

Cf. 1 Reg. 9, 12-14.

[2] hismodi *cod.*

15. — [1] altari *cod.*

(1) Cf. HOWELL, p. 152. André de Casci a fait à Bernardin le même reproche (VERNET, t. c., p. 588). Un passage de Juzzo de Coveluzzo confirme le récit de Biglia : « Fu accusato a Roma dalli frati predicatori con dirli diceva messa all'alto per superbia e faceva portare segni e usava molti torci alla messa. » J. CIAMPI, *Cronache e statuti ... di Viterbo* (= *Monumenti d'Italia*, t. V, 1872), p. 53, n. 2 ; cf. CRISTOFORI, t. c., p. 40.

omnia sine offensione faceres. Quo autem pertinebat tanta illa cereorum copia ut saepe quinquaginta magnis luminibus undiquaque collucentibus Bernardinus orationem aut sacrificium perageret? Haec existimare debes Summo Pontifici pudori ac fastidio fuisse, quod te videret supra mensuram tuam erigi, nec esse illam libertatem spiritus, sed, quantum perspici poterat, impudentiae vanitatem. Non persequar deinde omnia quae de tuo illo praedicandi more dici possent; bene quidem agis quod verbum salutis fidenter annuncias, neque ego hanc tuam libertatem diminuo: « Verbum, inquit, Dei non est alligatum. » 2 Tim. 2, 9.

16. Quae vere ac sancte dicis, ea quanta possum pietate suscipio; criminentur forte aliqui insuperabilem illam verborum audaciam; unum ferme agere soles quod michi ipsi nichil placere confiteor : non enim minus, ut fere in aperto est, diaboli quam Yhesu nomen ex ore in tuis praedicationibus auditur. At nemo nescit execrandum, ac paene ita et ego dicam, despuendum cunctis fidelibus hoc nomen esse (1). Quid enim opus est tam frequenter hoc in lingua versare quod cuique piissimo horrendum fore censemus? Atque ipse, ni fallor, meministi, cum Bononiae maledictum illud persaepe inter cetera revolveres, mulierculam, ut fit, rudi simplicitate in terram spuisse. Nec dicam quam acerrime trementem corripuisti (2), illam ipsam primam esse conclamans cuius corpore milia diabolorum, quippe hoc tuum vocabulum est, tenerentur inclusi. Facileque omnibus credi volebas nichil te tam spurcum tamque abhominan-
f. 97v. dum | nomen horrescere, nec multum interesse per sermones tuos diaboli an Yhesu vocabulo ac nomine saepius utereris. Ac quam facile ex nobis turbae exemplum accipiant! Cum vellet mulier vidua filiam corripere quod hoc ipsum execrandum nomen saepius
f. 97. in ore haberet, statim respondit illa, cur non idem liceret illi in domo quod ipse in tuis praedicationibus frequentares (3). Vellem praeterea nonnulli ex nostris quoque ita ex te ceteras virtutes didicissent, quemadmodum huius infandae assuetudinis licentiam traxere. Saepe in ecclesiis, quod Apostolus ad Corinthios prohibet, 1 Cor. 14, 34.

(1) Cf. HOWELL, p. 152.

(2) Si S. Bernardin reprend ici sévèrement une femme pour le geste peu élégant que signale Biglia, nous voyons ailleurs qu'il exhortait ses auditeurs à faire tous ensemble le même geste pour marquer le mépris qu'ils avaient du diable et de la médisance : « Ora facciamo tutti uno sputo contro quello diavolo acció che si mortifichi. » Cf. BARGELLINI, op. c., p. 228.

(3) Cf. HOWELL, p. 47.

cum mulierculis perturbationes et altercationes fieri cernimus ; sacri verbi loco per impudentiam sordidae contentiones agitantur. Haec inepta sedet, illa comam detersam[1] gerit, alia sompno caput inclinat † tam dulce vel in humilimos superbire omnibus diabolum imprecamur, omnes tanquam obsessos tua autoritate coniuramus ; nos plerumque videmur arrepticii, aliorum verecundiam reprehendentes. Decet quidem mulieres virosque praecipue in ecclesia honestatem praeferre, sed in omni re modus elucescere debet, nec certe cum insanientibus magis insaniendum. Denique miror istos non contendere ut viri caput in ecclesia detegant, quoniam Apostolus,
1 Cor. 11, 6, 7. ubi ait mulierem debere caput velatum habere, eodem loco dixit non debere virum caput velare, quoniam ymago est Dei.

17. Nichil sane ultra opus est quam animum subeat quae sit concitandae multitudinis ratio : ipsi in honore et admiratione[1] simus, coepta semel ambitionis pertinacia, nullus stultitiae modus imponitur. Nec minus tamen illud obesse puto quod ex te nonnulli propter solius Yhesu nominis frequentiam retulerunt. Intellexi ex uno tui Ordinis fratre ac secundum meum iudicium viro optimo, invenisse | se Mutinae, ubi iam ipse praedicaveras (1), quosdam qui cum f. 98. sibi manu, ut fieri solet, signum crucis iniungerent, ita dicebant : « In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti et boni Yhesu » (2). Vides, Bernardine, in quae praecipitia sectatores tuos conicis ; vides quanta discrimina institutum tuum subsequantur. Si hoc illos per simplicitatem peccare dicis, quid ipse huius malae simplicita-
2 Cor. 11, 3. tis occasionem dedisti ? « Timeo, inquit Apostolus, ne sicut serpens seduxit Evam astutia sua, ita et sensus nostri corrumpantur a simplicitate, quae est in Christo Yhesu. » Aut ipse tam simplicem te esse vis ut credas huiuscemodi superstitiones non posse fidem corrumpere ? Ea, ut arbitror, vera simplicitas est qua a peccatis abstine-
Rom. 16, 19. mus, ut, iuxta eiusdem Pauli sententiam, simus in malosimplices,

16. — [1] de tertam *cod.*

17. — [1] (et adm.) *in ras.*

(1) S. Bernardin a prêché à Modène en 1423. Cf. MISCIATTELLI, op. c., p. 269 ; ALESSIO, op.c., p. 283. HOWELL (p. 153) place par erreur cette prédication à Mantoue. Le texte porte clairement Modène : *Mutinae.*

(2) De son côté, André de Cascia écrit : *Ubi dicebatur primo : Gloria Patri et Filio et SpirituiSancto, dicitur per istos : Gloria al bon Yhù ; et ubi dicebatur : In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, dicitur : In nomine del bon Yhù, misericordia al bon Yhù.* Cité d'après Vernet, t. c., p. 576.

prudentes in bono. Cuius praecepti rationem Salvator pulcerrima similitudine [2] decoravit : « Estote prudentes sicut serpentes et sim- Mtath. 10,16
plices sicut columbae. » Non igitur est columbina simplicitas, quae impuro osculo fidem Salvatoris attrectat. Nequeunt ista consentire, non potest sana atque intemerata fides cum decepta simplicitate coniungi. Tibi igitur haec fuerant providenda, ne quis tuo exemplo in errorem aut male simplicem opinionem laberetur. Quis enim nescit imperitas vulgi turbas verbis nostris tanquam lacte imbui, ut, quicquid illi crediderint, nostrae vel industriae vel negligentiae fuisse videatur?... [3]

19. Cogitare igitur debes quid tua illa singularis ostentatio fecerit, quid damni intulerit, maxime qui hunc errorem patefeceris, in quem electi quoque et qui fideliores devotioresque haberi solent primi inducuntur ; eo colore sermonem tuum occultas, qui facile possit non solum incautos sed etiam prudentes decipere. Profecto, si me audis, Bernardine, hunc morem deseres, hanc praedicandi normam depones, ut in eo singularis haberi cupias, ubi ceteri nichil omnino temptaverint. Ac multo splendidius gloriosiusque
f. 98. f. 99. divinum nomen illustrabis si, ut est comune ac popu|lare, ita ipse antiqua vestigia sequens, divulges atque explices. Habes Evangeliorum autoritatem, habes apostolorum documenta, habes sanctorum regulam, habes edicta Ecclesiae, habes populorum ac totius fidei consuetudines. Hic Yhesum invocat, ille Christum benedicit, praedicat alius Filium hominis, alius Dei filium magnificat. Aliquis in beato Emanuel gloriatur, virgo [1] in unici sponsi laudibus exultat, nunc mediatorem, nunc redemptorem, nunc salvatorem Ecclesia variis [2] carminibusque decantat. Denique tota
Apoc. 14, 4. illa caelestium agminum turba agnum crucifixum devotis gressibus comitatur. Tu michi crucis humilitatem laudas ; ego tibi resurrectionis potentiam glorifico ; ita omnes, quemadmodum hortatur Apostolus, unanimes uno ore Deum et Patrem Domini nostri Rom. 15, 6.
Yhesu Christi concordi caritate laudamus. Quid igitur tuus ille frater Mathaeus Siculus in tanta fidei unitate disseminat (1)? Iam sunt frequentes ex Sicilia litterae, quibus refertur omnem

[2] pulcerrimo simuli *cod.* — [3] *omittimus quod futurum erat cap. 18.*

19. — [1] vergo *cod.* — [2] *supple* modis *vel aliquid simile.*

(1) Cf. l. I, c. 19.

paene insulam ob illius temeraria dogmata dissentire. Quippe tuam hanc institutionem nonnullis populis tanta acerbitate impressit, ut nullae maiores discordiae sint, quam quae de tuo Yhesu agitantur. Messana hominis huius autoritatem incredibili pertinacia complexa est. Cathina se magnum facere putat quod illum prorsus audire noluerit (1). Illi, sui praedicatoris testimonio freti, nullum Dei nomen praeterquam solius Yhesu audire possunt. Alii quemcunque Yhesu dicentem audierint, quodam insano horrore velut
Cf. 1 Cor. 1, 13. sectatorem tuum protinus execrantur. Hicne tibi Christus divisus videtur, hicne iterum Yhesus sortitus? Quot animas putas in huiuscemodi exacerbationibus scelesta odia concepisse?

20. Vide, oro, quid feceris, nempe hoc tuarum praedicationum merces est, haec sunt tuae doctrinae, opinionis, auda|ciae monimenta. f. 99v. Nunc[1] te referas per omnem Ytaliam, quam nusquam videmus, pacem posuisse. Memineris, rogo, quid Salvator dixerit : « Videbam
Luc. 10, 18. Sathanam tanquam fulgur de caelo cadentem. » Hoc ille discipulis[2] respondit, quos videbat de subiectis sibi daemonibus inaniter gloriari. Ego quidem non multi existimo tot Ytaliae populis nomen tuum vulgatissimum ac celeberrimum esse. Fuit aliquando Arrii haeretici quam Athanasii multorumque bonorum ac catholicorum patrum nomen illustrius, quem non modo homines privatim, verum etiam universae Ecclesiae et in ipsa primitiva quodammodo omnis doctrinae Graecia sequebantur. Scire vellem quid ipse in tanto discrimine iudices, ut aliis solum Yhesu nomen sanctum videatur, aliis invisum atque intollerabile sit, et hic quidem dicat : ego sum Yhesu, alius vero : ego sum Christi. Hoccine est Christum dividere, hoc est veram filii Dei unitatem disgregare? Putat Arrius, ut sunt haec tria nomina Pater et Filius et Spiritus sanctus, sic tres quoque naturas esse. Sabelius vero, in adversa parte, eundem fatetur tribus nominibus dici. Tu quid cogitas, cum tria nomina Yhesum, Christum, Dei filium audis? Nullo modo te credere arbitror diversos his nominibus supponi. Quid igitur simplices vel, ut verius dixerim, rudes atque insensati in tuis dictis materiam erroris inveniant? Messanae, quemadmodum pro certo audivimus, si quis propter

20. — [1] hunc *cod.* — [2] discipulus *cod.*

(1) Cf. Howell, p. 154 ; le P. A. Gioia, *Notizie biografiche del B. Matteo de Gallo da Girgenti* (Firenze, 1923), n'apporte que peu de précisions sur la vie du zélé prédicateur. Cf. p. 330 note 2.

Deum aut propter Christum elemosinam petit, nichil accipit ; audito Yhesu nomine quod negatum fuerat tribuit. Catinae atque in nonnullis aliis Siciliae urbibus, qui solum Yhesu nomen protulerit tanquam haereticus ac blasfemus repellitur. O inauditum errorem, o execrandam pertinaciam, o stultitiam incredibilem, pro varietate nominum rem ipsam quae nominibus subiecta est, impie lacerari !

f. 100. **21.** At haec patrum nostrorum sententia : cum solus in deitate quisquam e tribus nominatur, omnes oportere cointelligi. In Sicilia vero sic est relatum : cum quidam praedicans de Deo loqueretur, vulgo subclamatum est, nisi Deus ipse esset Yhesus, ne de Deo verbum faceret. An tu cernis quid hanc temeritatem sequatur, aut hoc defendes simplicitatis esse ac non potius infidelis pertinacisque impudentiae ? Ergo ita Yhesus illam vocem dixerit : « Hic Matth. 3, 17.
. 99v. est filius meus dilectus in quo michi complacui, » quemadmodum dixit : « Exivi a Patre et veni in mundum » ; nec quicquam intersit seu Ioh. 16, 28.
Yhesum ex Deo genitum dicamus sive ab tuo Yhesu Yhesum exisse fateamur. Nec est hoc certe simplicitatis, quod nec puritatis est ; nec dicet quisquam Mathaeum recte agere quoniam ignorans peccat, aut te per bonam simplicitatem fecisse quod, ut [1] cernimus, in tam malos fructus evasit. Denique hi qui, ut simplices atque innocentes habeantur, rudes se et indoctos iactant, quid docent antequam discant, quid praedicant si nesciunt, quid alios instruere volunt quod ipsi nunquam didicere ? Miratur vulgus magna tonantes, quod se ad fugandos daemones missos dicunt, se ad sanctificandos homines venisse gloriantur. An quisque praedicator esse potest, qui in altum clamitabundus ascendat ? Manibus pedibusque perstrepant, capite nunc se deicere nunc in diversum revolvi, similes eorum, quos Graeci pancratios (1) vocant, nos vero gladiatores dicimus ; denique ore, lingua, naso, fronte, oculis omnem effigiem histrionum more exprimunt, in totum corpus erecti per aerem
or. 3, 10. manibus ac digitis concrepantes ; innumera faciunt, non dicam iusto praedicatori atque, ut ait Apostolus, sapienti architecto,
. 100v. verum cuique me|diocriter morato pudenda ac subsananda. Quanta deinde verborum audacia, quam intrepida fronte saepe dicunt, quae miror si possint salva humanae honestatis verecundia audiri,

21. — [1] *sup. lin.*

(1) Voir Du Cange, au mot : *Pancratium, Pancratiarius.*

quasi et viri et matronae ac virgines non ad audiendum sicut vere est verbum Dei, sed ad ludicra spectaculaque in ecclesiis conveniant. Nullis verbis ne spurcissimis quidem abstinentes, plerumque forsan, dum flagitia vituperant, docent.

22. Fuit Athenis statua Solonis, omnium Atheniensium et doctissimi hominis et gravissimi, ut Aeschines refert (1), manum sub honesto paliollo tectam habens : quo significatum esse volunt haud fere minus in dicendo quam in reliquis gestibus moderationem servandam. Ac puto id esse cuiusque prudentioris iudicium, ut hi magis placere debeant, qui praeter hoc, quod docte Evangelii Scripturarumque sensum locuntur, nichilominus in praedicando modestiam declarant. Nec tamen ista dixerim quasi in huiuscemodi moribus omnem integritatem esse existimem, aut istos criminari velim, quorum sane magnus numerus est, qui se tua vestigia sequi dicunt. Testis mihi est Deus quam saepe dixerim, salva ceterarum dignitate, tuam michi ante omnes religionem placere : cuius sententiae argumentum tum ex cottidianis operibus, in quibus vos desudare video ut nullus otio ac torpori locus sit, tum maxime ex paupertate, quam super ceteros nudam et professam sequimini. Non ideo tamen existimationem meam ita omnibus credo, ut propterea sanctos censeam quoscunque in torto collo incedentes videamus, nec unquam ob id meliores dicam qui se rustica quadam sanctitate ceteris anteponunt. Prohibet, ut scis, Ysaias, prohibet Yeremias, ceteri prohibent prophetae, prohibet ante omnes Salvator, cui haud[1] dubium notissimi erant, prohibet saepe apostolus | Paulus ; multi denique sanctorum hoc hominum genus cavendum ac fugiendum conclamant. Quanquam non ego eorum mysteria nunc aperiam, quorum multa auribus accepi ; sint sane omnes tui, quos tecum habes, optimi ; sint iustissimi ; sint sanctissimi ; sint denique, quoniam ipse mulierum colloquia[2] fugis, ydonei quibus audiendas cuiusque generis feminarum confessiones tradas, et hoc illi simul atque omnia tuae professionis officia cum omni modestia et integritate perficiant : optarem, si fieri posset, omnes supernorum Seraphin caritatem habere. Ceterum hoc unum oro, ne intermittatis, ne dissimuletis, ne negligatis, quoniam estis populo gratissimi, quid docere et praedicare decet, unde illi et veram virtu-

22. — [1] aut *cod.* — [2] quia *add. sup. lin.*

(1) *Contra Timarchum*, c. 25, 26.

tem ac sanctitatem colant et ad certam salutem perducantur : « Finis, inquit Apostolus, praecepti est caritas de corde puro et conscien- 1 Tim. 1, 5.
tia bona et fide non ficta. »

23. Quid igitur oportuit tuus iste Mathaeus in hoc se atque alios multos naufragium immitteret, unde non posset explicari? An illud non satis grave ac periculosum naufragium est non in ardua littora sed in miserrimam et quasi abiectissimam literam sanctae fidei naviculam impegisse? Ergo tantum discrimen fuerit, si nomen Yhesu cum *h* aut sine *h* scribamus, ut multum sane ad fidem referat : quam literam gramatici inter elementa numerari voluere [1], nos in nostrae fidei misteriis primum locum habere patiemur, et quae non potuit inter ceteras legendi notas vim suam retinere, in christianae fidei sacramentis eam facultatem sortietur, ut hinc humanae salutis gratia dependeat! Quid igitur? *h* dicemus pro nostra redemptione crucifixum? in unius literae discordia Ecclesiae communicatio dividetur? Opus forsan erit ceteris quoque litteris
f. 101v. operam dare, qua in tantae misericordiae effectu vires suas | ostendant? Sic Lucianus, graecus scriptor, fingit literas inter se de suis locis altercantes (1), dum altera alteram superare contendit magnoque ac ridiculoso litigio varias sibi potestates vendicant. Nos interim, relicta sanctarum Scripturarum dignitate, inter literas iudices erimus, tanquam gravi consilio res egeat, cum nimis intersit quibus literis nostram salutem requiramus. Dicas non esse ex tuis hunc Siculum, nec doctrinam tuam aut tua vestigia imitari, si non ipse primus conscribendi huius nominis morem induxisti, si non solus hoc solum cunctis fidelibus spectandum, adorandum, domi habendum praedicasti ; si non ipse Bernardinus cum hoc vexillo totam Ytaliam peragrasti [2], ut omnes scirent magnum ac praecipuum esse quod insuetum proferebatur. Quanquam sane id, credo, nunquam in hanc dementiam fore veniendum credidisti, ut de scripturae modo inter fideles disceptaretur, tanquam in tuo Yhesu signum crucis formari non posset, si non in scribendo erravisses.

24. Cogor certe et ipse mirari quaenam malitia hunc errorem cogitare potuerit, quis tam malum, ut ipsi saepe nominatis, dyabolum in Ysrael induxerit, quid unquam in mentem venerit, ut tam

23. — [1] *a* noluere? — [2] peragristi *cod.*

(1) Lucien, *Dial.* IV : *Iudicium vocalium.* Dindorf, p. 18-21.

infelix seditio oriretur. Nunc tuum est, si fieri possit, eam tollere, cui forte per imprudentiam materiam praebuisti. Id quemadmodum facias, hoc loco ipse non ostendam, quod nec facile cerno, cum longe
Matth. 18,16. facilius [1] scandalum serere quam auferre; velut si in profundum maris, ut Salvator dicit, molam asinariam demergas, non in tua potestate sit molem retrahere. Hoc ferme iudico facturos melius, si quod superest, posita novitatum cura, vere aedificandis fidelibus studeatis. Neque enim parvam fore bonitatis | vestrae tum utili- f. 102.
tatem tum famam reor, si in hoc primum tetenderitis, ut verae iustitiae naturam sequamini atque, ut estis vultu, habitu, more, professione singularissimi, ita memineritis maxima ac sublimi caritate oportere praeeminere. Haec facientibus, non deerunt populi qui nomen vestrum favore ac benedictionibus complectantur. Meminisse debetis quotiens inani fide mundus seductus sit, nec unquam defuerint qui, simulata ostensione, turbas ad se populorum ac gentium pertrahere sunt conati. Sustinuit saepe nostra illa provincia eademque mediolanensis civitas [2] homines perditissimos, quorum, ut uno verbo dicam, deterior ac perniciosior erat vita quam sancta videretur effigies: incredibilis quidem bonitatis
Tit. 1, 15-16. ymago, verum, ut ait Apostolus, mens et conscientia inquinatissima, Deum se nosse confitebantur, factis abnegantes, abhominati, incredibiles, ad omne opus bonum reprobi. Horum ferme adhuc Mediolani recens est ex patribus nostris memoria, quamquam anno paulo minus centessimo extiterint improbissimi, quos fere eadem tulit aetas; non ipsos malos tantum, verum etiam omnium malorum
Matth. 7, 15. inventores; denique, ut Salvatoris verbo utar, sub vestimentis ovium, intus vero lupi rapaces. Horum princeps, ut ex ipsis nominibus quivis mali saniem possit agnoscere, Dulcinus quidam memoratur (1), tum nescio quis Iohannes Comegnianus, Gerardus Segarelus (2), Gafarinus Combustus, Stephanus Bagorinus, ut facile

24. — [1] *supple* sit. — [2] civitatis *cod.*

(1) Il s'agit du célèbre hérétique Dolcino, originaire du diocèse de Novare, qui fut mis à mort le 26 mars 1307. Bernard Gui, dans son *Manuel de l'Inquisiteur*, lui a consacré un chapitre détaillé. Voir la récente édition de G. MOLLAT dans les *Classiques de l'histoire de France au moyen âge* (Paris, 1927), pp. 76 et suivantes.

(2) Gérard Segarelli — ou Segalelli, de la secte des Pseudo-Apôtres ou Apostoliques. Sur ces hérétiques il faut lire l'excellent article de J.-M. VIDAL, dans

sit colligere quam impii esse debuerint quorum nephanda sunt nomina. Quid errores qui dicuntur Albanensium aut Garatensium? Hi in villa quae Concoretium dicitur habitavere; alii Pataverii
f. 102v. vocati, alii pauperes Lombardi, | alii Catari, Locustae[3], Passageni: inferorum ac daemonum, ut mihi videntur, vocabula (1). Hi quidem mala semina eo tempore[4] in agris mediolanensibus iecere, quorum usque ad hunc diem, si non ipse error, non nulle tamen superstitionum reliquiae perdurant.

25. Minime vero arbitror velle te, Bernardine, nomen tuum inter haec portenta numerari; nec sane, dum valeas, iudicio meo huius tui discipulatus sive collegii patieris quenquam inter illos esse. Nimis enim fugienda est illa magistri nostri minacissima exprobratio: « Vae, inquit, vobis, scribae et pharisaei, ypocritae, qui cir- Matth. 23,15.
cuitis mare et aridam ut faciatis unum proselitum, et cum factus fuerit, facitis eum filium gehennae duplo quam vos. » Nec te ideo felicem putes quod nomen tuum hodie per omnem Ytaliam celebretur, quod ipse tot fratrum, tot familiarum, tot observantiarum caput habearis, quod in omnibus ecclesiis nominis Yhesu figura, ut ipse pingi voluisti, perscribatur. Eam normam[1] sequere, quam saepe praedicasti, quam tuus ille cultus indicat, tua facies spondet, tuus Ordo profitetur. Tum denique magnum te esse existima non quod multorum famam superes, quibus plane conscius es non posse te vel cognitione litterarum vel scripturarum studio conferri, sed

[3] *an* Leonistae? — [4] temporo *cod.*

25. — [1] norma *cod.*

le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. III (1924), col. 1038-1048.

(1) On retrouvera le nom de ces hérétiques dans le livre de Döllinger, *Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters* (Munich, 1890) et dans l'important mémoire de Charles Molinier, *Études sur quelques manuscrits des bibliothèques d'Italie concernant l'inquisition et les croyances hérétiques du XIIe au XVIIe siècle*, dans *Archives des missions scientifiques et littéraires*, t. XIV (1888), p.131-336. Nous n'avons rencontré les *Garatenses* que dans un acte de Frédéric II : *M.G.*, Leges, t. II, p. 328 ; cf. Douais, *Practica inquisitionis heretice pravitatis* (Paris, 1886), p. 309. Le petit village de Concorezzo fut pendant le XIIe et le XIIIe siècles un centre important des sectes hérétiques ; d'où les noms de *Concorrezenses, Concorricii*. Au sujet des *Passagiens*, cf. G. Lacombe, *La vie et les œuvres de Prévostin*, dans la *Bibliothèque thomiste*, t. XI (1927), pp. 131 et suiv.

cum tibi ipsi magnus esse desieris, cum verae humilitatis vestigia amplexus fueris, cum rectam bonorum ac sanctorum morum semitam tenueris. Noli tibi licere quicquid potes, noli suscipere quidquid mundus offert, non te oblectet quicquid populi de te praedicant. Minime interdico, neque dissuadeo, quominus Yhesum praedices, hoc est enim quod omnes praedicamus ; nec si quid inter fideles (quoniam et michi Mediolani sunt cognati tui nominis tuique Yhesu sectatores) bene aedificasti, in animo est destruere : quin potius et ipse in eandem institutionem succedo, dum liceat libertatem, quam in Christo adeptus | sum, tueri. Id vel dubito vel ad- f. 103.
miror quod mundus admiratur, quod abs te factum multi, quorum autoritatem ac iudicium neque ego spernere possum nec tu forsan debes, non probant : his si quantum ex te fieri potest satisfacias, michi satisfecisti. Unum hoc pro me ad extremum dicam tantum : cui te supposuisti cogites, quicquid docueris, quacunque de re seu grate seu ingrate praedicaveris, non turbarum sed Scripturarum iudicia spectes. Nunquam profecto errabis, si sermonibus tuis primum ex Evangelio, tum ex sanctorum patrum dictis moribusque regulam ac mensuram facias.

Explicit de institutis, discipulis et doctrina fratris Bernardini <Ordinis> Minorum.

LEGENDA S. SATIVOLAE EXONIENSIS

Iohannes Lelandus antiquarius, cum, saeculo XVI *iam ferme mediante, Britanniam peragraret et singula quae ad veterum monumenta pertinerent exquisite annotaret, haec suis tabellis inscripsit* in bibliotheca Exoniensi :

103.

Ex Vita Sanctae Sativolae : Benna pater Sativolae. Sativola nata Exoniae. Sativola dolo novercae a feniseca amputato capite occisa, ut suburbana praedia ei praeriperet. Fons Sativolae. Ecclesia constructa in honorem Sativolae. Ioannes de Grandisono abbreviavit Legendas Sanctorum in usum Exoniensis Ecclesiae, anno Domini 1336o [1].

Observant in hunc locum hagiographi Britanni S. Baring-Gould et I. Fisher [2], *excisa fuisse ex Legendario Iohannis de Grandisono Acta S. Sativolae, seu, ut anglice efferunt, Sidwell. Praeterea,* patrem *a Lelando perperam exceptum coniciunt pro* fratre. *Legerant enim in actis S. Iutwarae virginis, sororis S. Sativolae, Benna fratrem Iutwarae fuisse* [3]. *Noverca etiam Iutwaram ad mortem misit.*

Continuo post eas, quas descripsimus, annotationes ex Vita S. Sativolae subdit Lelandus, Iohannem de Grandisono coartasse Legendam. Unde coniectura oritur haud improbabilis, profluxisse istas annotationes ab exemplo quopiam Legendarii Exoniensis Iohannis de Grandisono. Perperam tamen asserunt dd. vv. Baring-Gould et Fisher, lectiones de S. Sativola prorsus interiisse. Exstat enim codex legendarum Exoniensium, saeculo XV *ineunte descriptus in usum Gulielmi*

[1] *The Itinerary of John Leland in or about the years 1535-1543.* Parts I to III. Edited by Lucy Toulmin Smith (London, 1907), p. 230.

[2] S. Baring-Gould et John Fisher, *The Lives of the British Saints*, t. IV (London, 1913), p. 274 (= *The Honourable Society of Cymmrodorion*) ; cf. pp. 76, 78. Haud pauca supplet W. Levison, *Das Werden der Ursula-Legende* (ex *Bonner Jahrbücher*, t. 132, Coloniae, 1928), p. 56, annot. 2.

[3] *BHL.* 4613 ; cf. Baring-Gould et Fisher, op. c., t. I, p. 185-88.

Poundstock, canonici Exoniensis (annis 1384-1413). Hic cathedrali templo librum testamento reliquerat. Codex, nescimus quo casu, aliquandiu in bibliotheca Exoniensi desideratus, apud Londinienses bibliopolas Sotheby et socios sub hasta venit redemptusque est a bibliothecario, hodie signatus 3505 b. Apographon nobis humanissime misit, per D. Ethelbertum Horne, O.S.B., Rev. Herbertus E. Bishop, templi cathedralis Exoniensis bibliothecarius [1]. *In eodem libro habentur lectiones de Apparitione Michaelis archangeli, de reliquiis quae Exoniae servabantur, et quaedam de commemorationibus B. Mariae Virginis, quarum alterum apographon, olim Exonia missum Herefordiam, hodie est Cantabrigiae, in Collegio Sanctissimae Trinitatis, codex B.XI.16* [2]. *Credibile omnino est, Iohannem Lelandum vidisse sive codicem 3505 b, sive codicis 3505 b exemplar : etenim in 3505 b additiciae, quas memoravimus, lectiones, statim sequuntur novissima verba Legendarii Grandisonensis.*

Haec kalendarium Iohannis de Grandisono ex codice Exoniensi 3502 [3], *ad diem 2 augusti :* Sancte Sativole virginis et martiris. IX lecciones. Medie lecciones fiunt de sancto Stephano papa et martire. *Quae pertinent ad propriam missam in honorem S. Sativolae celebrandam, ibidem reperies* [4].

Tacet autem de S. Sativola kalendarium Grandisonense codicis Cantabrigiensis, Collegii Corporis Christi, Parker 93 [5].

[1] Lectiones anglice vertit vir doctus, multa cum libertate, et typis mandavit in *Devon and Cornwall Notes and Queries*, t. XVII, parte 6, April 1933, p. 245-247 ; ubi etiam alii erudite scripserunt : Max Förster, *The Etymology of « Sidwell »* (p. 243-45) ; G. H. Doble, *The « Vita » of St. Sativola* (p. 245-47) ; G. McN. Rushforth, *The Iconography of St. Sidwell* (p. 249-53) ; Ethel Lega-Weekes, *St. Sidwell and her Fee* (p. 253-56) ; adiectis animadversionibus criticis doctae feminae F. Rose-Troup (p. 256-57). Dein, in parte 7, July 1933, haud pauca adiecta sunt : G. McN. Rushforth, *St Urith* (p. 290-91) ; F. Rose-Troup, *St. Sidwell and Henry VI* (p. 291-95), et *Camera Sancte Sativole* (p. 295-96) ; Max Förster, *Notes on St. Sidwell Contributions* (p. 326-28), ubi etiam de S. Osgitha.

[2] M. R. James, *The Western Manuscripts in the Library of Trinity College, Cambridge*, t. I, p. 357-58, num. 255.

[3] Ed. J. N. Dalton, *Ordinale Exon.*, t. I, p. xlii (= *Henry Bradshaw Society*, t. XXXVII).

[4] P. 353.

[5] Ibid., p. xliii.

Martyrologium autem Exoniense quod edidit idem Iohannes de Grandisono, in eodem codice Parker 93, S. Sativolae meminit die 2 augusti, in fine : In territorio Exoniensi, passio sancte Sativole virginis et martiris [1]. *In cuius martyrologii initio dilucide indicatur :* In isto martirologio, quod venerabilis pater Iohannes de Grandissono Exoniensis episcopus disposuit, alius est ordo sanctorum quam in aliis libris, quia semper preponuntur sancti de quibus solennizatur in Ecclesia Exoniensi [2]. *Quae si inter se conferantur, aperte significant, secundum codicem Parker 93, festum S. Sativolae Exoniae non celebrari sollemniter.*

Aliter omnino et in kalendario codicis 3502, quod attulimus, et in exemplo Exoniensi eiusdem Martyrologii Grandisonensis, ex quo descriptus est codex Parker 93, die 1 augusti : Item in Brittania foras murum civitatis Exonie (*ubi templum paroeciale Sanctae Sativolae, anglice St. Sidwell, et fons Sativolae sacer*) sancte Sativolevirginis et martyris [3].

Consonat in numero lectionum et gradu seu dignitate festi, differt autem in die assignando, in codice Exoniensi 3505, tertia pars Legende Exoniensis usus de sanctis, compilate per Iohannem de Grandissono episcopum [4] : Secunda die augusti Exonie fiunt IX lecciones de sancta Sativola virgine et martyre. Quere in fine libri [5]. *Verum, in extremo codice 3505, uti hodie exstat, nihil de S. Sativola. Vix tamen dubitari potest num lectiones aliquando ibi adfuerint, nam, uti iam advertimus, ex codice sive 3505 ipso, sive simillimo, tunc pleniore, descriptae sunt lectiones in codicem 3505 b.*

Festum indicitur die 1 augusti in iis quae addita sunt, paulo post annum 1173, certe ante annum 1220, kalendario Exoniensi, in codice Harleiano 863 [6], *in martyrologio Nor-*

[1] DALTON, op. c., t. II, p. 421 (= *Henry Bradshaw Society*, t. XXXVIII).

[2] Ibid., p. 371.

[3] G. H. DOBLE, *Some Remarks on the Exeter Martyrology* (*Exeter Chapter MSS. 3518*), p. 11-12 ; cf. p. 19.

[4] DALTON, op. c., t. III, p. 177.

[5] ID., t. c., p. 300.

[6] BARING-GOULD et FISHER, op. c., t. IV, p. 174 ; Richard STANTON, *A Menology of England and Wales*, p. 377 ; R. T. HAMPSON, *Medii Aevi Kalendarium*. t. I, p. 456 ; cf. E. S. DEWICK, *The Leofric Collectar*, t. I (= *Henry Bradshaw Society*, t. XLV), col. 433.

vicensi saeculi XV, *codice Cottoniano Iul. B. VII* [1], *in martyrologio Dubliniensi Ecclesiae Christi, saec.* XIV-XV, *codice Collegii Sanctissimae Trinitatis E.4.3* [2], *in kalendario Prioratus Launcestoniensis* [3].

Quae cum ita sint, videtur S. Sativola aliis temporibus alio die alioque ritu Exoniae culta fuisse. Haud scio an antiquior fuerit dies anniversarius 1 augusti. Conicere enim licet, procrastinatum esse festum a Iohanne de Grandisono, ut locum daret S. Petro ad Vincula (d. 1 augusti), et postea exclusum fuisse ut ageretur officium de S. Stephano papa et martyre.

Ceterum, quam antiqua fuerit S. Sativolae veneratio, litaniae indicant saeculi XI *in codicibus Harleiano 863* [4] *et Musei Britannici Add. 28188* [5], *qui cum Exonia conectuntur.*

Idem forte nomen habes, etsi alia virgo esse videtur quae memoratur, in Vita S. Pauli Aureliani a. Wrmonoco, in codice Parisino Sicofolla, *in Floriacensi melius* Sitofolla [6]. *Aliter etiam Sativola Exoniensis anglice nuncupatur, Sithefully, quod forsitan a veriloquio Side-fulle propius absit quam Sidwell. Etenim, prorsus non potuisse deduci Sidwell a Sitofolla, opinio erat d. v. Iosephi Loth* [7], *ad quam nuper accessit v. d. M. Förster* [8].

[1] STANTON, ibid.

[2] *The Book of Obits and Martyrology of the Cathedral Church of the Holy Trinity, commonly called Christ Church, Dublin.* Ed. J. C. CROSTHWAITE, Dublin, 1844 (*Irish Archaeological Society*), p. 142 ; mentio in margine addita : *Item in Britannia maiori foras murum civitatis Exonie, vigilia sancte Sativole virginis et martiris.*

[3] Quod nos per litteras monuit v. d. G. H. Doble.

[4] DEWICK, t. c., p. 442.

[5] ID., t. II (= *Henry Bradshaw Society*, t. LVI), p. 617.

[6] *BHL.* 6585 ; *Anal. Boll.*, t. I, p. 212, t. II, p. 191 ; cf. R. THURNEYSEN, *Zum Namentypus Abret. To-Woedoc Air. Do-Dimoc*, in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XIX, 1933, p. 355.

[7] Apud F. DUINE, *Mémento des Sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne*, p. 162, num. 195. Iam pridem Thomas KERSLAKE, *St. Richard*, p. 89, uti citatur in *Supplement to the Menology of England and Wales* (Richardi Stanton), p. 664, opinionem tuebatur quae Sativolae nomen ex anglica lingua deductum reputat ; qui ante Förster, p. 245, adverterat patris et sororum nomina (Benna, Ead-waru, Wil-gyth, Guth-waru) ad eandem linguam pertinere, et praeterea S. Sativolae parochiam (St. Sidwell) adiacere suburbio anglico, ut arbitratur, civitatis Exoniensis.

[8] *Devon and Cornwall Notes and Queries*, t. c., p. 243-45.

Haud improbabilis videbatur, hominibus saltem in philologia parum eruditis, coniectura hagiographorum S. Baring-Gould et I. Fisher [1], *vulgarem illam narrationem, qua fingitur virginis caput a feniseca amputatum et in puteum proiectum, eductam fuisse ex nomine Sidwell (ita anglice efferunt), in quo sibi perspexisse homines visi essent voces anglicas* scythe, « *falcula* », *et* well, « *puteum* ». *Verum tamen aliter omnino se res habet. Iam enim in Libello de Reliquiis ab Athelstano rege collectis, codice Oxoniensi Bodleiano Auct. D. 2.16, saec.* XI *ineunte* [2], *traditur Sativola innocens occisa a messoribus patris sui. Atqui tunc virginis nomen nondum erat Sidwell (quae forma saec.* XV *haud antiquior videtur), sed Sidefulle, in qua correptam* i *excipit* d *media; in voce autem ex qua fluxit* scythe, i *longam habes cum* d *spirante. Neque tunc ulla erat in efferendo similitudo inter* fulle *et vocem quae puteum significaret.*

Paulus GROSJEAN S. I.

LECTIONES DE S. SATIVOLA

In festo sancte Sativole virginis et martiris.

Lectio I. In maioris Brittanie finibus occiduis, pago Devoniaco, in civitate que ex decurrente fluvio denominatur Exonia, prout certa relatione patrum didicit posteritas, erat vir quidam excelsus genere et diviciis, Benia nomine, unum filium et quatuor filias habens. Quarum una, de qua loqui disposuimus, eo forte presagio quod satis bone in Dominum voluntatis, processu temporis, fuisse dinoscitur, Sativola

[1] Op. c., t. IV, p. 274.

[2] Libellum edidit DUGDALE, *Monasticon Anglicanum*, ed. 2, t. II, p. 528-529, anglo-saxonice, adiecta interpretatione latina; exordium libelli, omisso reliquiarum catalogo, habes etiam apud W. de G. BIRCH, *Cartularium Saxonicum*, t. II, p. 389-90; similem libellum latine ex codice Exoniensi 2861 ed. F. E. WARREN, *The Leofric Missal*, pp. LXI, 3. De quo fuse scripsit Frances ROSE-TROUP, *The Ancient Monastery of St. Mary and St. Peter at Exeter, 680-1050*, pp. 11-13, 33-38, cum imagine photographica (= *Devonshire Association Transactions*, t. LXIII, 1931).

dicta est. Hanc igitur forme speciositas et morum integritas, laudis consumarunt titulo, quasi in eadem benefice concertarent gracia et natura. Sed sicut meliora sepe livor prosequitur, et felicia raro carent insidiis, hanc post matris interitum perperam clandestinis fraudibus agressa est infestacio novercalis.

Lectio II. Itaque Sativole noverca, avaricie facibus exestuans, pre urbana edilitate et suburbanis prediis in immensum sollicita, quo periniquam [1] hiis privaret, multimoda involvens in pectore argumenta nequicie, oportunitatem perdicionis sacre puelle cedula cepit inquirere machinatrix. Certa igitur die, servis prope suburbium virida prata falcantibus, min[ac]is primo preteritis [2], postea pollicitis muneribus, prolocuta facinus, capitalem de virgine nec est verita dare sententiam, occasionem se inventuram pollicens, illam scilicet in crastino solam ipsis allaturam cibaria. Servi consentanei, spe seducti munerum, mulieris imperium pollicentur.

Lectio III. Virgo sancta atque simplex in crastino sola cibos deferens ad prata falcantes a noverca mittitur decollanda. Itaque virgine procul veniente, servi nephandissimi falces suas in iugulum acuunt innocentis. Illa dum appropinquaret, mortis sue machinam mente presaga presenciens, dum eis cibos mansueta porrigeret, oracione se muniens, amputato capite, spiritum reddidit Creatori. Divina itaque miseracio, que diversa qualitate munera distribuit innocencie, virgin[al]is puritatem et virginitatis [3] sue merita clarificare non differens, loco virginei stillis infuso sanguinis produxit limpidissimum statim fontem. Quo viso, carnifices ut nephas possent occulere quod patrarant, herbido vellere congesto quia fontem non poterant, corpus obtegere conabantur. Sed ne sanctitatis eius titulus dampnaretur silentio, urbis vigiles per nocturnas excubias, columpnam lucis splendidam super corpus virginis ab ethere, ascitis secum testibus,

[1] *Leg.* perinique eam? — [2] *locus corruptus*; *leg.* perterritis? — [3] virginalis *cod.*

se tertio vidisse professi sunt ; quarta quoque siquidem nocte, se fuisse conterritos : ipsum corpus virginis, caput abscisum propriis asportasse manibus, a loco marturii, comitante lumine, usque ad locum in quo virgini basilicam postmodum construxit fidelitas christiana. Illic mane populus, pre viso celitus, accelerans convenit miraculis et opposito capite corpori invenerunt virginem, non aliter involutum † quam ex equali fuisset fidelium diligencia. Sepulta est igitur ibidem martir Christi Sativola. Cuius meritis eciam temporibus nostris claudi gressum, ceci visum et diversarum egritudinum plurimi remedium et plenam valetudinem sunt adepti.

PUBLICATIONS RÉCENTES
DE TEXTES HAGIOGRAPHIQUES GRECS

Depuis que la *Bibliotheca hagiographica graeca* a paru en seconde édition (1909), un bon quart de siècle s'est écoulé. Malgré la guerre mondiale et les bouleversements de toute sorte qui ont ralenti en maintes régions la production scientifique, la masse des textes hagiographiques grecs édités durant ces cinq lustres est si considérable qu'elle fournirait ample matière à un substantiel Supplément.

Pour la seule période 1931-1935 nous avons relevé plus de 25 publications, et notre liste n'est sans doute pas complète. Telle qu'elle est, nous croyons qu'elle pourra rendre quelques services, d'autant que la plupart des titres qui la composent n'ont pas encore été signalés à nos lecteurs.

Dans l'Annuaire de la Société grecque des études byzantines, M. K. I. Dyobouniotès a imprimé, en 1932, un éloge de S. Anthime, évêque d'Athènes, composé par le patriarche Nil de Constantinople [1], et en 1933 un panégyrique des « Trois Hiérarques » par Matthieu Camariotès [2].

Le même savant a publié un *ἐγκώμιον* de S. Jean Chrysostome dû à Nicétas de Paphlagonie [3] et un second panégyrique des SS. Basile, Grégoire le Théologien et Jean Chrysostome, attribué au métropolite Jean d'Euchaïte et différent du texte *BHG.* 747 [4].

La revue du patriarcat grec d'Alexandrie nous apporte

[1] *Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζ. σπουδῶν*, t. IX, p. 56-79. Ms. Coislin 243.

[2] Ibid., t. X (1933), p. 57-71. Mss. Paris 817 et 1214.

[3] *Θεολογία*, t. XII (1934), p. 53-68. Ms. Paris 1180.

[4] *Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, t. XXXI (1932), p. 80-91. Mss. Ambrosien D 107 sup. et Lavra *Ω* 153. Comparez le Vaticanus 453 (*Catal. graec. Vatic.*, p. 4).

aussi une nouvelle édition de la Vie de S. Arsène (*BHG.* 168), d'après le manuscrit 35/303 de la bibliothèque patriarcale du Caire [1].

Un moine de Stavronikita, au Mont Athos, a eu l'excellente idée de tirer du vieux codex 18 de son monastère le panégyrique inédit de Ste Marine par Georges de Chypre (*BHG.* 1169) [2]. Il avait déjà republié dans la même revue diocésaine de Salonique l'éloge du martyr Barlaam qui figure parmi les œuvres apocryphes de S. Basile (*BHG.* 223) [3].

Dans le périodique mensuel du patriarcat grec de Jérusalem, Mgr Méliton, évêque de Madaba, a édité par menues tranches deux recensions d'un texte assez long sur la vie, la décollation et l'invention du chef de S. Jean Baptiste (*BHG.* 835-37) [4] et deux Passions de S. Georges (*BHG.* 678 et 676) [5].

Outre ces articles de revues, l'Orient nous envoie enfin deux monographies : l'une, consacrée à Ste Théoctiste, contient la Vie *BHG.* 1723-24 [6] ; l'autre, due à Mgr Chrysostome Papadopoulos, reproduit les deux Vies de S. Mélèce le Jeune († 1105), publiées il y a près d'un demi-siècle dans une collection russe peu accessible (*BHG.* 1247, 1248) [7].

L'Occident n'a pas chômé non plus. Les romanistes même nous donnent un texte inédit : ils versent au dossier de S. Alexis une pièce nouvelle, prise au Marcianus VII. 33 et totalement différente des légendes grecques déjà connues [8].

[1] Ibid., t. XXXIV (1935), pp. 37-55, 189-201. L'éditeur est M. Nic. S. Phirippidès. Un autre ms. 35 est décrit dans *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 347.

[2] Gabriel Stauroniketianos, dans *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, t. XIX (1935), pp. 189-200, 227-39.

[3] Id., ibid., t. XVII (1933), p. 281-85. Ms. Stavronikita 8.

[4] *Νέα Σιών*, t. XXVII et XXVIII (1932-33). Mss. Jérusalem 134 et 135.

[5] Ibid., t. XXVIII et XXIX (1933-34). Mss. Jérus. 6 et Sabaiticus 105.

[6] G. K. Naupliotès, *Θεοκτίστη ἡ Λεσβία* (Athènes, 1931), p. 89-111.

[7] *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ μοναχικοῦ βίου ἐν Ἑλλάδι*, fasc. 2 : *Ὁ ὅσιος Μελέτιος « ὁ νέος »* (Athènes, 1935), pp. 34-66, 67-91. L'introduction (p. 5-33) a paru d'abord dans *Θεολογία*, t. XIII (1935), p. 97-125. Le fascicule 1, intitulé *Ὁ ὅσιος Λουκᾶς « ὁ νέος » (896-953)*, est extrait de la même revue, t. XIII (1935), p. 193-223. Cf. *BHG.* 994.

[8] M. Rösler, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. LIII (1933), p. 508-511. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 235, n° 14.

Dans les *Studi bizantini* de l'Institut romain pour l'Europe orientale, M. S. Ferri a publié une Vie très curieuse et une Passion tout à fait fantaisiste de S. Hypace de Gangres [1].

La *Nova series* de *Lateranum*, recueil de travaux édités par la Faculté de théologie du Séminaire romain, vient d'être inaugurée par la publication d'une homélie mariale de Théophane III de Nicée († 1381), conservée dans le Baroccianus 193 d'Oxford. L'introduction en français et la traduction en latin sont l'œuvre du P. M. Jugie [2].

Deux fascicules des *Orientalia christiana*, organe de l'Institut pontifical oriental, sont à signaler ici : le nº 71, qui contient un panégyrique de S. Pierre et un de S. Paul, composés l'un et l'autre par le fameux rhéteur byzantin du xe siècle, Nicétas de Paphlagonie [3] ; et le nº 78, où M. P.-M. Brun s'est appliqué à établir le texte de la charmante Vie de S. Dosithée [4].

Grâce à M. Hesseling, professeur à Leyde, la *Collection de l'Institut néo-hellénique* de Paris s'est enrichie d'un agréable « florilège » cueilli dans le « Pré spirituel » de Jean Moschus (*BHG.* 1441-42) [5].

Les deux fascicules du tome IX de *Byzantion* nous ont apporté chacun une pièce hagiographique : la Vie de S. Philarète par son petit-fils Nicétas d'Amnia [6] et une Vie anonyme de l'empereur Constantin (*BHG.* 365), dont le début a péri [7].

Avant de terminer cette rapide revue, on nous permettra de rappeler d'un mot les textes grecs publiés au cours du

[1] *Studi bizantini e neoellenici*, t. III (1931), p. 69-103. Cf. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 392-95.

[2] Theophanes Nicaenus, *Sermo in ss. Deiparam.* Ed. M. Jugie. Romae, 1935, xxxii-221 pp. (= *Lateranum*, N. S., I, 1). Cet important travail sera prochainement l'objet d'un compte rendu détaillé.

[3] A. Vogt, *Deux discours inédits de Nicétas de Paphlagonie.* Romae, 1931, 97 pp. (= *Orientalia christiana*, vol. XXIII, 1). Un seul manuscrit a été utilisé : le Parisinus 755.

[4] P.-M. Brun, *La Vie de S. Dosithée*, dans *Orientalia christiana*, vol. XXVI (1932), p. 87-123. Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 413-15.

[5] D.-C. Hesseling, *Morceaux choisis du Pré Spirituel de Jean Moschos* (Paris, 1931, 135 pp.).

[6] Voir le compte rendu ci-après, p. 407-409.

[7] H.-G. Opitz, dans *Byzantion*, t. IX (1934), p. 545-90. Codex 22 de la Biblioteca Angelica.

dernier lustre par les soins de notre Société : Vie de S. Théophylacte de Nicomédie [1], Passion de S. Romain d'Antioche [2], Vie du pape S. Martin [3], Hypomnesticon relatif au même S. Martin et à S. Maxime le confesseur [4], enfin Vies de S. Pachôme et de son disciple Théodore de Tabennési [5].

Nous avons réservé pour la fin deux publications de textes, dont l'intérêt nous paraît mériter d'être mis en relief, les éditeurs nous les ayant livrés pour ainsi dire à l'état brut, sans les accompagner de notes historiques ou de commentaire.

I. S. Conon l'Isaurien [6].

Parmi les opuscules grecs dont le fameux Codex Suprasliensis nous a conservé une vieille traduction slave [7], trois Vies de saints semblaient n'avoir pas encore été publiées dans la langue originale. MM. Trautmann et Klostermann ont entrepris de combler cette lacune, en éditant ces trois textes grecs avec une introduction de quelques lignes et des notes philologiques destinées aux slavisants.

Voici d'abord la Passion épique de Ste Julienne et de son frère Paul (*BHG.* 964), tirée du manuscrit grec 1671 de la Vaticane, avec les principales variantes du Parisinus Suppl. grec 241. En réalité cette longue pièce n'était plus inédite : au t. II de la *Συλλογὴ παλαιστίνης καὶ συριακῆς ἁγιολογίας* [8], Latyšev l'avait déjà publiée d'après les mêmes manuscrits.

[1] A. Vogt, dans *Anal. Boll.*, t. L, p. 71-82.

[2] H. Delehaye, ibid., p. 249-60.

[3] P. Peeters, ibid., t. LI, p. 253-62.

[4] R. Devreesse, ibid., t. LIII, p. 66-80.

[5] *Subsidia hagiographica*, n° 19. Cf. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 131.

[6] R. Trautmann et R. Klostermann, *Drei griechische Texte zum Codex Suprasliensis*. Extr. de *Zeitschrift für slavische Philologie*, t. XI (1934), pp. 1-21, 299-324. Le 3e texte doit paraître dans le t. XII (1935) de la même revue.

[7] Cf. M. Murko, *Geschichte der älteren südslawischen Litteraturen* (Leipzig, 1908), p. 68 ; Karl H. Meyer, *Altkirchenslavisch-griechisches Wörterbuch des Codex Suprasliensis* (Hamburg, 1935), pp. vii, 298-302.

[8] Tome LX (Saint-Pétersbourg, 1913) du Recueil (*Sbornik*) de la Société pravoslave de Palestine, p. 56-73. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 197.

Dans ce tissu de lieux communs on ne voit guère que trois détails à relever : la scène se passe à Ptolémaïde d'Isaurie (§ 1) ; le martyr rappelle les honteuses aventures de Zeus et la naissance illégitime d'Apollon et de Dionysos (§ 21) [1] ; il prétend savoir qu'avant la chute le diable s'appelait Satanael et non Satan (§ 22) [2].

Le second texte est une Passion inédite de S. Conon l'Isaurien. En dehors de la traduction slave du Codex Suprasliensis, incomplète par endroits et souvent obscure, cette curieuse légende n'était connue jusqu'à présent que par les notices des synaxaires au 5 ou au 6 mars [3], et par la Vie abrégée qui figure au 8 mars dans le Ménologe de Latyšev [4]. Omise dans les *Acta SS.* de mars (t. I, p. 360), Papebroch s'était proposé de la publier un jour dans un supplément [5]. Dans nos *Collectanea*, nous n'avons trouvé qu'une traduction latine, tirée du Vaticanus 6188 et due sans doute à un humaniste [6].

Le texte grec nous est parvenu dans un ménologe du xe siècle, le no 1669 du fonds Vatican, qui a servi à l'édition de MM. T. et K., et dans deux copies récentes : le Vaticanus 1256, du xvie siècle, et l'Ottobonianus 358, du xviie [7].

Le *Μαρτύριον καὶ θαυματουργίαι τοῦ ἁγίου Κώνωνος τοῦ ἐν Ἰσαυρίᾳ* se compose de deux parties nettement distinctes : la Vie (avec les Miracles) et la Passion. La Vie nous apprend que l'apôtre S. Paul ayant renoncé à évangéliser la région du Taurus, Conon de Bidana fut converti et baptisé par l'archange S. Michel. A son tour il convertit son père Nestor, qui mourut martyr, et ses compatriotes, devant qui il força

[1] Cf. M. Henshaw, *A Note on Euhemerism*, dans *Speculum*, t. IV (1929), p. 90-91 ; H. Delehaye, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921), pp. 268-69, 357-58.

[2] D'après la *Panoplie* d'Euthyme Zigabène, tit. XXVII, § 8 (*P.G.*, t. CXXX, col. 1301-1305), les Bogomiles expliquaient de même l'origine du nom de Satan.

[3] *Synax. Eccl. CP.*, col. 509-512, 513-16.

[4] *Menologii anonymi byzantini saeculi X quae supersunt*, fasc. 1 (Petropoli, 1911), p. 203-208.

[5] *Act. SS.*, Maii t. I, p. xviii.

[6] Bibliothèque des Bollandistes, manuscrit 124.

[7] *Catal. graec. Vatic.*, pp. 159, 123, 272.

l'idole d'Apollon à proclamer le vrai Dieu et fit beaucoup d'autres prodiges. Il avait un pouvoir étonnant sur les démons, qu'il transformait en agriculteurs à son service ou qu'il enfermait dans de grandes jarres de terre cuite (§ 1-7, p. 299-315).

La Passion est relativement courte (§ 8, p. 315-20). Chargé par l'empereur de faire périr les chrétiens impénitents, Magnos arrive à Iconium. On lui signale deux coupables : Conon à Bidana et Nisios à Sorobos. Il se rend à Sorobos, interroge et met à mort Nisios. A Bidana, il offre à Conon un sacerdoce païen, s'il veut apostasier ; sur son refus, il le fait torturer, quand la foule accourue d'Isauropolis le contraint à prendre la fuite. Conon vécut encore deux ans. Après sa mort on transforma sa demeure en église. En creusant les fondations on découvrit les trente jarres, scellées et enterrées, qu'on crut pleines d'or ; on en brisa une, et il en sortit deux terribles démons-tempêtes qui déclarèrent s'appeler Diomède et Kouttonios et dont les ravages ne furent arrêtés qu'après plusieurs jours de jeûnes et de prières.

Ces fables absurdes relèvent assurément du roman hagiographique. On aurait tort cependant de les croire dépourvues de tout intérêt. La légende de S. Conon l'Isaurien porte la marque de son origine : elle a été rédigée par un moine, attaché au sanctuaire de Bidana et soucieux d'en assurer les intérêts matériels. Plus d'une fois l'auteur appelle *μοναστήριον* la maison du saint [1]. Il parle des champs et des vignobles qui appartiennent à S. Conon, c'est-à-dire au couvent, et qui sont protégés contre les voleurs, obligés de restituer en or ou en argent l'équivalent de leurs larcins [2]. Il nous assure que tous les animaux qu'on vient offrir au *μαρτύριον* à l'occasion de la fête annuelle : volailles, troupeaux de bœufs et de chèvres, moutons par milliers, bêtes de somme, etc. portent au cou un *τίτλον* ou signe de propriété qui leur tient lieu de gardiens, tant le nom du saint inspire de crainte aux malfaiteurs [3]. Les précieuses jarres soigneusement fermées et jalousement gardées dans les sous-sols de

[1] P. 311, l. 3 ; p. 314, l. 13.
[2] P. 313.
[3] Ibid.

l'église [1], contenaient sans doute le trésor des moines : l'histoire des diables que Conon y aurait emprisonnés semble inventée pour effrayer les voleurs [2]. Les détails qui sont donnés sur la célébration de la fête du saint [3] méritent d'être retenus : dès la veille au soir, de toute la région avoisinante et même de l'Isaurie tout entière, les pèlerins munis de flambeaux arrivent en procession à Bidana pour l'office de la vigile ; en chemin et dans le sanctuaire de S. Conon, ils répètent à tue-tête l'acclamation *εἷς Θεὸς ὁ Κώνωνος, ὁ Θεὸς Κώνωνος ἐνίκησεν*, que leurs ancêtres auraient poussée pour la première fois quand le saint détruisit leurs idoles [4].

Les indications topographiques, assez nombreuses, qu'on lit dans notre texte n'ont certainement pas été inventées. La patrie du saint, le village de Bidana, est situé par l'hagiographe dans le Taurus [5], à dix-huit stades d'Isauropolis [6] et à quarante milles d'Iconium [7]. Isauropolis, appelée aussi la métropole des Isauriens [8], doit être identifiée avec Nea Isaura, nommée plus tard Léontopolis, aujourd'hui Dorla [9]. A vingt milles d'Iconium, sur la route de Bidana, se trouvait Sorobos [10], le village de S. Nisios : renseignement précieux sur le culte local d'un saint, dont on ne connaissait guère que la date de la fête, 27 février [11].

Dans les environs de Bidana et d'Isauropolis la légende mentionne encore la grotte de Kaklimi [12], où l'on vénérait Apollon ; le mont *Λίγραμμον*, infesté de brigands [13] ; le lieu-dit

[1] P. 320, l. 21.

[2] Les brigands d'Isaurie étaient fameux dans l'antiquité. Cf. RUGE, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, i. v. *Isauria*.

[3] P. 306.

[4] Sur les acclamations, principalement dans l'usage chrétien, voir E. PETERSON, *Εἷς Θεός* (Göttingen, 1926) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 167.

[5] P. 300, l. 10 ; p. 315, l. 17.

[6] P. 300, l. 18 ; p. 301, l. 20.

[7] P. 315, l. 22.

[8] P. 318, l. 28.

[9] Cf. RAMSAY, dans *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes*, t. VII (1904), Beiblatt, col. 77-79.

[10] P. 315, l. 24.

[11] *Synax. Eccl. CP.*, col. 493, l. 48.

[12] P. 301, l. 19. Le ménologe de Latyšev l'appelle *Κλίμαξ*.

[13] P. 309, l. 14.

Κρήνη Μανίας, à un stade du sanctuaire [1]; un pont sur le fleuve [2]; enfin la chapelle de S. Nestor *ἐν μέσῳ Διαβανῇ τῇ κώμῃ* [3].

S. Paul — on le sait par les Actes des Apôtres — avait prêché à Lystres et à Derbé. Dans la région, toutes les églises qui lui étaient consacrées — il y en avait plusieurs, paraît-il [4] — se glorifiaient d'avoir été fondées par lui. Isauropolis et Bidana ne pouvaient prétendre au même honneur. Mais, à défaut de titres à l'apostolicité, l'imagination de l'hagiographe leur a donné une origine non moins éclatante : c'est l'archange S. Michel en personne qui a baptisé S. Conon !

Sur la personnalité historique de Conon l'Isaurien, le nouveau texte ne nous apprend, hélas ! rien de sûr. Faut-il le distinguer de ses deux homonymes, Conon le jardinier, martyr à Magydos de Pamphylie [5], et Conon d'Iconium, mis à mort avec son fils [6] ? La distinction est admise évidemment par les synaxaristes et les remanieurs de basse époque. C'est ainsi qu'un texte inédit du ménologe de Patmos, n° 736 (XIVe s.), fol. 36-50^v^, commence par les mots : *Τριττοὺς ἡμῖν Κώνωνας οἶδεν ὁ λόγος* [7]. Mais les quelques traces de culte relevées jusqu'à présent [8] ne suffisent pas à nous éclairer. Le fait que Conon le jardinier et Conon l'Isaurien sont marqués au même jour ou à deux jours consécutifs du calendrier (5 et 6 mars) semblerait indiquer que l'un des deux n'avait pas de date traditionnelle ou n'est qu'un dédoublement de l'autre. Il est vrai que deux autres dates sont attribuées à Conon l'Isaurien : le 8 mars dans le ménologe de Latyšev et le 4 novembre dans le Vaticanus 1669, d'où MM. T. et K. viennent de tirer la légende développée. A remar-

[1] P. 309, l. 29.

[2] P. 320, l. 9, 22.

[3] P. 301, l. 12. La leçon de Latyšev : *ἐν Μεσοβηδάνῃ τῇ κώμῃ* semble préférable.

[4] P. 299-300.

[5] *BHG.* 361. Le P. A.-J. FESTUGIÈRE O. P. a publié dans *La vie spirituelle*, t. XLI (1934), p. 184-90, une traduction française de cette courte Passion, avec des notes historiques et géographiques de M. L. Robert.

[6] *BHG.* 360.

[7] Cf. *Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, t. X (1912), p. 247.

[8] H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*[2], pp. 163, 168.

quer enfin qu'il y a un S. Nestor de Pamphylie [1], compatriote de Conon le jardinier de Magydos, tout comme il y avait un S. Nestor vénéré au même village que S. Conon de Bidana.

II. Miracles des SS. Cosme et Damien [2].

Les saints « anargyres » Cosme et Damien ont joui très tôt de la réputation de guérisseurs par excellence. Les miracles qu'on attribuait à leur intercession ne se racontaient pas seulement de vive voix, dans les groupes de malades qui venaient les prier dans leurs sanctuaires et y pratiquer le rite de l'incubation. On en mit par écrit un bon nombre dans des recueils qu'on lisait aux pèlerins et qu'on distribuait dans le public [3]. Comme il est naturel, ces recueils n'avaient rien d'immuable : on y ajoutait librement de nouveaux prodiges, on remaniait le style pour l'adapter au goût du jour, on réunissait en une série des histoires prises de-ci de-là dans les collections vieillies, parfois même on empruntait sans scrupule des miracles qui appartenaient en propre à d'autres saints [4]. Une multitude de semblables recueils des Miracles des SS. Cosme et Damien a sans doute été mise en circulation au cours des âges. Des quelque 25 manuscrits examinés par M. Deubner [5], il n'y en a pas deux qui présentent exactement le même aspect : l'ordre des récits, leur nombre, la rédaction même varient pour ainsi dire dans chaque exemplaire. Au total c'est 48 Miracles qui nous sont parvenus et qu'on a pu grouper avec beaucoup de vraisem-

[1] Delehaye, *Origines* [2], p. 169.

[2] Ernestus Rupprecht, *Cosmae et Damiani sanctorum medicorum Vita et Miracula* e codice Londinensi. Berlin, Junker und Dünnhaupt, 1935, in-8°, xv-82 pp. (= *Neue Deutsche Forschungen*, 20).

[3] Cf. H. Delehaye, *Les recueils antiques de Miracles des saints*, dans *Anal. Boll.*, t. XLIII, pp. 5-85, 305-325. Le § 1 (p. 8-18) est consacré aux Miracles des SS. Cosme et Damien.

[4] La scandaleuse guérison simultanée de la muette et du paralytique, mise au compte des SS. Cosme et Damien, fut attribuée également aux SS. Cyr et Jean et à S. Ménas. Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 49.

[5] L. Deubner, *Kosmas und Damian*, Texte und Einleitung (Leipzig, 1907), p. 22-23. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 223-25.

blance en six séries (*BHG.* 385-391), dont les plus anciennes semblent remonter au VIe-VIIe siècle, tandis que la dernière, compilée par le diacre Maxime, ne date que des environs de l'an 1300.

L'année même où M. Deubner publiait son édition, les ruines du monastère copte d'Edfou livraient aux chercheurs un nouveau témoin : un manuscrit grec sur parchemin, malheureusement fort endommagé, mais qui contenait encore 37 ou 38 Miracles des SS. Cosme et Damien. Acquis par le British Museum, où il reçut la cote Addit. 37534, ce précieux codex fut dès 1909 l'objet d'une description détaillée dans *The Light of Egypt*, par Robert de Rustafjaell [1]. Mais le texte restait inédit. Un élève de M. Deubner, M. Ernst Rupprecht vient de le publier. Sa tâche a été rendue particulièrement délicate et laborieuse par l'état défectueux dans lequel les 41 feuillets ont été retrouvés [2]. Non que l'encre ait pâli ou que l'écriture soit difficile à déchiffrer — c'est une onciale régulière et très claire — mais les marges extérieures ont été rongées à ce point qu'en maints endroits plusieurs lettres, voire des demi-lignes ou des lignes entières ont disparu. D'un bout à l'autre du codex, le coin supérieur droit de chaque folio a été détruit. Il s'agissait donc, pour une notable partie du texte, non pas de transcrire, mais de compléter. Avec l'aide de son professeur, M. R. s'est appliqué résolument à ce travail ingrat de reconstitution des passages tronqués. Le succès a couronné leurs efforts : si plusieurs des « suppléments » proposés restent hypothétiques [3], d'autres doivent être tenus pour certains, et l'ensemble des récits est parfaitement lisible.

Il va de soi que les textes parallèles édités précédemment ont été d'un grand secours et suggéré nombre de restitutions excellentes : M. R. le reconnaît loyalement (p. VIII).

[1] *The Light of Egypt from recently discovered predynastic and early Christian Records* (London, 1909), p. 89-98. Cf. *Catal. graec. Germ.*, p. 277-78.

[2] Le fol. 42, dont M. R. n'a pas eu connaissance, a été écrit par une autre main. C'est lui qui contient l'hymne à S. Michel archange, signalée par Rustafjaell, p. 98 (cf. RUPPRECHT, p. VII-VIII) et précédée d'une hymne aux SS. Cosme et Damien dont il ne reste que les treize dernières lignes.

[3] Ainsi p. 47, l. 1, au lieu de *Θωμᾶν*, nous proposerions *Κοσμᾶν* ou *ἄλλον*.

Mais pourquoi n'a-t-il pas poussé plus loin la comparaison entre les recueils déjà connus et celui qu'il met à notre portée ? Ce qu'il nous apprend à ce sujet, dans une trop courte préface latine [1], est vraiment insuffisant. A l'entendre, le manuscrit d'Edfou est le plus ancien spécimen grec des Miracles des SS. Cosme et Damien [2] ; tous les autres récits ont été, non seulement copiés, mais composés plus tard [3]. Voilà une solution à laquelle on ne reprochera certes pas d'être compliquée à plaisir. Mais sur quels arguments est-elle fondée ?

Il n'est pas facile de déterminer l'âge du nouveau recueil. Rustafjaell le datait de la fin du xe ou même du xie siècle. Le catalogue du British Museum l'attribuait avec hésitation au xie et caractérisait ainsi l'écriture : « a very late uncial hand » [4]. Approuvé, semble-t-il, par M. W. Schubart [5], M. R. déclare péremptoirement que le codex ne saurait être postérieur à 950. Soit ! Mais on ne peut tirer de là aucune conclusion sûre quant à la filiation des textes : combien de fois un manuscrit plus récent n'a-t-il pas conservé fidèlement une tradition plus ancienne [6] !

Rustafjaell avait déjà fait remarquer l'allure simple et le tour direct des narrations récemment découvertes [7]. Il avait également signalé les précisions intéressantes apportées au Miracle 20 : le père du jeune hémoptysique y est désigné par son nom, Sévérianos, et sa carrière administrative y est rappelée en termes concrets: *ἀνὴρ ἐκ μεγίστων ἀξιωμάτων, πάλαι τῆς Ἀρκαδίας δημοσίων συντάξεων ἀνυσάμενος τὴν διοίκησιν* [8].

[1] P. vii-xi. Le latin est émaillé de néologismes déconcertants.

[2] Antiquissimum quod novimus exemplum graecum (p. vii).

[3] Quae cuncta, posteriore aetate composita... (p. viii).

[4] *Catalogue of Additions to the MSS. in the British Museum, MCMVI-MCMX* (London, 1912), p. 73. Le fac-similé publié par Rustafjaell (pl. 39) donne nettement l'impression d'une onciale artificielle, imitée sans doute du modèle que le copiste avait sous les yeux.

[5] P. ix, note 1.

[6] Cf. G. Pasquali, *Recentiores, non deteriores,* dans *Annali della R. Scuola Normale Superiore di Pisa,* Serie II, vol. I (1932), p. 53-84 ; Id., *Storia della tradizione e critica del testo* (Firenze, 1934), ch. IV, p. 41-108.

[7] P. 90.

[8] Rustafjaell, p. 97. Rupprecht, p. 52, Miracle 22. Cf. Deubner, p. 151, Miracle 20.

Nous apprenons de même le nom du *σχολαστικὸς* païen qui vient invoquer Castor et Pollux dans la basilique des SS. Cosme et Damien : il s'appelait Dioscore [1].

En regard de ces indices de bon aloi, il faut relever certains signes assez clairs d'une origine relativement tardive. Le 4e Miracle est précédé d'un bref prologue, dont voici le sens : les trois premiers Miracles du recueil ont eu lieu jadis (*πάλαι*), tout de suite après la consécration du temple des saints thaumaturges ; par leur intercession Dieu continue à renouveler ses prodiges de génération en génération, et ceux qu'il a opérés tout récemment (*ἐφ' ἡμῖν*) méritent bien qu'on en garde le souvenir [2]. Le 16e Miracle [3] est intitulé *Περὶ τοῦ ἄλλου παρέτου :* or il n'est pas question d'un autre paralytique dans les chapitres précédents. Le compilateur, en isolant ce récit de ceux auxquels il était joint dans sa source, aura négligé d'en modifier le titre. Enfin, bien que le premier feuillet du codex, et avec lui l'en-tête de l'ouvrage et le début du prologue, aient péri, il est évident que le nouveau texte appartient à la même catégorie que le *Βίος καὶ θαύματα* publié par M. Deubner [4] : ce n'est pas une Passion, mais une Vie, d'ailleurs peu développée, suivie d'un recueil de Miracles. Les deux frères médecins n'y meurent point de mort violente, ils n'y sont jamais appelés martyrs. Cette conception, nettement opposée à toutes les données anciennes de la tradition littéraire et liturgique [5], ne peut être primitive [6].

En dépit d'une lacune énorme, causée par la disparition d'une dizaine de feuillets, le manuscrit nous a conservé 38 Miracles, distingués tous (ou presque tous) par un numéro d'ordre et un titre. Du 11e, il ne reste que le commencement ; les nos 12 à 20 ont péri entièrement ; du 21e il ne doit manquer que les premières lignes ; enfin le no 47, le dernier qui nous

[1] RUPPRECHT, p. 54, Mir. 23. Cf. DEUBNER, p. 113, Mir. 9.

[2] P. 14-15.

[3] P. 39-40.

[4] *BHG.* 372. Le texte inédit *BHG.* 373 est à ranger lui aussi dans cette catégorie.

[5] H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*[2] (1933), p. 190-91. Cf. *Comm. martyrol. hieron.*, p. 528-29 ; *Synax. Eccl. CP.*, col. 791.

[6] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 224-25.

soit parvenu, est si mutilé qu'on peut à peine en reconstituer quelques bribes de phrases. M. R. n'a pas cru devoir s'en tenir à la numérotation ancienne ; pour former une série continue, il a donné aux Miracles 21-47 (κα′-μζ′) les nos 12-38. Procédé discutable, qui ne manquera pas d'engendrer la confusion.

Des 38 Miracles conservés, 24 étaient déjà connus, quant au fond, du moins, car la rédaction est partout nouvelle. Les textes correspondants de l'édition Deubner [1] se répartissent entre les cinq séries ou collections de Miracles [2], antérieures à la compilation du diacre Maxime. L'auteur du nouveau recueil aurait-il connu et utilisé les cinq séries déjà constituées? Cette hypothèse, aussi simpliste que celle de M. R., dont elle est exactement le contrepied, n'a aucune chance d'être exacte. La réalité doit avoir été plus complexe. On peut l'entrevoir ; mais faute de posséder en nombre suffisant des représentants d'une évolution séculaire et enchevêtrée, il faut renoncer à dresser un *stemma*, qui serait forcément arbitraire et illusoire.

Les 14 Miracles nouveaux ne forment pas un bloc : à part les nos 15-20 (κδ′-κθ′) qui se suivent, ils sont disséminés à divers endroits du recueil. Le genre des guérisons, le ton du récit, le niveau moral des personnages mis en scène, tout cela est sensiblement de même qualité que ce qu'on trouve ailleurs. On pourra lire dans Rustafjaell une analyse sommaire, généralement exacte, de ces *ἰάματα* [3]. Nous nous bornerons à relever quelques traits intéressants.

Un sophiste du nom d'Étienne, qu'on avait surnommé le rhéteur de Tarse et qui avait composé des livres profanes, fut frappé de cécité. On le conduisit au port du salut, c'est-à-dire au temple des SS. Cosme et Damien. Il y resta cinq années. Enfin les saints lui apparurent et lui indiquèrent un remède efficace. Bientôt guéri, il témoigna sa reconnaissance en publiant à la gloire de ses bienfaiteurs un *ἐγκωμιαστικὸν βιβλίον* [4].

[1] Voir la table de concordance dans RUPPRECHT, p. XIV.

[2] *BHG.* 385-390.

[3] P. 91-96.

[4] Miracle 10, p. 27-28.

Un certain Ménas qui était à la fois médecin et sophiste fut pris de crachements de sang. Toutes les recettes de Galien et d'Hippocrate furent impuissantes à le soulager. Il eut recours enfin aux médecins Cosme et Damien, les infaillibles guérisseurs, et leur offrit, dans leur sanctuaire des Blachernes, une image qui représentait *τύπον τοῦ πάθους*. Les saints se montrèrent à lui en songe et lui recommandèrent de prendre des épis grillés et de s'oindre la poitrine d'huile chaude. Il obéit et fut guéri [1].

Thomas le mendiant devient aveugle. Il implore l'aide des frères médecins, reçoit d'eux des conseils qu'il suit fidèlement, mais sans effet. Un autre Thomas, riche fermier, souffre aussi de la cataracte. Il invoque les saints dans leur temple en Cyrrhestique ; mais il est renvoyé par eux à leur maison des Blachernes. Il s'y rend, trouve son homonyme et lui fait une large aumône. Le mendiant, tout joyeux de cette aubaine, en oublie de demander encore sa guérison. Les patrons du lieu lui apparaissent et l'un d'eux le soufflette violemment. La frayeur lui fait pousser un cri tel qu'il en recouvre la vue, ainsi que son compagnon, réveillé en sursaut [2].

Le sanctuaire des SS. Cosme et Damien *ἐν Βλαχέρναις*, que nous venons de voir mentionner deux fois, est encore nommé dans les Miracles 7, 17 et peut-être 37 [3]. C'est « la maison » des thaumaturges dans la capitale ; on y vient de loin, on s'y livre au rite de l'incubation [4]. Il est desservi par des clercs et des servantes [5]. Et il y a lieu de croire que les autres Miracles de la collection proviennent du même centre de culte, bien que la localité où se trouvait « le temple des SS. Cosme et Damien » n'y soit pas nommément désignée.

Faut-il distinguer ce sanctuaire des Blachernes de celui qui s'élevait, comme chacun sait, *ἐν τοῖς Παυλίνου* [6] et où

[1] Miracle 20 (*κθ'*), p. 49-50.

[2] Miracle 18 (*κζ'*), p. 42-47.

[3] Pp. 23, 40, 78. Dans ce dernier passage le mot *Βλαχέρναις* a été restitué par l'éditeur.

[4] Miracles 17, 18, 20.

[5] Miracle 17.

[6] PREGER, *Scriptores originum CP.*, p. 261-63. Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 9.

le Synaxaire de Constantinople atteste qu'on faisait, le 1er juillet, l'office des SS. Cosme et Damien [1]? M. Deubner a jadis combattu l'identification des deux sanctuaires [2]; mais l'argument qu'il opposait aux solides raisons de Du Cange [3] ne résiste pas à l'examen [4]. Et le témoignage circonstancié du nouveau texte ne laisse plus de place au doute.

Un dernier passage qui vaut d'être mis en relief concerne l'endroit où l'on vénérait le tombeau des deux saints. Dans les manuscrits examinés par M. Deubner, cet endroit était appelé *Φερεμάν, Φερεμμᾶν, Φερμᾶν, Φερμίναν* [5]. Mais où situer cette localité inconnue? On avait proposé de l'identifier avec Péluse en Égypte [6]; M. Crum a montré l'inanité de cette hypothèse [7]. Le recueil d'Edfou nous apporte la vraie solution. Dans un texte fort clair et qui confirme définitivement les conclusions du P. Delehaye, il nous apprend que Pheremma était en Cyrrhestique : *τῶν ἁγίων τὰ λείψανα κατέθεντο ἐν τόπῳ λεγομένῳ Φερεμμά, ὅ ἐστιν Κυρεστικῶν* [8]. Espérons que les spécialistes en topographie historique

[1] Col. 791 : *τελεῖται ἡ αὐτῶν σύναξις ἐν τῷ ἁγιωτάτῳ αὐτῶν οἴκῳ τῷ ὄντι εἰς τὰ Παυλίνου*. Cf. RUPPRECHT, p. 37-38, Mir. 15 : *τῇ πρώτῃ τοῦ Ἰουλίου μηνός, ᾗ τῶν ἁγίων ἐπιτελεῖται ἑορτή*.

[2] *De incubatione capita quattuor* (Lipsiae, 1900), p. 107-108.

[3] *Constantinopolis christiana*, lib. IV, c. xv, § 10. Voir aussi M. PSELLOS, *Hist.*, lib. IV, c. 31, cité par Skarlatos BYZANTIOS, *Ἡ Κωνσταντινούπολις*, t.I (Athènes, 1851 et 1890), p. 606, et l'anonyme publié par C. SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, t.VII (Venise-Paris, 1894), p.160, ainsi que les témoignages de Nicéphore Bryennios et de Michel d'Attalia dans J. P. RICHTER, *Quellen der byz. Kunstgeschichte* (Wien, 1897), pp. 153, 161. Comparez encore le passage du pèlerin Étienne de Novgorod (XIVe s.), cité par P. SAVVAÏTOV dans ses notes au *Livre du Pèlerin* d'Antoine de Novgorod (Saint-Pétersbourg, 1872), col. 99-100 ; B. DE KHITROVO, *Itinéraires russes en Orient* (Genève, 1889), p. 124.

[4] Le texte de Cedrenus (t. II, p. 81, éd. Bonn) prouve seulement que le sanctuaire des Anargyres *ἐν τοῖς Παυλίνου* n'était pas situé dans l'enceinte du palais des Blachernes. Mais le nom de Blachernes s'étendait sans doute à tout le quartier environnant.

[5] *Kosmas und Damian*, p. 91-93.

[6] Ibid., p. 47 ss. ; RUSTAFJAELL, p. 96.

[7] *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XXX (1908), p. 129-136. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 456.

[8] RUPPRECHT, p. 9. Cf. p. 45, Miracle 18 : *τὸ τέμενος... ἐν Κυρεστικοῖς κάτω διακείμενον*.

réussiront un jour à fixer ce nom de lieu sur une carte de la Syrie septentrionale et que les archéologues, guidés par leurs indications, retrouveront quelque chose des ruines du premier sanctuaire des SS. Cosme et Damien [1].

Sur le point de mettre sous presse nous recevons le « fascicule VIII » des *Note agiografiche* de M. Pio Franchi de' Cavalieri (= *Studi e testi*, 65). Cet important volume de plus de 400 pages comprend onze études d'hagiographie latine et grecque qui seront analysées dans le prochain tome de nos *Analecta*. Il nous apporte aussi deux textes grecs inédits : une courte homélie sur Ste Pélagie d'Antioche, attribuée — faussement, semble-t-il — à S. Jean Chrysostome [2] et une nouvelle Passion des SS. Mélèce, Jean, Étienne et compagnons [3].

Nous n'avons pu nous procurer qu'au dernier moment l'ouvrage de l'archimandrite Mélétios E. Galanopoulos, *Βίος, πολιτεία, εἰκονογραφία, θαύματα καὶ ᾀσματικὴ ἀκολουθία τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Νίκωνος τοῦ «Μετανοεῖτε»* (Athènes, 1933, in-4°, 239 pp., 38 pl.). Cette ample monographie de l'apôtre de Sparte au xe siècle contient (p. 29-208) la Vie publiée en 1906 par Sp. Lampros (*BHG.* 1366), accompagnée d'un commentaire paraphrastique en grec moderne. De l'autre recension de la Vie (*BHG.* 1367), elle ne donne que le prologue et l'épilogue (pp. 29-30, 205-208). Le testament du saint ermite (p. 209-213 ; *BHG.* 1368) est emprunté, comme les textes précédents, aux tomes III et V du *Νέος Ἑλληνομνήμων*.

François Halkin S. I.

[1] C'est dans les environs immédiats de Cyr qu'il convient de chercher. Procope dit en effet que les corps des deux martyrs reposaient encore de son temps (*ἐς ἐμὲ*) tout près de la ville (*ἄγχιστά πη*). *De aedif.*, II, 11. Cf. F. Cumont, *Études syriennes* (Paris, 1917), pp. 228, 233.

[2] P. 301-303. D'après le Vaticanus 2033.

[3] P. 327-32. Ms. Paris 1534. Cf. *BHG.* 1249.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Antioch on-the-Orontes. I. *The Excavations of 1932*, edited by George W. Elderkin. Princeton, University Press, 1934, in-fol., VIII-156 pp., nombreuses gravures et plans.

G. de Jerphanion. *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce.* Paris, Geuthner, 1934. Planches, troisième Album : pll. 145-208.

Id. *La formule magique S a t o r A r e p o ou R o t a s o p e r a.* Extrait des *Recherches de Science religieuse*, t. XXV (1935), p. 188-225.

Des grandes capit ales de l'Empire Romain, Antioche est certes la moins connue et l'exploration archéologique de cette ville immense n'avait guère été envisagée sérieusement jusqu'ici. Un comité s'est constitué, sous la présidence de M. Ch. R. Morey, de l'Université de Princeton, avec la participation des musées d'art de Baltimore et de Worcester et des musées Nationaux de France, pour entreprendre cette grande tâche. Depuis 1930 on s'occupait de l'organisation du travail ; les fouilles avaient commencé en 1932. Les remarquables résultats des premières campagnes n'étaient connus que de puis peu, et sommairement (voir par ex. *American Journal of Archaeology*, t. XXXVIII, p. 201-206). Le beau volume qui vient de paraître, sous la direction de M. G. W. Elderkin, assisté de sept autres savants qui se sont partagé la besogne, rend compte dans le détail de ces heureux débuts, d'autant plus remarquables que la pioche a dû atteindre de plus grandes profondeurs. Nous indiquerons les sections principales de cette luxueuse publication, ornée de nombreux plans et gravures qui permettent de se faire une idée très exacte de l'état des fouilles. Elles ont mis au jour d'abord trois bains, une villa romaine, une maison, dont le pavement en mosaïque est remarquable au point de vue de l'art. C'est à M. C. S. Fisher qu'est échu le soin de présenter les découvertes. M. W. A. Campbell décrit un stade de l'é-

poque byzantine, et la partie déjà dégagée du cirque, un des plus grands et des plus importants de l'Empire. Les mosaïques de la maison romaine, qui semblent être de la fin du 1er siècle, sont décrites par M. Elderkin. Les trois panneaux principaux, dont les deux premiers sont très bien conservés, représentent un banquet des dieux, le jugement de Pâris, Aphrodite et Adonis. Tous les trois sont reproduits en photographie ; du premier on nous donne en outre une planche en couleurs.

Les inscriptions trouvées jusqu'ici sont en petit nombre. Une épitaphe chrétienne avec, au centre, une croix entre *A* et *Ω*, porte deux noms que M. Elderkin lit : *Οὐαλεντίνους Θαλασσίου*. Nous écririons plutôt *Οὐαλεντίνου καὶ Θαλασσίου*. Thalassios serait le personnage de ce nom dont il est fait mention dans les lettres de Libanius. C'est une conjecture qui n'a d'autre appui que l'identité des noms. Les poteries et les nombreuses lampes rencontrées un peu partout ont été soigneusement décrites et classées par M. F. O. Wagé. M. S. H. Weber s'est chargé des monnaies, appartenant à toutes les époques, mais dont un trop grand nombre sont illisibles. Le buste colossal taillé dans le rocher et dont la face a été martelée, le *Χαρώνιον*, comme on l'appelait à Antioche du temps de Malalas, est l'objet d'une note de M. Elderkin. M. Glanville Downey s'occupe d'une église byzantine à Daphné, et réunit les données historiques qui pourraient servir à en déterminer le vocable. Malheureusement nous n'en sommes qu'aux conjectures.

Un des travaux les plus importants du recueil est l'étude de M. J. Lassus sur les mosaïques de Yakto, hameau qui se rattachait, à ce qu'il semble, au faubourg de Daphné. L'édifice qu'elles décoraient était probablement, comme le pense M. L., un de ces lieux de plaisir où les habitants d'Antioche aimaient à se retrouver, à Daphné, pour y deviser, y jouer, y boire. Réservant pour plus tard une étude d'ensemble de l'édifice et de sa décoration, M. L. s'occupe ici de l'importante mosaïque dite des Chasseurs. On y distingue un médaillon central orné d'un buste, et tout autour quatre combats d'animaux et des scènes de chasse ; enfin une bordure représentant des édifices et des personnages. Le personnage du médaillon, une femme tenant le bras droit levé, la main présentée ouverte au spectateur, est désigné par une inscription : *Μεγαλοψυχία*. C'est une allégorie dont le sens exact n'est pas aisé à déterminer. Les chasseurs portent les noms de Narcisse, Tirésias, Actéon, Hippolyte, Méléagre, Adonis. La bordure représente une série de monuments, parmi lesquels *τὸ πριβάτον Ἀρδαβουρίου*, le bain privé d'un per-

sonnage bien connu, qui présida à la translation des reliques de S. Syméon Stylite (Voir *Les saints stylites*, p. XXXIII-XXXIV). Puis *τὸ Ὀλυμπιακόν*, le stade Olympique ; *ἐργαστήρια τοῦ μαρτυρίου*, ateliers dépendant d'une basilique dont le titulaire n'est pas connu ; *τὸ δημόσιον*, un bain public ; trois édifices : *τὸ Λεοντίου*, *τὸ Ἡλιάδου*, *τὸ Μαειουρίνου*, où tout d'abord on avait voulu reconnaître des *μαρτύρια* de saints du nom de Léonce, Héliadès, Majorin. M. Lassus a eu raison d'abandonner cette « séduisante hypothèse » pour une explication plus simple. Ce sont trois maisons avec les noms des propriétaires. D'autres édifices entremêlés de groupes et de scènes diverses se succèdent. On voudrait interpréter celle qui se passe devant une construction portant l'inscription : [*τετρ*]*ακιόνιν* ou [*ἑξ*]*ακιόνιν*. Bien que l'on ignore d'après quelle règle les constructions dont nous avons cité quelques légendes sont juxtaposées, la bande topographique de la mosaïque présente un très grand intérêt, et M. L. l'a commentée d'excellente façon, sans se croire obligé de présenter pour chacune de ses parties des explications qui ne seraient, en ce moment, que des conjectures. Le progrès des fouilles fera mieux ressortir encore, on peut l'espérer, l'intérêt des premières découvertes [1].

Le grand ouvrage du P. de Jerphanion sur les églises rupestres de Cappadoce (voir *Anal. Boll.*, LII, 82), vient de s'augmenter d'un troisième volume de planches, dont on peut dès maintenant admirer la belle exécution, mais qu'on n'appréciera pleinement qu'après l'apparition du texte correspondant. Il n'est pas un archéologue qui ne souhaite le voir paraître sans retard.

Les campagnes de fouilles de Doura en 1932-1933, 1933-1934 ont mis au jour en quatre exemplaires les cinq mots, disposés en carré, du vers rétrograde bien connu *Sator Arepo tenet opera rotas*. Comme le dit le P. de Jerphanion dans l'étude qu'il vient de consacrer à cette formule magique, « l'importance des exemplaires de Doura vient de leur date : première moitié du troisième siècle, et de leur origine romaine. Ce sont actuellement les plus anciens que l'on connaisse avec celui de Cirencester, en Angleterre ». Du même coup disparaissent les derniers doutes au sujet de l'antiquité et de la

[1] Nous tenons à signaler à nos lecteurs l'important travail de M. J. Weulleresse, *Antioche. Essai de géographie urbaine*, qui nous arrive au moment de mettre sous presse. Il a paru dans le *Bulletin d'études orientales*, publié par l'Institut français de Damas, t. IV (1934), p. 27-79.

provenance romaine de l'inscription trouvée à Cirencester en 1868 (voir F. HAVERFIELD, dans *Archaeological Journal*, t. LVI, p. 319-23). Archéologues et épigraphistes ont écrit bien des pages sur ce texte énigmatique, et épuisé, pour l'expliquer, toutes les ressources d'une exégèse ingénieuse, souvent subtile à l'excès. Le travail du P. de J. résume très clairement l'histoire de ces tentatives, et nous renseigne en même temps sur les combinaisons dans lesquelles sont entrés les éléments de la formule, les usages auxquels on les a pliés. Dans la magie éthiopienne, par exemple, les cinq mots désignent les cinq clous de la croix du Christ. Dans les peintures de Cappadoce, étudiées dans le grand ouvrage que nous venons de citer, les bergers de la Nativité, généralement anonymes, sont nommés *Sator*, *Arepo*, *Zeneton*. Un texte relevé par Casaubon donne d'autres noms aux bergers — cette fois au nombre de quatre — et réserve aux Mages les noms *Ἄτωρ, Σάτωρ καὶ Περατωρᾶς*. Dans les deux premiers on reconnaît le même *Sator ;* le troisième ressemble à *Perarotas*, une des formes cappadociennes du nom d'un des bergers, dont la provenance n'est pas douteuse. Il est intéressant de constater que MOLANUS, *De historia sacrarum imaginum*, t. III, c. 3 (notes), connaissait déjà (par quelle source ?) l'étrange tradition, dont il n'a pas recherché l'origine : *Non defuit qui magos appellaret Ator, Sator et Paratoram. Ficta omnia ineptaque.* H. D.

Paul DAMERAU. *Kaiser Claudius II. Gothicus (268-270 n. Chr.)*. Leipzig, Dieterich, 1934, VIII-109 pp. (= *Klio*, 33es Beiheft).

En 1903, M. L. Homo choisissait comme sujet de thèse latine le règne de Claude II. Depuis lors de grands progrès ont été réalisés dans l'étude de l'histoire impériale, et le moment semblait venu de reprendre le sujet. M. Damerau, après s'être entouré de toutes les lumières, a entrepris de nous donner sur l'histoire d'un empereur calomnié par les hagiographes, une monographie que l'on peut regarder comme définitive. L'étude des sources est bien conduite, et une fois de plus nous sommes mis en garde contre l'*Historia Augusta* et les documents qu'elle produit. A côté des textes littéraires, la numismatique et l'épigraphie ont été interrogées, et sur la chronologie du règne, les noms et les titres de l'empereur nous sommes renseignés à souhait. Sur la vie de Claude avant son avènement toutes les données ont été réunies, comme aussi sur les principaux faits qui ont marqué sa carrière impériale, tels que la défaite des Alamans en 268, la guerre des Goths, la destruction d'Augustodunum. L'histoire de Claude II est complétée par celle

du règne éphémère de Quintillus, qui semble avoir duré non pas, comme l'ont pensé quelques-uns, 17 ou 18 jours, mais 77 jours. Dans des chapitres spéciaux, l'auteur jette un regard d'ensemble sur la situation politique à l'avènement du prince, sur la politique orientale, sur l'histoire intérieure de l'empire. Il se prononce, sans hésiter, contre l'opinion de ceux qui ont voulu faire de Claude II un persécuteur des chrétiens. On imagine difficilement que tous les historiens, Eusèbe, Orose, Lactance, Sulpice Sévère aient gardé le silence sur cette persécution ; sans entrer dans le détail, il rejette le témoignage des Actes des martyrs, et n'est pas même disposé à admettre des violences de caractère purement local. Ce jugement, déjà partagé par beaucoup d'historiens, est définitif, et il y a lieu d'y insister pour qu'on cesse d'en appeler à Tillemont (qui du reste est bien peu affirmatif), à De Rossi, à Dufourcq (*Étude sur les Gesta martyrum romains*, p. 232), à P. Allard. L'opinion de ce dernier se résume dans ces deux rubriques : « La persécution est bornée à Rome et à l'Italie. Elle n'a point été inventée par les hagiographes » (*Histoire des persécutions*, t. III, pp. 210-29, 433). Il n'est que trop vrai, malheureusement, qu'il n'est question de Claude persécuteur que dans des Passions romaines, où, sauf la personnalité du héros, tout est de pure invention, et dans les Actes, comme ceux d'Eutychius, de Gratilianus et Felicissima, de Ptolémée et ses compagnons, de Cominius, qui valent moins encore. Les auteurs de ces pièces, qui ne disposaient d'aucun document sur les martyrs, ont daté leurs récits au petit bonheur, et c'est ainsi que des empereurs, qui n'ont jamais versé une goutte de sang chrétien, ont passé pour des monstres de cruauté. Pour mettre Claude II dans cette catégorie, on n'oublie pas d'invoquer une autorité comme celle de De Rossi, et P. Allard a réservé un appendice de son Histoire au commentaire de cet homme illustre « sur le passage des Actes des martyrs grecs relatif à la persécution de Claude le Gothique » (p. 423-25). La vérité est que De Rossi, le premier éditeur de ce texte (maintenant aussi dans les *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 93-99), s'est fait illusion sur sa portée réelle. Tout en reconnaissant que les fautes grossières et les anachronismes n'y manquaient pas, il a cru pouvoir tirer parti de certains éléments qui se prêtaient à des combinaisons ingénieuses, mais dont la provenance n'est pas mieux garantie que tout le reste. Avec le prestige éphémère des Actes des martyrs grecs disparaît le dernier argument en faveur de la thèse, et il ne reste aux hagiographes qu'à faire amende honorable à l'empereur Claude II. H. D.

W. H. Frere. *Studies in Early Roman Liturgy.* II. *The Roman Lectionary.* Oxford, University Press, 1934, in-8°, VII-247 pp. (= *Alcuin Club Collections*, XXX).

E. G. C. F. Atchley. *On the Epiclesis of the Eucharistic Liturgy and in the Consecration of the Font.* Ibid., 1935, VI-210 pp. (= *Alcuin Club Collections*, XXXI).

Th. Klauser. *Ein Kirchenkalender aus der römischen Titelkirche der heiligen Vier Gekrönten.* Köln, Bachem, 1935. Sonderdruck aus *Scientia Sacra. Theologische Festgabe für Kardinal Schulte*, p. 11-40.

Denys Buenner O. S. B. *L'ancienne liturgie romaine. Le rite lyonnais.* Lyon, E. Vitte, 1934, in-8°, 343 pp., illustré.

L'ancien évêque de Truro poursuit ses études sur l'antique liturgie romaine (cf. *Anal. Boll.*, L, 377) dans un volume consacré au lectionnaire, plus exactement aux « capitulaires » des évangiles. Il réserve pour un troisième volume un travail analogue sur les épîtres. Il s'agit de distinguer, dans les livres liturgiques qui nous sont parvenus et qui marquent de notables divergences, le système de péricopes adopté dans l'Église de Rome. L'auteur commence par donner le texte de l'antique *capitulare lectionum evangeliorum de anni circulo* d'après le manuscrit de Reims n. 10. Suit le texte d'une série-type, emprunté à un manuscrit du British Museum, Harl. 1788. Après les avoir comparés, et énuméré d'autres exemplaires de chacune de ces séries, il établit d'autres catégories, qu'il intitule respectivement type « Martina », parce que Ste Martine y paraît au premier janvier, et type Vitus 4, ou type Vitus 15, selon que la commémoration de S. Vit est placée au 15 ou au 4 juin. Ces classements et les inévitables subdivisions sont le résultat de minutieuses analyses et de l'étude approfondie d'un grand nombre de manuscrits. L'auteur s'est étudié à présenter ses premiers résultats sous la forme la plus concise. Certaines pages, encombrées de chiffres et de sigles, effraieront plus d'un lecteur. Ceux qui sont spécialement initiés à ces études s'y reconnaîtront sans trop de peine et sauront gré au savant liturgiste du mal qu'il s'est donné pour amener à pied d'œuvre de nombreux matériaux difficiles à atteindre. Voir la respectable liste de manuscrits utilisés et classés. La formation du lectionnaire remonte certainement fort haut, sans qu'il soit possible d'indiquer des dates. S. Jérôme peut avoir exercé son influence dans les débuts. Mais on n'a à ce sujet que des témoignages tardifs et suspects. Il est certain qu'à l'époque de S. Léon les principales fêtes et les grandes périodes liturgiques étaient signalées par un système de lectures approprié. Les

papes Gélase et Grégoire Ier sont censés avoir exercé une activité spéciale sur le terrain de la liturgie. Sont-ils pour quelque chose dans le choix des leçons à une époque déterminée? Les conclusions que l'auteur formulera quand son enquête sera terminée, nous rapprocheront sans doute de la vérité. Nous pourrons examiner alors si le sanctoral s'en trouve affecté. Signalons en passant le nom de *Grateria*, qui évidemment n'est pas romain, et représente Quiteria, comme l'auteur l'a reconnu. Sur le groupe *Digna et Merita*, voir *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 30-42.

Dans la même série de l'Alcuin Club, un autre liturgiste bien connu, M. C. F. Atchley publie un volume sur une matière importante mais malheureusement sans lien aucun avec nos études, et que, par suite, nous devons nous borner à signaler. L'auteur y passe en revue les auteurs qui ont parlé de la prière consécratoire à laquelle on a donné le nom d'Épiclèse. Le premier témoin de la série est S. Ignace ; suivent les Grecs, les Orientaux, quelques Latins pour aboutir au canon romain. On sait que dans l'Église romaine l'épiclèse se trouve avant les paroles de l'institution ; les Orientaux la placent après. L'auteur n'entre pas dans les discussions auxquelles les théologiens se sont livrés à ce propos. Il se contente en terminant de citer quelques « Divines » anglais du XVIe et du XVIIe siècle. C'est par distraction, sans doute, qu'il cite un passage du roman de Barlaam et Joasaph sous le nom de S. Jean Damascène.

Lors de la restauration de l'église des Santi Quattro à Rome, M. Muñoz a découvert, sur les murs d'une salle, des traces de peintures, cachées sous une couche de badigeon. En la faisant disparaître, il a reconnu les fragments d'un calendrier liturgique, dont il a publié une partie dans son livre *Il restauro della chiesa e del chiostro dei SS. Quattro Coronati* (1914), p. 129-33. M. Klauser le donne aussi complet que l'état de la peinture permet de l'atteindre, et le fait précéder d'un aperçu sur l'histoire de la basilique et sur les principaux monuments liturgiques à consulter pour l'étude des développements du férial romain. Un bref commentaire est rattaché à chacun des articles du calendrier. La forme des lettres accuse le XIIIe siècle, à quoi le contenu ne contredit pas. M. K. met en parallèle avec son texte celui de quelques autres calendriers romains, celui de Santa Maria del Priorato, de la fin du XIe siècle (Guérard, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1893, p. 153-175), celui de l'antiphonaire de Tommasi, de la fin du XIIe siècle, celui de l'Ottobonien 356, et celui d'Avignon 100, de la fin du

XIIIe siècle. M. K. est fort au courant de la littérature des calendriers et martyrologes, et n'a pas de peine à identifier les saints nommés dans son texte. Il n'a peut-être pas remarqué que le S. Vital du 28 avril n'est pas différent de celui du 4 novembre, nommé, une première fois, comme patron du *Titulus Vestinae* (voir *Anal. Boll.*, XLVI, 55) dont la dédicace se célébrait le 28 avril. La note placée au 14 mai, et qui est appuyée, par erreur, d'un renvoi à notre commentaire du martyrologe, aurait besoin d'une retouche. Boniface de Tarse y est cité comme un saint dont le corps aurait reposé à Rome dans une basilique cimitériale. Nous ne l'avons jamais dit, ni pensé (*Les légendes hagiographiques* [3], pp. 59, 113). Parmi les saints que l'on s'étonne de rencontrer dans le calendrier romain, on remarquera au 4 février, S. Gilbert de Sempringham ; au 8 février, S. Guillaume d'York ; au 14 novembre, S. Laurent de Dublin ; au 19 novembre, Ste Élisabeth de Hongrie. Ce sont des saints dont la canonisation était récente : 1202, 1226, 1225, 1235. Il est difficile de croire, en tout cas il faudrait le démontrer, que ces saints aient été l'objet d'une commémoration liturgique dans la basilique du Célius, qu'on y célébrait leur messe et leur office. La présence de ces noms semble indiquer que le présent calendrier n'est « liturgique » qu'au sens large, que la liste des saints est en partie artificielle. Faut-il dire que les textes de cette catégorie ne doivent être employés qu'avec d'extrêmes précautions lorsqu'il s'agit de suivre les développements du férial romain ?

L'histoire de la liturgie lyonnaise et la description du rite de cette Église partagent en deux sections bien distinctes le livre de Dom Buenner. L'opinion assez répandue de l'origine asiatique d'une première liturgie locale est peu consistante et suppose des données vagues sur le mode de célébrer les saints mystères dans l'antiquité. Du Ve au VIIIe siècle, ni les textes historiques ni les actes des conciles ne laissent deviner pour l'Église lyonnaise aucun privilège en matière de liturgie ni aucun rite particulier. Elle suivait, comme les autres Églises des Gaules, la liturgie gallicane qui est de mieux en mieux connue et dont l'auteur veut faire ressortir les caractéristiques dans un tableau en colonnes parallèles, où sont disposées les diverses parties des messes byzantine, romaine, gallicane, ambrosienne. Il constate que l'*ordo missae* gallican, du XIe siècle, ne différait pas beaucoup du romain de la même époque. Les livres romains qui commencent à paraître dans les pays francs dès le VIIe siècle, furent imposés, au siècle suivant, par

Charlemagne. La réforme liturgique dans l'Église de Lyon eut pour auteur l'évêque Leidrade, vers 813. Après la mort du grand empereur, bien des modifications s'introduisirent en France tant dans le rite que dans les livres. Lyon resta plus fidèle que d'autres Églises à la liturgie romaine du IXe siècle, et l'on constate que, jusqu'au XVIIIe siècle, les livres lyonnais sont restés à l'abri de toute interpolation. Vers 1750 se produit à Lyon, comme ailleurs en France, un grand bouleversement des coutumes anciennes. On en lira les détails et l'histoire de la restauration au XIXe siècle, appuyée sur une importante bibliographie, dans le livre de Dom B. Nous ne pouvons le suivre ici dans la description du rite lyonnais qui occupe la plus grande partie du livre et est accompagnée d'une série considérable de curieuses gravures. Le chapitre sur les livres liturgiques lyonnais (p. 157-79), suivi d'un autre sur le calendrier et le sanctoral (p. 181-218), complété par une *Bibliographie liturgique lyonnaise* (p. 294-304), mérite surtout l'attention. Rappelons, avec l'auteur, deux contributions importantes à l'étude du sanctoral de Lyon : *Le martyrologe de la Sainte Église de Lyon*, par MM. Condamin et Vanel, et les *Martyrologes historiques* de Dom Quentin. Dom B. nous apprend, p. 209, comment S. Bernard, archevêque de Vienne, 23 janvier, a été confondu un instant par les liturgistes lyonnais avec S. Bernard de Clairvaux. H. D.

P. F. KEHR. *Regesta pontificum romanorum. Italia pontificia.* Vol. VIII : *Regnum Normannorum, Campania.* Berolini, Weidmann, 1935, in-8°, LII-479 pp.

A. EHRHARD. *Der Marmorkalender in Neapel*, dans *Rivista di archeologia cristiana*, t. XI (1934), p. 119-50.

D. MALLARDO. *Calendario inedito della Chiesa Napoletana del sec. XIII*, dans *Rivista di Scienze e Lettere*, Napoli, 1932, n. 2, 4, 5 ; 1933, n. 2, 3, 4 ; 1934, n. 1, 2 ; 1935, n. 1.

H. ACHELIS. *Die Katakomben von Neapel*, Ie, IIe Lieferung, in-fol., planches. Leipzig, Hiersemann, 1935.

Il n'est pas un érudit qui n'éprouve une vive satisfaction en recevant un nouveau volume de l'*Italia pontificia*, dont le dernier avait paru il y a dix ans. Le malheur des temps permettrait-il de donner une suite à cet ouvrage, qui est devenu un instrument de travail indispensable ? C'est ce qu'on pouvait se demander. La réponse de l'infatigable auteur nous parvient sous une forme particulièrement encourageante. L'Italie méridionale, qui est, sous tant de rapports, une *terra incognita*, a été explorée, et tout permet d'espérer, qu'après la Campanie, les autres régions du Midi auront

bientôt leur tour. Nous n'avons pas à rappeler la disposition des *Regesta*, qui est essentiellement la même dans tous les volumes (*Anal. Boll.*, XLII, 145 ; XLIII, 395) ; seules les rubriques changent, d'après les conditions historiques. Ainsi, les regestes des diocèses de Campanie sont précédés de ceux du *Regnum Normannorum ;* un titre spécial est réservé au *Patrimonium Campaniae ;* la principauté de Capoue est distinguée du diocèse, de même le duché et le patrimoine de Naples ne sont pas confondus avec l'archevêché. Comme dans les autres volumes, chaque établissement ecclésiastique est l'objet d'une notice historique et d'une bibliographie, où l'on trouverait difficilement à signaler une lacune. A côté des grands diocèses et des monastères célèbres, qui continuent leur existence séculaire, il en est un bon nombre dont il ne reste que le nom, telle cette *ecclesia Cubulterna* du Registre de S. Grégoire, et bien d'autres. Les patrons des églises sont souvent cités, et il en est qui méritent de retenir l'attention. Quel est ce saint Tranquillinus, dont l'église est prise sous la protection du pape Anastase IV (p. 331) ? Un martyr de ce nom est cité dans la Passion de S. Sébastien, mais à Rome il n'a jamais été l'objet d'aucun culte. S. Thomas de Cantorbéry, canonisé en 1173, avait son église dans le diocèse de Marsico dès l'année 1179. On voudrait savoir à quel S. Maurice est dédiée l'église *Sancti Mauritii apud insulam Limata*, celui d'Agaune ou celui d'Apamée ? Le nombre des églises de S. Martin est si considérable que l'on n'hésiterait pas, à première vue, à reconnaître l'évêque de Tours dans le patron du monastère *S. Martini in Monte Marsico*, dans le diocèse de Forum Popili de Campanie (à ne pas confondre avec Forlimpopoli en Émilie). Mais cette fondation doit son nom à un autre Martin, un saint local du VIe siècle, dont nos prédécesseurs ont eu à s'occuper (*Act. SS.*, Oct. t. X, p. 824-42). Dans l'extrait de la Vie de S. Athanase de Naples (p. 446), il est dit qu'il tomba malade *apud Berulas*, que l'on identifie avec Veroli. On songerait plutôt à Berolasis, ou Capua Vetus, qui doit ce nom, comme d'autres localités, aux ruines de l'amphithéâtre (voir FRIEDLAENDER, *Sittengeschichte Roms*, t. II^8^, p. 561). Mais l'itinéraire de l'évêque, qui mourut avant d'atteindre le Mont Cassin (*in oratorio Sancti Quiricii quod duodecim miliaribus a S. Benedicti monasterio distat*), ne permet pas de s'arrêter à cette identification. L'auteur a dédié ce volume à la mémoire du cardinal Ehrle. Il termine sa préface en rappelant ce que son œuvre doit aux encouragements et à la munificence du Souverain Pontife.

Après l'ouvrage de M. H. Achelis sur le calendrier de marbre

de Naples (*Anal. Boll.*, XLIX, 409), on est heureux d'entendre l'avis d'un spécialiste aussi qualifié que Mgr Ehrhard sur une matière complexe et en bien des points encore sujette à controverse. Son travail sert de complément, et parfois aussi de correctif au précédent. Les deux auteurs sont d'accord pour voir dans le monument une sorte de manifeste de politique ecclésiastique ; mais ils n'y découvrent pas la même tendance. Pour M. Achelis c'est une protestation contre la prétention d'introduire à Naples le calendrier romain ; d'après Mgr Ehrhard la protestation est dirigée contre Constantinople et non contre Rome. Et si ce n'était ni l'un ni l'autre ? Est-on bien certain que l'évêque Tibère ou l'évêque Jean IV a voulu inscrire sur le marbre le calendrier de son église ? Pour notre part, nous ne le croyons pas, et plus que jamais nous sommes persuadé qu'il n'est autre chose qu'une compilation, une fusion artificielle du calendrier local avec le calendrier grec. La raison que nous oppose Mgr E. (s'imagine-t-on qu'on fasse pareil honneur à une simple compilation ?) ne nous touche guère. Le calendrier liturgique d'une Église doit avoir pour contre-partie une liturgie, et les saints qui y sont inscrits doivent être fêtés dans cette Église. Avons-nous la preuve qu'au plus grand nombre des saints de la liste correspondait une commémoration, que les saints plusieurs fois inscrits étaient plusieurs fois célébrés ? S. Ignace d'Antioche est cité à 4 dates : le 29 janvier, le 17 octobre, le 18 décembre, le 20 décembre. Aucune Église d'Orient ni d'Occident n'a admis ces quatre anniversaires à la fois. Comment expliquer la dévotion extraordinaire de l'Église de Naples pour un saint qui ne lui était attaché par aucun lien spécial ? Admettons à la rigueur deux fêtes : le martyre et la translation. Mais quatre ? Elles ne s'expliquent que par les sources diverses qui ont fourni ces dates, et nous voilà en plein travail de compilation. Nous sommes donc en droit de demander la démonstration par les livres liturgiques. Où sont le *comes* napolitain, les synaxaires, les ménées, les typica reflétant l'usage qui serait consacré par le calendrier de marbre ? Nous craignons que l'expression « calendrier italo-grec » ne prête à confusion. Ceux que l'on a l'habitude de désigner sous ce nom sont des calendriers purement grecs, enrichis d'un très petit nombre de noms de saints locaux de Calabre ou de Sicile, et nullement des listes où les saints des deux Églises sont mêlés à peu près à doses égales. Si l'on nous demande à quelle pensée a obéi l'évêque de Naples qui a fait ériger le monument, on la trouvera peut-être dans le texte inscrit en tête du premier mois : *Mihi autem nimis*

honorati sunt amici tui Deus, nimis confortatus est principatus eorum, dinumerabo eos et super arenam multiplicabuntur. En langue vulgaire : outre les saints que célèbre notre Église, à certains jours, il y en a beaucoup d'autres, à preuve cette liste où tous les jours de l'année sont marqués par le nom d'un d'entre eux.

Nous sommes mal renseignés sur les calendriers de Naples postérieurs au monument dont il vient d'être parlé. Les érudits napolitains n'en ont guère publié que des fragments et il n'existe aucun travail d'ensemble sur la matière. M. Mallardo se propose de combler cette lacune, et commence par nous faire connaître un exemplaire important, appelé *Calendario Lotteriano* du nom de Gabriel Di Lottiero, clerc régulier († 1625), qui l'a eu en sa possession. Il est du XIIIe siècle et provient d'une église franciscaine. M. M. connaît deux manuscrits de ce texte : l'un appartient aux archives du « Collegio degli Ebdomadari », l'autre, une copie faite par Caracciolo, se trouve dans le manuscrit VIII-B-26 de la bibliothèque Nationale de Naples. Les prolégomènes de l'éditeur sont abondants, et font bien comprendre le prix qu'il attache à sa découverte. Pour l'édition, il s'est donné un luxe que tout le monde ne peut pas se permettre et dont il exagère quelque peu les avantages. Le texte est imprimé trois fois : d'abord tout ce qui est de première main ; puis le même texte avec les additions postérieures, et au-dessous la copie faite par Caracciolo. Celle-ci est suivie d'un *Scholion* où cet auteur attire l'attention sur quelques-unes des notices du calendrier. M. M. a commencé par reprendre point pour point les remarques de Caracciolo. Il n'est pas toujours de son avis, et donne le sien avec de longs développements. C'est ainsi qu'une note sur S. Quodvultdeus, commencée dans le n° du 15 juin 1933 de la *Rivista*, se poursuit dans plusieurs autres numéros jusqu'à celui de mai 1935, où est annoncée une continuation. Il a été question aussi de l'Invention des SS. Ephebus, Fortunatus et Maximus dans des numéros intermédiaires. Il convient d'attendre la fin du commentaire aux observations de Caracciolo, avant de nous prononcer sur les questions d'hagiographie qui y sont abordées.

La grande publication de M. Achelis sur les catacombes de Naples paraît par livraisons, et nous n'avons reçu que les deux premières, contenant chacune 12 planches, les unes en noir, les autres en couleurs, n'appartenant pas à un ensemble. Ces 24 planches (l'illustration en comprendra 60) sont d'une belle exécution. Il serait prématuré d'en dire autre chose, tant qu'on ne sera pas en

possession du texte, que les historiens, non moins que les archéologues, attendent avec une certaine impatience. H. D.

Le Chiese di Roma illustrate. Collana diretta da Carlo Galassi Paluzzi, n. 33, 34. Casa editrice « Roma », in-8°, 61, 77 pp., gravures et plans.

Noële Maurice-Denis et Robert Boulet. *Romée ou le pèlerin moderne à Rome.* Paris, Desclée-De Brouwer, in-8°, xxii-952 pp., plans et illustrations.

Léon Homo. *Rome Médiévale 476-1420.* Paris, Payot, 1934, in-8°, 327 pp.

Le succès de l'élégante collection des *Chiese di Roma* continue à s'affirmer. Comme les précédents, les volumes 33 et 34, qui viennent de paraître, ne serviront pas seulement de guide aux touristes et aux amateurs d'histoire de l'art. Les érudits y trouveront leur profit, ne fût-ce que pour la bibliographie choisie dont chaque monographie est accompagnée. P. Francesco Ferraironi s'est chargé d'étudier l'église de S. Maria in Campitelli (n. 33), ainsi nommée du Rione où elle est située. Elle est surtout célèbre par une image de la Madone, provenant de l'église de S. Maria in Portico, laquelle est devenue S. Galla. Depuis lors le titre complet de l'église est S. Maria in Portico in Campitelli. Deux chapelles richement ornées méritent d'attirer l'attention. La chapelle Albertoni-Paluzzi, dédiée à la fois à S. Joseph et à la bienheureuse Lodovica Albertoni, dont le corps repose à S. Francesco a Ripa, a été construite sur l'emplacement de la maison paternelle de cette bienheureuse. Le B. Jean Leonardi, le titulaire de la chapelle voisine, qui garde ses reliques, est le fondateur de la Congrégation de la Mère de Dieu, dont les membres desservent l'église.

La description de l'église Saint-Onuphre au Janicule (n. 34) est l'œuvre de MM. L. Huetter (histoire) et E. Lavagnino (art et archéologie). Beaucoup de pèlerins sont attirés vers ce sanctuaire paisible — qui ne mérite plus le nom de S. Onofrio in Campagna par le souvenir du grand poète Torquato Tasso, son tombeau, dans l'église, et la chambre où il mourut, dans le couvent. Ils ne devraient pas négliger le fondateur de l'église, le B. Nicolas da Forca Palena, qui mourut centenaire (1349-1449), et dont la belle pierre tombale est placée près de l'entrée. On remarquera aussi les fresques du portique, où sont représentés, outre le B. Nicolas, les bienheureux Barthélemy de Césène, Marc de Mantoue, Philippe de Folgaria, Jean de Catalogne, Pierre Gambacorti de Pise, Benoît le Sicilien, Philippe de Sant' Agata et Paul Guerrini (p.25). A noter que S. Onofrio a été érigé en titre diaconal en 1517, par Léon X, en titre presbytéral en 1587, par Sixte V.

Romée, c'est-à-dire le Romeo italien, n'est pas, comme son nom le donnerait à croire, un héros de roman. C'est le pèlerin, et plus spécialement le visiteur des sanctuaires de Rome. Il a besoin d'un guide, et celui qui s'offre aujourd'hui peut être recommandé entre tous. Il ne récite pas la leçon apprise de la bouche des sacristains ou dans les manuels classiques. Les auteurs de *Romée* ont tenu, avant de se mettre à l'œuvre, à être au courant du travail scientifique qui s'est fait, dans les derniers temps, autour des antiquités chrétiennes de Rome. Ils sont extraordinairement bien documentés, et ont fourni la preuve que, pour connaître les résultats de la critique, il ne faut pas renoncer à intéresser le public, à l'édifier tout en l'instruisant selon les bonnes méthodes. Ils promènent le pèlerin dans toute la Rome chrétienne de l'antiquité, du moyen âge, des temps modernes, souvent dans des endroits où les guides ordinaires ne les conduisent guère. Ils n'ignorent pas les légendes, mais ne se croient pas obligés d'en parler avec des ménagements qui les feraient passer pour des textes sacrés. Ces matières sont traitées avec le tact voulu, et sans ardeur de polémique. Le livre est agréablement écrit, et n'a nullement l'allure d'un Baedeker. Les « Romées » qui l'auront lu au départ pour se mettre dans le sentiment, y reviendront plus tard pour rafraîchir leurs souvenirs. Ce guide du pèlerin réalise un tel progrès, que nous nous en voudrions de citer certaines pages qui gagneraient à être retravaillées ou au moins nuancées. Il en est une seule dont nous conseillerions la suppression dans la prochaine édition. Ce n'est pas celle, oh non, où les auteurs combattent notre opinion sur les SS. Jean et Paul, bien qu'ils exagèrent en disant qu'à notre avis ils n'ont probablement jamais existé : c'est plutôt le contraire. Mais il s'agit de la solution qu'ils proposent, p. 461, tout en la déclarant eux-même hardie et destinée à n'avoir aucun succès (p. 457).

Si l'on dispose de beaucoup de moyens pour s'orienter dans les antiquités de Rome tant païennes que chrétiennes, il en est tout autrement de ce monde d'une complexité extraordinaire qu'est la Rome du moyen âge. Elle a été le théâtre de tant d'événements, a subi tant de régimes et de transformations, que bien peu de savants embrassent son histoire durant les siècles qui se sont écoulés depuis le crépuscule de la Rome antique jusqu'à la fin du grand schisme, date qui inaugure une période nouvelle, celle de la Rome moderne. Faute de connaître cette histoire, il est impossible de se retrouver dans ce vaste ensemble de ruines, de sanctuaires, de traditions de toute sorte, où toutes les époques de la vie de la cité ont laissé leur empreinte. M. Homo comble une véritable lacune en donnant au public une

esquisse de la Rome médiévale, livrée si souvent à la domination étrangère ou à l'anarchie intérieure. Le récit extraordinairement varié des événements qui se sont déroulés durant mille ans dans la Ville éternelle est suivi d'un tableau du développement des institutions, de la littérature et de l'art, architecture, sculpture, peinture, mosaïque, et, pour terminer, d'un aperçu sur les vestiges de la Rome du moyen âge dans les monuments de toute catégorie. La discussion est bannie de ce livre, comme aussi l'appareil de références, dont l'auteur n'aurait eu aucune peine d'enrichir son texte. Mais en revanche, il donne à son exposé une allure particulièrement vivante en le rattachant à la topographie, dont il s'est fait une spécialité. Son ouvrage est véritablement un guide historique à travers la Rome médiévale.

H. D.

Florilegium patristicum ediderunt Bernardus Geyer et Iohannes Zellinger, fasc. XXXIX-XLI. Bonn, P. Hanstein, 1935, in-8°, 134, 31, 95 pp.

Opuscula et Textus. Series liturgica edita curantibus R. Stapper et A. Rücker, fasc. V, VI. Münster, Aschendorff, 1934, 1935, in-8°, 52, 44 pp.

The Catholic University of America Patristic Studies, vol. XXXIV, XXXVI. Washington, 1932, 1933, in-8°, xiii-188 ; xii-103 pp. ; *Studies in Medieval and Renaissance Latin*, vol. I-III. Washington, 1933-1934 ; in-8°, xxvi-127 ; xix-210 ; xxiii-273 pp.

J. H. Waszink. *Index verborum et locutionum quae Tertulliani de Anima libro continentur*. Bonnae, P. Hanstein, 1935, in-8°, iv-264 pp.

Otto Stählin, *Clemens Alexandrinus*. Register. Leipzig, Hinrichs, 1934, in-8°, 196 pp. (= *Die griechischen christlichen Schriftsteller*, XXIX, 1).

Le *Florilegium patristicum* s'est enrichi de trois nouveaux numéros, dont le plus important est certes le XXXIXe, contenant l'édition critique des *Consultationes Zachaei et Apollonii*, par Dom G. Morin, qui avait revendiqué, depuis des années, cet ouvrage anonyme pour Firmicus Maternus (*Historisches Jahrbuch*, 1916, p. 229-66). Il y a eu contre cette attribution quelques velléités de contradiction ; mais le savant critique ne s'est pas ému des raisons peu décisives qu'on lui a opposées, et n'a pas hésité à placer en tête de ces « Consultationes » le nom de l'auteur du *De errore profanarum religionum*. Les éditions précédentes, qui se ramènent en somme à celle du Spicilège de d'Achery (1671), se trouvent périmées par la nouvelle recension de Dom M., qui s'est servi des manuscrits de la bibliothèque Nationale de Paris 2667A (xe siècle) et 2400 (xie siècle), du

141 (XIe siècle) de la bibliothèque de Metz, du 52 de l'Hôpital Saint-Nicolas de Cues (XIIe siècle), du Vossianus Q. 113 de Leiden (XIe siècle). Désormais en possession d'un texte établi d'après toutes les règles, philologues et théologiens pourront s'occuper utilement d'un ouvrage longtemps négligé.

Le fascicule XL est intitulé *S. Thomae de Aquino Quaestio de Gratia Capitis.* C'est la question 8 de la troisième partie de la Somme. L'éditeur, M. I. BACKES y a ajouté deux textes inédits de S. Albert le Grand (sur l'Incarnation) et d'Ulric de Strasbourg (*De Summo bono*). Dans le fascicule XLI, M. F. STUMMER commence une série qu'il intitule *Monumenta historiam et geographiam Terrae Sanctae illustrantia,* par un choix de lettres et d'extraits de S. Jérôme : les lettres 46 (*ad Marcellam*), 108 (*Epitaphium Paulae*), 129 (*ad Dardanum*), des fragments des lettres 158 (*ad Paulinum*) et 147 (*ad Sabinianum*), d'après l'édition de Hilberg. Il y joint le chapitre XLVII, § 15-20, des commentaires sur le prophète Ézéchiel, d'après la Patrologie Latine. Les connaissances spéciales de l'auteur lui ont permis d'illustrer d'un commentaire peu banal ces textes si intéressants pour l'histoire et la topographie des Lieux Saints.

Les deux fascicules nouvellement parus des *Opuscula et textus* contiennent, le Ve, les offices rythmés de S. François d'Assise et de S. Antoine de Padoue par Julien de Spire, très soigneusement publiés avec une introduction et une bibliographie par le P. H. DAUSEND ; le VIe, les *Consuetudines liturgicae in functionibus anni ecclesiastici papalibus observandae,* tirées du manuscrit Ottobonien 356 par M. J. BRINKTRINE.

De la collection bien connue des Études patristiques de l'Université catholique de Washington nous avons reçu un *De habitu virginum* de S. Cyprien, par Sister Angela Elizabeth KEENAN (vol. XXXIV), et le *De mortalitate* par Mary Louise HANNAN (vol. XXXVI). Ces dissertations sont conçues sur le même plan : bibliographie du sujet, prolégomènes, texte d'après l'édition de Hartel, avec traduction anglaise, commentaire philologique et grammatical. Ce sont des travaux estimables qui témoignent de la bonne organisation de la Faculté des Lettres, des ressources intellectuelles dont disposent les étudiants comme les maîtres, et du sérieux des études. On retire une impression peut-être plus favorable encore de la lecture d'une série nouvelle, inaugurée par la même Faculté, pour l'étude du latin du moyen âge et de la Renaissance. Dans le premier volume, *Maphei Vegii Laudensis de educatione liberorum,* Sister Maria Walburg FANNING nous donne une édition critique, d'après huit manuscrits, des

trois premiers livres de ce traité, qui en comprend six. Le texte est très soigneusement établi, et l'introduction nous fait connaître la personne et l'œuvre de l'humaniste Maffeo Vegio, qui fut, on le sait un hagiographe de mérite et s'occupa de S. Antoine, de S. Pierre Célestin, de S. Nicolas de Tolentino, de S. Bernardin, et très particulièrement de Ste Monique. Le volume de M. James Francis O'Donnell, intitulé *The Vocabulary of the Letters of Gregory the Great*, exploite le texte du Registre de S. Grégoire, tel qu'il est établi par Ewald et Hartmann, au point de vue de la lexicographie et de la sémantique. *The Syntax of the Variae of Cassiodorus* est le sujet choisi par le Rev. Bernard Henry Skahill. Sujet bien austère et qui suppose une bonne connaissance de la langue.

Les index patristiques se multiplient, à la grande satisfaction de tous ceux qui s'adonnent à ces études. Celui de M. Waszink sur le *De anima* de Tertullien suppose l'édition de ce traité publiée par lui à Amsterdam, en 1933. L'auteur n'avait pas besoin de rappeler, comme il le fait en commençant, l'utilité d'un vocabulaire complet des œuvres d'un grand écrivain. On ne peut lui contester le mérite de s'être mis courageusement à la tâche et d'avoir ouvert la voie. Je n'oserais dire que son exemple soit de nature à susciter beaucoup d'imitateurs. Qu'on se figure ce que serait un index de Tertullien qui ne ferait grâce de la moindre particule. Il faudrait qu'on s'entende une bonne fois sur la méthode à suivre pour dresser ces sortes de vocabulaires et qu'on en écarte impitoyablement les inutilités. Nul n'ignore que les écrivains les plus originaux ne peuvent se passer ni du verbe être, ni des conjonctions, ni des prépositions. Ne les admettons que lorsqu'il leur arrive d'en faire usage en dehors des règles, et ne leur sacrifions pas les choses essentielles, tels les noms propres, dont M. W. a cru devoir faire l'économie : exclusion bien difficile à justifier.

Quoique nous n'ayons que le premier tiers des tables qui compléteront l'édition de Clément d'Alexandrie, nous pouvons dire d'avance que l'auteur ne s'y perdra pas dans les superfluités, et que son effort sera justifié par l'importance de la matière. Cette première livraison suppose un travail énorme, tendant tout entier à faciliter la connaissance du vieil écrivain. M. Stählin nous y donne une table des citations, tant de la Bible que des écrivains ecclésiastiques et profanes, relevées dans l'œuvre de Clément ; puis l'indication des passages des auteurs où elle est citée, la table des *incipit*, des fragments de provenance Clémentine, y compris les morceaux

apocryphes ; enfin l'index des noms propres. C'est un ensemble admirable, où l'on reconnaît l'œuvre d'un savant de premier ordre.

H. D.

Chrysostomos Papadopoulos. *Ὁ ἅγιος Κύριλλος Ἀλεξανδρείας*. Alexandrie, Patriarcat grec, 1933, in-8°, 486 pp.

Id. *Ἱστορία τῆς Ἐκκλησίας Ἀλεξανδρείας (62-1934)*. Ibid., 1935, gr. in-8°, xvi-930 pp.

Giuseppe Lazzati. *Teofilo d'Alessandria*. Milano, Soc. ed. « Vita e Pensiero », 1935, in-8°, vii-94 pp. (= *Pubblicazioni della Università Cattolica*, Série IV, vol. XIX).

Parmi les innombrables publications suscitées par le 1500e anniversaire du Concile d'Éphèse, la nouvelle Vie de S. Cyrille d'Alexandrie mérite une mention spéciale. Non que le savant archevêque orthodoxe d'Athènes se soit flatté de rajeunir un sujet tant de fois étudié. Mais il a mis à la portée du public de langue grecque les principaux résultats des recherches de ses devanciers « européens », sans négliger les ouvrages russes de Bolotov, de Liaščenko, de Mirolioubov. Il a également tiré parti des documents nouveaux édités par M. Ed. Schwartz au tome I de ses *Acta Conciliorum Oecumenicorum*. Quand les avis des critiques sont partagés, Mgr P. incline d'instinct vers l'opinion qui donne à son héros le plus beau rôle. Il se garde pourtant de verser dans le panégyrique. Nous ne pouvons le suivre, évidemment, sur le terrain théologique — ni même relever les solutions qu'il propose à certaines questions controversées. Mais l'explication qu'il donne (p. 442-47) du titre énigmatique de la fameuse homélie mariale *BHG.* 1151, vaut d'être signalée : les « sept Pères », dont l'arrivée à Éphèse fournit à S. Cyrille l'occasion de son discours, ne seraient ni des transfuges du parti « oriental » ni les sept évêques délégués à Constantinople, mais des prélats partis d'une « région infestée de brigands », retardés par des tempêtes en mer (*σκιρτώντων κυμάτων ἀγρίων*) et parvenus enfin au Concile après la condamnation de Nestorius. N'y aurait-il pas moyen de retrouver le nom de ces sept Pères, en comparant les listes d'évêques présents aux séances tenues entre le 22 mai et le début d'août, c'est-à-dire avant l'arrestation de S. Cyrille ?

Un regret, en terminant. Les courtes notices biographiques, tirées par Latyšev (1912) et par l'archimandrite Hippolytos (1922) de deux manuscrits du Saint-Sépulcre, n'offrent sans doute guère d'intérêt ; encore eût-on pu les mentionner. Mais le panégyrique inédit et anonyme, conservé dans le codex 625 de Lyon (*inc. Πόλις Ἀλεξανδρέων καὶ τἄλλα μὲν ἀγαθή*), et le panégyrique, également inédit, attribué

par de nombreux manuscrits à Jean Zonaras, n'auraient-ils pas fourni matière à un appendice neuf et intéressant ?

L'oncle et prédécesseur de S. Cyrille, l'ennemi de S. Jean Chrysostome, Théophile d'Alexandrie († 412) n'est pas précisément un saint à mettre sur les autels. Et l'on pourrait s'étonner de rencontrer cet évêque politicien parmi les Pères d'Égypte dont les « apophtegmes » ont édifié tant de générations de moines (*P. G.* LXV, 197-201). L'étude que M. Lazzati vient de lui consacrer a été inspirée et dirigée par le regretté Don Paolo Ubaldi, fondateur du *Didaskaleion* et auteur d'un mémoire remarqué sur le synode du Chêne (1902). Les renseignements, assez maigres, il faut l'avouer, que les anciens ont consignés de-ci de-là sur la personne et le rôle de Théophile, ont été recueillis et mis en œuvre avec plus de bonne volonté que d'esprit critique. On se demande si M. L. s'est fait une idée bien nette de la valeur respective des sources où il puise. Tantôt (p. 5) il cite comme un document authentique l'homélie sur le mont Coscam (cf. *Anal. Boll.*, XXIX, 457) ; tantôt (p. 89) il se rallie à l'opinion d'I. Guidi qui attribuait aux moines de l'endroit ce tissu de légendes invraisemblables. Il ne doute pas un instant que le correspondant de l'évêque Ammon (*BHG.* 1397-98 ; cf. *P. G.* LXV, 61) ne soit le patriarche d'Alexandrie. Ce n'est là qu'une hypothèse, et le manuscrit d'Athènes ne semble pas la confirmer : la lettre d'Ammon y est adressée *πρός τινα θεοφιλῆ*. La liste des écrits de Théophile dressée par le jeune docteur de Milan (p. 92-94) ne compte pas moins de 46 numéros. Les moindres fragments réunis par Migne y ont trouvé place ; mais les textes coptes, publiés par M. Crum (*Der Papyruscodex saec. VI-VII in Cheltenham* [Strasbourg, 1915], p. 1-50) et mis en valeur par Mgr Ehrhard (ibid., p. 132-45), ont passé inaperçus. De plus aucun effort n'a été tenté pour écarter les pseudépigraphes. Une liste plus complète et munie de références aux sources a été ajoutée par M. Opitz à sa toute récente notice de Théophile dans la *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* (2e Série, t. V, 1934, col. 2149-65).

En 1910 Mgr Chrysostome Papadopoulos, alors simple archimandrite, avait publié une volumineuse *Ἱστορία τῆς Ἐκκλησίας Ἱεροσολύμων*. L'Histoire de l'Église d'Alexandrie qu'il vient de terminer est plus considérable encore : elle forme un volume compact de 930 pages. Une cinquantaine de monographies, dont la plus importante est la Vie de S. Cyrille annoncée plus haut, et d'articles d'étendue variée, parus au cours des trente dernières années dans l'*Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος* et ailleurs, avaient préparé l'infatigable auteur à esquisser cette audacieuse vue d'ensemble. Les dix-neuf

siècles qui se sont écoulés depuis les origines obscures du christianisme en Égypte jusqu'à nos jours, sont répartis en trois grandes périodes. La première, qui s'étend jusqu'au Concile de Chalcédoine, et la dernière, qui commence en 1485, ont été traitées largement, voire avec d'amples digressions, tandis que les dix siècles de la période intermédiaire sont expédiés en 160 pages. Pourtant, même en laissant de côté l'histoire des Coptes monophysites, il y avait pas mal de choses à tirer de l'excellent ouvrage posthume de Jean Maspero (1923), cité quelque part en note mais non utilisé, semble-t-il. Vingt lignes à peine sont consacrées à S. Jean l'Aumônier, une des figures les plus sympathiques dans la série des patriarches melkites. Une faute moins vénielle que cette disproportion dans le développement des différentes parties, c'est l'attitude vraiment trop accueillante de Mgr P. à l'égard des sources les plus suspectes et notamment des légendes hagiographiques : romans de Ste Théodora, déguisée en homme sous le nom de Théodoros, et de Ste Marine, qui se faisait appeler Marinus (p. 442-43) ; Passion épique de S. Paphnuce (*Anal. Boll.*, XL, 328-43), dont le héros est confondu par distraction (p. 143) avec S. Pachôme ; Actes de Théodora et Didyme (p. 142), de Timothée et Maura (p. 143), de Ménas, Hermogène et Eugraphius (p. 147), etc. Fr. Halkin.

Angel Carrillo de Albornoz S. I. *San Juan Crisóstomo y su influencia social en el imperio bizantino del siglo IV*. Madrid, F. A. E., 1934, in-8°, 187 pp., 13 pl.

Louis Meyer. *Saint Jean Chrysostome, maître de perfection chrétienne*. Paris, Beauchesne, 1933, in-8°, xxxviii- 390 pp.

L'institut pédagogique F. A. E. (lisez : Fédération des Amis de l'Enseignement) vient de lancer une collection d'*Estudios e Investigaciones*, dont le premier volume, dû au P. Constantin Bayle, est une sorte d'apologie de l'œuvre civilisatrice de l'Espagne dans ses colonies : *España y la educación popular en América* (Madrid, F. A. E., 1934, in-8°, 390 pp.). Le tome III, annoncé ci-dessus, traite d'un sujet moins éloigné de notre champ d'études. Docteur en philologie classique et licencié en droit et sciences morales, l'auteur s'est proposé de décrire l'attitude de S. Jean Chrysostome devant trois problèmes capitaux : l'esclavage, le prolétariat et les relations entre pauvres et riches. Poussant le souci de la méthode jusqu'à l'excès et, pour tout dire, jusqu'à la pédanterie, il ne s'est pas borné à multiplier les citations en grec, il a voulu lire les homélies dans les manuscrits mêmes : ce qui nous vaut treize beaux fac-similés, dignes

d'un album de paléographie, et trente pages d'introduction, où sont analysés les quelque cinquante manuscrits grecs des œuvres de Chrysostome que le P. C. a pu tenir en mains et partiellement collationner à Oxford, à Londres et à Cambridge. Le chapitre, d'ailleurs très court (p. 55-57), où sont énumérées les sources qui nous renseignent sur la vie et l'époque de l'illustre prédicateur, eût été avantageusement supprimé : le panégyrique, attribué à S. Martyrius d'Antioche (*BHG.* 871), y est encore daté de 408 (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 146), l'hagiographe Théodore de Trimithonte y devient *Teodoro Trinitense*, etc. Encore un détail relevé en passant (p. 91) : les Actes de Ste Agathe et ceux de Ste Fébronie ne méritent aucune créance quand ils prêtent aux martyrs des réponses aussi édifiantes que déconcertantes (cf. H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 254-65).

Comme la dissertation de son confrère, le P. Resch, sur la *Doctrine ascétique des premiers maîtres égyptiens du IVe siècle* (cf. *Anal. Boll.*, LII, 386), l'ouvrage considérable du P. L. Meyer, marianiste, fait partie de la collection d'*Études de théologie historique* publiée par l'Institut catholique de Paris. L'auteur s'est attaché à exposer d'une façon systématique la doctrine spirituelle éparse dans les discours et les commentaires de S. Jean Chrysostome. Dans quelle mesure a-t-il réussi cette délicate opération de synthèse, sans faire entrer de force les idées d'un orateur ancien dans les cadres rigides des conceptions scolastiques? Aux spécialistes d'en juger. Nous nous contenterons de signaler à nos lecteurs l'ample introduction et le chapitre premier, consacrés respectivement à « l'œuvre littéraire de S. Jean Chrysostome » et à sa « formation spirituelle » et inspirés directement par les travaux de Dom Chrys. Baur (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 143-46). Plus originale et digne d'être recommandée à la méditation de tous les religieux, la seconde section du chapitre V nous montre comment le jeune solitaire de Syrie renonça au désert pour se dévouer au service des âmes et comment cette expérience personnelle modifia son idéal de perfection monastique : les douceurs de la contemplation ne lui paraissent plus suffisantes pour remplir une vie d'homme ; un vrai disciple du Christ doit, comme lui, se dépenser pour le salut de ses frères. Cette manière de voir s'opposait nettement à l'anachorétisme farouche d'un higoumène Isaac ; elle explique peut-être l'implacable acharnement dont certains moines poursuivirent jusque dans l'exil le saint évêque de Constantinople.

Fr. HALKIN.

Georgica II. Scriptorum byzantinorum excerpta ad Georgiam pertinentia. Tomus II *Procopium Caesariensem, Iustiniani Novellas, Ioannem Lydum* continens. Textum graecum cum versione georgica edidit et commentariis instruxit Sim. KAUCHTSCHISCHWILI. Thphilisiis, sumptibus Societatis Georgicae Historicae et Ethnographicae, 1934, in-8°, 228 pp. (En géorgien. A paru en articles dans le *Moambe* du Musée de Géorgie, t. VI-VIII).

Sous le titre de *Scythica et Caucasica*, B. Latyšev avait réuni tous les passages des auteurs classiques grecs et latins concernant la Russie méridionale et la Transcaucasie. Ce recueil sans prétention, où les textes originaux sont simplement reproduits d'après les meilleures éditions et doublés d'une traduction russe, paraît un peu oublié aujourd'hui ; mais de nombreux chercheurs l'ont employé avec profit, sinon toujours avec une ostensible reconnaissance. M. Kauchtschischvili a entrepris de le compléter par un répertoire de documents byzantins relatifs à la Géorgie, qui sera divisé en quatre volumes. Comme la matière du premier, qui doit comprendre les documents des quatrième et cinquième siècles, est déjà englobée dans le tome I de Latyšev (écrivains grecs), l'auteur a décidé de commencer sa publication par le volume II, réservé, ainsi que le volume III, aux écrivains du VIe siècle. Sauf que le géorgien, comme il se devait, a remplacé le russe dans les traductions et dans l'annotation, le plan, ramené à des proportions plus modestes, est resté celui de Latyšev. On peut même dire dès à présent que le travail de M. K. l'emportera sur celui de son devancier par la valeur originale de l'interprétation. Le commentaire géographique surtout répond parfaitement à ce que l'on pouvait attendre d'un philologue aussi familier avec les textes qu'avec les localités dont ils parlent. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler (ci-dessus, p. 282) la longue note où M. K. résume et met au point la question, si souvent débattue, des Portes Caspiennes. Puisque l'on a reparlé ici même de Moukhourisis, à propos des compagnons de S. Maxime (ci-dessus, p. 62), l'occasion est bonne d'attirer l'attention sur une découverte dont M. K. fait très bien ressortir la signification. Moukhourisis était proprement une division territoriale du pays Laze, comprenant une partie de la région de Koutaïs (KAUCHTSCHISCHWILI, p. 90). Il y avait aussi un *κάστρον* de même nom qui était situé à une journée de marche entre Koutaïs et Archéopolis. De très sérieux indices portent à croire que l'emplacement de cette forteresse a été bien repéré par M. E. Berdzenišvili depuis déjà cinq ans. Elle serait située, à la distance indiquée par Procope, sur la rive gauche du Rion, en un endroit qui a gardé

le nom de *Moukhours* et dans le voisinage duquel on a retrouvé des vestiges de constructions byzantines (p. 177-78, note). M. K. ne se promet évidemment pas que les érudits de tout pays vont se précipiter sur cette information inédite ni sur les autres enseignements utiles que son commentaire leur apporte. Son expérience doit l'avoir disposé à plus de philosophie. Peut-être même préfère-t-il faire durer le plaisir que certains de ses compatriotes paraissent prendre à souligner les bévues des philologues occidentaux qui parlent des choses géorgiennes sans les connaître. Nous espérons pourtant qu'il aura égard à ceux qui ne demandent qu'à s'instruire et qu'il ne leur fera pas longtemps attendre la suite de son recueil. Le t. III où prendront place Agathias et Ménandre promet d'être spécialement fécond en informations précieuses. P. P.

A. Schanidse. *Altgeorgische Chrestomathie mit Glossar.* I : *Chrestomathie.* Tiflis, Staatsuniversitätsverlag, 1935, in-8°, xxiii-112 pp. (= *Caucasus polyglottus,* I).

Parmi les monuments de l'ancienne langue géorgienne, l'hagiographie vient en première ligne, après les versions de la Bible. La chrestomathie de M. le prof. A. Schanidse lui a maintenu son rang. On peut regretter seulement que les textes dont il a composé son anthologie se bornent le plus souvent à des extraits un peu courts. Tels qu'on nous les donne à lire, ils permettent d'entrevoir l'aspect que présenteront des documents de bonne marque, comme la Vie des SS. Jean et Euthyme (p. 86-92), quand il en existera une édition critique, digne de ce nom. Il y a aussi de l'inédit dans ce mince recueil. Tel, par exemple, un extrait du *Martyrium Petri Apostoli,* publié, p. 39-40, d'après un manuscrit daté de l'an 864 (on ne peut guère compter comme une édition, un médiocre fac-similé en zincogravure, paru en 1925, dans le premier fascicule des *Teksty i Razyskanija po Kavkazskoj filologii,* p. 48-49).

Plus neuf encore est le récit de la vision de Constantin et de l'invention de la Croix par Ste Hélène, imprimé p. 45-54. M. S. lui-même l'a découvert dans un manuscrit du ix-xe siècle qu'il a rapporté du Gouria, ce qui pourrait expliquer la bonne inspiration qu'il a eue cette fois de le donner in extenso. Le texte paraît remonter à la rédaction syriaque *BHO.* 216-217, mais par l'intermédiaire d'une traduction arabe. C'est d'un exemplaire arabe pareillement que dérive, sans hésitation possible, la relation d'Ammon sur les martyrs de Raïthou, dont un extrait est publié p. 36-39, et qu'on trouvera au complet dans les *Monumenta hagiographica Geor-*

gica de M. C. Kekelidze (p. 28-44). Le récit du sacre épiscopal de S. Jean Chrysostome, que l'on trouvera p. 54-58, est emprunté à la Vie du saint par Georges d'Alexandrie, dont l'original grec (*BHG.* 873) est une pièce de rhétorique justement décriée. Mais sa traduction géorgienne n'en marque pas moins, dans l'histoire littéraire, une date qui a son importance pour la critique (cf. *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 546). Cette version, qui semble provenir de Palestine, était encore inédite. On sera reconnaissant à M. S. d'en avoir mis quelques pages à notre portée.

Une chrestomathie du vieux géorgien pourrait difficilement ambitionner un autre rôle que celui d'illustrer l'évolution de la langue écrite. Ce qu'elle a de plus caractéristique à montrer pour la période ancienne, ce sont des textes épigraphiques ou des rognures de palimpsestes qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans les anthologies. M. S. s'est incliné devant la nécessité qui le condamnait à brouiller quelque peu la distinction des genres. Nous ne nous en plaindrons pas, et d'autant moins que parmi les spécimens de style épigraphique qui ont trouvé place dans le recueil, il en est qui nous apportent un témoignage précieux et jusqu'à présent trop peu connu. Sur l'inscription de Bolni, qui ouvre la série, nous avons dit le nécessaire et n'y reviendrons pas (cf. supra, p. 297-98, note 3). Celle de la croix de Znakvi, dans le Radša (p. 2 ; cf. p. 107), est un document d'un intérêt exceptionnel, même s'il faut renoncer à la dater du VIe « ou peut-être du Ve siècle ». Elle dit : *Sancte Gregori, prodigiorum patrator* (*θαυματουργός*), *ancillam tuam* Sahakdukhṭ, *tibi supplicantem, ab omni malo custodi.* S. Grégoire le Thaumaturge, invoqué par une pieuse femme qui s'appelle *Fille de Sahak* (cf. supra, p. 266-67), se peut-il une preuve plus claire de la pénétration arménienne sur le littoral ibère, aux confins de la Souanie ? L'inscription d'Ateni, republiée p. 36, est un autre document hagiographique et historique, qui a été trop longtemps ignoré des érudits (cf. *Acta SS.*, t. c., p. 550-51). On ne saurait trop le recommander à leur attention.

M. S. s'est imposé de respecter *ne varietur* la lettre de ses manuscrits, en se bornant à en rectifier les fautes évidentes qui la rendraient inintelligible. Il s'en est fait un point de conscience et semble trouver mauvais que, dans la chrestomathie de feu N. I. Marr, l'orthographe des textes ait été normalisée (p. IX). Il est assez vrai qu'en cela comme en d'autres matières le trop ingénieux inventeur de la linguistique japhétique a pu se laisser entraîner par l'esprit de système. Mais la méthode opposée n'est légitime que si elle est exactement mise au

point pour chaque cas considéré. Nous nous bornerons à un exemple qui vient pour nous fort à propos. Dans la série d'échantillons rangés en ordre chronologique par M. S., la Passion de Ste Šoušanik obtient le numéro 43 (p. 76-82). Nous n'objectons rien contre ce classement ; bien au contraire (voir ci-dessus, p. 304). Mais on devrait nous dire en termes clairs comment on le met d'accord avec la personnalité que s'attribue le soi-disant prêtre Jacques. S'il est, comme il le prétend, témoin oculaire de faits arrivés en 484, la Passion de Šoušanik devrait venir en toute première place, devançant de plusieurs lustres l'âge présumé de la plus ancienne des inscriptions admises par M. S. en tête de son recueil. On dira que les copistes l'ont rajeunie en y introduisant des graphies de beaucoup plus basse époque. Mais d'abord, l'orthographe n'est pas toute la langue, et il faudrait se méfier d'un critère qui conduirait à de tels renversements. Secondement, pour l'histoire littéraire, l'âge qui compte seul est celui de l'œuvre originale et non celui de la copie. On aura peine à sortir de là ; et puisque, d'après ses caractères linguistiques, le texte actuel de la Passion de Šoušanik ne paraît pas remonter plus haut que le XIe et peut-être le XIIe siècle, notre avis est qu'on se jetterait dans d'inextricables contradictions en essayant de le vieillir et qu'il faut laisser le prêtre Jacques retourner chez les ombres.

Tous les textes ecclésiastiques dont se compose la nouvelle chrestomathie, sont imprimés en écriture hiératique (*khoutozuri*), dans les deux alphabets *asomthavro* et *nouskhouri*, qui répondent à notre onciale et à notre cursive. Les caractères qui ont servi à la publication ont été gravés à la fonderie d'État de Léningrad, en 1933, sous la direction de M. S. lui-même. Cette fidélité aux plus respectables traditions ethniques a une signification qui n'échappera à personne. Elle mérite d'être saluée avec honneur par tous les amis et admirateurs de l'antiquité géorgienne.

Un peu avant la présente chrestomathie du vieux géorgien, M. S. avait publié une autre anthologie plus développée, qui comprend à peu près tous les genres et toutes les époques des lettres géorgiennes, depuis les origines jusqu'au XVIIIe siècle. Elle forme la seconde partie d'un manuel complet de langue et de littérature géorgiennes en VI-062-306 pp. avec lexique et 8 fac-similés paléographiques (Tiflis, Imprimerie d'État, 1934 ; cf. ci-dessus, p. 298, note). L'hagiographie y est représentée par quelques larges extraits empruntés à la Passion de Šoušanik et à celle de S. Abo, à la Vie de S. Sérapion de Zarzma, à celle de S. Grégoire de Kharodztha, et au *Balavaris sibrdzne*, qui

est, comme l'on sait, la recension géorgienne du Barlaam et Joasaph. Les éclaircissements joints à chacun de ces textes restent prudemment dans les limites où s'arrête la curiosité des écoliers géorgiens.

P. P.

M.-H. Fourmy et M. Leroy. *La Vie de S. Philarète.* Extrait de *Byzantion*, t. IX (1934), p. 85-170, un fac-similé.

Quand M. Vasiliev publia, en 1900, la Vie grecque de Philarète l'aumônier (*BHG.* 1512), on goûta fort ce « charmant morceau d'hagiographie, qui tranche, par sa sobriété et son caractère historique, sur la logomachie et les fables qui déparent trop souvent les Actes des saints grecs » (*Anal. Boll.*, XIX, 364). Pourtant, le texte édité alors n'était qu'un remaniement, récrit d'un bout à l'autre par un hagiographe de profession, pourvu par lui d'un prologue banal et allégé de quelques passages qu'il jugeait sans doute inutiles pour l'édification du lecteur, mais qui nous intéressent au plus haut point. Le texte original — ou du moins une rédaction qui s'en rapproche beaucoup — vient d'être tiré par Mlle Fourmy et M. Leroy de deux manuscrits signalés depuis longtemps : le Genuensis 34 et le Parisinus 1608. Le style est naturel et spontané, la langue émaillée de vulgarismes curieux, qui méritent bien l'étude qu'on nous annonce (p. 95-96) sur la grammaire et le vocabulaire de notre auteur. Car l'auteur de la Vie de Philarète n'est plus un insaisissable anonyme : il se nomme lui-même dans un des passages supprimés par le remanieur. C'est Nicétas, le propre petit-fils et filleul du saint, celui qu'il gratifia, en mourant, d'une bénédiction particulièrement développée et qu'il favorisa peu après d'une étonnante apparition. La date même à laquelle Nicétas rédigea la biographie de son grand-père nous est fournie avec précision dans le nouveau texte (p. 165, l. 28) : c'était en 6330 (821-822), soit une trentaine d'années après la mort de Philarète (1er décembre 792).

L'introduction (p. 85-111) fait bien ressortir l'intérêt de la pièce et rend compte de la méthode suivie dans l'édition. La liste des manuscrits qui contiennent un remaniement analogue à celui que publia Vasiliev ou une version en langue vulgaire, est déjà longue (p. 86-88) ; sans chercher bien loin, on pourrait l'allonger de seize numéros : Vallicellana 100, Patmos 772, Xéropotamou 96, 140 et 189, plus cinq manuscrits de Vatopédi et six de Lavra signalés par Mgr Eustratiadès, *Συμπλήρωμα ἁγιορειτικῶν κωδίκων* (Paris, 1930), p. 75. On voit que la *Διήγησις πάνυ ὠφέλιμος* a joui d'un succès étendu et durable.

Les éditeurs ont respecté fidèlement le texte du Genuensis. Les corrections qu'ils ont cru devoir adopter sont rares et généralement justifiées. Ils auraient pu toutefois conserver un plus grand nombre de vulgarismes, parfaitement admissibles sous la plume du moine Nicétas. Par exemple, p. 121, l. 33, *ἐλεᾶς* pour *ἐλεεῖς* ; p. 157, l. 2, *εἶπε τοῦτον* pour *τούτῳ* (comme ils ont laissé, p. 147, l. 11, *τίναν ἔδωκεν* pour *τίνι*) ; p. 119, l. 19, *πλείονα χαρᾶς* « plus de joie » (cf. p. 155, l. 21, *πλείονα χρόνων*) ; p. 115, l. 7, *ὡραίαις* au nominatif et p. 123, l. 8, *ταύταις ταῖς ἀρεταῖς* à l'accusatif (cf. HATZIDAKIS, *Einleitung in die neugr. Grammatik*, p. 139).

La traduction mise en regard du texte rendra de bons services. On la voudrait parfois plus littérale (ainsi, p. 159, l. 16 et 21, *κληρονομεῖν* et *καταξιοῦσθαι* sont rendus par la même expression « être jugé digne »). Quelques inexactitudes, voire quelques contresens, auraient dû être éliminés. Le mendiant Kaukos (p. 161, l. 19) n'avait pas « acquis de nombreuses vertus » aux côtés de Philarète, mais reçu de lui plus d'un bienfait (*πολλὰς ἀρετὰς ἐκομίσατο*). Quand Théosebô, l'épouse du saint, entendit la vache gémir après son jeune veau qu'on venait de lui enlever (p. 129, l. 10), elle ne sentit pas « ses entrailles se tordre comme si elle était saisie des douleurs de l'enfantement », mais elle fut émue parce qu'elle savait par expérience (*ὡς πεπειραμένη*) ce que c'est que d'enfanter et d'allaiter. Le biographe, encore enfant, était le préféré de son parrain : quand celui-ci était à la maison, le petit Nicétas ne quittait pas ses genoux (*ὥστε μὴ κατέρχεσθαι ἐκ τοῦ κόλπου αὐτοῦ*, p. 157, l. 30). Ce détail charmant est disparu dans la traduction : « jamais il ne l'éloignait de lui ». P. 121, l. 2, *διεκρίνετο* signifie « il hésitait » (cf. p. 125, l. 32, *ἀδιακρίτως*). P. 127, l. 18, *πελάζομαι* est considéré comme synonyme de *πελαγίζομαι*. P. 135, l. 6, *ἐξήλειψε* n'a que faire avec *λείπω*, manquer ; c'est l'aoriste d'*ἐξαλείφω*, effacer, faire disparaître, anéantir. P. 165, l. 6, quand Nicétas, en songe, a peur de traverser le fleuve de feu, son grand-père l'exhorte à s'engager résolument dans la voie par où lui-même et tant d'autres ont passé : *Δοκίμασον μόνον κἀγώ σοι βοηθῶ*, « Essaie seulement et je t'aiderai », lui dit-il, et non « Aie confiance ». L'enfant se décide enfin et s'avance, non « à grands pas », mais en hésitant, en trébuchant, *σκελιζόμενος* (ibid., l. 9). Est-il bien sûr qu'*ἀστοχεῖν* (p. 115, l. 15) signifie « venir à manquer » (je traduirais plutôt « avoir un malheur, être victime d'un accident ») — et que dans l'expression *υἱὸς Γεωργίου τοῦ φερωνύμου* (p. 113, l. 6), *φερώνυμος* doive s'écrire avec une majuscule, comme un sur-

nom du père de Philarète? Le remanieur ne l'a pas compris ainsi, puisqu'il a remplacé « Georges le bien nommé » par « Georges le paysan » : *υἱὸς Γεωργίου τινὸς γηπόνου* (VASILIEV, p. 64, l. 15).

FR. HALKIN.

Élie GRIFFE. *Histoire religieuse des anciens pays de l'Aude.* Tome I : *Des origines chrétiennes à la fin de l'époque carolingienne.* Paris, Picard, 1933, in-8°, XIV-297 pp., carte.

Lorsqu'on jette les yeux sur la carte que M. É. Griffe a eu l'excellente idée d'annexer à son livre, on s'aperçoit aussitôt que les anciens pays de l'Aude, dont il est ici traité, ne s'identifient nullement avec la circonscription administartive qui porte aujourd'hui ce nom. Il s'agit des territoires constitués, à l'époque carolingienne, par les trois *pagi* du bassin de l'Aude, à savoir le *Narbonensis* et le *Redensis*, qui ensemble formèrent le diocèse de Narbonne, et le *Carcassensis*, dont les limites devinrent celles du diocèse de Carcassonne. Dans l'introduction de son ouvrage — qu'il a dédié pieusement à l'antique Église de Narbonne, autrefois métropole, et supprimée au début du siècle dernier — l'auteur étudie avec soin les subdivisions géographiques de la région audoise. Il complète de la sorte, et il corrige sur divers points le chapitre que Molinier leur avait consacré en 1889 dans la réédition de l'*Histoire générale de Languedoc.* Rappelons qu'au XIVe siècle, la création des évêchés de Saint-Pons-de-Thomières et d'Alet est venue rompre, par de nouvelles délimitations religieuses, l'unité du Narbonnais ; mais cela n'intéressait pas le dessein de M. G., du moins au cours de ce volume, qui conduit le lecteur depuis les origines chrétiennes jusqu'au seuil de la féodalité.

Narbonne romaine, louée déjà par Martial et Pomponius Méla, puis par Ausone, était une ville prospère, heureusement située à la jonction de la route d'Aquitaine et de la *Via Domitia*, et dotée d'un port très actif. Relativement tôt, elle a dû voir des disciples du Christ se mêler à ses hôtes de passage, soldats et trafiquants. On est en droit de s'étonner que les premiers témoignages concernant l'organisation d'une chrétienté à Narbonne, nous viennent tous de sources étrangères à la cité. Le nom de S. Paul, le premier de la liste épiscopale, ne se rencontre qu'à la fin du IVe siècle, sous la plume de Prudence dans son hymne en l'honneur des martyrs de Saragosse. Paul n'était pourtant ni Espagnol ni martyr (le martyrologe hiéronymien, au 22 mars, lui donnera le titre de confesseur ; cf. *Comm. mart. hieron.*, p. 155). S. Césaire, à son tour, le mentionne dans son

De mysterio sanctae Trinitatis, mais il paraît bien mal renseigné, lorsqu'il le nomme tout d'une haleine avec Trophime d'Arles, Saturnin de Toulouse et Daphnus de Vaison, en qui il veut voir autant de disciples des Apôtres. Grégoire de Tours n'a pas repris à son compte cette affirmation audacieuse, inspirée par les prétentions arlésiennes et point d'insertion, semble-t-il, de la légende future de S. Paul Serge. L'historien des Francs associe la mission de Paul de Narbonne à celle des six autres évêques envoyés en Gaule sous Dèce et Gratus. La date de 250, proposée par Grégoire, encore qu'elle ne soit pas contrôlable historiquement, non plus d'ailleurs que le nombre sept, pourrait cependant, dans le cas de S. Paul, être proche de la vérité. « On peut croire que vers le milieu du IIIe siècle, peut-être même au début, Narbonne avait son évêque », écrit M. G., dont la manière, notons-le à cette place, se caractérise délibérément (p. XII) par un souci constant de sobriété en matière d'hypothèses. Sage méthode, et qui ne manque pas de mérite, en un domaine où si peu d'historiens locaux ont su se résigner à rien ignorer.

La *Vita Pauli* est le premier témoin connu de la tradition narbonnaise proprement dite. Ce texte (*BHL.* 6589) n'a malheureusement pas toute l'autorité que nous voudrions qu'il eût, comme le faisait déjà observer Tillemont. Il se pose, tout d'abord, à propos de la pièce une question de date fort épineuse et qui n'a pas été définitivement résolue. Rares seraient de nos jours, croyons-nous, les critiques qui inclineraient encore à y voir un écrit du Ve ou du VIe siècle, si l'ancienne Passion de S. Denis qu'on appelle communément le *Gloriosae* et que M. Levillain, dans une étude récente, fait remonter à cette haute antiquité, ne contenait des traces manifestes d'une utilisation des Actes de S. Paul. A défaut d'arguments tirés de la *Vita Pauli* elle-même, l'opinion qu'on professe au sujet de l'âge de cette pièce, sera donc commandée par l'attitude qu'on adopte à l'égard de la première *Passio Dionysii*. M. G. a préféré suivre sur ce point le sentiment de Mgr Duchesne. On s'explique fort bien, déclare-t-il, l'apparition de la Vie de S. Paul, à Narbonne, dans les années qui suivent 759, date de l'occupation de la ville par les Francs. Tout comme pour la Passion de S. Denis, on a peine à placer au Ve siècle certains traits de la *Vita Pauli*, par exemple l'allusion aux nombreux monastères et aux nombreuses églises que le saint aurait fondés à Béziers avant son arrivée à Narbonne.

Si la pénurie des documents dérobe à nos regards la vitalité de l'Église narbonnaise aux origines, son histoire nous est mieux connue au Ve siècle. La période de 417 à 462, remplie par les épiscopats d'Hi-

laire, de S. Rustique et d'Hermès, s'éclaire particulièrement, grâce à plusieurs lettres pontificales, qui ont trait aux droits métropolitains du siège, usurpés sous le pape Zosime par l'évêque Patrocle d'Arles et dont il fut tant disputé par la suite. Sans prétendre nous exposer des découvertes nouvelles, M. G. résume et groupe avec beaucoup de méthode et de clarté, dans le chap. III, tout ce qui constitue le milieu politique et religieux de Narbonne avant la conquête des Visigoths. L'activité de S. Rustique (427-461), ce pontife bâtisseur, qui reconstruisit la cathédrale et dédia ensuite, au nord-est de la cité, une église à S. Félix de Girone, est spécialement mise en relief. Avec de nombreux critiques, M. G. admet que c'est bien à ce même Rustique que fut adressée, avant son épiscopat, la lettre CXXV de S. Jérôme : *ad Rusticum monachum*. Une consultation de ce prélat, adressée au pape S. Léon sur divers points de discipline, les écrits de Sidoine Apollinaire, hôte illustre et fêté de Narbonne, enfin des inscriptions funéraires importantes, parmi lesquelles l'épitaphe de Festa, ont surtout servi au dessein de l'auteur dans ce tte section de son livre.

Nous ne nous étendrons pas sur l'époque visigothique (chap. IV). Relevons seulement, au VIe siècle, la création du diocèse de Carcassonne et, fait d'ordre plus général, l'influence croissante de l'Espagne, convertie de l'arianisme, sur la liturgie, la piété populaire et le choix des patrons d'églises. Il faut nommer ici SS. Vincent de Saragosse, Félix de Girone, Eulalie de Mérida, Just et Pasteur, Léocadie, Fructueux. On sait comment, au début du VIIIe siècle, ces liens si étroits furent subitement rompus par l'invasion sarrasine qui emporta la monarchie de Tolède. Narbonne elle-même fut prise en 719, et les années qui suivent sont pleines d'obscurité.

De la période carolingienne, qui occupe le livre II, nous ne voulons détacher de même que deux épisodes : le zèle monastique de l'archevêque Nébridius, un ami dévoué de S. Benoît d'Aniane ; et les Actes d'un de ses successeurs, S. Théodard (885-893). Mgr Duchesne exprima naguère le vœu que la *Vita Theodardi* fît quelque jour l'objet d'une étude critique. M. G., qui rend volontiers à l'auteur des *Fastes épiscopaux* l'hommage d'un disciple à son maître préféré, a pris soin de nous donner cette étude dans un appendice spécial (p. 252-263). Le document (*BHL.* 8045), dont M. G. fixe la rédaction à Narbonne en 1090 ou 1091, sous l'évêque Dalmace, ne dépasse pas, à vrai dire, le niveau d'une hagiographie médiocre. On en peut retenir cependant quelques renseignements authentiques et des faits intéressants d'histoire locale. C'est ainsi qu'un des épisodes où S,

Théodard, né dans le Toulousain, se fit remarquer pendant sa jeunesse, apparaît comme une fiction destinée à légitimer le curieux usage établi à Toulouse au XIe siècle, de donner publiquement un soufflet à un juif, chaque année au jour de Pâques. Mais la « pièce capitale » de cette littérature, comme s'exprime M. G., c'est la lettre supposée du pape Étienne V en faveur des prétentions métropolitaines de Narbonne sur les évêchés de la Marche d'Espagne. Dans ce faux notoire le biographe de S. Théodard a exploité habilement la légende de S. Paul Serge. Nous avons dit plus haut dans quelles circonstances Césaire d'Arles, le premier, appela Paul de Narbonne, au même titre que S. Trophime, un disciple des Apôtres. Cette affirmation n'influa pas d'abord sur la tradition narbonnaise ; la *Vita Pauli*, en tout cas, n'y fit pas écho. Au IXe siècle seulement, dans la seconde recension du martyrologe de Florus, on la voit réapparaître. Puis ce fut Adon qui, vers 860, dans son *Libellus de festivitate sanctorum apostolorum*, y attacha un assez long développement ; le premier évêque de Narbonne y est résolument identifié avec Sergius Paulus, le proconsul de Chypre, converti par l'apôtre S. Paul. A Narbonne, cette fois, on ne manqua pas, l'heure venue, de mettre à profit la donnée légendaire ainsi précisée. La juridiction de fait que ce siège exerçait sur les évêchés espagnols, se trouva menacée après la reconquête de Tarragone sur les Sarrasins. L'archevêque Dalmace plaida la cause de Narbonne auprès du pape Urbain II ; et c'est alors, peut-on croire, que l'auteur de la *Vita Theodardi* se chargea de découvrir — lisez : d'inventer — les documents qui appuieraient les revendications de son Église. A la légende déjà constituée, il ajouta un nouvel élément tendancieux : lorsque l'apôtre S. Paul eut établi Paul Serge évêque de Narbonne, il l'emmena avec lui en Espagne et lui confia la mission d'évangéliser le pays. Comment, dès lors, contesterait-on que le fondateur de l'Église de Narbonne se soit assuré, pour lui et pour son siège, les droits d'une véritable primatie ? Ce laborieux plaidoyer, à supposer qu'il ait joui de quelque publicité, n'empêcha pas le Saint-Siège de conférer à l'archevêque de Tolède les droits métropolitains sur toute la nouvelle province ecclésiastique d'Espagne. M. C.

MONTALEMBERT. *Précis d'histoire monastique.* Édité par les Bénédictins d'Oosterhout. Avant-propos par Antoine DE MEAUX. Paris, Vrin, 1934, in-8°, XXXII-344 pp.

Ce volume présente la version primitive et inédite des *Moines d'Occident*, ou plus précisément un premier jet qui donne, pour cer-

taines époques, une idée de ce que le grand romantique eût écrit, s'il avait eu le loisir de conduire son entreprise jusqu'au terme qu'il s'était d'abord assigné. On a pris soin d'y joindre, sous forme d'appendice, une bibliographie détaillée, qui complète la documentation de l'auteur. Des travaux récents et sérieux y sont signalés, et leur lecture servira de complément à une information notoirement insuffisante. Car, non seulement le corps de l'ouvrage date de près d'un siècle, mais, même pour son temps, de fort bons juges ne l'avaient pas cru digne d'être publié. M. de Meaux, le petit-fils de Montalembert, retrace les détails de cette histoire, et rappelle sur quels avis autorisés son aïeul se décida à retirer de la circulation le volume déjà imprimé. Dom Jean de Puniet, abbé d'Oosterhout, écrit dans la préface : « Quelques exemplaires seulement, demeurés inédits, restèrent parmi les papiers du grand écrivain. » La bibliothèque des Bollandistes en possède un également, orné de l'ex-libris de Montalembert. Ni page de titre, ni introduction, et la dernière page, qui porte le nº 657, a été ajoutée de la main de l'auteur, avec les mots : « Fin du tome premier ». Sur une feuille de garde, une note, également autographe, où est racontée l'odyssée du volume. En plusieurs points, ce témoignage ne concorde pas exactement avec les résultats des recherches de M. de Meaux. Voici donc ces quelques lignes : « Ce volume a été imprimé chez Didot, en 1846 et 1847. La publication en a été empêchée par la Révolution de février 1848, qui ne m'a pas laissé le loisir de rédiger l'introduction dont il devait être précédé. Exclu de la vie publique par le rétablissement de l'Empire en 1852, j'ai repris le travail interrompu. Mais en l'examinant après ces quatre années écoulées, et après l'avoir soumis à l'appréciation de Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, je n'en ai pas été satisfait. J'ai alors recommencé mon œuvre en lui donnant des proportions différentes et malheureusement beaucoup trop vastes. De là sont sortis les *Moines d'Occident,* dont les deux premiers volumes ont paru en 1860, les tomes 3, 4 et 5 en 1866 et 1867. » Ce qui suit est une addition postérieure : « Toute l'édition de cette première version, tirée à trois mille exemplaires, a été mise au pilon en 1860, sauf un petit nombre de volumes. Je prends la liberté d'en offrir un à la Bibliothèque des Bollandistes de Bruxelles, en témoignage de profonde reconnaissance pour les secours spirituels et intellectuels que j'ai reçus du R. P. Victor de Buck, pendant mon séjour à Rixensart, de juin à septembre 1867. »

P. GROSJEAN.

History of the Church of Ireland from the Earliest Times to the Present Day. Edited by Walter Alison PHILLIPS. Oxford, University Press, in-8°. T. I, 1933, XII-438 pp. ; t. II, 1934, VI-696 pp. ; t. III, 1933, VI-500 pp.

La colonie anglicane en Irlande (*Church of Ireland*) a perdu le rang et les revenus d'Église d'État. Elle continue à refléter, non sans quelque timidité, les tendances principales de l'anglicanisme, avec lequel elle demeure en communion. En mai 1929, le Synode général décida de confier à quelques historiens, irlandais si possible, la composition d'un grand ouvrage montrant la légitimité de sa descendance. En d'autres termes, sans ressortir exactement à la propagande religieuse, ces trois volumes serviront d'arsenal à qui tâchera de démontrer que la *Church of Ireland* (terme ambigu, on le voit, dès qu'on le prend en dehors de son acception officielle) a non seulement poussé de profondes racines dans le passé de l'Irlande, mais encore, comme institution et dans tous les dogmes essentiels de la foi chrétienne, succède légitimement à l'Église fondée par S. Patrice. Les collaborateurs choisis ont respecté les instructions ainsi formulées. Il serait injuste de porter contre eux d'autre accusation. Ils marquent explicitement leur intention de politique religieuse. Celle-ci, on le devine, consiste à annexer purement et simplement l'Église catholique de l'Irlande médiévale. Le point délicat de la démonstration est évidemment la succession épiscopale au XVIe siècle. Nous ne pouvons songer à le discuter ici. Observons toutefois que l'attitude des évêques irlandais vis-à-vis du schisme de Henri VIII est de fait beaucoup plus compliquée et nuancée que ne le montre l'exposé de M. G. V. Jourdan. On lira à ce sujet un article de M. R. D. Edwards, écrit de main de maître, dans *The Irish Ecclesiastical Record*, janvier et février 1935.

Les chapitres qui concernent de plus près l'hagiographie sont ceux du tome I, qui porte en sous-titre : l'Église celtique. Le premier est consacré par M. J. E. L. Oulton à l'Église de Gaule. Il s'efforce de prouver qu'elle maintint son indépendance contre Rome, c'est-à-dire qu'il antidate de douze siècles le protestantisme. Le chapitre IV, sur la doctrine de S. Patrice, est d'un érudit qui connaît fort bien les œuvres de l'apôtre des Irlandais, M. N. J. D. White. Se conformant au plan imposé, il fait violence à son sens historique pour insister lourdement sur la différence notable qui se remarque entre la théologie du saint missionnaire et la scolastique d'aujourd'hui. Tâche bien vaine, car il ne viendrait à l'esprit de personne de contester que l'exposition du dogme a fait de sérieux progrès au cours des

quinze derniers siècles. Ce n'est point non plus de quoi il s'agit, car l'on ne saurait conclure, ce qui est essentiel, que S. Patrice ait adopté, vis-à-vis de l'Église universelle, l'attitude d'un schismatique.

Sauf ces deux sections, dues à MM. Oulton et White, le tome I est l'œuvre de M. J. L. G. Meissner, dont nous avons eu l'occasion de présenter à nos lecteurs, voici quelques années, *The Celtic Church in England after the Synod of Whitby* (*Anal. Boll.*, XLIX, 182). C'est aux pages rédigées par ce dernier qu'il faut nous arrêter, et cela pour présenter de sérieuses objections. Esprit curieux et mobile, M. Meissner avance à l'occasion des théories nouvelles et qui méritent l'examen. Par malheur, son information est rarement sûre et complète, et l'on éprouve après quelques paragraphes un certain malaise et un perpétuel besoin de contrôler ses assertions. Travail difficile mais nécessaire que nous avons accompli au hasard de nos lectures. L'auteur, utilisant à fond certains ouvrages, a laissé entièrement de côté tous les autres. Il compose souvent de seconde ou de troisième main, sans vérifier ses sources, et se contente d'enfiler quelques citations. C'est dire que la critique préparatoire fait totalement défaut. La documentation, disions-nous, n'est presque jamais complète. Ce n'est point que nous voulions à chaque phrase son cortège de références, depuis les plus anciennes divagations érudites jusqu'à celles qui ont récemment vu le jour dans d'inaccessibles recueils locaux. Trop fréquemment, M. Meissner néglige ou ignore les autorités indispensables et fondamentales. Ainsi, p. 135-36, concernant les saints de la famille de Brychan, il fallait remonter aux sources de cette compilation tardive qu'est le martyrologe de Donegal. Le passage cité renferme des données d'âge et de valeur fort différents, auxquelles s'ajoutent quelques conjectures des Franciscains irlandais du XVIIe siècle, toutes aisément vérifiables. Il dérive visiblement, nous l'avons noté déjà (*Anal. Boll.*, XLIX, 180), d'un texte très accessible, le traité sur les Mères des saints irlandais, Livre de Leinster, fac-similé, p. 372, col. 4 (PLUMMER, *Catalogue*, n° 195). Ce n'est pas ici le lieu de critiquer en détail l'appendice K du tome I : les missionnaires irlandais dans les régions de la Grande-Bretagne déjà occupées par les tribus germaniques, Angles, Saxons, Jutes, avant l'arrivée de S. Augustin de Cantorbéry. Le sujet est d'importance, mais M. Meissner ne l'a pas traité comme il eût fallu. Des questions fort délicates de toponymie anglaise sont expédiées de telle sorte qu'on ne saurait faire le moindre fond sur les conclusions. Les progrès de la philologie depuis un siècle, pour ne rien dire du *Survey of English Place-Names*,

n'ont rien appris à l'auteur. Et pourquoi tenir tant à l'expression *mixed monasteries*, pour « monastères doubles », sinon parce qu'elle prête à une allusion de mauvais goût? (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 182).

Sur quelques points bien définis, nous avions réfuté au long et au large les assertions de M. M. (*Anal. Boll.*, XLIX, 185-86). Il semble que cette peine ait été perdue, car l'auteur reste sur ses positions, même quand il s'agit de questions de fait (pp. 177, note 1 ; 275, note 4 ; 390), où toute discussion serait oiseuse. Nous avions cru rendre service en signalant certaines erreurs. M. M. se contente de transcrire son texte de 1929. Nous n'insisterons donc plus.

Le poème *Ro dheat a nInis Finn Fail* est imprimé en traduction (p. 220-21), comme « un très charmant aperçu contemporain de l'Irlande à la fin du VIIe siècle, écrit par un savant anglais distingué, le roi Aldfrid de Northombrie, » mort en 705. Mais ce charmant aperçu est un apocryphe, de date beaucoup plus récente. M. M. s'étend (p. 228-29) sur les *sept* vierges martyres mentionnées par Óengus dans son *Félire*, au 28 janvier, après S. Accobrán. Il nous donne une dissertation sur les saints et saintes irlandais en Cornwall et au delà, jusque sur le continent européen. D'abord, remarquons que les vierges commémorées par Óengus sont au nombre de huit et non de sept ; ensuite que les légendes « savantes » du Cornwall, fruit de la toponomastique, ont été étudiées par un érudit consciencieux, M. G. H. Doble ; nous avons résumé naguère son opuscule concernant Lann Akebran (*Anal. Boll.*, L, 196) ; il ne laisse vraiment point de place pour l'hypothèse de M. M., et tout le passage porte à faux. Le texte d'Óengus soulève pourtant un problème assez intéressant : quelles sont ces huit vierges martyres mentionnées au 28 janvier? Ni le martyrologe de Tallaght ni les calendriers irlandais plus récents ne les connaissent, ce qui invite à les rechercher dans le martyrologe hiéronymien, source ordinaire d'Óengus. Mais là encore les sondages restent sans résultat : nulle part une liste de huit vierges, ni au 28 janvier, ni aux autres dates où reparaissent des fragments de cette notice. Or Óengus, pour autant qu'il est possible de le contrôler, travaillait honnêtement sur documents. Il faut donc qu'il ait rencontré quelque part une mention ou une liste de huit vierges, au 28 janvier. Est-ce un pur hasard que ce jour rappelle la plus ancienne élévation ou translation, attribuée (faussement, sans doute) à S. Cunibert, des vierges de Cologne, invraisemblablement multipliées dans la suite et connues sous le nom de compagnes de Ste Ursule (*Act. SS.*, Oct. t. IX, p. 235-36)? Or au IXe siècle, et au

IXe siècle seulement, le nombre de ces martyres est arrêté à huit (LEVISON, *Das Werden der Ursula-Legende*, p. 29 ; cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 96). Óengus écrivait aux environs de l'an 800.

Les vues de M. M. se manifestent encore dans ses silences. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, l'ouvrage fondamental de Dom Louis Gougaud ne figure même pas dans la bibliographie. Seuls, de cet auteur, deux articles d'importance secondaire sont signalés dans le tome Ier. Nous n'en finirions d'ailleurs pas de citer les erreurs et les disparates de cette bibliographie. On ne saurait donc assez regretter que le directeur de l'*History of the Church of Ireland*, M. W. A. Phillips, trop peu au courant lui-même de l'histoire ancienne de l'Irlande, n'ait pas réussi à imposer à son collaborateur les revisions et les corrections nécessaires.

De l'avis de ceux qui ont dressé le plan de cette entreprise, le grand coup avait été donné à l'Église de Rome dès le premier volume. On pouvait s'en tenir là, quitte à revenir à la charge lorsque la question se poserait de la légitimité des évêques installés par l'État au XVIe siècle. Pour le moyen âge, de la fin du VIIIe siècle jusqu'à la Réforme, il suffisait donc d'un exposé objectif. Aussi est-ce dans cette partie que nous lisons les chapitres les meilleurs et les plus utiles de tout l'ouvrage. Celui que M. St. John D. Seymour intitule *The Medieval Church* est vraiment excellent (t. II, p. 78-143), et le précédent, du regretté G. H. Orpen, sur les invasions scandinaves et le mouvement vers Rome, ne lui cède guère en mérite. Notons une digression de M. O. (p. 61) sur le prétendu S. Laud, en l'honneur duquel une chapelle aurait été dédiée dans la cathédrale de Christ Church, à Dublin. Ce nom vient d'une simple erreur de lecture. Le texte porte en réalité : *Beate Marie de Alba Landa* (p. 60-61). Alba Landa, ou, en gallois, Ty Gwyn, « Maison Blanche », monastère cistercien, aujourd'hui Whitland, dans le comté de Caermarthen. P. 144 et suivantes, d'intéressantes considérations de M. Seymour sur certaines reliques vénérées en Irlande au moyen âge. Aux pp. 219 et 234, M. G. V. Jourdan revient sur un sujet épineux, le martyre du B. John Travers. Il y a lieu maintenant de consulter l'excellent travail de M. R. D. Edwards dans *Studies*, 1934, p. 687-99. P. GROSJEAN.

Telford VARLEY. *St. Birinus and Wessex. Odin to Christ.* Winchester, Warren, 1934, in-8°, 80 pp., ill.

M. Varley retrace la carrière de S. Birinus. Certaines parties de son opuscule sont composées avec plus d'imagination que de fidélité. Le lecteur peu au courant de l'état réel de nos connaissances sur

l'apôtre du Wessex risquerait de s'y tromper. Çà et là, le biographe insiste sur la légitimité de la succession protestante au siège fondé par Birinus. Son information n'est d'ailleurs pas des plus sûres. Ainsi lorsqu'il affirme (p. 51-54) que, si le Pape envoya Birinus sans faire allusion à l'existence d'une hiérarchie établie en Angleterre, c'est qu'à ses yeux la mission de S. Augustin avait avorté. La vérité semble différente : Birinus était destiné à évangéliser des régions situées au delà du pays occupé par les Angles (*in intimis ultra Anglorum partibus.* Bède, *Histoire ecclésiastique,* III, 7), pour lequel les souverains pontifes croyaient avoir fait tout le nécessaire. Pour des motifs sur lesquels l'histoire est muette, Birinus s'arrêta en route. Il s'établit dans le Wessex, qui avait grand besoin d'apôtres. Les idées du temps sur le respect des divisions diocésaines et des droits primatiaux en pays de mission manquaient beaucoup de précision. L'initiative de Birinus, se constituant ainsi un diocèse, donna naissance à une situation assez bizarre. Elle ne fut régularisée que plus tard, lorsque toute l'Angleterre, enfin considérée comme chrétienne, fut dotée d'une organisation complète. C'est par erreur aussi que M. V. indique (p. 78) Adamnan comme le biographe de S. Aidan de Lindisfarne : Adamnan est l'auteur de la Vie de S. Columba d'Iona (*BHL.* 1886-89). P. Grosjean.

Paul Walsh. *Gleanings from Irish Manuscripts.* Second Edition. Dublin, At the Sign of the Three Candles, 1933, in-8°, viii-208 pp.

Aodh de Blacam. *A First Book of Irish Literature.* Dublin, Talbot Press, xii-236 pp.

En 1918, M. l'abbé Paul Walsh, (pour les Irlandais Pól Breathnach), alors professeur à Maynooth, avait publié des *Gleanings from Irish Manuscripts,* recueil d'articles, d'essais et de textes qu'en travailleur infatigable il avait donnés à diverses revues. L'édition fut rapidement épuisée. Cette réimpression, augmentée de quelques chapitres, est munie d'un bon index. Certaines sections retiendront particulièrement l'attention sous leur forme définitive : deux lettres écrites d'Anvers par Donnchadh Ó Maonaigh, O. F. M. (alias Donatus Moneus ou Denis Mooney), auteur d'une importante histoire des Franciscains irlandais (p. 53-60) ; des extraits du fameux manuscrit des Annales des Quatre Maîtres, conservé à Merchants' Quay (pp. 69-85) ; des notes sur Risdeard Ó Conchubhair (p. 123-52) et sur Corc Ó Cadhla (p. 153-81), qui copièrent certains manuscrits, surtout médicaux ; une lettre des Franciscains irlandais de Prague protestant contre une calomnie (p. 194-96). L'ouvrage est malheu-

reusement déparé par de nombreuses fautes d'impression. P. 12, au lieu de *characters*, lire *chapters;* p. 179, lire *inutilis* au lieu de *inultis.*

Dans *Gaelic Literature Surveyed*, travail de grande envergure qui a reparu en seconde édition, M. Aodh de Blacam avait tracé l'évolution de la littérature irlandaise de langue celtique. Il élargit son point de vue dans *A First Book of Irish Literature.* Les écrivains irlandais d'expression latine, gaélique et anglaise sont maintenant compris dans son horizon, mais le traitement, plus superficiel, est celui d'un manuel scolaire. Jusqu'à présent cependant, nous n'avions aucun ouvrage semblable, et M. de B. s'est efforcé de puiser aux meilleures sources pour les périodes et les auteurs qui sortent de sa compétence. Le succès pourtant est loin d'être complet en ce qui concerne la littérature religieuse et hagiographique des premiers siècles. Certaines menues erreurs décèlent immédiatement le compilateur qui ne connaît les œuvres et les manuscrits que par M. Kenney, M. Flower, Dom Gougaud ou le P. Ryan. La présentation typographique de ce volume serait agréable, s'il n'était criblé de fautes d'impression.

P. GROSJEAN.

Bruce DICKINS et Alan S. C. Ross. *The Dream of the Rood.* London, Methuen, 1934, in-8°, XII-50 pp., ill. (= *Methuen's Old English Library*).

M. CALLANAN. *The Abbey of Holy Cross.* Dublin, At the Sign of the Three Candles, in-8°, 47 pp., ill. et plans.

Le poème anglo-saxon auquel on a donné le nom de « Rêve de la Croix » nous intéresse peu par son texte. C'est une méditation religieuse dont le sujet n'est pas proprement hagiographique. Mais l'histoire de sa transmission est curieuse. Il se lit dans le manuscrit anglo-saxon de Verceil et, pour une partie, sur la croix monumentale de Ruthwell, en caractères runiques, et sur le reliquaire d'un fragment de la Sainte Croix qui appartient au trésor de la collégiale des Saints-Michel-et-Gudule, à Bruxelles. MM. Dickins et Ross décrivent en détail la croix de Ruthwell, dont le troisième panneau représente la rencontre de S. Paul ermite et de S. Antoine, avec l'inscription : SCS . PAVLVS . ET . A ////////////////// FREGERT . PANEM IN DESERTO. Archéologues et linguistes s'accorderaient à dater cette inscription de la première moitié du VIIIe siècle. L'histoire du reliquaire de Bruxelles n'est connue sur documents que depuis l'année 1315. La langue du texte qui y est gravé nous reporterait à la fin du Xe siècle ou peut-être au début du XIe. Il est posssible que le fragment de la

vraie Croix qu'il renferme soit celui qui fut envoyé, d'après la chronique anglo-saxonne, par le pape Marin au roi Alfred, en 885. Le poème, lui, est plus ancien. Il fut peut-être écrit à l'occasion de la découverte d'un fragment de la Croix par le pape Sergius, en 701. Ceolfrith, abbé de Wearmouth et de Jarrow, était précisément à Rome cette année-là. On imagine volontiers qu'il ait, à son retour, introduit dans son pays le culte de la vraie Croix. C'est à tout le moins une coïncidence curieuse que la date concorde assez exactement avec celle que l'archéologie et la philologie assignent à l'inscription de Ruthwell. La critique interne permet de conclure avec sûreté que le poème a été rajeuni à une époque postérieure, sans doute à la fin du IXe siècle. Ce serait la date à laquelle parvint au roi Alfred la relique envoyée de Rome. Nous n'avons trouvé au point de vue historique qu'une impropriété de termes fort pardonnable : cathédrale pour collégiale. L'église des Saints-Michel-et-Gudule n'est point une cathédrale.

C'est également une relique de la vraie Croix, et l'une des plus considérables par ses dimensions, qui a donné son nom à l'abbaye de Holy Cross, en Irlande, dans le comté de Tipperary. M. Callanan en retrace l'histoire et décrit minutieusement, du point de vue archéologique, les ruines du monastère. Plus d'une erreur est à signaler dans le texte des inscriptions reproduites par l'auteur. P. GROSJEAN.

Pierre DAVID. *Saint Ferjus, évêque de Grenoble au VIIe siècle.* Grenoble, Didier et Richard, 1930, in-8°, 30 pp. (= *Études d'histoire et d'archéologie dauphinoise*, II).

Nous nous excusons de signaler avec un sensible retard cette intéressante publication. Dans sa brièveté méritoire, elle est de celles qui enrichissent notablement un sujet demeuré jusqu'ici fort pauvre. A la date du 12 janvier, Bollandus avait inséré dans les *Acta* (Ian. I, 743) une quinzaine de lignes sur S. Ferjus (« De S. Fergeolo »), évêque de Grenoble et martyr. Ne disposant d'aucun texte ancien, il s'était contenté de communiquer au lecteur la notice de Du Saussay, suivant laquelle Ferjus aurait péri de mort violente sous Ébroïn. Mgr Duchesne a donné à *Ferreolus* (la forme *Fergeolus* est une altération qu'on ne rencontre pas avant le XIIIe siècle) une place entre les évêques Clair et Boson (*Fastes épiscopaux*, I², p. 232), tout en regrettant qu'il ne nous reste sur ce saint personnage qu'« un souvenir liturgique faiblement documenté ». M. David a ravivé ce souvenir ; il édite d'après de vieux bréviaires de Grenoble, parmi lesquels le manuscrit 136 (784), du XVe siècle (et non du XIVe ; cf. LEROQUAIS,

t. II, p. 125), des leçons historiques sur S. Ferjus. Ces leçons, comme il est aisé de le constater, ont été extraites d'une *Passio Ferreoli*, dont le texte complet, aujourd'hui perdu, servit encore au jurisconsulte Aymar du Rivail, dans son *De Allobrogibus*, rédigé en 1553. Du Rivail, fort heureusement, a résumé les paragraphes du récit qui manquent aux bréviaires.

M. D., en nous restituant ces reliques littéraires de la tradition grenobloise, a su s'en servir avec méthode pour replacer S. Ferjus dans le cadre de l'histoire. Ce n'est pas pourtant que le document y suffise par lui-même. Il s'en faut ; c'est un panégyrique, d'où l'on retire avec peine quelques données précises. Aucun point de repère chronologique. Mais ce silence est comblé grâce à la liste épiscopale, qui situe Ferreolus entre 654 et 664. L'hagiographe, c'est manifeste, n'aperçoit plus, à distance, le fond historique du drame où Ferjus perdit la vie. Il y voit le crime de quelques misérables, poussés par le démon à contrecarrer la prédication du saint. Du moins ses indications sur la scène du meurtre — une petite esplanade, au pied du Mont Esson, non loin des saulaies de l'Isère — et sur le lieu de la sépulture — le cimetière actuel de La Tronche — paraissent puisées à bonne source. M. D. s'applique à le montrer. De plus, certains textes contemporains, tels que la *Passio Aunemundi* et la *Vita Wilfridi*, lui permettent d'aller plus avant et de rattacher à une série d'exécutions politiques la mort de l'évêque, ravi à ses ouailles au cours d'un simulacre de tumulte populaire. M. D. rappelle que l'assassinat d'Arcontius de Viviers tombe un 8 janvier ; la même expédition fut-elle fatale, le 12 du même mois, à S. Ferjus ? L'hypothèse, il faut en convenir, joue ici son rôle. En tout cas, M. D. n'hésite pas à rendre responsable de cette politique de rigueur le maire du palais de Neustrie, Ébroïn. Il rejoint par là Du Saussay et les *Acta Sanctorum*.

Dans la même série d'*Études* dauphinoises avait déjà paru, en 1929, un autre travail de M. D. : *L'archevêque Rostaing. Un conflit entre Vienne et Romans au Xe siècle.* M. C.

Gerhard Eis. *Die Quellen für das Sanctuarium des Mailänder Humanisten Boninus Mombritius.* Berlin, Ebering, 1933, in-8°, 137 pp. (= *Germanische Studien*, Heft 140).

L'annonce d'une étude sur Mombritius excite naturellement une certaine curiosité. Va-t-on apprendre enfin d'où sont tirés les textes de ce recueil célèbre, dont quelques-uns sont d'une réelle importance pour l'histoire de la littérature hagiographique ? Nous voudrions

pouvoir dire que M. Eis nous apporte la lumière attendue, ou au moins quelque lueur pour nous mettre sur la voie d'une solution. Or voici le résultat de son travail. Sur les 334 pièces dont se compose la volumineuse collection, 73 sont tirées de Vincent de Beauvais, 22 de la Légende dorée, 119 sont de provenance inconnue, 120 sont empruntées au *Magnum Legendarium Austriacum*, celui qui a été décrit au t. XVII des *Analecta*. Cette dernière conclusion que M. E. présente comme le résultat de ses recherches, est simplement illusoire, et mal formulée. Il fallait dire que 120 textes du recueil se retrouvent également dans le Légendier autrichien, ce qui était facile à constater par le simple usage de la *Bibliotheca hagiographica latina*. Très probablement l'auteur ne l'a pas connue ; il en cite le titre à la dernière page de son livre et rien n'indique que le maniement de ce répertoire lui soit familier. Mais la portée de ses identifications superficielles n'est pas celle qu'il suppose. Il regarde le Légendier autrichien comme « l'œuvre d'un moine allemand inconnu », à laquelle un humaniste milanais a daigné puiser malgré son orgueil et son mépris pour le « Deutschtum », équivalent pour lui à « Barbarentum ». Tout le monde sait que le légendier n'est pas ce qu'on peut appeler un ouvrage ; c'est une compilation que l'on doit attribuer non à un auteur, mais à un *collector*, comme nous l'avons appelé (*Anal. Boll.*, XVII, 98). Que dans un recueil formé dans l'Allemagne du Sud se retrouvent des recensions qui avaient cours dans les pays voisins, il n'y a rien là que de très naturel, et Mombritius a pu trouver et a trouvé probablement dans les manuscrits de l'Italie du Nord les mêmes pièces qui figurent dans le Légendier autrichien. M. E. aurait dû explorer les bibliothèques italiennes, et analyser les manuscrits. On ne voit pas qu'il s'en soit soucié ni qu'il ait compulsé les catalogues. Il n'a pas même étudié le texte des légendes dont il s'occupe, et il ne faut pas lui demander si telle recension de Mombritius est meilleure ou seulement plus ancienne qu'une autre de source différente. Voir, par exemple, comme il s'exprime au sujet de la Vie de S. Martin (p. 123). La place importante que le texte du *Sanctuarium* occupe dans la tradition de Sulpice Sévère lui a complètement échappé. H. D.

L. Mattei-Cerasoli O. S. B. *Codices Cavenses*. Pars I : Codices membranacei. Badia di Cava, 1935, in-4°, VII-133 pp.

Les principaux manuscrits de la bibliothèque de l'abbaye de Cava avaient été décrits dans l'appendice du *Codex diplomaticus Cavensis*, publié de 1873 à 1893. Le P. Mattei-Cerasoli, qui depuis

plusieurs années s'intéresse à l'histoire et au trésor de la vieille abbaye, a entrepris l'édition du catalogue complet des manuscrits de la bibliothèque. Le premier volume comprend les manuscrits en parchemin. Ils sont au nombre de 65. C'est relativement peu et il n'est pas douteux que l'ancien fonds était plus considérable. Il semble bien qu'il faut attribuer la perte de plusieurs codices à la mauvaise administration des abbés commendataires qui à partir du xve siècle furent préposés au gouvernement du monastère. Par contre, les accroissements, au cours des cinq derniers siècles, furent très réduits. Le principal eut lieu en 1807. L'archiviste de Cava put acheter à Salerne huit manuscrits qui provenaient de la Chartreuse de Saint-Laurent de Padula.

Les excellentes tables dont est muni le volume du P. M.-C. permettent de se rendre compte rapidement du contenu des manuscrits. Les textes hagiographiques sont rares. Le codex n° 5, un lectionnaire du xiie siècle, renferme, outre un sermon et des pièces liturgiques en l'honneur de S. Loup de Troyes, une *Vita sancti Lupi* (*BHL.* 5089). Les variantes les plus importantes que présente la recension de ce manuscrit par rapport à l'édition des *Acta Sanctorum*, ont été notées avec soin dans le tome V du *Codex diplomaticus Cavensis* (p. 19-28). Le manuscrit n° 24 est un beau volume écrit en 1295 sur l'ordre de l'abbé Léon II, qui y a fait transcrire la Vie des saints fondateurs du monastère : les SS. Alferius, Leo, Petrus, Constabilis (*BHL.* 302, 4840, 6767, 1926). C'est d'après ce codex qu'en 1912, les religieux de Cava rééditèrent la biographie des quatre saints (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 436). Dans le n° 50 on rencontre la recension de la *Vita Amici et Amelii*, telle qu'elle a été reproduite par Vincent de Beauvais et Mombritius. Le P. M.-C. a décrit avec quelques détails l'intéressant calendrier qui se trouve en tête du manuscrit n° 19, écrit en 1280. Malheureusement le savant bibliothécaire n'a pas indiqué à côté des noms qu'il transcrivait la date du culte ; il a également négligé de distinguer, dans la liste, les fêtes des saints de la commémoration des obits des abbés. Le P. M.-C. a eu l'amabilité de nous communiquer des renseignements complémentaires sur ce calendrier. Quelques particularités méritent d'être signalées. Des trois saints d'Édesse, Gurias, Samonas et Abibos, qui le plus souvent sont mentionnés ensemble le 15 novembre, S. Abibos est ici inscrit isolément au 2 septembre, tandis que Gurias et Samonas sont inscrits au 21 novembre. L'insertion de la fête de S. Abibos au 2 septembre est attestée déjà par le martyrologe syriaque de Wright ; quant à la

date du 21 novembre nous la rencontrons également dans un autre manuscrit de Cava, que nous citons plus bas et dans un ancien calendrier de Capoue : *S. M. Samonae, Guriae et Abibus* (sic). Voir Michael Monachus, *Sanctuarium Capuanum* (Neapoli, 1630), p. 411. Notons en outre que la notice des trois saints d'Édesse ne se trouve que très rarement dans les anciens calendriers occidentaux. En étudiant les Actes des trois martyrs, E. von Dobschütz constatait qu'il n'y avait en Occident aucune trace du culte avant le xve siècle (*Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurjas, Samonas und Abibos*, dans *Texte und Untersuchungen*, t. 37, p. lviii ; cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 332 ; voir aussi F. C. Burkitt, *Euphemia and the Goths*, London, 1913, pp. 29, 30 ; cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 67). Au 5 novembre, signalons Ste Trophimena, qui ailleurs est fêtée le 5 juillet (cf. *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 5). Le S. Guarus, martyr, mentionné le 27 novembre n'est pas facile à identifier. Faudrait-il y reconnaître S. Varus dont la fête est plus souvent fixée au 19 octobre? (cf. *Act. SS.*, Oct. t. VIII, p. 423-36).

Le P. M.-C. a été encore plus bref dans la description du calendrier, qui se lit dans le missel monastique du xiie siècle (n° 38). Nous avons sous les yeux la liste complète des saints du mois de novembre. Les mentions les plus caractéristiques que nous rencontrions dans le calendrier précédent se retrouvent ici : au 5 novembre, Ste Trofimena, v. ; au 21 novembre : SS. Samonas et Gurias ; au 27 novembre, S. Guarus, martyr. L'auteur ne semble pas s'être servi de la *Bibliotheca hagiographica latina* pour identifier les textes des Vies de saints. La simple indication de ce répertoire lui aurait permis de supprimer de nombreuses références bibliographiques. B. G.

J. Virey. *Les églises romanes de l'ancien diocèse de Mâcon. Cluny et sa région.* Mâcon, Protat, 1935, in-4°, xv-475 pp., nombreuses illustrations.

Le beau travail de M. Virey sur les églises romanes de l'ancien diocèse de Mâcon, présenté en 1887 à l'École de Chartes, fut publié quelques années plus tard dans les *Mémoires de la Société Éduenne* (1889-1891). Un tirage à part très restreint avait été rapidement épuisé. Après quarante-cinq ans, l'auteur s'est décidé à réimprimer un livre devenu absolument introuvable. Le plan de la première édition a été conservé : brève indication des limites du diocèse de Mâcon ; caractères généraux de l'architecture romane dans cette région ; notices de chaque église. Cette dernière partie est considérablement augmentée. M. V. a découvert de nombreux édifices ro-

mans qui lui avaient échappé lors de sa première enquête. Dans celle-ci, il n'en avait relevé que cinquante-cinq ; il en décrit maintenant quatre-vingt-douze. Il est peu probable que de nouvelles investigations fassent découvrir des monuments ignorés jusqu'ici. Vu le grand nombre d'églises pour lesquelles il n'est pas possible de fixer, même approximativement, une date, l'auteur a classé les notices, non plus dans l'ordre chronologique mais dans l'ordre alphabétique.

Si nous exceptons ces nouvelles notices, l'ouvrage n'a subi que peu de remaniements. M. V. semble s'être fait scrupule de modifier le texte de la première édition. Les pages consacrées à Cluny ont été republiées presque sans changement. Les lecteurs ne manqueront pas de regretter que M. V. n'ait pas cru devoir exposer, avec les développements qu'ils comportent, les problèmes d'histoire et d'archéologie soulevés par les fouilles entreprises, sous la direction de M. K. J. Conant, par la Mediaeval Academy d'Amérique. Ayant pris une part active à ces travaux, il était qualifié mieux que personne pour en faire connaître les résultats. Les nouvelles publications relatives à l'histoire de Cluny n'ont été qu'incomplètement signalées. « Pour une bibliographie plus étendue, écrit M. V. (p. 14), voir l'étude sur Cluny insérée dans le présent travail et où nous indiquons les sources manuscrites et imprimées. » Cette note qui se lisait dans la première édition, n'est plus tout à fait exacte, car M. V. ne cite pas tous les ouvrages importants parus depuis cinquante ans.

Le savant archéologue a minutieusement interrogé le témoignage des textes. Ceux-ci sont fort rares : « Pour les édifices antérieurs à l'abbatiale de saint Hugues, la date du XIe siècle qui leur est attribuée ne s'appuie la plupart du temps sur aucun texte ancien » (p. IX). Le livre de M. V. aurait encore gagné en intérêt, si, pour chaque édifice, les plus anciens témoignages écrits : actes de consécration d'autels, d'églises, mentions de chroniques, etc., avaient été signalés d'une manière méthodique. L'auteur nous trouvera peut-être bien exigeant ; en réalité, nous sommes surtout désireux de bénéficier dans la mesure la plus large possible de ses connaissances archéologiques.

B. G.

Maïeul CAPPUYNS O.S.B. *Jean Scot Érigène*. Louvain, Abbaye du Mont-César, et Paris, Desclée De Brouwer, 1933, in-8°, XXIII-414 pp. (= *Universitas Catholica Lovaniensis. Dissertationes ad gradum magistri in Facultate Theologica consequendum conscriptae.* Series II, tomus 26).

Dom Cappuyns a choisi pour sa dissertation de maîtrise un sujet

vaste et important, qu'il a excellemment traité. La vie et l'œuvre de Jean Scot sont exposées dans une première partie, tandis que la seconde analyse sa pensée. Ces dernières pages ressortissent uniquement à la philosophie et à la théologie. Mais, dans la première section, Dom C. fait de l'histoire, et même, à propos de la mémoire de Jean Scot, de l'hagiographie.

Par manière d'introduction, l'éducation du futur écrivain dans son pays natal : ici les conjectures sont nombreuses et devaient l'être, car, il faut l'avouer, nous connaissons mal l'état de l'Irlande au début du IXe siècle. Le moindre intérêt de ces chapitres n'est pas de faire passer sous les yeux du lecteur les opinions, souvent étranges, avancées par les érudits de tous les temps sur l'origine de Jean Scot et sur ses premières années. Quant à la formation littéraire et scientifique que son héros a pu se donner en Irlande, les conclusions modérées de Dom C. nous paraissent justes, bien que le tableau soit fort poussé au noir. Il s'agit d'un argument *ex silentio*. Mais que nous reste-t-il des bibliothèques monastiques irlandaises après les dévastations scandinaves et tous les troubles qui ont bouleversé l'île au cours des âges ? Suivent des chapitres sur le grammairien, le controversiste, le traducteur et le penseur. Enfin la *gloria postuma* du philosophe et théologien irlandais (p. 252), en particulier dans les traditions locales, souvent plus que douteuses, de Malmesbury. Aux pages 73-74, Dom C. examine l'authenticité d'un opuscule attribué à Jean Scot et qui touche de près au genre hagiographique, la *Vita Boethii*. Il conclut en la rejetant.

Venons-en à quelques remarques de détail. Nous espérons qu'elles seront utiles, car l'auteur a constaté qu'une nouvelle édition des œuvres d'Érigène est depuis longtemps jugée indispensable, et il a entrepris de combler lui-même cette lacune. Il est assurément mieux préparé que quiconque à mener à bien cette tâche ardue.

Dom C. se plaint (p. 256, note 1) que les Bollandistes, au tome IV de novembre, p. 564-66, ne disent rien de la confusion que fit Trithème, en prenant l'évêque de Mecklembourg pour Jean Érigène. Elle est discutée à sa place, au nom de *Iohannes Scotus*, parmi les *Praetermissi*, p. 314. Dom C. trouvera au même endroit tous les éclaircissements nécessaires sur la commémoration de Jean Scot au martyrologe romain. Il ne réussit pas à débrouiller cette question parce qu'il se contente d'examiner une réimpression du martyrologe au lieu de remonter aux originaux (p. 255, note 2). Quant aux « martyrologes anglais » qu'il n'a point su identifier (ibid.), la référence vient du

Catalogus generalis de Ferrari (p. 438 : *Ex Martyrol. Angl.*). Ce dernier indiquait par là l'ouvrage, alors récent, de J. W., « A Catholicke Priest », sur lequel nous renvoyons à *Anal. Boll.*, XLIX, 212. Il n'est en effet pas question de Jean Scot dans l'autre *Martyrologium anglicanum* des auteurs du XVIIe siècle, celui de Whytford. Pour les *Connotationes* que Dom C. cite, au même endroit et de nouveau p. 260, note 1, d'après Gale et Leland, c'est le texte, connu par plusieurs manuscrits, dont la meilleure édition est encore celle de F. LIEBERMANN, *Die Heiligen Englands Angelsächsisch und Lateinisch* (Hannover, 1889). Le passage cité se lit dans cet opuscule, p. 17, n° 41. Il manque dans une recension anglo-saxonne ainsi que dans les versions latines employées par Liebermann. P. 259, note 3, à propos du genre de mort infligé, d'après la légende, à Jean Scot, il y avait lieu de citer, non Sénèque, *De clementia*, I, 15, mais les Actes de S. Cassien, martyr, *BHL.* 1625-1629. Dom C. est trop dur pour Lanfranc quand il écrit (p. 156) qu'on connaît son penchant et sa compétence en matière de faux. Les dernières conclusions des critiques sont loin de s'accorder avec les accusations portées jadis contre l'archevêque de Cantorbéry.

Il n'est pas tout à fait exact que l'adjectif *Eriugena* ait été calqué sur le modèle phonétique de *Graiugena* (p. 5, note 10). Une différence appréciable est que le nominatif *Ériu* est celui d'un thème en *n* (génitif *Érend*), tandis que *Graius* appartient à un thème en *o*. Il y a simple coïncidence de formes. Jean l'Irlandais s'est donné, à la mode du temps, un nom latinisé, en accolant la désinence *-gena* au nominatif du nom de son île natale. S'il avait connu tout ce que la philologie nous a appris, il se fût arrêté sans doute à une dérivation plus savante et plus conforme au thème de la déclinaison d'*Ériu*, du genre de *Erendogena*. Les philologues trouveront également à discuter les étymologies des différents noms de l'Irlande reproduites par Dom C., qui se montre ici un peu trop éclectique. Au même endroit et encore p. 14, l'auteur comprend mal un texte de Prudence de Troyes (*P. L.* CXV, 1194 A). Il oublie que c'est une conclusion toute moderne de la linguistique de considérer les Irlandais comme des Celtes. Pour les anciens, pour tout le moyen âge, *celticus* ne veut pas dire « celtique » au sens de la famille de langues à laquelle nous réservons ce terme ou de l'ensemble des races qui les ont parlées au cours des siècles. *Celtica eloquentia*, chez Prudence, ne peut avoir qu'un sens : « les savants, les théologiens, les écrivains de Gaule ».

C'est à tort également que Dom C. (p. 18, note 1) s'étonne des ex-

pressions fort modérées par lesquelles le P. John Ryan caractérisait naguère la connaissance de l'Écriture et la solidité de la formation théologique de S. Patrice, telles qu'elles apparaissent dans ses écrits (*BHL.* 6492-6494). Une plus grande familiarité avec ces textes aurait certes persuadé Dom C. que la langue de S. Patrice est pénétrée de réminiscences scripturaires, au point de former presque un centon, et nul ne peut contester que ses opinions théologiques n'avaient rien de hasardeux. Une erreur semble s'être glissée aussi dans la note 2 de la page 62 : Francis Douce vécut de 1757 à 1834 ; ses manuscrits ne reposaient donc pas encore à la Bodléienne du temps de Gabriel Naudé.

Traube avait fait remarquer que le nom d'*Aldelma, Aldhelm,* n'est pas irlandais. Cette conclusion n'est pas ébranlée par l'observation de Dom C. (p. 11, note 4), que rares sont les noms irlandais restés à l'état pur sur le continent. Plus rare encore, pensons-nous, serait le cas d'un nom irlandais transformé sur le continent en un nom authentiquement anglo-saxon. L'histoire des réfugiés bretons et gaulois en Irlande au Ve siècle (p. 16) nous paraît un mythe, auquel une conférence un peu aventureuse de Kuno Meyer a donné, il y a une trentaine d'années, une célébrité imméritée. P. 8, note 2, lire Malachie O'Morgar. P. 163, note 2, ligne 3, dans la citation, un *non* a été omis devant *respuatis*. P. 12, une faute d'impression semble s'être glissée dans la citation d'Érigène empruntée à Roger Bacon. Enfin, la correction des textes et titres anglais laisse à désirer en de nombreux endroits. P. GROSJEAN.

Alfred OTTO S. I. *Liber Daticus Roskildensis.* Copenhague, Levin et Munksgaard, 1933, in-4°, 224 pp.

Le manuscrit original du *Liber daticus* de Roskilde, martyrologe ou calendrier devenu nécrologe, a disparu, probablement dans l'incendie de Copenhague en 1728. Il n'en reste qu'une copie partielle exécutée par un érudit moderne, Th. Bartholin, vers 1680, et quelques extraits dispersés. Une édition satisfaisante avait été donnée par Langebek au tome III des *Scriptores rerum Danicarum*, p. 265-75, mais le texte n'avait jamais fait l'objet d'un commentaire développé. C'est à combler cette lacune que le P. Otto s'est consacré dans sa thèse de doctorat. Il s'est acquitté de sa tâche avec une diligence remarquable. Non seulement le *Liber daticus* est reconstitué, sous forme de tableau synoptique, montrant exactement ce qu'il doit aux diverses copies, mais chacune des mentions est accompagnée de notes érudites, résumant ce

que d'autres documents rapportent sur les personnages mentionnés. Cela forme un petit dictionnaire biographique des célébrités de Roskilde et des bienfaiteurs de la cathédrale au moyen âge, depuis 1074 jusqu'à 1512. Le P. O. a joint à ce travail, qui forme le corps du volume, d'autres textes qui nous éclairent sur le personnel du chapitre cathédral, au xv[e] siècle surtout : listes d'anniversaires, de distributions, de livres empruntés à la bibliothèque (parmi lesquels deux ou trois passionnaires), registre nominatif des chanoines, relevés de comptes etc. Enfin, des appendices reprennent en détail quelques-uns des problèmes historiques posés par le *Liber daticus* et pour lesquels une simple discussion en note offrait trop peu d'espace. L'introduction fournit une liste utile des nécrologes danois (à compléter par les remarques de M[lle] Ellen Jörgensen, *Historisk Tidskrift*, 1933-1934, p. 661-62), avec des notes sur leur origine et leur relation avec le martyrologe. Par un heureux hasard, Th. Bartholin nous a conservé également une liste des fêtes propres à l'Église de Roskilde. Il est difficile d'apercevoir sur quels principes cet érudit a basé son choix, mais ce fragment est trop précieux pour être négligé. On sait en effet combien pauvres sont nos renseignements sur la liturgie scandinave au moyen âge. Voici ce bref document (p. 33-34) : 14 juin : *Festum Reliquiarum Roskildis ;* 16 juin : *Willelmi confessoris* (abbé de Roskilde ; cf. *Act. SS.*, Iun. t. III, p. 1) ; 25 juin : *Translacio S. Kanuti ducis ;* 10 juillet : *S. Knutonis regis et martyris* (S. Canut) ; 14 juillet : *Translatio duorum capitum XI virginum Roskildis* (cf. *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 628) ; 29 juillet : *S. Olavi regis et martyris ;* 25 août : *Translatio capitis B. Lucii Roskildis* (le pape Lucius était patron de la cathédrale) ; 30 novembre : *Translatio brachii S. Willelmi Rosk. ;* 7 janvier : *Passio S. Kanutis ducis et martyris ;* 1[er] février : *Brigide virginis* (l'abbesse de Kildare) ; 3 février : *Ansgarii episcopi et confessoris ;* 5 juin : *Bonefacii episcopi ;* 20 juillet : *Margarete virginis IX lectionibus ;* 19 août : *Magni martyris ;* 20 août : *S. Bernardi abbatis ;* 6 décembre : *S. Nicholai episcopi et confessoris.*

P. GROSJEAN.

Liselotte JUNGE. *Die Tierlegenden des hl. Franz von Assisi.* Leipzig, Hinrichs, 1932, in-8°, IX-129 pp. (= *Königsberger historische Forschungen*, 4).

E. RIPPL. *Das alttschechische Leben des heiligen Franziskus von Assisi.* Einleitung, Text mit kritischen Anmerkungen, Wörterbuch. Prag, Taussig und Taussig, 1931, in-8°, XVII-160 pp., 5 fac-similés (= *Veröffentlichungen der Slawistischen Arbeitsgemeinschaft an der Deutschen Universität in Prag*, II. Reihe, Heft 3).

G. De Simone. *Frate Pecorella del buon Dio.* Venezia, Libreria Emiliana, 1934, in-8°, 93 pp.

Le sermon de S. François aux oiseaux est un des traits les plus connus de sa légende. P. Sabatier, après avoir rapporté cette scène charmante, dit que la sympathie de François pour les animaux n'est qu'une manifestation de son sentiment de la nature : « Ce sentiment, écrit-il, a quelque chose de vivant, de sain, de robuste. C'est cette veine de poésie qui a rendu à l'Italie conscience d'elle-même, lui a fait oublier en quelques années le cauchemar des idées cathares, et l'a arrachée au pessimisme. Par elle aussi, François est devenu l'initiateur du mouvement artistique qui a précédé la Renaissance. » Avant Sabatier, Thode avait déjà représenté S. François comme un précurseur de la Renaissance. Cette interprétation de la Vie de S. François ne recueillit pas l'approbation unanime des historiens. Tilemann, Schrade, Ganzenmüller voyaient en S. François le représentant typique du moyen âge. Si, frappée par cette divergence d'appréciation, Mlle Junge a, de son côté, essayé de se faire une idée aussi exacte que possible de la physionomie de S. François, elle n'a toutefois pas voulu rouvrir ce débat. Son travail a un objet plus limité. En voici le contenu. Dans la première partie, l'auteur énumère, d'après les anciennes biographies, et plus particulièrement d'après Thomas de Celano, tous les traits qui montrent la sympathie que François avait envers les animaux. Pour chaque trait, Mlle J. examine si la littérature hagiographique ou la littérature classique n'offre pas des thèmes identiques ou apparentés. L'auteur recherche ensuite, à travers le témoignage des premiers biographes, quelle fut en réalité l'attitude de S. François à l'égard de la nature et plus spécialement à l'égard des animaux. Patiemment, Mlle J. tâche de faire le départ entre ce qui est légendaire et ce qui peut être considéré comme un fait réel et dûment attesté. Ces pages, très érudites, où des épisodes de la vie de S. François sont mis en parallèle avec des épisodes de la vie de Pythagore, où l'on traite doctement de la signification théologique et métaphysique des animaux, n'apportent cependant pas beaucoup de clarté dans le problème que Mlle J. s'est proposé de résoudre. Si l'auteur avait voulu composer un répertoire où auraient été groupées et confrontées toutes les légendes sacrées ou profanes, dans lesquelles les animaux jouent un rôle quelconque, ce souci d'érudition aurait été parfaitement justifié ; mais ici, puisqu'il ne s'agissait que de retrouver dans les plus anciennes Vies ce qui caractérise l'attitude de S. François à l'égard des animaux, il ne fallait retenir de cette enquête que les récits qui ont exercé une influence sur les pre-

miers biographes de S. François. Au terme de son enquête, Mlle J. aura pu constater elle-même qu'une grande partie des matériaux réunis n'était d'aucun intérêt pour le sujet qu'elle voulait traiter. Les conclusions de son travail, rédigées avec toutes les nuances souhaitables, le prouvent assez. Il n'est pas douteux que les premiers historiens de S.François ont puisé chez d'autres auteurs hagiographiques des expressions et parfois même des thèmes qu'ils ont adaptés avec plus ou moins d'art ; mais, dans beaucoup de cas — et cela vaut surtout pour Thomas de Celano — ils rapportent des faits réels et vécus, qui révèlent la piété profonde et filiale de François, son sentiment naïf en face de la beauté de la création. Il n'y a rien ici de livresque ni d'emprunté. Parmi les contemporains du saint d'Assise on rencontre des auteurs qui parlent de la nature, mais souvent ils le font en termes abstraits et conventionnels ; leurs dissertations savantes et allégoriques n'ont pas la spontanéité de sentiment, si vive dans S. François. Une phrase de l'*Imitation*, ainsi que le remarquait Sabatier, dit excellemment comment il faut comprendre la sympathie que S. François manifestait à l'égard des êtres les plus humbles : « Si votre cœur était droit, toute créature serait pour vous un miroir de vie et un livre de sainte doctrine. »

Le paragraphe relatif aux sources présente quelques lacunes. Il n'était pas nécessaire, tout le monde en conviendra, d'exposer en détail la bibliographie des documents relatifs à la Vie de S. François, mais il eût été souhaitable d'indiquer, dans ce paragraphe, les principaux passages où, suivant l'expression du *Speculum perfectionis*, il est question *de amore S. Francisci ad creaturas et creaturarum ad ipsum*. Mlle J. cite le *Speculum* d'après l'ancienne édition de Sabatier (1898). La nouvelle édition, parue en 1928, aurait été consultée avec profit. En outre, la recension de ce même document,telle qu'elle a été publiée par le P. Lemmens, présente un texte plus ancien que celui de Sabatier. La comparaison des passages relatifs à l'amour de S. François pour les créatures n'aurait pas été superflue. P. 4, note 1, Mlle J. se méprend sur une citation du livre de Goetz, *Die Quellen zur Geschichte des heiligen Franz von Assisi* (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 521). Goetz avait comparé la lettre de S. François *ad populorum rectores* au projet manifesté par le saint de demander à l'empereur une loi protégeant les alouettes et stipulant en outre que, le jour de Noël, on nourrirait avec un soin particulier les ânes et les bœufs. Mais le passage de Thomas de Celano ne parle pas d'une lettre que S. François aurait écrite à l'empereur sur ce sujet. Tous les textes pa-

rallèles sont d'accord pour dire : *Si locutus fuero imperatori, supplicabo et suadebo sibi ut amore Dei et mei faciat legem specialem...* Dans l'édition du *Speculum perfectionis* de Sabatier (1928) on trouvera réunis tous les passages relatifs à cet épisode.

Le titre du livre de M. Rippl dit clairement qu'il s'agit ici avant tout d'un travail qui intéresse les études de philologie tchèque. Le manuscrit d'Olmütz (Studienbibliothek, III. E. 7) n'était pas inconnu. Déjà en 1901, M. Černy en avait publié plusieurs textes : épîtres, évangiles, un rituel, mais il avait négligé le premier document transcrit dans ce codex, à savoir une Vie de S. Fr ançois en tchèque. C'est une traduction de la Vie écrite par S. Bonaventure (*BHL.* 3107). Pour deux parties de la *Vita*, à savoir le prologue et le chapitre VI, l'auteur publie, en regard du texte tchèque d'Olmütz le texte latin original et deux autres versions, également en tchèque, contenues, l'une dans un manuscrit de Prague, l'autre dans un manuscrit de la bibliothèque Černin à Neuhaus.

Le frère Léon, compagnon de S. François, reçut de lui le surnom de *Pecorella del buon Dio.* M. G. De Simone reproduit dans une petite plaquette joliment illustrée une série d'articles qu'il avait publiés naguère dans l'*Italia Francescana.* Ainsi que le fait remarquer le P. Ottavio da Alatri dans la préface, il ne faut pas chercher ici des discussions critiques sur les origines du *Speculum* et de la légende des Trois compagnons, mais un essai tout vibrant d'admiration pour un des plus sympathiques confrères de S. François. B. G.

Paolo M. Sevesi. *Beato Giacomo Oldi da Lodi, sacerdote del Terzo Ordine di S. Francesco.* Lodi, 1933, in-8°, 73 pp., 4 pl. Extrait de l'*Archivio storico Lodigiano.*

Id. *San Miro Paredi da Canzo eremita del Terz' Ordine serafico.* Milano, Istituto S. Gaetano, 1935, in-12, 52 pp., ill.

Plusieurs fois déjà nous avons eu l'occasion de présenter à nos lecteurs des études d'hagiographie franciscaine dues au P. Sevesi O. F. M. (voir p. ex. *Anal. Boll.*, XXXIX, 428 ; XLVIII, 247 ; L, 438). En vue d'obtenir la confirmation du culte rendu *ab immemorabili* au B. Jacques Oldi († 1404), l'érudit Frère Mineur vient de consacrer à ce tertiaire de Lodi un petit volume bien documenté. Il y publie intégralement (p. 9-50) la Vie et les Miracles, rédigés en italien par fra Bassano Dardanone, confesseur du bienheu reux, et dont les *Acta SS.* ont donné une traduction latine abrégée (April. II, 601-608). Le chapitre suivant : « Culto pubblico ecclesiastico al B. Giacomo Oldi » (p. 51-62) serait intitulé plus justement : « Culte, translations, biblio-

graphie ». Parmi les documents édités en appendice, il faut signaler le testament du B. Jacques (p. 62-67), dont Papebroch n'avait publié que les passages essentiels (t. c., p. 608-609).

Un autre personnage dont le P. S. s'applique à faire reconnaître le culte immémorial, l'ermite S. Mir, vénéré à Sorigo, au diocèse de Côme, n'a pas eu, semble-t-il, de biographie ancienne. Le plus vieux texte qui nous ait conservé son nom, l'Invention du corps en 1452 (*BHL.* 5972), est si laconique, qu'il ne permet même pas de déterminer en quel siècle il a vécu. On a voulu faire passer ce pèlerin solitaire pour un tertiaire franciscain, et le P. S. en dépit des arguments de P. L. Tatti (*Martyrologium Novocomense*, p. 89) et de Papebroch (*Act. SS.*, Maii II, 605), croit devoir se rallier à cette étrange revendication, lancée pour la première fois par André Ferrari (1653) et soutenue avec chaleur par M. G. Stampa, *Atti del B. Miro* (Milan, 1732), t. I, p. 64-71. Composé à l'occasion de la récognition des reliques en 1932, l'opuscule du P. S. est déjà parvenu à sa troisième édition : c'est dire qu'il est adapté au goût des fidèles qui fréquentent le sanctuaire de Sorigo.

Fr. Halkin.

Giuseppe Boffito. *Scrittori Barnabiti o della Congregazione dei Chierici regolari di San Paolo. Biografia, Bibliografia, Iconografia.* Firenze, Leo S. Olschki, 1933-1935, in-4°, t.I-III, xv-685, 635, 583 pp., nombreuses illustrations.

L. M. Levati e I. M. Clerici. *Menologio dei Barnabiti.* Vol. I-VIII. Genova, Scuola Tipografica Derelitti, 1932-1935, in-8°, 503, 359, 371, 319, 337, 340, 319, 318 pp., illustrations.

La Congregazione dei Chierici regolari di S. Paolo detti Barnabiti nel IV Centenario dalla fondazione, 1533-1933. Genova, Tipografia Artigianelli, 1933, in-4°, xv-455 pp., nombreuses illustrations.

Adriano Bernareggi. *Le Origini della Congregazione degli Oblati di S. Ambrogio.* Milano, Tipografia S. Lega Eucaristica, 1931, in-4°, 63 pp. Estratto di *Humilitas*, n° 21.

En 1836, paraissait à Rome le premier volume de la *Bibliotheca scriptorum e congregatione clericorum regularium S. Pauli* du P. Ungarelli, barnabite. Il comprenait environ cent cinquante notices biographiques et bibliographiques de religieux qui avaient illustré le premier siècle d'histoire de l'Ordre fondé par S. Antoine-Marie Zaccaria (1533-1633). Les volumes suivants ne virent jamais le jour. Le P. Boffito, dont le nom est favorablement connu dans les milieux littéraires et érudits de la péninsule, avait projeté de compléter le travail de son devancier. A la réflexion, il a jugé préférable de composer un nouveau répertoire, dont le plan est plus vaste et répond mieux

aux exigences de la science moderne. Chaque notice comporte une esquisse biographique, l'énumération aussi complète que possible des travaux qui renferment des renseignements sur l'auteur, et enfin la liste de ses œuvres. S'il s'agit d'un saint ou d'un bienheureux, le P. B. donne des indications très détaillées sur son iconographie. Jusqu'ici trois volumes ont paru, le quatrième est sous presse. Nous en avons reçu un tirage à part contenant la notice de S. A.-M. Zaccaria. Parmi les articles qui se rapportent aux études hagiographiques, nous relevons les notices consacrées au saint fondateur et à ses deux compagnons Jacques Morigia et Barthélemy Ferrario, à S. Alexandre Sauli, au B. François-Xavier Bianchi. A côté de ces articles biographiques, le P. B. a inséré d'importantes monographies sur les principaux centres d'activité des religieux barnabites, par exemple, Milan, Florence, Rome, Pérouse, Moncalieri. L'Ordre a été surtout prospère en Italie. Toutefois les fils de S. Antoine-Marie Zaccaria ont eu un apostolat fécond en bien d'autres régions. Sous Henri IV, ils évangélisèrent le Béarn ; au XVIIIe siècle, le Saint-Siège leur confia les missions de Birmanie. Rappelons également leurs efforts, au cours du XIXe siècle, pour la conversion du peuple russe. On trouvera les principaux renseignements sur ce sujet dans les articles consacrés aux PP. Schouvaloff et Tondini.

Malgré la difficulté des temps, le P. B. n'a pas hésité à illustrer abondamment les volumes de la *Biblioteca Barnabitica*. Cette illustration est très instructive et fera la joie des bibliophiles. Les frontispices, lettrines, initiales historiées, culs de lampe, gravures, portraits, reproductions d'actes officiels, sont en grande partie empruntés aux œuvres signalées dans le répertoire.

Dans sa préface, le P. B., rappelant les nombreux ouvrages bibliographiques publiés par plusieurs ordres religieux, regrettait que dans ce domaine, les clercs de S. Paul n'eussent publié aucun travail d'ensemble. Désormais, grâce au vigoureux effort du savant religieux, cette lacune est comblée. Pour commémorer le quatrième centenaire de leur fondation, les Barnabites ne pouvaient élever un monument plus glorieux et plus utile.

Le P. Levati, avec la collaboration de plusieurs de ses confrères, a commencé la publication d'un ménologe de la Congrégation des Barnabites. L'ouvrage comprendra douze volumes : huit sont parus (janvier-août). Les auteurs, écrivant dans un but d'édification, ont surtout développé la partie biographique, tandis que la bibliographie est réduite à l'essentiel. Il suffisait d'ailleurs, dans la plupart des cas, de renvoyer à la *Biblioteca Barnabitica*. Le nombre des notices

est considérable : religieux morts en odeur de sainteté, cardinaux, évêques, préposés généraux de l'Ordre, missionnaires, écrivains, prédicateurs, saints personnages qui s'intéressèrent d'une manière spéciale à la Congrégation des Barnabites, tels S. Charles Borromée, S. François de Sales. Le P. L. a largement mis à contribution les archives de son Ordre et, de ce chef, son travail offre à l'historien de nombreux renseignements qu'il serait impossible de trouver ailleurs.

Les Barnabites ont tenu également à commémorer le quatrième centenaire de leur fondation par la publication d'un ouvrage qui retrace à grands traits les origines de la Congrégation, sa propagation en Italie et dans les autres pays d'Europe, l'histoire de ses missions. On trouvera dans ce volume un exposé très complet de toutes les œuvres de zèle accomplies par les fils de S. Antoine-Marie Zaccaria dans les différentes branches de l'apostolat.

L'article de M. Adrien Bernareggi sur les origines de la Congrégation des Oblats de S. Ambroise sera bien accueilli par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de S. Charles Borromée. Dans son zèle pour la réforme du clergé, le saint archevêque a toujours cherché à s'entourer d'auxiliaires intelligents et dévoués. Il les choisissait de préférence parmi les nouveaux ordres de clercs réguliers qui prirent naissance pendant le XVIe siècle. Mais comme les vues des supérieurs religieux étaient souvent en contradiction avec celles du prélat, il se produisait facilement des situations tendues, d'autant plus inévitables que S. Charles était très personnel dans tout ce qui regardait l'administration de son diocèse. « Il carattere personalissimo del suo governo » dit justement M. B. On comprend dès lors que le cardinal de Milan souhaitait avoir à sa disposition des religieux qui ne dépendissent que de lui. Il expose sans détour, dans une lettre du 17 décembre 1577, comment il conçoit les rapports entre l'Ordinaire et les ordres religieux : « Essi (les prêtres de l'Oratoire) intendono, che quella Congregatione de Padri, che si metterà qui, sia come membro di quella di Roma et habbia dipendenza di là, et io intendo che abbia da dipendere assolutamente di qua, desiderando però valermi di cotesti Padri di Roma in cominciare et indirizzar questa opera. » C'est à la suite de ces difficultés que peu à peu naquit chez S. Charles l'idée de créer une congrégation de prêtres destinés à le seconder dans ses travaux d'apostolat et qui ne relèveraient que de lui. Telle fut l'origine de la Congrégation des Oblats de S. Ambroise. S. Charles composa lui-même la règle, dont il étudia avec soin les moindres détails. Il n'était plus dès lors obligé de recourir à des religieux de différents ordres et n'était plus exposé à entendre le reproche que lui adressait avec

sa franchise habituelle S. Philippe Neri : « Quanto alla sensualità (c'est-à-dire le souci des intérêts propres) che dice di noi, mi perdoni S. Signoria Ill.ma, perché ha nome di essere non solo sensuale (intéressé) ma ladra, e questo lo dicono il vescovo di Rimini e di Vercelli e molti altri, perché quando può avere un soggetto non si cura di scoprire un altare per coprirne un altro. Amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica veritas. Mi perdoni S. S. Ill.ma se le scrivo così risentitamente. » La congrégation fondée par S. Charles a continué son œuvre et depuis 1611 elle s'appelle, en souvenir de son fondateur : *Congregazione degli Oblati dei Santi Ambrogio e Carlo.* B. G.

Konrad Kirch S. I. *Helden des Christentums.* Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1922-34, 12 vol. in-12 de 200 à 250 pp. (ou 64 fascicules de 30 à 60 pp.).

Vers Pâques 1914, le P. Kirch inaugura modestement une collection de Vies de saints, destinée au grand public et notamment à la jeunesse des écoles supérieures. En dépit des circonstances et grâce à la collaboration anonyme de plusieurs confrères, il a pu enfin mener à bon terme cette entreprise de longue haleine. Le douzième et dernier volume vient de paraître. Entre temps les premiers, rapidement épuisés, ont dû être réédités, quelques-uns même trois ou quatre fois. Sous le titre général de *Héros du christianisme,* c'est une galerie d'environ soixante saints ou groupes de saints, qui nous est présentée en trois panneaux correspondant aux grandes périodes de l'histoire de l'Église : antiquité, moyen âge, temps modernes. Chaque volume porte un sous-titre qui s'adapte avec plus ou moins de bonheur aux cinq ou six biographies qui le composent. Voici d'abord « l'Église des Martyrs » (de S. Paul à S. Cyprien), puis les « Champions de la foi en Orient » (d'Athanase à Jean Damascène), les « Docteurs de l'Occident » (d'Ambroise à Grégoire le Grand), et quelques « Figures de moines » (de S. Antoine à Syméon stylite et à S. Benoît). Le moyen âge est représenté par un groupe assez disparate de « lumières dans une époque de ténèbres » (de S. Boniface à S. Nil de Rossano), par « des rois et des pasteurs » (de S. Adalbert de Prague et S. Brun de Querfurt à S. Henri II et à Grégoire VII), par cinq « croisés » (Bernard de Clairvaux, François et Dominique, Claire et Élisabeth), enfin par des écrivains et des chefs d'armée qui ont mis au service du bien « leur plume et leur épée » (de Louis IX et Thomas d'Aquin à Jean de Capistran). Quant aux saints de l'époque moderne, de Thomas More aux BB. martyrs de l'Ouganda, ils ont été répartis en quatre groupes assez peu homogènes.

Le souci constant de l'édification s'allie parfaitement, chez le P. K. et ses collaborateurs, au respect de la vérité historique. Sans se livrer à des recherches approfondies, les auteurs ont su choisir, en général, des guides sûrs, et tout en les suivant ils n'ont pas renoncé à les contrôler de-ci de-là. Chaque notice est accompagnée de sobres notes explicatives, de références aux biographies développées parues en allemand ou en langues étrangères, enfin de l'indication des sources anciennes : on reconnaît à ce trait l'éditeur de l'*Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae* (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 186).

Trois petites remarques en terminant. La Congrégation de Saint-Maur ne doit pas son nom à l'abbaye « St. Maure bei Paris » (t. 3, p. 188), mais au patronage du saint moine « qui avait apporté la règle de S. Benoît en France » (E. Martène, *Histoire de la Congrégation de Saint-Maur*, t. I, 1928, p. 60). Les deux beaux volumes du P. Cavallera sur S. Jérôme ne devraient pas manquer dans la bibliographie (t. 3, p. 73). L'Église orientale est, comme de juste, fort bien représentée dans la première série (Antiquité) ; dans la seconde (Moyen âge) elle est presque absente, car S. Nil de Rossano, quoique appartenant au rite byzantin, a toujours vécu dans le monde occidental ; elle ne figure pas du tout dans la dernière série. N'eût-il pas été opportun, par exemple, de ranger au nombre des « héros du christianisme » l'évêque ruthène S. Josaphat, le prêtre arménien Der Gomidas (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 450), le B. Ghèbrè Michaël, martyr éthiopien, ou les trois laïques maronites tués à Damas en 1860 et béatifiés en 1926 ? On aurait ainsi combattu l'erreur trop répandue en nos pays, d'après laquelle, à l'époque moderne, seule l'Église latine a produit de vrais saints et de vrais martyrs. Fr. Halkin.

Anna Wyrembek et Józef Morawski. *Les légendes du « Fiancé de la Vierge » dans la littérature médiévale.* Poznań, Société des Amis des sciences, 1934, in-8°, 60 pp. (= *Prace Komisji filologicznej*, VII, 3).

Tout un cycle de Miracles de Notre-Dame a pour héros un jeune homme, clerc, chevalier ou fils de roi, qui renonce à l'amour d'une femme pour s'attacher uniquement à la plus belle des créatures, la Sainte Vierge. Une forme de cette légende se rencontre déjà dans une homélie de Bède (*P. L.*, XCIV, 422-23). L'*Index Miraculorum B.M.V.* du P. Poncelet en mentionne huit autres (*Anal. Boll.*, XXI, 360), et la liste pourrait aisément être allongée : pour s'en convaincre, il suffit de consulter le rarissime *Index miraculorum marianorum* de Fl. Holik (Budapest, 1920) et la plaquette récente *Sponsus marianus* de M. Fl. Banfi (cf. *Anal. Boll.*, LII, 463). En langue vulgaire,

le thème du « fiancé de la Vierge » n'a pas eu moins de vogue qu'en latin. Mlle Wyrenbek et M. Morawski, professeur à l'Université de Poznań, en publient sept recensions, trois en vers et quatre en prose, tirées des manuscrits français de Paris. Dans une érudite introduction que le sous-titre qualifie d'« essai de synthèse », ils analysent toutes les versions connues et les ramènent à trois groupes principaux. Avec raison ils nient l'origine païenne du thème fondamental commun à toutes ces histoires. Mais les deux mots qu'ils empruntent (p. 20) au P. Delehaye sont mis dans un contexte qui en dénature le sens ; et cette citation est d'autant moins opportune que précisément les Miracles de la Vierge ont été délibérément laissés de côté par l'auteur des *Légendes hagiographiques* (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 397). La dissertation est rédigée en un français ordinairement correct et toujours intelligible : mérite moins banal qu'on ne pourrait croire et bien digne d'être donné en exemple. Fr. Halkin.

Henry Koehler O. F. M. *L'Église chrétienne du Maroc et la Mission Franciscaine (1221-1790)*. Paris, Société d'éditions franciscaines, 1934, in-8°, xxxii-237 pp.

Antonio Alfano O. F. M. *La vera patria di P. Giovanni da M. Corvino*. Salerno, Di Giacomo, 1934, in-8°, 48 pp.

Colombano Petrocchi. *Il B. Odorico da Pordenone e il suo « Itinerario »*. Extrait de *Le Venezie francescane*, t. I (Verona, 1932), p. 195-214 et suite.

L'ouvrage du P. Koehler, missionnaire au Maroc depuis 1912, inaugure la « Série A » d'une *Bibliothèque missionnaire franciscaine*, destinée à un cercle plutôt large de lecteurs. L'histoire des Frères Mineurs au Maroc y est racontée en un style assez orné et souvent ému. La matière est divisée en trois parties qui correspondent à trois époques successives : 1° *L'ère du martyre*, depuis la fondation sanglante de la mission par S. Bérard et ses compagnons, en 1220 (cf. *BHL.* 1169-73), et la tragique aventure des martyrs de Ceuta, en 1227 (cf. *BHL.* 2093-94), jusqu'à l'incroyable équipée du B. André de Spolète, en 1532 ; 2° *La mission du Sud*, dont la restauration fut préparée par l'audacieuse prédication et la glorieuse mort du B. Jean de Prado (1631) ; 3° *L'apogée et le déclin*, depuis l'établissement à Meknès en 1680 jusqu'aux expulsions xénophobes de 1790. Les deux derniers siècles sont traités beaucoup plus généreusement que la période ancienne ; à eux seuls, ils remplissent les trois quarts du volume. Pour en parler avec compétence, l'auteur n'a pas hésité à compulser dans les archives de la mission de Tanger plusieurs documents inédits : registre des captifs, livres des baptêmes, des mariages et des décès,

etc. Pour l'histoire des « siècles obscurs » (du XIII[e] au XVI[e]), il faudra toujours se reporter aux excellents travaux du P. Atanasio López : *Los obispos de Marruecos desde el siglo XIII* (Madrid, 1920. Extrait de l'*Archivo ibero-americano*, t. XIV) et *La Provincia de España de los Frailes Menores* (Santiago, 1915), ch. 5-7.

L'opuscule du P. Alfano réunit quelques articles parus dans l'*Osservatore Romano* et se rapportant à une longue polémique sur la patrie du premier archevêque de Pékin, le « bienheureux » Jean de Mont-Corvin († 1328). Deux endroits, qui portent le même nom, se disputent l'honneur d'avoir vu naître le grand missionnaire franciscain: Monte Corvino d'Apulie, dans la province de Foggia, et Monte Corvino dans le Picentinum, près de Salerne. Wadding s'était prononcé d'abord pour la première localité ; plus tard il avoua qu'il ne voyait aucune raison péremptoire de choisir l'une plutôt que l'autre. Récemment, un aussi bon connaisseur que le P. Anastase Van den Wyngaert, éditeur des *Sinica franciscana*, s'est bien gardé d'intervenir dans le débat : il confesse simplement l'ignorance où nous laissent les documents anciens (t. I, 1929, p. 345, n. 3 : *nescitur*). Moins réservés, le P. T. Cerminara, dans les *Studi francescani* (1929, p. 477-84 ; 1933, p. 384-89), M. F. Iorio, dans un gros ouvrage que nous n'avons pas eu entre les mains (cf. *Collectanea franciscana*, t. IV, 1934, p. 245-48), et le P. A., dans les articles et la brochure que nous annonçons, soutiennent avec une belle assurance la thèse salernitaine. S'ils n'ont pas réussi à la démontrer irréfutablement, ils l'ont du moins rendue vraisemblable — en attendant qu'une heureuse découverte permette un jour de trancher la question.

Dans un premier article (1932) le P. Petrocchi avait publié, d'après le manuscrit italien Cl. XI, N. 23 (ou 32 ?) de Venise, quatorze chapitres inédits des récits de voyage du B. Odoric de Pordenone. Une seconde contribution, parue récemment dans la même revue (nous n'en avons reçu que des épreuves non paginées), s'attache à prouver que le fameux « Itinéraire » (*BHL.* 6303 ss. ; nouv. éd. par A. Van den Wyngaert, *Sinica franciscana*, t. I, 1929, p. 413-95) ne fut pas rédigé sur un ordre du provincial de Padoue et qu'il en exista une première recension, antérieure à celle de Guillaume de Solagna. Le P. P. signale enfin un nouveau témoin de la version italienne des *Mirabilia Asiae :* le manuscrit E. I. 10 (N. 488) de la bibliothèque communale de Mantoue, copié vers 1400 ; il se propose de l'étudier dans le détail prochainement.

Fr. Halkin.

Maria MEERTENS. *De Godsvrucht in de Nederlanden.* VI : *Beschrijvende Catalogus der handschriften.* Brussel, Standaard-Boekhandel, 1934, in-8°, XII-318 pp. (= *Historische Bibliotheek van Godsdienstwetenschappen*).

Depuis cinq ans, Mlle Meertens, en religion Sœur Imelda, ursuline, publie, d'après les textes originaux, une série d'études qui ont pour objet les caractéristiques de la piété populaire dans les régions de langue néerlandaise. A cet effet, elle s'attache à décrire les formulaires, si variés, de la prière non-liturgique, et esquisse leur histoire, principalement au XVe siècle. Le culte rendu à Dieu, la dévotion aux mystères de la vie du Christ, au Saint Nom, à la Passion, à l'Eucharistie, à la Vierge, aux saints, les suffrages pour les défunts, constituent autant de sections de l'ouvrage, qui doit compter en tout six volumes. Les trois premiers avaient paru respectivement en 1930, 1931 et 1932. L'auteur n'a pas attendu d'avoir rempli le programme annoncé pour nous donner, dans le présent tome VI, le Catalogue, qui se trouvait prêt, des quelque cinquante manuscrits utilisés, avec une copieuse table d'*initia* et un index analytique des matières.

Il convient d'accueillir avec reconnaissance ces dépouillements. Le contenu des recueils de ce genre est peu ou mal connu, ou trop sommairement indiqué dans les inventaires, la curiosité se portant d'habitude vers des détails d'ornementation ou de provenance. Le plus grand nombre des manuscrits analysés fait partie de la bibliothèque Royale de Bruxelles. Quelques-uns appartiennent au Musée Plantin d'Anvers, aux abbayes norbertines de Parc et d'Averbode, aux Universités de Louvain et de Gand. Un seul se trouve actuellement à la bibliothèque de La Haye. On remarque aussitôt que certains fonds importants n'ont pas été explorés par l'auteur. Celui de Munich, par exemple. Il suffit de parcourir le Catalogue des *Codices germanici* de ce fonds, par M. E. Petzet (Munich, 1920), pour y noter les nos 76, 83, 103, 104 (daté de 1351), 106, 108, 115, 122, 126, 135, 137, 160-162, 185, tous livres de prières provenant des Pays-Bas. Mais le malheur des temps, nous ne le savons que trop, explique bien des lacunes.

Nous n'anticiperons pas ici sur ce que Mlle M. consignera, sans doute, dans le tome V de son ouvrage, comme résultat de son étude particulière de la piété populaire à l'égard des saints. Le présent catalogue permet déjà de s'en faire une idée. Le calendrier de la plupart des manuscrits mis à contribution par l'auteur est celui d'Utrecht ; on rencontre aussi les calendriers de Cambrai, Liége, Tournai, Bruges. A la vérité les nos 24 (Tournai) et 34 (Bruges) nous semblent présenter

les mêmes caractéristiques, à savoir celles de Bruges, qui, au XIVe siècle, appartenait au diocèse de Tournai. C'est par erreur que, pour le nº 34, on a indiqué dans la Table (p. 311) le *diocèse* de Bruges ; celui-ci ne fut créé qu'en 1559. Dans le nº 7bis, originaire de Groenendael, on voudrait savoir quel personnage se cache sous le *Sinte Gheeraendus*, qui, dans une liste de confesseurs, a le pas sur S. Grégoire et sur S. Ambroise. M. C.

Rudolf KAPP. *Heilige und Heiligenlegenden in England.* T. I. Halle, Niemeyer, 1934, in-8º, XIII-372 pp.

C'est un travail fort consciencieux, fruit d'une longue patience, que cette dissertation sur la survivance de la littérature hagiographique et du culte des saints dans l'Angleterre du XVIe siècle. Un second tome poursuivra le même sujet jusqu'à la fin du siècle suivant. Celui-ci s'arrête à Spenser. L'auteur, dont l'érudition est vaste, ne nous fait pas grâce des moindres broutilles ; d'où parfois un exposé assez touffu. Mais l'index permettra de retrouver facilement les renseignements épars ; il néglige cependant les précieuses indications bibliographiques reléguées en note. M. K. a été frappé de la place que tient encore dans l'anglicanisme la dévotion aux saints et leur souvenir, à l'encontre de ce qui est la règle dans les églises protestantes. Il s'est proposé d'examiner à fond ce problème, du point de vue littéraire, en excluant le point de vue religieux. Par manière d'introduction, une excellente étude des diverses significations que revêtent les mots *Legend* et *Saint* dans l'Angleterre du XVIe siècle, et de l'importance de la Légende dorée dans la tradition littéraire. Des détails intéressants sur les Vies de saints imprimées au XVIe siècle en livrets séparés, sur l'influence de la législation d'Henri VIII, d'Édouard VI, de Marie Tudor et d'Élisabeth. Humanistes et archéologues, réformateurs et poètes, écrivains religieux de l'époque d'Élisabeth, chroniqueurs et historiens, folklore hagiographique, livres populaires, rien n'est omis de ce qui peut apporter quelques traits au tableau.

A propos du culte des saints dans le peuple, en dépit des mesures législatives, M. K. aurait pu tirer avantage d'une étude sur le Calendrier des Bergers, comme celle qu'a donnée récemment le P. Herbert Thurston, S. I., dans *The Month*, février 1935. P. 211, l'auteur paraît confondre les deux Cassiens, le martyr célébré par Prudence et l'auteur des *Collationes*. P. 36, parmi les écrits qui, avant la Réforme, maintenaient vivant le souvenir des saints, il convenait de mentionner les leçons du bréviaire. Lacopius, le martyr de Gorcum, ne céda que pendant quelque temps à l'entraînement des idées protestantes ;

M. K. semble l'oublier (p. 41). P. 122, Colet n'est pas le fondateur de l'école de Saint-Paul, à Londres ; il l'a seulement réform ée. P. 116, note, lire *Godeliva* au lieu de *Godolina*. M. K. porte contre Grégoire le Grand l'accusation d'avoir détruit par le feu la bibliothèque impériale, à Rome (p. 168, note 2) ; pour unique autorité, il allègue le pamphlétaire J. W. Draper. Ce reproche adressé à S. Grégoire est une légende fort tardive, examinée et rejetée par F. H. Dudden, *Gregory the Great*, t. I, p. 290-91. P. GROSJEAN.

Donough BRYAN. *Gerald Fitzgerald, the Great Earl of Kildare (1456-1513)*. Dublin, Talbot Press, 1933, in-8°, XXIV-305 pp.

Cet ouvrage sur un des personnages les plus marquants de l'Irlande à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, était un début plein de promesses. La mort est venue arrêter la carrière de M. Donough Bryan. D'autres mains ont préparé le volume pour l'impression. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur la politique de Gerald Fitzgerald. L'homme d'état nous intéresse bien moins que sa bibliothèque. Par une chance fort rare dans l'histoire littéraire de l'Irlande, un catalogue en a été retrouvé, et l'on y remarque quelques Vies de saints en irlandais. Peut-être M. B., s'il avait vécu, aurait-il poussé plus à fond l'étude de ce document important. Dans son ouvrage tel qu'il nous est présenté, il se contente de réimprimer la liste, en y ajoutant pas mal de fautes nouvelles et sans indiquer une seule fois la cote du manuscrit d'où elle est extraite, Harleian 3756, ni le commentaire excellent qui en a été fourni, voici bien des années déjà, par un érudit très informé, Standish Hayes O'Grady, dans le premier volume du *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, p. 154-55. Nous reprendrons, en les complétant, les indications d'O'Grady, du seul point de vue hagiographique.

Au feuillet 97^v^, une liste intitulée : « Bokys remayning in the lyberary of Geralde fitz Geralde Erle of kyldare the xv day of ffebruarii A° Henrici VIII XXII° » (1526). A cette date, le « grand comte » était mort. Il s'agit donc de la bibliothèque de son fils. Elle comprenait des livres ou manuscrits latins (34), français (36), anglais (22) et irlandais. Le nombre de ceux-ci est inconnu, car sous cette dernière rubrique ne figure aucune énumération : la page est restée blanche. John T. Gilbert a édité ce document dans le *Ninth Report of the Royal Commission on Historical Manuscripts*, Part II, Appendix and Index, p. 288-89. Parmi les ouvrages anglais, notons quelques publications alors toutes récentes ; ainsi « The Kyng of Englond ish

answer to Luther », qui mérita à Henri VIII le titre de Défenseur de la foi, et « Sir Thomas Moore his booke agayns the new opinions that hold agayns pilgremage ».

Au feuillet 190v se lit un catalogue plus ancien : « Hec sunt nomina librorum existen<tium> in libraria Geraldi comitis Kildarie ». Celui-ci est assurément le « grand comte ». La liste n'est pas datée, mais semble antérieure à 1505. Cette année-là, en effet, le comte fit l'acquisition du manuscrit Egerton 89, qui n'y est pas mentionné (O'Grady, p. 220-21). Il est assez difficile de s'imaginer exactement ce que représentent les titres que nous allons énumérer, en identifiant les textes qui paraissent reconnaissables. Sont-ce différentes pièces contenues dans un même volume, ou n'avons-nous là que le titre général de recueils, suffisamment décrits, pour les bibliothécaires du temps, par l'indication de la première pièce qui y était renfermée ? Ou encore sont-ce des opuscules ne contenant que la pièce mentionnée ?

1° « Saltir casshill », plus correctement « Saltair Chaisil », le Psautier de Cashel, ouvrage connu de Colgan et de ses collaborateurs et qui semble perdu. Assurément un de ces grands manuscrits que les Irlandais du moyen âge appelaient une *Bibliotheca* et qui contenaient de nombreux traités et poèmes. On sait d'autre part que Michel O'Clery vit à Kildare, où était conservée la bibliothèque des Fitzgeralds, un de ces volumes de miscellanées, qui renfermait entre autres un exemplaire du martyrologe de Tallaght (Plummer, *Catalogue*, n° 182), transcrit du Livre de Leinster (Best et Lawlor, *The Martyrology of Tallaght*, p. xvi).

2° « Saint Beraghans boke », peut-être la prophétie attribuée à S. Berchán, qui se rencontre en de nombreux manuscrits. Elle a été éditée par M. A. O. Anderson, dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XVIII, p. 1-56. Cependant une Vie de ce saint, probablement perdue, est mentionnée dans la conclusion de la note en prose joint à un poème sur les austérités de S. Patrice (ms. Egerton 138, fol. 36v ; voir O'Grady, p. 637).

3° « The birth of Criste », sans doute la collection d'homélies ou suite de récits reproduisant l'Évangile de l'enfance, tels que nous les lisons dans le Lebor Brecc, d'où le P. Edmond Hogan les a édités, *The Irish Nennius from L. na Huidre and Homilies and Legends from L. Brecc* (= *Todd Lecture Series*, Vol. VI, 1895).

4° « Saint Kateryns lif », assurément Plummer, n° 313, et non la version différente et plus moderne du ms. Egerton 184, comme le croyait O'Grady.

5° « Saint Jacob is passion », PLUMMER, n° 323 (Iacobus Intercisus) ou n° 324 (Iacobus Maior).

6° « Saint George is passion », PLUMMER, n° 319.

7° « Saint Ffeghyn is lif », la Vie de S. Féchin, PLUMMER, n° 33.

8° « Saint Ffynyan is lif ». S'agit-il de Finan de Cenn Eitig (PLUMMER, nos 34 et 35) ou de Finnian de Magh Bile (PLUMMER, n° 140) ou de Finden de Cluain Eraird (PLUMMER, n° 37) ?

9° « The monkes of Egyptes lif », peut-être une version des *Vitae Patrum*, peut-être aussi la Passion irlandaise de Marcellinus (PLUMMER, n° 334), qui débute par l'histoire de S. Paphnuce et porte pour cette raison dans certains manuscrits irlandais le titre de « Betha na manach nEigiptach » ou « Stair manach nEibhit », Vie ou histoire des moines d'Égypte.

10° « Saint Bernardes passion », sans doute la révélation de la Vierge Marie à S. Bernard sur la Passion de Notre-Seigneur, qui se lit dans plusieurs manuscrits ; c'est une adaptation abrégée du *Liber de Passione Christi et doloribus et planctibus matris eius* (*P. L.* CLXXXII, col. 1133, incomplet du début), qu'on trouvera en latin par exemple dans les manuscrits Laud 23 b 11 et Royal 8. B. VIII.

Il serait intéressant de retrouver dans nos dépôts modernes les volumes de cette bibliothèque remarquable. Nos recherches sur ce point sont restées vaines. Notons seulement que la Passion de S. Georges se lit dans le *Liber Flavus Fergusiorum* (Royal Irish Academy, ms. 23. O. 48), au début du cinquième cahier de la seconde partie, qui formait sans doute, à une époque incertaine, un manuscrit séparé ; et que deux manuscrits débutent par la Vie de S. Féchin : le Livre jaune de Lecan et le ms. Phillipps 9194, récemment acquis par la bibliothèque Nationale de Dublin. Il n'est pas impossible que ces volumes aient appartenu, dans les premières années du XVIe siècle, aux comtes de Kildare.

P. GROSJEAN.

J. E. B. GOVER, A. MAWER, F. M. STENTON et A. BONNER. *The Place-Names of Surrey*. Cambridge, University Press, 1934, in-8°, XLVI-446 pp., cartes (= *English Place-Name Society*, t. XI).

P. H. REANEY. *The Place-Names of Essex*. Cambridge, University Press, 1935, in-8°, LXII-698 pp., cartes (= Même collection, t. XII).

Les lecteurs de ce Bulletin connaissent les excellentes publications de l'*English Place-Name Society* (voir en dernier lieu *Anal. Boll.*, LI, 421). Le plan est si parfait qu'il peut servir de modèle à toutes les entreprises de toponomastique, et, depuis que les noms de champs et de rues sont inventoriés eux aussi, on ne saurait rien imaginer de

plus complet. Si nous avions un désir à formuler encore, ce serait de voir reprendre, en un index spécial, les noms des personnages historiques mentionnés. Cela permettrait notamment de repérer les traces du culte des différents saints dont les noms apparaissent sous des formes souvent inattendues. Nous ne signalerons ici que quelques cas plus frappants ou plus curieux.

Dans le tome XI, p. 111, St. Ann's Hill rappelle une chapelle en l'honneur de la sainte ; p. 124, St. Ann's Heath est une corruption : les anciennes formes sont Sunderneheth, en 1548, et Sintdon Heath, en 1605. St. Catherine's Hill (p. 186), où l'on signale dès 1202 une chapelle, s'appelait d'abord Drakehull, « colline du dragon ». St. Martha's (p. 244) porte les noms de Martyrhill (en 1535) et Seynt Martres (en 1540). L'existence d'une église de Ste Marthe est attestée par de nombreux documents, mais elle passa en la possession du prieuré de Newark, dédié à S. Thomas le martyr ; d'où cette double appellation. On trouve aussi la forme Momartre : est-il bien sûr que celle-ci soit identique à Montmartre, près de Paris ? Ce dernier cas est fort discuté. St. Thomas Watering était en 1675 le nom d'un ruisseau (p. 5). C'est un doublet du Wateryng of St. Thomas, à deux milles de Londres, sur la route de Cantorbéry, le premier endroit où les pèlerins abreuvaient leurs montures. On ne sait pour quel motif le nom se retrouve en Surrey. Le même tome contient en appendice une note de M. Bruce Dickins sur les toponymes du genre de Swineshead, Hartshead, etc. Il croit en trouver l'explication dans le passage des *Dialogues* (III, 28) où S. Grégoire le Grand raconte le martyre des quarante paysans qui s'étaient refusés à adorer une tête de chèvre sacrifiée par les Lombards à une de leurs idoles (cf. *Act. SS.*, Mart. t. I, p. 141-42). La même coutume païenne serait encore à l'origine du nom de lieu latinisé en Caput Equi par le biographe de S. Magnus de Füssen (*BHL.* 5162 ; *Act. SS.*, Sept. t. II, p. 749 B ; cf. p. 750, note *k*) ; le vieil auteur expliquait ces mots comme « l'endroit où les chasseurs abandonnent leurs montures », mais il s'agit assurément d'un ancien lieu de culte.

Au tome XII, p. 411, St. Mary Hall est bien une église dédiée à la Sainte Vierge, *La Marie Halle* au XIIIe siècle, en dépit de la forme Merry Hall, plus moderne. On trouve aussi un St. Swithins, d'origine inconnue (p. 101). St. Osyth tire son nom de la fondatrice du monastère établi en un lieu primitivement appelé Cicc ou Chiche. Enfin parmi les additions et corrections au tome VIII de la collection (t. XII, p. LV), signalons que Braunton, dans le Devon, paraît bien s'être appelé autrefois Brannucmunster, « le monastère de Brannoc ». Cette

indication concorde avec la notice du martyrologe d'Exeter, au 7 janvier, et il semble hors de doute que Braunton tire son nom du fait que S. Brannoc y est enterré. P. GROSJEAN.

Les historiens de l'art ne parcourront pas sans profit la dissertation que Mlle Dorothée KLEIN a présentée à l'Université de Hambourg : *St. Lukas als Maler der Maria. Ikonographie der Lukas-Madonna* (Berlin, O. Schloss, 1933, in-8°, 125 pp.). Tout en regrettant que les 49 reproductions, groupées sur 16 planches hors texte et sommairement gravées au trait, n'aient pu être remplacées toutes par de bonnes photographies (comme c'est le cas pour les pl. XVII et XVIII), ils accueilleront avec sympathie cette étude sur le développement d'un thème iconographique qui a tenté le pinceau de Roger van der Weyden, de Giorgio Vasari et de tant d'artistes illustres : S. Luc peignant le portrait de la Sainte Vierge. Seule la première partie du travail — en réalité c'est plutôt une introduction (p. 7-17) — intéresse directement nos études. Mlle Kl. y examine la légende de l'évangéliste-peintre dans les textes grecs et la littérature orientale du moyen âge et fournit les indications qu'elle a pu réunir sur « S. Luc comme patron des corporations d'artistes peintres ». Parmi les témoignages byzantins, recueillis par E. von Dobschütz dans un appendice de ses *Christusbilder* (1899),elle s'étonne de ne pas rencontrer le panégyrique de S. Luc par Syméon Métaphraste (*BHG.* 991, § 6) : il est mentionné en note, p. 278**. Au lieu du « Ménologe de Basile II » ou avec lui, il eût fallu citer le *Synaxarium Eccl. CP.* Le précepte donné par Denys de Fourna dans son *Manuel d'Iconographie chrétienne* (p. 150 ; cf. *Anal. Boll.*, XXIX, 324) semble avoir échappé aux recherches de l'auteur. Pour compléter le relevé des légendes latines de S. Luc, il y avait lieu de consulter la *Bibliotheca hagiogr. latina* et son supplément (1911). Les 423 notes, rejetées à la fin du volume, remplissent 25 pages : mais qui aura le courage de s'y reporter chaque fois qu'un numéro d'appel l'obligera à interrompre sa lecture ?

La Cosmographie d'Éthicus, mise par l'auteur, un faussaire de la fin du VIIIe siècle, sous le haut patronage de S. Jérôme, qui l'aurait traduite du grec, n'est guère autre chose qu'un tissu de fables extravagantes et de racontars fantaisistes. Elle a pourtant joui d'une certaine vogue jusqu'à la fin du moyen âge, comme l'atteste le nombre assez élevé des copies manuscrites qui nous l'ont conservée. M. Kurt HILLKOWITZ vient de consacrer à ce factum mérovingien, qu'il rangerait volontiers au nombre des parodies médiévales, une étude con-

sciencieuse et méritoire : *Zur Kosmographie des Aethicus* (Köln, 1934, 73 pp.). Il s'est appliqué surtout à découvrir les sources où le compilateur a puisé les éléments de son travail d'imagination. Les réminiscences bibliques, les emprunts aux Étymologies de S. Isidore et les passages parallèles aux histoires d'Alexandre insérées dans l'apocalypse du Pseudo-Méthode ont retenu longuement son attention. Malheureusement les innombrables références au texte d'Éthicus ne renvoient qu'aux pages et aux lignes de l'édition de Wuttke (Leipzig, 1853 et 1854), pratiquement introuvable hors d'Allemagne.

Faisant suite à *La Gaule antique vue dans Alesia*, voici un volume de M. Jules Toutain intitulé *Alesia gallo-romaine et chrétienne* (La Charité-sur-Loire, Delayance, 1933, 200 pp., ill.), où le savant directeur des fouilles reproduit des conférences, discours et articles composés au cours des vingt-cinq dernières années. L'hagiographe consultera surtout les chapitres consacrés à la basilique primitive et au plus ancien culte de Ste Reine à Alesia (réimprimés de la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. LXIX, 1914, p. 207), et les *Survivances celtiques dans l'Alesia gallo-romaine et chrétienne*, conférence faite à Alise-Sainte-Reine, en 1931.

A lire les pages que M. E. Bouisson a consacrées au patron de la ville de Nîmes (*Un maître de la route : Saint Baudile*, dans le *Bulletin du Comité de l'art chrétien de Nîmes*, t. XII, 1932, p. 1-55), on serait tenté de croire qu'il a été personnellement témoin des faits et gestes de son héros. En un sujet aussi pauvrement documenté, il préconise la méthode de l'intuition (p. 4), ce qui paraîtra bien dangereux aux historiens de métier. En fait, le S. Baudile qu'on fait revivre ici n'a que peu de contact avec la véritable histoire : sous-diacre et disciple de S. Euverte d'Orléans, envoyé de Constantin, qui lui aurait confié le *labarum*, colporteur et missionnaire avant de mourir pour la foi. Depuis longtemps, Henschenius (*Act. SS.*, Maii V, 194*) a montré que le martyr de Nîmes ne fut pas un sous-diacre d'Orléans ; et la Vie de S. Euverte (*BHL.* 2799) n'est, pour emprunter les termes de Stilting (*Act. SS.*, Sept. III, 52) et de Mgr Duchesne (*Fastes épiscopaux*, II², 460), qu'un long tissu de fables.

Dans une série d'études réunies sous le titre *Au pays de Montmayeur* (Chambéry, Imprimerie Moderne, 1933, in-8°, 126 pp.), M. F. Bernard, curé de Saint-Pierre-de-Soucy (Savoie), traite à diverses reprises des saints de la Novalèse. Le plus connu d'entre eux est S. El-

drad, dont la légende a été conservée (*BHL.* 2443). A propos du culte des SS. Cosme et Damien, que les moines de la grande abbaye propagèrent dans leurs nombreuses dépendances, M. B. assure (p. 21) que les Bollandistes ont ignoré la donation, faite par Charlemagne à la Novalèse, des reliques de ces deux martyrs. Il la regarde, pour sa part, comme parfaitement historique et n'hésite pas à écrire qu'il s'agissait des corps entiers. Nous prions l'auteur de relire les *Acta Sanctorum* (Sept. VII, 445). Mention expresse y est faite de la prétendue donation ; mais, à la suite de Mabillon, le P. Stilting met le lecteur en garde contre les fables qui abondent dans le *Chronicon Novaliciense.* Il est regrettable que ces lignes aient échappé à M. B., comme aussi le verdict sévère de Bethmann sur le chapitre en question de la chronique, dans *M. G.*, Script. t. VII, p. 102.

De la biographie de S. Trond, écrite en 1901 par feu Alphonse Paquay, et qui vient d'être publiée en seconde édition, avec quelques retouches, par les soins de M. l'abbé Jean Paquay (*Sint Trudo's leven en vereering.* Tongeren, Michiels, 1933, in-8°, 116 pp., illustré), nous retiendrons surtout ce qui se rapporte au culte local du saint, aux églises placées sous son patronage, à l'iconographie, au trésor des reliques de l'église abbatiale de Saint-Trond. La bibliographie n'a été rajeunie que par endroits. On s'étonne de ne pas trouver trace, dans ce livre, d'une très ancienne mention de la fête liturgique du saint, celle qu'on lit, à la date du 23 novembre, dans le manuscrit de Wissembourg du martyrologe hiéronymien (*Comm. mart. hieron.*, p. 165).

Nous ne contesterons pas les bonnes intentions de M. Johannes Walterscheid dans ses *Deutsche Heilige* (München, Kösel et Pustet, 1934, in-8°, xii-468 pp., illustrations). Il a voulu donner aux foyers allemands le « livre de famille » où chacun pourrait lire les fastes chrétiens de la nation. Raviver l'idéal spirituel en même temps que le vrai sens patriotique, voilà le but indiqué clairement par le sous-titre : « Eine Geschichte des Reiches im Leben deutscher Heiligen ». Pourtant, la mise en œuvre de ce programme, telle qu'on nous la présente ici, paraîtra plutôt décevante aux esprits avertis. Pour une construction historique, les matériaux rassemblés sont de nature peu homogène et de qualité trop diverse. L'auteur, sans doute, a marqué de-ci de-là une légère réserve. Nous estimons néanmoins que ni la légende des Onze mille Vierges ni le martyre de la légion thébéenne n'ont absolument rien de commun avec « l'histoire du Reich ». Et pour-

quoi le suppplice d'un S. Cassien d'Imola, par exemple (p. 7-8), vient-il ajouter une page à l'hagiographie germanique ?

M. Anton Stonner a réuni, lui aussi, quelques « physionomies de saints », qu'il a su faire revivre avec talent dans le cadre varié des paysages d'Allemagne (*Heilige der deutschen Frühzeit*, Band I. Freiburg i. Br., Herder, 1934, in-8°, xvi-272 pp., 14 pl.). Tout en visant à la vulgarisation, ces notices reposent généralement sur une base scientifique solide. Notons la noblesse, un peu drapée, du style et l'art des belles citations. Ce volume, qui sera suivi d'un second, comprend quinze chapitres, dont cinq ont été attribués aux « Männer der Vorbereitung » (Séverin du Norique, Colomban, Gall, Corbinien, Boniface), et neuf à des « Deutsche Heilige aus der Zeit der Karolinger- und Sachsenkaiser » (Sturm de Fulda, la reine Mathilde, Brunon de Cologne, Ulric d'Augsbourg, Wolfgang de Ratisbonne, l'empereur Henri II, Brun de Querfurt, Bernward et Gothard d'Hildesheim). On insiste avec quelque complaisance sur le tempérament dominateur de ces « conducteurs de peuples », et le livre tout entier pourrait porter comme épigraphe cette phrase, empruntée au prologue de la *Vita Brunonis* : *Qui ab initio sic fuit animatus ut non magis sua causa se putaret natum quam nostra reique publicae procreatum.*

Dans sa brochure *Das heilige Sachsen*, extraite du *St. Benno-Kalender* (Dresden, Germania, 1933, in-8°, 23 pp., ill.), M. Joseph Neubner nous donne quelques pages de vulgarisation substantielle, dont il a caractérisé le contenu par un sous-titre : *Beiträge zur kirchengeschichtlichen Heimatkunde des Bistums Meissen im Freistaat Sachsen.* Nous ne croyons pas que Boson, le premier évêque de Mersebourg († 970), qualifié parfois de bienheureux, ait jamais joui d'un culte public. Même remarque au sujet de l'évêque Eido de Meissen († 1015), bien que, assure-t-on (p. 9), il eût largement mérité ces honneurs. N'est-il pas indiscret, dès lors, d'imprimer à deux reprises : « der (selige) Eido » ? L'empereur S. Henri II et l'évêque S. Bennon de Meissen ont été le plus largement traités. L'auteur évoque aussi le double voyage de S. Pierre Canisius à Oybin et à Zittau, ainsi que les séjours apostoliques en Saxe de S. Clément-Marie Hofbauer.

Le *Christianity in Celtic Lands* de Dom Louis Gougaud vient de paraître en une nouvelle édition (Londres, Sheed and Ward). Sauf le prix, qui est considérablement abaissé, elle est identique à la première, sur laquelle on verra *Anal. Boll.*, LI, 213.

L'inventaire des manuscrits musicaux et liturgiques latins du moyen âge, conservés dans les bibliothèques de Grande Bretagne et d'Irlande, est complet depuis la publication du tome II, fascicule 2 (*Bibliotheca Musico-Liturgica*, by W. H. Frere. Nashdom Abbey, 1932, in-4°, pp. I-XVII, 121-89). On y trouvera, avec les préface, feuilles de titre et planches du tome II, la description des manuscrits appartenant aux collèges de Cambridge et au Fitzwilliam Museum de la même ville. Les tables générales comprennent une liste des ouvrages liturgiques rangés par ordre de sujets, un index topographique et onomastique, et des index spéciaux de concordance pour les manuscrits de la bibliothèque Bodléienne et ceux de la bibliothèque de l'université de Cambridge.

Une nouvelle société historique et archéologique s'est fondée, dont les membres se recrutent principalement parmi le clergé catholique du diocèse de Down et Connor. Elle fait preuve d'une vigoureuse activité. Un volume entier a été consacré à S. Patrice : *The Down and Connor Historical Society's Journal*, Vol. IV, 1931 (Belfast, P. Quinn, 114 pp., ill.). Il renferme les articles suivants : La controverse pascale, par M. C. M. O'Hare ; La *Silva Focluti*, mentionnée dans les anciens textes sur S. Patrice, et les différentes tentatives qu'on a faites pour identifier cette localité, par M. L. O'Keown ; S. Patrice et le Shamrock, S. Patrice et les serpents, la Clochette de S. Patrice et son Reliquaire, le Reliquaire de la main de S. Patrice, la Messe et la Communion dans l'Église irlandaise primitive. Deux études sont remarquables : celle de M. Henry Morris sur S. Tassach de Raholp et Elphin, et celle de M. L. O'Keown sur les sites qui rappellent, dans les comtés de Down et d'Antrim, le souvenir de S. Patrice. M. J. Smyth groupe les traditions qui se rapportent au saint dans le dernier comté que nous avons nommé (avec une carte). Enfin une série de notes sur l'apôtre des Irlandais, extraites des sources originales. Ce volume, qui s'adresse au grand public, contient aussi, on le voit, des pages que les spécialistes auraient tort de négliger.

La Vie de S. Wulstan de Worcester par Guillaume de Malmesbury (*BHL.* 8756) a été publiée naguère, et de façon excellente, par M. R. R. Darlington (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 189). M. J. H. F. Peile en donne une version anglaise (*William of Malmesbury's Life of St Wulstan, Bishop of Worcester*. Oxford, Blackwell, 1934, VI-103 pp.). Le travail est fait avec soin, bien qu'il soit arrivé au traducteur de sauter quel-

ques lignes. Nous avons remarqué deux légères erreurs. P. 82, chap. XIII, il faut comprendre que S. Wulstan se faisait un devoir d'assister, après la Collation (que M. P. rend assez exactement par les mots *reading of holy books*), à l'office de Complies (*in ecclesia confessione facta et benedictione data :* c'est le début de cette heure canoniale). P. 93, ligne 4 (où il faut lire *These* au lieu de *There ;* ce n'est pas la seule faute d'impression), il nous paraît que le sens est le suivant : Wulstan récita d'abord le *Confiteor*, puis prononça sur ses visiteurs le *Misereatur* et l'*Indulgentiam* ou une prière analogue.

Dans un ouvrage précédent, *Pilgrim Ways*, M. F. I. Cowles avait déjà présenté au grand public, en de courts essais, quelques-uns des lieux de pèlerinage les plus célèbres de l'Angleterre médiévale. Il termine cette excursion littéraire par *More Pilgrim Ways* (Londres, Burns, Oates and Washbourne, 1934, 118 pp., ill.), à travers les comtés du nord-est et le Lancashire, pour s'arrêter enfin à Holywell, centre du culte de Ste Winifred jusque bien lontemps après la Réforme.

Le nom de Boston renferme celui du patron de la paroisse et de la ville, S. Botolph. Retraçant, en un agréable petit volume fort bien illustré, l'histoire de l'église et de la cité (*Boston*. Boston, Church House, 1934, xvii-132 pp.), le Rev. A. M. Cook se fait un devoir de consacrer quelques pages à l'hagiographie de cet éponyme. Des églises lui sont dédiées dans huit comtés anglais, et, par delà les mers, jusque dans les pays scandinaves. Sur ces dernières, on complètera l'exposé de M. C. par les remarques de Mlle Ellen Jörgensen, *Helgendyrkelse i Danmark*, p. 17.

En tirage à part de la revue *The Irish Catholic*, le P. Ailbe J. Luddy O. Cist. présente un petit travail de vulgarisation, *Centenary Life of St. Stephen Harding* (Dublin, Gill, 1934, 34 pp., ill.). Vers la fin de son opuscule, le P. L. se demande si l'art cistercien ne serait pas d'origine celtique : les traditions des enlumineurs irlandais auraient passé d'Erin à Cîteaux par l'intermédiaire de S. Étienne, qui paraît avoir fait une partie de ses études en Irlande. Quelques capitales ornées sont reproduites. Elles rappellent, à notre avis, l'art anglo-saxon plutôt que celui des Irlandais, mais on sait que certaines conventions artistiques sont communes aux deux écoles, et qu'il n'est pas toujours aisé de les distinguer l'une de l'autre.

Sous le titre *Ossory Clergy and Parishes* (chez l'auteur, Kilsaran Rectory, 1933, in-8°, XII-400 pp.,), M. James B. LESLIE a dressé un dictionnaire biographique du clergé d'Ossory. Il est protestant. Ce sont donc les évêques et pasteurs de la *Church of Ireland* dont il fournit des notices à partir du XVIe siècle. Mais pour le moyen âge on trouve chez lui, avec les références bibliographiques les plus précises, tous les renseignements désirables sur les évêques, doyens, préchantres, chanceliers, trésoriers, archidiacres, chanoines, vicaires choraux et membres du clergé paroissial. Le diocèse s'est constitué autour de la fondation monastique de S. Ciarân l'ancien de Saigir. La liste épiscopale ne contient cependant qu'un seul nom pour le Xe siècle, et la suite des évêques ne commence régulièrement qu'au XIIe.

M. René DUMESNIL a tenté d'esquisser le portrait de S. Bernard et d'évoquer son temps dans un petit volume de lecture agréable, *Saint Bernard homme d'action* (Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 132 pp.). Il a fort bien réussi dans son entreprise. Parmi les ouvrages d'édification récemment publiés par MM. Burns, Oates et Washbourne, nous notons une réimpression de l'ouvrage du regretté P. Bede JARRETT O. P., *Life of St. Dominic* (Londres, 1934, XI-180 pp.), ainsi que le volume consacré par le cardinal GASQUET aux bienheureux martyrs Richard Whiting, dernier abbé de Glastonbury, Hugues Cook (alias Faringdon), abbé de Reading, et John Beche, dernier abbé de Colchester, martyrisés le 15 novembre et le 1er décembre 1539 (*The Last Abbot of Glastonbury*. Londres, 1934, 121 pp.). La biographie de *Saint Philip Neri* (1934, x-118 pp., ill.), du P. V. J. MATTHEWS, de l'Oratoire, a mis à profit les travaux récents sur le saint fondateur, notamment l'ouvrage des abbés Ponnelle et Bordet dont nous avons signalé en leur temps l'édition originale et la traduction anglaise (*Anal. Boll.*, XLVII, 225, et LI, 217). Enfin un *Saint John Bosco, Seeker of Souls*, de M. F. A. FORBES (1935, 172 pp., ill.).

Aux éditions de la Bonne Presse ont paru deux Vies de saints destinées à une large diffusion : le *Saint Thomas d'Aquin*, du P. F.-J. THONNARD, des Augustins de l'Assomption (Paris, 1933, 137 pp.) et la *Vie de la bienheureuse Barthélemie Capitanio*, traduite de l'italien du P. César CARMINATI (Paris, 1934, 167 pp.).

Non contente d'adopter le titre latin d'*Archivum philologicum*, la revue hongroise de philologie, *Egyetemes Philologiai Közlöny* fait, à partir de cette année, un effort louable pour se rendre accessible aux

lecteurs étrangers : désormais tout article ou compte rendu rédigé en langue magyare sera suivi d'un résumé en français, en allemand ou en italien. Le premier fascicule de la nouvelle série contient une étude de M. Ilona KIRÂLY sur *Une variante du XIIIe siècle de la légende de Ste Élisabeth de Hongrie* (t. LIX, 1935, p. 64-72). Cette recension inédite, dérivée, semble-t-il, du *Libellus de dictis quattuor ancillarum*, n'est autre que le texte rencontré par nos prédécesseurs dans un manuscrit de Douai (cf. *Anal. Boll.*, XX, 416) et mentionné sous le n° 2510 a dans le Supplément de la *BHL.* (1911). M. K. en publie quelques extraits, notamment le prologue et la conclusion, d'après le manuscrit 508 (467) de Valenciennes.

De l'importante collection de manuscrits formée par S. Jacques de la Marche, une partie seulement est conservée aux Archives municipales de Monteprandone. Le reste avait disparu vers la fin du XVIIIe siècle, et on n'en avait retrouvé qu'un volume, échoué à la bibliothèque Angelica de Rome. Neuf autres manuscrits ayant appartenu à l'illustre franciscain viennent d'être repérés dans le Fonds Rossi de la Vaticane. M. Giuseppe CASELLI, à qui nous devions déjà deux beaux volumes de *Studi su S. Giacomo della Marca* (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 448), publie une description détaillée de ces « reliques » littéraires : *Alcuni codici della Libreria di S. Giacomo della Marca* (Montalto Marche, tip. « Sisto V », 1934, 73 pp.). L'opuscule renferme trois appendices qui sont à signaler : 1) analyse du Rossianus 685, recueil de pièces relatives au concile de Bâle, parmi lesquelles on relève un sermon attribué à notre saint ; 2) édition des trois catalogues successifs de sa bibliothèque, écrits de sa main ; 3) liste des 60 manuscrits provenant du couvent des frères mineurs de Monteprandone et demeurés aux Archives municipales. Un 4e appendice vient de sortir de presse sous la forme d'une brochure de 11 pages :*Altro codice della Libreria di S. Giacomo della Marca esistente nella Biblioteca Nazionale di Napoli* (ibid., 1935). Il y est question du manuscrit latin VIII. E. 24, intitulé « Aristotelis opera ».

Patricien de Città di Castello, élève du Politien à Florence, marié et père de famille, puis franciscain et auteur mystique, Barthélemy Cordoni trouva la mort,en 1535, près de Tunis, où il avait accompagné et soutenu par ses exhortations les « croisés » de Charles-Quint. Appelé bienheureux par ses concitoyens, il n'a jamais joui, semble-t-il, d'un culte public. On ne voit pas sur quels arguments son récent biographe s'appuie pour affirmer (p. 50) qu'il fut placé sur les autels

(N. SANTINELLI, *Il beato Bartolomeo Cordoni e le fonti della sua mistica.* Città di Castello, « Il Solco », 1930, in-4°, VII-105 pp., ill.).

En dépit de son titre : *Περὶ τῆς ἀνακηρύξεως ἁγίων ἐν τῇ Ὀρθοδόξῳ Ἐκκλησίᾳ* (Athènes, 1934, 28 pp., in-12), l'opuscule de Mgr Chrysostome PAPADOPOULOS n'apprendra pas grand'chose sur ce qui correspond dans l'Église grecque à nos Procès de béatification et de canonisation. On y trouvera : une liste des principaux saints non-martyrs dont le culte a été introduit après 1453 ; un document officiel du 24 mars 1931, où le patriarche Photius II de Constantinople indique à son collègue de Bucarest les principes généraux à suivre en la matière ; enfin un long appendice, dépourvu de toute sérénité, « sur la guerre des Latins contre la mémoire de S. Grégoire Palamas ».

La monumentale collection de documents relatifs au Concile de Trente, publiée par la Görres-Gesellschaft sous le titre de *Concilium Tridentinum*, s'est enrichie en 1930 d'un tome XII qui a fait ici l'objet d'un long compte rendu dès l'année suivante (*Anal. Boll.*, XLIX, 454 ss.). Depuis lors le 1er volume du tome III a paru (Fribourg, Herder, 1931, in-4°, VIII-762 pp.). Il porte la signature de M. Sébastien Merkle, professeur à Wurzbourg. Il contient le *Diario* d'Astolfo Servantio, trois écrits de Filippo Musotti, les Relations adressées par l'évêque d'Ischia, Philippe Geri, au cardinal Morone, enfin les Actes des neuf sessions de 1562-63, rédigés par Gabriel Paleotti : édités pour la première fois dans leur intégralité, ces Actes remplissent à eux seuls plus de 500 pages. Le 2d volume du même tome III, annoncé pour 1933, n'est pas encore sorti de presse. Il doit nous apporter, outre la dernière partie des *Diaria* et les tables, les indispensables Prolégomènes. Nous l'attendrons pour étudier plus à loisir cette imposante publication de M. Merkle.

C'est pour ranimer une dévotion presque éteinte que le P. DIONIGI DA GANGI, capucin, vient d'esquisser un *Profilo del B. Bernardo da Corleone* (Tivoli, Mantero, 1934, 188 pp., 12 pl.), qu'il a intitulé *Dalla spada al cilizio.* Dans sa jeunesse, en effet, son héros avait manié l'épée avec plus de dextérité que de modération. Devenu frère lai en 1631, il mourut à Palerme le 12 janvier 1667. L'auteur a puisé sa documentation dans les pièces du procès de béatification et dans quelques-unes des biographies existantes. A noter, p. 11-16, la *Bibliografia*, où sont caractérisées en quelques mots une douzaine de Vies du bienheureux depuis le *Compendio* du P. Frazzetta S. I.

(1677) jusqu'aux notes d'archives de l'abbé G. Colletto (1933), sans oublier les histoires romancées des PP. Sixte de Paris (1690) et Jean-Chrysostome de Béthune (1751).

Deux Vies de la fondatrice des Filles de la Charité ont été offertes en même temps au grand public : en espagnol, celle de M. Leandro DAYDI, prêtre de la Mission (*Santa Luisa de Marillac.* Barcelone, Casulleras, 1934, XIII-476 pp., frontispice) ; et en italien, *Santa Luisa di Marillac*, de M. Ferdinando PODESTA (Rome, Annali della Missione, 1934, 143 pp., ill.).

Mme Henriette CELARIÉ raconte les principaux épisodes de la vie de l'évêque de Genève (*Les Fioretti de S. François de Sales.* Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 224 pp.). Pour le faire, elle s'est contentée de lier en bouquet « certaines petites fleurs esparses », choisies surtout dans la correspondance. Une anthologie de brefs extraits, tirés eux aussi des lettres du saint, complète ce charmant recueil.

Le P. BENEDETTO M. DI S. TERESA a retracé en un fort beau volume la Vie de la Bse Marie des Anges, carmélite de Turin (*La Beata Maria degli Angeli.* Milano, S. Lega Eucaristica, 1934, XVI-182 pp.).

Un siècle et demi après sa mort, la jeune carmélite de Florence, Ste Thérèse-Marguerite Redi a franchi en quelques années la dernière étape de la glorification : béatifiée en 1929, elle fut canonisée dès 1934. Parmi les biographies italiennes publiées à l'occasion de ces solennités, nous signalerons celle du P. LORENZO DI S. ALBERTO : *La beata Teresa Margherita del S. Cuore di Gesù (1747-1770)* (Firenze, 1930, 253 pp.) et surtout celle du vice-postulateur de la cause, le P. STANISLAO DI S. TERESA : *Un angelo del Carmelo, la B. Teresa Margherita,* dont la seconde édition, amplifiée et corrigée (Milano, S. Lega Eucaristica, 1930, XIV-430 pp.), contient un recueil des lettres, poésies et pensées de la sainte. La traduction française, faite sur la troisième édition italienne, ne renferme ni les poésies ni la correspondance (Lyon, Vitte, 1934, 256 pp.). Elle est due aux carmélites de Saint-Étienne.

Parmi les causes de béatification qui semblent avoir chance d'aboutir prochainement, une des plus intéressantes est celle de Mgr Justin De Iacobis, lazariste italien, missionnaire en Éthiopie, qui partagea les souffrances et presque le martyre du B. Ghèbrè Michaël et mourut en 1860. Une ample documentation, comprenant trois volumes de correspondance et six volumes de souvenirs notés au

jour le jour, vient d'être mise en œuvre par le P. Salvatore ARATA : *Abuna Yakob, apostolo dell' Abissinia* (Roma, « Annali della Missione », 2e éd., 1934, xv-495 pp.). Cette volumineuse biographie, illustrée de planches hors texte et destinée au grand public, fait partie de la collection *Caritas*, où figurait déjà la Vie de deux autres enfants de S. Vincent de Paul, récemment mis sur les autels : la Bse Catherine Labouré, Fille de la Charité († 31 décembre 1876) et le B. Pierre-René Rogue, prêtre de la Mission, martyrisé à Vannes, le 3 mars 1796.

A l'extrémité opposée du continent africain, près des frontières actuelles du Congo belge et de l'Angola, un capucin flamand, le P. Georges de Gheel, mourait pour la foi, à l'âge de 36 ans, en décembre 1652. Sur ce glorieux compatriote et confrère, le R. P. HILDEBRAND, archiviste des capucins belges à Anvers, a réuni avec diligence tous les renseignements qu'il a pu glaner dans les sources imprimées ou inédites : *Een Vlaamsche martelaar in Oud-Kongo, Joris van Geel. Studie over zijn leven en zijn historisch midden* (Tielt, J. Lannoo, 1933, 243 pp., 10 fig. et une carte). Le souci de ne rien avancer sans fournir en note les références aux documents n'a pas nui à la clarté de l'exposition. Parmi les appendices, le plus important (p. 221-38) reproduit in extenso et dans l'ordre chronologique les témoignages anciens, à commencer par la *Relatio martyrii* de 1653 et le décret du roi indigène Garcia II, de la même année (cf. *Analecta Ord. Min. Cap.*, t. XII, 1896, p. 349-50 et t. XIV, 1898, p. 158-59). On a récemment présenté le P. Georges de Gheel comme l'auteur du premier dictionnaire congolais : le P. H. montre qu'il se borna à transcrire très soigneusement l'œuvre d'un prêtre métis, François Roboredo de San Salvador. On a de même prétendu que la cause de béatification avait été introduite dès 1660 ; le P. H. rejette cette affirmation gratuite, mais il ajoute qu'à son avis, il n'est pas trop tard pour obtenir de Rome la reconnaissance du martyre. Et déjà il entrevoit, dans un avenir pas trop lointain, la proclamation de son héros comme patron des missions belges d'Afrique.

En pleine tourmente révolutionnaire, jeter les bases d'un institut religieux voué à l'éducation de la jeunesse et au soin des malades, fonder en dix ans 37 établissements divers dans l'Est français et la Savoie, essaimer bientôt dans le royaume de Naples et y créer une série d'œuvres d'assistance, supporter sans faiblir toutes les contradictions et jusqu'à l'ostracisme lancé par un archevêque gallican, laisser enfin après soi une famille si prospère qu'au bout d'un siècle elle comptera 7500 membres, tel est le vrai miracle opéré par une paysanne franc-

comtoise, Jeanne-Antide Thouret, béatifiée en 1926 et canonisée en 1934. Sa vie, composée sur une documentation abondante et en grande partie inédite, a pour auteur le biographe du Curé d'Ars et du B. Théophane Vénard (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 232 ; XLVIII, 239), le chanoine Francis Trochu : *La Bienheureuse Jeanne-Antide Thouret, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Charité de Besançon et de Naples (1765-1826)* (Paris-Lyon, E. Vitte, 1933, xii-475 pp., 25 pl. et 2 cartes).

Dans la série *Libri scelti*, qui comprend des œuvres très diverses, le *Don Bosco* de M. Ernesto Vercesi atteint sa seconde édition (Milan, Bompiani, 1934, 247 pp.). L'auteur y trace le portrait du « saint italien du xixe siècle » dans sa vie, dans ses œuvres, dans son cadre historique. Deux autres biographies du fondateur des Salésiens ont encore vu le jour : *Pater*, de M. Domenico Bulgarini (Turin, Paravia, 1934, vii-288 pp.) et *San Giovanni Bosco*, de M. Ugo Mioni (Alba, Pia Società San Paolo, 1934, vii-334 pp., ill.). La même société a publié un *S. Alfonso de'Liguori*, de Dom Alfonso Salvini O. S. B. (1933, ix-335 pp., ill.). Le *Santo degli Infelici*, de M. Giovanni Bitelli (Turin, Paravia, 1934, 131 pp.) est S. Joseph-Benoît Cottolengo. L'auteur n'a pas voulu ajouter une biographie du saint à celles qu'il cite dans une ample liste bibliographique. Il a voulu simplement mettre en lumière certains aspects de cette vie admirable qui lui ont paru plus propres à servir de stimulant et d'exemple. M. B. connaît bien son sujet. Son livre se lit avec plaisir. On y trouvera (p. 97) l'explication d'un terme qui a intrigué plus d'un lecteur de la Vie de Cottolengo. Souvent il interpellait plaisamment les sœurs qui l'aidaient dans l'exercice héroïque de la charité, en les traitant de *ciocota*. En dialecte piémontais ce mot signifie « ivrognesse ». Cette pointe de bonne humeur chez un saint aussi austère ne scandalisera personne, bien au contraire.

La canonisation récente de Thomas More et de Jean Fisher est l'occasion de travaux destinés à les faire connaître du grand public. Nous en avons signalé deux déjà, édités à Londres, chez MM. Sheed and Ward (*Anal. Boll.*, LIII, 197). En voici deux encore que nous envoie la même maison : *Saint John Fisher*, du P. Vincent McNabb, O. P. (1935, 126 pp.), série de brefs essais plutôt que biographie en forme ; *John Fisher and Thomas More* (1935, xii-308 pp.), où Mgr Richard Lawrence Smith, vice-recteur du Collège anglais de Rome, fait des deux vies un récit unique. En français, signalons le petit volume de M. Joseph

jour le jour, vient d'être mise en œuvre par le P. Salvatore ARATA : *Abuna Yakob, apostolo dell' Abissinia* (Roma, « Annali della Missione », 2e éd., 1934, xv-495 pp.). Cette volumineuse biographie, illustrée de planches hors texte et destinée au grand public, fait partie de la collection *Caritas*, où figurait déjà la Vie de deux autres enfants de S. Vincent de Paul, récemment mis sur les autels : la Bse Catherine Labouré, Fille de la Charité († 31 décembre 1876) et le B. Pierre-René Rogue, prêtre de la Mission, martyrisé à Vannes, le 3 mars 1796.

A l'extrémité opposée du continent africain, près des frontières actuelles du Congo belge et de l'Angola, un capucin flamand, le P. Georges de Gheel, mourait pour la foi, à l'âge de 36 ans, en décembre 1652. Sur ce glorieux compatriote et confrère, le R. P. HILDEBRAND, archiviste des capucins belges à Anvers, a réuni avec diligence tous les renseignements qu'il a pu glaner dans les sources imprimées ou inédites : *Een Vlaamsche martelaar in Oud-Kongo, Joris van Geel. Studie over zijn leven en zijn historisch midden* (Tielt, J. Lannoo, 1933, 243 pp., 10 fig. et une carte). Le souci de ne rien avancer sans fournir en note les références aux documents n'a pas nui à la clarté de l'exposition. Parmi les appendices, le plus important (p. 221-38) reproduit in extenso et dans l'ordre chronologique les témoignages anciens, à commencer par la *Relatio martyrii* de 1653 et le décret du roi indigène Garcia II, de la même année (cf. *Analecta Ord. Min. Cap.*, t. XII, 1896, p. 349-50 et t. XIV, 1898, p. 158-59). On a récemment présenté le P. Georges de Gheel comme l'auteur du premier dictionnaire congolais : le P. H. montre qu'il se borna à transcrire très soigneusement l'œuvre d'un prêtre métis, François Roboredo de San Salvador. On a de même prétendu que la cause de béatification avait été introduite dès 1660 ; le P. H. rejette cette affirmation gratuite, mais il ajoute qu'à son avis, il n'est pas trop tard pour obtenir de Rome la reconnaissance du martyre. Et déjà il entrevoit, dans un avenir pas trop lointain, la proclamation de son héros comme patron des missions belges d'Afrique.

En pleine tourmente révolutionnaire, jeter les bases d'un institut religieux voué à l'éducation de la jeunesse et au soin des malades, fonder en dix ans 37 établissements divers dans l'Est français et la Savoie, essaimer bientôt dans le royaume de Naples et y créer une série d'œuvres d'assistance, supporter sans faiblir toutes les contradictions et jusqu'à l'ostracisme lancé par un archevêque gallican, laisser enfin après soi une famille si prospère qu'au bout d'un siècle elle comptera 7500 membres, tel est le vrai miracle opéré par une paysanne franc-

comtoise, Jeanne-Antide Thouret, béatifiée en 1926 et canonisée en 1934. Sa vie, composée sur une documentation abondante et en grande partie inédite, a pour auteur le biographe du Curé d'Ars et du B.Théophane Vénard (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 232 ; XLVIII, 239), le chanoine Francis Trochu : *La Bienheureuse Jeanne-Antide Thouret, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Charité de Besançon et de Naples (1765-1826)* (Paris-Lyon, E. Vitte, 1933, xii-475 pp., 25 pl. et 2 cartes).

Dans la série *Libri scelti*, qui comprend des œuvres très diverses, le *Don Bosco* de M. Ernesto Vercesi atteint sa seconde édition (Milan, Bompiani, 1934, 247 pp.). L'auteur y trace le portrait du « saint italien du xixe siècle » dans sa vie, dans ses œuvres, dans son cadre historique. Deux autres biographies du fondateur des Salésiens ont encore vu le jour : *Pater*, de M. Domenico Bulgarini (Turin, Paravia, 1934, vii-288 pp.) et *San Giovanni Bosco*, de M. Ugo Mioni (Alba, Pia Società San Paolo, 1934, vii-334 pp., ill.). La même société a publié un *S. Alfonso de'Liguori*, de Dom Alfonso Salvini O. S. B. (1933, ix-335 pp., ill.). Le *Santo degli Infelici*, de M. Giovanni Bitelli (Turin, Paravia, 1934, 131 pp.) est S. Joseph-Benoît Cottolengo. L'auteur n'a pas voulu ajouter une biographie du saint à celles qu'il cite dans une ample liste bibliographique. Il a voulu simplement mettre en lumière certains aspects de cette vie admirable qui lui ont paru plus propres à servir de stimulant et d'exemple. M. B. connaît bien son sujet. Son livre se lit avec plaisir. On y trouvera (p. 97) l'explication d'un terme qui a intrigué plus d'un lecteur de la Vie de Cottolengo. Souvent il interpellait plaisamment les sœurs qui l'aidaient dans l'exercice héroïque de la charité, en les traitant de *ciocota*. En dialecte piémontais ce mot signifie « ivrognesse ». Cette pointe de bonne humeur chez un saint aussi austère ne scandalisera personne, bien au contraire.

La canonisation récente de Thomas More et de Jean Fisher est l'occasion de travaux destinés à les faire connaître du grand public. Nous en avons signalé deux déjà, édités à Londres, chez MM. Sheed and Ward (*Anal. Boll.*, LIII, 197). En voici deux encore que nous envoie la même maison : *Saint John Fisher*, du P. Vincent McNabb, O. P. (1935, 126 pp.), série de brefs essais plutôt que biographie en forme ; *John Fisher and Thomas More* (1935, xii-308 pp.), où Mgr Richard Lawrence Smith, vice-recteur du Collège anglais de Rome, fait des deux vies un récit unique. En français, signalons le petit volume de M. Joseph

DELCOURT, *Deux Saints anglais, John Fisher, Thomas More* (Paris, Bonne Presse, 1935, 126 pp., ill.). L'auteur s'était fait connaître déjà par une thèse, *Essai sur la langue de Sir Thomas More, d'après ses œuvres anglaises.*

Plusieurs œuvres de S. Jean Fisher ont été republiées à l'occasion de sa canonisation : la première partie de son sermon contre Luther, dans le texte anglais original, réimprimé fort élégamment du texte de Wynkyn de Worde, 1521 (*Sermon against Luther*, by St. John FISHER. The First Part : A Defence of the Papal Authority. Ditchling, St. Dominic's Press, et Londres, Edward Walters, 1935, VIII-16 pp.), et une traduction anglaise de la *Sacri Sacerdotii Defensio contra Lutherum*, venant d'une plume exercée à ce genre de travaux, celle du vice-postulateur de la cause, Mgr P. E. HALLETT (*The Defence of the Priesthood*. Londres, Burns, Oates and Washbourne, 1935, x-150 pp.). Parmi les illustrations de ce dernier volume, il faut remarquer la reproduction d'un portrait admirable, le buste exécuté vers 1507 par Pierre Torrigiano. Chez les mêmes éditeurs, M. D. O'CONNOR donne *A Spiritual Consolation and other Treatises* (1935, VII-86 pp.) ; ces autres traités sont un sermon sur la Passion, imprimé pour la première fois en 1535, et *The Ways to Perfect Religion*, adressé par le saint, alors prisonnier à la Tour de Londres, à sa sœur Élisabeth, religieuse dominicaine. M. O'CONNOR a fait rééditer également *The Four Last Things*, de S. Thomas MORE (Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1935, VII-84 pp.).

M. Arnold LUNN, qui, récemment encore, était protestant, se montre à la fois hagiographe et apologiste dans son dernier livre : *A Saint in the Slave Trade, Peter Claver* (Londres, Sheed and Ward, 1935, 256 pp.). Après avoir retracé la carrière de l'apôtre des esclaves, il expose, à l'intention des lecteurs qui ne partagent pas ses convictions, l'idée de la sainteté catholique. Les succès passés de l'auteur, à la fois comme biographe de Jean Wesley et comme écrivain religieux, avant et après sa conversion, font heureusement présager de l'influence qu'exercera ce livre.

La Vie officielle, peut-on dire, du saint ouvrier de Dublin est celle de Sir Joseph A. GLYNN. Elle a été traduite en français par M. Jacques D'ARS, avec une préface de M. François Veuillot (*Matt Talbot. Le Saint au chantier*. Paris, Desclée De Brouwer, 1934, XXII-221 pp.).

La *Sainte Bernadette de Lourdes* de M. François Duhourcau (Paris, Grasset, 1933, 243 pp., frontispice) est un récit simple et charmant destiné au grand public. Pour les historiens, le regretté P. H. Petitot O. P. a composé deux volumes qui se complètent : *Histoire exacte des Apparitions de Notre-Dame de Lourdes à Bernadette* et *Histoire exacte de la vie intérieure et religieuse de Sainte Bernadette* (Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 290 et 222 pp.).

En souvenir du centième anniversaire de la naissance d'Hermann Usener (23 octobre 1834), M. C. Clemen passe brièvement en revue dans l'œuvre du savant professeur de Bonn, les études qui touchent à l'histoire des religions (*Hermann Usener als Religionshistoriker*, dans *Studi e materiali di storia delle religioni*, vol. XI, 1935, p. 110-124). A plusieurs reprises dans les *Analecta Bollandiana* (X, 65 ; XIII, 407 ; XIV, 333 ; XXVIII, 120) et surtout dans les *Légendes hagiographiques* (3e éd., p. 175), le P. Delehaye a montré combien étaient fragiles les déductions érudites par lesquelles Usener, partant de certains éléments mythologiques de la légende, réussissait à transformer des saints très authentiques en divinités païennes. On est heureux de voir que M. C., pour tout ce qui concerne la partie hagiographique des écrits d'Usener, fait siennes les réserves qui ont été formulées ici même.

Sous les auspices de *Det Danske Sprog- og Litteraturselskab*, le texte des *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus avait paru en un somptueux volume par les soins de MM. J. Olrig et H. Ræder (cf. *Anal. Boll.*, L, 426). Le tome II doit contenir l'*Index Verborum*, rédigé par M. Franz Blatt sous la direction de MM. E. Arup et H. Ræder. Nous en avons reçu le premier fascicule (*Saxonis Gesta Danorum.* Tomus II. Fasc. I : *A-dissideo.* Copenhague, Levin et Munksgaard, 1935, viii pp. et 252 colonnes). Aucun historien du moyen âge n'avait encore vu sa langue étudiée de façon aussi minutieuse. Il existe, il est vrai, une concordance de Bède (*Anal. Boll.*, XLIX, 176) qui rend d'excellents services. Mais le père de l'historiographie danoise est mieux traité que l'ancêtre de l'histoire d'Angleterre : M. B. étudie chaque mot avec autant de soin qu'on le fait pour les auteurs classiques, sans exagération et avec un sens historique parfait. Son travail sera d'autant plus utile qu'il est rédigé entièrement en latin.

Des nombreuses traductions de Bède, aucune ne peut rivaliser, au point de vue littéraire, avec celle de Thomas Stapleton : cette

langue anglaise du XVI[e] siècle rend bien le texte latin. M. Philip HEREFORD s'est contenté de moderniser l'orthographe et de corriger, d'après l'édition de Plummer, les erreurs qui avaient échappé à Stapleton (SAINT BEDE THE VENERABLE. *Ecclesiastical History of the English People.* Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1935, LXIV-373 pp., carte). Une introduction, du regretté P. Bede Jarrett O. P., et un excellent index complètent le volume. M. H. M. GILLETT a publié chez les mêmes éditeurs une Vie populaire du saint (*Saint Bede the Venerable.* 1935, x-111 pp.). Un chapitre intéressera particulièrement les bibliographes (p. 101-108) : c'est une description de l'édition de l'Histoire ecclésiastique en anglais par H. B. (Henry Beaumont, S. I., alias Henry Harcourt), Anvers, 1650, plusieurs fois réimprimée.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

AIGRAIN (René). *Les Universités catholiques.* Paris, Picard, 1935, in-8°, 80 pp.

ALBRECHT (O. E.). *Four Latin Plays of St. Nicholas from the 12th Century Fleury Book.* Text and Commentary. London, Humphrey Milford, 1935, in-8°, IX-159 pp.

Analecta Hibernica, including the Reports of the Irish Manuscripts Commission. N° 6. November 1934. Dublin, Stationary Office, 1934, in-8°, VIII-450 pp.

ANDERSON (M. D.). *The Medieval Carver.* Cambridge, University Press, 1935, in-8°, XIX-187 pp., illustrations.

Archiv fur elsässische Kirchengeschichte, t. X. Freiburg i. Br., Herder, 1935, in-4°, VIII-432 pp.

AVINYÓ (J.). *Les obres autèntiques del beat Ramon Llull.* Repertori bibliografic. Barcelona, J. Porter, 1935, in-8°, 320 pp., frontispice.

BARDSLEY (Herbert James). *Reconstructions of Early Christian Documents.* Vol. I. London, S. P. C. K., 1935, in-8°, 454 pp.

BEAUJARD (A.). *Les notes de chevet de Séi Shônagon', dame d'honneur au palais de Kyôto.* Trad. du japonais. Paris, Maisonneuve, 1934, in-8°, 330 pp.

ID. *Séi Shônagon'. Son temps et son œuvre.* Ibid., 1934, in-8°, 377 pp.

BELL (H. I.) ; SKEAT (T. C.). *Fragments of an Unknown Gospel and other Early Christian Papyri.* London, British Museum, 1935, gr. in-8°, x-63 pp., 5 pl.

BENZ (E.) *Ecclesia spiritualis. Kirchenidee und Geschichtstheologie der franziskanischen Reformation.* Stuttgart, Kohlhammer, 1934, in-8°, XV-481 pp.

S. BERNARDINO DA SIENA. *Le prediche volgari* edite dal P. Ciro CANNAROZZI. Pistoia, Pacinotti, 1934, 2 vol. in-8°, XLVI-464, 508 pp.

BIAGIOTTI (Dante). *S. Allucio. Vita a norma delle antiche memorie ricavate da Francesco M.* FIORENTINI. Pescia, E. Nucci, 1934, in-8°, 110 pp.

BLONDEEL (Emmerich) O.M.Cap. *L'influence d' Ubertin de Casale sur les écrits de S. Bernardin de Sienne.* Assisii, Collegium S. Laurentii a Brundusio, 1935, in-8°, 44 pp. (= *Universitas catholica lovaniensis.* Sylloge excerptorum e dissertationibus ad gradum doctoris.... conscriptis, t. II, 6).

BOISSIEU (Comtesse DE). *Une recluse au dix-septième siècle.* Paris, Librairie S. François d'Assise, 1934, in-8°, 170 pp., illustrations.

BOUDOU (A.). S.I. *Le P. Jacques Berthieu (1838-1896).* Paris, Beauchesne, 1935, in-8°, 454 pp., illustré.

BOYLAN (P.). *Dublin 1932. The Book of the Congress. Sectional Meetings Papers and Addresses.* Dublin, 1932, 2 vol. in-4°, 227, 441 pp., illustrations.

BRIERRE-NARBONNE (J. J.). *Exégèse Midrašique des prophéties messianiques.* Paris, Geuthner, 1935, in-4°, 220 pp.

BRODRICK (J.). *Saint Peter Canisius, S.J. 1521-1597.* London, Sheed and Ward, 1935, in-8°, XIII-860 pp., illustré.

CANIVEZ (J. M.). *Statuta capitulorum generalium Ordinis Cisterciensis.* T. III (*1262-1400*). Louvain, 1935, in-8°, XI-758 pp., fac-similés (= *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique,* 11).

CAPÉRAN (L.). *L'invasion laïque. De l'avènement de Combes au vote de la séparation.* Paris, Desclée De Brouwer, 1935, in-8°, 474 pp.

Il Cardinale B. Gregorio Barbarigo e le scienze matematiche. Padova, Seminario, 1935, in-4°, 32 pp.

CASANOVAS (I.) ; CALVERAS (J.) S. I. *Biblioteca dels Exercicis espirituals de S. Ignasi di Loyola.* Vol. 1-8. Barcelona, Foment de Pietat, 1930-1935, in-8°.

Caucasica, Heft 11. Leipzig, Asia Major, 1934, in-8°, 138 pp.

CERULLI (E.). *L'Etiopia del secolo XV in nuovi documenti storici.* Extr. d'*Africa italiana,* t. V (1933), p. 57-112, illustrations.

CHABOT (J.-B.). *Littérature syriaque.* Paris, Bloud et Gay, 1934, in-8°, 165 pp. (= *Bibliothèque catholique des sciences religieuses*).

CHAMBERS (R. W.). *Thomas More.* London, J. Cape, 1935, in-8°, 416 pp., portrait.

CHAPOUTHIER (F.). *Les Dioscures au service d'une déesse.* Paris, de Boccard,1935, in-8°, VIII-381 pp., 15 pl. (= *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome,* 137).

CODINA (A.) S.I. *La estancia de S. Ignacio en el convento de S. Esteban O. P. de Salamanca.* Romae, 1935. Extr. de *Archivum hist. S. I.*, t. IV, p. 111-23.

CONCANNON (T.). *Blessed Oliver Plunket.* Dublin, Browne and Nolan, 1935, in-8°, 310 pp., portrait.

CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE. *Le livre des cérémonies.* Texte établi et traduit par Albert VOGT, t. I. Commentaire, t. I. Paris, Les Belles Lettres, 1935, in-8°, XI-180 ; XXIII-194 pp., 2 plans (= *Collection byzantine*).

COWLES (Fr. I.). *More Pilgrim Ways.* London, Burns Oates, 1935, in-8°, x-118 pp., illustrations.

DELANGLEZ (J.) S. I. *The French Jesuits in Lower Louisiana (1700-1763).* Washington, The Catholic University of America, 1935, in-8°, XXVI-550 pp. (= *Studies in American Church History,* 21).

DELOCHE (M.). *Un frère de Richelieu inconnu. Chartreux, Primat des Gaules, cardinal, ambassadeur.* Paris, Desclée, 1935, in-8°, 553 pp., 10 pl.

DERTSCH (Richard). *Zur Frühgeschichte von Altmünster.* Extr. de *Festschrift Heinrich Schrohe,* Mainz, 1934, p. 37-52.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, fasc. 47-48 (*Bertrand-Biscioni*). Paris, Letouzey, 1935, in-4°, col. 1057-1552.

Dictionnaire de spiritualité, fasc. 4-5. Paris, Beauchesne, 1935, col. 961-1600.

DOBLE (G. H.). *Saint Samson in Cornwall.* Wendron, 1935, in-8°, 36 pp., illustrations (= *Cornish Saints Series,* 36).

DUHR (J.) S. I. *Aperçus sur l'Espagne chrétienne du IVe siècle ou le « De lapso » de Bachiarius.* Louvain, 1934, in-8°, 124 pp. (= *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique,* 15).

EDWARDS (R. D.). *Church and State in Tudor Ireland... 1534-1603.* London, Longmans, Green, 1935, in-8°, XLIII-352 pp.

Elsass-lothringisches Jahrbuch, t. XIV. Frankfurt a. M., Elsass-Lothringisches Institut, 1935, in-4°, 342 pp.

Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana. Suplemento anual 1934. Bilbao, Espasa-Calpe, 1935, gr. in-8°, 1149 pp., illustrations.

ERCOLANI (Mauro) O.S.B. *San Bernardo degli Uberti nell' VIII° centenario dalla morte.* 2° éd. Pescia, G. Franchi, 1933, in-8°, XVI-179 pp., illustré.

EUSTRATIADÈS (Mgr Sophronios). *Ἁγιολογικά. Λεωνίδης ὅσιος ἀρχιεπίσκοπος Ἀθηνῶν καὶ Λεωνίδης μάρτυς ὁ ἐν Τροιζῆνι.* Athènes, 1935. Extr. de *Θεολογία*, t. XIII, p. 170-79.

EYRE (E.). *European Civilization. Its Origin and Development.* Vol. II, III. Oxford, University Press, 1935, in-8°, 696, 888 pp., cartes.

FALCO (Mario). *The Legal Position of the Holy See before and after the Lateran Agreements.* Two lectures. Translated by A. H. CAMPBELL. Oxford, University Press, 1935, in-8°, 46 pp.

FALOCI PULIGNANI (M.). *L'autobiografia e gli scritti della B. Angela da Foligno,* pubblicati da un codice sublacense, tradotti da M. CASTIGLIONE HUMANI. Città di Castello, « Il Solco », 1932, gr. in-8°, XXXVIII-428 pp., 16 pl.

FASSBINDER (Maria). *Die heilige Clara von Assisi.* Freiburg i. Br., Herder, 1934, in-8°, XII-224 pp., 4 fig.

FATTORELLO (Francesco). *Coltura e lettere in Friuli nei secoli XIII e XIV.* Udine, I. D. E. A., 1934, in-12, VII-189 pp. (= *Collezione Forum Julii*).

FITZPATRICK (E.). *Catalogue of Irish MSS. in the R. Irish Academy.* Fasc. 15. Dublin, 1935, in-8°, p. 1811-1938.

FORGET (A.) S. I. *Le Père Eudore DeVroye, S. J.* Louvain, Museum Lessianum, 1934, in-8°, 184 pp., illustré.

FRANCEZ (J.) S. I. *Un pseudo-linceul du Christ.* Paris, Desclée De Brouwer, 1935, in-8°, 60 pp., 6 pl.

FRANCHI DE' CAVALIERI (P.). *Note agiografiche.* Fasc. 8. Città del Vaticano, 1935, in-8°, 412 pp. (= *Studi e testi*, 65).

FROIS (L.). *Relación del martirio de los 26 cristianos crucificados en Nangasaqui el 5 Febrero 1597.* Ed. R. GALDOS S. I. Roma, Università Gregoriana, 1935, in-8°, XVIII-138 pp., illustré.

GALMÉS (S.). *Dinamisme de Ramon Lull.* Mallorca, Associación per la cultura, 1935, in-8°, 60 pp.

GAZULLA (F. D.). *La Orden de N. S. de la Merced. Estudios históricocriticos (1218-1317).* T. I. Barcelona, Gill, 1934, in-8°, 400 pp., illustrations.

GEMELLI (A.). *Le Message de S. François d'Assise au monde moderne.* Trad. par Ph. MAZOYER. Paris, Lethielleux, 1935, in-8°, XVIII-458 pp., frontispice.

ID. *The Franciscan Message to the World.* Translated by H. L. HUGHES. London, Burns Oates, 1934, in-8°, XVII-336 pp.

GILSON (É.). *Saint Thomas Aquinas.* London, Milford, 1935, in-8°, 19 pp. Extr. des *Proceedings of the British Academy*, XXI.

GOSSELLIN (J.-B.) S. I. *La prière du Christ dans le cœur du chrétien.* Louvain, 1934, in-8°, XIII-176 pp. (= *Museum Lessianum*, sect. ascétique, 40).

GRAF (E.) O.S.B. *Fourth Centenary of Syon Abbey's Martyr. Blessed Richard Reynolds.* Haven Road, The Catholic Record Press, 1935, in-8°, 28 pp.

La Grotte de S. Pierre à Antioche. Étude par un missionnaire Capucin. Beyrouth, 1934, in-8°, 31 pp., illustrations et carte.

GROUSSET (R.). *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem.* T. II. Paris, Plon, 1935, in-8°, 921 pp., 7 cartes.

GUIDI (M.). *Storia della religione dell'Islam.* Extr. de *Storia delle Religioni*, t. II (Torino, 1935), 133 pp.

GUIRAUD (Jean). *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age.* T. I. *Cathares et Vaudois.* Paris, A. Picard, 1935, in-8°, XLVIII-428 pp., 11 pl., 3 cartes.

GUZZO (G.-C.) O.F.M. *Vita della serva di Dio Paolina dei Marchesi Nicolay,*

1811-1868. Gerusalemme, Tipogr. dei PP. Francescani, 1934, in-8°, 200 pp.

HALKIN (Léon-E.). *Introduction à l'histoire paroissiale de l'ancien diocèse de Liége*. Bruxelles, L'Édition Universelle, 1935, in-8°, 110 pp.

HAMIDULLAH (M.). *Documents sur la diplomatie musulmane à l'époque du Prophète et des Khalifes orthodoxes*. Paris, Maisonneuve, 1935, in-8°, 102-142 pp.

HATZOUNI (H. V.). *Moïse de Chorène ramené au Ve siècle*. Venise, St-Lazare, 1935, in-8°, 78 pp. (En arménien).

HAU (J.) O.S.B. *Sankt Maximinus*. Saarbrücken, Saarbrücker Druckerei, 1935, in-8°, 56 pp., illustrations.

HELSSIG (R.). *Katalog der Handschriften der Universitäts-Bibliothek zu Leipzig*, IV, I, 3. Leipzig, Hirzel, 1935, in-8°, p 481-820.

HENDERSON (Ch.). *Essays in Cornish History*. Oxford, Clarendon Press, 1935, in-8°, XXIV-240 pp., portrait.

HESBERT (R.-J.) O.S.B. *Antiphonale missarum sextuplex*. Édité d'après le graduel de Monza et les antiphonaires de Rheinau, du Mont-Blandin, de Compiègne, Corbie et Senlis. Bruxelles, Vromant, 1935, in-4°, CXXVI-256 pp.

HOLINKA (Rudolf). *St. Svorad und Benedikt, die Heiligen der Slovakei*. Bratislava, 1934, in-8°, 56 pp. (En tchèque). Extr. de *Bratislava*, t. VIII, 4.

HOLTZMANN (R.). *Die Chronik des Bischofs Thietmar von Merseburg*. Berlin, Weidmann, 1935, in-8°, LV-631 pp. (= *Monumenta Germaniae historica*, Script. rer. german., N. S., IX).

JAAGER (W.). *Bedas metrische Vita sancti Cuthberti*. Leipzig, Mayer und Müller, 1935, in-8°, XI-136 pp. (= *Palaestra*, 198).

JANELLE (P.). *L'Angleterre catholique à la veille du schisme*. Paris, Beauchesne, 1935, in-8°, 380 pp.

ID. *Robert Southwell, the Writer*. London, Sheed a.Ward, 1935, in-8°, XI-336 pp.

KEENAN (M. E.). *The Life and Times of St. Augustine as Revealed in his Letters*. A Dissertation. Washington, The Catholic University, 1935, in-8°, XX-221 pp. (= *Patristic Studies*, 45).

KEIL (Josef). *Zum Martyrium des heiligen Timotheus in Ephesos*. Extr. des *Jahreshefte des österr. archäolog. Institutes*, XXIX, 1935, p. 82-92.

KONIDARÈS (G.). *Αἱ μητροπόλεις καὶ ἀρχιεπισκοπαὶ τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου καὶ ἡ Τάξις αὐτῶν*, I, 1. Athènes, Papadopoulos, 1934, in-8°, XII-104 pp. (= *Texte u. Forschungen zur byz.-neugr. Philologie*, 13).

KRATZ (G.) ; LETURIA (P.) S. I. *Intorno al « Clemente XIV » del barone von Pastor*. Roma, Desclée, 1935, in-8°, 100 pp., fac-similé.

LACOSTE (E.). *Le P. François Picard, second supérieur général de la Congrégation des Augustins de l'Assomption, 1831-1903*. Paris, Bonne Presse, 1932, in-8°, VII-551 pp., portrait.

LAMPING (Sev.) O.F.M. *Menschen die zur Kirche kamen*. München, J. Kösel, 1935, in-8°, 354 pp., portraits.

LANGLOIS (Marcel). *Fénelon. Pages nouvelles pour servir à l'étude des origines du Quiétisme avant 1694*. Paris, Desclée De Brouwer, 1934, in-8°, 323 pp., portraits, fac-similés (= *Bibliothèque d'histoire*, textes).

S. LAURENTII A BRUNDUSIO *Opera omnia*. T. III. Padova, Seminario, 1935, in-4°, XXVI-596 pp., frontispice et 3 fac-similés.

LA VALLÉE POUSSIN (L. DE). *Dynasties et histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes.* Paris, de Boccard, 1935, in-8°, xx-396 pp. (= *Histoire du monde*, t. VI, 2).

LAVALLEYE (J.). *Notes sur le culte de saint Guidon à Anderlecht.* Léau, Ch. Peeters, in-8°, 30 pp. Extr. des *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. XXXVII, 1934.

LEGG (S. C. E.). *Novum Testamentum graece.... Evangelium secundum Marcum.* Oxford, Clarendon Press, 1935, in-4°, non paginé.

LEMONNYER O. P. *Sainte Catherine de Sienne (1347-1389).* Paris, J. Gabalda, 1934, in-8°, 224 pp. (= *Les Saints.*)

Lettere del B. Gregorio Barbarigo a Marco Antonio Ferrazzi. Padova, Seminario, 1934, in-4°, xv-64 pp., ill.

LEVASTI (A.). *Mistici del duecento e del trecento.* Milano, Rizzoli, 1935, in-8°, 1025 pp., 12 pl.

LIETZMANN (Hans). *Zeitrechnung der römischen Kaiserzeit, des Mittelalters und der Neuzeit für die Jahre 1-2000 nach Christus.* Berlin, W. de Gruyter, 1934, in-12, 127 pp. (= *Sammlung Göschen*, 1085).

MACALISTER (R.A.S.). *Ancient Ireland.* London, Methuen, 1935, in-8°, XII-307 pp., 42 fig., cartes.

MACNEILL (Eoin). *Early Irish Laws and Institutions.* Dublin, Burns Oates and Washbourne, s. a., in-8°, 152 pp.

Mariage et famille aux missions. Compte rendu de la douzième semaine de missiologie. Louvain, 1934, in-8°, 280 pp. (= *Museum Lessianum*).

MARIE DE L'INCARNATION. *Écrits spirituels et historiques*, éd. par A. JAMET. T. III : Correspondance. Paris, Desclée De Brouwer, 1935, in-4°, 417 pp.

MARIÈS (L.). *Hippolyte de Rome. Sur les bénédictions d'Isaac, de Jacob et de Moïse.* Paris, Les Belles Lettres, 1935, in-8°, 62 pp.

MESSINA (G.) S.I. *La religione persiana. Il Manicheismo.* Extr. de *Storia delle Religioni*, t. I (Torino, 1934, in-4°), p. 287-346.

NARDINI (Emilio). *Poesie Friulane.* Udine, I. D. E. A., 1934, in-8°, 202 pp.

OLIGER (L.) O.F.M *B. Margherita Colonna († 1280).* Testi inediti. Roma, 1935, in-8°, xv-238 pp., 11 pl. (= *Lateranum*, N. S., I, 2).

ID. *Regula Reclusorum Angliae et quaestiones tres de Vita solitaria saec. XIII-XIV.* Roma, 1934. Extr. d'*Antonianum*, t. IX, pp. 37-84, 243-68.

OPITZ (H.-G.). *Athanasius Werke*, t. II, 1 ; III, 1, 2. Berlin, de Gruyter, 1935, 2 fasc. in-4°, p. 1-40 ; p. 41-76.

ID. *Untersuchungen zur Ueberlieferung der Schriften des Athanasius.* Berlin, de Gruyter, 1935, in-8°, x-216 pp. (= *Arbeiten zur Kirchengeschichte*, 23).

OPPEDISANO (A.). *Cronistoria della diocesi di Gerace.* Gerace, I. Cavallaro, 1934, in-8°, 600 pp., illustré.

PASCHINI (P.). *Leonello Chieregato, nunzio d'Innocenzo VIII e di Alessandro VI.* Roma, 1935, in-8°, 115 pp. (= *Lateranum*, N. S., I, 3.)

ID. *Storia del Friuli*, t. I. Udine, I. D. E. A., 1934, in-8°, XII-243 pp., carte.

PFEILSCHIFTER (G.). *Korrespondenz des Fürstabtes Martin II. Gerbert von St. Blasien*, t. II. Karlsruhe, C. F. Müller, 1934, in-8°, 32*-670 pp.

PIEMONTE (Salvatore). *Breve storia dei santi martiri Vito, Modesto e Crescenzia, protettori della città di Regalbuto.* 3ª ediz. Catania, Scuola Salesiana del libro, 1934, in-16, 71 pp.

S. Pierre de Tarentaise. Essai historique. Ligugé, Abbaye, 1935, in-8°, XIII-206 pp., illustré (= *Moines et monastères*, 11).

PIETROMARCHI (M. E.). *Santa Umiltà Negusanti nobile faentina.* Faenza, Lega, 1935, in-8°, 134 pp., illustré.

POGNI (O.). *La gloriosa vergine romita di Castelfiorentino. Vita, chiesa, spedale di santa Verdiana.* Castelfiorentino, 1932-1934, in-8°, VI-167 pp., 30 pl.

POLETTI (G. B.). *Il martirio di Santa Apollonia (Studio critico sulla vita e sulle immagini).* Rocca S. Casciano, L. Cappelli, 1934, in-8°, XI-123 pp., 43 fig. Extr. de *Archivum chirurgiae oris*, III.

POUGET (G.) ; GUITTON (J.). *Le Cantique des Cantiques.* Paris, J. Gabalda, 1934, in-12, 187 pp. (= *Études bibliques*).

QUONIAM (Th.). *Érasme.* Paris, Desclée De Brouwer, 1935, in-8°, 270 pp., ill.

RAHNER (H.) S. I. *Die gefälschten Papstbriefe aus dem Nachlass von Jérôme Vignier.* Freiburg i. Br., Herder, 1935, in-8°, XII-160 pp., portrait.

RICHARDSON (E. C.). *Materials for a Life of Jacopo da Varagine.* New York, The H. W. Wilson C°, 1935, in-8°, XIV-75-VII-135-86-13 pp.

RIEDEL (K.). *Der Gottesstreiter. Michael Pro.* Freiburg i. Br., Herder, 1935, in-8°, 222 pp., 9 fig.

ROPER (W.). *The Lyfe of Sir Thomas Moore, knighte.* Ed. by E. V. HITCHCOCK. London, 1935, in-8°, LI-142 pp., portrait (= *Early English Text Society*).

ROTH (B.) O.S.B. *Die Seckauer und Vorauer Osterliturgie im Mittelalter.* Seckau, Abtei, 1935, in-8°, 88 pp. (= *Seckauer geschichtliche Studien*, 4).

SABA (A.). *Federico Borromeo e i mistici del suo tempo, con la vita e la corrispondenza inedita di Caterina Vannini da Siena.* Firenze, Olschki, 1933, in-4°, XXXII-280 pp., illustrations (= *Fontes Ambrosiani*, VII).

SALAVILLE (S.). *De breviario conficiendo ad byzantinum ritum accommodato...* Olomouc, Salesianum, 1934. Extr. des *Acta Academiae Velehradensis*, t. XII, p. 124-34.

SANCHEZ GOZALBO (A.). *Bernat Serra pintor de Tortosa i de Morella.* Castelló de la Plana, 1935, in-8°, 111 pp., 18 pl.

SANTIFALLER (L.). *Illuminierte Urkunden.* Extr. de *Schlern*, 1935, 13 pp., 12 pl.

SBATH (Paul). *Bibliothèque de manuscrits Paul Sbath.* Catalogue, t. III. Le Caire, 1934, in-8°, 149 pp.

ID. *Le formulaire des hôpitaux d'Ibn Abil Bayan, médecin au Caire, au XIIIe s.*, publié pour la première fois. Le Caire, 1933. Extr. du *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, t. XV, p. 13-80.

ID. *Le Livre des Temps d'Ibn Massawaïh, médecin chrétien célèbre, décédé en 857.* Ouvrage annoté et publié pour la première fois. Le Caire, 1933. Extr. du *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, t. XV, p. 235-60.

SCHIEFFER (Theodor). *Die päpstlichen Legaten in Frankreich (870-1130).* Berlin, E. Ebering, 1935, in-8°, 243 pp. (= *Historische Studien*, 263.)

SCHMID (T.). *Sveriges kristnande från verklighet till dikt.* Stockholm, Diakonistyrelses Bokförlag, 1934, in-8°, 231 pp., frontispice.

SCHURHAMMER (Georg) S.I. *The Malabar Church and Rome during the Early Portuguese Period and before.* Trichinopoly, 1934, in-8°, 42 pp., portrait.

SCHWARTZ (Ed.). *Concilium universale Chalcedonense.* Vol. I, 3 ; vol. III, 1. Berlin, de Gruyter, 1935, in-4°, XXXI-154 pp. ; XVIII-259 pp. (= *Acta Conciliorum oecumenicorum*).

Id. *Publizistische Sammlungen zum Acacianischen Schisma.* München, 1934, in-4°, 304 pp. (= *Abhandlungen der Bayerischen Akademie*, N. F., 10).

Simpson (W. D.). *The Celtic Church in Scotland.* Aberdeen, 1935, in-8°, 120 pp., illustré (= *Aberdeen University Studies*, 111).

Stoppiglia (Angelo Maria). *Vita di S. Girolamo Miani.* Genova, S. Maria Maddalena, 1934, in-8°, 560 pp., illustrations.

Stretzinger (Thomas). *Oratio de divo Leopoldo III, Austriae marchione.* Ed. Hermannus Maschek. Lipsiae, B. G. Teubner, 1934, in-8°, 16 pp.

Studi bizantini e neoellenici, vol. IV. Roma, Istituto per l'Europa orientale, 1935, in-8°, 316 pp.

Stüwer (W.). *Katharinenkult und Katharinenbrauchtum in Westfalen.* Münster, Coppenrath, 1935, in-4°. Extr. de *Westfalen*, t. XX, p. 62-100.

Sureda Blanes (Fr.). *El beato Ramón Lull. Su época, sus obras, sus empresas.* Madrid, Espasa-Calpe, 1934, in-4°, xlix-392 pp., illustré.

Theophanes Nicaenus. *Sermo in sanctissimam Deiparam.* Textum graecum cum interpretatione latina edidit M. Jugie. Roma, 1935, in-8°, xxxii-221 pp., fac-simlié (= *Lateranum*, N. S., I, 1).

Till (W.). *Koptische Heiligen- und Martyrerlegenden*, I. Roma, 1935, in-8°, xv-210 pp., fac-similés (= *Orientalia christiana analecta*, 102).

Timár (Koloman). *Die Legende der seligen Margareta von Ungarn. Die Legende des Breviers. Literaturgeschichtliche Studie.* Kalocsa, 1934, in-8°, 47 pp. (En hongrois). (= *Pannonia*, 6).

Id. *Die Margareten-Legenden des Breviers.* Textausgabe. Kalocsa, 1934, in-8°, 36 pp. (En hongrois). (= *Pannonia*, 7).

Toschi (P.). *La poesia popolare religiosa in Italia.* Firenze, Olschki, 1935, in-8°, ix-250 pp. (= *Biblioteca dell' « Archivum romanicum »*, 23).

Tromp (S.) S. I. *S. Roberti Bellarmini... de R. Pontifice fragmenta inedita.* Roma, Università Gregoriana, 1935, in-8°, 50 pp. (= *Textus et documenta*, ser. theol., 17).

Turković (M.). *Prošlost opatije B. Dj. Marije Vallis Honesta De Gotho seu Kuttyeva, 1232-1773.* Susak, 1935, in-8°, 87 pp., illustré.

Vailhé (Siméon). *Vie du P. Emmanuel d'Alzon (1810-1880).* T. II. Paris, Bonne Presse, 1934, in-8°, 792 pp., portrait.

Vasiliev (A. A.). *Byzance et les Arabes.* T. I. *La dynastie d'Amorium.* Édition française par H. Grégoire et M. Canard. T. III. *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches...* von E. Honigmann. Bruxelles, 1935, 2 vol. in-8°, xv-451, 269 pp., 4 cartes (= *Corpus Bruxellense historiae byzantinae*, 1, 3).

Vlekke (B. H. M.). *St. Servatius, de eerste nederlandse bisschop in historie en legende.* Proefschrift. Maastricht, Boosten, 1935, in-8°, xvi-153 pp.

Vromant (G.). *Ius missionariorum. De personis.* Ed. 2. Louvain, 1935, in-8°, xv-479 pp. (= *Museum Lessianum*, sect. théol., 20).

Walz (Ang.) O. P. *S. Raymundi de Penyafort auctoritas in re paenitentiali.* Romae, 1935, in-8°, 55 pp. Extr. d'*Angelicum*, XII.

Waugh (E.). *Edmund Campion.* London, Longmans, 1935, in-8°, x-225 pp.

Winheller (E.). *Die Lebensbeschreibung der vorkarolingischen Bischöfe von Trier.* Bonn, L. Röhrscheid, 1935, in-8°, viii-176 pp. (= *Rheinisches Archiv*, 27).

Wynne (John J.). *Kateri Tekakwitha, die Lilie der Mohawks (1656-1680).* Kevelaer, Butzon u. Bercker, 1934, in-12, 63 pp., illustré.

INDEX SANCTORUM

Abo Tiphlisensis m. 300, 301, 406.
Abraham patriarcha 94.
Accobrán. *Vid.* Kevernus.
Adalbertus ep. Prag. 436.
Adelfius ep. Tolet. 100.
Adelphus ep. Mett. 100.
Aemilianus Cucullatus 90-93, 96, 98.
Agatha v. m. 183, 402.
Aidus ep. Fernensis 189.
Aimus. *Vid.* Haymo.
Albanus m. Moguntiae cultus 135.
Albanus et soc. mm. Verulamii 192.
Alexander m. Apameae 237.
Alexander Sauli 434.
Alexius 367.
Alferius ab. Cavensis 423.
Alphonsus Maria de Ligorio 199, 457.
Ambrosius ep. Mediol. 98, 157, 204.
Amicus et Amelius 423.
Anastasia m. 148, 192.
Anastasii ambo, socii S. Maximi conf. **49-80.**
Andreas ap. 207.
Andreas Bobola 200.
Andreas Spolet. m. 438.
Angela de Fulginio 463.
Anna mater B. V. M. 214, 445.
Anselmus ep. Cantuar. 192.
Anskarius ep. Hammaburg. 429.
Anthimus ep. Athen. 366.
Antonina m. Nicaeae 228.
Antoninus m. Apameae in Syria **225-230.**
Antoninus m. Synnadis 228.
Antonius ab. Kievo-cryptensis 199.
Antonius Maria Zaccaria 433-35.
Antonius Patavinus 397.
Antonius ab. in Thebaide 150, 151, 187, 398, 419.
Apollinaris ep. Valentin. 172.
Aquilinus ep. Ebroicen. 184.
Arcontius ep. Vivar. 421.
Aristarchus disc. S. Pauli 236.
Arsenius anachoreta 367.
Asellus presb. in Hispania 93.
Athanasius ep. Alex. 205.
Athanasius ep. Neapol. 391.
Augustinus ep. Cantuar. 418.
Augustinus ep. Hippon. 82, 84-86.

Barbara v. m. 97, 100, 163.
Barlaam m. 367.
Barlaam et Ioasaph 407.
Barrus (Findbarrus) ep. Corcagiensis 215.
Bartholomaea Capitanio 452.
Bartholomaeus Cesen. 394.
Bartholomaeus Cordoni 453.
Basilius m. Ancyrae 147.
Basilius ep. Caesar. 205, 366.
Baudelius m. 447.
Beda ven. 459.
Benedictus ab. Anian. 411.
Benedictus Biscop 188.
Benedictus ab. Casin. 206.
Benedictus Siculus 394.
Benno ep. Misnensis 449.
Beraldus et soc. mm. 438.
Berchán in Hibernia 443.
Bernardinus Senensis 178, **308-358**, 398.
Bernardus ab. Claravall. 429, 444, 452.
Bernardus de Corleone 454.

Bernardus Scammacca O.P. 217.
Bernardus ep. Vienn. 390.
Bernwardus ep. Hildesheim. 449.
Bertuinus ep. Maloniae cultus **130-139.**
Birgitta Suecica 215.
Birinus ep. Dorcestr. 417.
Blasius ep. m. 208.
Bonaventura Potentinus 219.
Bonifatius ep. Moguntinus 192, 429, 449.
Bonifatius m. Tarsi 389.
Botulfus ab. 451.
Brannoc in Anglia 445.
Braulio ep. 99.
Brigida v. Kildar. 219, 429.
Bruno ep. Colon. 449.
Bruno ep. Querfordensis 174, 436, 449.

Caecilius. *Vid.* Torquatus.
Caesarius diac. m. 95.
Caietanus Thienaeus 169.
Callinicus m. 239.
Canutus IV rex Daniae 429.
Carolus Borromaeus 435, 436.
Carolus Magnus 166.
Cassianus ludimagister m. 427, 449.
Catharina v. m. Alex. 179, 214, 443, 445.
Catharina Labouré 456.
Christina v. m. 97.
Christophorus m. 94, 100.
Chrysanthus et Daria mm. 95.
Clemens Maria Hofbauer 199, 449.
Columba (Colum Cille) ab. Hiensis 189, 192.
Columbanus ab. 449.
Conantius ep. (Palentiae?) 100.
Conantius ep. Toletanus 100.
Conon Isaurus m. **369-374.**
Conon hortulanus m. 373.
Conon et filius mm. Iconii 373.
Conradus a Parzham 221.
Constabilis ab. Cavensis 423.
Constantinus imp. 368, 404.
Constantius conf. Anconae 207.
Corbinianus ep. 449.
Cosmas Carbonianus m. Armenus. *Vid.* Gomidas.
Cosmas et Damianus mm. 40, 97, 147, 238, **374-381,** 448.
Crispinus et Crispinianus 207.
Ctesiphon. *Vid.* Torquatus.
Cunibertus ep. 416.
Cyprianus ep. Carthagin. m. 97, 208.
Cyriaca v. m. 147.
Cyrillus ep. Alex. 399.
Cyrus et Iohannes 374.

Damhnat (Dampnad) v. in Tech Damhnata 189.
Daniel stylita 284.
Daniel et soc. mm. Ord. Min. 438.
Darius m. (= Daria) 95.
David propheta 7.
Demetrianus ep. Antioch. 145.
Desiderius ep. Vienn. 162.
Dionysius ep. Paris. 410.
Dominicus fund. O.P. 452.
Dominicus ab. in Silos 96.
Dorothea v. m. Caesareae 214.
Dositheus mon. 368.
Dympna v. m. 189.

Eduardus rex conf. 192.
Eldradus ab. 448.
Elisabeth landgr. 211, 389, 453.
Emeritenses patres 94.
Emetherius et Celedonius mm. 94, 97.
Erminus ab. Laubiensis 139.
Ethelburga abb. Lymingensis 215.
Eugenius I ep. Tolet. 97.
Eugenius II ep. Tolet. 98.
Eugenius ep. (in Hispania) 99.
Eulalia v. m. 100, 411.
Euphebius ep. Neapol. 393.
Euphemia v. m. 74, 243.
Euphrasius. *Vid.* Torquatus.
Eustathius de Mtzkheta m. 279, 285, 300, 301.
Evurtius ep. Aurelian. 447.

Facundinus ep. Tadini 194.
Febronia 402.
Fechinus ab. Fovar. 210, 444.
Felicianus ep. Fulginas 169.
Felix presb. in castro Bilibio 91-93, 96, 98.
Felix Gerund. m. 411.
Felix Nolanus m. 242.
Ferreolus Gratianopol. 420.
Finanus ab. in Kenn Hittich 444.
Finnianus ab. in Cluain Eraird 215, 444.
Finnianus ab. Magbilensis 444.
Fortunatus ep. Neapol. 393.
Franciscus Assisien. 90, 96, 211, 397, 429.
Franciscus Salesius 435, 455.
Franciscus Xaverius Bianchi 434.
Fructuosus ep. Bracar. 100.
Fructuosus ep. Tarracon. 100, 411.

Gaius et Alexander mm. 237.
Gallus ab. 449.
Georgius m. 95, 367, 444.
Gertrudis abb. Nivialensis 176.
Ghebre Michael m. 437, 455.
Gilbertus de Sempringham presb. 209, 389.
Godehardus ep. 449.
Gomidas m. CP. 437.
Grateria (= Quiteria) 388.
Gregorius I p. 95, 98, 206, 398, 442.
Gregorius II p. 167.
Gregorius VII p. 436.
Gregorius Decapolita 148.
Gregorius Illuminator 40, 43, 266, 267.
Gregorius a Kharodztha 406.
Gregorius Narekensis 250-55.
Gregorius Nazianz. 205, 366.
Gregorius ep. Neocaesar. 405.
Gregorius Vekaiaser 246.
Guarus m. 424.
Gurias, Samonas, Abibus 423, 424.

Haymo et Veremundus 170.
Helena imp. 404.
Henricus II imp. 436, 449.
Hesychius. *Vid.* Torquatus.
Hierarchae tres 366.
Hildefonsus ep. Toletanus 100.
Hippolytus m. Romae 95, 241.
Hippolytus, Eusebius et soc. mm. 386.
Hmaïeak m. in Armenia 267, 268, 286, 287.
Hucbertus ep. Leod. 207.
Hugo Faringdon (*alias* Cook) 452.
Hyacinthus m. Amastride 243.
Hypatius ep. Gangr. 368.

Iacobus Maior ap. 97, 165, 166, 182, 444.
Iacobus ap. frater Domini 7.
Iacobus Intercisus 444.
Iacobus Lacopius m. Gorcumensis 441.
Iacobus Oldi 432.
Iacobus Picenus 453.
Iesus Christus. — Sanguis 208. — Crux 106, 208, 404, 419. — Clavi 385. — Corona 169. — Imagines 141, 155. — Epistulae 161. — Reliquiae Passionis 94, 100. — Sudarium 463. — Eucharistia 213.
Ignatius ep. Antioch. 392.
Ignatius Loyola 169, 462.
Indaletius. *Vid.* Torquatus.
Innocentes mm. 100, 187.
Innocentius ep. Emerit. 94.
Iohanna Antida Thouret 457.
Iohanna ab Arce 224.
Iohanna Maria Bonomo 219.
Iohannes Baptista 94, 96, 97, 207, 367.
Iohannes Beche 452.
Iohannes Beverlac. 102.
Iohannes Bosco 220, 452, 457.
Iohannes Bridlington. **101-129.**
Iohannes de Capistrano 436.
Iohannes Catalaunus 394.

Iohannes Chrysostomus 205, 366, 401, 405.
Iohannes Dusns Scotus 212.
Iohannes Eleemosynarius 401.
Iohannes ep. Euchait. 147.
Iohannes Fisher 213, 457, 458.
Iohannes Gualbertus 183.
Iohannes ep. (in Hispania) 99.
Iohannes Leonardi 394.
Iohannes Liccio O.P. 217.
Iohannes ep. Megalopol. 426.
Iohannes miles 238-40.
Iohannes de Monte Corvino 438.
Iohannes Nepomucenus 201.
Iohannes de Prado 438.
Iohannes Scotus Eriugena 425-427.
Iohannes Travers 417.
Iohannes et Euthymius Hiberi 404.
Iohannes et Paulus 395.
Iordanus Forzati 219.
Iosaphat archiep. Poloc. 437.
Ioseph sponsus B.V.M. 7.
Iosephus Benedictus Cottolengo 220, 457.
Isaac patriarcha Armen. 8, 40, 43, 46, 148, 266, 267, 405.
Isaac et Maximianus Donatistae mm. 85.
Isidorus ep. Hispalen. 95, 98, 161.
Iudas et soc. mm. 238.
Iuliana priorissa Montis Cornelii 213.
Iuliana et Paulus mm. 369.
Iulianus ep. Tolet. 98, 162.
Iustinus De Iacobis 455.
Iustus in Hispania 97, 98.
Iustus ep. Urgellae 162.
Iustus et Pastor mm. 97, 411.
Iutwara v. m. in Anglia 359.
Ivo Trecor. 178.

Kevernus, alias Accobranus 416.
Kiaranus ab. in Clonmacnois 187.
Kiaranus ep. Sagiriensis 452.
Kümmernis. *Vid.* Wilgefortis.

Lambertus ep. Traiect. 175.
Landelinus ab. Crispin. 139.
Largus et Smaragdus mm. 95.
Lasrán (Lasrián, Lasrén) 214.
Lasreanus ab. Daminisen. 189.
Lassar v. in Killasseragh 214.
Lassar soror S. Barri ep. Corcagien. 215.
Lateeran (*al.* Lateerin) sancta in Cullen 214.
Laudus cultus Dublinii 417.
Laurentius diac. m. 94, 95.
Laurentius ep. Dublin. 193, 389.
Leander ep. Hispal. 99.
Leo Assisiensis 432.
Leo ab. Cavensis 423.
Leocadia v. m. Toleti 100, 411.
Leonardus conf. 183.
Leonidas m. 463.
Leontius et soc. mm. Tripoli 204.
Longinus centurio m. 148.
Luaithrenn v. in Cell Luaithrenn 215.
Lucas ev. 446.
Lucas iun. mon. 367.
Lucia v. m. 207.
Lucius I p. 429.
Ludovica Albertoni 394.
Ludovica de Marillac 455.
Ludovicus IX rex 436.
Lupus ep. Trecensis 423.

Mac Tail Kilcullensis 187.
Maelruan ab. Tallaght. 189.
Magi (Tres) 143, 385.
Magnus ab. Faucensis 445.
Magnus ep. Tranensis 429.
Maiolus ab. 184.
Mallosus m. 160.
Marcellinus p. m. 444.
Marcellus. *Vid.* Marculus.
Marcellus ep. m. Apameae 225, **233-236.**
Marculus ep. Donatista m. **81-89.**
Marcus Mantuanus 394.
Margarita seu Marina v. m. Antiochiae 207, 209, 429.
Maria Deipara 94, 96, 97, 106,

112, 158, 368, 399. — Assumtio 214. — Miracula 437.
Maria Bernarda Soubirous 459.
Maria Magdalena 96.
Maria Salome 96.
Maria a S. Euphrasia Pelletier 220.
Marina m. 367.
Marina dicta Marinus 401.
Maro m. in Piceno 207.
Martha hospita Christi 445.
Martinus I p. **49-80**, 88, 369.
Martinus archiep. Bracar. 162.
Martinus erem. in Montemarsico 391.
Martinus de Porres 217.
Martinus ep. Turon. 422.
Martius erem. 195.
Martyres Damasceni 437.
Martyres Gorcumienses 212, 441.
Martyres in Italia a Langobardis occisi 445.
Martyres XLV Nicopoli 232.
Martyres in Uganda 436.
Masona ep. Emeritensis 94, 98, 99.
Mathildis regina 449.
Matthaeus Giumarra ep. Agrigent. 330, 352.
Mauritius et soc. mm. Agaun. 391, 448.
Mauritius et soc. LXX mm. Apameae 225, **230-232**, 391.
Maximus conf. **49-80**, 369, 403.
Maximus ep. Neapol. 393.
Mel ep. in Hibernia 189.
Meletius et soc. mm. 381.
Meletius iun. 367.
Menas m. 182, 374.
Menas, Hermogenes, Eugraphius mm. 401.
Mesrop (*al.* Maštotz) 148-50, 267, 271, 273, 298.
Messalina v. m. Fulginas 170.
Michael archang. 97, 206, 360, 370, 373, 375.
Mirus Paredi 432.
Monachi in Raithu mm. 404.
Monica 398.
Montanus ep. Tolet. 99.

Narses Magnus Armen. patriarcha 40, 43, 265, 305.
Nestor pater S. Cononis m. 370, 373, 374.
Nestor ep. m. Pergae 374.
Nicolaus de Furca Palena 394.
Nicolaus ep. Myr. 95, 100, 179, 429.
Nicolaus Tolentinas 398.
Nicon mon. Lacedaemone 381.
Nilus ab. Cryptae Ferratae 437.
Ninianus ep. apost. Pictorum 188.
Nino 48, 262, 305, 306.
Nisius m. 371, 372.

Odoricus de Portu Naonis 438.
Olavus rex 429.
Olga ducissa 199.
Onuphrius erem. 394.
Osgitha v. m. in Anglia 445.
Oswaldus rex Nordanhymbrorum m. 215.

Pachomius ab. 369, 400, 401.
Pancratius m. Romae 95, 181.
Pancratius ep. m. Tauromenii 95.
Paphnutius ab. 444.
Paphnutius m. 401.
Patres Aegyptii 368, 400.
Patricius ep. ap. Hibern. 185-89, 214, 216, 414, 428, 450. — Purgatorium 103.
Patrunus ep. Emerit. 99.
Patrunus ep. Toletanus 99.
Paula vid. 397.
Paulus ap. 86, 96, 97, 243, 368, 373.
Paulus Guerrini 394.
Paulus Iustinianus 169.
Paulus ep. Narbon. 409, 410.
Paulus Thebaeus 187, 419.
Pelagia m. Antioch. 381.
Pelagius m. Cordubae 95.

Perpetua et Felicitas 204.
Petrus ap. 86, 96, 97, 368, 404.
Petrus ep. Alex. m. 64, 79.
Petrus Canisius 449.
Petrus ab. Cavensis 423.
Petrus Claver 458.
Petrus Gambacurta 394.
Petrus (ep. in Hispania) 99.
Petrus de Murrone 398.
Petrus Renatus Rogue 456.
Philaretus eleemosynarius 368, 407.
Philippus de Folgaria 394.
Philippus Neri 436, 452.
Philippus a S. Agatha 394.
Prudentius ep. Turiason. 95, 96, 99.

Quiricus ep. Tolet. 99.
Quiricus et Iulitta 99.
Quiteria v. m. 388.
Quodvultdeus 393.

Radegundis regina 184.
Regina v. m. prope Alesiam 447.
Rhipsime v. m. 14, 19.
Richardus Whiting 452.
Romanus m. Antioch. 369.
Rusticus ep. Narbon. 411.

Sabas ab. 256.
Sahak. *Vid.* Isaac.
Salvator 96.
Sativola (Sidwell) Exon. v. m. **359-365.**
Sebasteni Martyres XL 240, 248.
Sebastianus m. 183.
Secundus. *Vid.* Torquatus.
Serapion de Zarzma 406.
Sergius Paulus 412.
Sergius et Bacchus 172.
Severinus presb. in Norico Ripensi 449.
Sidwell. *Vid.* Sativola.
Sigirannus ab. 180.
Sixtus II p. m. 95.
Stephanus protomartyr 94.
Stephanus Harding 451.
Sturmius ab. Fuldensis 449.
Susanica **5-48, 245-307,** 406.
Swithunus ep. Wintoniensis 445.
Symeon Bar-Sabbae et soc. mm. 146.
Symeon senex 164.
Symeon stylita senior 384.
Symeon stylita iunior 204.

Tassach ep. in Hibernia 450.
Taurinus ep. 184.
Teresia Margarita Redi 455.
Tergemini Lingon. 174.
Theoctiste 367.
Theodardus ep. Narbon. 411.
Theodora Alex. 401.
Theodora et Didymus mm. 401.
Theodorus m. 208, 238.
Theodorus Tabennesiota 369.
Theodosia m. Caesareae 147.
Theodosia m. CP. 147.
Theodosius ab. 256.
Theodosius hegum. Kievo-cryptensis 199.
Theophilus et Maria 205.
Theophylactus Nicomed. 369.
Thomas Aquinas 436, 452.
Thomas ep. Cantuar. 192, 218, 391, 445.
Thomas Morus m. 197, 213, 218, 436, 443, 457, 458.
Timotheus et Maura mm. 401.
Torquatus, Ctesiphon, Secundus, Indaletius, Caecilius, Hesychius et Euphrasius episcopi in Hispania 97-99.
Tranquillinus 391.
Triphyllius ep. 147.
Trophimena v. m. 424.
Trophimus m. Synnadis 241.
Trudo ab. 448.
Tryphon m. 208.

Udalricus ep. Augustanus 449.
Urith v. Chittlehamptoniae 360.
Ursmarus ep. 139.
Ursula et soc. vv. mm. 173, 416, 448.

Vahan m. Armenus 152.
Vardan et soc. mm. in Armenia 22, 24, 41-46, 150-54, 266-68, 286, 287.
Vardeni. *Vid.* Susanica.
Victor m. 95.
Victor, Cassius, Florentius mm. 159.
Vincentius m. 97, 411.
Virgines VIII mm. 416.
Virgines XI cultae Roskildae 429.
Vitalis m. 389.
Vladimirus dux 199.
Vulstanus ep. Wigorniensis 450.

Wilgefortis v. 181.
Willelmus ep. Eborac. 389.
Willelmus ab. Roskild. 429.
Willibrordus ep. 172.
Winifreda v. in Anglia 451.
Wolfkangus ep. Ratisponenis 449.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

Achelis, Katakomben von Neapel 390.
Agrati, I santi Aimo e Vermondo 170.
Akinian, Elisäus Vardapet 148.
— Die klassisch-armenische Sprache 148.
Alfano, Vera patria di Giovanni da Monte Corvino 438.
Amadio, Le mie pagine sparse 207.
Analecta franciscana 211.
Analecta Hibernica 210.
Antioch on-the-Orontes 382.
Arata, Abuna Yakob 456.
Atchley, Epiclesis 387.

Backes, Quaestio de Gratia Capitis 397.
Ballario, S. Giuseppe Benedetto Cottolengo 220.
Bede, Ecclesiastical History 459.
Benedetto M. di S. Teresa, La B. Maria degli Angeli 455.
Bernard, Au pays de Montmayeur 447.
Bernareggi, Origini degli Oblati di S. Ambrogio 433.
Bihlmeyer, Kirchengeschichte 198.
Bitelli, Il santo degli infelici 457.
Boffito, Scrittori Barnabiti 433.
B. Bonaventura da Potenza 219.
Borelli, Il Cottolengo 220.
Bouisson, S. Baudile 447.
Brinktrine, Consuetudines liturgicae 397.
Browe, Textus de festo Corporis Christi 213.
Bryan, G. Fitzgerald 442.
Buenner, Rite lyonnais 387.
Bulgarini, Pater 457.

Callanan, Abbey of Holy Cross 419.
Caplan, Mediaeval Artes Praedicandi 191.
Cappuyns, Scot Érigène 425.
Carminati, Vie de la B^se^ Capitanio 452.
Carrillo de Albornoz, S. Juan Crisóstomo 401.
Caselli, Codici di S. Giacomo della Marca 453.
Casini, Storia di S. Giovanni Gualberto 183.
Castiglioni, Leggende agiografiche lombarde inedite 207.
Celarié, Fioretti de S. François de Sales 455.
Chiese di Roma illustrate 394.
Clayton, Sir Thomas More 218.
Clemen, Usener als Religionshistoriker 459.
Collectanea franciscana Neerlandica 212.
Concilium Tridentinum 454.
La Congregazione dei Barnabiti 433.
Coniglione, B. Giovanni Liccio 217.
Cook, Boston 451.
Cowles, More Pilgrim Ways 451.
Crawford, Anglo-Saxon Influence on Western Christendom 209.
Cubbon, A Bibliographical Account of the Isle of Man 214.

CURTIS, Calendar of Ormond Deeds 215.

DAMERAU, Claudius II 385.
DAUSEND, Officia rhythmica S. Francisci 397.
DAVID, S. Ferjus 420.
DAVIS, Parish of Lyminge 215.
DAYDI, S. Luisa de Marillac 455.
DE BLACAM, First Book of Irish Literature 418.
DELCOURT, Deux saints anglais 458.
DENIS-BOULET, Romée 394.
DER NERSESSIAN, Miniatures of the Etchmiadzin Gospel 154.
DE SIMONE, Frate Pecorella 430.
DICKINS-ROSS, Dream of the Rood 419.
DIONIGI DA GANGI, B. Bernardo da Corleone 454.
DOBLE, Miracles at St. Michael's Mount 206.
Down and Connor Historical Society's Journal 450.
DRIOUX, Cultes des Lingons 158.
DUHOURCAU, Ste Bernadette 459.
DUMESNIL, S. Bernard 452.

EHRHARD, Der Marmorkalender in Neapel 390.
EIS, Die Quellen des Mombritius 421.
ELDERKIN, Antioch 382.
ELLIGER, Entstehung der altchristlichen Bildkunst 141.
EUSTRATIADÈS, *Βιβλιογραφία τῶν ἀκολουθιῶν* 147.

FALOCI PULIGNANI, Le reliquie di S. Feliciano 169.
FANNING, Maphei Vegii de educatione 397.
FELICE DA PORRETTA-DUNSTAN, St. Conrad of Parzham, 221.
A S. Feliciano di Foligno 169.
FERRAIRONI, S. Maria in Campitelli 394.
FISHER, Sermon against Luther 458.
FLETCHER, The English Bridgettines of Syon Abbey 216.
Florilegium patristicum 396.
FORBES, S. John Bosco 452.
FOURMY-LEROY, Vie de S. Philarète 407.
FRERE, Bibliotheca musico-liturgica 450.
— Roman Lectionary 387.
FUMET, Le B. Martin de Porrès 217.

GALANOPOULOS, *Βίος ὁσίου Νίκωνος τοῦ Μετανοεῖτε* 381.
GARCIA VILLADA, Historia eclesiastica de España 160.
GASQUET, Last Abbot of Glastonbury 452.
GEMELLI, Francescanesimo 211.
GILL, Manx Dialect 219.
GILLETT, S. Bede 459.
GLYNN-D'ARS, Matt Talbot 458.
GOLUBOVICH, Croniche del P. Verniero 195.
GOUGAUD, Christianity in Celtic Lands 449.
GOVER-MAWER-STENTON-BONNER, Place-Names of Surrey 444.
GRIFFE, Histoire religieuse de l'Aude 409.
GROSJEAN, Henrici VI Miracula 140.
GUDIOL I CUNILL, Arqueologia sagrada Catalana 161.
GUERRIERI, Cronache Francescane Gualdesi 194.

HAEMEL, Liber S. Iacobi 156.
HALLETT, Defence of Priesthood 458.
HANNAN, Cypriani de Mortalitate 397.
HENRY, La sculpture irlandaise 186.
HILDEBRAND, Joris van Geel 456.
HILLKOWITZ, Aethicus 446.

HILPISCH, Die Schmach der Sünde um Christi willen 205.
History of the Church of Ireland 414.
HÖEG-TILLYARD-WELLESZ, Monumenta musicae byzantinae 202.
HOLIK BARABÁS, Elisabetta di Ungheria 211.
HOLLIS, Sir Thomas More 197.
HOLMSTEDT, Speculum Christiani 213.
HOMO, Rome médiévale 394.
HUETTER-LAVAGNINO, S. Onofrio 394.

JARRETT, Life of S. Dominic 452.
JERPHANION, Églises rupestres de Cappadoce 382.
— Sator Arepo 382.
JOLY, La Bse Mère Pelletier 220.
JUNGE, Die Tierlegenden des hl. Franz 429.

KAPP, Heilige u. Heiligenlegenden in England 441.
KAUCHTSCHISCHWILI, Georgica 413.
KEENAN, Cypriani de Habitu virginum 397.
KEHR, Italia pontificia 390.
KIRÁLI, Légende de Ste Élisabeth 453.
KIRCH, Helden des Christentums 436.
KLAUSER, Kirchenkalender der hl. Vier Gekrönten 387.
KLEIN, St. Lukas als Maler der Maria 446.
KOCH, Jesuiten-Lexikon 200.
KOEHLER, Église du Maroc et mission franciscaine 438.

LÅNGFORS, De Miraculis in ecclesia Fiscanensi 208.
— Notice de manuscrits 208.
LAZZATI, Teofilo d'Alessandria 399.
LEMMENS-GOLUBOVICH, Collectanea Terrae Sanctae 195.
LEROQUAIS, Bréviaires manuscrits 176.
— Bréviaire-Missel de Lewes 176.
LESLIE, Ossory Clergy 452.
LEVATI, Menologio dei Barnabiti 433.
LEVY, Der Sabbath in England 189.
LORENZEN, De Danske Benediktinerklostre 193.
LORENZO DI S. ALBERTO, B. Teresa Margherita 455.
LUDDY, St. Stephen Harding 451.
LUNN, A Saint in the Slave Trade 458.
LYTE, Catalogue of Mss. in the Public Record Office 218.

MACK, St. Marherete the Martyr 209.
MCNABB, S. John Fisher 457.
MC NEILL, Liber primus Kilkenniensis 215.
MAHR, Christian Art in Ancient Ireland 187.
MALLARDO, Calendario Napoletano 390.
MATTEI-CERASOLI, Codices Cavenses 422.
MATTHEW, Reformation and Contemplative Life 213.
MATTHEWS, S. Philip Neri 452.
MEERTENS, Godsvrucht in de Nederlanden 440.
MERKLE, Concilium Tridentinum 454.
MESSENT, Monastic Remains of Norfolk and Suffolk 218.
MESSINA, I Magi a Betlemme 143.
MEYER, S. Jean Chrysostome, maître de perfection 401.
MIONI, S. Giovanni Bosco 457.
MONTALEMBERT, Précis d'histoire monastique 412.
MONTET, Proverbes de l'Islam 221.
Monumenta Germaniae historica 171.

Monumenta musicae byzantinae 202.
Morin, Consultationes Zachaei 396.
Munding-Dold-Volk, Palimpsesttexte 206.

Neubner, Das heilige Sachsen 449.
Neuss, Anfänge des Christentums im Rheinlande 159.
Novak, Notae palaeographicae 207.

O'Connor, Spiritual Consolation 458.
— The four Last Things 458.
O'Doherty, Laurentius von Dublin 193.
O'Donnel, Vocabulary of Gregory the Great 398.
Ó Drisceoil, Parroiste Nuadh Conghbail Ui Dhalaigh 214.
O'Ferral-O'Connell-Kavanagh, Commentarius Rinuccinianus 216.
Opuscula et textus 396.
Ortiz de Urbina, Die Gottheit Christi bei Afrahat 145.
Ortved, Sveriges Klostre 193.
Otto, Liber Daticus Roskildensis 428.
Owst, Literature and Pulpit in Medieval England 191.

Palanque, La plus ancienne biographie de S. Ambroise 204.
Papadopoulos, *Κύριλλος Ἀλεξανδρείας* 399.
— *Ἱστορία Ἐκκλησίας Ἀλεξανδρείας* 399.
— *Περὶ ἀνακηρύξεως ἁγίων* 454.
Paquay, S. Trudo 448.
Patristic Studies 396.
Peacey, St. Birgitta of Sweden 215.
Peile, Life of S. Wulstan 450.
Petitot, Histoire des apparitions de Lourdes 459.
— Histoire de Ste Bernadette 459.
Petrocchi, B. Odorico 438.
Phillips. *Vid.* History.
Podesta, S. Luisa di Marillac 455.
Pokorny-King, A History of Ireland 209.

Reaney, Place-Names of Essex 444.
Rees, South Wales 210.
Rippl, Das alttschechische Leben des hl. Franziskus 429.
Rosa, La B. G. M. Bonomo 219.
Routh, Sir Thomas More 197.
Rumpf, Religiöse Volkskunde 181.
Rupprecht, Cosmae et Damiani Vita et Miracula 374.

Salvini, Manuale precum S. Ioannis Gualberti 183.
— S. Alfonso de Liguori 457.
Santinelli, Bart. Cordoni 453.
Sargent, Thomas More 197.
Saxonis Gesta Danorum 459.
Schanidse, Altgeorgische Chrestomathie 404.
Schmitt, Der Pseudoturpin 165.
Schreiber, Wallfahrt und Volkstum 181.
Schuster, S. Paolo fuori le mura 167.
Sevesi, B. Giacomo Oldi 432.
— S. Miro Paredi 432.
Shewring, Passion of SS. Perpetua and Felicity 204.
Simington, County of Tipperary 216.
Skahill, Syntax of Cassiodorus 398.
Smith, J. Fisher and Th. More 457.
Smith, Studies in Early Mysticism 221.
Spanische Forschungen 160.
Staab, Pauluskommentare aus der griechischen Kirche 146.
Stählin, Clemens Alexandrinus 396.

STANISLAO DI S. TERESA, La B. Teresa Margherita 455.
— Un ange du Carmel 455.
STONNER, Heilige der deutschen Frühzeit 449.
Studies in Medieval and Renaissance Latin 396.
STUMMER, Monumenta hist. et geogr. Terrae Sanctae 397.

THONNARD, S. Thomas d'Aquin 452.
THORON, Codex quartus Sancti Iacobi 165.
TISSERAND, L'Ukraine 199.
TOUTAIN, Alesia 447.
TRAUTMANN-KLOSTERMANN, Griechische Texte zum Codex Suprasliensis 369.
TROCHU, La Bse Jeanne-Antide Thouret 457.
TWEMLOW, Papal Letters 218.

UNDSET, Saga of Saints 209.
USSANI, L'Egesippo e il Giuseppe slavo 155.
— Su le fortune medievali dell' Egesippo 155.

VAN HAMEL, Lebor Bretnach 216.
VARLEY, St. Birinus 417.
VERCESI, Don Bosco 457.
VIREY, Églises romanes de Mâcon-Cluny 424.
VISSER, Christusbild in Literatur und Kunst 141.

WALSH, Gleanings from Irish Manuscripts 418.
WALTERSCHEID, Deutsche Heilige 448.
WASZINK, Index Tertulliani 396.
WEAVER-POOLE, H. W. Carless Davis 219.
WHEELER, St. Patrick's Birthplace 185.
WYREMBEK-MORAWSKI, Légendes du Fiancé de la Vierge 437.

ZARBÀ-D'ASSORO, S. Giovanni Bosco 220.

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Paul Peeters. Sainte Sousanik, martyre en Arméno-Géorgie 5, 245

Robert Devreesse. Le texte grec de l'Hypomnesticum de Théodore Spoudée 49

Hippolyte Delehaye. Domnus Marculus 81

Baudouin de Gaiffier. Les reliques de l'abbaye de San Millán de la Cogolla au XIIIe siècle 90

Paulus Grosjean. De S. Iohanne Bridlingtoniensi collectanea 101

Maurice Coens. Note sur un ancien manuscrit de Malonne 130

Hippolyte Delehaye. Saints et reliquaires d'Apamée . 225

Baudouin de Gaiffier. Le mémoire d'André Biglia sur la prédication de S. Bernardin de Sienne . . 308

Paulus Grosjean. Legenda S. Sativolae Exoniensis . 359

François Halkin. Publications récentes de textes hagiographiques grecs 366

I. S. Conon l'Isaurien 369

II. Miracles des SS. Cosme et Damien 374

Bulletin des publications hagiographiques. . 140, 382

Cappuyns. Jean Scot Érigène 425.
Otto. Liber Daticus Roskildensis 428.
Junge. Tierlegenden des hl. Franz v. Assisi 429.
Rippl. Alttschechisches Leben des hl. Franziskus 429.
De Simone. Frate Pecorella 430.
Sevesi. B. Giacomo Oldi 432.
— S. Miro Paredi 432.
Boffito. Scrittori Barnabiti 433.
Levati. Menologio dei Barnabiti 433.
La Congregazione dei Barnabiti 433.
Bernareggi. Origini degli Oblati di S. Ambrogio 433.
Kirch. Helden des Christentums 436.
Wyrembek-Morawski. Légendes du Fiancé de la Vierge 437.
Koehler. L'Église du Maroc et la mission franciscaine 438.
Alfano. Vera patria di Giovanni da Monte Corvino 438.
Petrocchi. B. Odorico da Pordenone 438.
Meertens. Godsvrucht in de Nederlanden 440.
Kapp. Heilige u. Heiligenlegenden in England 441.
Bryan. G. Fitzgerald 442.
Place-Names of Surrey 444.
Reaney. Place-Names of Essex 444.

Varia. — D. Klein. K. Hillkowitz. J. Toutain. E. Bouisson. F. Bernard. J. Paquay. J. Walterscheid. A. Stonner. J. Neubner. L. Gougaud. W. H. Frere. Down a. Connor Historical Journal. J. H. F. Peile. F. I. Cowles. A. M. Cook. A. J. Luddy. J. B. Leslie. R. Dumesnil. B. Jarrett. Gasquet. V. J. Matthews. F. A. Forbes. F.-J. Thonnard. C. Carminati. I. Király. G. Caselli. N. Santinelli. C. Papadopoulos. S. Merkle. D. da Gangi. L. Daydi. B. M. di S. Teresa. H. Celarié. L. di S. Alberto. S. di S. Teresa. S. Arata. Hildebrand. F. Trochu. E. Vercesi. D. Bulgarini. U. Mioni. A. Salvini. G. Bitelli. V. McNabb. R. L. Smith. J. Delcourt. J. Fisher. P. E. Hallett. O'Connor. A. Lunn. J. A. Glynn. F. Duhourcau. H. Petitot. C. Clemen. Saxonis Gesta Danorum. P. Hereford. H. M. Gillett.

Ce numéro a paru le 21 octobre.